

*ENSEIGNEMENTS  
BIBLIQUES  
SITE BIBLIQUEST*

*<http://www.bibliquest.org/>*

*Volume n°7Z*

*L'ÉGLISE  
UNE ESQUISSE  
DE SON HISTOIRE  
PENDANT VINGT SIÈCLES  
par Adrien Ladrière*

*Volume 2*

**Bibliquest:** <http://www.bibliquest.org/>

**Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but**

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

**Ce que nous sommes**

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

**Ce que nous croyons**

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

*2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16*

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

**Les Saintes Écritures**

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

**Dieu**

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

**Jésus-Christ**

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

**L'Homme et le Péché**

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

**Le Salut**

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

**L'Église**

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

**L'Avenir**

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

**Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures**

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

**Décharge de responsabilité**

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

***L'ÉGLISE : UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE PENDANT VINGT SIÈCLES par Adrien Ladrière***

**Table des matières abrégée**

**Volume 1**

- 1 Avant-propos
- 2 Les premiers siècles — Les temps apostoliques (1<sup>o</sup> siècle)
- 3 Les premiers siècles — L'ère des persécutions
- 4 Les premiers siècles — L'incorporation au monde
- 5 L'Église au Moyen Âge — Croissance de la chrétienté
- 6 L'Église Romaine et sa Domination

**Volume 2**

- 7 Les Témoins de la vérité pendant les siècles de ténèbres page 003
- 8 La Réforme dans les pays de langue Allemande page 043
- 9 La Réforme dans les pays de langue Française page 070
- 10 La Restauration Catholique page 093
- 11 La Réforme dans les autres pays d'Europe page 095
- 12 L'Église au 19<sup>o</sup> siècle et dans le premier tiers du 20<sup>o</sup> siècle page 109
- 13 Quelques aspects de la chrétienté du Réveil au premier tiers du 20<sup>o</sup> siècle page 127
- 14 Quelques documents relatifs aux débuts des « Frères » page 133
- 15 Appendice — Bref regard sur la chrétienté actuelle page 142

**Table des matières complète**

- 7 Les Témoins de la vérité pendant les siècles de ténèbres
  - 7.1 Les témoins de la vérité au Moyen Âge
  - 7.2 Les Pauliciens
  - 7.3 Les Témoins de la vérité en Occident
    - 7.3.1 Pierre Valdo
    - 7.3.2 Les Albigeois — Pierre de Brueys et Henri de Lausanne
  - 7.4 Les Précurseurs de la Réformation
    - 7.4.1 Wicléf
    - 7.4.2 Les Lollards
    - 7.4.3 Jean Huss
    - 7.4.4 Les Indulgences en Bohême
    - 7.4.5 Huss devant le Concile de Constance
    - 7.4.6 Jean Huss, sa condamnation et sa mort
    - 7.4.7 Jérôme de Prague
    - 7.4.8 Les Hussites
    - 7.4.9 La guerre des Taborites
    - 7.4.10 L'unité des frères
    - 7.4.11 L'unité des frères à l'époque de la Réformation
    - 7.4.12 Ruine des églises des Frères de Bohême
  - 7.5 Quelques détails sur les descendants des Frères de Bohême et de Moravie jusqu'à la fondation de Herrnhut
- 8 La Réforme dans les pays de langue Allemande
  - 8.1 Martin Luther
    - 8.1.1 Préparation à la lutte
    - 8.1.2 La lutte
    - 8.1.3 Détente après la lutte
    - 8.1.4 Conclusion
  - 8.2 L'Allemagne au 17<sup>o</sup> et au 18<sup>o</sup> siècle — Les Piétistes et les Moraves
  - 8.3 La Réforme en Suisse Allemande — Ulrich Zwingli
  - 8.4 La Réforme dans les autres cantons de la Suisse Allemande
    - 8.4.1 Bâle
    - 8.4.2 Berne
    - 8.4.3 Saint Gall
- 9 La Réforme dans les pays de langue Française
  - 9.1 Les débuts de la Réforme en France
  - 9.2 Jean Calvin
    - 9.2.1 Années de jeunesse
    - 9.2.2 Premier séjour à Genève
    - 9.2.3 Second séjour à Genève
    - 9.2.4 Conclusion
  - 9.3 Les Réformés en France depuis la mort de François Ier (1547) jusqu'à l'Édit de Nantes (1598)
  - 9.4 Les Réformés en France aux 17<sup>o</sup> et 18<sup>o</sup> siècles
  - 9.5 La Réforme en Suisse Romande
- 10 La Restauration Catholique
  - 10.1 Le Concile de Trente
  - 10.2 Les Jésuites
- 11 La Réforme dans les autres pays d'Europe
  - 11.1 Pays de langue Anglaise
    - 11.1.1 Angleterre
    - 11.1.2 Écosse
    - 11.1.3 Le réveil du 18<sup>o</sup> siècle. John Wesley

- 11.2 Dans les autres pays d'Europe
  - 11.2.1 Les pays du Midi
    - 11.2.1.1 Italie
    - 11.2.1.2 Espagne.
  - 11.2.2 Les États du Nord
    - 11.2.2.1 Pays-Bas.
    - 11.2.2.2 Les pays scandinaves.
- 12 L'Église au 19<sup>e</sup> siècle et dans le premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle
  - 12.1 Avant le cri de minuit
    - 12.1.1 Ce qui demeura méconnu par les Réformateurs
    - 12.1.2 Le 18<sup>e</sup> siècle
    - 12.1.3 Les témoins d'alors
    - 12.1.4 Les symptômes du Réveil
  - 12.2 Le Réveil
    - 12.2.1 Le Retour à la foi de l'Évangile dans les pays Anglo-Saxons
    - 12.2.2 Le Réveil en Suisse
      - 12.2.2.1 À Genève — Les Amis — Les Dissidences
      - 12.2.2.2 Mme de Krüdener
      - 12.2.2.3 Robert Haldane.
      - 12.2.2.4 L'Église du Bourg de Four
      - 12.2.2.5 César Malan et l'Église du témoignage
      - 12.2.2.6 La Chapelle de l'Oratoire
    - 12.2.3 Extension en Suisse Romande
      - 12.2.3.1 La dissidence
      - 12.2.3.2 Alexandre Vinet
      - 12.2.3.3 Influence du Réveil sur l'Église d'État.
      - 12.2.3.4 Neuchâtel
    - 12.2.4 Le Réveil en Allemagne
      - 12.2.4.1 Les éléments préparés
      - 12.2.4.2 Renouveau du piétisme
      - 12.2.4.3 Les études bibliques.
      - 12.2.4.4 Les obstacles à l'évangélisation
    - 12.2.5 En Scandinavie
    - 12.2.6 Aux Pays-Bas
    - 12.2.7 Le Réveil en France
      - 12.2.7.1 Le prélude
      - 12.2.7.2 L'extension du Réveil suisse
      - 12.2.7.3 Haldane et Cook
      - 12.2.7.4 Quelques pionniers
      - 12.2.7.5 Attitudes des Églises — L'hostilité
      - 12.2.7.6 Adolphe Monod
    - 12.2.8 Conclusion
  - 12.3 Le Réveil : L'Église selon l'Écriture
    - 12.3.1 L'attente du retour de Christ
    - 12.3.2 Prise de conscience de la vocation de l'Église
      - 12.3.2.1 Le seul corps
      - 12.3.2.2 La Cène
      - 12.3.2.3 L'Assemblée d'Aungier Street
    - 12.3.3 Les « frères »
      - 12.3.3.1 Caractères du mouvement
      - 12.3.3.2 Le ministère
    - 12.3.4 Extension du mouvement
      - 12.3.4.1 Plymouth
      - 12.3.4.2 Extension en Angleterre et opposition
      - 12.3.4.3 En Suisse
        - 12.3.4.3.1 Les débuts des frères à Genève
        - 12.3.4.3.2 À Lausanne
        - 12.3.4.3.3 En Suisse romande
      - 12.3.4.4 En France
      - 12.3.4.5 Suisse alémanique
      - 12.3.4.6 Allemagne
      - 12.3.4.7 Pays-Bas et Belgique
      - 12.3.4.8 L'œuvre en Italie
      - 12.3.4.9 Espagne
      - 12.3.4.10 Orient
      - 12.3.4.11 En Amérique
    - 12.3.5 Les fondements mis en cause
      - 12.3.5.1 Béthesda
    - 12.3.6 À travers les temps fâcheux
- 13 Quelques aspects de la chrétienté du Réveil au premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle
  - 13.1 L'Église romaine
    - 13.1.1 Perte de son autorité temporelle
    - 13.1.2 Affermissement de son pouvoir spirituel

- 13.1.3 Gains en adeptes
- 13.2 Protestantisme et Ritualisme
- 13.3 Le Modernisme
- 13.4 Les Sectes
- 13.5 Quelques rayons de lumière
  - 13.5.1 Les missions
  - 13.5.2 En Russie
  - 13.5.3 Des réveils
  - 13.5.4 La mission intérieure de Chine
  - 13.5.5 L'Armée du Salut
  - 13.5.6 Oeuvres diverses
- 13.6 Conclusion
- 14 Quelques documents relatifs aux débuts des « Frères »
  - 14.1 Une lettre de J.G. Bellett sur le commencement de l'histoire des frères
  - 14.2 Lettre du Dr. Edward Cronin (de juillet 1871)
  - 14.3 Quelques souvenirs de J. B. Stoney
  - 14.4 Notes de J.N.D. (1868) à propos d'un article sur « les Frères de Plymouth » paru dans l' « Appleton's American Encyclopedia »
  - 14.5 Deux lettres de J.N.D. dans les premiers temps de l'œuvre en Irlande
  - 14.6 Lettre des frères de l' « Église de Bourg du Four » à leurs pasteurs
  - 14.7 Conclusion de : Coup d'œil sur divers principes ecclésiastiques et Examen des fondements sur lesquels on veut asseoir les institutions de l'Église de Dieu sur la terre — Réponse à divers écrits, par J.N. Darby, Genève, 1848, 155 p.
  - 14.8 À propos de la formation des Églises libres
  - 14.9 Fragment de lettre de G.V.Wigram
  - 14.10 Quelques lettres de la fin de J.N.D.
- 15 Appendice — Bref regard sur la chrétienté actuelle
  - 15.1 Le mouvement œcuménique
  - 15.2 L'Église romaine
  - 15.3 Liberté religieuse et déchristianisation
  - 15.4 Diffusion de la Bible et évangélisation
  - 15.5 Mondanisation du christianisme
  - 15.6 Les sectes
  - 15.7 Science et foi
  - 15.8 Conclusion

## **7 Les Témoins de la vérité pendant les siècles de ténèbres**

### **7.1 Les témoins de la vérité au Moyen Âge**

Il était nécessaire de présenter les erreurs fatales qui caractérisent l'Église de Rome, parce que nous vivons au milieu d'elle, et qu'il importe pour nous de voir combien, tout en assumant le nom de chrétienne, elle s'est écartée des enseignements de Christ et des apôtres. Elle a annulé, par son idolâtrie, le culte qui ne doit être rendu qu'à Dieu et à son Fils, et a mis à la place du salut par la grâce de Dieu, le salut par des œuvres qui ne peuvent justifier le pécheur. Et il est non moins important d'être mis en garde contre elle, par le fait qu'elle a beaucoup d'attraits pour le cœur naturel par une apparence religieuse qui répond à certains besoins de l'âme, par son culte pompeux qui parle aux sens, et par une certaine piété et souvent un grand dévouement chez plusieurs de ses membres. Mais, dit l'apôtre, « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7), et les ordonnances selon les enseignements et les commandements des hommes n'ont qu'une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, en ce qu'elles n'épargnent pas le corps ; mais c'est pour la satisfaction de la chair (Colossiens 2:21-23). De plus, cette Église se présente comme revêtue d'une autorité qu'elle assume faussement, il est vrai, mais qui convient à la paresse de beaucoup d'âmes. Et c'est ainsi qu'elle « séduit, entraîne et égare ».

Nous n'avons parlé que très peu de cette autre grande fraction de la chrétienté qui s'appelle l'église orthodoxe grecque. Les patriarches (c'est-à-dire les principaux prélats) des églises de l'Orient, et spécialement celui de Constantinople, ne voulurent jamais reconnaître la suprématie du pape de Rome. De là vint une séparation qu'on appelle « le schisme oriental », et qui fut consommée en 1054. Au 19<sup>e</sup> siècle, la plus nombreuse partie de l'Église grecque se trouvait en Russie, soumise au tsar qui la gouvernait par un synode dont il nommait les membres. Mais l'Église grecque est aussi idolâtre que l'Église romaine. Si elle rejette les images sculptées, elle a ses icônes ou images peintes des saints, de la Vierge, du Seigneur, et même de Dieu le Père ! Elles sont répandues partout, depuis la hutte du pauvre paysan, jusqu'aux palais des grands, et malheur à qui ne les révère pas ! Les fausses doctrines de la transsubstantiation, des prières pour les morts et d'autres, existent là comme dans l'Église romaine, et là aussi c'est le clergé qui domine sur les consciences.

Il faut reconnaître que soit l'une, soit l'autre, de ces deux grandes églises rivales, envoyèrent des missionnaires dans les contrées encore païennes de l'Europe du centre et du nord, et en d'autres pays. C'étaient en général des moines, hommes pieux, dont on ne peut méconnaître le courage et le dévouement, et dont plusieurs aimaient vraiment le Seigneur. Nous avons mentionné quelques-uns d'entre eux. Le nom de Jésus Christ fut ainsi peu à peu porté chez tous les peuples de l'Europe qui ne le connaissaient pas encore. Mais Rome imposa aux nations qu'elle évangélisa ainsi, son autorité avec sa hiérarchie, ses formes religieuses et ses superstitions, et l'Église grecque ne fit pas autrement. De plus, on ne chercha pas la conversion du cœur chez ceux qu'on évangélisait. Ceux qui y consentaient étaient baptisés, et ils étaient chrétiens ! Souvent c'était par la force des armes qu'on forçait les peuples à se faire chrétiens par le baptême. D'autres fois, c'était le roi d'un pays qui, par politique, abandonnait le paganisme, et persuadait ou obligeait son peuple à le suivre. Les païens laissaient leurs idoles et leur culte pour d'autres idoles et d'autres cérémonies. L'Europe fut ainsi christianisée, c'est-à-dire devint chrétienne de nom. L'Église devint ce grand arbre dont parle le Seigneur en Matthieu 13, d'une grande apparence, mais abritant dans son opulent feuillage toutes sortes de choses mauvaises. Et c'est ce que nous voyons actuellement. Et dans ce monde ainsi christianisé, si quelqu'un veut être sauvé, il faut qu'il soit vraiment converti, tout comme s'il eût été païen, et qu'il quitte le chemin large de la simple profession chrétienne, pour entrer par la porte étroite du salut, la foi au Seigneur Jésus Christ.

Il faut encore dire qu'outre ces missionnaires dont nous parlions, il y eut dans l'Église romaine, durant les siècles d'obscurcissement du Moyen Âge, des hommes vraiment pieux. Nous en citerons deux des plus remarquables. L'un fut Anselme, qui vécut dans la seconde moitié du 11<sup>e</sup> siècle, et fut archevêque de Canterbury en Angleterre. Il écrivit, entre autres, un traité sur la Rédemption avec ce titre : « Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? ». Il y enseigne que le Fils de Dieu est devenu un homme, afin de souffrir à la place du pécheur

pour satisfaire à la justice de Dieu. « Par sa mort », dit-il, « le Fils de Dieu offrit une satisfaction d'un prix infini, et par là même suffisante pour couvrir les péchés de toute l'humanité ». Et il exhortait les mourants à regarder uniquement aux mérites de Jésus Christ.

Le second de ces hommes distingués est Bernard de Clairvaux, ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de ce nom. Il vivait dans la première moitié du 12<sup>e</sup> siècle, et avait été élevé par une mère pieuse, dont les enseignements le gardèrent loin des plaisirs du monde. Dès l'âge de vingt-deux ans, il entra dans la vie monastique et devint bientôt célèbre par sa puissante éloquence et son activité infatigable. Il acquit ainsi une grande influence dans l'Église, parlant avec hardiesse aux grands de la terre comme aux petits. Il était d'ailleurs d'une charité inépuisable envers les pauvres. Il aimait la Bible et en faisait sa lecture favorite, et, pour lui, ni jeûnes, ni pénitences, ne sauvaient le pécheur, mais Christ seul. Il était aussi poète, et composa plusieurs hymnes latines. L'une d'elle en particulier nous montre l'amour qu'il avait pour Jésus. On l'a traduite, mais bien imparfaitement, en français ; en voici deux strophes :

Chef (\*) couvert de blessures,  
 Tout meurtri, tout en sang,  
 Chef accablé d'injures,  
 D'opprobres, de tourments ;  
 Chef, des gloires divines  
 Autrefois couronné,  
 C'est maintenant d'épines  
 Que ton front est orné.

Ah ! pour ton agonie,  
 Pour tes grandes douleurs,  
 Je veux toute ma vie  
 Te bénir, mon Sauveur !  
 Ta grâce est éternelle,  
 Et rien, jusqu'à la fin,  
 Ne pourra, cœur fidèle,  
 Me ravir de ta main.

(\*) Chef signifie ici tête

Mais avec leur piété, leur charité, leur dévouement, ces hommes, et d'autres tels qu'eux, ne soutenaient pas moins l'Église romaine, ses erreurs et ses superstitions. On se rappelle ce que saint Bernard disait relativement à la Vierge : « Si tu es effrayé de la majesté de Jésus, recours à Marie ! » Et il sévissait avec rigueur contre de prétendus hérétiques, car c'est ainsi qu'il nommait ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, se séparaient de Rome.

Il est vrai que bien des hommes pieux de l'Église romaine déploraient et dénonçaient les vices du clergé, des moines et des papes, et cherchaient à les réformer. Ils s'efforçaient de corriger les mœurs dissolues des moines en introduisant dans les couvents des règles sévères, et en fondant de nouveaux ordres. Mais ce n'était pas couper le mal à la racine. Les nouveaux ordres monacaux, tels que les franciscains et les dominicains, ne firent que fortifier, par l'appui qu'ils lui prêtèrent, l'autorité de l'Église de Rome, et, sous différents noms, les diverses congrégations, en une certaine mesure, dominèrent et dominent encore le chef même de l'église, le pape.

Dans ces ténèbres d'erreur et de superstition, et sous cette domination du clergé, que devenait la vérité de Dieu, qu'il avait donnée aux hommes ? Cette vérité ne peut jamais périr, et Dieu eut toujours des témoins pour la maintenir. Mais ce fut au milieu et au prix de beaucoup de souffrances, car l'Église romaine les poursuivait partout, ne pouvant supporter qu'on se dérobât à son autorité. Dans l'état de choses représenté par l'assemblée de Thyatire, ils étaient ceux dont le Seigneur reconnaissait les œuvres, la foi, l'amour, le service et la patience, le résidu qui ne suivait pas la doctrine de Jézabel et ne connaissait pas les profondeurs de Satan (Apocalypse 2:19, 24).

Il y avait bien, dans quelque cellule d'un couvent, un moine ou une nonne qui déplorait la corruption de l'église, et se réfugiait comme consolation auprès du Sauveur qu'il aimait. Tel, par exemple, ce pauvre chartreux qui écrit sa confession en ces termes. « Ô Dieu très charitable ! Je sais que je ne puis être sauvé et satisfaire ta justice autrement que par le mérite, la passion très innocente et la mort de ton Fils bien-aimé. — Pieux Jésus ! tout mon salut est dans tes mains. Tu ne peux détourner de moi les mains de ton amour, car elles m'ont créé, formé et racheté. Tu as inscrit mon nom d'un style de fer, avec une grande miséricorde et d'une manière ineffaçable, etc ». Et il ajouta : « Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur ». Puis il plaça sa confession dans une boîte de bois qu'il renferma dans un trou fait à la muraille de sa cellule. Plusieurs siècles après, en 1776, on abattit un corps de logis qui avait fait partie de ce couvent, et on trouva la confession du frère Martin. Un autre adressait chaque jour au Seigneur cette prière : « Ô mon Seigneur Jésus Christ ! Je crois que tu es seul ma rédemption et ma justice ». N'est-il pas doux de penser que le Seigneur, dans ces temps ténébreux, avait des âmes cachées pour qui il était leur trésor ? Mais elles demeuraient silencieuses et soumises, et gardaient pour elles-mêmes la lumière intérieure qui illuminait et réjouissait leur cœur.

Mais il y eut d'autres fidèles qui ne craignirent pas de confesser hautement leur foi, rompant avec l'erreur et s'attachant uniquement à la parole de Dieu. Ils forment une ligne non interrompue de témoins jusqu'aux jours de la Réformation. C'est d'eux que nous avons à nous occuper maintenant.

## 7.2 Les Pauliciens

Voici quelle fut l'origine de la secte à laquelle on donna ce nom. Vers l'an 660, vivait près de Samosate, ville sur l'Euphrate en Arménie, dans un bourg nommé Mananalis, un homme respectable du nom de Constantin. Les écrivains catholiques romains le représentent comme ayant adopté certaines doctrines manichéennes, mais d'autres disent qu'il appartenait à l'Église grecque. C'était au temps où les sectateurs de Mahomet s'étaient emparés de la Syrie. Un jour se présenta chez Constantin un diacre de l'église arménienne qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins (\*), mais qui avait réussi à recouvrer sa liberté. Constantin l'accueillit, le garda quelques jours chez lui, et le diacre, en le quittant, lui donna en retour de son hospitalité, deux manuscrits contenant l'un, les quatre évangiles, et l'autre, les quatorze épîtres de Paul. C'était pour ces temps où les manuscrits des Écritures étaient rares et chers, un riche et précieux présent. Par ce don nous pouvons juger de la nature des conversations que Constantin avait eues avec son hôte. Constantin lut et étudia les saints livres, et la lumière de la vérité pénétra dans son âme. Il brûla ses mauvais livres, et ne voulut plus en étudier d'autres que les évangiles et les épîtres. Ses principes religieux et sa vie tout entière furent changés. « De l'abondance du cœur la bouche parle » : Constantin commença à communiquer à d'autres ce que Dieu lui avait appris par sa Parole, et des disciples se réunirent autour de lui. Il avait vu dans les Actes et dans les Épîtres ce qu'étaient les églises au commencement, et il désirait y revenir. Par là il

rejetait nécessairement et la hiérarchie qui dominait l'Église grecque aussi bien que la romaine (\*\*), et les erreurs de ces deux églises, surtout l'adoration des saints et de la Vierge.

(\*) Ce mot vient de Saraceni, tribu nomade de l'Arabie, une des premières à embrasser l'islam, et qui faisait la principale force des armées arabes musulmanes.

(\*\*) À cette époque, du reste, le schisme entre l'Église grecque orthodoxe et l'Église romaine n'était pas consommé (il le sera seulement en 1054), mais les Églises avaient leur particularités, et ne supportaient pas l'autorité du pape romain.

Constantin alla se fixer à Cibossa, autre ville d'Arménie, et de là il travailla avec ses disciples à répandre les vérités que Dieu lui avait fait connaître. Ses ennemis l'ont accusé de rejeter l'Ancien Testament et certaines parties du Nouveau. Cette calomnie a eu sans doute son fondement dans le fait qu'il ne possédait, comme nous l'avons vu, qu'une partie du Nouveau Testament. Peut-être à cause de cela et de ses primitives croyances, se mêla-t-il quelques erreurs à son enseignement.

Constantin prit le nom de Silvain, le compagnon de Paul (1 Thessaloniens 1:1), et ses disciples, associés à son œuvre, empruntèrent à leur tour de nouveaux noms aux autres compagnons de l'apôtre, tels que Timothée, Tite et Tychique. Ils prenaient ces noms, parce qu'ils s'attachaient à répandre la doctrine contenue dans les écrits de Paul, et c'est aussi probablement d'après lui qu'ils reçurent le nom de Pauliciens.

Silvain, comme nous l'avons dit, s'était établi à Cibossa. En y arrivant, il avait dit aux habitants : « Je suis Silvain et vous êtes les Macédoniens », faisant allusion aux travaux de Silvain (ou Silas), en Macédoine, à Philippes et à Thessalonique (Actes 15:40 ; 16:19, 25 ; 17:1-4, etc. ; 18:5). Pendant vingt sept ans, Silvain travailla avec un zèle infatigable à annoncer ce qu'il avait appris dans les Écritures. Un grand nombre de personnes, soit de l'Église grecque, soit des sectateurs de Zoroastre (\*), furent converties par son moyen, et des congrégations furent établies en divers endroits tant par lui que par ses disciples.

(\*) Zoroastre, fondateur ou réformateur de l'ancienne religion des Perses, que l'on nomme Mazdéisme. Elle enseigne la co-existence de deux principes éternels : l'un est Ormuzd, le bien, le vrai, la lumière, représenté par le soleil ; l'autre Ahriman, le mal et les ténèbres, en guerre avec Ormuzd qui finira par le vaincre. C'est au soleil comme représentant Ormuzd, que les sectateurs de Zoroastre rendaient leurs hommages. Partout ils élevaient des autels sur lesquels brûlait le feu sacré. Sous le nom de Guèbres ou de Parsis, se trouvent encore dans l'Inde un certain nombre d'adorateurs du soleil.

Les progrès de la nouvelle secte furent tels qu'elle attira sur elle l'attention des autorités ecclésiastiques, et ce fut sans doute le clergé qui porta la chose devant l'empereur. Celui-ci rendit en l'an 684 un édit contre Constantin et les assemblées pauliciennes. L'exécution en fut confiée à un officier de la cour nommé Siméon, qui reçut en même temps l'ordre de faire mettre à mort le chef de la secte, et de reléguer ses partisans dans des cloîtres et sous les soins du clergé, afin de les ramener dans le bon chemin. Arrivé à Cibossa, Siméon fit comparaître devant lui Constantin et un grand nombre de ses disciples. Puis il ordonna à ceux-ci, sous peine de la vie, de lapider leur maître. Mais tous, à l'exception d'un seul, nommé Justus, refusèrent d'obéir à cet ordre cruel, et laissèrent tomber les pierres dont on les avait armés. Ce Justus avait été adopté et élevé par Constantin, et l'ingrat, d'un coup de pierre, tua son bienfaiteur. Les autres furent mis à mort, mais Justus fut loué par les ennemis des Pauliciens comme un second David, parce que d'un seul coup de pierre, il avait abattu le nouveau Goliath, le géant hérétique.

Mais le Seigneur est au-dessus de tout ; il peut faire que la colère de l'homme tourne à sa louange (Psaume 76:10). Autrefois, après « Étienne eut été lapidé, le Seigneur suscita Paul qui avait été un témoin contre lui, et de même le supplice de Constantin et de ses amis fit naître en Siméon même un successeur à Constantin Silvain dans l'œuvre de Seigneur. La vue de la grâce divine qui avait soutenu les martyrs avait frappé Siméon. Il eut des entretiens avec quelques Pauliciens, et le résultat en fut pour lui la conviction qu'ils étaient dans le vrai chemin. Il retourna cependant à Constantinople où il resta encore trois ans, réfléchissant sérieusement sur ce qu'il avait vu et entendu, et, nous pouvons le supposer, demandant à Dieu de l'éclairer et le guider. Enfin, quittant la cour et abandonnant sa position et tous ses biens, il retourna en Arménie. Là il devint, sous le nom de Tite, le zélé successeur de Constantin Silvain. Les voies de Dieu ne sont-elles pas merveilleuses ?

Cinq ans après la mort de Constantin, Justus, son meurtrier, dans sa haine contre eux, se porta comme dénonciateur des Pauliciens. Il se rendit auprès de l'évêque de Colonia et lui dit que l'hérésie des Pauliciens s'était relevée et s'étendait de plus en plus. L'évêque envoya à l'empereur Justinien II un rapport sur ce qui lui avait été dit par Justus. Siméon, par ordre du cruel empereur, fut saisi avec un grand nombre de Pauliciens. Un immense bûcher fut dressé, et tous périrent dans les flammes. Nous voyons par là, que l'Église grecque ne se montrait pas moins impitoyable que l'Église romaine envers ceux qui condamnaient ses erreurs et se séparaient d'elle.

Mais le sang des martyrs sembla augmenter la force et le nombre des Pauliciens. D'autres apôtres et de nouvelles assemblées surgirent, pour ainsi dire, des cendres du bûcher où avaient péri Siméon et ses compagnons. La secte s'étendit dans toute l'Asie mineure, dans le Pont, dans une partie de l'Arménie et dans les contrées à l'ouest de l'Euphrate. Pendant de longues années, les Pauliciens endurent avec patience les persécutions que les gouverneurs civils, excités par le clergé, leur firent subir. Trois hommes d'entre eux qui avaient été pris avec Siméon avaient été épargnés et envoyés à Constantinople pour être interrogés. Ils réussirent à s'échapper et revinrent à Mananalis, où durant trente ans ils vécurent, avec d'autres Pauliciens, sous la protection des Sarrasins.

Vers l'an 777, Dieu suscita un nouvel aide aux Pauliciens dans la personne de Sergius. Avant de vous parler de ce serviteur de Dieu, je vous ferai remarquer que ce qui caractérisait les Pauliciens, c'était leur attachement aux Écritures. Leurs ennemis les accusaient de beaucoup d'erreurs condamnables, et il est possible que quelques-uns d'entre eux, de leurs docteurs surtout, n'en fussent pas exempts. Mais ils tenaient à la parole de Dieu, et c'était elle qui les soutenait et qui, par leur moyen, opérait des conversions. C'est ce que montre l'histoire de Sergius. Lorsqu'il était encore jeune, une femme âgée de la secte des Pauliciens lui donna une Bible. Il la lut et l'étudia soigneusement, fut converti, et, prenant le nom de Tychique, il se mit à enseigner. Nous voyons que, de même que Constantin, il fut amené à la foi par la simple lecture de la parole de Dieu. Et il en est souvent de même de nos jours.

Pendant trente-quatre ans, Sergius s'occupa à répandre les vérités qu'il avait apprises, dans toutes les villes et les provinces qu'il visitait, tout en travaillant de son métier de charpentier pour gagner sa vie. C'est ainsi que l'apôtre Paul travaillait aussi de son métier de faiseur de tentes (Actes 18:3), et pouvait dire : « Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été employées pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi » (Actes 20:34). Sergius ne se contentait pas de prêcher. Il disait : « De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, j'ai annoncé l'Évangile, en travaillant à genoux ». Il voulait dire avec beaucoup de prières. C'est ce que font les vrais serviteurs du Seigneur (voir Éphésiens 1:16 ; Philippiens 1:4 ; Colossiens 1:9 ; 4:12 ; etc.). Sergius était un homme doux, d'une piété intime et profonde. Sa prédication pratique et sa vie pure furent des moyens dans la main de Dieu pour gagner beaucoup d'âmes. Aussi de nouvelles persécutions eurent lieu. Beaucoup de Pauliciens s'enfuirent et Sergius avec eux. Ils trouvèrent un asile chez les Sarrasins, et Sergius mourut là en l'an 811.

Haïs de l'Église grecque, parce que, disaient leurs ennemis, ils reniaient la foi orthodoxe, qu'ils n'adoraient pas la Mère de Dieu, qu'ils n'admettaient pas que le pain de la Cène fût changé dans le corps de Christ, et qu'ils avaient abandonné l'Église d'Orient, les Pauliciens n'étaient pas moins haïs de l'Église romaine. Les succès qu'avait obtenus Sergius par ses travaux, le firent stigmatiser par Rome comme étant l'Antichrist annoncé, le chef de la grande apostasie.

La persécution contre les Pauliciens atteignit sa plus grande intensité sous la régence de la cruelle Théodora, mère de l'empereur Michel III (de 842 à 857). Elle était protectrice fanatique du culte des images, et résolut d'exterminer les Pauliciens « racines et branches », à moins qu'ils ne revinssent à la vraie foi, celle de l'Église grecque. Les écrivains, tant ecclésiastiques que profanes, rapportent qu'elle en fit périr au moins cent mille, qui furent décapités, crucifiés, pendus, brûlés ou noyés et leurs biens confisqués. Quand on compare ces sanglantes exécutions avec ce que nous avons dit de l'Inquisition, nous voyons que l'Église d'Orient n'a rien à envier à celle d'Occident. Les persécutions, d'ailleurs, reçurent l'approbation du pape Nicolas I, qui écrivit à Théodora pour la féliciter de son zèle à extirper l'hérésie.

Mais, chose triste à dire, une partie des Pauliciens, au lieu d'endurer patiemment la persécution, se souleva contre l'empire. Un officier impérial supérieur, nommé Karbéas, ayant appris que par l'ordre de Théodora, son père avait été mis à mort par la main du bourreau, se mit à la tête de cinq mille Pauliciens, et se rendit chez les Sarrasins où se trouvaient un grand nombre de leurs frères. Les Sarrasins, toujours en guerre avec l'empire grec, les accueillirent volontiers et leur donnèrent la ville de Téphrice où ils bâtirent une citadelle, et de là livrèrent de nombreux combats aux troupes de l'empereur. Cette guerre dura trente ans avec des alternatives de succès et de revers. Mais ce fut une faute. Dieu ne veut pas que les siens prennent les armes pour se défendre contre les persécuteurs. Le Seigneur a dit : « Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matthieu 26:52). Aussi ne poursuivons-nous pas l'histoire de ces Pauliciens. Nous en suivrons d'autres qui, en plusieurs contrées, portèrent la lumière qu'ils avaient reçue. Il y en eut qui se répandirent en Arabie, où ils continuèrent à faire des prosélytes.

Mais ce qui est plus intéressant et plus important pour la suite de notre sujet, c'est de connaître l'influence que les Pauliciens eurent en Occident. Avant Théodora, il y avait eu, comme nous l'avons vu, des persécutions contre eux. L'empereur Constantin Copronyme, vers le milieu du 8<sup>e</sup> siècle, en avait transporté un grand nombre dans la Thrace, et leur avait assigné comme résidence la ville de Philippopolis, un des postes avancés de l'empire. C'est de là que leurs doctrines pénétrèrent et se répandirent en Europe. Ils semblent surtout avoir travaillé avec succès parmi les Bulgares, peuple barbare venu des rives de la Volga et qui s'était établi sur les bords du Danube. Les Bulgares furent convertis en partie au christianisme dans le 9<sup>e</sup> siècle ; d'autres s'étaient faits mahométans. C'est chez les premiers que les Pauliciens portèrent leur doctrine (\*). Aussi un auteur romain, Pierre de Sicile, écrivit-il à l'archevêque de Bulgarie pour le mettre en garde contre la contagion des Pauliciens. Ils étaient donc partout un peuple méprisé et poursuivi, mais Dieu les gardait. Dans le 10<sup>e</sup> siècle, un autre empereur grec envoya de nouveau comme colons un grand nombre de Pauliciens dans les vallées de l'Hémus (nommé aujourd'hui les Balkans). De là, ils se répandirent peu à peu dans l'Europe occidentale où leurs congrégations connues sous différents noms, furent haïes et persécutées par l'Église de Rome.

(\*) Ils prirent le nom de Bogomiles (amis de Dieu).

### **7.3 Les Témoins de la vérité en Occident**

Nous avons vu comment, en Orient, les Pauliciens, s'appuyant sur les Écritures, rejetaient les superstitions et les rites de l'Église grecque, et enseignaient la voie du salut selon les lumières qu'ils avaient. Transportons-nous maintenant en Occident ; là aussi de nombreux témoins surent maintenir, au prix même de leur vie, ce qu'ils connaissaient de la vérité.

Comme nous l'avons vu, depuis que Constantin avait embrassé le christianisme, la mondanité et la corruption, des superstitions et des mauvaises doctrines s'étaient introduites dans l'Église, et en même temps la prétention de l'évêque de Rome et du clergé de dominer sur tous les laïques, et d'imposer des enseignements fondés sur des traditions, au lieu de s'en tenir à la parole de Dieu. Mais dès lors aussi, il y eut des fidèles qui ne voulurent pas abandonner les enseignements des apôtres, et qui à cause de cela eurent à souffrir des persécutions et la mort.

Ce ne furent pas seulement de simples chrétiens qui protestèrent ainsi contre Rome et ses abus. Au 5<sup>e</sup> siècle, un prêtre du midi de la France, nommé Vigilantius, s'élevait avec véhémence contre le culte des reliques, les pèlerinages, les prières adressées aux saints, les jeûnes et les mortifications, et aussi contre le célibat des prêtres. Au 9<sup>e</sup> siècle, Claude, évêque de Turin, protesta contre les mêmes erreurs. Il trouva les églises pleines d'images qu'il fit enlever et brûler, ainsi que les croix. Il disait au peuple qu'autant valait adorer Jupiter et Saturne, que les images et les statues de Pierre et de Paul. « Faut-il adorer la croix, ou la porter ? » disait-il. « Si l'on adore tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, pourquoi pas aussi les crèches, les langes, les bateaux, les ânes ? ». Et quant aux reliques, autant valait, disait-il, révéler un os de bête qu'un os de saint. Mais Claude ne se contentait pas de combattre les superstitions romaines. Versé dans les Écritures qu'il étudiait avec zèle, il maintenait que nous sommes sauvés par la foi seule, et que tous les autres apôtres étaient égaux à Pierre. Dans le même siècle, mais un peu plus tard, un moine saxon, nommé Gottschalk, rejetait la doctrine du salut par les œuvres et soutenait la vérité du salut gratuit par la foi, ainsi que d'autres doctrines scripturaires. Il fut condamné par un concile, battu de verges publiquement et jeté en prison. Il y mourut après dix-neuf ans de captivité. Revenons aux chrétiens dont nous parlions d'abord. Nous ne pouvons pas tracer leur histoire dès les temps apostoliques, car elle ne nous a pas été conservée. Nous savons seulement que, malgré les persécutions, ils subsistèrent à travers les siècles dans beaucoup de contrées, connus sous différents noms tels que ceux de Cathares, ou purs, d'Albigeois, nom tiré de la ville d'Albi où ils étaient nombreux, de Vaudois, nom dont l'origine est incertaine, de pauvres de Lyon : nous verrons d'où vient cette dernière dénomination. Dès le milieu du 12<sup>e</sup> siècle, on trouve dans plusieurs parties du continent, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, de petites congrégations composées en grande partie de pauvres artisans, distinctes de l'Église de Rome et qui possèdent les Saintes Écritures. Mais déjà dans le 11<sup>e</sup> siècle, on en trouve des traces. À cette époque, des missionnaires orientaux qualifiés de publicans (corruption probablement de pauliciens) vinrent d'Italie en France, dans le Périgord et l'évêché de Limoges. Ils gagnèrent là un certain nombre de disciples, non seulement parmi les pauvres, mais aussi parmi les seigneurs. Ils cherchèrent ensuite à s'étendre en d'autres contrées. Ainsi, vers l'an 1022, arrivèrent à Orléans un paysan du Périgord et une femme italienne. Ils enseignèrent leurs vues et se firent un certain nombre d'adhérents parmi les gens du peuple ; ils persuadèrent même quelques nobles et plusieurs chanoines. Ils se réunissaient en secret et de nuit, crainte, sans doute des persécutions. Dans ces réunions, les Écritures étaient lues et expliquées. Les Publicans enseignaient qu'elles restaient une lettre morte, si l'Esprit Saint ne venait illuminer le cœur. Ils disaient que le baptême n'a aucune valeur pour le salut, rejetaient l'invocation des saints, et la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. On les signala comme hérétiques au roi de France Robert, surnommé le pieux, qui les fit examiner par l'archevêque de Sens. Ils furent condamnés à mort. Deux seulement se rétractèrent. Comme les autres, parmi lesquels se trouvaient dix chanoines et plusieurs religieuses, se rendaient au supplice, ils passèrent devant le roi et la reine Constance. Celle-ci, voyant parmi les condamnés son ancien professeur, saisie de colère, le frappa avec une canne et lui creva un œil. Les martyrs, près de mourir, disaient : « Faites-nous ce que vous voudrez ; déjà nous voyons notre Roi qui est dans les cieux, nous tendre les mains pour nous conduire en triomphe ».

Plus tard, la persécution sévissant en France, un grand nombre se réfugièrent à Cologne. Mais là aussi, ils furent persécutés et plusieurs périrent par le feu. En 1163, un certain nombre furent saisis dans une grange où ils tenaient leur réunion, et furent condamnés à être brûlés. Du milieu des flammes, un de leurs chefs, nommé Arnold, imposa les mains à ses compagnons de souffrances en leur disant : « Frères, soyez constants dans votre foi, dès aujourd'hui vous serez réunis aux martyrs du Christ ». On raconte qu'il y avait parmi ces condamnés une jeune fille qui n'avait pas abjuré, mais que quelques personnes avaient sauvée, étant



touchées de sa jeunesse et de sa beauté. Voyant les flammes dévorer les condamnés, elle s'écria : « Où est Arnold, mon maître vénéré ? ». Et comme on le lui montrait expirant, elle s'arracha des mains qui la retenaient, et se voilant le visage, elle s'élança au milieu des flammes. Cela était beau et touchant, humainement parlant, mais était-ce tout à fait selon Dieu ?

Ainsi partout l'Église de Rome poursuivait et mettait à mort comme hérétiques, ces humbles chrétiens qui s'attachaient à la parole de Dieu. Ils n'avaient sans doute pas les lumières que nous avons, et peut-être des erreurs se mêlaient-elles à leurs enseignements, mais ils protestaient contre l'idolâtrie de Rome et ses pratiques, et attendaient le salut de Christ seul. En 1212, cinq cents de ces croyants, hommes et femmes, furent saisis à Strasbourg. Parmi eux se trouvaient des nobles, des prêtres, des riches aussi bien que des pauvres. Ils déclarèrent que leurs frères étaient fort nombreux en Piémont, en France, tant au nord qu'au midi, à Naples, en Sicile, en Italie, en Flandre. Sur ces cinq cents prisonniers, quatre-vingts, dont douze prêtres et vingt-trois femmes, furent brûlés vifs. L'un d'eux, nommé Jean, s'adressa à la foule et termina par ces paroles : « Nous sommes tous des pécheurs, mais ce n'est pas pour fausse doctrine, ni pour mauvaise conduite, que nous sommes condamnés à mourir. Nous avons le pardon de nos péchés, mais ce n'est pas par le moyen des prêtres, ni grâce au mérite de nos œuvres ».

Il est hors de doute que parmi ceux qui se séparaient de l'Église de Rome, il y avait de vrais hérétiques, mais Rome mettait dans la même masse tous ceux qui ne se soumettaient pas à son autorité, et elle avait intérêt à confondre les vrais croyants avec les hérétiques, afin de pouvoir tous les condamner. Mais sans nous arrêter davantage sur les persécutions qu'eurent à souffrir ces témoins de Dieu, nous donnerons quelques détails sur eux (\*). Comme nous l'avons vu, on les désignait sous différents noms, mais eux se disaient chrétiens, et entre eux ils se nommaient « frères ». Suivant les endroits, on les appelait frères apostoliques, frères suisses ou italiens. Un de leurs persécuteurs, Rainerio Sacchoni, leur rend un témoignage remarquable. Il les connaissait bien et son témoignage n'est pas suspect, car après avoir été avec eux, il était rentré dans l'Église de Rome, s'était fait dominicain et était devenu inquisiteur : « De toutes les sectes », dit-il, « il n'en est point d'aussi fatale à l'Église que les Léonistes (\*\*), et cela pour trois raisons : d'abord, parce qu'ils datent d'un temps fort reculé, quelques-uns les faisant contemporains du pape Sylvestre (l'an 315). De plus, c'est la secte la plus nombreuse ; il y a à peine une contrée où ils ne se trouvent. Enfin, tandis que les autres sectes inspirent l'horreur par leurs blasphèmes contre Dieu, les Léonistes ont une grande apparence de piété et surtout ils mènent une vie honnête devant les hommes. Ils professent d'ailleurs toute la vérité quant à Dieu et toutes les doctrines contenues dans le symbole des apôtres. Mais en même temps ils abhorrent l'Église de Rome et les prêtres romains ». C'était là leur grand crime. On pouvait mener une vie mondaine et même dissolue ; pourvu que l'on restât soumis au pape, tout allait bien. La parole de l'apôtre se vérifiait : « Tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Timothée 3:12).

(\*) Nous puisons quelques-uns de ces détails dans l'ouvrage de F. Bevan, intitulé : « Trois amis de Dieu ».

(\*\*) Un des noms par lesquels on désignait ces chrétiens. Il vient probablement d'un certain Jean de Lyon, un des disciples de Valdo. Nous parlerons plus loin de ce dernier.

L'inquisiteur Rainerio Sacchoni continue à décrire ainsi les Vaudois, afin, dit-il, que chaque bon catholique puisse les reconnaître et se saisir d'eux : « Vous les reconnaîtrez à leur conduite et à leur langage. Ce sont des gens graves et modestes. Il n'y a ni luxe ni désordre dans leurs vêtements. Ils sont sûrs en affaires et évitent les faux serments et les tromperies. Ils ne recherchent point les richesses, mais se contentent du nécessaire. Ils sont chastes et tempérants, et fuient les tavernes et les lieux de divertissements. Ils s'abstiennent de la colère. Ils sont toujours à leur travail ou bien occupés à enseigner et à s'instruire mutuellement, ce qui fait qu'ils sont absents des prières et instructions de l'Église. On les reconnaît aussi à leur langage simple et sobre, exempt de paroles oiseuses. Ils ne se permettent ni conversations légères, ni mensonges, ni jurements ».

Voilà certes un beau témoignage. Plût à Dieu qu'on pût le rendre maintenant à tous ceux qui se disent chrétiens ! Pourquoi donc poursuivre les Vaudois comme des êtres malfaisants et les persécuter jusqu'à la mort ? Le même inquisiteur nous en donne les raisons et énumère ainsi les griefs de l'Église de Rome contre les Vaudois : « Ils prétendent être la vraie église et disent que celle de Rome est la femme impure d'Apocalypse 17. Ils nient qu'aucun vrai miracle ait jamais été opéré dans cette Église. Ils tiennent de nulle valeur les ordonnances que l'église a introduites depuis le temps des apôtres, et disent qu'il ne faut pas les observer. Ainsi ils rejettent les fêtes, les jeûnes, les ordres monastiques et les choses bénites de l'Église romaine. Ils s'élèvent contre la consécration des églises et des cimetières, comme étant des inventions des prêtres pour augmenter leurs gains. Quelques-uns d'entre eux disent que le baptême des enfants ne sert à rien, puisqu'ils ne peuvent pas croire. Ils rejettent le sacrement de confirmation, et, à sa place, ceux qui les enseignent imposent les mains aux disciples. Ils ne croient pas que le corps et le sang de Christ soient dans le sacrement de la Cène ; selon eux le pain est appelé figurément le corps de Christ. Ils disent que le prêtre, qui est un pécheur, ne peut lier ni délier personne, étant lié lui-même, et que tout laïque pieux et intelligent peut absoudre un autre et imposer des pénitences. Ils rejettent l'extrême onction, et disent qu'il n'y a point de purgatoire, et que les prières pour les morts ne servent à rien. Les offrandes pour les morts, ajoutent-ils, vont seulement au clergé. Ils se moquent des fêtes célébrées en l'honneur des saints, et travaillent aux jours fériés. Ils ne gardent ni le carême, ni les autres fêtes. Ils ne reçoivent pas l'Ancien Testament. Ils disent que ceux d'entre eux qui en sont capables doivent confier à leur mémoire les paroles des Écritures, afin de pouvoir enseigner les autres. Non seulement ce sont les hommes qui enseignent parmi eux, mais aussi les femmes — non en public toutefois, mais en particulier ». Enfin l'inquisiteur prétend qu'au lieu du mariage, ils pratiquaient l'impureté ; mais c'est sans doute parce qu'ils ne recouraient pas à un prêtre pour être mariés. Et quant à rejeter l'Ancien Testament, les propres documents des Vaudois prouvent le contraire. Il est probable aussi que la plupart ne possédaient que le Nouveau Testament en langue vulgaire, l'Ancien n'ayant pas été traduit. Il est vrai que certains hérétiques que l'on confondait volontiers avec eux, n'admettaient pas cette portion des Écritures comme venant de Dieu. Nous voyons donc que les choses que disaient les Vaudois, sont celles que toute personne soumise à la parole de Dieu affirme de nos jours contre l'Église de Rome. Mais leur grand crime était de juger que l'Église de Rome était impure et qu'il ne fallait pas écouter ses prêtres.

Parmi le peuple, les Vaudois passaient pour des espèces de sorciers qui se rassemblaient dans des caves obscures pour invoquer le diable qui venait au milieu d'eux sous une figure effrayante. On disait aussi que des démons leur apparaissaient sous forme de chats et de grenouilles ; mais le chroniqueur qui rapporte ces dires populaires, et qui était cependant leur ennemi, dit que ce sont des fables. « Ce qui les rend dangereux », ajoute-t-il, « c'est leur grande apparence de piété ».

Pour condamner, comme ils le faisaient, les enseignements et les prétentions de l'Église de Rome, les Vaudois s'appuyaient sur la Bible. C'est dans ce saint Livre également qu'ils puisaient leurs croyances. Ils professaient la nécessité de la nouvelle naissance, et la justification et le salut des pécheurs par la foi au Seigneur Jésus. Ils disaient aussi que la Bible est un livre fermé, si l'Esprit Saint n'illumine l'âme pour la faire comprendre. Leur attachement à la parole de Dieu était grand. Dès l'an 1203, plusieurs portions en avaient été traduites en langue vulgaire et répandues parmi le peuple. C'est ce qui donna lieu au décret du concile de Toulouse en 1229, défendant que ces écrits fussent mis entre les mains des laïques. Mais les Vaudois disaient que, pour comprendre la pensée du Seigneur, il fallait retourner à l'enseignement de Christ et de ses apôtres. C'était un des griefs de l'Église de Rome contre eux. « Ces hérétiques », dit un inquisiteur, « prétendent que les enseignements de Christ et de ses apôtres sont tout ce dont nous avons besoin pour le salut, sans les statuts de l'Église ». D'après leurs ennemis mêmes, l'étude de l'Écriture sainte était leur grande occupation. « Tous », dit un de leurs juges, « hommes et femmes, grands et petits, de jour et de nuit, ne font qu'étudier ou enseigner la Bible.

L'ouvrier qui n'a pas de loisirs dans la journée, la lit de nuit, aussi négligent-ils leurs prières » (il veut dire la messe). Quel exemple pour nous ! Avons-nous cette soif salutaire de la divine Parole, nous chez qui elle est si abondamment répandue, qu'il n'est presque pas un enfant qui ne la possède ?

Les édits rendus contre eux par Rome et ses conciles n'empêchèrent pas les Vaudois de prescrire à toute personne âgée de vingt ans l'étude journalière de la Bible. Aussi partout dans l'Europe où ils étaient dispersés, leur foi et leurs enseignements étaient-ils les mêmes. Un de leurs ennemis qui, au 12<sup>e</sup> siècle, en avait vu quelques-uns dans les montagnes reculées où ils avaient cherché un refuge, dit ceci : « Ils sont vêtus de peaux de moutons, et ignorent l'usage du linge. Ils habitent, mêlés avec leur bétail, des huttes bâties en pierres de silex avec un toit plat recouvert de terre. Ils ont en outre deux grandes cavernes où ils se cachent quand ils sont poursuivis comme hérétiques. Mais pauvres comme ils le sont, ils se montrent contents, et bien qu'extérieurement rudes et sauvages, ils savent lire et écrire, et connaissent assez le français pour comprendre la Bible. On trouverait à peine parmi eux un jeune garçon qui ne pût rendre compte d'une manière intelligente de la foi qu'ils professent ».

Les Vaudois étaient remarquables par les portions étendues des Écritures qu'ils avaient apprises par cœur. Cela était bien nécessaire dans un temps où il fallait près d'une année pour copier un exemplaire de la Bible, et où un tel manuscrit était donc d'un prix très élevé. D'ailleurs les prêtres romains brûlaient toutes les portions des Écritures qui tombaient entre leurs mains, mais ils ne pouvaient pas toucher à ce qui était écrit dans la mémoire et dans le cœur. Les Vaudois du Piémont avaient des pasteurs nommés barbes, ce qui veut dire oncle, terme de respect et d'affection à la fois. La préparation des barbes au ministère de la Parole consistait à apprendre par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, toutes les épîtres, et la plus grande partie des Psaumes, des Proverbes et des prophètes. Des jeunes gens dans les vallées formaient des espèces de sociétés dont chaque membre devait apprendre par cœur un certain nombre de chapitres. Lorsqu'on s'assemblait pour le culte, souvent dans quelque coin écarté des montagnes, ces nouveaux Lévités, se tenant devant le pasteur, récitaient l'un après l'autre les chapitres du précieux volume. Qu'elle leur était chère cette Parole divine ! Ils payaient souvent de leur vie la gloire de la posséder et de la connaître ! L'inquisiteur Rainerio dit qu'il connaissait parmi eux un simple paysan qui pouvait réciter tout le livre de Job, et plusieurs qui savaient par cœur presque tout le Nouveau Testament. C'est cette connaissance des saintes lettres qui les rendait capables de résister à ceux qui voulaient les attirer dans l'Église romaine. Ils confondaient leurs ennemis. Un moine envoyé vers eux pour les convaincre de leurs erreurs, s'en retourna tout confus, disant que dans toute sa vie il n'avait appris autant des Écritures que dans les quelques jours qu'il avait passés avec ces hérétiques. Et les enfants étaient les dignes émules de leurs parents. Un des docteurs de la Sorbonne qui furent envoyés de Paris auprès des Vaudois, reconnaît qu'il avait plus appris et compris des doctrines du salut par les réponses des jeunes enfants, que dans toutes les disputes et discussions entre docteurs qu'il avait entendues. Jeunes lecteurs, êtes-vous comme ces enfants des Vaudois, connaissant dans votre intelligence et votre cœur les vérités du salut ? Bernard de Clairvaux, que l'on nomme saint Bernard et qui avait combattu les Vaudois, dit aussi qu'ils défendaient leurs hérésies par les paroles de Christ et des apôtres.

Les Vaudois ne gardaient pas pour eux le trésor de la vérité que les Écritures leur avaient enseignée. Ils étaient infatigables dans leur zèle à la répandre. Et s'ils étaient persécutés et chassés dans d'autres contrées, ils y annonçaient la Parole, comme ceux de Jérusalem « dispersés par la tribulation ... à l'occasion d'Étienne » (Actes 11:19-20). Leurs évangélistes qu'ils appelaient apôtres, c'est-à-dire envoyés, allaient ordinairement deux à deux, un vieillard et un jeune homme. Pour ne pas être reconnus, ils se déguisaient en colporteurs ou marchands ambulants portant des balles contenant de menus articles de toilettes, des voiles, des bagues, ou encore des couteaux, des épingles, des perles de verre. En échange, ils acceptaient des œufs, du fromage, des vêtements, car il leur était interdit de recevoir de l'argent. Arrivaient-ils chez un frère, ils étaient accueillis avec joie, et l'on s'empressait de leur donner l'hospitalité, car on pensait être agréable à Dieu en recevant ses messagers. Lisez sur ce sujet, Matthieu 10:40. Plusieurs de ces missionnaires étaient des étudiants en médecine ; en voyageant ils utilisaient leurs connaissances médicales. Mais leur grand but était le salut des pécheurs. Dans les châteaux comme dans les chaumières, aux riches et aux pauvres, partout où une porte leur était ouverte, ils annonçaient Jésus Christ.

Rainerio Sacchonni rapporte combien les Vaudois étaient ingénieux pour répandre leurs doctrines et nous dit comment ils procédaient. Ils se présentaient, par exemple, dans un château comme colporteurs, et montraient leurs marchandises au châtelain et à la châtelaine. « Messire », disaient-ils, « ne voudriez-vous pas acheter cette bague ou ce cachet ? Madame, qu'il vous plaise de jeter un coup d'œil sur ces mouchoirs, sur ces dentelles pour voiles. Je les vends bon marché ». Si après un achat, on demandait au marchand, s'il n'avait pas d'autres objets à offrir, il disait : « Oh ! oui ; j'ai des bijoux beaucoup plus précieux que ceux-ci, et je vous en ferai présent si vous me promettez de ne point me trahir ». La promesse étant donnée, il continuait : « J'ai une pierre précieuse venant de Dieu, un joyau d'un prix inestimable qui allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui le possède. C'est la parole de Dieu par laquelle il communique aux hommes sa pensée ». Et alors le colporteur leur lisait ou leur récitait des portions des évangiles dont sa mémoire était bien fournie. S'il était encouragé à continuer, après avoir lu par exemple tout le premier chapitre de Luc, il répétait des passages tels que celui-ci : « Malheur à vous, car vous fermez le royaume des cieux aux hommes. Vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous ne leur permettez pas d'entrer. Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves, etc », et il montrait que cela s'appliquait aux prêtres et aux moines. Souvent il laissait le manuscrit entre les mains de ses auditeurs. Mais le but de ces évangélistes était bien plus de faire connaître aux âmes l'amour de Dieu et de Christ et d'allumer cet amour dans les cœurs, que de parler contre le clergé.

Ceux qui, instruits par le Seigneur, avaient à cœur le bien de leurs frères, mais qui ne pouvaient pas voyager, écrivaient des lettres aux différentes assemblées, et les apôtres itinérants ou d'autres frères les portaient à leur destination. Il aurait été dangereux d'y mettre des adresses ; la suscription portait : « Aux frères chrétiens ». Les messagers savaient bien à qui les remettre. Partout où ils le pouvaient, les apôtres prêchaient, souvent en plein air. Les frères avaient aussi des réunions de prières et d'étude de la Parole, ainsi que des écoles pour les enfants. Ils avaient aussi tous l'habitude de rendre grâce avant les repas, et avaient un culte de famille. Les frères construisaient des asiles pour les pauvres et de modestes salles de prières attenantes, car ils n'estimaient pas qu'il fût nécessaire d'élever à grands frais de splendides églises pour y adorer Dieu. Ils savaient que le Seigneur Jésus se trouve là où deux ou trois sont réunis en son nom. Ils prenaient la cène en souvenir du Seigneur qui a donné sa vie pour nous, et pensaient que comme Christ nous a aimés, nous devons nous aimer les uns les autres.

En général, les Vaudois étaient haïs par le clergé romain et par ceux qui le suivaient aveuglément, il y avait cependant des catholiques qui, tout en restant attachés aux formes et aux cérémonies de l'Église, sympathisaient avec les frères et étaient en communion d'esprit avec eux. Une autre chose à remarquer, c'est que les frères et les évangélistes de ce temps-là n'avaient pas, sur plusieurs points de la parole de Dieu la lumière que nous avons, et qu'ainsi ils erraient en différentes choses ; mais ils aimaient le Seigneur, trouvaient leur bonheur dans la communion avec Dieu, et donnaient leur vie pour la vérité qu'ils connaissaient. Un homme que Dieu suscita, leur fut utile pour les éclairer : c'est Pierre Valdo, de Lyon, dont nous dirons quelques mots.

### 7.3.1 Pierre Valdo

Pierre Valdo était un riche marchand de la ville de Lyon et vivait dans la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle. Nous avons raconté comment l'Évangile avait été porté au 11<sup>e</sup> siècle dans cette grande cité et quelle cruelle persécution les fidèles y subirent. Dans la suite, de même

que le reste de la chrétienté, l'Église de Lyon était tombée dans l'erreur et la superstition ; cependant des traditions évangéliques s'y étaient conservées, grâce au zèle et à la fidélité de quelques évêques qui avaient été à sa tête.

À l'époque où vivait Valdo, la masse du peuple était presque complètement ignorante, et les nobles, les plus illustres chevaliers même, ne savaient souvent ni lire, ni écrire. Avec le clergé, les marchands faisaient exception ; les nécessités de leur commerce exigeaient certaines connaissances. Pierre Valdo était donc lettré jusqu'à un certain point ; de plus, il était intelligent, de bonnes mœurs, pieux et bienfaisant, et honoré de tous. Quelques écrits des anciens pères de l'Église (\*) étant tombés entre ses mains, il fut frappé de voir combien l'Église romaine s'était écartée du christianisme primitif. Le dogme de la transsubstantiation s'établissait alors, accompagné de l'adoration de l'hostie. Valdo ne put s'empêcher de voir dans l'un une chose contraire au simple bon sens, et dans l'autre une grossière idolâtrie. De plus, il avait remarqué que les Pères en appelaient constamment aux Écritures, les citant pour appuyer ce qu'ils enseignaient. Il conçut dès lors un grand désir de les connaître.

(\*) Le lecteur se souvient que l'on nomme ainsi les hommes éminents par leur science et leur piété, tels que Justin, Irénée, Tertullien, Augustin, etc., qui enseignèrent dans l'Église par leurs prédications et leurs écrits. Mais ils étaient des hommes faillibles, errèrent sur plusieurs points et se contredirent souvent.

Jusque-là on ne peut pas dire que la conscience de Valdo eût été réveillée. Sans doute que, comme bon catholique, il comptait sur ses bonnes œuvres pour être sauvé. Mais Dieu lui adressa un sérieux et puissant appel. Un soir qu'il était à table quelques amis, l'un d'eux tomba mort subitement. Valdo fut saisi à la pensée de l'incertitude de la vie. Ne pouvait-il pas, lui aussi, être appelé tout à coup à paraître devant Dieu ? Était-il prêt à rencontrer la mort ? Que lui fallait-il faire pour être sauvé ? Dans son anxiété il consulta son confesseur, lui dit que le meilleur moyen pour assurer son salut était de faire ce que le Seigneur avait dit au jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres ». Valdo n'hésita pas. Il donna à sa femme et à sa fille ce qui leur était nécessaire, paya ce qu'il devait, et distribua le reste. Cela était-il vraiment le remède pour apaiser la conscience et procurer la paix à l'âme ? Donner tous ses biens peut-il expier les péchés ? Non, assurément. Valdo le sentit et chercha dans les Écritures la réponse aux besoins de son âme. Mais à cette époque, la Bible n'avait pas été traduite dans les langues vulgaires de l'Europe occidentale. On n'en avait que la version latine appelée la Vulgate qui avait suffi aussi longtemps que l'empire romain avait subsisté et que le latin avait été la langue dominante en Occident. Valdo ne se découragea pas. Aidé par deux prêtres, il traduisit la Bible dans la langue courante, et là, dans la parole de Dieu, il apprit où se trouvait le salut, dans la foi au Seigneur Jésus, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.

Ayant ainsi trouvé la paix de son âme, il se sentit pressé d'annoncer à d'autres la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Comme nous l'avons dit, il distribuait ses biens aux pauvres ; mais en nourrissant leurs corps, il leur parlait des richesses impérissables de Christ. « Sa maison », dit un historien, « devint une florissante école et comme un hôpital public pour héberger et nourrir spécialement les pauvres qui venaient de dehors pour être instruits ».

À mesure que les Écritures devenaient plus familières à Valdo, il voyait plus clairement qu'elles condamnaient bien des choses que l'Église de Rome enseigne, et qu'elles en renferment d'autres dont cette Église ne parle pas. Il avait donc deux choses à faire : premièrement, à apprendre et à faire connaître ce que l'Écriture enseigne, et secondement, à montrer que tout ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné. C'est ce qu'il faisait dans ses instructions à ceux qui venaient à lui, ou bien en allant de maison en maison pour annoncer la vérité. Il eut bientôt un grand nombre d'adhérents. Pour répandre la vérité qu'il avait apprise, il fit faire des copies des Écritures, et ayant formé un certain nombre de disciples, il les envoya deux à deux pour colporter et expliquer les saints écrits. Ils allaient donc prêchant l'Évangile dans les chemins et sur les places publiques, écoutés avec attention par les foules et gagnant des âmes.

Mais il n'était pas possible que ce mouvement demeurât caché au clergé qui ne pouvait non plus y être indifférent, puisque de fait Valdo et ses disciples condamnaient Rome, ses erreurs et les pratiques de ses prêtres. L'archevêque de Lyon leur enjoignit de ne plus se mêler de la lecture et de l'enseignement de la Bible, sous peine d'être excommuniés et poursuivis comme hérétiques. Mais ils répondirent par ces paroles de l'Écriture : « Le Seigneur a dit : Allez et instruisez toutes les nations », et : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». L'archevêque avait dit à Valdo : « Si tu enseignes encore, tu seras condamné et brûlé comme hérétique ». — « Comment tairais-je ce qui concerne le salut éternel des hommes ? » répondit avec hardiesse le pieux serviteur de Christ. L'archevêque irrité voulait le faire saisir, mais il craignit le peuple. Valdo d'ailleurs avait tant d'amis à Lyon, aussi bien parmi les riches que parmi les pauvres, tant d'âmes qui avaient été amenées au Sauveur par son moyen, qu'il put rester caché dans la ville pendant trois ans, enseignant, encourageant et fortifiant les fidèles.

Le pape Alexandre III apprit ce qui se passait à Lyon. Il excommunia Valdo et ordonna à l'archevêque de procéder avec la dernière rigueur contre lui et ses adhérents. Valdo se vit ainsi forcé de quitter Lyon avec un certain nombre de ses disciples, hommes et femmes, afin d'échapper aux persécutions. Dans la main de Dieu, ce fut un moyen de répandre au loin l'Évangile et la parole de Dieu dans toutes les contrées où ces fugitifs, qu'on appela « les pauvres de Lyon », portèrent leurs pas. Ils contribuèrent aussi à éclairer les nombreuses petites communautés qui n'acceptaient pas les erreurs de Rome, mais qui elles-mêmes n'étaient pas entièrement pures dans la foi. Elles étaient nombreuses et unies entre elles, puisque l'on dit qu'un de leurs membres pouvait voyager du sud de l'Italie au nord de l'Allemagne en logeant chaque soir chez un frère. En certaines contrées, comme aux environs de Trèves et dans le nord de l'Italie, ces communautés avaient des écoles publiques en plus grand nombre que les catholiques, et elles convoquaient les assemblées au son des cloches. Les persécutions exercées avec persévérance et cruauté par l'inquisition et le clergé eurent raison finalement de ces chrétiens qui refusaient de se soumettre à Rome ; il n'y eut que les vallées du Piémont où ils subsistèrent malgré tous les efforts de leurs ennemis, et où ils subirent les plus terribles persécutions, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Pour revenir à Valdo, il se rendit, accompagné d'un grand nombre des siens, d'abord en Dauphiné dans les vallées de Freissinière, de Vallouise et de Valcluson, où se trouvaient d'anciennes communautés chrétiennes. De là plusieurs passèrent dans les vallées du Piémont où ils rencontrèrent les anciens Vaudois auxquels ils apportèrent leur traduction de la Bible. La persécution força Valdo à fuir de nouveau ; il alla en Picardie, puis en Allemagne et enfin en Bohême, travaillant toujours à l'œuvre du Seigneur. C'est dans cette dernière contrée qu'il termina paisiblement ses jours.

Quant aux disciples de Valdo, confondus sous le nom de Vaudois avec ceux que l'on nommait déjà ainsi, ils ne s'étaient pas, non plus que leur chef, séparés de l'Église. Ils réclamaient seulement l'autorisation de prêcher. Nécessairement Rome ne pouvait pas l'accorder. « Si nous le faisons », disait un prélat dans un concile, « on nous chasserait ». Malgré cela, ils continuèrent à évangéliser, et on les excommunia. Plusieurs se répandirent en Provence et en Espagne où ils eurent d'abord quelque succès, mais sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, ils furent aussi persécutés et chassés à l'instigation du clergé.

Pour terminer ce qui concerne les disciples de Valdo et les Vaudois, il faut ajouter qu'ils insistaient sur la doctrine capitale de l'Évangile, la justification par la foi, et qu'ils repoussaient toutes les cérémonies, les erreurs et les superstitions de l'Église romaine. Comme nous l'avons vu précédemment, ils étaient fermement attachés à la Bible, et se montraient recommandables par une vie pure qui contrastait avec celle que menait en général le clergé romain. N'est-ce pas une chose profondément intéressante de voir la puissance divine conserver, à travers les siècles et au milieu des efforts incessants d'adversaires acharnés, une lignée de témoins de la vérité

évangélique, à part des souillures de la soi-disant vraie Église ? Ils formaient ce résidu dont parle le Seigneur dans sa lettre à Thyatire, et qui n'avait pas connu les profondeurs de Satan (Apocalypse 2:24).

### 7.3.2 Les Albigeois — Pierre de Brueys et Henri de Lausanne

Comme nous l'avons vu, dès la fin du 10<sup>e</sup> siècle et le commencement du 11<sup>e</sup>, des missionnaires bulgares étaient venus dans la Haute Italie, puis étaient descendus jusqu'en Calabre. D'autres s'étaient dirigés vers la France, dans les Flandres et sur les bords du Rhin. Mais c'est surtout dans le sud-ouest de la France qu'ils gagnèrent le plus d'adhérents. L'avidité et la corruption du clergé qui attiraient sur lui le mépris et la haine du peuple, furent une des causes de leurs succès, et comme les nobles ne se pliaient qu'avec répugnance aux exigences et aux prétentions de domination des prêtres, les « sectaires » trouvaient près d'eux un appui.

On leur donnait, ou ils se donnaient à eux-mêmes, le nom de cathares, d'un mot grec qui veut dire pur. Ils se tenaient à part de l'Église de Rome et de ses cérémonies, niaient son autorité, enseignaient la simplicité apostolique, et rejetaient les doctrines des sacrements, du purgatoire, de la messe, etc. Quelques-uns d'entre leurs chefs, que l'on désignait sous le nom de bons hommes, semblent avoir tenu certaines graves erreurs manichéennes ; mais on ne les connaît guère que par les récits de leurs adversaires. Ce que l'on sait sûrement, c'est que leur vie austère et pure formait un contraste frappant avec celle des prêtres et des moines, et leur donnait un grand ascendant sur le peuple. Nous ne pouvons douter que parmi les cathares ne se trouvassent de vrais enfants de Dieu qui firent pour leur foi le sacrifice de leur vie. D'ailleurs nous avons vu que ceux des disciples de Valdo dispersés, qui vinrent parmi eux, leur apportèrent des lumières qui contribuèrent à épurer leurs croyances. Comme les cathares étaient surtout nombreux dans la ville d'Albi et la contrée environnante, on les désigna sous le nom d'Albigeois.

Avant de nous occuper plus spécialement des Albigeois, nous dirons quelques mots de deux hommes remarquables qui, dans la première moitié du 12<sup>e</sup> siècle, s'étaient mis en opposition avec l'Église de Rome, et vinrent prêcher dans les provinces méridionales de la France. C'étaient Pierre de Brueys et Henri de Lausanne.

Le premier était un prêtre qui, éclairé sans doute par les Écritures, commença vers l'an 1110 à s'élever contre la corruption de l'Église dominante et les vices du clergé. Son activité s'exerça surtout dans la Provence et le Languedoc. Il put, chose bien frappante, prêcher impunément durant l'espace de vingt ans. L'ennemi n'eut pas le pouvoir d'arrêter ce courageux témoin, jusqu'à ce qu'il eût achevé de rendre son témoignage. Pierre de Brueys disait que le baptême appliqué aux enfants ne les sauve pas ; il niait le mérite des œuvres pour le salut, et rejetait la transsubstantiation, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le célibat des prêtres. Il combattait la suprématie de Rome et l'organisation ecclésiastique. « Ce sont les croyants », disait-il, « qui composent l'Église ». Il voulait dire que ce n'était pas le clergé, comme le prétend l'Église de Rome. Il prêchait la repentance et la réforme des mœurs, surtout celle des prêtres et des moines. Mais le zèle de Pierre de Brueys l'entraîna plus loin. Il aurait voulu qu'on démolît les églises, que l'on brûlât les croix et les objets d'un culte idolâtre. Il mit à exécution ce qu'il exhortait à faire, et à Saint-Gilles en Languedoc, il brûla un certain nombre de croix portant l'image de Christ (\*). C'était trop. La multitude, excitée par les prêtres, se saisit de lui ; il fut traîné au bûcher et brûlé vif. C'était en l'année 1130. Mais les doctrines qu'il avait prêchées, ne pouvaient être si aisément extirpées. Il avait laissé des disciples, nommés d'après lui Pétrousiens et que les flammes de son bûcher enhardirent plutôt qu'elles ne les découragèrent. Ils continuèrent à dévoiler hautement les misères de l'Église et du clergé.

(\*) Des scènes analogues eurent lieu, en différents endroits, dans les premiers temps de la Réformation.

Henri de Lausanne fut un de ces courageux prédicateurs dont nous parlons. Il avait été moine à l'abbaye de Cluny. Dans la solitude du cloître, il s'était beaucoup occupé de l'étude du Nouveau Testament, et la parole infaillible de Dieu lui avait révélé la vraie nature du christianisme. Dès lors il brûla du désir de faire connaître aux autres la vérité telle qu'il l'avait puisée à sa divine source. Il commença à prêcher. Son apparence extérieure était bien propre à donner du poids et de l'autorité à sa parole. De haute taille, marchant nu-pieds, négligé sur sa personne, doué d'une voix puissante, jetant sur ses auditeurs des regards pleins de feu, précédé d'ailleurs partout où il allait par une grande réputation de science et de sainteté, tout en lui commandait l'attention de la multitude ; tandis que son éloquence entraînant, ses paroles profondes, son apparition extraordinaire frappaient d'effroi les prêtres, et lui attiraient l'approbation du peuple. Dans l'esprit de Jean le Baptiseur, il appelait les âmes à la repentance et exhortait le peuple à se tourner vers le Seigneur. En même temps il exposait les vices du clergé. Cela provoquait nécessairement l'opposition et la haine des prêtres et des moines, mais la multitude n'en était que plus fortement attirée vers lui. Les gens des basses classes aussi bien que les principaux bourgeois, tous se laissaient diriger par lui et le suivaient comme leur conducteur spirituel.

Pour autant que nous le savons, c'est à Lausanne qu'il commença sa mission, et de là lui vint son surnom. Il prêcha aussi la repentance dans la vallée du Léman, puis il se rendit au Mans, en France, vers l'an 1116. Il avait auparavant envoyé deux messages à Hildebert, évêque de cette ville, lequel l'accueillit favorablement. Henri fut encore mieux reçu par le peuple. Il exhortait, comme nous l'avons dit, à la repentance, et ainsi que Pierre de Brueys, il niait le mérite des œuvres pour le salut, s'élevait contre les superstitions romaines et la suprématie du pape. « Bientôt », dit un écrivain, « le résultat de sa prédication fut que les gens, comme enchaînés à sa personne, furent remplis de mépris et de haine envers le haut clergé, au point qu'ils ne voulurent plus avoir rien à faire avec lui. Ils ne suivaient plus les offices de l'Église romaine ; et même les prêtres se virent les objets de mauvais traitements de la part de la populace et durent recourir à la protection des magistrats ». Cela assurément était un mal, et nous aimons à penser qu'Henri n'approuvait pas ces excès. L'évêque Hildebert était allé à Rome ; à son retour le peuple du Mans refusa de recevoir sa bénédiction. Lorsque Hildebert s'aperçut de la grande influence qu'Henri exerçait dans son diocèse sur les jeunes prêtres et sur la multitude, au lieu de sévir contre lui il se contenta de lui assigner un autre champ de travail. L'évêque agit en cela en homme intelligent, et Dieu se servit de lui pour que son serviteur portât la lumière en d'autres endroits.

Henri s'éloigna tranquillement et alla rejoindre Pierre de Brueys en Provence. Là il poursuivit sa mission contre les abus et les erreurs de Rome d'une manière encore plus ouverte et plus décidée, s'attirant ainsi toute l'inimitié du clergé. La mort de Pierre de Brueys ne ralentit pas son zèle. Dieu lui accorda encore quelques années durant lesquelles il put poursuivre sans empêchement son œuvre. Mais enfin l'archevêque d'Arles le fit saisir, et le concile de Pise, en l'an 1134, le condamna à être enfermé en prison comme hérétique. Peu après cependant il fut relâché à condition d'aller dans une autre province. Henri se rendit en Languedoc, et là ses prédications eurent un effet si puissant que partout où il allait les églises se vidaient et que les ecclésiastiques étaient délaissés et même traités avec mépris.

Pour réprimer ce mouvement, le pape Eugène III, en 1147, envoya à Toulouse un légat. Celui-ci sentant toute la difficulté de sa mission, demanda à saint Bernard de Clairvaux de l'accompagner. Le vénérable abbé y consentit et annonça par écrit sa venue et le but de son voyage aux seigneurs du midi de la France : « Les églises », dit-il, « sont abandonnées ; le peuple est sans prêtres ; les prêtres sont sans honneur, et les chrétiens sans Christ. Les églises ne sont plus respectées comme des lieux consacrés ; les sacrements ne sont plus regardés comme saints ; les fêtes ne sont plus célébrées. Les hommes meurent dans leurs péchés — sans pénitence et sans viatique — et les âmes, sans y être préparées, entrent en présence du terrible tribunal. On refuse aux enfants le baptême, et ainsi ils sont exclus du salut ». On voit par ses paroles les progrès qu'avaient faits les doctrines antiromaines, et aussi quel était l'attachement de saint Bernard à la papauté dont il connaissait cependant tous les vices. Il parcourut les contrées troublées par ce

que lui-même et les prêtres appelaient l'erreur ; il accomplit, prétendit-on, des miracles et purifia les églises souillées par l'hérésie. Le peuple crédule et entraîné par son éloquence, l'admira et un grand nombre retournèrent dans les églises abandonnées. Ainsi étant venu à Albi, où les disciples des cathares étaient plus nombreux, il prêcha dans l'église principale devant une grande multitude. Après son éloquente prédication, il dit : « Revenez, revenez à l'Église, et afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel ». Tous levèrent leur main droite. Il en fut de même à Toulouse. Mais là les tisserands et les principaux de la ville étaient seuls attachés aux doctrines cathares ; la masse du peuple y était étrangère. Une sentence fut rendue contre les hérétiques, et les seigneurs promirent de la faire exécuter. Quant à Henri il dut fuir. Poursuivi de lieu en lieu, il fut enfin saisi et incarcéré dans les cachots de l'archevêque de Toulouse. En 1148, la mort le délivra de ses persécuteurs et l'introduisit dans le repos éternel.

L'influence exercée par le zèle et l'éloquence de Bernard de Clairvaux fut de courte durée. Les doctrines cathares reprirent le dessus, épurées, comme nous l'avons dit, par l'action des Vaudois de Lyon, chassés par la persécution, et qui apportaient avec eux les Écritures. Pour combattre ce mouvement, une conférence fut convoquée en 1165 par l'évêque d'Albi. On y invita quelques « bonshommes », ou chefs des cathares. Après qu'on les eut interrogés, on les déclara hérétiques, mais on n'osa rien décréter contre eux. L'un d'entre eux rendit un témoignage remarquable de leur foi. Après avoir hardiment affirmé qu'il était prêt à prouver par le Nouveau Testament que les prêtres, leurs ennemis, au lieu d'être de bons pasteurs n'étaient que des mercenaires, il ajouta : « Écoutez, ô bonnes gens, écoutez cette profession de foi : Nous croyons à un seul Dieu, à son Fils Jésus Christ, à la communication du Saint Esprit aux apôtres, à la résurrection, à la nécessité du baptême et de l'eucharistie ».

Le pape Innocent III (de l'an 1198 à 1216), homme plein d'énergie, résolut d'en finir avec cette hérésie sans cesse renaissante et qui s'étendait toujours plus. Il envoya d'abord en Languedoc comme légats, l'inquisiteur Rainerio Sacchoni et un autre. Leur mission était de chercher à convertir les Cathares. Douze abbés de Cîteaux (\*) les accompagnaient. Le pape chargea ensuite deux autres légats, dont l'un était Pierre de Castelnau, de poursuivre cette œuvre. Diégo, évêque d'Ossuna, et Dominique, son sous-prieur, le fondateur de l'ordre des Dominicains et de l'inquisition, se joignirent à eux. Dominique, voyant que ses efforts et ceux de ses compagnons étaient infructueux, leur conseilla d'aller nu-pieds, pauvrement vêtus, sans argent, imitant dans tout leur extérieur les « parfaits », ou chefs des cathares. Ils s'insinuaient ainsi auprès des soi-disant hérétiques, et tout en cherchant à les ramener dans l'Église romaine, ils s'informaient de leurs croyances et de tout ce dont plus tard ils pourraient se faire une arme contre eux. Leurs efforts furent sans résultat, et le pape vit qu'il fallait prendre d'autres mesures et se servir d'autres armes.

(\*) Cîteaux est un village de la Côte-d'Or, près duquel était une abbaye de religieux nommés Cisterciens, du nom latin du village (Cistercium). Cet ordre de moines prit dans le Moyen Âge une très grande extension.

Les Albigeois croyant aux intentions pacifiques du pape, demandèrent une conférence publique. Pour gagner du temps, Innocent l'accorda. Les évêques et les moines acceptèrent le débat, et l'on se réunit à Montréal, près de Carcassonne. Des arbitres furent nommés des deux parts. Les Albigeois avaient désigné un de leurs diacres, Arnaud Hot, pour soutenir leurs croyances par la parole de Dieu. Il entreprit de prouver :

1° Que la messe avec la transsubstantiation était d'invention humaine et non de l'ordonnance de Jésus Christ et des apôtres.

2° Que l'Église romaine n'était pas l'Épouse de Christ, mais plutôt une église de trouble, enivrée du sang des martyrs.

3° Que la police de l'Église romaine n'est ni bonne, ni sainte, ni établie par Jésus Christ.

On voit avec quelle hardiesse les Albigeois se présentaient devant leurs ennemis, et quelle confiance ils avaient dans la vérité des doctrines qu'ils soutenaient. La conférence dura quatre jours. Arnaud Hot provoqua l'admiration des assistants par son éloquence. Quant aux prêtres, ils ne purent prouver leurs thèses ni par Jésus Christ, ni par les apôtres. La question principale qui fut traitée était celle de l'eucharistie. Arnaud démontra sans peine que « selon la doctrine de la transsubstantiation, le pain n'existe plus, puis qu'il est changé dans le corps de Christ. La messe est donc sans le pain, et en conséquence n'est pas la Cène du Seigneur, où il y a du pain. Le prêtre rompt le corps, puisque l'hostie est devenue le corps de Christ ; il ne rompt donc pas le pain, et ainsi il ne fait pas ce qu'ont fait Jésus Christ et Paul ». Les légats, les évêques, les prêtres et les moines, pleins de honte et de déplaisir, ne voulurent pas en entendre davantage et se retirèrent.

Pendant ce temps, le pape avait envoyé dans toute l'Europe des prédicateurs chargés d'annoncer une croisade pour écraser l'hérésie dans le sud de la France. « Nous vous exhortons », disaient-ils, « à vous efforcer de détruire la méchante hérésie des Albigeois, et de les traiter avec plus de rigueur que les Sarrasins même. Poursuivez-les avec une main forte ; privez-les de leurs terres et de leurs possessions ; chassez-les et mettez des catholiques à leur place ». Tel était le langage de ceux qui se disaient les ministres de Jésus, de Celui qui ne voulait pas que ses disciples fissent descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de le recevoir (Luc 9:51-56). À ceux qui s'engageaient à prendre les armes pendant quarante jours contre les hérétiques, on promettait la rémission de tous leurs péchés et le paradis. Cette prédication de sang fut entendue, comme nous le verrons.

Toulouse et son comté étaient un des principaux centres des Albigeois, et avaient alors pour seigneur Raymond, sixième comte de Toulouse. C'était un prince sage, humain et paisible. Bien que catholique, et regrettant que les Albigeois ne fussent pas attachés à l'Église romaine, il les tolérait et les protégeait, voyant en eux des sujets loyaux, fidèles, qui s'appliquaient au travail et contribuaient à la prospérité de la contrée. En 1207, le pape lui envoya, comme légat, Pierre de Castelnau pour le sommer d'exterminer par le fer et le feu ses sujets hérétiques, s'ils ne voulaient pas abjurer leurs erreurs et rentrer dans le giron de l'Église. Deux fois Raymond refusa et deux fois il fut excommunié par le légat, et son pays placé sous l'interdit. Le pape approuva les faits de son légat et écrivit à Raymond une lettre où ressort tout l'orgueil et l'arrogance de celui qui se nommait le serviteur des serviteurs du Seigneur, mais qui en même temps fut le premier à s'intituler « Vicaire de Dieu sur la terre ». « Homme pire que la peste », disait-il, « tyran ambitieux, cruel et horrible ! Quel orgueil s'est emparé de ton cœur et combien grande est ta folie, que tu troubles la paix de ton prochain, et que tu braves les saints commandements de Dieu, en protégeant les ennemis de la foi ! Si tu ne crains pas les flammes éternelles, tu dois redouter les châtiments temporels que tu as mérités par tant de méfaits. Car en vérité l'Église ne peut être en paix avec le chef d'aventuriers et de brigands, avec le protecteur des hérétiques, le contempteur des saints commandements, l'ami des Juifs et des usuriers, l'ennemi des prélats, et le persécuteur de Jésus Christ et de son Église. Le bras du Seigneur restera étendu contre toi jusqu'à ce que tu sois réduit en poussière. En vérité, il te fera sentir combien il est difficile d'échapper à la colère que tu as amassée sur ta tête ! »

Contre qui et pourquoi le pape lançait-il de si terribles menaces ? Contre un prince qui ne voulait pas servir de bourreau aux prêtres et verser le sang innocent de ses fidèles et laborieux sujets. Et cependant si grande était la puissance et l'autorité de ce chef de la chrétienté, et telle la crainte qu'inspiraient ses anathèmes, que Raymond s'inclina devant sa volonté. Il signa un écrit par lequel il s'engageait à détruire tous les hérétiques qui se trouvaient dans ses domaines. Mais il ne pressa la persécution qu'avec mollesse et hésitation. Le légat s'en aperçut, et brûlant d'indignation, il se répandit en invectives violentes contre le comte, le traitant de lâche et de parjure, et l'excommuniant de nouveau. Devant cette insolence, comment s'étonner que Raymond, profondément blessé, se soit laissé aller à la colère ? Dans un moment à déplorer, il se serait écrié, dit-on, que Pierre de Castelnau paierait de sa vie son impudence. Quoi qu'il en soit, un de ses chevaliers, jaloux de l'honneur de son seigneur, se rendit auprès du légat, et lui adressa des remontrances au

sujet de sa conduite vis-à-vis de Raymond. Comme le légat lui répondait avec la même hauteur, le chevalier irrité le perça de son poignard et le blessa mortellement.

Le meurtre de Pierre de Castelnau fournit à Innocent III une occasion favorable pour faire sentir au comte Raymond le poids de sa colère. Pierre de Castelnau fut exalté comme martyr, Raymond fut déclaré coupable d'avoir été le premier auteur du crime, et mis au ban de l'Église. Les fidèles furent sommés de venir aider à sa destruction, et une croisade fut prêchée contre les Albigeois. « Debout ! soldats du Christ », écrivit Innocent III à Philippe Auguste, roi de France, « debout, roi très chrétien, écoute le cri du sang. Aide-nous à tirer vengeance de ces malfaiteurs ! Debout ! nobles et chevaliers de France ! Les riches campagnes du midi seront le prix de votre vaillance ! » La prédication de la croisade fut confiée aux Cisterciens sous la direction de leur fanatique abbé Arnoult, « homme », écrit un historien, « dont le cœur était renfermé sous la triple cuirasse de l'orgueil, de la cruauté et de la superstition ». Dominique, le fondateur de l'inquisition, lui fut adjoint. Toutes les indulgences promises à ceux qui prenaient la croix (\*) pour la délivrance du saint sépulcre, furent assurées à ceux qui prendraient part à la croisade contre Raymond et les Albigeois. Les prêtres faisaient partout valoir cette occasion facile d'obtenir le pardon de tous les péchés et la vie éternelle.

(\*) Ceux qui s'engageaient dans ces expéditions portaient une croix rouge sur l'épaule droite.

À l'appel du pape, une armée de 300000 hommes se rassembla sur les frontières des malheureuses provinces que gouvernaient Raymond et d'autres seigneurs. Trois corps de troupes furent formés. À la tête de chacun se trouvaient un archevêque, un évêque et un abbé. Le commandement en chef fut donné au fameux Simon de Montfort, homme vaillant, mais ambitieux, avide de possessions et d'honneurs, et entièrement dévoué au pape et à son Église.

Raymond, incapable de résister à des forces aussi considérables, se soumit aux exigences du pape. Celui-ci promit de lever l'interdit sous certaines conditions. Raymond devait se laver de toute participation au meurtre de Pierre de Castelnau ; livrer sept de ses meilleurs châteaux forts comme preuve de la réalité de sa repentance ; faire pénitence publique pour ses fautes passées, et enfin se joindre aux croisés contre ses propres sujets et en particulier contre son neveu Roger, comte de Béziers. Raymond se récria contre la rigueur de ces conditions, mais en vain ; elles devaient être exécutées à la lettre. Il subit la pénitence publique. Il reçut l'absolution dans l'église de Saint-Égidius, en présence de trois archevêques et de dix-neuf évêques. Ensuite on le conduisit à la cathédrale où Castelnau avait été enterré. Le dos nu, portant autour du cou une corde dont deux évêques tenaient les bouts, il arriva à la porte de l'église et là dut jurer sur l'hostie qu'il obéirait à la sainte Église romaine. Puis sur la tombe de Castelnau il s'agenouilla, et sur ses épaules nues tombèrent des coups de fouet avec une telle violence et qui le mirent dans un tel état que, lorsqu'il put échapper à ses bourreaux et aux regards de la foule qui contemplait l'incroyable humiliation de son souverain, il dut sortir par une porte de derrière. Telle était la douceur de l'Église romaine, cette sainte mère, comme elle s'appelle. Il restait à Raymond à accomplir la partie la plus douloureuse de sa pénitence, celle de prendre les armes contre ses sujets et son neveu.

L'armée des croisés se mit alors en mouvement excitée par les prêtres et les moines fanatiques. « En avant », disaient ceux-ci. « Mettez à mort les hérétiques ; dévastez tout, n'épargnez rien. La mesure de leur iniquité est comble et la bénédiction de l'Église repose sur vous ». Était-ce là l'esprit de Christ qui, lorsque ses disciples lui demandaient que le feu du ciel descendît sur ceux qui ne le recevaient pas, leur disait : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Le fils de l'homme n'est pas venu pour détruire les vies des hommes, mais pour les sauver » ? L'armée se répandit comme un torrent sur les campagnes fertiles du Languedoc et mit tout à feu et à sang, dévastant, pillant et tuant ou brûlant les habitants sans défense.

Roger, comte de Béziers, neveu de Raymond, résolut de protéger ses sujets contre la violence des Croisés. Ses deux villes fortes étaient Béziers et Carcassonne. Bientôt parurent, sous les murs de la première de ces villes, ceux qui se nommaient « les défenseurs de la croix, les prêtres du Seigneur ». Raymond n'était resté que quelques jours avec eux ; il était allé à Rome s'humilier devant le pape. Roger se rendit d'abord auprès du légat du pape, lui disant qu'il y avait dans la ville plusieurs habitants fidèles à la foi catholique et qu'il le suppliait de ne pas faire périr les innocents avec les coupables. Il lui fut répondu que pour sauver la ville, les Albigeois devaient renoncer à leur foi et promettre qu'ils se soumettraient à l'Église romaine.

Cette réponse fut rapportée aux habitants, et les Albigeois furent pressés d'accepter les conditions proposées ; ainsi ils sauveraient eux-mêmes et les catholiques. C'était une pénible position pour les Albigeois, mais ils déclarèrent à leurs concitoyens qu'ils ne pouvaient renoncer à leur foi et qu'ils préféraient mourir. Ils laissaient aux catholiques et à Roger de faire pour eux-mêmes les meilleures conditions qu'ils pourraient.

Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler la résolution des Albigeois, les catholiques eurent recours à leur évêque qui était auprès du légat. L'évêque supplia celui-ci de les épargner, en lui représentant qu'ils étaient toujours restés fidèles à l'Église, et qu'ils ne devaient pas être massacrés avec les Albigeois, et même que ceux-ci pourraient être gagnés par la bonté. La réponse du légat fut brève et sévère ; la ville devait se rendre, et à moins que tous ne confessassent leur péché et ne revinssent à l'Église, tous partageraient le même sort. Les Albigeois persistèrent dans leur résolution de ne point abandonner une foi qui leur avait acquis le royaume de Dieu et sa justice. Les habitants catholiques eux-mêmes, comprenant qu'il n'y avait rien à espérer, même pour eux, déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de livrer leur ville à l'ennemi. Quand le légat apprit cette réponse, il s'écria avec fureur : « Qu'il ne reste donc pas pierre sur pierre de cette ville ; que l'épée et le feu dévorent hommes, femmes et enfants ! ».

Après un siège de courte durée, la ville dut se rendre à discrétion, et la menace d'Arnoult fut exécutée de la manière la plus effroyable. On lui avait demandé comment distinguer les catholiques des Albigeois, afin d'épargner les premiers : « Tuez-les tous », répondit-il ; « le Seigneur connaît ceux qui sont siens ». Le massacre commença sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. Les prêtres même et les religieux, reconnaissables les uns et les autres à leur costume, ne furent pas épargnés. Des femmes et des enfants s'étaient réfugiés dans les églises, pensant trouver un asile dans ces enceintes sacrées, mais en vain ; la main des serviteurs de la sainte Mère Église les y égorgéait. Personne n'échappa des 23000 habitants de Béziers ; puis la ville fut pillée et brûlée.

Roger s'était retiré dans Carcassonne, ville mieux fortifiée que Béziers. Les croisés l'y suivirent. Partout sur leur passage le pays restait dévasté, car frappés de terreur, les habitants de la campagne avaient fui abandonnant leurs maisons et leurs terres. Roger avait rassemblé les habitants de Carcassonne, catholiques et Albigeois. Il leur avait dit l'horrible massacre de Béziers qui avait eu lieu sans distinction de religion, et leur avait montré que les croisés, sous un voile religieux, n'avaient en vue que le pillage. Il enflamma ainsi leur courage, et tous se préparèrent à défendre leur ville. Mains assauts furent livrés par l'ennemi et toujours repoussés. Les croisés avaient éprouvé de grandes pertes, soit dans les combats, soit par suite de maladies amenées par la chaleur brûlante, par le manque d'eau et l'air empesté par la multitude des cadavres laissés sans sépulture. La disette de vivres se faisait aussi sentir parmi eux. Le terme de quarante jours pour lesquels ils s'étaient engagés, expirait pour un grand nombre, ils avaient gagné le pardon de leurs péchés, et des milliers avec leurs chefs, ne voulant rester sous aucune condition, regagnèrent leurs foyers.

Le légat alarmé, voyant que la ville ne serait pas réduite si aisément qu'il le pensait, eut recours à une ruse diabolique. Il persuada à l'un des officiers de l'armée d'essayer d'attirer le comte Roger hors de la ville, promettant à cet officier, outre les récompenses terrestres, celles qui lui seraient réservées dans le ciel, s'il réussissait. Il ne réussit que trop bien. Sous le prétexte de négociations de paix, et sur la promesse et le serment solennel de ramener Roger sain et sauf dans la ville, celui-ci se rendit auprès du légat avec quelques-uns de ses chevaliers. À peine avait-il commencé à présenter quelques propositions au légat et à parler en faveur des

habitants de la ville, qu'Amoult se leva et déclara que les habitants feraient à leur bon plaisir, mais que Roger était prisonnier. En vain celui-ci protesta contre une telle perfidie ; n'était-ce pas sur la foi d'un serment solennel qu'il était venu ? Arnoult dit que l'on n'était pas tenu de garder la foi à un homme qui avait été infidèle à Dieu. En un clin d'œil Roger et ses compagnons furent chargés de chaînes, et bientôt on apprit que le noble comte était mort en prison, non sans de forts soupçons qu'il avait été empoisonné.

Les habitants de Carcassonne ayant appris le sort de leur jeune et courageux chef, perdirent tout espoir de défendre leur ville. Échapper semblait impossible, parce que l'ennemi les entourait de toutes parts. Le désespoir s'emparait d'eux, lorsque le bruit se répandit que quelques-uns des plus vieux habitants se souvenaient que quelque part dans la ville s'ouvrait un passage souterrain conduisant au château de Caberet, à une distance d'environ trois lieues ; mais personne n'en connaissait l'entrée. Excepté les hommes qui défendaient les remparts, tous se mirent à chercher diligemment, et enfin on entendit répéter : « L'entrée est trouvée ». Aussitôt on fit des préparatifs pour l'exode ; on rassembla des vivres pour plusieurs jours, mais sauf les quelques objets qu'ils pouvaient emporter avec eux, tout le reste devait être laissé. Mais cela valait infiniment mieux que de tomber entre les mains de meurtriers sans merci. Nous pouvons être sûrs que bien des actions de grâces monterent à Dieu pour cette perspective de délivrance, et que bien des prières lui furent adressées pour que leur entreprise fût couronnée de succès.

Ce n'était pas moins très douloureux. « C'était une vue triste et affligeante », dit leur historien, « que ce départ accompagné de soupirs, de larmes et de lamentations, tandis qu'ils s'avançaient avec l'espoir incertain de sauver leurs vies par leur fuite ; les parents conduisant leurs jeunes enfants, et les plus robustes soutenant les vieillards décrépis. Et surtout combien il était navrant d'entendre les gémissements des femmes ! »

Dieu les protégea ; le jour suivant ils atteignirent sains et saufs le château, d'où ils se dispersèrent partout où Dieu leur ouvrit une porte de refuge. Au matin, l'armée assiégeante fut étonnée de n'entendre aucun bruit dans la ville. On craignit quelque stratagème, mais les murailles ayant été escaladées, un cri se fit entendre : « Les Albigeois ont fui ». Le butin, par l'ordre du légat, fut partagé entre les croisés, et les prêtres se vengèrent de la fuite des Albigeois en faisant brûler quatre cents habitants qui avaient été faits prisonniers !

Simon de Montfort avec son armée continua à s'avancer dans le pays. Il assiégea le château de Minerve, près de Saint-Pons. On disait de cette place que depuis trente ans aucune messe n'y avait été dite, preuve de l'extension des doctrines vaudoises. Raymond, comte de Termes, défendait la place, mais le manque d'eau l'obligea à se rendre. Le légat avait décidé de laisser la vie sauve aux catholiques et à ceux qui se convertiraient. Les chevaliers se récrièrent disant qu'ils étaient venus pour exterminer les hérétiques et non pour les absoudre. Le légat les rassura en disant : « Je les connais ; pas un ne se convertira ». En effet, Raymond étant exhorté à revenir à la foi catholique, refusa et fut jeté en prison, où bientôt il mourut. Sa femme, sa sœur, sa fille et d'autres femmes de qualité, repoussèrent les efforts faits pour les convertir, et furent brûlées ensemble. Restaient les habitants. Sommés de reconnaître le pape et l'Église romaine, ils s'écrièrent tous ensemble : « Nous ne voulons pas renoncer à notre foi, et nous rejetons la vôtre. Vous travaillez pour le néant ; ni mort, ni vie, ne nous fera abandonner notre croyance ». Sur cette réponse, le comte Simon et le légat firent allumer un grand feu où furent jetés cent quarante hommes et femmes. Un historien qui rapporte ce fait dit que « ce fut une chose merveilleuse de les voir monter au bûcher avec allégresse, et comme de vrais martyrs de Jésus Christ ».

En maints autres endroits, les Albigeois montrèrent la fermeté de leur foi, tandis que Montfort, son armée et les prêtres déployaient contre eux la cruauté la plus grande. Nous ne poursuivrons pas cette histoire de meurtre et de carnage. Qu'il suffise de dire que Montfort, ayant mis le siège devant Toulouse, y expia ses cruautés. Il fut frappé d'une pierre lancée par une machine, et mourut. Cela n'arrêta pas la persécution contre les Albigeois. Les inquisiteurs achevèrent l'œuvre de leur destruction. Il périt, dit-on, un million de victimes dans les provinces méridionales de la France. Un grand nombre d'Albigeois se réfugièrent dans les forêts et les montagnes ; d'autres passèrent dans les vallées des Alpes, en Italie et en Lombardie.

#### **7.4 Les Précurseurs de la Réformation**

Comme nous l'avons vu, la main impitoyable de l'Église de Rome — cette sainte Mère, comme elle se nommait — s'appesantissait partout et sur tous ceux qui ne pliaient pas le genou devant elle, et qui rejetaient sa suprématie et ses doctrines antichrétiennes. « Hors d'elle, point de salut », affirmait-elle ; et ce salut n'était pas le salut par grâce, mais un salut acheté par des œuvres, dispensé par les prêtres, intermédiaires soi-disant entre Dieu et les hommes, dominant les consciences et assumant, pour maintenir leur prestige et leur autorité, la prétention blasphématoire de transformer, par des paroles consacrées, le pain et le vin de la Cène dans la personne de Christ, chair, sang, âme et divinité ! À la tête de ce système d'iniquité, qui enlaçait les âmes et les maintenait dans les ténèbres, le pape étendait sa domination non seulement sur le clergé, archevêques, évêques et prêtres, et sur les laïques, mais prétendait régenter les princes, les rois et les empereurs. La prison, le fer et le feu, avaient bientôt raison de ceux qui ne pliaient pas sous ce pouvoir redoutable, les hérétiques, comme Rome les nommait, et nomme tous ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, rejettent ses erreurs.

Toutefois, en dépit de toutes les rigueurs, de toutes les persécutions, il y eut toujours, comme nous l'avons vu, un témoignage pour la vérité, une lumière plus ou moins brillante au milieu des ténèbres, plus ou moins pure au sein de la corruption, des témoins fidèles, bravant tout pour Christ, et souffrant et mourant pour maintenir ce qu'ils avaient appris de cette parole de Dieu que le clergé cachait au peuple. C'était le petit résidu de Thyatire, protestant contre les abominations de Jézabel (Apocalypse 2:24).

Mais Dieu ne voulait pas que les ténèbres continuassent à peser sur le monde. Il allait susciter des hommes, ses serviteurs, qu'il soutiendrait par sa puissance contre Rome et les grands de la terre, qui remettraient en lumière pour tous sa Parole, la Bible, sur laquelle ils s'appuieraient, et qui annonceraient l'Évangile du salut par la foi en Jésus.

C'est le temps de cette œuvre puissante de l'Esprit de Dieu que l'on nomme la Réformation. Mais comme l'aube précède et annonce le jour, il y eut avant les grands réformateurs que Dieu suscita, tels que Luther, Calvin, et autres, les précurseurs qui préparèrent la voie. Parmi eux se trouvent surtout Wicléf en Angleterre et Jean Huss en Bohême. Nous dirons quelques mots de ce que Dieu opéra par leur moyen.

##### **7.4.1 Wicléf**

Nous avons vu comment l'Église de Rome réussit à se soumettre peu à peu l'Angleterre. Elle y domina longtemps, non sans qu'il y eût des protestations contre sa suprématie, et des efforts faits contre l'autorité qu'elle s'attribuait même sur les rois. Plus d'un conflit eut lieu entre le pouvoir royal et la papauté ; le premier résistant à la prétention du pape d'être le suzerain du roi qui n'aurait été que son vassal ; mais l'Église n'avait rien perdu de son ascendant sur le peuple.

Avant que Wicléf parût sur la scène, il y avait eu en Angleterre des évêques même qui s'élevèrent contre la tyrannie de Rome. Parmi eux un des plus remarquables fut un évêque de la ville de Lincoln, Robert Grosse-Teste, qui vivait dans la première moitié du 13<sup>e</sup> siècle. Il était un homme pieux et énergique ; mais en même temps très humble. Il était savant et lisait les Écritures dans les langues originales. Il reconnaissait leur souveraine autorité et la mettait au-dessus de celle du pape. C'était dans le temps où le pape Innocent III venait de se proclamer « vicaire de Dieu sur la terre », que Grosse-Teste écrivait : « Suivre un pape rebelle à la volonté de Christ, c'est se séparer de Christ et de son corps, et s'il vient un temps où tous suivent un pontife égaré, ce sera la grande apostasie. Les

vrais chrétiens refuseront alors d'obéir, et Rome sera la cause d'un grand schisme ». Ne semble-t-il pas annoncer la Réformation près de trois siècles à l'avance ?

Grosse-Teste désirait sérieusement la réforme des abus qu'il voyait dans l'Église, mais la tâche était trop grande ; pour réformer il aurait fallu se séparer, et le temps n'était pas venu. Deux grands ordres de moines mendiants venaient de se former, les Dominicains et les Franciscains. D'abord Grosse-Teste les avait favorisés, mais il vit bientôt quels abus il y avait parmi eux, et le besoin qu'ils avaient aussi de réformes. Il s'en occupa et les serra de près. Alors ils en appelèrent au pape. Celui-ci qui était alors à Lyon, obligea l'évêque à se présenter devant lui. Mais le pape, gagné par l'argent que les moines lui avaient donné, décida en leur faveur contre Grosse-Teste. En vain l'évêque rappela-t-il au pape ses lettres et ses promesses ; Innocent IV lui répondit : « Nous sommes disposés à les favoriser : ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? » (\*). Combien cette citation profane de l'Écriture dut choquer le pieux évêque ! « Ô argent », dit-il en soupirant, « combien ton pouvoir est grand, surtout à la cour de Rome ! » N'est-il pas étrange que cette scène n'ait pas ouvert complètement les yeux de l'évêque sur l'apostasie de Rome ?

(\*) Le pape s'appliquait le passage de Matthieu 20:15.

Peu de temps après, le pape envoya en Angleterre, pour remplir des places vacantes, des prêtres italiens qui ne savaient pas un mot d'anglais. En même temps il commanda à Grosse-Teste de donner à un jeune garçon, son neveu, un riche canonicat à la cathédrale de Lincoln. L'évêque refusa énergiquement, en disant : « Après le péché du diable, il n'y en a pas de plus opposé à l'Écriture que celui qui perd les âmes en leur donnant un ministère infidèle. Ce sont les mauvais pasteurs qui sont la cause de l'incrédulité, des hérésies et des désordres. Quand le premier des anges m'ordonnerait un tel péché, je devrais m'y refuser. Mon obéissance me défend d'obéir, c'est pourquoi je me rebelle ». Son obéissance à la parole de Dieu lui défendait d'obéir au pape. Ce fut le grand principe de la Réformation ; c'est celui qui doit nous guider — obéir à la parole de Dieu.

Le pape fut indigné. « Quel est ce vieux radoteur », dit-il, « qui ose juger mes actions ? Par saint Pierre et saint Paul, si ma générosité ne me retenait pas, je ferais de lui un exemple et un spectacle à toute l'humanité. Le roi d'Angleterre n'est-il pas mon vassal et mon esclave ? Et si je lui disais un mot, ne le jetterait-il pas en prison, chargé de honte et d'infamie ? ». Les cardinaux cherchèrent à l'apaiser. Ils lui firent remarquer que l'évêque était un saint homme et que sa lettre était vraie, et que le persécuteur ferait appeler le mépris sur lui-même. Innocent ne les écouta pas, excommunia l'évêque et en nomma un autre à sa place. Mais comme les cardinaux le lui avaient dit, on ne tint nul compte de ses actes, et Grosse-Teste conserva son siège épiscopal jusqu'à sa mort en 1253.

Innocent voulut se venger sur les restes du pieux évêque et pensait à le faire exhumer, lorsqu'une nuit, raconte le chroniqueur Matthieu Pâris, Grosse-Teste lui apparut, s'approcha de son lit, le frappa de sa crosse, et lui dit d'une voix terrible et avec un regard menaçant : « Misérable ! le Seigneur ne permet pas que tu aies quelque pouvoir sur moi. Malheur à toi ! ». Le pape poussa un cri et resta à demi mort. Dès lors il n'eut plus une nuit tranquille, et mourut un an après Grosse-Teste, en faisant retentir son palais de ses gémissements. Quelle manière d'agir, en vérité ! Traiter le roi d'Angleterre comme étant son vassal et son esclave ! Mais c'était depuis Grégoire VII la prétention des chefs de l'Église de Rome de dominer sur le pouvoir temporel. Quant à Grosse-Teste, sur son lit de mort, il déclarait encore qu'une « hérésie était une opinion conçue par des motifs charnels et contraire à l'Écriture, ouvertement enseignée et obstinément défendue », tandis que Rome traite d'hérésie tout ce qui est contraire à ses enseignements, quand bien même ceux-ci sont en opposition avec la parole de Dieu. Grosse-Teste fut une lumière dans ce temps de ténèbres. Son attachement à la parole de Dieu et son opposition à l'erreur furent remarquables ; il était capable de montrer à d'autres le chemin du salut, et bien que nous ignorions jusqu'où s'étendit son influence, sa trace ne fut certainement pas perdue pour les siècles suivants.

Dans la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle vécut en Angleterre un autre pieux prélat, nommé Bradwardine. C'était un homme savant dans les sciences, particulièrement dans les mathématiques, mais il était aussi versé dans les Écritures. Il avait d'abord enseigné comme docteur à l'université d'Oxford, puis avait accompagné comme chapelain le roi d'Angleterre Édouard III, dans les guerres de celui-ci contre la France. Très humble et simple dans ses manières et dans sa vie, il avait d'abord été orgueilleux de sa science, et par elle éloigné de la croix de Christ. Il se confiait dans sa raison pour connaître la vérité, et pensait que l'homme, par sa propre force, pouvait faire quelque chose pour son salut. C'est ce que Pélage (\*) autrefois avait enseigné, et sa doctrine, d'abord combattue, s'était glissée et prévalait dans l'Église romaine. Un jour qu'à genoux dans l'église, il écoutait la lecture des saintes Écritures, il fut frappé par ce passage : « Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde » (Romains 9:16). Le salut ne vient ni de la volonté, ni des efforts de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu, de sa pure et souveraine grâce. Il ne voulut pas d'abord se soumettre à cette vérité qui humilie l'orgueil de l'homme en lui montrant qu'il ne peut rien et qu'il n'est rien. Mais il ne put pas résister à la puissance de la parole de Dieu, et il fut converti à la grande et précieuse doctrine de la grâce qui seule sauve le pécheur. Il se mit aussitôt à enseigner ce qu'il avait reçu. Il s'occupait peu des traditions des hommes, mais il était pénétré de l'Écriture et s'affligeait de voir l'Église romaine mettre à la place de la pure grâce de Dieu pour le salut les efforts et les œuvres de l'homme.

(\*) Nous avons parlé de Pélage à propos d'Augustin. Il vivait à la fin du 4<sup>e</sup> et au commencement du 5<sup>e</sup> siècle.

« Comme autrefois quatre cent cinquante prophètes de Baal s'élevaient contre un seul prophète de Dieu », disait-il, « qu'ils sont nombreux ceux qui, aujourd'hui, combattent avec Pélage contre ta grâce gratuite ! Ils prétendent non recevoir gratuitement la grâce, mais l'acheter. La volonté de l'homme doit précéder, disent-ils, et la tienne doit suivre. La leur est la maîtresse, et la tienne la servante. Le monde presque entier marche dans l'erreur de Pélage. Lève-toi donc, Seigneur, et juge enfin ta cause ! » On voit que Bradwardine avait compris les paroles de l'apôtre Paul : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Éphésiens 2:8) et encore : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (Romains 3:24). Le Seigneur devait se lever, en suscitant d'abord Wiclef et ses disciples, et plus tard Luther et les autres réformateurs, dont la doctrine fondamentale serait, d'après les Écritures, le salut gratuit par la grâce et non acheté par des œuvres. Quant au pieux Bradwardine, qui avait combattu pour cette précieuse vérité, il venait d'être nommé archevêque de Canterbury, lorsqu'il mourut en 1349.

Occupons-nous maintenant de Wiclef. Il était né en 1324, dans un village du comté d'York, nommé Wycliffe. C'est de là qu'il tira son nom. Il était Jean de Wycliffe. Il étudia à Oxford au collège de Merton, et avait pu y entendre les enseignements de Bradwardine et en profiter. Pendant qu'il était encore étudiant en 1345, une peste terrible ravagea l'Asie, l'Europe, et sévit aussi fortement en Angleterre. Ce jugement de Dieu saisit profondément Wiclef. Effrayé à la pensée de l'éternité, troublé dans son âme à la vue de ses péchés et dans l'attente du jugement, il demandait à Dieu ce qu'il fallait faire, et Dieu lui répondit par sa sainte Parole. Il trouva la paix, et ce qu'il avait appris, il résolut de le faire connaître à d'autres, mais il commença avec prudence.

En 1361, ayant été choisi comme chef ou directeur du collège de Balliol, il se mit à exposer plus énergiquement la parole de Dieu et les doctrines de la foi. Dans la semaine, il les expliquait et les démontrait aux étudiants, et le dimanche il les prêchait au peuple dans un langage simple. Sa piété et sa droiture, aussi bien que sa science, donnaient un grand poids à sa parole. Il accusait le clergé d'avoir mis de côté les saintes Écritures, et demandait que l'autorité de la parole de Dieu fût rétablie dans l'Église.

À cette époque aussi, Wiclef s'élevait avec force contre les différents ordres de moines mendiants (\*) et surtout contre les franciscains, tout dévoués au pape. Il les représentait s'efforçant, par des fraudes pieuses, d'accaparer les richesses du pays en dépouillant riches et pauvres. « Chaque année », disaient-ils, « saint François descend du ciel au purgatoire, et délivre les âmes de tous ceux qui ont été



ensevelis sous l'habit de son ordre ». Évidemment pour obtenir une si grande faveur, il fallait payer. Nous avons là un exemple des mensonges qui se débitaient pour abuser de la crédulité du peuple. Ces moines, franciscains et autres, enlevaient les enfants à leurs parents et les enfermaient dans leurs cloîtres. Ils faisaient semblant d'être pauvres, et, la besace sur l'épaule, s'en allaient mendiant d'un air piteux, auprès des grands et des petits. Mais, en même temps, ils vivaient dans des demeures somptueuses où ils amassaient des richesses, se vêtant d'habits précieux, et passant leur temps dans des festins. Remplis d'orgueil, les moindres d'entre eux se tenaient pour des seigneurs et, s'il y en avait de plus instruits, ils s'estimaient autant que des rois. Tandis qu'ils se divertissaient et s'enivraient à leurs tables richement servies, ils envoyaient n'importe qui prêcher à leur place des fables et des légendes pour amuser et dépouiller le peuple. Si quelque seigneur parlait de donner ses aumônes aux pauvres et non aux moines, ceux-ci poussaient des cris contre une telle impiété et menaçaient le pays de toutes sortes de calamités. C'est Wicléf qui trace ainsi le tableau de la vie de ces moines mendiants et de la tyrannie qu'ils exerçaient sur la nation. Quoi d'étonnant à ce qu'il les stigmatisât et déclarât hautement leurs vices et les abus qu'ils se permettaient ! Ils entraînaient à leur perte les âmes que lui, éclairé par la parole de Dieu, désirait sauver.

(\*) Les deux principaux ordres de moines mendiants étaient les franciscains et les dominicains. Le premier fut fondé par saint François d'Assise, appelé ainsi du nom de sa ville natale. Après une jeunesse dissipée, il fut saisi un jour en entendant lire ces paroles de Jésus au jeune homme riche : « Va, vends ce que tu as et donne aux pauvres ». François se voua à la pauvreté ; vêtu de haillons, mendiant pour vivre, il se mit à prêcher la pauvreté et la pénitence. Il avait de la piété, mais sans connaissance, et en même temps un esprit bizarre, rempli d'idées étranges. Il saluait les oiseaux et toutes les bêtes de la création comme des frères et des sœurs et leur adressait des discours. Son ascendant sur les foules était très grand, et ce qui l'augmentait encore, c'étaient les stigmates des cinq plaies de Jésus mort que l'on prétendait avoir été imprimées sur son corps par un séraphin. Tels sont les mensonges et les illusions dont Satan se sert pour séduire les âmes. Un grand nombre de disciples se rassemblèrent autour de François, et ils furent constitués en ordre par le pape Honorius III, en 1223. Ils devinrent la milice la plus dévouée aux papes. Mais ils ne gardèrent pas longtemps l'austérité recommandée par leur fondateur.

Nous avons parlé déjà de Dominicains et des dominicains, agents principaux de l'inquisition.

En l'an 1365, Wicléf fut appelé à s'occuper d'un autre sujet. Le pape Urbain V réclama du roi Édouard III le paiement annuel de 1000 marcs que le roi Jean avait autrefois consenti à payer à Innocent III, comme tribut féodal, en se reconnaissant son vassal. Le pape sommait Édouard de le reconnaître comme souverain légitime de l'Angleterre, et, en cas de refus, le citerait à comparaître devant lui à Rome. Ces prétentions orgueilleuses soulevèrent une grande indignation en Angleterre.

Wicléf s'y opposa avec énergie et fit valoir tous les arguments qui militaient contre les exigences du pape. Il les fit connaître à plusieurs des membres du parlement qui s'était assemblé pour examiner cette affaire. Le parlement refusa de se rendre aux demandes du pape, et déclara qu'aucun prince n'avait le droit d'aliéner la souveraineté du royaume sans le consentement du peuple. Le pape vit qu'il était inutile d'insister, et s'efforça de conserver au moins son autorité spirituelle sur l'Angleterre. Une conférence se réunit à Bruges dans ce but. Wicléf y fut envoyé avec d'autres commissaires. Nous ne nous arrêterons pas sur ce qui fut traité dans cette conférence ; nous dirons seulement que ce séjour à l'étranger fut d'un grand profit à Wicléf. Ses yeux s'ouvrirent davantage à toute l'iniquité du système de la papauté, et il fut confirmé dans le jugement qu'il avait déjà porté sur elle.

À son retour en Angleterre, Wicléf fut nommé recteur de l'église de Lutterworth, et il se mit à prêcher avec hardiesse ses doctrines pour la réformation de l'Église. « L'Évangile », disait-il, « est l'unique source de la religion. Le pontife romain n'est qu'un coupeur de bourses. Loin d'avoir le droit de réprimander le monde entier, il peut être légitimement repris par ses inférieurs, et même par les laïques ». En appelant le pape un coupeur de bourses, il voulait dire qu'il cherchait à s'enrichir par toutes sortes de moyens, au détriment des princes et du peuple.

Le langage et les prédications de Wicléf alarmèrent le clergé et les partisans du pape. L'évêque de Londres, Courtenay, l'accusa d'hérésie, et Wicléf dut comparaître, en 1377, devant une assemblée du clergé, dans l'église de Saint-Paul. Un immense concours de peuple remplissait la cathédrale, foule composée en grande partie de fanatiques dévoués au pape. Wicléf s'avança entre le duc de Lancaster, régent du royaume et ami du réformateur, et Lord Percy, maréchal d'Angleterre. Ils eurent beaucoup de peine à se frayer un passage à travers cette foule animée de sentiments hostiles, et qui, si Wicléf eût été seul, lui aurait fait un mauvais parti. Enfin ils arrivèrent devant le clergé présidé par Courtenay. Celui-ci ne fut pas peu surpris de voir l'accusé se présenter sous la protection des deux plus puissants seigneurs du royaume. Il y eut entre l'évêque et les deux lords un échange de paroles aigres, et le duc de Lancaster, dans un moment d'irritation, dit à quelqu'un de sa suite : « Plutôt que de me soumettre à ce prêtre, je le tirerai par les cheveux à bas de sa chaire ». Mais ce propos fut entendu par d'autres, et un grand tumulte s'ensuivit. Les partisans de l'évêque se jetèrent sur les deux lords que leurs serviteurs et leurs amis défendirent ; à grand-peine purent-ils s'échapper. Wicléf était demeuré calme : on le renvoya en lui défendant de prêcher ses doctrines.

Mais il ne pouvait se taire. Il continua à prêcher et à dénoncer le mal de la papauté. En ce moment il y avait deux papes qui prétendaient chacun être le véritable chef de l'Église. Wicléf disait que les deux formaient un seul Antichrist. Il fut de nouveau cité devant l'évêque ; mais cette fois il vint seul, sans l'appui des grands seigneurs. On s'attendait à le voir dévoré, dit un historien, car il entra dans la fosse aux lions. Mais comme autrefois Daniel et Paul, il fut délivré de la gueule du lion (\*). À peine l'évêque avait-il commencé de procéder contre Wicléf, que sir Clifford entra et, de la part de la reine mère qui aimait Wicléf, défendit de continuer. Le clergé fut confondu ; il n'avait aucun pouvoir pour résister. Wicléf se retira en déposant une protestation : « J'ai le désir et l'intention », disait-il, « par la grâce de Dieu, d'être un vrai chrétien, et, aussi longtemps que je respirerai, de professer et de défendre la loi de Christ ».

(\*) Daniel 6:20-22 ; 2 Timothée 4:17.

Dès lors Wicléf ne s'occupa plus autant de la politique que devait suivre l'Angleterre à l'égard du pape. Il se livra plus entièrement à l'œuvre de l'évangélisation dont la valeur s'accrut à ses yeux. Il désirait que l'Évangile fût annoncé jusque dans les moindres hameaux. Les moines parcouraient bien le pays en prêchant les absurdes légendes des saints, pourquoi ne répandrait-on pas partout l'Évangile ? Il s'adressa à ses disciples et leur dit : « Allez et prêchez ; c'est l'œuvre la plus sublime. Mais n'imitiez pas les prêtres que l'on voit après le sermon assis dans les cabarets, à la table de jeu, ou perdant leur temps à la chasse. Quant à vous, après avoir prêché, visitez les malades, les vieillards, les pauvres, les aveugles et les infirmes, et secourez-les selon votre pouvoir ».

Les évangélistes de Wicléf, les pauvres prêtres, comme on les nommait, s'en allèrent donc, le bâton à la main, pieds nus, vêtus d'une robe d'étoffe grossière, vivant d'aumônes, et prêchant l'Évangile dans les champs, au bord des routes, dans les cimetières, près des villages, partout où ils trouvaient des auditeurs. Wicléf leur avait enseigné que le salut ne vient ni des anges, ni des saints, mais qu'il est en Christ seul. « Un ange », disait-il, « n'aurait pu faire propitiation pour l'homme, car la nature qui a péché n'est pas celle des anges. Le Médiateur devait être un homme ; mais tout homme étant redevable à Dieu de tout ce qu'il est capable de faire, il fallait que le Médiateur eût un mérite infini et fût en même temps Dieu ».

Le clergé régulier s' alarma et obtint une loi qui ordonnait à tout officier du roi de jeter en prison les prédicateurs. Aussi, dès que paraissait un pauvre prêtre pour prêcher, les moines qui se tenaient cachés pour l'épier, allaient chercher main-forte afin de l'arrêter. Mais souvent, aussitôt que les sergents s'approchaient, le peuple se serrait autour du prédicateur et formait une forte barrière pour

empêcher qu'il fût molesté. Ainsi, par le moyen de ces prédicateurs dévoués, l'Évangile se répandait de plus en plus et atteignait jusqu'aux endroits les plus reculés du pays. Le jour à venir révélera seul les fruits de ces semailles de la parole de Dieu.

Outre son œuvre d'évangélisation, Wiclef s'acquittait à Oxford de ses fonctions de professeur. Mais il n'était pas d'une forte constitution ; ses travaux et les luttes qu'il avait soutenues l'avaient affaibli, et, en 1379, il tomba dangereusement malade. On ne s'attendait pas à ce qu'il se relevât, et le parti du pape jubilait. Mais pour que son triomphe fût complet, il fallait obtenir de Wiclef la rétractation de ce qu'il avait enseigné. Quatre représentants des quatre ordres religieux accompagnés de quatre aldermen (\*), se rendirent auprès du mourant. « Vous avez la mort sur les lèvres », lui dirent-ils, « repentez-vous de vos fautes, et rétractez en notre présence tout ce que vous avez dit contre nous, à notre préjudice ». Wiclef resta calme et serein, et se tut pendant un moment. Les religieux étaient pleins d'espoir et attendaient sa rétractation.

(\*) Charge qui répond à celle de conseillers municipaux.

Il demanda à son serviteur de le soulever sur son lit. Alors, rassemblant ses forces et fixant sur ses ennemis un regard perçant, il dit : « Je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je déclarerai encore les turpitudes des moines ». Désappointés et confus, ses adversaires se retirèrent. Wiclef se rétablit, et vécut pour accomplir une œuvre plus grande que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors.

L'œuvre que Wiclef avait à cœur d'accomplir, c'était de donner aux Anglais la Bible dans leur propre langue. Il y avait bien eu, avant lui, quelques traductions, en langue vulgaire, de diverses portions des Écritures, mais ces volumes restaient cachés dans les bibliothèques des couvents. Il s'ensuivait que, sauf le clergé et peut-être quelques personnes qui pouvaient lire le latin, personne ne possédait une Bible et ne savait de son contenu que ce que les prêtres en disaient. Et cependant depuis des siècles l'Angleterre professait le christianisme. Il est vrai, comme nous l'avons vu, que défense était faite au peuple d'avoir et de lire les saints écrits en langue vulgaire. Mais le temps était venu où, malgré cette défense, la Bible allait être répandue parmi tous, savants et ignorants.

Wiclef ignorait le grec et l'hébreu ; il fut donc obligé de faire sa traduction sur la version latine appelée la Vulgate, mais cela valait mieux que de n'avoir pas la Bible du tout. Il travailla laborieusement à cette œuvre durant dix années, aidé par quelques amis, et un an après la maladie dont nous avons parlé, en 1380, l'ouvrage fut terminé et publié sans notes, ni commentaires.

Quand nous disons publié, il faut comprendre que l'on en fit des copies pour les vendre. L'imprimerie n'avait pas encore été inventée, et l'on n'avait d'autre moyen d'avoir des exemplaires d'un ouvrage que le long et coûteux procédé de les écrire à la main. Les copistes se mirent diligemment à l'œuvre, et bientôt des portions du saint volume furent mises en vente. Elles furent rapidement écoulées, ainsi que des copies du volume entier. L'accueil que reçut l'œuvre de Wiclef dépassa son attente. C'était avec joie que nombre de personnes achetaient la parole de Dieu. Elles n'avaient jamais connu cette source de toute vérité, et maintenant elles pouvaient lire dans leur langue maternelle les merveilles de la révélation de Dieu donnée à l'homme. Une grande lumière, la lumière de Dieu, s'était levée dans les ténèbres de superstitions et d'erreurs qui couvraient le monde, et depuis lors, malgré les efforts de Satan et de ses agents pour l'éteindre, elle n'a pas cessé de briller dans ces contrées.

L'ennemi se montra bientôt. Dès que Wiclef eut publié sa traduction de la Bible, il fut assailli de tous côtés par les amis du pape. « C'est une hérésie », disaient les uns, « de faire parler la Sainte Écriture en anglais ». D'autres disaient : « Maître Wiclef, en traduisant l'Évangile en anglais, l'a rendu plus accessible et plus compréhensible aux laïques et même aux femmes qu'il ne l'avait été jusqu'ici aux clercs intelligents et lettrés » ; à quoi d'autres ajoutaient, en affectant de craindre que l'Évangile ne fût ainsi rendu méprisable : « La perle évangélique est foulée aux pieds par les pourceaux ». Quelques-uns se plaçaient sur un autre terrain et prétendaient mettre l'Église au-dessus des Écritures. « Puisque l'Église », disaient-ils, « a approuvé quatre évangiles, elle aurait pu tout aussi bien les rejeter et en admettre d'autres. L'Église sanctionne ou condamne ce qu'elle veut. Croyez l'Église plus que l'Évangile ». C'était là le grand point. L'Église de Rome voulait être l'autorité suprême. Mais ce n'est pas elle qui a donné les Écritures. C'est Dieu lui-même, et ce sont elles que nous devons croire.

Wiclef ne se laissait point émouvoir par les clameurs des prêtres et des moines. « Quand même le pape et tous les clercs disparaîtraient de la face de la terre », disait-il, « notre foi ne défaudrait pas, car elle est fondée sur Jésus seul, notre Maître et notre Dieu ». D'ailleurs il n'était pas sans encouragements. Une copie des évangiles avait pénétré jusque dans le palais, et Anne de Luxembourg, femme du roi Richard II, s'était mise à les lire diligemment. Elle les communiqua à Arondel, archevêque d'York, qui, frappé de voir une étrangère, une reine, lire des « livres aussi vertueux », il voulait dire excellents, se mit à les étudier, et blâma les prélats qui en négligeaient la lecture. À la Chambre des lords, une motion fut faite par les partisans des prêtres de saisir tous les exemplaires des Écritures et de les détruire. Mais le duc de Lancaster s'écria : « Sommes-nous donc la lie du genre humain que nous ne puissions pas posséder la loi de notre religion dans notre propre langue ? »

Cependant l'œuvre progressait. Wiclef lui-même fut amené à étudier plus profondément la Bible qu'il avait donnée au peuple. La doctrine de la messe, ce point fondamental de l'Église de Rome, attira son attention. C'était une des sources de gain pour le clergé et la base de son autorité sur le peuple. Faire descendre à sa parole Dieu du ciel dans l'hostie consacrée, à quelle hauteur cela élevait le prêtre ! Wiclef éclairé par la parole de Dieu, ne pouvait admettre qu'un homme eût le pouvoir de transformer un morceau de pain dans la chair, le sang et la divinité de Christ. « L'hostie consacrée que nous voyons sur l'autel », disait-il, « n'est pas Christ, ni une partie de Christ, mais elle est son signe efficace ». — « Comment peux-tu, ô prêtre, qui n'es qu'un homme, créer ton Créateur ? » ajoutait Wiclef. « Quoi ! la plante qui croît dans les champs, cet épi que tu cueilles aujourd'hui, demain sera Dieu ! Ne pouvant faire les œuvres de Jésus, tu veux faire Celui qui a accompli les œuvres ! »

L'attaque de Wiclef contre la doctrine de la transsubstantiation effraya ses amis. Le duc de Lancaster qui jusqu'alors l'avait soutenu, cessa de le défendre, après l'avoir exhorté, supplié, et même lui avoir ordonné de se taire sur ce sujet. Mais Wiclef ne pouvait cacher la lumière qu'il avait reçue de Dieu. Ses ennemis trouvèrent là une bonne occasion pour chercher à le perdre.

Courtenay avait été promu à l'archevêché de Canterbury. Il se hâta de convoquer un synode dans le but de condamner Wiclef. On se réunit en mai 1382, et l'on allait procéder à la condamnation de celui qu'on tenait pour hérétique, lorsqu'un violent tremblement de terre se fit sentir à Londres et dans une partie de l'Angleterre. Les prélats effrayés crurent voir dans ce phénomène une marque de la désapprobation de Dieu, et hésitaient à prononcer la sentence. Mais l'habile archevêque sut se faire de l'événement une arme en sa faveur. « Ne savez-vous pas », dit-il, « que les vapeurs nuisibles qui prennent feu dans le sein de la terre et produisent ces phénomènes qui vous effrayent, perdent leur force lorsqu'elles s'échappent ? De la même manière, en rejetant l'hérétique de notre communion, nous mettrons fin aux convulsions de l'Église ». Rassurés, les évêques prononcèrent la condamnation de Wiclef, après avoir entendu la lecture de dix propositions qu'on disait être de lui et qui furent déclarées hérétiques.

L'archevêque pressa le roi d'approuver la décision du synode. « Si nous permettons à cet hérétique de faire continuellement appel aux passions du peuple » (\*), dit-il au roi, « notre destruction est inévitable. Il faut réduire au silence ces Lollards (\*\*), ces chanteurs de psaumes ». Le roi donna des ordres pour que l'on jetât dans les prisons de l'état ceux qui soutiendraient les propositions condamnées. Un à un, ses amis les plus dévoués abandonnaient Wiclef mais il ne perdit pas courage. Il se consola en disant : « La doctrine de l'Évangile ne périra jamais ». Wiclef aurait dû en rester là, et continuer paisiblement son œuvre, mais il crut devoir en appeler à la Chambre des communes et présenta une pétition où il disait entre autres : « Puisque Jésus Christ a répandu son sang pour affranchir l'Église, je demande son affranchissement. Je demande que chacun puisse sortir de ces sombres murailles, où règne un loi

tyrannique, et embrasser une vie simple et paisible sous la voûte du ciel. Je demande que les pauvres habitants de nos villes et de nos campagnes ne soient pas contraints de fournir à un prêtre mondain, souvent vicieux et hérétique, de quoi satisfaire son ostentation, sa gourmandise et son impudicité ; de quoi acheter un beau cheval, des selles magnifiques, des brides avec des clochettes retentissantes, de riches vêtements, des fourrures précieuses, tandis que le pauvre peuple voit ses veuves, ses femmes et ses enfants mourir de faim ». Nous voyons par ces lignes quels abus criants étaient tolérés et quel joug pesait alors sur le peuple. La Chambre des Communes vit que son autorité avait été méconnue, puisque les ordres du roi n'avaient pas reçu son assentiment, et elle ordonna le rappel.

(\*) Il y avait eu à cette époque un soulèvement des paysans, et on l'attribuait à tort aux prédications de Wiclef.

(\*\*) Probablement de lollen, chanter. On donnait ce nom à ceux qui s'opposaient à Rome, et plus spécialement aux disciples de Wiclef. Courtenay fut déconcerté, mais, déterminé à ne pas laisser échapper Wiclef, il se rendit à Oxford, rassembla les chefs de l'église, et somma Wiclef de paraître devant lui, en ayant soin de laisser les portes ouvertes aux laïques et aux étudiants, afin que l'humiliation du vieux champion de la vérité fût complète et publique. Wiclef était affaibli par l'âge et ses nombreux travaux ; mais il avait une âme forte dans un corps chétif, et n'avait jamais craint de paraître devant un homme. Il se rendit à la sommation. Mais l'affaire se termina d'une manière à laquelle Courtenay était loin de s'attendre. Arrêtant sur l'archevêque ce regard perçant et assuré qui avait autrefois fait fuir les moines, il accusa le clergé catholique romain d'être semblable aux prêtres de Baal et lui reprocha de répandre l'erreur et de fermer les yeux au mal, afin de vendre ses messes et de remplir sa bourse. Puis en terminant, il s'écria : « La vérité vaincra », et il se retira sans qu'aucun de ses ennemis osât dire un mot ou l'arrêter. Il se retira à Lutterworth.

Wiclef n'était pas encore à l'abri des attaques de ses ennemis. Il vivait paisiblement au milieu de ses paroissiens et de ses livres, étudiant la vérité et l'annonçant autour de lui, lorsqu'il reçut du pape un bref (\*) le sommant de paraître devant lui à Rome. Cette sommation lui serait sans doute arrivée plus tôt s'il n'y avait eu en ce temps-là deux papes rivaux, trop occupés à s'insulter et à se maudire l'un l'autre, pour avoir le temps de penser à un aussi chétif personnage que Wiclef. L'Écosse, la France et d'autres pays, reconnaissaient le pape Clément VII, tandis que l'Angleterre, l'Italie et d'autres États, tenaient pour le pape Urbain VI. Comme celui-ci avait en Angleterre un grand nombre de chauds partisans, ils insistaient, auprès de lui sur le danger que les doctrines de Wiclef faisaient courir à la cause de l'Église romaine, de là le bref du pape.

(\*) Nom donné aux communications papales.

Wiclef crut que ses infirmités croissantes suffisaient pour le justifier de ne pas se rendre à l'appel du pape, mais il résolut de lui écrire et de lui faire connaître quel est le véritable Chef de l'Église. Dans sa lettre, en premier lieu, il exalte l'Évangile, puis il déclare que le pape lui-même est tenu d'y obéir : « Je crois », dit-il, « que l'Évangile de Christ est le corps complet de la révélation de Dieu. Je crois que Christ qui nous l'a donné est Lui-même vrai Dieu et vrai homme, et qu'ainsi cette révélation est au dessus de tout. Je crois que l'évêque de Rome est obligé plus que tout autre à s'y soumettre, car la grandeur parmi les disciples de Christ ne consiste pas en dignités et en honneurs mondains, mais à suivre de près et fidèlement le Christ dans sa vie et dans ses actes. De là je conclus que nul homme fidèle ne doit suivre le pape ni aucun des hommes saints, si ce n'est quand ils suivent Jésus Christ. Il faut qu'à l'exemple de Christ, le pape remette à l'État ses pouvoirs temporels, et engage son clergé à faire de même ».

Urbain VI était trop occupé de sa lutte avec Clément pour se mettre davantage en peine de Wiclef, de sorte que celui-ci put continuer ses travaux sans être molesté. C'est alors qu'il écrivit son « dialogue ». Ce sont des entretiens entre trois personnages symboliques, la vérité, le mensonge et l'intelligence. Le premier propose des questions, le second fait des objections et le troisième établit la saine doctrine. Une des grandes vérités que Wiclef affirme est l'autorité suprême des Écritures. « L'Église est tombée », dit l'un des interlocuteurs, « parce qu'elle a abandonné l'Évangile et lui a préféré les lois du pape. Quand il y aurait cent papes à la fois dans le monde, et que tous les moines de la terre fussent transformés en autant de cardinaux, il ne faudrait leur accorder aucune confiance en matière de foi, s'ils ne s'appuient pas sur les saintes Écritures ».

Voici encore quelques-unes des conclusions de Wiclef : « L'autorité des saintes Écritures, qui sont la loi du Christ, surpasse infiniment celle de toute autre écriture ».

« L'Écriture est la règle de la vérité, et doit être la règle de la réforme. Il faut rejeter toute doctrine et tout précepte qui ne reposent pas sur cette base ».

« Croire que l'homme peut quelque chose dans l'œuvre de la régénération est la grande hérésie de Rome, et de cette erreur est venue la ruine de l'Église ».

« La conversion procède de la grâce de Dieu seule ; le système qui l'attribue en partie à l'homme et en partie à Dieu est pire que celui de Pélagé ».

« Christ est tout dans le christianisme ; quiconque abandonne cette source toujours prête à communiquer la vie, et se tourne vers les eaux troubles et croupissantes, est un insensé ».

« La foi est un don de Dieu ; elle exclut tout mérite, et doit bannir de l'âme toute crainte ».

« La seule chose nécessaire dans la vie chrétienne et dans la cène, n'est pas un vain formalisme et des rites superstitieux, mais la communion avec Christ selon la puissance de la vie spirituelle ».

« Le peuple chrétien doit se soumettre non à la parole d'un prêtre, mais à la parole de Dieu ».

« La vraie Église est l'Assemblée des justes, pour lesquels Christ a répandu son sang ».

« Tant que Christ est dans le ciel, l'Église a en Lui le meilleur pape. Il est possible qu'un pape soit condamné au dernier jour pour ses péchés ».

Telles sont les vérités que Wiclef, enseigné par le Saint Esprit, tira des Écritures. Il n'eut pas d'autre maître. Il passa tranquillement ses derniers jours. Menacé comme il l'était de toutes parts, il pouvait bien s'attendre à mourir comme martyr. « Annoncez », disait-il, « la parole de Christ à d'orgueilleux prélats, et le martyr ne vous manquera pas. Quoi ! vivre et me taire ? Jamais ! Que le coup tombe, je l'attends ». Mais Dieu lui donna de mourir en paix. Le 29 décembre 1384, il était dans la chapelle de Lutterworth debout devant l'autel, au milieu de ses paroissiens. Au moment où il élevait le pain de la cène, il tomba frappé de paralysie. Transporté dans sa demeure, il vécut encore quarante-huit heures et rendit l'esprit le dernier jour de l'année.

Ainsi passa celui à qui Dieu avait permis d'accomplir une grande œuvre en Angleterre, celle de donner la Bible au peuple, d'envoyer prêcher l'Évangile et de dénoncer les erreurs de Rome. Depuis ce moment la lumière divine ne s'éteignit plus dans ce pays, et elle se répandit dans d'autres contrées. Ceux qui suivirent sa doctrine furent nommés Wiclefites, ou plus communément Lollards. Rome les poursuivait de sa haine, et plusieurs subirent le martyre. Être un disciple de Wiclef, adhérer à ses enseignements, suffisait pour être déclaré hérétique et poursuivi comme tel par l'Église de Rome. Celle-ci manifesta combien elle avait senti l'attaque dirigée contre elle par l'œuvre de Wiclef. N'ayant pu atteindre le réformateur durant sa vie, elle se vengea sur lui après sa mort. Le concile de Constance tenu en 1415, ordonna que ses restes fussent brûlés. La sentence fut exécutée en 1428, et les cendres furent jetées dans un ruisseau voisin. Mais la vérité que Wiclef avait mise en lumière ne pouvait être brûlée. Elle était semée dans les cœurs et portait du fruit pour la vie éternelle.

Peu avant sa fin, Wicief prononça ces paroles remarquables : « Quelques frères (des moines) que Dieu daignera enseigner, ayant abandonné leur infidélité, reviendront librement à la primitive religion du Christ, et alors édifieront l'Église comme Paul ». Ne semble-t-il pas avoir annoncé d'avance le réformateur Luther ?

#### 7.4.2 Les Lollards

La mort de Wicief n'arrêta pas le zèle de ses disciples. La puissance de la doctrine qu'il avait enseignée se montra dans le nombre de ceux qui la reçurent. L'Angleterre, à un certain moment, sembla tout entière gagnée aux vues du réformateur. On trouvait partout des « Lollards », comme on les appelait ; dans les chaumières des paysans, comme dans les châteaux des nobles. Ils se sentaient tellement appuyés par le sentiment presque général de la nation qu'en l'année 1395, ils adressèrent une requête au parlement demandant qu'on abolît le célibat des prêtres, la transsubstantiation, les prières pour les morts, les offrandes faites aux images, la confession et plusieurs abus de l'Église romaine. Ils affichèrent leurs conclusions aux portes de Saint-Paul et de Westminster.

Le clergé romain s'émut de cette hardiesse. Arondel, archevêque d'York, et Braybrocke, évêque de Londres, demandèrent au roi Richard II d'intervenir. Celui-ci défendit au Parlement de discuter la requête des Wiciefites, et menaça de mort les principaux d'entre eux, s'ils persistaient à soutenir ces détestables doctrines. Peu de temps après, Richard fut détrôné par son cousin le duc de Lancaster et mourut en prison. Le duc de Lancaster monta sur le trône sous le nom de Henri IV. C'est lui dont le père avait été l'ami et le protecteur de Wicief, et les Lollards espérèrent que le nouveau roi leur serait favorable. Ils furent cruellement déçus. Arondel, qui avait aidé Henri IV à s'emparer du trône, lui avait dit en le couronnant : « Pour consolider votre trône, gagnez le clergé et abandonnez les Lollards ». Le roi répondit : « Je serai le protecteur de l'Église ». Il le fit bientôt voir.

Jusqu'au commencement du quinzième siècle, il n'y avait eu en Angleterre aucune loi qui condamnât les hérétiques à être brûlés. Partout ailleurs le pouvoir civil avait abandonné sur ce point son droit au pouvoir spirituel, c'est-à-dire au clergé. Afin de prouver à l'archevêque sa sincérité, le roi rendit un édit ordonnant que tout hérétique impénitent serait brûlé vif pour épouvanter les autres. En même temps, les prêtres firent courir et répandirent partout des bruits de complots et de desseins dangereux formés par les Lollards. Le Parlement confirma l'édit en l'an 1400. Brûler les hérétiques devint ainsi chose légale en Angleterre. L'édit portait que la sentence serait exécutée « publiquement, en un lieu élevé, aux yeux du peuple ». Dès que le primat (\*) et les évêques eurent ainsi liberté d'agir, ils se mirent activement à poursuivre leur œuvre de ténèbres.

(\*) L'archevêque d'York était le premier et au-dessus de tous les prélats du royaume. De là son titre de primat.

Leur première victime fut un ministre pieux de Londres. Il enseignait ouvertement les doctrines prêchées par Wicief, et avait osé dire : « Au lieu d'adorer la croix sur laquelle Christ a souffert, j'adore Christ qui a souffert sur elle ». Il avait comparu à Newbury. Là, par crainte des souffrances qu'il aurait à endurer, il s'était d'abord rétracté. Mis en liberté, il était retourné à Londres. Peu après il reprit courage, une nouvelle force lui fut donnée, et il se remit à annoncer ouvertement l'Évangile, et à protester contre les erreurs de Rome. Il fut de nouveau saisi, jeté en prison, et condamné au bûcher comme hérétique relaps. On le traîna à Saint-Paul ; là il fut dégradé de la prêtrise, puis l'archevêque le remit à la bonté du grand maréchal du royaume, car il est défendu à l'Église de verser le sang. La bonté du grand maréchal ne lui manqua pas ; il fut brûlé, et glorifia Christ dans sa mort. Quelle hypocrisie des chefs religieux ! Croyaient-ils vraiment disculper l'Église de verser le sang tout en le faisant répandre par la main de ceux qu'elle s'assujettissait ?

Le second martyr était un simple artisan, nommé John Badby. Il était accusé d'avoir nié la transsubstantiation. Il fut conduit à Londres pour y être jugé. Outre les deux archevêques d'York et de Canterbury, il y avait comme juges plusieurs évêques et le duc d'York, chancelier du royaume. Arondel se donna beaucoup de peine pour convaincre Badby que le pain consacré devenait véritablement le corps de Christ. Les réponses de l'accusé furent claires et simples, et montrèrent un grand courage et une fermeté inébranlable. « Si réellement », dit-il « chaque hostie, après que le prêtre l'a consacrée, est le corps du Seigneur, il y a donc plus de 20000 dieux en Angleterre. Je crois en un seul Dieu tout puissant ».

Badby ne voulant pas se rétracter, fut condamné à être brûlé. Au moment où le bourreau mettait le feu au bûcher, le prince de Galles, héritier de la couronne, vint à passer. Peut-être n'était-ce pas sans l'intention de voir ce spectacle extraordinaire. Quoi qu'il en soit, il fut frappé de voir le martyr paisible et tout à fait impassible, attaché au poteau, tandis que le bourreau attisait le feu. Les flammes s'approchaient du prétendu hérétique, déjà elles avaient atteint ses pieds, et l'on entendit le mot « grâce » sortir de ses lèvres. Le prince, supposant qu'il implorait la grâce de la part de son juge, ordonna d'écartier le feu. « Veux-tu abandonner ton hérésie », demanda-t-il, « et te soumettre à la foi de la sainte mère Église ? Si tu le fais, tu auras une pension annuelle sur la cassette royale ». Mais Badby resta inébranlable. Il n'avait pas fait appel à la grâce des hommes, mais s'était recommandé à la grâce de Dieu. Irrité par la constance de ce chrétien, le prince commanda qu'il fût rejeté dans les flammes, et le courageux martyr y trouva bientôt la fin de ses souffrances.

Encouragé par l'appui que le roi lui prêtait, le clergé rédigea une suite d'articles que l'on nomme la constitution d'Arondel. Ils défendaient, sous les peines les plus sévères, la lecture de la Bible et des livres de Wicief, et appelaient le pape non un simple homme, mais un vrai Dieu sur la terre. La persécution sévit alors dans toute l'Angleterre. Il y avait dans le palais archiépiscopal une prison que l'on nommait la tour des Lollards. Elle fut bientôt remplie de prétendus hérétiques. Un grand nombre de ces martyrs souffrirent la torture destinée à leur faire abjurer leur foi, avant d'être livrés à une mort cruelle. Plusieurs gravèrent sur les murailles de leur prison l'expression de leurs douleurs et de l'espérance qui les soutenait. On y lit encore ces mots tracés par l'un d'eux : « Jésus, amor meus » (Jésus, mon amour) ; témoignage touchant de la foi qui l'animait, rendu à l'objet suprême de ses affections.

Le roi Henri V avait succédé à son père. C'est lui qui avait été témoin du supplice de Badby, mais la constance jusqu'à la mort du martyr n'avait eu aucun effet sur son cœur. La persécution continua à sévir contre les Lollards. Ce ne fut pas seulement contre les petits, mais des personnes d'un rang élevé furent aussi frappées. Parmi elles, l'une des plus illustres fut sir John Oldcastle qui, par son mariage avec Lady Cobham, était devenu Lord Cobham. Il avait été un vaillant guerrier, s'était distingué dans maints combats, et avait été un favori du roi Henri IV. Il avait aussi suivi le prince de Galles dans sa vie de dissipation et de péché. Mais la grâce de Dieu l'avait saisi, nous ignorons à quelle époque de sa vie. Nous savons seulement qu'il devint l'ami et le disciple de Wicief, et fut zélé pour répandre les doctrines que celui-ci enseignait. Après la mort de Wicief, il resta dévoué aux Lollards. De même qu'il avait servi son roi par son courage dans les combats, de même il se montra plein de hardiesse pour le service de Christ et de ses disciples. En tant que lord, il avait un siège au Parlement. Là il ne cacha point sa foi et son opposition à Rome ; il alla même jusqu'à dire : « Il serait bon pour l'Angleterre que la juridiction du pape s'arrêtât à Calais, et ne passât pas la mer ». Paroles bien hardies à prononcer dans un tel lieu et dans un tel temps.

Cobham faisait faire de nombreuses copies des écrits de Wicief, et les remettait aux « pauvres prêtres » qu'il recevait dans son château, afin qu'ils les répandissent partout où ils iraient prêcher l'Évangile. Lui-même assistait à leurs prédications, revêtu de son armure, la main sur son épée, et prêt à les défendre contre quiconque viendrait les troubler. Tant que le roi Henri IV vécut, il ne permit pas aux prélats de s'attaquer à son ancien favori. Il en fut autrement après sa mort.

Henri V, qui, avant d'être roi, avait mené une folle vie de dissipation et de péché, devint, en montant sur le trône, zélé pour l'Église. Arondel et les évêques auraient bien voulu emprisonner ou brûler tous les prédicateurs, mais ils pensèrent qu'ils arriveraient plus

aisément à leurs fins en faisant taire ou jeter en prison, sinon mettre à mort, leur protecteur, lord Cobham. Ils virent le moment propice. Ils accusèrent Cobham de tenir et de répandre plusieurs hérésies, et demandèrent au roi de le faire comparaître devant lui. Le roi leur répondit qu'il essaierait de persuader Cobham de renoncer à ses nouvelles opinions. Il le fit donc venir et l'exhorta à se soumettre à la sainte Mère l'Église. Cobham répondit : « Je suis toujours prêt, très excellent prince, à vous obéir, d'autant plus que je vous reconnais pour un roi chrétien et un ministre de Dieu. Après Dieu, je vous dois une entière obéissance et je m'y sou mets. Mais pour ce qui est du pape et de son clergé, je ne leur dois en vérité ni hommage, ni service, parce que je sais par les Écritures que le pape est le grand Antichrist, l'adversaire déclaré de Dieu, et l'abomination placée dans le lieu saint » (\*).

(\*) En réalité, si l'esprit de l'Antichrist est bien là à l'œuvre, depuis le temps des apôtres, l'Antichrist est un personnage encore futur. Ce discours hardi déplut au roi ; il ne voulut plus intervenir en faveur de son ancien ami, et les évêques purent agir à leur guise. Arondel somma Cobham de comparaître devant lui le 2 septembre, afin de répondre aux accusations d'hérésie portées contre lui. Agissant d'après sa déclaration qu'il ne devait ni hommage, ni service, au pape et à ses subordonnés, il ne tint aucun compte de la citation de l'orgueilleux prélat. Arondel la fit afficher aux portes du château de Cowling qu'habitait Cobham, et à celles de la cathédrale de Rochester. Les amis et les vassaux de Cobham les déchirèrent aussitôt. Arondel avait une autre arme ; il excommunia le courageux gentilhomme. Ceux qui savaient ce que comportait la grande excommunication pouvaient bien être effrayés de l'acte audacieux du fier champion de Rome.

Sans se laisser abattre, ni décourager, lord Cobham écrivit une confession de sa foi sur le modèle de ce que l'on nomme le symbole des apôtres, mais exprimée essentiellement en paroles de l'Écriture sainte. Il la porta au roi, le suppliant de l'examiner. Henri ne voulut pas même la regarder. « Je ne recevrai pas cet écrit », dit-il, « remettez-le à vos juges ». Ces juges, c'étaient l'archevêque et ceux qui l'assistaient. Le roi, poussé par eux, envoya un de ses officiers pour se saisir du vieux guerrier. Si c'eût été un envoyé du clergé la question se serait décidée par les armes, selon la coutume de ces temps ; mais la sommation venait du roi, à qui Cobham se sentait tenu d'obéir. Il suivit l'officier et fut incarcéré à la Tour de Londres. Le 23 septembre, il fut amené dans l'église de Saint-Paul devant l'archevêque et les évêques de Londres et de Winchester, et d'autres ecclésiastiques. L'archevêque lui offrit l'absolution, s'il voulait se soumettre et confesser ses erreurs. Cobham répliqua en lisant un exposé de sa foi dont il présenta une copie à Arondel. Mais celui-ci avec irritation s'écria : « Il faut croire ce que la sainte Église de Rome enseigne, sans exiger l'autorité de Christ ». — « Croyez, croyez ! » lui criaient les prêtres ». — « Je suis prêt », dit Cobham, « à croire tout ce que Dieu veut que je croie ; mais je ne croirai jamais que le pape ait le droit d'enseigner ce qui est en opposition avec les Saintes Écritures ».

Il fut reconduit à la Tour, et la cour s'ajourna au lundi suivant. Cette fois, elle se réunit dans le couvent des Dominicains. Une foule de prêtres, de moines, de chanoines, d'ecclésiastiques, de vendeurs d'indulgences, s'y trouvait rassemblée et accueillit le prisonnier par un torrent d'injures. On lui offrit de nouveau l'absolution, à condition qu'il s'humiliât et confessât ses hérésies. « Non, vraiment », répondit-il ; « car je ne vous ai jamais offensés ». Puis accusant avec véhémence le pape et les princes de l'Église, il s'écria : « Votre domination est le poison de l'Église ! » — « Qu'entendez-vous par ce poison ? » demanda Arondel. — « Vos possessions et vos honneurs... Considérez ceci, vous tous qui êtes présents ici. Christ était doux et miséricordieux ; le pape est un tyran et un orgueilleux. Rome est le nid de l'Antichrist, et de ce nid sortent ses enfants ».

Alors eut lieu une scène étrange et des plus touchantes. Cobham ayant recouvré son calme, se jeta à genoux sur les dalles, et levant ses mains vers le ciel, il dit : « Je me confesse à Toi, ô mon Dieu, Dieu vivant et éternel ! Je reconnais que, dans ma fragile jeunesse, je t'ai très gravement offensé par l'orgueil, la colère, l'intempérance et l'impureté. Dans ma colère, j'ai blessé plusieurs hommes, et j'ai commis beaucoup d'horribles péchés. C'est pourquoi, ô Seigneur ! j'implore ta miséricorde ». Puis se relevant, le visage baigné de larmes, il se tourna vers les assistants et dit : « Ainsi, bonnes gens, pour avoir violé la loi de Dieu, ces hommes ne m'ont jamais maudit ; mais maintenant à cause de leurs propres lois et de leurs traditions, ils me traitent, et d'autres avec moi, de la manière la plus cruelle ».

Lorsque la cour se fut remise de l'émotion causée par cette scène, elle examina le noble témoin de Christ touchant sa foi et sur les quatre points qui formaient le fond de l'accusation portée contre lui. Le premier concernait la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. Cobham s'en tint aux Écritures, tandis que ses adversaires en appelaient aux décisions de l'Église.

« Que pensez-vous de la sainte Église ? » lui demanda Arondel.

« La sainte Église », répliqua Cobham, « est l'ensemble de tous ceux qui seront sauvés et dont Christ est le Chef ».

« Que dites-vous du pape ? » demanda un des docteurs.

« Lui et vous tous ensemble », répondit Cobham, « vous composez le grand Antichrist. Le pape est la tête ; vous, les évêques, les prêtres et les prélats et les moines, vous formez le corps, et les moines mendiants sont la queue, car ils cachent par leurs sophismes la méchanceté de tous ».

L'évêque de Londres dit : « Vous savez bien que Christ est mort sur une croix matérielle ».

« Oui », dit Cobham, « et je sais aussi que notre salut n'est pas venu par cette croix matérielle, mais par Celui-là seul qui est mort sur cette croix. Et je sais que le bienheureux saint Paul ne se glorifiait en aucune autre croix que dans les souffrances et la mort de Christ ».

L'habile primat espérait encore arriver à convaincre par ses sophismes et ceux des prêtres le vieux chevalier ; mais tous ses efforts furent vains. « Je ne puis croire autrement que ce que j'ai dit ; faites de moi ce que vous voudrez », dit Cobham.

Comme la nuit approchait, l'archevêque se leva et dit que l'accusé devait se soumettre à l'Église, ou que la loi aurait son cours. Le visage tout en larmes, Cobham dit encore : « Je ne puis autrement. Je ne désire pas votre absolution. C'est du pardon de Dieu que j'ai besoin ».

Alors tous se levèrent et se découvrirent, et le primat lut à haute voix la sentence de mort. Lorsqu'il eut terminé, le courageux chevalier dit : « C'est bien ; vous pouvez tuer mon corps, mais vous n'avez aucun pouvoir sur mon âme. J'en appelle à la grâce de mon Dieu éternel ». Il s'agenouilla encore une fois et pria pour ses ennemis. Il fut condamné à être brûlé comme hérétique, et ramené à la Tour. Cinquante jours de délai furent accordés avant l'exécution du jugement. Dans l'intervalle ses ennemis ne restèrent pas inactifs. Les lois iniques de l'Église et de l'État avaient mis leurs victimes entre leurs mains, que pouvaient-ils désirer de plus ? Ils tenaient à leur faire abjurer leurs soi-disant erreurs. Mais comme Cobham ne le voulait ni ne le pouvait, ils le firent pour lui, et par une fausseté aussi méchante qu'abominable, ils prétendirent qu'il avait rétracté ses hérésies et rendu hommage à Jean XXIII, l'un des trois papes rivaux, et un homme exécrationnel s'il en fût. Mais peu de personnes crurent à leur mensonge.

Cependant, avec l'aide de quelques amis et la connivence du gouverneur de la Tour, Cobham réussit à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles. Les Lollards n'avaient nullement été découragés par la captivité de Cobham. Ils avaient continué à répandre leurs doctrines avec le plus grand zèle. Mais les prêtres exaspérés, voulant arrêter leurs progrès et mettre un terme à « la contagion de leur enseignement », comme ils disaient, firent courir le bruit de complots et d'un soulèvement général des Lollards. « Lord Cobham », disaient-ils, « est leur chef, et leur but est de détrôner le roi, de tuer la famille royale, de renverser le gouvernement de détruire toutes les cathédrales et de confisquer les biens de l'Église ».

Le roi s'émut à la pensée du danger prétendu qu'il courait, et rendit des lois encore plus sévères contre les malheureux confesseurs de Christ. Une grande réunion de prédication devait avoir lieu hors des portes de Londres. On la signala au roi comme un commencement d'exécution du complot. Il sortit en personne à la tête d'une armée contre cette foule désarmée d'hommes, de femmes et d'enfants, qui n'offrirent aucune résistance. Plusieurs furent taillés en pièces, d'autres furent faits prisonniers ; parmi eux sir Roger Ashton, un des fidèles compagnons de Wiclef, et vingt-huit autres qui furent exécutés comme traîtres. Quant à Cobham, on offrit mille marcs de récompense à qui le livrerait, vivant ou mort. Mais il était si grandement estimé que personne, durant les quatre années qu'il erra de lieu en lieu, ne mit les mains sur lui. À la fin, il fut trahi par Lord Pewis qui obtint le prix du sang du noble martyr.

On le ramena à la Tour, et il fut appelé à comparaître devant les Lords qui le condamnèrent à une mort cruelle comme coupable de trahison et d'hérésie. Il devait être brûlé à petit feu.

Le jour de l'exécution arriva. On le fit sortir de prison les mains liées derrière le dos. Une sainte joie brillait sur son visage. La sentence fut exécutée, accompagnée de toutes les marques possibles d'ignominie. On plaça sur une claie l'ancien favori du roi Henri IV, et on le traîna à travers les rues jusqu'à Saint-Gilles. Beaucoup de personnes de qualité se trouvaient là comme spectateurs, ainsi qu'une foule du peuple. Arrivé au lieu du supplice, Cobham s'agenouilla et pria encore pour ses persécuteurs. Puis il se tourna vers la foule et l'exhorta sérieusement à suivre les enseignements de la sainte parole de Dieu, et à se garder de ces faux docteurs dont la vie et la conduite étaient en si complète opposition avec Christ et son esprit.

Comme on lui offrait l'assistance d'un prêtre, il la refusa en disant : « C'est à Dieu seul, qui est présent maintenant comme toujours, que je veux confesser mes péchés ; c'est à Lui que je veux en demander le pardon ». Beaucoup des assistants fondaient en larmes, et prièrent avec lui et pour lui. En vain les prêtres affirmaient qu'il souffrait comme hérétique et ennemi de Dieu. Le peuple croyait Cobham plus que les prêtres.

Par un raffinement de cruauté, on l'avait suspendu par des chaînes attachées autour de son corps, au-dessus d'un feu qui brûlait lentement, afin que le supplice durât plus longtemps. « Rendez grâces à Dieu », furent les dernières paroles que l'on pût entendre sortir de la bouche du martyr dans ses souffrances indicibles. Enfin la mort y mit un terme, et l'esprit bienheureux du fidèle témoin alla près du Seigneur, en attendant le moment de la glorieuse résurrection.

« Ainsi », dit un chroniqueur, « est allé reposer le vaillant chevalier sir John Oldcastle, sous l'autel de Dieu, qui est Jésus Christ, avec la sainte compagnie de ceux qui, dans le royaume de patience, ont souffert une grande tribulation et la mort pour sa parole et son témoignage. Ils attendent auprès de Lui que leur nombre soit complet et la pleine rédemption des élus ».

Depuis ce temps les prisons de Londres regorgèrent de Wiclefites, qui furent livrés sans défense à la haine de leurs ennemis. « Qu'ils soient pendus pour offense au roi, et brûlés pour offense à Dieu », disaient les prêtres de Rome. Ceux qui échappaient à la prison et à la mort, étaient forcés de se réunir en secret. Mais Dieu se servit de cette victoire apparente de l'ennemi pour affaiblir dans les esprits d'un grand nombre la puissance et l'influence de la papauté, et pour frayer ainsi la voie à la Réformation dans le siècle suivant. La piété, la patience et la fermeté inébranlable des témoins de Jésus, faisaient une impression profonde sur les cœurs de plusieurs, tandis que la rage de persécution y semaient le mécontentement et le doute.

Henri Chicheley qui succéda à Arondel comme archevêque de Canterbury, le dépassa en zèle pour l'extermination des Lollards. Arondel semble avoir été frappé par un jugement de Dieu. Peu de temps après avoir prononcé la sentence de mort de Lord Cobham, il fut atteint d'une maladie incurable de la gorge qui le conduisit en peu de temps au tombeau.

Nous verrons plus loin comment d'autres témoins de Christ en Angleterre souffrirent pour son nom.

### 7.4.3 Jean Huss

C'est en Bohême que fut suscité, après la mort de Wiclef, celui qui, avec ce dernier, fut un des principaux précurseurs de la Réformation. La Bohême est en grande partie habitée par une population de race slave. Le christianisme y fut introduit dans le 11<sup>e</sup> siècle, à l'époque des guerres de Charlemagne. C'est vers les années 820 à 826, que le moine Urofl évangélisa la partie est de la Bohême, nommée Moravie, et qui, à cette époque, était un royaume gouverné par ses propres princes, mais plus ou moins sous l'influence des princes allemands voisins. L'Église romaine y prédominait alors ; le culte se célébrait en langue latine, et la religion ne consistait guère qu'en formes et en cérémonies qui laissaient le peuple dans l'ignorance des vérités de l'Écriture. En 863, les princes moraves Rastislav, Svatopluk et Kotzel, voulant à la fois s'affranchir de la tutelle des princes allemands et du joug de Rome, envoyèrent à l'empereur grec de Constantinople des messagers pour lui dire : « Notre peuple est baptisé, mais nous n'avons pas de docteurs pour nous instruire et pour traduire les Saintes Écritures dans notre langue. Envoyez-nous quelqu'un qui nous explique les Écritures ».

Il y avait alors deux frères, nés dans le premier quart du 9<sup>e</sup> siècle, nommés Méthodius et Constantin. Ce dernier, à la fin de sa vie, prit le nom de Cyrille. Ils étaient fils d'un homme riche et considéré, peut-être d'origine slave. Il leur avait fait donner une éducation soignée, et ils avaient acquis la connaissance de plusieurs langues, entre autres de la langue slave. Constantin, le plus jeune, remarquable par sa science, se voua à l'état ecclésiastique. Méthodius fut d'abord un homme du monde. Il avait servi dans l'armée, et l'empereur lui avait confié l'administration d'une principauté slave. Mais après quelques années, Méthodius abandonna le monde, se fit moine et se retira dans un couvent où son frère vint le rejoindre. Mais ce n'était pas pour rester inactifs. Les missionnaires de ces temps-là, soit dans l'église latine, soit dans l'Église grecque, sortaient tous des couvents, et portaient le christianisme chez les nations encore païennes du nord et de l'est de l'Europe. Constantin avait commencé une mission chez les Bulgares, et vers l'an 860, les deux frères furent envoyés par l'empereur grec Michel, sur la demande du prince des Khazares, vers ce peuple qui habitait la Crimée et les bords du Don, pour l'instruire et le convertir.

C'est après cette mission que, pour répondre au désir des princes moraves, l'empereur leur envoya Méthodius et Constantin. Les deux frères furent bien accueillis par le prince et son peuple à Velegrad, maintenant Olmütz, ou Olomouc, en Moravie. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent à prêcher l'Évangile dans la langue slave commune à la Bohême et à la Moravie, et à instruire la jeunesse. Le culte divin fut aussi célébré dans la langue vulgaire. Le zèle et la piété des missionnaires amenèrent, par la grâce de Dieu, beaucoup de conversions ; des églises et des écoles s'élevèrent de toutes parts. Méthodius et Constantin perfectionnèrent l'alphabet et l'écriture slaves, et complétèrent la version de la Bible dont ils avaient déjà traduit quelques portions longtemps auparavant.

Ils poursuivirent leurs travaux en Moravie et dans le reste de la Bohême, malgré l'opposition des prêtres romains. Ceux-ci, chose étrange à dire, n'admettaient pas qu'on pût louer Dieu en d'autres langues que l'hébreu, le grec et le latin. Or Méthodius et Constantin, sans se détacher de l'Église romaine qui, alors, était encore unie à l'Église orientale grecque, étaient avant tout préoccupés du désir d'amener des âmes à Christ. Ils croyaient avec raison que le peuple ne pouvait être édifié et consolé que dans sa langue maternelle, et à cause de cela, ils tenaient à se servir, dans le culte, de la liturgie en langue slave.

Leurs différends avec les prêtres romains les amenèrent à entreprendre un voyage à Rome pour exposer leurs vues au pape Adrien II. Celui-ci les reçut avec cordialité et les approuva. Il rétablit même en faveur de Méthodius, l'évêché de Pannonie dont le siège était à Blatno, maintenant Mosaburg, près du lac Balaton. De là, Méthodius évangélisa jusqu'en Croatie où la liturgie slave s'est conservée

jusqu'à ce jour. Quant à Constantin, épuisé par ses travaux, il mourut à Rome en 869, dans un couvent où il s'était retiré, et où il avait pris le nom de Cyrille.

Méthodius ne jouit pas en paix de la position et des privilèges que le pape lui avait accordés. Il fut accusé par les archevêques et les prêtres allemands d'avoir porté atteinte aux droits de l'évêque de Salzbourg sur la Pannonie, et subit un emprisonnement de trois années. Mais la Moravie étant tombée sous la domination de Svatopluk, il put se rendre de nouveau à Rome en 881, se justifia devant le pape, et reçut de celui-ci plein pouvoir pour continuer ses travaux. Il mourut à Olmütz en 885, après une vie consacrée d'une manière infatigable au service de Dieu.

Après sa mort, le parti allemand reprit le dessus et chassa les prêtres slaves. Le rituel latin s'introduisit de nouveau graduellement, et les deux pays, la Bohême et la Moravie, tombèrent de plus en plus sous la domination du pontife romain. En 967, le pape Jean XIII y rétablit la hiérarchie romaine et tous les abus de son église. En 1079, le pape Grégoire VII défendit l'usage de la liturgie orientale, c'est-à-dire de l'Église grecque, définitivement séparée de l'Église romaine, et la célébration du culte en langue vulgaire. Depuis ce temps, le Romanisme prévalut, et tout ce qui ressemblait à une religion vitale et scripturaire disparut à peu près. On ne peut cependant douter qu'au milieu de beaucoup de ténèbres, d'erreurs et de superstitions, Dieu n'eût dans ces pays un résidu fidèle qui recevait la vérité et retenait la foi de l'Évangile. Cela doit avoir été le cas, car en quelques endroits la langue vulgaire ne cessa pas d'être employée dans le culte public, et la Cène d'être donnée sous les deux espèces. Quelques-uns des puissants seigneurs étaient aussi favorables à l'Évangile et protégeaient leurs frères pauvres, comme aussi les Vaudois qui, exilés de leurs vallées natales, s'étaient réfugiés en Bohême, et contribuaient à y répandre la précieuse semence de la parole de Dieu.

Ce que nous venons d'exposer nous aidera à comprendre l'histoire de Huss.

Nous avons déjà fait allusion au triste état dans lequel se trouvait la chrétienté en Occident à la fin du 14<sup>e</sup> et au commencement du 15<sup>e</sup> siècle. Nous en dirons encore quelques mots avant de nous occuper de Jean Huss qui vécut à cette époque.

Au commencement du 15<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique romaine, en dépit de l'unité dont elle se vante, avait à sa tête deux papes opposés l'un à l'autre. Benoît XIII avait sa résidence à Avignon, et Grégoire XII, à Rome. Cet état de choses durait depuis l'époque où Philippe le Bel, roi de France, après avoir humilié la papauté dans la personne de Boniface VIII, avait obligé le pape Clément V à transférer à Avignon le siège pontifical, afin que les papes demeurassent sous la puissance des rois de France. Mais un certain temps après, sous l'influence de l'empereur allemand, les Romains élirent un autre pape, celui d'Avignon refusant de retourner à Rome. Soit le pape d'Avignon, soit celui de Rome, prétendaient être les vicaires de Christ sur la terre, et s'accusaient l'un l'autre devant le monde entier d'hypocrisie, de parjures, et des desseins secrets les plus honteux. Ces princes de l'Église, Benoît XIII et Grégoire XII, bien qu'étant des vieillards d'environ soixante-dix ans, avaient une conduite telle que l'Europe entière en était scandalisée. Que faire pour guérir les plaies de l'Église et rétablir l'unité brisée ? Les deux papes promettaient bien et juraient même d'abdiquer leur dignité, si les intérêts de l'Église le réclamaient ; mais ils trouvaient bientôt un prétexte pour manquer à leur parole.

Alors les cardinaux des deux partis se réunirent à Livourne, afin de se consulter sur les moyens de mettre un terme à ce schisme affligeant. Ils arrivèrent à la conclusion que, dans les circonstances présentes, ils avaient le droit de convoquer un concile qui déciderait entre les deux prétendants au siège de Pierre et rétablirait ainsi l'unité de l'Église. La ville de Pise en Italie fut choisie pour le lieu où le concile se réunirait. Bien que ce fût une chose inusitée qu'un concile fût convoqué sans l'approbation du pape ou de l'empereur, toute l'Église approuva la mesure que les cardinaux avaient prise. Les papes furent ainsi privés de leur plus haut privilège, et appelés à répondre devant un nouveau tribunal ; mais ils avaient tellement perdu l'estime de la chrétienté, que tout le monde applaudit à la résolution des cardinaux.

Le concile s'ouvrit le 25 mars 1409 et fut un des plus remarquables que mentionne l'histoire de la chrétienté, soit par le nombre, soit par la qualité de ceux qui y assistèrent. On y comptait vingt-deux cardinaux, quatre patriarches latins, douze archevêques et quatorze représentants d'archevêques, quatre-vingts évêques et cent deux représentants, quatre-vingt-sept abbés et deux cents représentants, un grand nombre de prieurs, le grand maître des chevaliers de Rhodes et seize commandeurs du même ordre, des députations de toutes les universités, plus de trois cents docteurs en théologie, et des envoyés des rois et princes de l'Europe. Que ne devait pas accomplir une assemblée si respectable ? Les séances durèrent du mois de mars jusqu'à la fin du mois d'août. Après beaucoup de délibérations, les deux papes furent jugés à l'unanimité. Le 5 juin, la sentence fut rendue. Tous deux furent déclarés hérétiques, parjures, opiniâtres, incapables d'exercer l'autorité suprême et illimitée du pouvoir papal, et même indignes d'occuper aucune dignité. Le siège de Pierre fut déclaré vacant, et il s'agit alors de choisir un nouveau pape, chose plus difficile que de déposer les deux autres. Les vingt-quatre cardinaux chargés de faire ce choix, portèrent leurs suffrages sur Pierre de Candia, cardinal de Milan, qui fut élu sous le nom d'Alexandre V. Mais les deux papes d'Avignon et de Rome rejetèrent la décision du concile et continuèrent à exercer leurs fonctions comme papes légitimes, lançant l'un et l'autre leurs malédictions et leurs excommunications contre le concile et le nouveau pape rival. Il y eut donc trois papes. Le concile, loin de guérir le schisme, l'avait agrandi. Où était l'unité de l'Église romaine ? Où la succession apostolique, fondement de cette unité ? Alexandre V ne vécut qu'un an après son élection. À sa place on nomma Jean XXIII, homme, de l'aveu des écrivains les plus sérieux, sans principes, sans mœurs, et sans aucune crainte de Dieu.

Les difficultés furent plus grandes que jamais. Qu'y avait-il à faire ? pouvait-on encore se demander. La papauté semblait en danger de sombrer. Le pape lui-même était insuffisant pour rétablir la paix dans l'Église. L'empereur allemand Sigismond résolut d'intervenir, montrant ainsi pour le bien de l'Église plus d'intérêt que les papes. D'accord avec le roi de France et d'autres souverains, il engagea Jean XXIII à convoquer un concile général de toute l'Église, afin de mettre un terme aux luttes funestes qui l'agitaient.

La ville impériale de Constance fut choisie pour recevoir dans ses murs l'auguste assemblée. L'afflux de personnes de toutes conditions, attirées dans la ville pour cette occasion, était si grand, qu'on compte que le nombre de chevaux qui amenèrent les assistants était de trente mille. Outre les nombreux dignitaires de l'Église, plus de cent princes, cent huit comtes, deux cents barons et vingt sept chevaliers s'étaient rendus à l'invitation du pape. Des tournois, des fêtes, des plaisirs de toutes sortes se succédaient pour délasser les membres du concile de leurs occupations spirituelles. Cinq cents chanteurs avaient été rassemblés, prêts à charmer les heures de loisir des saints prélats et des gentilshommes, et à restaurer leurs esprits. Tous ces princes de l'Église, tous ces ecclésiastiques et ces grands de la terre étaient réunis afin de se consulter pour la guérison de la plaie mortelle de la papauté, mais à part quelques exceptions, l'histoire nous rapporte quelle fut la conduite abominable, l'impiété, la honteuse hypocrisie de ces soi-disant saints prêtres, et les faits scandaleux dont la ville de Constance fut témoin durant les trois ans et demi que dura le concile commencé le 5 novembre 1414, sans parler de l'impie mise à mort des deux témoins de Christ, Jean Huss et Jérôme de Prague.

Le but du concile de Constance était double : en premier lieu, il s'agissait de mettre un terme au schisme, et secondement, de réprimer ce que l'on nommait les hérésies de Wicléf et de Huss. On se proposait bien aussi de réformer certains abus dans l'Église, mais il semble qu'à cet égard les choses restèrent dans le même état. Quant au premier point, après avoir établi qu'un pape est assujéti au jugement d'un concile général de l'Église, le pape Jean XXIII fut déposé à cause de sa vie immorale et de son parjure vis-à-vis de l'empereur. Grégoire et Benoît subirent le même sort et s'y résignèrent. À leur place, on élut Othon di Colonna, sous le nom de Martin V. Nous avons donné ces détails pour montrer ce qu'était alors celle qui s'appelle la sainte Église catholique.

Pour ce qui regarde les soi-disant hérésies abhorrées de Wicléf et de Huss, nous verrons comment le concile agit pour les réprimer.

Remarquons seulement ici combien, au point de vue de l'Église romaine, le danger était grand. Les précieuses vérités de l'Évangile, en dépit des tortures et des bûchers de Rome, avaient jeté de profondes racines dans des milliers et des centaines de milliers de cœurs, et s'étaient répandues dans presque tous les pays de l'Europe. En l'an 1416, à ce même concile de Constance, un an avant le martyre de Cobham et trente-six ans après que Wicléf eut traduit la Bible, l'archevêque de Lodi déclarait que les hérésies de Wicléf et de Huss avaient trouvé de zélés partisans presque partout en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Russie, en Lithuanie, en Pologne, en Allemagne, et dans toute la Bohême. Ainsi, un ennemi déclaré rendait, sans le savoir ou sans y penser, témoignage à la puissance merveilleuse de la parole de Dieu. L'homme ne peut rien contre la vérité.

Indépendamment des semences de vérité qui étaient restées cachées en Bohême, comme nous l'avons fait remarquer, une circonstance spéciale contribua à réveiller les esprits et à préparer la voie à la réception de l'Évangile. En 1382, deux ans avant la mort de Wicléf, la princesse Anne de Luxembourg, avait épousé Richard II, roi d'Angleterre. Anne était une femme pieuse qui aimait et sondait les Écritures. Son mariage établit entre les deux pays des relations étroites dans un temps où les enseignements de Wicléf se répandaient avec une rapidité extraordinaire. Des hommes savants de Bohême, entre autres Jérôme de Prague, allèrent à l'Université d'Oxford, et à leur retour dans leur pays y rapportèrent plusieurs des écrits de Wicléf que l'on traduisit en latin et en langue bohème. Ce qui valait davantage, plusieurs avaient reçu dans leur cœur les vérités enseignées par le réformateur. D'un autre côté, des étudiants anglais se rendirent aussi à l'Université de Prague et apportèrent avec eux les livres de Wicléf. La reine Anne elle-même favorisait ce mouvement religieux. Après sa mort, qui eut lieu en 1394, plusieurs des personnes qui l'avaient suivie revinrent en Bohême, et contribuèrent aussi à répandre les doctrines évangéliques. Elles pénétrèrent ainsi jusque parmi les membres de l'Université qui se mirent à lire et à examiner les livres qui les renfermaient. Du nombre de ces docteurs se trouvait Jean Huss, dont nous allons maintenant nous occuper.

Jean Huss naquit le 6 juillet 1369 (d'autres disent en 1373), dans la petite ville de Hussinetz, d'où il tira son nom, située au sud de la Bohême près des frontières de la Bavière. Ses parents étaient d'humble extraction, comme le furent ceux de Luther. Ils purent cependant l'envoyer faire ses études à l'Université de Prague. On raconte que lorsque sa mère le conduisait à l'Université (son père étant déjà mort), elle apportait au recteur un présent qu'elle perdit dans le voyage. Très affligée de cette perte, elle se mit à genoux à côté de son fils, le recommanda au Tout-Puissant et invoqua sur lui sa bénédiction. Sa prière fut exaucée, mais elle ne vécut pas assez longtemps pour voir combien richement Dieu lui répondit.

La carrière universitaire de Huss fut brillante. Il se distingua de bonne heure par une grande intelligence et en même temps par sa modestie, sa fermeté et sa conduite irréprochable. Il était d'un abord doux et affable et gagnait les cœurs de tous ceux qui s'approchaient de lui. Pendant ses années d'étude, il se montra très attaché à la papauté ; il était un fils dévoué de l'Église de Rome et avait une foi entière dans la vertu des sacrements. Ainsi à l'époque du jubilé de Prague en 1393, il donna ses dernières pièces de monnaie au confesseur de l'église de Saint-Pierre. Comme les écrits de Wicléf étaient déjà répandus en Bohême, Huss, comme nous l'avons dit, en eut connaissance ; mais il ne lut d'abord que ses œuvres philosophiques qu'il étudia soigneusement.

Huss était entré dans les ordres, et se fit distinguer bientôt par ses remarquables capacités. Il fut revêtu successivement des grades universitaires : maître es arts, professeur à l'Université et enfin doyen de la faculté de philosophie. Sa renommée étant parvenue jusqu'à la cour du roi Wenceslas, la reine Sophie de Bavière le choisit pour son chapelain.

Jusqu'alors rien n'annonçait en Huss un réformateur, bien que sans doute il vît les abus de l'Église romaine et la corruption, non seulement des nobles et du peuple, mais aussi du clergé. Mais en 1402, il fut nommé prédicateur de la chapelle de Bethléem. C'était un édifice pouvant contenir 3000 personnes, élevé en 1392 par un riche citoyen de Prague, agréé par le roi et l'archevêque, et destiné uniquement par le fondateur à la prédication en langue bohème. Il disait : « Lorsque Christ apparut à ses disciples après sa résurrection, il leur donna commission de prêcher la parole de Dieu, de manière à conserver constamment sa mémoire vivante dans le monde ». Dès le moment où Huss commença à prêcher dans la chapelle de Bethléem, et qu'il eut à sonder davantage la parole de Dieu, un grand changement semble s'être opéré en lui, graduellement toutefois. On peut dire qu'il fut alors converti à Dieu. En même temps, Dieu appliquait la vérité à l'âme de ses auditeurs.

Selon un écrivain contemporain, la condition morale des habitants de Prague à cette époque, était la plus basse possible. « Le roi », dit-il, « les nobles, les prélats, le clergé, les citoyens, s'abandonnaient sans contrainte à l'avarice, à l'orgueil, à l'ivrognerie, à la débauche et à tous les vices. Au milieu de cette corruption Huss se leva, réveillant les consciences par sa parole. C'était tantôt contre les prélats, tantôt contre les nobles, puis contre le clergé inférieur, qu'il dirigeait ses coups ». Ainsi Dieu s'était suscité un champion pour combattre le mal et l'erreur. C'est alors aussi que Huss lut les écrits théologiques de Wicléf et qu'il les étudia sérieusement, admirant la piété de l'auteur et d'accord avec lui dans les réformes que celui-ci demandait. « Je suis attiré par ses écrits », disait-il, « car il s'y efforce avec énergie à ramener tous les hommes à la loi du Christ, et spécialement le clergé, invitant ce dernier à renoncer à la pompe mondaine et à vivre comme les apôtres et selon l'exemple de Christ ».

Huss était appelé à prêcher fréquemment dans la chapelle de Bethléem. Aux nombreux jours de fête de l'Église, il le faisait souvent deux fois dans la même journée, et toujours en langue vulgaire. Il devait ainsi étudier de plus près la parole de Dieu et creuser toujours plus profondément dans la mine inépuisable des vérités qu'elle renferme ; de cette manière il en acquérait une conception de plus en plus claire et croissait rapidement dans la connaissance des choses divines, en s'imprégnant de l'esprit de la Parole infaillible. Ce qu'il recevait ainsi intérieurement par la Parole et l'Esprit de Dieu, il le répandait au-dehors dans ses prédications qui exerçaient une puissante action sur ses auditeurs. Plusieurs étaient saisis par la vérité, d'autres s'y opposaient, ainsi qu'à celui qui l'annonçait. Mais Huss trouva dans l'archevêque et dans la reine des protecteurs, de sorte qu'en dépit de l'opposition de ses ennemis, il put continuer à prêcher, proclamant les vérités de la Sainte Écriture, et en appelant constamment à elle pour justifier ce qu'il disait. Autour de lui se formait et s'accroissait toute une communauté d'âmes pieuses qui avaient soif des eaux vives de la grâce et faim du pain de vie, qui est Christ. Huss était un vrai pasteur d'âmes, surtout pour les gens des classes les plus humbles qui venaient à lui avec une conscience troublée que l'absolution du prêtre ne soulageait pas. Il n'avait pas conscience du mouvement qui commençait par son moyen, et ignorait où il serait conduit. Il était entré, sans en avoir l'idée, dans la voie de la Réformation que Dieu opéra plus tard.

Un événement vint, vers ce temps-là, jeter dans les esprits à Prague des pensées propres à ébranler la foi en l'autorité du pape. Dans cette ville arrivèrent deux gradués d'Oxford, disciples de Wicléf, nommés James et Conrad de Canterbury. Ils tinrent des disputes publiques sur la doctrine de la primauté du pape. Les choses n'étaient guère mûres pour une tentative aussi hardie, et les autorités de la ville leur enjoignirent le silence. Mais ils savaient peindre aussi bien que parler, et leurs pinceaux se montrèrent pleins d'éloquence. Avec l'assentiment de leur hôte, ils peignirent dans le vestibule de la maison, d'un côté l'entrée du Seigneur à Jérusalem, « débonnaire et monté sur le poulain d'une ânesse », et de l'autre la magnificence plus que royale d'un cortège pontifical. On y voyait le pape portant la triple couronne, couvert de vêtements resplendissants d'or et brillants de pierres précieuses, monté sur un cheval richement caparaçonné, précédé de trompettes proclamant sa venue, et suivi d'un cortège nombreux de cardinaux et d'évêques splendidement vêtus.

Ces peintures parlaient aussi haut que des discours, et le contraste qu'elles présentaient frappait chaque spectateur. Toute la ville fut émue ; une grande excitation fut produite, et les visiteurs anglais trouvèrent prudent de s'éloigner. Mais ils avaient fait naître des



pensées qu'aucune autorité n'avait le pouvoir d'étouffer. On peut cependant se demander si les consciences et les cœurs étaient atteints par de semblables attaques contre l'erreur et les abus, et si la prédication pure et simple de la vérité comme elle est en Jésus, n'était pas bien préférable pour atteindre ce but et détacher les âmes d'un système antichrétien en les amenant à jouir du salut et de la paix.

Huss fut un de ceux qui vinrent voir les peintures des deux Anglais. Il s'en retourna tranquillement et se mit à étudier de plus près les écrits de Wicléf. Il fut d'abord effrayé des choses hardies qui étaient présentées contre les superstitions, les abus et les mensonges de l'Église de Rome, mais il fut enfin convaincu.

Dieu avait donné à Huss pour le soutenir au milieu des luttes que bientôt il eut à rencontrer, un ami fidèle dans la personne de Jérôme de Faulfisch, plus connu sous le nom de Jérôme de Prague. Il était, comme nous l'avons dit, un des étudiants de Bohême qui étaient allés à Oxford, et là il avait été converti aux vérités de l'Évangile exposées par Wicléf. De retour dans son pays natal, il avait répandu les écrits du réformateur anglais, et, dans des discussions publiques, il avait soutenu les doctrines de la foi selon l'Écriture. Bientôt l'université de Prague fut partagée en deux camps ; les uns tenant pour les principes de Wicléf, les autres s'y opposant. L'attention des chefs de l'université fut éveillée, et en mai 1403, une réunion eut lieu pour examiner quarante-cinq propositions tirées, disait-on, des écrits de Wicléf. L'université était partagée en nations Bohême, Bavière, Saxe et Pologne chacune ayant une voix quand on votait sur quelque sujet. La Bavière, la Saxe et la moitié de la Pologne étant de langue allemande, pouvaient toujours avoir la majorité sur les Bohémiens. Dans le cas présent, le parti allemand l'emporta pour condamner les propositions de Wicléf, auxquelles plusieurs de ceux de Bohême étaient favorables. Il fut défendu sous peine du feu de les répandre et de les professer. Huss se contenta de nier que ces propositions se trouvassent dans Wicléf. Jusqu'alors Huss avait surtout attaqué dans ses prédications les désordres dans les mœurs de la cour, du peuple et du clergé, et insista sur une réforme nécessaire à cet égard, en prêchant en même temps toujours plus clairement le salut gratuit par Jésus Christ.

Ce qui contribua surtout à ouvrir les yeux de Huss sur les impostures de Rome, fut le soi-disant miracle de Wilsnack. Dans cet endroit, situé en Prusse, dans la province de Brandebourg, se trouvaient les restes d'un ancien autel faisant partie d'une église détruite autrefois, sans doute dans quelque guerre. Vers l'an 1403, dans cet autel on découvrit trois des hosties qui servent à célébrer l'eucharistie dans l'Église romaine. Quand on les trouva elles étaient d'une couleur rougeâtre. Or nous savons que les catholiques romains disent que quand les hosties ont été consacrées par le prêtre, elles sont changées dans le corps et le sang du Seigneur, et qu'ainsi le corps et le sang du Seigneur sont dans l'hostie. Quand donc on vit ces hosties rouges, on crut que le sang de Christ était devenu visible, que les hosties étaient teintes du même sang qui coulait dans les veines du Seigneur quand il était sur la terre. Le bruit de ce fait se répandit. On dit que c'était un miracle que chacun pouvait venir contempler, et les foules accoururent. Le clergé de l'endroit encouragea la croyance à ce soi-disant miracle. Il y trouvait son profit, car Wilsnack devint un « lieu saint », où de toutes parts, de la Suède, de Norvège, de Hongrie, de Pologne et de toute la Bohême, on venait en pèlerinage avec de riches offrandes. Des miracles, disait-on, s'accomplissaient près de l'autel par la vertu des saintes hosties. Un fait montrera jusqu'où allait l'imposture de certains. Un citoyen de Prague qui avait une main estropiée, s'était fait faire une main en argent et l'avait suspendue dans l'église comme offrande votive en l'honneur des hosties sanglantes, ainsi qu'on les appelait. Il était resté quelques jours dans l'endroit, très probablement inconnu des prêtres, et en réalité pour mettre à l'épreuve leur honnêteté. Mais un jour il fut surpris d'apprendre que l'un d'entre eux avait déclaré publiquement que cette main en argent avait été offerte comme mémorial de la guérison miraculeuse de la main malade du donateur. Le pauvre homme ne put supporter cette fausseté ; il étendit devant tous sa main aussi malade que jamais, au grand déshonneur du prêtre, mais par là éclaira lui-même ainsi que plusieurs autres.

Les foules ne cessaient cependant pas d'accourir et de se prosterner autour des hosties sanglantes. L'archevêque de Prague Zbynek, qui au moins était un honnête homme, avait des doutes quant aux hosties et aux miracles qui s'opéraient dans ce lieu. Il nomma, pour examiner l'affaire, trois commissaires dont l'un était Huss. Après une minutieuse investigation, ils rapportèrent que les miracles n'avaient rien de réel, et que les hosties n'étaient pas teintes de sang. Elles ne devaient leur apparence rougeâtre qu'à la moisissure provenant de l'humidité où elles avaient été exposées. L'archevêque défendit dans tout son diocèse les pèlerinages à Wilsnack.

Jusqu'alors l'archevêque et Huss avaient été en bons termes, mais cette entente ne dura pas. Bien que Zbynek eût déclaré en 1405, qu'il n'y avait point d'hérésie en Bohême, quelques membres du clergé avaient été accusés d'être favorables aux principes de Wicléf, et l'archevêque les avait sommés de répondre à l'accusation. L'un d'entre eux, Nicolas de Welenowitz, fut jeté en prison, puis, ayant été relâché, il fut banni du diocèse. Huss prit en mains sa cause et écrivit à l'archevêque une lettre où il blâmait sa conduite. « Comment ! » disait-il, « des hommes souillés de sang, coupables de toutes sortes de crimes, marchent dans les rues avec impunité, tandis que d'humbles prêtres, qui font tous leurs efforts pour combattre et détruire le péché, qui accomplissent leurs devoirs sous votre direction ecclésiastique, qui, pleins de bonté, fuyant l'avarice, s'adonnent gratuitement au service de Dieu et à la proclamation de sa Parole, sont jetés dans les cachots comme hérétiques, et doivent subir l'exil pour avoir prêché l'Évangile ! » Un langage aussi courageux ne pouvait manquer de faire de l'archevêque Zbynek un ennemi de Huss et fournissait un prétexte pour accuser celui-ci d'être un partisan de Wicléf.

La lutte entre les partis qui existaient dans l'université de Prague n'avait point cessé. Le roi Wenceslas l'aggrava en rendant un édit qui donnait trois votes aux Bohémiens et un seul aux étrangers. Les Allemands résolurent, si le roi maintenait son édit, de quitter Prague. Le roi refusant de revenir sur ce qu'il avait décidé, un grand nombre de professeurs et d'étudiants se retirèrent. Cela amena la fondation de l'université de Leipzig. Huss qui avait approuvé la décision du roi, fut nommé recteur de l'université de Prague. Ce fut un grief de plus contre lui de la part de l'archevêque qui, par le départ des Allemands, voyait se fortifier le parti de la réforme. D'un autre côté, ceux qui avaient quitté Prague répandaient partout que Huss était entaché d'hérésie.

Comme nous l'avons vu, le concile de Pise avait déposé les deux papes Grégoire XII et Benoît XIII, et avait élu Alexandre V. L'archevêque de Prague qui d'abord avait tenu pour Grégoire XII, reconnut le nouveau pape et obtint de lui une bulle contre tous ceux qui, en Bohême, soutenaient les doctrines de Wicléf. De plus, la bulle défendait toute prédication dans les chapelles privées et condamnait au feu les écrits de Wicléf. C'était évidemment contre Huss que le coup était dirigé. Sur ces entrefaites, Alexandre V mourut, empoisonné, dit-on, par son ami Balthasar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Huss fit vainement appel au nouveau pape, et l'archevêque résolut d'en finir et de mettre à exécution la bulle d'Alexandre V.

Il commença par ordonner que tous les écrits de Wicléf lui fussent livrés dans un délai de six jours pour être examinés. Mais sans l'avoir fait, il déclara son intention de les brûler et, le 16 juillet 1410, malgré l'opposition de l'université et sous prétexte que le roi n'avait pas défendu leur destruction, il fit brûler devant son palais environ deux cents volumes des écrits de Wicléf et d'autres réformateurs. C'étaient des manuscrits de prix, ornés de belles enluminures, et avec des couvertures très riches. Cette exécution causa une grande indignation, et plusieurs en prirent l'occasion pour tourner l'archevêque en ridicule. Il était fort ignorant et dut apprendre à lire, dit-on, lorsqu'il entra en charge. On fit des chansons qui couraient dans les rues de Prague :

Notre archevêque doit apprendre

Son A, B, C,

Afin qu'il puisse au moins comprendre

Ce qu'il a brûlé.

Le roi défendit sous peine de mort de les chanter. Huss n'était pour rien en cela ; il se contenta de dire : « C'est une pauvre chose de brûler des livres. Cela n'a jamais ôté un seul péché du cœur des hommes. Si celui qui a condamné ces livres ne peut rien prouver contre eux, il a seulement détruit quelques vérités, plusieurs belles pensées, et cela n'a servi qu'à multiplier parmi le peuple les troubles, les inimitiés, les soupçons et les meurtres ». En effet, chose triste à dire, le sang avait coulé dans ces dissensions.

Quant à la défense de prêcher dans la chapelle de Bethléem, Huss ne pensait pas devoir obéir. Il estimait qu'il était protégé par l'acte de fondation de la chapelle, mais surtout il pensait qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il disait : « Quelle autorité se trouve-t-il dans les saints écrits, ou sur quel fondement raisonnable peut-on se baser, pour défendre de prêcher dans un lieu si public et si convenable dans ce but, au milieu de la grande ville de Prague ? Au fond de tout cela il n'y a autre chose que la jalousie de l'Antichrist ». Huss comprenait et affirmait que l'appel divin à prêcher l'Évangile avait une autorité supérieure à n'importe quel appel de la part de l'homme. « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ». Il continua donc ses prédications en laissant à Dieu les résultats.

Huss aurait désiré réformer les abus de l'Église de Rome à laquelle il était attaché et dont il ne se sépara jamais ouvertement ; mais comment faire au milieu de la confusion et des luttes qui régnaient dans l'Église ? Il avait à peser tout en présence de Dieu, et devait arriver, fortifié par Dieu, à prendre une résolution quant à ce qu'il avait à faire. Obéirait-il à Dieu pour autant qu'il avait compris sa volonté, et irait-il contre le courant, ou bien se laisserait-il aller avec le courant en évitant le mal autant qu'il le pourrait ?

Écoutons la conclusion à laquelle il arriva : « Afin de ne pas me rendre coupable par mon silence, abandonnant la vérité pour un morceau de pain ou par crainte des hommes, je déclare que mon dessein est de défendre même jusqu'à la mort la vérité que Dieu m'a rendu capable de connaître, et spécialement la vérité des saintes Écritures, puisque je sais que la vérité demeure, qu'elle est puissante à jamais, qu'elle subsiste éternellement, et qu'avec elle il n'y a point d'acceptation de personnes ». Noble résolution ! Au milieu des ténèbres qui alors couvraient l'Église, être déterminé à rester du côté de la lumière qui l'amènerait en collision avec les ténèbres et les puissances des ténèbres, c'était un vrai courage. Dieu seul pouvait l'inspirer à son fidèle témoin.

Nous avons vu que Huss en avait appelé au pape ; l'archevêque avait fait de même et fut écouté par le pape qui nomma le cardinal Othon di Colonna pour examiner le cas de Huss. Le cardinal somma Huss de comparaître à Bologne où se trouvait alors le pape. Là, le réformateur ne pouvait s'attendre qu'à une condamnation. La reine Sophie prit en main la cause de son confesseur, et le roi écrivit au pape et au cardinal en faveur de Huss, exprimant aussi sa volonté « que la chapelle de Bethléem à qui, disait-il, pour la gloire de Dieu et le salut du peuple, nous avons accordé des franchises pour la prédication de l'Évangile, subsiste, et soit confirmée dans ses privilèges... et que notre loyal, dévoué et bien-aimé Huss soit établi sur cette chapelle, et prêche en paix la parole de Dieu ». Le roi demanda aussi que Huss fût excusé de ne pas se rendre à Bologne.

Sur ces entrefaites, Colonna avait prononcé l'excommunication contre Huss pour n'avoir pas obéi à sa sommation, mais le pape, se rendant à la lettre du roi, ôta l'affaire à Colonna et nomma un autre commissaire. Cependant l'archevêque fit tous ses efforts pour persuader au pape de faire comparaître Huss devant lui, et lui envoya, ainsi qu'aux cardinaux, de riches présents. Le pape nomma alors le cardinal Brancas qui, sans l'avoir entendu, déclara Huss hérésiarque, c'est-à-dire chef d'hérétiques, et plaça sous l'interdit la ville de Prague où Huss résidait. L'archevêque triomphait, et, par ses ordres, le clergé se mit à fermer les églises (\*). Mais ici encore le roi intervint et confisqua les biens du clergé qui voulait maintenir l'interdit. Le peuple aussi se souleva contre les prêtres.

(\*) Dans toute ville placée sous l'interdit aucun service religieux ne pouvait être célébré.

Huss cependant, profitant de ce conflit, continua tranquillement son œuvre, laissant le roi s'arranger avec l'archevêque et le cardinal. Combien tout cela est remarquable et comme l'on peut y voir la main de Dieu qui s'étendait sur son serviteur pour le garder en se servant des passions des hommes. Car le roi au fond ne se souciait pas de la vérité, et était en réalité un très méchant homme, que ses sujets emprisonnèrent deux fois pour ses crimes. Le roi et l'archevêque en vinrent à un compromis. L'archevêque leva l'interdit et écrivit au pape qu'il n'y avait point d'hérésie en Bohême, et de son côté, le roi fit relâcher les ecclésiastiques qu'il gardait en prison et leur rendit leurs biens. La paix fut ainsi rétablie en quelque mesure. L'archevêque Zbynek quitta la Bohême en septembre 1411, et mourut peu de temps après.

Le pape Jean XXIII (\*) avait envoyé en Bohême un légat pour recruter des partisans contre ses adversaires. Le légat demanda au nouvel archevêque Albic de faire comparaître Huss devant lui. Il demanda tout d'abord au réformateur s'il voulait obéir aux commandements apostoliques. « Certainement », dit Huss, « et de tout mon cœur ». Le légat, se tournant vers l'archevêque, lui dit : « Vous le voyez : le maître est tout prêt à obéir aux commandements apostoliques ». Mais Huss s'apercevant qu'on l'avait mal compris, dit : « Entendez-moi bien, monseigneur. J'ai dit que j'étais prêt à obéir de tout mon cœur aux commandements apostoliques ; mais j'appelle ainsi les doctrines des apôtres de Christ, et pour autant que les commandements du pape s'accordent avec elles, je m'y soumettrai très volontiers. Mais si je vois en eux quelque chose qui s'écarte de l'enseignement des apôtres, je ne leur obéirai pas, dussé-je voir le bûcher dressé devant moi ». Le légat n'insista pas ; il avait d'autres affaires et Huss échappa pour le moment.

(\*) Voir plus haut. Ce Jean XXIII est considéré aujourd'hui comme illégitime — un antipape.

#### **7.4.4 Les Indulgences en Bohême**

Nous avons dit que le légat auquel Huss avait fait une réponse si hardie et si sincère, avait d'autres affaires que de poursuivre le réformateur. En effet, il était chargé de procurer de l'argent à son maître, le pape Jean XXIII. Dans ce but, il était porteur d'une bulle papale qui accordait des indulgences à ceux qui aideraient le pape contre ses ennemis, en particulier contre Ladislas, roi de Naples. Ces indulgences étaient promises à ceux qui s'enrôleraient comme soldats et à ceux qui, en les achetant, soutiendraient de leur argent la cause du pape. Les prêtres se mirent donc à vendre publiquement les indulgences, en vantant au pauvre peuple leur efficacité pour effacer les péchés et abrèger les peines du purgatoire. Huss s'opposa énergiquement à ce honteux trafic. À cause de cela, plusieurs de ses amis à l'université se séparèrent de lui, entre autres Étienne Paletz, doyen de la faculté de théologie, qui devint dès lors un de ses plus grands ennemis.

Huss déclarait que, « par les indulgences, le riche dans sa folie est leurré par une fausse espérance ; la loi de Dieu est mise à néant ; le simple peuple s'abandonne plus librement au péché ; des péchés sont estimés comme de peu d'importance, et d'une manière générale, les gens sont dépouillés de leur avoir. Par conséquent, ajoutait Huss, que les fidèles n'aient rien à faire avec les indulgences ».

Jérôme de Prague parla aussi contre les indulgences et fit à ce sujet un discours si véhément que les étudiants, enflammés par ses paroles, lui firent le soir une ovation. Ils ne se bornèrent pas à cela. Ils formèrent une procession, attachèrent les bulles papales au cou de quelques femmes placées sur un char, et parcoururent ainsi les principales rues de la ville. Puis ayant amassé une pile de fagots, ils brûlèrent publiquement les bulles, comme précédemment l'archevêque avait brûlé les livres de Wiclef.

Il est certain que Huss, ni Jérôme de Prague, n'étaient pour rien dans cet acte que nous ne saurions approuver. C'est par d'autres moyens que la vérité combat l'erreur. Il fut prouvé plus tard que la chose avait été faite à l'instigation d'un des favoris du roi.

L'affaire cependant déplut au roi, qui donna des ordres sévères pour que les prêtres ne fussent pas molestés quand ils publieraient les bulles et vendraient les indulgences. Ainsi encouragés, les prêtres continuèrent leur impie négoce. Mais un jour qu'ils exhortaient le

peuple et le pressaient d'acheter leur marchandise, trois jeunes gens, de simples artisans, s'adressèrent à l'un des vendeurs, en disant : « Tu mens ! Maître Huss nous a enseigné mieux que cela. Nous savons que tout cela n'est que fausseté ». Un tumulte s'ensuivit ; les prêtres réussirent à se saisir d'eux et les amenèrent devant le sénat qui les fit enfermer. Le jour suivant, s'étant réuni, il les condamna à mort, suivant l'édit du roi. Huss apprit cette décision et se hâta de se rendre auprès du sénat ; deux mille étudiants l'accompagnaient. Il déclara qu'il regardait la faute de ces jeunes gens comme la sienne, et que plus qu'eux, il méritait la mort. Le sénat promit de ne point verser le sang. Huss, comptant sur cette promesse, quitta la salle du sénat, et le tumulte s'apaisa.

Mais le sénat n'avait pas l'intention de tenir sa parole. Quelques heures après, une troupe de soldats conduisit les prisonniers vers le lieu d'exécution. Le bruit s'en répandit bientôt, quelques personnes suivirent les soldats, et comme la foule s'augmentait à chaque instant, les autorités craignant des désordres, donnèrent l'ordre aux soldats de s'arrêter, et à l'exécuteur de décapiter les trois prisonniers. Celui-ci ayant achevé son œuvre, s'écria : « Que celui qui agira comme ceux-ci, éprouve le même sort ! » Nombre de voix répondirent : « Nous sommes tous prêts à faire comme eux et à mourir comme eux ». Plusieurs femmes, et surtout des béguines (\*) trempèrent leurs mouchoirs dans le sang des victimes et les gardèrent comme des reliques. Une femme offrit un drap pour couvrir leurs corps, et une troupe d'étudiants attachés à Huss les portèrent à la chapelle de Bethléem. On les enterra avec une grande solennité, au milieu des chants et des hymnes de la congrégation. Ces trois hommes furent naturellement considérés comme des martyrs, et quelques personnes donnèrent à la chapelle de Bethléem le nom de « chapelle des trois saints ». En effet, Huss avait prêché la vérité ; ces trois jeunes hommes l'avaient apprise de lui ; ils l'avaient reçue, et ils avaient été mis à mort pour le témoignage qu'ils avaient rendu à cette vérité ; n'étaient-ils donc pas des martyrs ? N'était-ce pas un horrible péché de vendre pour de l'argent un soi-disant pardon des péchés, qu'on donne à cette prétention le nom d'indulgence, ou tel autre que l'on voudra ?

(\*) Femmes pieuses, qui se vouaient à des œuvres de charité.

La mort de ces trois jeunes hommes fut loin d'abattre le courage des amis de la vérité. Au contraire, ils se sentirent fortifiés, et s'attachèrent d'autant plus aux doctrines que Huss enseignait dans la chapelle de Bethléem. Mais le pape avait appris ce qui se passait à Prague et comment Huss condamnait la vente des indulgences. Il remit l'affaire aux mains du cardinal Pierre de San Angelo, avec l'ordre d'user de la plus grande sévérité envers les hérétiques. Huss fut sommé de se rendre à Rome pour répondre aux accusations portées contre lui. Mais, sur l'avis de quelques-uns de ses amis, il refusa et en appela solennellement du pape à Jésus Christ. Le cardinal prononça contre lui la sentence d'excommunication et mit l'interdit sur la ville de Prague. Toutes les églises furent fermées, les cierges des autels furent éteints, et les morts privés de la sépulture ecclésiastique. Un ordre du pape enjoignait de se saisir immédiatement de Huss, de le jeter en prison, de le condamner et de le brûler ; mais le temps de son martyre n'était pas encore venu. De plus la chapelle de Bethléem devait être détruite jusqu'en ses fondements. Les sénateurs résolurent d'exécuter les ordres du pape. Le 2 octobre, ils voulurent disperser par la force la congrégation de Bethléem et saisir Huss ; ils rencontrèrent une si forte résistance qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils entreprirent alors de renverser la chapelle, mais quand leur dessein fut connu, il y eut dans la ville un si grand trouble qu'ils durent aussi y renoncer.

On conseilla alors à Huss de quitter pour un temps la ville de Prague. Il y consentit et se retira dans sa ville natale. Le seigneur qui la possédait était un de ses amis.

Mais les pensées de Huss se tournaient toujours vers son cher troupeau de Bethléem. « Je me suis retiré », lui écrivait-il, « non pour renier la vérité, car je suis prêt à mourir pour elle, mais parce que des prêtres impies m'empêchent de la proclamer ». Il ne restait cependant pas oisif. À l'exemple de son divin Maître, il parcourait la contrée, prêchant dans les villes et dans les villages. Les foules étaient suspendues à ses lèvres, ravies de sa douceur, de son courage et de son éloquence. « L'Église », disait on, « a déclaré que cet homme est un hérétique et un démon, et cependant sa vie est sainte, et sa doctrine pure et sublime ». En même temps, Huss étudiait diligemment les Écritures, et à cette époque, il écrivit un traité sur l'Église. Il s'appuyait sur ce passage : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». « C'est donc là », disait-il, « que serait une véritable église particulière. Christ seul est la Tête pleinement suffisante de l'Église ». Puis se tournant vers ce qui se nommait elle-même l'Église, il ajoutait : « On peut bien s'étonner en voyant ceux qui sont le plus dévoués au monde, qui mènent la vie la plus abominable, la plus opposée à la marche avec Christ, et qui sont les plus stériles quant à l'accomplissement des conseils et des commandements du Seigneur, affirmer avec effronterie et sans pudeur qu'ils sont la tête ou les membres éminents de l'Église qui est l'Épouse de Christ ».

C'était en effet à cette époque que Jean XXIII prétendait comme pape être la tête de l'Église, lui, un des hommes les plus abominables qui aient existé.

Le calme s'étant un peu rétabli dans la ville de Prague, Huss revint à son cher troupeau de Bethléem, exposant la vérité selon les Écritures et continuant à s'élever contre la corruption du clergé et les abus de l'Église de Rome. Mais bientôt les troubles recommencèrent ; l'interdit fut de nouveau mis sur cette ville par l'archevêque qui jusqu'alors avait soutenu Huss, mais qui maintenant l'invita à quitter Prague, pensant qu'une fois qu'il serait loin le calme renaîtrait. Mais comment cela pouvait-il se faire ? La vérité et l'erreur, la parole de Dieu et les commandements des hommes, l'esprit de la Réformation et l'esprit de l'Antichrist, étaient en conflit, et il n'était pas au pouvoir de Huss, ni d'aucun homme, d'arrêter la lutte, et Huss, s'il l'eût pu, ne l'aurait pas voulu. Cependant, craignant que sa présence à Prague ne devînt un danger pour ses amis, il se retira de nouveau à Hussinetz.

De là il écrivait à ses amis des lettres où respire une âme pleine de calme, de courage et d'une foi ferme. C'est dans l'une que se trouvent ces paroles pour ainsi dire prophétiques qu'il répéta plus d'une fois : « Les méchants ont commencé par préparer à l'oie (Huss veut dire oie en langue bohème) de perfides filets. Si l'oie, qui n'est qu'un oiseau domestique, paisible, et que son vol ne porte pas haut dans les airs, a pourtant rompu leurs lacs, il viendra d'autres oiseaux, dont le vol s'élèvera hardiment vers les cieux et qui les rompront avec bien plus de force. Au lieu d'une oie débile, la vérité enverra des aigles et des faucons au regard perçant ». Les réformateurs accomplirent cette prédiction, semblable à celle de Wiclef.

Huss aurait beaucoup désiré prêcher encore dans la chapelle de Bethléem. Ce désir devint si grand qu'en 1413, il brava tous les dangers et fit de courtes visites à Prague, passant quelques heures d'entretiens intimes avec ses amis, et se retirant dès qu'il voyait que sa présence était soupçonnée. Pour être plus près de Prague, il vint résider dans un château du voisinage. Là il prêcha aussi et des foules s'assemblaient de toutes parts pour l'entendre.

#### **7.4.5 Huss devant le Concile de Constance**

Bien que Huss n'eût guère que 40 ans, il avait accompli la plus longue partie de sa remarquable carrière. Une plus courte, mais plus grande, était devant lui. Dans la tranquillité de son lieu de naissance, il avait creusé plus profondément les Écritures et s'était affermi dans les vérités qu'il y avait puisées ; en même temps, dans la communion avec son Dieu et son Sauveur, il s'était fortifié en esprit pour le prochain combat. Quant à lui-même, il semble bien n'avoir eu aucun doute sur ce qu'était Rome. Il avait été émancipé intérieurement de son esclavage et des ténèbres de ses enseignements, mais il ne s'en était point séparé extérieurement. Ce que Dieu lui avait enseigné et avait fait pour lui, il désirait y faire participer son pays qu'il aimait. Il avait préparé le terrain et répandu la bonne semence ; quelques fruits se montraient, mais le temps de la moisson n'était pas encore venu. Il fallait attendre le jour de la Réformation. Il avait rendu témoignage à la vérité dans la chaire de Bethléem et par ses écrits ; il allait maintenant monter sur une

autre scène devant un auditoire bien différent, et sceller par sa mort son témoignage. Presque toute la Bohême, d'ailleurs, était avec lui, surtout dans son opposition à la domination des prêtres.

Nous avons vu que pour mettre un terme au schisme qui déchirait l'Église, l'empereur Sigismond avait décidé le pape Jean XXIII à convoquer un concile à Constance. Comme le concile devait s'occuper aussi de juger et de réprimer les hérésies de Wicléf et de Huss, l'empereur demanda à son frère Wenceslas, roi de Bohême, d'envoyer Huss à Constance pour paraître devant le concile. Il promit de lui donner un sauf-conduit pour le protéger. Huss continuait à s'occuper avec bonheur et bénédiction de la prédication de l'Évangile, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Constance. Il n'avait pas besoin d'être pressé d'obéir. Depuis longtemps il désirait d'avoir l'occasion de se laver publiquement de l'accusation d'hérésie et d'exposer sa foi et son enseignement, et en même temps il avait à cœur de rendre témoignage contre les corruptions de l'Église. Il écrivit à l'empereur : « Sous le sauf-conduit de votre protection, avec la permission du Très-Haut, je partirai au prochain concile de Constance ».

Plusieurs de ses amis à Prague, où il était retourné, craignaient pour sa sûreté, mais rien ne put ébranler sa résolution. Il remettait sa cause à Dieu. « Si ma mort », disait-il « peut glorifier son nom, qu'Il veuille la hâter, et m'accorder la grâce d'endurer avec courage tout le mal qui peut m'arriver. Mais s'il vaut mieux pour moi que je revienne vers vous, alors supplions Dieu que ce soit sans aucun mal, je veux dire sans que sa vérité ait souffert, de sorte que nous soyons désormais capables d'arriver à une plus pure connaissance de la vérité, pour détruire les doctrines de l'Antichrist et laisser un bon exemple à nos frères ».

Le sauf-conduit de l'empereur était ainsi conçu : « À tous les princes séculiers et ecclésiastiques... et à tous nos sujets... Nous vous recommandons avec une entière affection, à tous en général et à chacun en particulier, l'honorable maître Jean Huss, bachelier en théologie, maître ès arts, porteur de ces présentes, se rendant au concile de Constance et que nous avons pris sous notre protection et sauvegarde ». Huss avait de plus une déclaration d'orthodoxie signée par le nouvel archevêque de Prague, et une recommandation du roi.

Le 11 octobre 1414, Huss quitta Prague ; le roi lui avait donné pour l'accompagner les chevaliers Wenzel de Duba et Jean de Chlum. Partout, dans le cours de son voyage, qui dura plusieurs jours, on lui témoigna un grand intérêt ; les foules accouraient sur son passage pour le voir, et il en profitait pour rendre raison de l'espérance qui était en lui et pour annoncer ce que l'Écriture lui avait enseigné. Le 3 novembre, il entra dans Constance. L'empereur n'y était pas encore, mais le pape Jean XXIII s'y trouvait déjà, et Huss lui fit connaître son arrivée. Durant quatre semaines on le laissa tranquille, mais ses ennemis personnels, Paletz avec eux, étant arrivés, ils mirent tout en œuvre contre lui.

Le 28 novembre, Huss était dans son logement avec le chevalier de Chlum, lorsqu'on annonça des visiteurs. C'étaient les évêques d'Augsbourg et de Trente avec deux autres. Ils venaient l'assigner à paraître devant le pape. Huss protesta ; c'était dans le concile qu'il voulait être entendu. Le chevalier de Chlum protesta aussi, mais les évêques lui donnèrent l'assurance que l'on n'avait aucune mauvaise intention contre Huss. Ils partirent donc. Au bas de l'escalier, ils rencontrèrent la maîtresse de la maison qui prit congé de Huss avec larmes. Il lui donna sa bénédiction.

Arrivé devant le pape, ses ennemis produisirent contre lui une longue liste d'accusations. Ils se réjouissaient de l'avoir entre leurs mains et disaient ouvertement : « Maintenant que nous te tenons, nous ne te lâcherons pas jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrant ». Des soldats avaient été placés dans les rues adjacentes pour prévenir tout trouble. Vers le soir on ordonna à de Chlum de se retirer ; Huss devait rester. Le chevalier vit alors le piège qu'on leur avait tendu et, rempli d'indignation, il se rendit auprès du pape et lui reprocha sa trahison. Le pape déclara que ce n'était pas de son fait, mais de celui des cardinaux. Ce pouvait être vrai, car il était à leur merci. Huss refusant de se rétracter, fut mis en prison sous la garde du greffier de la cathédrale, et, huit jours après, il fut transféré dans la prison du couvent des dominicains, au bord du Rhin.

Le chevalier de Chlum se hâta d'informer l'empereur de la violation de son sauf-conduit. Dans toute la Bohême l'indignation fut grande, et les seigneurs de ce pays demandèrent à Sigismond qu'il fit mettre Huss en liberté. L'empereur, au premier moment, fut rempli de colère et donna l'ordre de relâcher le prisonnier, menaçant de briser les portes de la prison si on ne le faisait pas. Mais lorsqu'il fut arrivé à Constance, les prêtres lui persuadèrent que l'on n'était pas tenu de garder la foi à des hérétiques, et Huss resta en prison. Rien ne peut excuser le manque de foi de l'empereur, mais combien plus grand est le crime du pape, et des princes de l'Église qui, pour ne pas laisser échapper leur proie, l'ont poussé à ce parjure !

Avant de juger Huss, le concile avait à s'occuper de mettre fin au schisme. Dès la première séance, il fut décidé que les trois papes rivaux devaient renoncer à leur dignité avant que l'on pût nommer un nouveau chef suprême de l'Église. Jean XXIII, seul des trois présents au concile, promit, pour l'amour de la paix dans l'Église, d'abdiquer publiquement le lendemain. Mais qu'étaient les promesses, l'honneur et la conscience pour un tel homme ! Aidé par quelques amis, il s'enfuit de Constance sous un déguisement, afin que son absence empêchât le concile de prendre aucune décision. L'empereur, irrité, le fit poursuivre. Jean fut saisi à Fribourg, ramené à Constance, et forcé de déposer les insignes de son pouvoir spirituel, le sceau et l'anneau du pèchéur. L'archevêque de Salisbury déclara qu'un pape qui, comme Jean, s'était souillé de crimes de toutes sortes, méritait d'être brûlé. On l'enferma dans le château de Gottleben, le même où Jean Huss était tenu dans une étroite captivité. L'ex-pape resta là durant quatre ans jusqu'à la fin du concile. Après qu'il se fut humilié devant le pape régnant, il fut mis en liberté et élevé au cardinalat. On n'usa pas d'une telle douceur envers l'intègre et innocent réformateur, comme nous le verrons.

À propos de la condamnation du pape, Huss écrivait à un ami : « Quand l'hiver viendra, ils sauront ce qu'ils ont fait en été. Considérez qu'ils ont jugé leur chef, le pape, comme digne de mort à cause de ses horribles forfaits. Répondez à cela, vous docteurs qui prêchez que le pape est un Dieu sur la terre ; qu'il peut vendre et gaspiller les choses saintes comme il lui plaît ; qu'il est la tête de tout le corps de l'Église ; qu'il est le cœur de l'Église et la gouverne spirituellement ; qu'il est la source jaillissante de toute vertu et de toute bonté ; qu'il est le soleil de l'Église et le sûr refuge pour tout chrétien. Oui, contemplez maintenant cette tête pour ainsi dire séparée par l'épée, ses péchés manifestés, cette source inépuisable tarie, ce divin soleil obscurci, ce cœur arraché et flétri par la réprobation, de sorte que nul ne peut y chercher un refuge ». La condamnation de Jean XXIII était en effet la justification de tout ce que Huss avait dit contre la puissance de Rome.

Quant au réformateur, bien qu'il sentît ce qu'avait de honteux le manque de foi de l'empereur, sa confiance ne reposait pas sur ce sauf-conduit. « Je me confie entièrement », écrivait-il, « dans le Dieu tout-puissant, mon Sauveur. Il m'accordera son Esprit pour me fortifier dans sa vérité, de sorte que je puisse faire face avec courage aux tentations, à la prison, et, s'il le faut, à une mort cruelle ».

Le cachot dans lequel Huss avait été enfermé était près de l'égoût du couvent, de sorte qu'un air pestilentiel le remplissait. Le prisonnier tomba dangereusement malade. Le pape lui envoya son propre médecin, car, ainsi que le disait quelqu'un, « on ne désirait pas qu'il mourût de mort naturelle ». Par l'intercession de ses amis, il fut transféré dans une prison plus saine du couvent des franciscains, et quelques jours après au château de Gottleben, où il fut enchaîné, les mains attachées la nuit par un cadenas au mur contre lequel était appuyé son lit. Là il attendit le moment d'être appelé devant le concile.

Le concile était bien résolu à mettre Huss hors d'état de propager ses enseignements, et il aurait voulu éviter le bruit d'un interrogatoire public. Différents passages que l'on avait tirés de ses écrits, étaient jugés suffisants pour passer outre à sa condamnation. D'un autre côté, plusieurs personnes venaient visiter le prisonnier dans sa cellule solitaire et le pressaient de reconnaître et d'abjurer ses erreurs.

Sur son refus, il était souvent insulté et maltraité. Il protesta contre cette manière d'agir secrète et inquisitoriale, et insista pour être traduit devant le concile afin de pouvoir se défendre publiquement. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, se rendit, avec quelques autres gentilshommes de Bohême, auprès de l'empereur, et le pria de prendre lui-même l'affaire en main. Leur demande fut favorablement accueillie, et l'on fixa un jour pour la comparution de Huss. Le dessein des prêtres fut ainsi déjoué.

Le 5 juillet 1415, Huss fut amené devant le concile. Sauf deux ou trois gentilshommes de Bohême qui lui restaient fidèles, il était seul devant cette grande assemblée d'ecclésiastiques, de princes et de seigneurs. Son corps était affaibli par sa longue détention et la maladie dont il se remettait à peine, mais son esprit était fort dans le Seigneur ; il était prisonnier, mais libre dans son âme. Il se reconnut comme l'auteur des livres qui lui furent présentés. Puis on lut les passages incriminés qui devaient motiver sa condamnation. Les uns étaient des citations exactes de ses écrits, d'autres étaient dénaturées, il y en avait enfin d'entièrement fausses. Mais dès qu'il eut commencé à défendre ses doctrines en se fondant sur l'autorité des Écritures et sur le témoignage des Pères de l'Église, sa voix fut couverte par des cris violents et tumultueux. Le bruit et l'agitation devinrent tels que le concile se vit obligé d'ajourner la séance.

Deux jours après, les débats continuèrent. L'empereur était présent pour maintenir l'ordre. Une éclipse de soleil presque totale remplit de terreur l'assemblée et les habitants de la ville. Une obscurité à peu près complète couvrait la cité, le lac et les campagnes environnantes. On pensait que le jour du jugement était arrivé. Enfin la lumière reparut graduellement et Huss fut introduit. Ses accusateurs étaient là aussi nombreux, mais plus calmes. Le concile avait préparé une formule d'abjuration qu'il fut invité à signer. Huss répondit avec une dignité tranquille : « Je ne rétracterai rien de ce que j'ai dit ou écrit, à moins que l'on ne me prouve que mes paroles sont en opposition avec la parole de Dieu ». Et comme on l'accusait d'avoir soutenu et répandu les enseignements de Wicléf, il convint d'avoir dit : « Wicléf était un vrai croyant ; son âme est maintenant dans le ciel, et je ne puis souhaiter pour la mienne une plus grande sécurité que celle que Wicléf possédait ». Les moqueries et les rires accueillirent cette confession simple et sincère. Après plusieurs heures de discussion, Huss fut reconduit dans sa prison, et les membres du concile se dispersèrent pour se reposer dans les jouissances et les plaisirs que la ville leur offrait.

Le jour suivant, Huss comparut pour la troisième fois. On lui lut trente-neuf articles renfermant les erreurs qu'on l'accusait d'avoir enseignées dans ses écrits, ses prédications et ses conversations privées.

Comme la plupart des réformateurs, Huss insistait surtout sur la doctrine du salut par la foi, sans les œuvres. En outre il affirmait que personne, de quelque charge ou dignité qu'il fût revêtu, fût-il pape ou cardinal, ne pouvait être un membre de la vraie Église de Christ, s'il menait une vie profane. « La vraie foi à la parole de Dieu », disait-il, « est le fondement de toutes les vertus ». À l'appui de ses assertions, il en appelait au nom vénéré d'Augustin. Celui-ci soutenait que la possession des vertus apostoliques donnait seule à un pape ou à des prélats un droit à la succession apostolique. « Le pape », disait-il, « qui n'imité pas Pierre dans sa vie, n'est pas un représentant de Christ, mais un précurseur de l'Antichrist ». Là-dessus Huss citait ce passage de saint Bernard : « Un esclave de l'avarice n'est pas un successeur de saint Pierre, mais de Judas Iscariote ». Devant ces citations le concile se trouvait très embarrassé, personne n'osant contredire des déclarations de docteurs aussi respectés.

Ainsi il y avait deux chefs principaux d'accusation contre Huss : il mettait en question la doctrine de l'Église romaine, et il condamnait le faux système de la papauté. Mais son affirmation hardie que nulle dignité royale ou sacerdotale n'avait de valeur devant Dieu, si ceux qui la possédaient vivaient dans des péchés mortels, fut surtout ce qui semble avoir emporté sa condamnation. Le cardinal de Cambrai ayant taxé d'impiété cette déclaration, Huss affirma encore plus fortement qu'un roi qui vit en état de péché mortel, n'est pas un roi devant Dieu. Peut-être allait-il trop loin, car l'Écriture nous dit que toute puissance temporelle est établie de Dieu, mais peut-être aussi voulait-il dire que la dignité royale ne constituait pas un titre à faire valoir devant Dieu, et qu'elle n'excuse pas le péché. Quoi qu'il en soit, ces paroles décidèrent de son sort. L'empereur indigné s'écria : « Jamais il n'y eut sur la terre un hérétique plus dangereux », à quoi le cardinal de Cambrai ajouta : « Comment ! il ne te suffit pas d'abaisser la puissance spirituelle, tu veux aussi précipiter les rois de leur trône ! » « Un homme », avança un autre cardinal, « peut être un vrai pape, un vrai prélat, ou un vrai roi, alors même qu'il ne serait pas un vrai chrétien ». — « Pourquoi donc », répondit Huss sans être effrayé, « avez-vous dépouillé Jean XXIII de sa dignité ? » — « À cause de ses iniquités manifestes », répartit l'empereur.

Les débats continuèrent. On pressa Huss de toutes manières de rétracter ses erreurs et de reconnaître que les accusations portées contre lui étaient bien fondées. On lui demanda de se soumettre implicitement aux décisions du concile. Mais ni promesses, ni menaces n'eurent d'effet sur lui. « Abjurer », dit-il, « signifie reconnaître et abandonner une erreur que l'on aurait tenue. Or quant aux opinions et aux doctrines que l'on m'attribue faussement, je ne puis naturellement pas les rétracter ; quant à celles que je reconnais et soutiens, je suis prêt, et de tout mon cœur, à les abandonner dès que le concile m'en aura enseigné de meilleures ». La réponse fut : « Ce n'est point l'affaire du concile d'enseigner, mais de conclure, et d'attendre de toi l'obéissance pure et simple à sa décision. Si tu refuses, les peines résultant de ton obstination te seront appliquées ». Et là-dessus ceux qui auraient dû être de débonnaires pasteurs du troupeau de Christ exigèrent hautement et unanimement, ou une rétractation complète, ou la mort sur le bûcher. L'empereur, à qui sa conscience pouvait bien lui reprocher son manque de foi, eut, dit-on, un entretien particulier avec Huss ; les plus habiles et les plus savants docteurs en philosophie et en théologie s'efforcèrent de l'ébranler et de l'amener à céder. Tout fut inutile ; Huss, avec modestie et fermeté, répliqua qu'il ne pouvait rétracter aucune de ses doctrines, à moins qu'on ne lui en eût montré la fausseté par l'Écriture. On le ramena dans sa prison. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, l'y suivit afin de le consoler par des paroles de sympathie. « Quel rafraîchissement », dit Huss une fois, « de voir ce vrai gentilhomme n'estimer pas au-dessous de sa dignité d'étendre sa main vers un pauvre hérétique dans les fers, et qui est abandonné de tout le monde ! »

C'est à ce véritable ami que Huss dans son cachot racontait un songe qu'il avait eu. Une nuit, il crut voir le pape et les évêques effacer les images de Jésus Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de la chapelle de Bethléem. Ce songe l'afflige, mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes et évêques, ils ne les effaceront plus jamais ». — « Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléem, et moi avec eux », ajoutait Huss. — « Occupez-vous de votre défense plutôt que de rêves », lui dit le chevalier de Chlum. — « Je ne suis point un rêveur », répondit Huss, « mais je tiens pour certain que l'image de Christ ne sera jamais effacée. Ils ont voulu la détruire ; mais elle sera peinte de nouveau dans les cœurs par des prédicateurs qui vaudront mieux que moi ». Ainsi ce qui occupait par-dessus tout ce prisonnier pour la vérité, c'était Christ et son triomphe. Dieu lui donnait la sainte confiance que les ennemis de Christ ne prévaudraient pas contre Lui.

Lorsqu'on eut emmené Huss, l'empereur se leva et dit : « J'ai entendu les accusations portées contre Huss. Il en a reconnu quelques-unes comme vraies ; d'autres ont été soutenues contre lui par des témoins dignes de foi. Pour les unes comme pour les autres, il mérite la mort. S'il n'abjure pas toutes ses erreurs, il doit être brûlé. Il faut que le mal soit extirpé radicalement. S'il se trouve à Constance quelques-uns de ses partisans, on doit sévir contre eux avec la plus extrême rigueur, et avant tout contre son disciple, Jérôme de Prague ». Ce jugement impérial ayant été rapporté au martyr, il dit simplement. « J'avais été averti de ne pas me fier à son sauf-conduit. Je me suis fait une grande et douloureuse illusion ; il m'a même jugé avant mes ennemis ».

Après cette scène, Huss fut laissé en prison durant un mois. De nouveaux efforts furent faits, même par des personnes du plus haut rang, pour l'engager à se rétracter. On espérait que cette pression incessante jointe à la faiblesse croissante de son corps, finirait par

vaincre ce que l'on nommait son opiniâtreté. Ce fut en vain. Celui qui l'avait rendu capable de rendre sans trembler témoignage pour Christ devant ses ennemis, le fortifia aussi contre ces derniers assauts de Satan. Il resta inébranlable, cependant toujours prêt, disait-il, à abandonner toute doctrine qui lui serait démontrée fautive d'après les Écritures.

#### 7.4.6 Jean Huss, sa condamnation et sa mort

L'empereur Sigismond avait donné son avis, le concile n'avait plus qu'à confirmer la condamnation de Huss. Il se réunit le 6 juillet 1415 dans la cathédrale. Comme hérétique, le prisonnier dut rester dehors pendant la célébration de la grand-messe. Ensuite l'archevêque de Lodi prêcha sur ce texte : « Afin que le corps du péché fût annulé » (Romains 6:6). Évidemment il entendait par là que l'hérétique devait être brûlé. Cette perversion du sens de la parole de Dieu répondait bien au dessein du concile. La prédication de l'archevêque ne renfermait autre chose que de violentes sorties contre toutes les hérésies et les erreurs jugées telles par l'Église romaine. Il dirigea surtout ses coups contre Huss qu'il montra comme un hérétique aussi dangereux qu'Arius, et comme un faux docteur pire que Sabellius. Il termina par des louanges à l'adresse de l'empereur. « C'est ta charge glorieuse », lui dit-il entre autres, « de punir l'hérésie et de mettre fin aux schismes, et avant tout de châtier cet hérétique obstiné », et il indiquait Huss qui, à genoux, priait avec ferveur.

On lut contre lui environ trente chefs d'accusation. Huss tenta à plusieurs reprises de parler pour sa défense, mais on ne le lui permit pas. La sentence fut prononcée à peu près en ces termes : « Comme Jean Huss, durant de longues années, a perverti le peuple en répandant des doctrines notoirement hérétiques et comme telles condamnées par l'Église, en particulier les doctrines de Wicléf, et qu'ainsi il a donné lieu à un scandale public ; comme il a avec opiniâtreté foulé aux pieds les clés (le pouvoir) de l'Église ainsi que les peines ecclésiastiques (\*), et que, méprisant les juges ordinaires de la terre, il en a appelé à Jésus Christ comme Juge souverain, appel qui est insultant pour l'autorité spirituelle et tend à la faire mépriser ; comme de plus il a persisté dans ses erreurs jusqu'au dernier moment, et les a maintenues devant le concile ; en raison de cela nous décidons que, comme un hérétique obstiné et incorrigible, il soit dépouillé de ses saintes dignités (\*\*\*) et en soit déclaré indigne ».

(\*) L'interdit qui avait été prononcé, et malgré lequel Huss avait continué à prêcher.

(\*\*) De son caractère de prêtre.

Après la lecture de ce jugement, Huss commença à prier à haute voix pour ses ennemis, ce qui fut accueilli par un rire moqueur de la part de quelques membres du concile. Mais Huss élevant ses mains en haut, s'écria : « Vois, ô Sauveur miséricordieux, comment ce concile juge comme erreur ce que tu as enseigné et pratiqué. Toi, Jésus, accablé par tes ennemis, tu as remis à ton Dieu et Père ce qui te concernait. Tu nous as ainsi laissé ton exemple, afin qu'opprimés aussi, nous ayons notre recours au jugement de Dieu ». Il déclara encore une fois solennellement qu'il n'avait conscience d'aucune hérésie, et ne pouvait abjurer ce qu'il n'avait pas enseigné. Puis jetant un regard perçant sur Sigismond, il ajouta : « Je suis venu dans ce concile en me confiant au sauf-conduit de l'empereur ». Sigismond baissa les yeux, confus au souvenir de son manque de foi.

La veille du jour fixé pour l'exécution du saint martyr, il reçut la dernière visite de son fidèle ami, le chevalier de Chlum. « Mon cher maître », lui dit celui-ci, « je suis un homme ignorant et, par conséquent, absolument impropre à donner un conseil à un homme aussi éclairé que vous. Malgré cela, je vous prie instamment que si dans votre for intérieur vous avez conscience de quelque une des erreurs dont on vous accuse, vous n'ayez pas honte de la rétracter et de l'abandonner. Mais si vous êtes persuadé de votre innocence, je suis si éloigné de vous conseiller de dire quelque chose contre votre conscience, que je vous exhorte plutôt à souffrir toute espèce de torture plutôt que de rétracter ce que vous tenez pour vrai ». Huss, profondément touché, répondit avec larmes. « Dieu m'est témoin que j'ai toujours été et que je suis encore prêt à rétracter de tout mon cœur et avec serment quelque erreur que ce soit qui m'aura été montrée telle par les Écritures ».

Selon le jugement du concile, Huss fut dégradé de son caractère de prêtre. L'archevêque de Milan assisté de six évêques procéda à cette triste cérémonie. Huss fut revêtu des vêtements sacerdotaux, on plaça dans sa main le calice ou coupe de la Cène, et il fut conduit devant le maître-autel comme pour célébrer la messe. Il se laissa faire tranquillement et fit seulement la remarque que « son Sauveur aussi avait été livré aux moqueries revêtu d'un habit royal ». On lui ôta le calice des mains, on le dépouilla des vêtements consacrés, et on effaça de sa tête les traces de la tonsure. En lui retirant le calice, les prêtres dirent : « Ô Judas maudit, qui as abandonné le conseil de paix et as pris part à celui des Juifs, nous te retirons le saint calice rempli du sang de Jésus Christ ». — « Je me confie », répondit Huss, « en la miséricorde de Dieu, et je boirai de sa coupe aujourd'hui dans son royaume ». — « Nous livrons ton âme aux diables de l'enfer », s'écrièrent les évêques. — « Mais moi », dit le martyr, « je remets mon esprit entre tes mains, Seigneur Jésus Christ ; je te recommande mon âme que tu as sauvée ».

Rome repousse l'accusation de verser le sang. Le concile déclara donc que l'hérétique Huss était retranché du corps de l'Église et placé hors de son domaine, et elle le livra comme laïque au jugement du pouvoir séculier. C'était la sentence de mort. L'empereur ordonna l'immédiate exécution du condamné. L'électeur Louis de Bavière, maréchal de l'empire, accompagné de huit cents chevaliers et d'une grande foule de peuple, conduisit Huss au lieu du supplice dans une prairie hors de la ville. Le cortège s'arrêta un instant devant le palais épiscopal. Là on brûla une quantité des livres du réformateur. Huss sourit à la vue de cet acte de mesquine vengeance. Il essaya de dire quelques mots à la garde impériale et au peuple, mais l'électeur ne le permit pas, et donna l'ordre de continuer la marche. Rien ne pouvait troubler la paix du courageux témoin de la vérité : Dieu était avec lui. En s'avançant vers le lieu où le bûcher se dressait, il chantait à haute voix des Psaumes et priait avec tant de ferveur que le peuple disait : « Nous ne savons pas ce que cet homme a fait, mais nous l'entendons adresser à Dieu des prières magnifiques ».

Arrivé près du bûcher, Huss s'agenouilla, pria pour que Dieu pardonnât à ses ennemis, et recommanda son âme à Christ. Le poteau où il fut attaché était planté profondément en terre. Des piles de fagots furent entassés sous ses pieds. On l'attacha fortement au poteau, puis on empila autour de lui du bois jusqu'à son menton. Avant de donner l'ordre d'allumer le feu, le maréchal de l'empire lui demanda si, dans ce dernier moment, il ne voulait pas abjurer ses erreurs et sauver son âme et sa vie. « Quelles erreurs ? » répondit Huss. « Je ne me sens coupable d'aucune. J'appelle Dieu à témoin que tout ce que j'ai écrit et prêché l'a été en vue de sauver les âmes du péché et de la perdition ; et ce que j'ai écrit et prêché, je le scelle aujourd'hui volontiers de mon sang ».

Le feu fut mis au bûcher, et comme les flammes l'entouraient, Huss commença à chanter à haute voix : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Ses souffrances furent de courte durée. Comme d'une voix affaiblie il répétait pour la troisième fois ces paroles, l'épaisse fumée et la flamme poussées par le vent contre son visage, l'étouffèrent avant que son corps fut consumé. Jésus avait eu pitié de lui, et son esprit bienheureux était allé près de son Sauveur dont il avait été un fidèle témoin. On alluma le bûcher une seconde et une troisième fois, afin qu'il ne restât que des cendres de sa personne et de ses vêtements, et ses cendres mêmes, recueillies avec la terre sur laquelle elles étaient répandues, furent jetées dans le Rhin.

Un écrivain dit : « Huss semble avoir pénétré plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demandait à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans la croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la Réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre ».

### 7.4.7 Jérôme de Prague

Malgré les avertissements de Huss déjà prisonnier, Jérôme de Prague s'était rendu à Constance, mais n'ayant pu obtenir de sauf-conduit, il quitta la ville pour retourner en Bohême. Ses ennemis cependant réussirent à s'emparer de lui, et, chargé de chaînes, il fut ramené à Constance. C'était en mai 1415. Aussitôt après son arrivée, il dut paraître devant le concile. Là un grand nombre d'accusations furent portées contre lui, il fut accablé d'injures, et même le célèbre Gerson qui l'avait connu à Paris, le traita avec dureté. Jérôme déclara qu'il donnerait sa vie pour la défense de l'Évangile qu'il avait annoncé. Le concile le remit, jusqu'à ce que l'affaire de Huss fût terminée, entre les mains de l'archevêque de Rigo qui le traita avec la plus grande cruauté, plus que s'il eût été le pire des malfaiteurs. Il fut attaché, mains et pieds liés, à une poutre élevée, de manière à ce qu'il ne pût ni s'asseoir, ni lever la tête. Il resta ferme pendant plusieurs mois, en dépit des tortures que lui infligeait son impitoyable bourreau. Mais enfin il céda sous l'effet de ses intolérables souffrances. Loin de toute consolation humaine, enchaîné dans une sombre cellule et dans une position des plus pénibles, ayant à peine les aliments nécessaires pour apaiser sa faim et sa soif, le courage lui manqua. Épuisé et désespéré, il se laissa aller à rétracter entièrement tous les enseignements contraires à la doctrine de l'Église romaine, et surtout ceux de Wicléf et de Huss. On rédigea pour lui sa rétractation, et il la lut devant le concile le 23 septembre. Non seulement il abjura toutes les hérésies dont il était accusé et celles de Wicléf et de Huss, mais il déclarait qu'il approuvait la sentence portée contre eux.

Pauvre Jérôme ! Pour prix de sa rétractation, il ne fut pas même mis en liberté. Tout ce qu'il obtint fut de ne plus être enchaîné. On mettait en doute sa sincérité, et l'on craignait qu'étant libre, il ne retournât en Bohême pour soutenir l'hérésie. Mais ce traitement injuste lui ouvrit les yeux, et Dieu l'employa pour son relèvement. Il regretta amèrement sa rétractation et reconnut avec repentance sa faute devant Dieu. De nouvelles accusations avaient été portées contre lui ; on le questionna dans sa prison, mais il refusa de répondre à ces interrogatoires privés, et demanda d'être entendu par le concile. Il parut donc une seconde fois devant ses juges qui s'attendaient à une nouvelle rétractation. Ils furent bien déçus et surpris, lorsqu'il déclara solennellement qu'en condamnant les doctrines de Wicléf et de Huss et en approuvant la sentence prononcée contre le saint confesseur de la vérité, il avait commis un péché dont il se repentait profondément. Il commença son discours en demandant à Dieu d'incliner son cœur par sa grâce, afin que ses lèvres ne proférassent que ce qui pouvait servir au bien de son âme. « Je n'ignore pas », s'écria-t-il, « que beaucoup d'hommes illustres ont succombé sous les accusations de faux témoins et ont été injustement condamnés ». Et il cita la longue liste de ceux que mentionne la Bible et qui souffrirent ainsi, en commençant par Joseph, Daniel et les prophètes, et continuant par Jean le Baptiseur, le Seigneur de gloire lui-même, les apôtres et Étienne. Enfin il rappela tous les grands hommes de l'antiquité qui étaient tombés victimes de faux témoignages et avaient laissé leur vie pour l'amour de la vérité.

L'éloquence brûlante du prisonnier frappa d'étonnement ses ennemis. Après avoir passé 340 jours dans un misérable cachot, ils le voyaient calme et intrépide, parlant avec puissance. Il reconnaissait sans détour qu'aucun acte de sa vie ne l'avait autant affligé que sa rétractation. « Cette coupable rétractation », disait-il hautement, « je la rétracte maintenant pleinement, et je suis résolu à tenir jusqu'à la mort pour les vraies doctrines de Wicléf et de Huss, parce que je crois que ce sont les purs enseignements de l'Évangile, de même que je crois que leur vie a été sans blâme et sainte ».

Il n'était pas besoin de plus de preuves de son hérésie. Il fut condamné à mort comme hérétique et relaps. L'évêque de Lodi fut de nouveau chargé de prononcer le discours que l'on peut appeler l'oraison funèbre de l'accusé. Il prit pour texte : « Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur » (Marc 16:14), paroles qu'il appliqua à l'hérétique qui se trouvait devant lui. En réponse à ce discours, Jérôme s'adressant au concile dit : « Vous m'avez condamné sans m'avoir convaincu d'aucun crime. Une épine demeurera dans vos consciences, un ver qui ne mourra point. J'en appelle au Souverain Juge, devant lequel vous paraîtrez avec moi, et à qui vous aurez à répondre au sujet de ce jour ». Poggius, historien catholique qui était présent à cette scène, dit : « Les oreilles de tous étaient captivées, et les cœurs étaient émus. La séance fut très agitée et bruyante ». Comme autrefois Paul devant Agrippa, Jérôme était sans nul doute l'homme le plus heureux de toute cette nombreuse assemblée. Il jouissait de la présence et de l'approbation de son bien-aimé Maître. Il pouvait dire comme le bienheureux apôtre : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné... Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié » (2 Timothée 4:16-17).

Le 30 mai 1416, Jérôme fut remis au bras séculier. Eneas Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, et qui était membre du concile, écrivait à un ami : « Jérôme est allé au bûcher comme à une joyeuse fête. Comme le bourreau s'appêtait à allumer les fagots derrière son dos, il dit : « Apporte le feu ici, devant moi. Si je l'avais craint, j'aurais pu y échapper ». Telle fut la fin d'un homme d'une excellence peu ordinaire. J'ai été témoin de cette catastrophe, et j'en ai vu chaque détail ». Tel est le témoignage d'un écrivain catholique qui faisait partie de l'assemblée qui condamna Jérôme. Lui et Poggius témoignent de l'injustice de tous ces prélats, et de la fermeté héroïque de Huss et de Jérôme. Ce dernier, après qu'on l'eut lié au poteau, ne cessa de chanter d'une voix forte et ferme des cantiques à la louange de son Sauveur. Du milieu des flammes, on put l'entendre distinctement chanter l'hymne latine en usage à la fête de Pâques dans les églises romaines, et qui commence par ces mots :

« Salve, festa dies, toto venerabilis aevo,  
Qua Deus infernum vicit, et astra tenens ».

c'est-à-dire :

« Salut, ô jour de fête, à jamais digne d'être célébré,  
jour auquel Dieu, qui régit les cieux, a vaincu l'enfer ».

Jérôme n'expira qu'après un quart d'heure entier de souffrance dans les flammes. Peu d'instantes avant sa mort, il s'écria : « Ô Dieu, aie pitié de moi ! aie pitié de moi ». Et aussitôt après : « Tu sais, Seigneur, combien j'ai aimé ta vérité ». Puis : « Entre tes mains, je remets mon esprit ». Ce furent les dernières paroles distinctes qui sortirent de la bouche du martyr. « Absent du corps », son esprit bienheureux alla auprès du Seigneur, où il attend avec tant d'autres la glorieuse résurrection de vie.

Il est digne de remarquer que la mort de ces deux héros de la Réformation ne fut pas le résultat d'une condamnation prononcée par le pape ou par la cour romaine, mais que ce fut un concile général de l'Église qui rendit la sentence. Il représentait l'Église romaine tout entière, toute la puissance temporelle et spirituelle du monde romain. Elle est tout entière responsable de ce crime ajouté à tant d'autres, qui appelleront sur elle le jugement de Dieu.

### 7.4.8 Les Hussites

Les travaux de Huss et de Jérôme de Prague en Bohême n'avaient pas été stériles. Un grand nombre de personnes avaient reçu dans leur cœur les vérités scripturaires que ces deux serviteurs de Dieu avaient prêchées, et elles y restaient attachées. La mort de ces fidèles témoins n'avait fait que confirmer dans leur foi leurs adhérents, de sorte qu'un an après leur supplice, l'archevêque de Lodi, dans un discours prononcé devant le concile, disait que le supplice du feu avait été trop doux pour ces deux hérétiques dont les doctrines abominables avaient infesté l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne et toute la Bohême. Ces doctrines étaient aussi celles que professaient les Vaudois répandus dans tous ces pays, ainsi que les Wicléfites en Angleterre. Les prédications de Huss et de Jérôme leur avaient donné une vie nouvelle. La vérité de Dieu ne peut mourir malgré les efforts de Satan ; la lumière de l'Évangile ne pouvait plus être éteinte, en dépit de toutes les persécutions.

Le supplice de Huss et de Jérôme souleva une vive indignation dans toute la Bohême. Plus de quatre cents chevaliers et gentilshommes de Bohême et de Moravie écrivirent au concile pour protester contre ses procédés et contre l'outrage fait à la foi orthodoxe des Bohémiens en brûlant leurs deux plus éminents docteurs. Le concile se refusa à prêter l'oreille à ces représentations. Au contraire, en l'an 1418, peu avant la clôture du concile, le pape Martin V fit annoncer une croisade contre les partisans de Huss qui furent dès lors nommés Hussites. Le cardinal de Raguse fut envoyé en Bohême comme légat du pape. C'était un homme violent qui annonça son intention de ramener le pays à l'obéissance à l'Église romaine par le feu et l'épée. Il mit à exécution ses menaces. Après que de sévères édits eurent été rendus contre les Hussites, il en fit torturer et brûler vifs plusieurs qui résistaient. On les emprisonnait, on confisquait leurs biens, on traquait comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient, et ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves. Plus de 1600 furent jetés vivants dans les fosses des mines de Kuttenberg. Un prêtre hussite ayant été arrêté, on lui perça les mains avec une épée ; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses blessures, et enfin brûlé. Tels étaient les traitements que l'on faisait subir à de fidèles serviteurs de Dieu.

#### 7.4.9 La guerre des Taborites

Poussés à bout par leurs ennemis, les Hussites prirent les armes pour se défendre. Ils oublièrent, comme d'autres l'ont fait après eux, que le Seigneur devant Pilate a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs » (Jean 18:36).

On avait interdit les églises aux ecclésiastiques qui adhéraient aux doctrines de Huss. Ils se réunissaient donc en dehors avec les fidèles. Un des points sur lequel les Hussites insistaient, était que la coupe de la Cène fût distribuée à tous les communicants, et non pas réservée aux prêtres seuls, comme l'Église romaine l'enseigne. En effet, le Seigneur a dit à ses disciples : « Buvez-en tous » (Matthieu 26:27), et l'apôtre Paul, en rappelant l'institution de la Cène, dit aux Corinthiens : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe » (1 Corinthiens 11:26), ce qui s'adressait à tous sans exception. Mais l'Église romaine, de son chef, comme nous l'avons vu, avait retranché la coupe aux laïques, pour la donner au clergé seul. Or en l'an 1416, une troupe de prêtres de l'Église de Rome se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, c'est-à-dire avec le pain et le vin, et les dispersèrent de vive force. Alors les prêtres des Hussites rassemblèrent leur peuple et se retirèrent avec lui sur une haute colline située au sud et à quelque distance de la ville de Prague. Une tente y fut élevée pour y célébrer le service divin et y prendre la Cène. Un grand nombre de fidèles se joignirent à eux. Ils se partageaient en différentes sections pour écouter les prédications et pour communier. Un jour, trois cents tables y avaient été dressées, et l'on y compta plus de 42000 communicants. Une agape suivit où les riches partagèrent avec les pauvres. Les jeux, les danses, les boissons fortes étaient interdits, et le peuple demeurait là sous des tentes comme dans un camp. De là vint le nom de Tabor, c'est-à-dire camp en langue tchèque, que l'on donna à cette colline, et de là aussi le nom de Taborites donné à ceux qui s'y étaient réfugiés et plus tard à tous ceux qui se joignirent à eux.

Bientôt les Taborites eurent un chef en la personne d'un noble Bohémien, Jean de Trocznow, surnommé Ziska, ou le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille. Il était attaché à la cour, et l'on avait remarqué que depuis la mort de Huss, il était toujours sombre et pensif. Un jour le roi lui en demanda la cause. « Ils ont brûlé Jean Huss », répondit Ziska, « et nous ne l'avons pas encore vengé ». « Je n'y puis rien », dit le roi, « voyez vous-même ce que vous pouvez faire ». Le roi n'avait pas parlé sérieusement, mais Ziska l'entendit autrement et se mit à la tête des Hussites. Il les exhorta à mettre fin à la vie dissolue et à l'orgueil des prêtres de Rome, et à travailler efficacement à la réformation de l'Église.

Le roi Wenceslas, terrifié à la pensée d'une rébellion, ordonna aux bourgeois d'apporter leurs armes à son palais. Ils obéirent, mais non comme il l'attendait, car ils vinrent complètement armés et prêts au combat. « Nous voici », dit Ziska, « contre quels ennemis faut-il marcher ? ». Le roi était impuissant pour résister, et les Hussites entrèrent dans la ville de Prague et en prirent possession. Le lendemain, comme ils traversaient la ville, ayant à leur tête un prêtre portant le calice (la coupe de communion) en signe qu'ils demandaient la coupe pour tous aussi bien que le pain de la Cène, une pierre partie de l'hôtel de ville devant lequel ils passaient, vint frapper le prêtre. Aussitôt un grand nombre de Hussites brisèrent les portes, pénétrèrent dans la salle où le sénat était en séance, et se saisirent de quelques uns des sénateurs qu'ils jetèrent par les fenêtres. La guerre avait commencé.

En l'année 1419, le roi Wenceslas mourut. L'empereur Sigismond, son frère, lui succéda comme roi de Bohême. Les Hussites s'adressèrent à lui et à la reine Sophie pour obtenir un compromis qui leur permit d'agir selon leurs consciences ; mais Sigismond insulta leurs messagers et jura de régler l'affaire dans le sang. Les Hussites savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de l'homme qui avait violé le sauf-conduit donné à Huss, et ils se préparèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ziska appela aux armes tous les partisans de Huss, jusqu'au plus faible, capable seulement de jeter une pierre. Était-ce selon Dieu ? Nous ne pouvons le penser. Comme nous l'avons fait remarquer, le Seigneur a dit : « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu... mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:36). Le temps viendra où le Seigneur lui-même apparaîtra du ciel pour combattre et balayer de dessus la terre les impies et délivrer son peuple opprimé (Apocalypse 19:11-21). En attendant, les croyants ont à souffrir avec patience (Apocalypse 1:9 ; 14:12), si Dieu permet qu'ils soient persécutés.

Les Hussites se retranchèrent sur le Tabor, dont le sommet est hérissé de rochers, et Ziska en fit une forteresse capable de soutenir les plus rudes assauts. La plupart des Hussites, venus de la campagne, n'étaient d'abord armés que de fléaux, de faux, de fourches et d'autres instruments aratoires, mais ils inspiraient à leurs ennemis une terreur indescriptible. Le nom seul de Ziska jetait l'épouvante dans leurs rangs. L'empereur Sigismond, secondé par Frédéric d'Autriche, ayant rassemblé une armée de 100000 hommes, à la suite d'une croisade prêchée contre les Hussites, marcha d'abord sur Prague dont il s'empara et où il mit à mort ceux des sectaires qu'il put y trouver. Ensuite il attaqua le Tabor, mais après une lutte longue et acharnée, l'armée allemande fut mise en fuite, laissant son camp aux mains de Ziska. Une nouvelle armée de 150000 hommes fut envoyée contre lui. Elle ravagea cruellement le pays, brûlant les prisonniers qu'elle faisait, qu'ils fussent Hussites ou non : il suffisait d'être Bohémien pour être déclaré hérétique.

Nous citerons seulement un fait qui montre d'un côté la cruauté des soldats de Sigismond, partisans de Rome, et de l'autre la fermeté de ceux qui, ne prenant point de part au combat, souffraient pour la vérité. Un détachement de l'armée allemande prit par trahison le pasteur d'Arndostewiez, nommé Wenceslas, homme pieux et généralement aimé. On l'amena à l'armée, avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient Hussites. Ils furent envoyés à l'évêque qui les renvoya au général. Après les avoir accablés de mauvais traitements, on les somma d'abjurer leur hérésie, sous peine d'être brûlés. Wenceslas répondit : « L'Évangile veut que le peuple boive à la coupe du Seigneur. La primitive Église l'a fait, et notre missel (\*) le prescrit. Effacez donc l'Écriture ; anéantissez l'Évangile... ». À ces mots, un soldat le frappa au visage avec son gantelet de fer, si violemment que le sang jaillit. Le lendemain on le conduisit au bûcher avec son vicaire, trois paysans âgés, et quatre enfants de 7 à 11 ans qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. On les sollicita encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leur erreur afin de sauver leur vie. Wenceslas répondit : « À Dieu ne plaise que nous cédions à vos paroles. Nous sommes prêts à souffrir une telle mort, non pas une fois, mais cent fois, s'il était possible, plutôt que de renier la vérité de l'Évangile, qui est plus claire que le soleil ». On mit le feu au bûcher ; Wenceslas prit les enfants dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra contre lui et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les



enfants furent bientôt étouffés, et Wenceslas après eux rendit l'esprit, s'étant montré fidèle jusqu'à la mort, et prêt à recevoir la couronne de vie promise par le Seigneur à ses fidèles témoins (Apocalypse 2:10).

(\*) Livre de messe, renfermant le rituel à suivre, les prières à dire, les portions de l'Écriture à lire et les cérémonies à accomplir aux différents temps de l'année.

Ziska et les Taborites avaient pris l'offensive. Ceux-ci se déclaraient les élus de Dieu et prétendaient que tout leur appartenait, qu'ils avaient le droit de s'emparer des biens de leurs ennemis, qu'ils comparaient aux Moabites et aux Ammonites, et qu'ils pouvaient les mettre à mort. Guerre affreuse où l'on ne faisait pas de quartier ! Chose horrible que l'on prit le nom du Seigneur pour justifier de telles choses. Les Taborites vainqueurs parcouraient le pays, brûlant les églises et les monastères, tuant les prêtres et les moines, détruisant tout ce qui portait la marque de l'Église romaine. Un prêtre avait séduit la sœur favorite de Ziska, et il ne pouvait oublier cet outrage. Les Taborites se rendirent ainsi maîtres de toute la Bohême et pénétrèrent même jusqu'en Autriche et en Allemagne.

Le pape Martin V fit prêcher une nouvelle croisade contre eux. Des milliers d'hommes accoururent dans l'espoir de gagner les indulgences promises. Quatre armées commandées par le cardinal Julien, envahirent en même temps la Bohême. Mais la victoire suivait partout Ziska, qui, bien qu'il eût perdu son second œil au siège de la ville de Raby, n'en continuait pas moins à conduire ses soldats avec succès contre leurs ennemis. On ne comprenait pas qu'avec des forces comparativement faibles, les Bohémiens pussent tenir tête à des armées composées de l'élite de l'Allemagne, les battre et les mettre en fuite. « Les Bohémiens ont fait preuve d'une admirable valeur », dit un écrivain papiste ; « car l'empereur Sigismond n'a pas pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes la moitié de l'Europe ». Deux fois le cardinal Julien fut témoin de la terreur qui saisissait même les princes et les généraux les plus braves, lorsqu'ils voyaient les Bohémiens s'approcher, bien qu'en beaucoup plus petit nombre que leurs troupes. Une fois, dès qu'ils parurent, les croisés, pris d'une frayeur panique, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. En vain Julien, le crucifix à la main, voulut-il les arrêter, les suppliant de faire volte face. Lui-même fut entraîné dans la déroute et obligé de fuir sous le costume d'un simple soldat. Son chapeau et ses vêtements de cardinal, ainsi que la bulle du pape, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Julien, les yeux baignés de larmes, s'écria : « Ah ! ce ne sont pas les ennemis, mais nos péchés, qui nous font fuir ainsi ». Le concile de Bâle lui-même reconnut que la défaite des troupes impériales était l'effet d'un jugement de Dieu. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, rien ne justifie les Hussites du fait d'avoir pris les armes pour se défendre ou pour soutenir leurs droits, même sous le prétexte de maintenir la vérité. « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles », dit l'apôtre Paul (2 Corinthiens 10:4). Dieu appelle les siens à souffrir patiemment la persécution, en se remettant à Celui qui juge justement, comme l'a fait Christ, notre divin Modèle (1 Pierre 2:21-23). Le temps viendra où Dieu lui-même vengera le sang de ses fidèles témoins (Apocalypse 6:10). Le résultat final de cette terrible guerre montre bien qu'elle ne pouvait être approuvée de Dieu. Mais Dieu tiendra compte de ceux qui comme Huss, Jérôme et d'autres, ont donné leur vie en témoignage à la vérité, au lieu de verser le sang de leurs adversaires.

L'empereur Sigismond voyant ses armées toujours battues par Ziska, finit par l'agréer comme vice-roi de Bohême, avec un pouvoir absolu sur ce royaume. Ziska allait lui prêter serment lorsqu'il mourut de la peste en 1424. Deux frères, Procope le grand et Procope le petit, prirent le commandement des Hussites, et n'eurent au commencement pas moins de succès que Ziska. Mais des dissensions se manifestèrent parmi les Hussites. Les uns, que l'on nomma Calixtins, du mot calix, coupe, ne demandaient que l'usage de la coupe de la Cène pour tout le peuple et la liberté de lire les Écritures. Les autres, auxquels on conserva le nom de Taborites, allaient plus loin. Ils tenaient à tous les enseignements de Huss et réclamaient une entière réforme de l'Église. Ils en appelaient aux Écritures, rejetaient les ordres monastiques, la messe, le purgatoire, la confession, l'invocation des saints, le culte des reliques, le mérite des œuvres, etc. Rome profita habilement de ces dissensions. Le concile de Bâle, tenu de 1431 à 1433, accorda, sous l'influence de Rokyzan, qui était un chef calixtin, l'usage de la coupe aux Hussites. Quatre articles nommés les compactata furent acceptés de part et d'autre. C'étaient : 1° la Cène sous les deux espèces ; 2° la libre prédication de la parole de Dieu par des ecclésiastiques régulièrement nommés ; 3° l'administration, mais non la possession, des biens de l'Église par le clergé ; 4° l'établissement d'une discipline rigoureuse tant pour les ecclésiastiques que pour le troupeau. Les Calixtins se montrèrent satisfaits, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent l'armée des Procope. Ainsi affaiblie, elle perdit une bataille contre les troupes de l'empereur, et ses deux chefs furent tués. Sigismond put rentrer à Prague et chercha à rétablir la paix en faisant des promesses aux Hussites. Mais il recommença bientôt à les persécuter, à les priver de leurs églises, et l'on pouvait craindre de nouveaux troubles, lorsqu'il mourut en 1437.

#### **7.4.10 L'unité des frères**

Un certain nombre des Taborites, qui n'avaient pas accepté les compactata restèrent en armes. Après de longues luttes, ils furent vaincus par le roi Podiebrad qui s'empara de leur forteresse en 1453 et la détruisit. La plupart périrent misérablement ; le reste se joignit à ceux qui n'avaient plus voulu prendre les armes, comprenant que c'est par la foi, la prière, la patience et les bonnes œuvres, qu'il faut combattre. Ceux-ci étaient maintenant persécutés par les Calixtins aussi bien que par les catholiques. Mais les Calixtins se virent bientôt enlever ce qui leur avait été accordé, de sorte qu'un certain nombre d'entre eux revinrent vers leurs frères.

En 1436, Rokyzan fut élu archevêque de Prague. Il avait été un des principaux Calixtins et, comme nous l'avons dit, c'est grâce à lui que les compactata avaient été obtenus. Une fois nommé archevêque, il chercha à persuader aux Calixtins d'abandonner l'usage de la coupe, bien que restant toujours lui-même plus ou moins hostile à la papauté. Cependant à la fin, comme nous le verrons, il se déclara tout à fait contre les Taborites. On voit en lui le triste exemple d'un apostat, au moins ses actes tendent à le montrer tel. Il avait été persuadé de la vérité des doctrines que maintenaient les Hussites, au point qu'il exhortait les vrais fidèles à se réunir en particulier, et qu'il les aidait en leur fournissant des livres. « Je sais que vos sentiments sont selon la vérité », leur disait-il ; mais si je soutiens votre cause, j'encourrais le même opprobre que vous ». Ainsi il reconnaissait ouvertement qu'il n'estimait pas « l'opprobre de Christ comme un plus grand trésor » que sa place d'archevêque. Il était bien loin de ressembler à Moïse qui choisissait d'être affligé avec le peuple de Dieu (Hébreux 11:25-26). Quelle leçon pour nous ! Le Seigneur a dit : « Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple » (Luc 14:27). Il demande qu'on le confesse sans crainte devant les hommes, si l'on veut être reconnu de Lui (Matthieu 10:32).

Cependant Rokyzan obtint des États de Bohême que les Taborites pussent se retirer à Litz sur les frontières de la Moravie et de la Bohême, pour y fonder une colonie où ils célébreraient leur propre culte et exerceraient leur propre discipline d'église. C'est en 1451 qu'eut lieu le premier exode des Taborites en Moravie. Beaucoup de bourgeois de Prague, et parmi eux des nobles et des savants, et aussi un certain nombre de Calixtins, se joignirent aux pèlerins. En Bohême même, le roi Georges Podiebrad accorda aux Hussites le libre exercice de leur culte. Ils jouirent en paix de cette liberté durant trois années.

Jusqu'alors les frères de Bohême n'avaient pas cru devoir se séparer officiellement de l'Église de Rome, dont ils condamnaient cependant les abus, les superstitions et les erreurs. Ils espéraient toujours une réforme de l'Église, mais cette réforme n'arrivait pas. Que devaient-ils faire ? Ils avaient sollicité Rokyzan de rompre avec ce qu'il savait être contraire à la foi et de se séparer de celui que lui-même avait nommé l'Antichrist, mais il refusa, « aimant la gloire qui vient des hommes plutôt que la gloire de Dieu », comme ces chefs des Juifs qui avaient cru en Jésus, mais qui ne le confessaient pas, de peur d'être exclus de la synagogue (Jean 12:42-43). Ce qui portait les frères à s'adresser ainsi à l'archevêque, c'est qu'ils pensaient que quelque doué de Dieu que soit un homme pour édifier

ou évangéliser, il ne pouvait être un ministre du Seigneur, prêcher, baptiser et donner la cène, que s'il était régulièrement ordonné, c'est-à-dire consacré au ministère par un autre ou d'autres déjà consacrés, et cela en remontant par succession régulière jusqu'aux apôtres ; c'est ce que l'on nomme la succession apostolique. Or nous ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture. C'est le Seigneur Jésus qui donne à son Église les évangélistes, les pasteurs et les docteurs pour l'œuvre du ministère et l'édification des chrétiens (Éphésiens 4:11-12) ; mais nulle part la parole de Dieu ne dit que d'autres hommes doivent les consacrer. C'est le Seigneur qui les appelle, et ils vont où il les envoie. Paul ne fut pas consacré par les autres apôtres, et il ne consacra personne pour lui succéder quand il ne serait plus là. Quand il parle aux anciens de l'assemblée d'Éphèse des dangers qui menaceraient l'Église après son départ, il ne leur dit pas d'avoir soin d'établir d'autres anciens et de les consacrer pour veiller après eux sur l'Église ; il se contente de les recommander à Dieu et à la parole de sa grâce (Actes 20:28-32).

Qu'auraient dû faire les frères de Bohême ? S'attendre simplement à Dieu qui leur aurait donné des hommes capables de les diriger et de les édifier, sans qu'ils eussent besoin de les faire consacrer, par des ministres déjà ordonnés. Mais ils étaient encore des chrétiens faibles, non quant à la foi, mais quant aux lumières, et ils crurent devoir s'organiser en Église et avoir des conducteurs établis par les hommes. Ils furent encouragés dans leur pensée par Martin Lupatius, collègue de Rokyzan. Celui-ci, comme nous l'avons déjà dit, avait rejeté ces projets. Lupatius les engagea à établir entre eux de l'ordre et un gouvernement régulier, en prenant pour modèle, disait-il, la primitive Église quant à la doctrine et à la discipline, et à tirer d'eux-mêmes des ministres auxquels on chercherait plus tard à donner une ordination régulière.

Les frères, avant de prendre cette résolution, se rassemblèrent pour prier le Seigneur, Lui demandant si c'était sa volonté de se séparer de l'Église de Rome pour former une Église selon son cœur. Leur pensée à cet égard n'était pas juste. Se rassembler autour de Jésus selon sa promesse d'être au milieu des deux ou trois réunis en son nom (Matthieu 18:20), aurait été conforme à l'Écriture, car l'homme ne peut pas former une Église. L'Église ou l'Assemblée, dont Christ dit qu'il la bâtirait (Matthieu 16:18), existe depuis la Pentecôte, lorsque le Saint Esprit descendit sur les disciples rassemblés (Actes 2:1-4). Quant à sa forme extérieure, elle est en ruines et rien ne peut la rétablir dans son état primitif, mais ce que Christ bâtit demeure, et Satan ne peut y toucher. Les frères de Bohême, ces fidèles chrétiens, qui faisaient partie de la vraie Église, avaient bien raison de se séparer de Rome, qui usurpe faussement le nom d'Église, mais ils se trompaient en voulant former une Église. Quoi qu'il en soit, ils crurent voir la volonté de Dieu, et en toute sincérité, selon la lumière qu'ils avaient, ils élurent trois anciens provisoires. L'un d'eux était Grégoire de Razerherz, neveu de Rokyzan, homme d'une grande piété, de beaucoup de sagesse et de dévouement, et versé dans la connaissance des choses divines. Cela se passait en 1457, et c'est alors que les frères prirent le nom d'Unité des frères, ou de frères de l'Unité.

Nous avons dit qu'ils jouirent de quelques années de paix. Le zèle missionnaire, qui a toujours caractérisé les frères de Bohême, se manifesta dès lors. Leur nombre s'accrut ; par la prédication de l'Évangile, beaucoup d'âmes furent converties et en plusieurs parties du pays se formèrent des communautés plus ou moins nombreuses. Grégoire déploya dans ce but une grande activité. Ils choisirent des inspecteurs pour les surveiller, et assemblèrent des synodes généraux afin d'examiner de quelle manière ils pourraient conformer plus exactement leur doctrine, leur culte, leur discipline et leur vie à la parole de Dieu. Quelle différence avec les temps précédents où la guerre ravageait leur pays ! Maintenant ils avaient pris leur vraie position comme chrétiens : « Vivant en paix avec tous les hommes », et « ne se vengeant pas eux-mêmes » (Romains 12:18-19).

Mais leur prospérité et surtout le fait de s'être séparé de Rome et d'avoir constitué leur Église, souleva de nouveau la haine et l'inimitié des prêtres de Rome auxquels se joignirent les Calixtins. Ils répandirent contre eux de fausses accusations. On prétendait que les frères voulaient susciter une nouvelle guerre et que c'était dans ce but qu'ils rassemblaient de grandes multitudes. Le roi crut à ces insinuations des prêtres, et Rokyzan lui-même, craignant de perdre sa charge, se tourna contre ceux dont il connaissait cependant la fidélité, et il incita le roi à sévir contre eux. La persécution fut terrible et s'étendit partout en Bohême et en Moravie. Mais les successeurs des anciens Hussites résolurent de ne faire aucun usage des armes charnelles pour se défendre. Le courage invincible qu'avaient déployé leurs prédécesseurs sur les champs de bataille, ils le montrèrent en supportant patiemment les souffrances pour l'amour de Christ. Sous les plus grandes épreuves ils restèrent fermes dans leur foi. On les accusait d'être des sujets insoumis, et on prenait leurs biens, on les chassait de leurs demeures au cœur de l'hiver, et on les obligeait de passer les nuits dehors. Plusieurs moururent ainsi de faim et de froid. Toutes les prisons de Bohême, et surtout celles de Prague, regorgeaient de frères. Les prisonniers étaient cruellement tourmentés. Plusieurs furent brûlés vifs ; d'autres torturés jusqu'à la mort. On les écartelait, on les suspendait avec d'énormes poids attachés aux pieds, et on les laissait expirer ainsi. À d'autres on coupait les mains et les pieds. Les persécuteurs païens des premiers siècles se montrèrent moins cruels contre les chrétiens que les prêtres et les sectateurs de cette Église de Rome qui se dit la seule vraie Église.

Les anciens, durant ces persécutions, remplissaient fidèlement leur devoir. Ils visitaient les frères, au péril de leur vie, les exhortaient à la patience, et les fortifiaient dans la foi. Ainsi, en 1461, Grégoire était allé à Prague pour y vaquer à son périlleux ministère. Il avait convoqué les frères dans une maison pour y célébrer la Cène avec eux. Un juge, qui les favorisait secrètement, les fit avertir qu'on était sur leurs traces, et qu'ils feraient bien de s'enfuir. Grégoire, pensant que les chrétiens ne doivent pas sans nécessité s'exposer au péril, leur conseilla de se séparer. Mais les autres dirent : « Non ; celui qui a la foi ne doit pas fuir. Restons tranquilles et attendons ». Quelques jeunes étudiants qui se trouvaient là, disaient que pour eux la torture était un déjeuner et le bûcher un dîner. Ils furent arrêtés. Le juge se présenta et leur cria depuis la porte ces paroles étranges dans sa bouche : « Il est écrit que tous ceux qui veulent vivre selon la piété, souffriront la persécution. Suivez-moi donc en prison, par l'ordre de l'autorité ». Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui s'étaient vantés de braver la mort, renièrent leur foi. Grégoire, que l'on nommait le patriarche des frères, ne se laissa pas effrayer. Il fut si cruellement torturé qu'il tomba en défaillance et qu'on le crut mort. On en porta la nouvelle à l'archevêque qui accourut aussitôt à la prison, et, fondant en larmes, il s'écria : « Ah ! mon cher Grégoire, plutôt à Dieu que je fusse à ta place ! » Beau souhait, mais qui, dans la bouche de Rokyzan, ressemblait à la parole de Balaam : « Que mon âme meure de la mort des hommes droits, et que ma fin soit comme la leur » (Nombres 23:10). Grégoire reprit ses sens et obtint la liberté, à la demande de l'archevêque. Il vécut jusqu'en 1474, s'occupant toujours de l'œuvre du Seigneur.

Les frères avaient cru, d'après les paroles de Rokyzan devant son neveu, qu'ils pourraient encore espérer de lui qu'il procéderait à une réforme de l'Église, mais il persista dans son refus ; alors ils rompirent tout à fait avec lui, et lui dirent : « Tu es du monde, tu périras avec le monde ». Il fut tellement irrité qu'il sollicita du roi de nouveaux ordres de persécution contre les frères, et resta leur plus cruel ennemi. Il mourut dans le désespoir en 1471, quinze jours avant le roi Podiebrad.

La mort de celui-ci apporta quelque adoucissement à la persécution, sans cependant qu'elle cessât entièrement. L'évêque de Breslau fit observer que l'effusion du sang des hérétiques ne faisait que les multiplier. On procéda donc contre eux d'une autre manière. On se contenta de rechercher partout les frères et de les chasser de leurs demeures. Ils se virent forcés de chercher une retraite dans les montagnes et les vastes forêts de la Bohême, et de demeurer dans les cavernes des rochers, comme ceux dont parle l'apôtre : « Affligés, maltraités, errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre » (Hébreux 11:38). Là, ils menaient une vie de misère et de privations. Ils ne faisaient du feu que la nuit, pour que la fumée ne trahît pas leurs retraites. Là, ils lisaient la Bible et priaient. En temps de neige, lorsqu'ils devaient sortir pour chercher de la nourriture, ils avaient soin de marcher à la

file, et le dernier traînait après lui une grosse branche d'arbre afin d'effacer l'empreinte de leurs pas. Malgré cela, leur courage ne défaillit pas. Ils se réjouissaient d'avoir le privilège de souffrir pour Christ, se consolait mutuellement, et s'édifiaient sur leur très sainte foi (Jude 20).

Et c'est pourtant durant ce temps de souffrance, voyant qu'il n'y avait plus à espérer une réforme générale de l'Église, que les frères songèrent à réaliser leur pensée de former une Église, en prenant toutes les mesures nécessaires pour maintenir la doctrine du salut et une saine discipline. Les anciens qu'ils avaient élus provisoirement, convoquèrent dans ce but un synode des principaux des frères. Ils se rassemblèrent, dans l'année 1467, au nombre de soixante-dix prêtres, nobles, savants, bourgeois et agriculteurs. Pour savoir lesquels seraient définitivement nommés, on résolut de s'en remettre au sort, comme avaient fait les apôtres pour élire Matthias (Actes 1:24-26). Après une prière de Grégoire, le sort désigna trois nouveaux anciens que l'assemblée accepta avec joie et actions de grâces comme étant donnés par le Seigneur lui-même. Il fallait pourvoir à leur ordination. Or cela ne pouvait se faire que par un évêque régulièrement consacré comme tel. Il n'y en avait pas parmi eux ; alors ils s'adressèrent à Étienne, dernier évêque des Vaudois réfugiés en Autriche, et qui souffrit plus tard le martyre. Les frères envoyèrent vers lui trois de leurs prêtres qu'Étienne consacra évêques. Ceux-ci à leur tour consacrèrent les trois anciens qui avaient été élus, et ordonnèrent un de ceux-là comme quatrième évêque. Ainsi s'établirent des liens entre les frères et les Vaudois. Ceux-ci, plus tard persécutés, se joignirent aux frères. Nous voyons l'importance que les frères de Bohême attachaient à l'ordination et à la succession épiscopale. Nous avons fait remarquer que, bien qu'ils cherchassent à suivre l'Écriture, ils s'en écartaient sur ce point.

Leur zèle d'ailleurs pour répandre la vérité restait toujours très grand. Dans un intervalle de paix, vers l'an 1490, ils entreprirent et publièrent une traduction des Saintes Écritures en langue bohème. Cette traduction eut en peu de temps plusieurs éditions et se répandit largement. L'imprimerie, nouvellement inventée, y contribua beaucoup, Dieu, qui conduit toutes choses, la fit arriver au temps propre pour mettre sa Parole à la portée d'un grand nombre. Ainsi ce petit peuple intéressant et vraiment pieux fit beaucoup pour préparer le chemin à des hommes tels que Luther, Zwingli et Calvin.

Ladislav II, originaire de Pologne, succéda à Podiebrad. Sous son règne, les frères de l'Unité jouirent en général de la paix. Cependant, au commencement de son règne, leurs ennemis s'efforcèrent de pousser lui et le peuple à les persécuter. Pour cela, ils soudoyèrent un homme qui prétendait avoir été un ministre des frères. Poussé par sa conscience, disait-il, il les avait quittés pour rentrer dans la vraie Église, celle de Rome, et maintenant il voulait faire connaître les iniquités qui se pratiquaient chez les frères. Il disait qu'ils prostituèrent le baptême et la Cène, et qu'ils se livraient dans leurs réunions à toutes sortes d'impuretés ; qu'ils pratiquaient la sorcellerie et tuaient les gens pour s'emparer de leur argent et s'enrichir ainsi. C'était à peu près ce dont les païens accusaient faussement les chrétiens des premiers temps. Les prêtres de Rome firent voyager cet homme en divers endroits ; on le faisait monter en chaire et là, devant les auditeurs, il débitait des mensonges que l'on répandait aussi au loin par des écrits. Les prêtres pensaient exciter ainsi le peuple contre les frères et forcer le roi à sévir contre eux. Cette fraude produisit d'abord un effet terrible. Mais le méchant fait une œuvre qui le trompe. Tout d'un coup, fatigué d'être promené de lieu en lieu, cet homme finit par avouer qu'il s'était laissé gagner par de l'argent et qu'il ne connaissait pas du tout les frères. Quelques personnes aussi qui désiraient connaître la vérité, avaient visité secrètement leurs réunions, et ayant trouvé tout le contraire des bruits qu'on avait répandus, s'étaient jointes à eux.

À cette époque, les frères se sentant si grandement isolés, résolurent de chercher à découvrir si, en d'autres contrées, il y avait des chrétiens qui non seulement confessaient Jésus de bouche, mais qui s'efforçaient de le servir, se tenant attachés aux pures doctrines de la parole de Dieu et rejetant l'autorité du pape qu'ils regardaient comme l'Antichrist. Ils auraient aimé, s'il se trouvait de tels fidèles, entrer en relations fraternelles avec eux, afin qu'ils leur fussent utiles à eux-mêmes par leurs enseignements et leur exemple. Dans ce but ils envoyèrent en 1474, de différents côtés, des hommes éprouvés. Quelques nobles se chargèrent des frais et obtinrent du roi des sauf-conduits. Les délégués visitèrent, l'un la Grèce et l'Italie, l'autre la Russie et les provinces avoisinantes, un troisième, accompagné d'un interprète juif, parcourut la Palestine et l'Égypte, un quatrième visita la Thrace. Mais de retour dans leur pays, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient, et que partout ils avaient vu les chrétiens s'abandonner à toute espèce de péchés. En 1486, un synode fut convoqué afin de délibérer sur ce qu'il y avait à faire pour ne pas encourir le reproche de s'être séparés de l'Église. Il fut résolu qu'en quelque lieu et à quelque époque que Dieu susciterait des docteurs et des réformateurs pieux, ils se joindraient à eux. Mais comme, à leur connaissance, de tels hommes n'avaient point encore paru, ils envoyèrent de nouveau, trois ans plus tard, des hommes dévoués en France et en Italie pour chercher si dans ces contrées il y aurait des églises fidèles. Mais là encore, ils constatèrent avec douleur que la plupart de ceux qui portaient le nom de chrétiens, s'étaient détournés des enseignements de la parole de Dieu, soit quant à la doctrine, soit quant à la conduite. Ils trouvèrent cependant quelques âmes qui confessaient le Seigneur, malgré les périls que leur fidélité leur faisait courir. Ils s'entretenaient avec elles de la foi qui leur était commune et les encouragèrent à persévérer dans la voie du salut. C'est en France parmi les Vaudois qu'ils rencontrèrent ces fidèles qui les accueillirent avec une grande affection. Mais ils furent aussi témoins des persécutions que ces frères avaient à souffrir. En Italie, ils virent le supplice de Jérôme Savonarole qui fut brûlé vif à Florence, et que l'on peut considérer comme l'un des précurseurs de la Réformation. Mais ce fut surtout à Rome qu'ils virent à quel point de corruption l'Église de Rome était descendue. C'était Alexandre VI qui occupait alors le trône pontifical, et ce pape avait été dès sa jeunesse un des hommes les plus corrompus que l'on pût rencontrer. On a dit de lui qu'il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines. Nous comprenons quelle impression dut faire sur les deux envoyés des frères la vue de ces iniquités commises par celui qui s'appelait le vicaire de Jésus Christ et le chef de l'Église. De retour dans leur patrie, ils rapportèrent aux frères ce qu'ils avaient vu, et ceux-ci furent convaincus qu'ils n'avaient autre chose à faire pour le moment qu'à prier ardemment pour la chrétienté et à supporter avec patience et courage les épreuves qu'il plairait à Dieu de leur dispenser.

Cependant, durant la période de paix dont ils jouirent, l'église de l'Unité des frères s'accrut d'une manière remarquable. Plusieurs gentilshommes se joignirent à eux et ouvrirent sur leurs terres des maisons de prières. Il y avait déjà, en 1500 environ, deux cents communautés de frères de Bohême. Mais l'ennemi ne sommeillait pas. Le clergé romain chercha à engager le roi Ladislav à les priver de leur liberté. Un édit de persécution bientôt révoqué, il est vrai, fut rendu, mais la diète (\*) décida d'extirper entièrement l'hérésie. Les évêques persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle était sur le point de mettre au monde, ne vivrait pas, si elle ne s'efforçait pas de tout son pouvoir à entraîner le roi dans cette voie de persécution. Le roi, n'ayant pas le courage de lui refuser, pria le Seigneur de renverser ces projets. Les ennemis des frères triomphaient, mais, en dépit de la prédiction des évêques, ce fut la reine qui, en mettant l'enfant au monde, mourut, et l'exécution de l'édit fut arrêtée.

(\*) Diète, assemblée où l'on traitait des affaires publiques.

La protection de Dieu envers les frères se montra à cette époque d'une manière bien visible en diverses occasions. En 1510, les intrigues de leurs ennemis avaient réussi à faire enregistrer par la diète l'édit de persécution dont nous avons parlé. Le grand chancelier Colowrat, qui s'était montré le plus acharné contre les frères, retournant chez lui au sortir de la diète, s'arrêta chez le baron de Colditsch. Là il raconta un jour à table d'un air satisfait les plans de persécution formés contre les Picards, surnom que l'on donnait aux frères. Puis se tournant vers son domestique qui était un de ces frères, il lui dit : « Eh bien, Simon, qu'en dis-tu ? Les voilà tous d'accord pour vous détruire ». — « Oh ! » répondit Simon, « il y a quelqu'un qui n'y a pas encore consenti, et sans lequel on ne fera

absolument rien ». — « Qui oserait s'opposer à tous les États du royaume ? » dit le chancelier avec colère. « Ce ne peut être qu'un traître à la patrie, un scélérat digne du même sort que les Picards ». Et frappant du poing sur la table avec violence : « Puissé-je ne jamais me lever d'ici sain et sauf », ajouta-t-il avec imprécation, « si on laisse en vie un seul de ces Picards ! » — « C'est là-haut qu'est Celui qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il le juge bon », répondit Simon avec courage en élevant sa main vers le ciel — « Coquin », reprit le chancelier encore plus furieux, « tu en feras bientôt l'expérience ». Après ces mots, il voulut se lever de table pour se rendre à son château, mais une douleur subite le força de se rasseoir. Son pied se couvrit de pustules et l'inflammation fit bientôt de tels progrès que tous les moyens employés ne purent l'arrêter. Le chancelier en mourut au bout de quelques semaines. Plusieurs autres cas de morts soudaines et terribles des principaux ennemis des frères produisirent une grande sensation et donnèrent lieu à ce proverbe : « Quiconque est rassasié de la vie, n'a qu'à chercher querelle aux Picards : il n'aura pas plus d'un an à vivre ».

#### **7.4.11 L'unité des frères à l'époque de la Réformation**

Ce chapitre et le suivant viendraient logiquement après ceux qui sont consacrés à la Réforme. Laissés ici conformément au dessein de l'auteur, ils marquent la continuité du travail par lequel l'Esprit de Dieu, parallèlement à la Réforme et largement en dehors d'elle, gardait des hommes attachés à l'Écriture, et indépendants de toute Église établie. Le Seigneur devait se servir de ces foyers d'une lumière en apparence faible et vacillante, pour allumer en maints endroits, 400 ans après Jean Huss, la flamme du Réveil.

Nous avons vu comment les frères de Bohême avaient cherché des chrétiens animés des mêmes sentiments qu'eux. Quelle ne fut pas leur joie en apprenant qu'en Allemagne Dieu avait suscité un puissant champion de la vérité, le réformateur Luther, dont les doctrines s'accordaient avec celles de Huss, et qui dévoilait et combattait les abus et les superstitions de Rome, ainsi que le pouvoir papal. En 1519, quelques prêtres calixtins avaient écrit à Luther pour lui déclarer qu'ils reconnaissaient que sa doctrine était conforme à l'Évangile et pour l'exhorter à persévérer dans la foi. Luther qui, à cette époque, avait déjà combattu les indulgences, les encouragea à s'affermir dans ce qu'ils connaissaient de la vérité, et les avertit de ne pas se laisser entraîner dans l'Église romaine par des concessions ou par des espérances illusoire, car, en le faisant, ils se rendraient coupables de la mort de Huss et de Jérôme de Prague.

Dès que les frères de Bohême eurent appris le témoignage que Luther rendait à la vérité, ils lui envoyèrent, en 1522, deux députés pour le féliciter de l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, et l'assurèrent du concours de leurs prières. Ils lui donnèrent en même temps connaissance de leur doctrine et de leur constitution. Luther les reçut avec affection, et témoigna que cette visite l'avait encouragé. Les frères auraient voulu que Luther introduisît dans les églises d'Allemagne un ordre et une discipline analogues à ce qu'ils avaient chez eux, et ils insistèrent à plusieurs reprises auprès de lui sur ce sujet. Mais Luther ne pensait pas que le moment fût encore venu. Cependant il tendit la main d'association aux envoyés des frères et leur dit : « Soyez les apôtres des Bohémiens ; mes compagnons et moi, nous désirons être ceux de nos compatriotes. Travaillez toujours à l'avancement de la vérité de l'Évangile dans votre pays, suivant que les circonstances vous le permettront ; nous y travaillerons de notre côté, selon les forces que le Seigneur nous donnera, et priez pour nous ». Luther leur rendit aussi le témoignage que depuis le temps des apôtres aucune communauté chrétienne ne s'était autant rapprochée des Églises apostoliques que la leur. Il disait encore : « Bien que ces frères ne nous surpassent pas en pureté de doctrine, ils nous sont supérieurs à l'égard de la discipline ».

D'autres réformateurs rendirent aux frères le même témoignage. Un pasteur protestant qui écrivait vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle, parle ainsi d'eux : « On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vaudois. Ils s'interdisent tout excès de table et toute danse, ainsi que les jeux de cartes et de dés. Ceux qui enfreignent leurs règlements sont exclus de la communauté, après avoir été avertis une ou deux fois, et ils ne peuvent y rentrer qu'après avoir donné des marques certaines et publiques de leur repentance. Dans les jours ouvriers, on ne voit point de fainéants parmi eux ; le dimanche ils s'assemblent pour s'édifier par la parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux connaissent les Écritures mieux que beaucoup d'ecclésiastiques. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler, et les soigner ». Et l'écrivain ajoute : « Voyons-nous pareilles choses parmi nous ? ». C'est un beau témoignage, mais il faut nous souvenir que les œuvres, quelles qu'elles soient, doivent provenir, non de règlements auxquels on est dans l'obligation de se soumettre, mais de la vie de Christ en nous. L'apôtre dit des chrétiens, sauvés par grâce, par la foi : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éphésiens 2:10). Nous ne voulons cependant pas dire qu'une discipline ne soit pas nécessaire dans l'Église, ni qu'il n'y eût chez les frères une vraie piété, une œuvre de Dieu dans leurs âmes. Leur constance dans les persécutions le prouve.

Elles n'étaient pas encore terminées pour eux. En 1547, l'empereur d'Allemagne, Charles-Quint, et son frère Ferdinand, roi de Bohême, s'étaient armés contre les protestants. La nation bohémienne refusa de faire cause commune avec eux contre l'électeur de Saxe, protecteur de la Réforme. On imputa ce refus aux frères, que l'on accusa d'avoir voulu mettre sur le trône de Bohême l'électeur de Saxe. Ce fut leurs rapports avec Luther qui donnèrent naissance à ces accusations. Le roi Ferdinand fit donc arrêter les principaux d'entre les frères qui furent emprisonnés, ou exilés, ou privés de leurs biens. Quelques-uns furent torturés pour obtenir d'eux l'aveu de prétendus complots. Jean Augusta, le premier des anciens des frères, fut mis trois fois à la torture, battu de verges à plusieurs reprises et réduit comme nourriture à des portions de pain et d'eau à peine suffisantes pour entretenir sa vie. Comme on ne put lui faire avouer des crimes qu'il n'avait pas commis, il fut retenu dans les prisons durant seize ans, jusqu'à la mort de Ferdinand. Sa fermeté chrétienne, sa patience, sa piété, jointes aux prières ferventes qu'il adressait au Seigneur, agirent de telle sorte sur ses bourreaux qu'ils se convertirent à la vérité.

Un autre ancien, nommé Georges Israël, montra le même dévouement. On exigeait une rançon de mille florins pour sa liberté. Comme il ne les avait pas, ses amis et des frères offrirent de la payer pour lui. Il refusa, disant : « C'est assez pour moi d'avoir été une fois racheté et pleinement affranchi par le sang de mon Sauveur ; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois par argent ou par or. Gardez votre argent, il pourra vous être utile dans l'exil dont vous êtes menacés ». Il réussit plus tard, par le secours de Dieu, à s'échapper de prison. Il en sortit en plein jour, à la vue de ses gardiens, sous le costume d'un écrivain, la plume à l'oreille, du papier et un encrier à la main. Il put franchir tous les obstacles et se rendit en Pologne, où, comme nous allons le voir, des frères chassés par la persécution s'étaient rendus.

Un autre exemple de délivrance extraordinaire est celui du diacre Bosang. Mis en prison, il pria Dieu ardemment de lui rendre la liberté. S'étant endormi, il vit en songe un vieillard vénérable qui lui montrait un clou planté dans le mur de la prison. S'étant éveillé, il trouva en effet le clou et s'en servit pour agrandir l'ouverture de la fenêtre de manière à ce que son corps pût y passer. Fatigué par son travail, il se rendormit, mais un songe l'avertit de nouveau qu'il était temps de fuir. Il se laissa glisser dans le fossé, trouva les portes du jardin du château ouvertes, ainsi que le songe le lui avait dit, et alla se cacher dans une boutique vide. Mais de nouveau il succomba au sommeil, et fut réveillé par la même voix qui lui dit : « Pourquoi t'arrêtes-tu ici ? Ne sais-tu pas qu'on te poursuit ? ». Il se hâta de sortir de la ville et se réfugia en Prusse, où il mourut en 1551.

Le même édit qui avait frappé les principaux des frères, fit fermer leurs lieux de réunion, et l'on arrêta ou dispersa tous leurs pasteurs, qui ne purent rester dans le pays que secrètement, et furent réduits à se glisser de nuit auprès de leurs frères pour leur donner les

soins de leur ministère. Quant au peuple, on lui donna le choix ou de rentrer dans l'Église romaine, ou de se joindre aux Calixtins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six semaines. Un grand nombre se laissèrent intimider et se joignirent aux Calixtins ; mais la plupart se retirèrent en Pologne en 1548. Le petit nombre de ceux qui ne sortirent pas du pays, resta caché ou se dispersa.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur ce qui concerne les frères qui émigrèrent en Pologne d'où, d'ailleurs, sous l'influence de l'évêque romain de Posen, un édit fut bientôt rendu par le roi Sigismond-Auguste, qu'ils eussent à évacuer immédiatement le pays. Ils se retirèrent en Prusse, où ils furent accueillis avec bonté par le duc Albert. Leur court séjour en Pologne ne fut cependant pas sans fruit. L'Évangile y fut reçu par quelques personnes de la noblesse et de la bourgeoisie, et de temps à autre, un des pasteurs d'entre les frères établis en Prusse venait visiter les nouveaux convertis.

Une des conversions remarquables de ce temps-là fut celle du comte d'Ostrog. Il fut gagné au Seigneur à l'heure même où il se rendait dans l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché par la grâce, il fut un homme plein de zèle et d'ardeur pour la vérité. Il demanda aux frères de Prusse un prédicateur pour ses domaines, et on lui envoya, en 1551, Georges Israël. Celui-ci revint donc en Pologne et, dans l'espace de six ans, il rassembla vingt communautés de frères. D'autres travaillèrent à la même œuvre, de sorte que, dans cet espace de temps, le nombre des assemblées s'éleva à près de quarante.

Mais la haine des ennemis de la vérité ne permettait pas à Georges Israël de prêcher autrement que dans des réunions secrètes. Les frères plaçaient devant les maisons des hommes de confiance qui en interdisaient l'entrée aux personnes inconnues ou suspectes. Afin d'empêcher que la voix du prédicateur ou les chants de l'assemblée fussent entendus dans la rue, on garnissait les fenêtres de coussins de lit. L'évêque de Posen ayant été informé de ces assemblées, aposte une quarantaine de mauvais sujets, et leur donna ordre de saisir et de lui livrer Georges Israël. Celui-ci, cependant, ne s'enfuit, ni ne se cacha. Il continua d'aller et de venir dans la ville, se remettant à la protection du Seigneur, sans négliger pourtant les moyens que la raison et la prudence lui suggéraient. Il changeait souvent de costume, tantôt vêtu en gentilhomme, tantôt comme un voiturier, un cuisinier ou un manœuvre. En allant visiter les frères, il rencontrait souvent des hommes chargés de l'arrêter, mais le Seigneur ne permit pas que jamais ils le reconnussent.

Les tentatives faites pour réunir les frères aux Églises protestantes, luthériennes et réformées, appartenant à l'histoire de la Réformation, nous n'en parlerons pas.

Les frères, en Bohême et en Moravie, retrouvèrent quelque repos sous le gouvernement doux et paisible de l'empereur Maximilien II. Dès 1564, ils obtinrent de lui la liberté de rouvrir leurs lieux de réunions et d'exercer leur culte. Cela ramena dans le pays un grand nombre de ceux qui avaient été forcés d'en sortir. Mais leurs ennemis cherchèrent de nouveaux moyens de les perdre. En 1563, le grand chancelier de Bohême, Joachim de Neuhaus, se rendit à Vienne, et sollicita instamment l'empereur de signer un édit ordonnant l'entière destruction des églises des frères. L'empereur céda, et le grand chancelier repartit pour la Bohême plein de joie. Mais cette fois encore, le Seigneur intervint pour empêcher que l'édit fût mis à exécution. Comme le dit le prophète : « Prenez un conseil, et il n'aboutira à rien ; dites la parole, et elle n'aura pas d'effet ; car Dieu est avec nous » (Ésaïe 8:10). Tandis que le grand chancelier traversait le Danube sur un pont de bois près de Vienne, une des travées du pont se rompit sous lui, et il fut précipité dans le fleuve avec toute sa suite et son bagage. Six cavaliers seulement purent avec leurs chevaux se sauver à la nage. L'un d'eux, un jeune gentilhomme, vit le chancelier reparaitre au-dessus de l'eau. Il le saisit par sa chaîne d'or et le soutint jusqu'à ce qu'un bateau fût venu à leur secours. On le tira hors de l'eau, mais il était déjà mort. Quant à la cassette qui renfermait l'édit rendu contre tant d'innocents, le courant l'emporta, et on ne put jamais la retrouver. Le gentilhomme qui avait ainsi échappé à la mort fut si frappé de la protection que Dieu avait accordée aux frères en cette occasion, qu'il se joignit à ceux-ci. Dans un âge très avancé, il rendait encore témoignage à cet événement remarquable. L'empereur, loin de renouveler l'édit, exprima au contraire des sentiments très favorables aux frères qui jouirent pendant longtemps d'un repos entier.

Ils profitèrent de ce temps pour faire une autre traduction de la Bible en langue bohémienne, et comme la première avait été faite sur la version latine appelée la Vulgate, ils envoyèrent quelques-uns de leurs jeunes gens qui se destinaient au ministère, aux universités de Wittemberg et de Bâle, pour y étudier les langues originales dans lesquelles la Bible a été écrite. Lorsqu'ils furent de retour, ils se réunirent avec un certain nombre de pasteurs chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise. Ce grand travail ne prit pas moins de quatorze années, et c'est encore cette version qui sert de nos jours.

Les frères avaient reconnu qu'il y avait pour les jeunes gens qui allaient étudier dans les universités étrangères, le danger d'en rapporter beaucoup de vanité et de choses contraires à la simplicité dans laquelle ils désiraient marcher. Ils établirent donc trois séminaires pour que les jeunes gens pussent y faire leurs études. Mais n'y avait-il point en cela même un écart à la simplicité dans laquelle leurs prédécesseurs avaient marché ? Comme nous l'avons fait remarquer, sont-ce les études qui forment les serviteurs de Dieu ? Elles peuvent servir lorsqu'on les possède, et Dieu a pourvu en différents cas à ce qu'il y eût des hommes pieux versés dans la connaissance des langues étrangères et capables d'étudier la Bible dans les langues où elle a été écrite, et d'en donner des versions. Mais ils n'avaient pas étudié en vue de cela. Encore moins est-il nécessaire, pour un fidèle ministre de Jésus Christ, d'étudier la théologie, comme on la nomme, et toutes les branches qui s'y rapportent.

Mais les frères commirent une autre faute qui amena finalement leur ruine. La liberté et l'existence de leur culte n'avaient pas été reconnues par le gouvernement, et ils crurent que ce serait un avantage pour eux de l'obtenir. C'était rechercher l'appui du monde et, par conséquent, ne plus compter absolument sur celui de Dieu. Il y avait plus. Ils ne pouvaient obtenir cet avantage ou ce qu'ils estimaient tel, car c'était plutôt un malheur, qu'en s'unissant aux Calixtins et aux Luthériens. Ces trois partis non catholiques devaient présenter à l'empereur une confession de foi commune.

On convoqua donc une assemblée où chaque parti envoya des députés et l'on rédigea une confession de foi renfermant seulement les articles sur lesquels on était d'accord. Cette confession, signée de tous les députés, fut présentée à l'empereur qui la reçut favorablement et promit sa protection à tous ceux qui y adhèreraient. Mais il est évident que cette alliance avec les Calixtins et les Luthériens n'avait pu se faire qu'en passant sous silence des points que les frères jugeaient importants, et cela n'était-il pas regrettable ? Nous devons reconnaître chez tous les vrais chrétiens ce qui, dans leur foi, est selon Dieu et sa Parole ; mais si nous estimons qu'ils n'obéissent pas à la Parole dans leur marche, devons-nous nous associer à eux ?

Les frères avaient obtenu ce qu'ils désiraient, de sorte qu'aux yeux de l'homme, ils étaient plus solidement établis. Ils eurent à essuyer un orage passager après la mort de Maximilien II. Rodolphe II, son successeur, se laissa entraîner par les Jésuites à renouveler l'édit de persécution publié en 1506 par Ladislas. Il eut un commencement d'exécution ; tous leurs temples furent fermés ; mais l'empereur revint bientôt sur ces mesures. Il reconnut qu'il s'était arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu, et non seulement il révoqua l'édit de persécution, mais il accorda, en 1609, aux frères et à tous ses sujets protestants de Bohême et de Moravie, le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et d'avoir auprès du gouvernement des défenseurs ou avocats de l'Église pour défendre leurs droits. Chose remarquable, les Jésuites auraient voulu que les frères fussent exclus de cette concession. Trouvaient-ils en eux des champions plus fermes de la vérité et des adversaires de Rome plus redoutables ? Ou bien les haïssaient-ils davantage comme successeurs de Huss, le précurseur de la Réforme ? Quoi qu'il en soit, les États de Bohême s'opposèrent à leurs sollicitations ; les frères jouirent des mêmes droits que les autres.

#### 7.4.12 Ruine des églises des Frères de Bohême

Les frères se trouvèrent ainsi au plus haut point de prospérité extérieure, mais moins forts spirituellement que durant les cent années qu'avaient duré leurs persécutions, et où la force du Seigneur se montrait dans leur infirmité. C'est ce que reconnaît avec douleur un de leurs évêques qui fut témoin de leur déclin et de leur ruine. « Hélas ! » dit-il, « la liberté religieuse (que l'empereur venait de leur donner) dégénéra bientôt en liberté charnelle. De là vint que dès l'abord cette liberté qui occasionna enfin la sécurité de la chair, ne plut point aux âmes pieuses qui en redoutaient les suites fâcheuses ». En effet, dès lors les frères se relâchèrent dans l'observation de leur discipline particulière ; et du relâchement ils tombèrent dans des fautes qui leur apportèrent des souffrances que l'on ne peut toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

En 1612, l'empereur Rodolphe mourut. Ferdinand II lui succéda comme empereur et comme roi de Bohême. Aussitôt Rome s'efforça de faire mettre à exécution les décrets du concile de Trente contre les protestants, à commencer par ceux de Bohême et de Moravie. On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, sans aucun égard à leurs réclamations basées sur l'édit de tolérance. Alors les protestants, oubliant que les chrétiens n'ont pas à faire valoir leurs droits, mais plutôt à souffrir qu'on leur fasse tort, refusèrent obéissance à Ferdinand II et choisirent pour roi l'électeur palatin, prince qui avait pris parti pour la Réformation. Ils allèrent plus loin, et en vinrent aux voies de fait ; ils précipitèrent des fenêtres du château de Prague les représentants de l'empereur. C'était une révolte que la parole de Dieu condamne, car elle nous dit : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; de sorte que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu ; et ceux qui résistent feront venir un jugement sur eux-mêmes » (Romains 13:1-2). L'Écriture n'autorise donc pas ceux qui se trouvent sous un mauvais gouvernement de le renverser par la force et d'en établir un autre. Elle nous dit que « c'est une chose digne de louange si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement » (1 Pierre 2:19). Cet acte de violence de la part des protestants de Bohême fut l'origine de cette terrible guerre appelée dans l'histoire « la guerre de Trente ans ». Nous n'avons pas à nous en occuper, mais dire seulement quels en furent pour les frères les résultats. Peut-être eurent-ils peu de part à cette résistance armée, mais ils furent enveloppés dans tous les maux qui fondirent sur les protestants après la défaite de ceux-ci dans la bataille de Weissenberg, près de Prague, en 1620. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers, d'autres s'enfuirent dans les pays voisins. Les principaux d'entre eux furent attirés à rentrer dans leur pays, sous la promesse d'un pardon absolu. Mais comme, au temps de Huss, on ne respecta pas le sauf-conduit de l'empereur, de même, deux cents ans après lui, on ne tint pas la promesse de pardon envers ceux qui y crurent. Dès qu'ils furent rentrés, on les jeta en prison et plusieurs furent condamnés à mort.

C'est ainsi que, le 21 juin 1621, furent décapités vingt-sept des défenseurs les plus considérés des protestants, dont presque la moitié faisaient partie des frères. On peut dire qu'ils moururent comme confesseurs de la vérité, car bien qu'ils eussent commis une faute, en voulant soutenir par la force leurs droits, ils auraient pu sauver leur vie, en reniant leur foi. En effet, dès que la sentence eut été prononcée, les prêtres catholiques s'empressèrent de les exhorter à entrer dans l'Église romaine, les assurant que dans ce cas l'empereur leur ferait grâce. Mais ils repoussèrent les paroles des prêtres avec fermeté et une connaissance des Écritures qui firent que ceux-ci étonnés se retirèrent. Un fait montre la haine singulière des papistes contre les frères. Tandis qu'aux autres protestants on accorda qu'ils fissent venir des ministres luthériens pour prier et prendre la cène avec eux, cette douceur fut refusée aux frères.

L'échafaud avait été dressé devant la maison de ville. On y conduisit les condamnés la veille de l'exécution. Il y avait, dans cet édifice, quelques condamnés qui n'étaient pas de la noblesse. Dès qu'ils apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres et les accueillirent en chantant des cantiques. Le peuple, attiré par ce spectacle, versait sur les victimes des larmes de compassion.

Ceux qui allaient être exécutés passèrent presque toute la nuit en saintes conversations, en prières et dans le chant des louanges de Dieu. Dès l'aube du jour, ils se couvrirent de leurs plus beaux vêtements, comme pour une fête, et lorsqu'à cinq heures, un coup de canon donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitant mutuellement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort. Le moment du supplice étant arrivé, comme on les emmenait un à un, ils se firent à chaque départ de touchants adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés », disait aux autres celui qui partait ; « qu'Il vous donne la consolation du Saint Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez par votre mort, ce que vous avez affirmé du cœur et de la voix ». Et les autres répondaient : « Que Dieu bénisse le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père. Nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste ».

Nous donnerons quelques détails sur l'exécution de quelques-uns de ces confesseurs de Christ ; nous les verrons fidèles jusqu'à la fin. Le premier qui fut conduit à l'échafaud fut le comte de Schlik, premier défenseur de l'église des frères. C'était un homme de grands talents et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Sa sentence portait qu'après avoir été décapité, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour. L'ayant entendue, il s'écria : « C'est peu que de perdre un sépulcre ». Le prédicateur qui l'avait accompagné, l'exhortait au courage. « Ah ! » dit-il, « je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte. Je me suis déclaré pour la religion dans sa pureté, je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je lui garde ». Le matin déjà, en entendant le signal du canon, il s'était écrié : « Voilà l'avant-coureur de la mort ; je serai le premier à la voir : Seigneur Jésus, aie pitié de nous ! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil qui se levait, et dit : « Jésus, soleil de justice ! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle ». Puis il s'agenouilla en priant et reçut le coup de mort. Les spectateurs étaient touchés jusqu'aux larmes en voyant la sérénité qu'il garda jusqu'au dernier moment.

Après lui, vint Wenceslas, baron de Budowa, qui appartenait aussi à l'église des frères. Il était également un de leurs défenseurs. C'était un vieillard de soixante-seize ans, un homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui, sous l'empereur Rodolphe, avait occupé des places importantes. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté et revint seul à Prague, sa conscience ne lui permettant pas, disait-il, d'abandonner la bonne cause. « Peut-être », ajouta-t-il, « le Seigneur veut-il que je la scelle de mon sang ? ». Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin : « Moi », reprit-il, « mourir de chagrin ! Vois-tu (dit-il en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui. Là je demeure journellement, mangeant la manne du ciel et buvant l'eau de la vie. Personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa est mort de chagrin ».

Peu de jours avant que la sentence de mort eût été prononcée contre lui et ses compagnons, il eut un rêve remarquable qui fit sur son esprit une impression très grande. Il lui semblait se promener dans une verte prairie où tout ce qui l'entourait était beau et agréable. Ses pensées, même dans son rêve, étaient naturellement occupées de l'issue probable de son procès. Tout à coup un messenger brillant de lumière s'approcha de lui, plaça dans sa main un petit livre, puis disparut. En ouvrant le livre qui lui était donné d'une manière si étrange, il vit que les feuillets étaient d'une soie blanche comme la neige, sans rien d'autre écrit que ce verset plein d'encouragement : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira » (Psaume 37:5). Tandis qu'il méditait sur ces paroles divines, un autre personnage vint vers lui, portant dans ses mains un vêtement blanc qu'il jeta sur ses épaules, et là-dessus il s'éveilla (lire Apocalypse 3:4-5 ; 7:9).

Plus tard, en montant sur l'échafaud, il fit allusion à ce songe, regardant cette robe blanche comme un emblème de la justice divine dont par grâce il était revêtu.

Des prêtres ne discontinuèrent pas leurs tentatives jusqu'à son dernier jour sur la terre, pour l'engager à renier sa foi. Deux capucins vinrent vers lui pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. — « Oh ! par la grâce de Dieu, je le connais », répondit-il. — « Peut-être que monseigneur se trompe », insistèrent-ils. — « Non, non », reprit Budowa ; « mon espérance se fonde sur la parole de Dieu qui ne peut tromper. Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que Celui qui a dit : Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ». Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'Église romaine, il offrit de leur montrer à son tour le vrai chemin du ciel ; mais les pauvres capucins déconcertés s'en allèrent en faisant le signe de la croix.

Après eux vinrent deux jésuites, le jour même du jugement. Ils arrivèrent dans sa prison, le matin de bonne heure, et commencèrent par louer sa grande science, puis manifestèrent le désir de sauver son âme. Il leur répondit d'une manière simple, mais ferme et décidée. « Plût à Dieu que vous fussiez aussi sûrs de votre salut que je le suis du mien, par le sang de l'Agneau ».

— C'est bien, répliquèrent-ils en le pressant, mais ne présumez pas trop de vous-même ; l'Écriture ne dit-elle pas : Personne ne sait s'il mérite la grâce ou la colère ?

— Où se trouvent ces paroles ? Voici la Bible, montrez-les moi, répondit le noble témoin de la vérité.

— Si je ne me trompe, dit l'un, c'est dans l'épître de Paul à Timothée.

— Vous voulez m'enseigner la voie du salut, dit Budowa, vous qui connaissez si mal la Bible ! Que le croyant puisse être assuré de son salut nous est démontré par ces paroles de Paul : « Je sais qui j'ai cru », et encore : « La couronne de justice m'est réservée ».

— Oh ! répondit le jésuite, montrant encore plus son ignorance ; ce n'est pas vous, ni aucun autre que cela concerne ; Paul ne disait cela que de lui-même.

— Tu te trompes, répartit hardiment le baron ; car l'apôtre ajoute aussitôt : « Et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Timothée 4:8).

C'est ainsi, et par d'autres déclarations des Écritures qu'il leur montra tellement leur ignorance qu'ils le quittèrent pleins de confusion et de colère, le nommant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud. Il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, et dit : « Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyr ! » Puis il se mit en prière en élevant sa tête qui tomba sous le glaive du bourreau et fut placée sur une tour.

Après quelques autres, ce fut le tour du seigneur de Kapplisch, vieillard de 86 ans. Il dit au ministre luthérien qui venait visiter les condamnés : « Aux yeux du monde ma mort est ignominieuse, mais devant Dieu elle est glorieuse. En entendant prononcer ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler, mais par la grâce de Dieu je n'ai maintenant aucune crainte de la mort ». Avant d'être exécuté, il dit en s'habillant au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces ». Et comme le prédicateur lui répondait que la justice de Dieu en Christ nous ornait intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui », dit le bon vieillard ; « mais je veux me parer même au dehors en l'honneur de l'Époux de mon âme ». On l'appela, et il dit : « À la garde de Dieu, il y a assez longtemps que j'attends ». Comme il était très faible sur ses jambes et qu'il avait quelques marches à descendre, il demanda à Dieu de le fortifier, afin de ne pas fournir en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis. Il avait aussi fait demander au bourreau de frapper de son glaive au moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse s'il tardait trop. Mais au moment de l'exécution, le pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux, que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ ; présentez-lui maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux ». Le vieillard l'éleva aussi haut qu'il put, en disant : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains », et pendant cette prière, le bourreau frappa, sa tête tomba et fut placée sur un portail.

Nous mentionnerons aussi le supplice de Henri-Othon de Lose, encore un des défenseurs des frères. Il s'était fait scrupule de recevoir la Cène d'un ministre luthérien, et était d'abord affligé d'être privé de participer à ce repas du Seigneur ; mais il fut richement consolé par le Seigneur. Quand le ministre luthérien vint à lui pour l'accompagner sur l'échafaud, il se leva et s'élança vers lui comme dans le ravissement, et lui dit : « Combien je me réjouis de vous voir, homme de Dieu ! Écoutez ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siège, dans une profonde affliction de ne pouvoir pas prendre la Cène, car vous savez que j'aurais voulu un ministre de notre communion. Je m'endormis dans ma tristesse, et voilà que, dans un songe, le Seigneur m'apparut et me dit : « Ma grâce te suffit ; je te nettoie avec mon sang » (\*). À l'instant je sentis en quelque sorte mon sang couler sur mon cœur, et depuis mon réveil je suis singulièrement restauré et fortifié ». Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe : « Oui, crois, et tu as mangé la chair du Fils de l'homme (\*\*). Je n'ai plus peur de la mort ! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges pour me mener à ses noces, et là je boirai éternellement avec Lui la coupe de la joie et des délices ! ». Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, se mit à genoux et dit : « Seigneur Jésus, reçois-moi dans ta gloire », et tandis qu'il prononçait ces paroles, le bourreau fit tomber sa tête.

(\*) Il ne faut pas oublier que les frères, de même que les luthériens et d'autres chrétiens de diverses dénominations, croient qu'une grâce spéciale est attachée au fait de prendre la Cène. Elle est un privilège, mais ne confère aucune grâce, bien qu'on jouisse en son cœur de ce mémorial de l'amour du Sauveur.

(\*\*) Allusion à Jean 6:53.

C'est dans cette même paix et cette même joie que moururent tous les autres. Aucun d'eux ne fléchit et ne pensa à renier sa foi. « Eux l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (Apocalypse 12:11).

Après ces exécutions, le gouvernement procéda à l'extirpation totale du protestantisme dans toute la Bohême et la Moravie. Tous les prédicateurs des frères et les autres ministres protestants qui étaient à Prague en furent chassés, et peu après cette mesure s'étendit à toute la Bohême et la Moravie. Plusieurs des pasteurs expulsés se cachèrent dans des cavernes d'où ils visitaient secrètement leurs frères, mais on les découvrit successivement et on les mit à mort ou on les fit sortir du pays. On remarquera que ces moyens violents ne furent pas employés seulement à l'égard de ceux qui avaient pris part à la guerre et qu'on pouvait taxer de rebelles, mais envers tout ce qui était protestant, de sorte qu'il est évident qu'il s'agissait au fond, non d'une question de politique, mais de la question religieuse, et de la volonté de la part du romanisme d'exterminer ou d'expulser tous les protestants, les frères et les autres.

Les temples furent purifiés avec de l'eau bénite ; on battit les chaires et les tables de communion à coups de verge ; les coupes de la Cène furent souillées ; plusieurs milliers de Bibles et d'autres livres religieux furent brûlés sous le gibet ; les cadavres des protestants furent arrachés de leurs sépultures et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes souffrirent la mort avec la foi et le courage qu'avaient montrés leurs prédécesseurs ; d'autres supportèrent avec joie la prison, les mauvais traitements et la perte de leurs biens, et s'exilèrent volontairement dans d'autres contrées.

Pour remplacer les pasteurs exilés ou mis à mort, on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres, et comme ces hommes de rien ne réussissaient pas à gagner le peuple, on institua une commission de réforme qui devait par ruse ou par force obliger le reste

des protestants à abjurer leur foi. On mit en usage tous les moyens possibles pour arriver à ce but ; on ne craignit pas de leur dire qu'ils pouvaient croire dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieurement à l'Église romaine, et qu'ils se soumissent au pape.

Le plus grand nombre ne se laissaient pas ébranler, parce que les seigneurs, comptant sur les princes protestants d'Allemagne, leur faisaient espérer une délivrance prochaine. Mais bientôt toute la noblesse, après avoir été ruinée par toute sorte d'extorsions et dépouillée de tous ses biens, fut bannie du royaume. Plusieurs centaines de familles de nobles ou de riches bourgeois se dispersèrent en Pologne, dans les États allemands, dans la Hongrie et jusque dans les Pays-Bas. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration et le forcer à l'apostasie, mais, en dépit de tout, des milliers de familles trouvèrent moyen de suivre leurs pasteurs dans les privations et la misère, qui en diminuèrent beaucoup le nombre.

Un évêque des frères dispersés, Amos Coménius, exilé comme les autres, écrivait à ce sujet avec une profonde douleur : « Le Seigneur a visité les frères comme par une tempête, et emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a permis que les chefs fussent jetés dans les fers et que leur sang fût répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'églises qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs ont été dispersés et les troupeaux livrés à des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécution ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres, les anciens, les évêques et les diacres ont disparu, et je suis resté seul, à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne ». Coménius ne se dissimulait pas que c'étaient les fautes des frères qui avaient attiré sur eux le châtement de Dieu ; mais cela ne justifie en aucune manière la cruauté de leurs persécuteurs. Ainsi il ne resta plus dans la malheureuse Bohême que quelques débris ignorés de cette Église, réduits à ne s'assembler que de nuit dans les cavernes et les grottes, exposés à des angoisses et à des périls continuels.

Tout cela se passait dans le premier tiers du 17<sup>e</sup> siècle. La fin de ce même siècle fut témoin d'une autre persécution qui présente avec celle des protestants de Bohême des traits à bien des égards analogues, mais où brillèrent aussi, par la grâce de Dieu, la foi et la constance des martyrs. Nous parlons des persécutions contre les protestants de France sous Louis XIV. Elles devaient durer un siècle entier.

### **7.5 Quelques détails sur les descendants des Frères de Bohême et de Moravie jusqu'à la fondation de Herrnhut**

Les persécutions exercées en Bohême et en Moravie contre ceux qui s'étaient séparés de l'Église romaine, n'atteignirent pas seulement les Frères, mais aussi les communautés luthériennes et réformées qui s'étaient formées dans ces contrées. Mais malgré toutes les persécutions, malgré les émigrations en masse dans les pays voisins, en Pologne, en Silésie, en Prusse, en Saxe, etc., émigrations qui, de 1622 à 1730, atteignirent le chiffre de cent mille personnes, il y eut toujours dans ces deux pays des familles qui restèrent attachées aux doctrines évangéliques, bien qu'obligées souvent de dissimuler et de suivre extérieurement les cérémonies du culte romain. Plusieurs non seulement conservèrent ces doctrines pour eux-mêmes, mais les propagèrent, quoique dans le plus grand secret, parmi leurs alentours. D'autres de ces amis de l'Évangile, à cause de la main de fer du clergé qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs domestiques, les lieux retirés où ils gardaient leurs Bibles et leurs livres de dévotion. Ils les lisaient en secret ou les faisaient servir à l'occasion à l'édification des autres. On a vu des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres que sur leur lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins rendu témoignage de leur foi. D'autres moins timides tenaient des assemblées secrètes où ils s'édifiaient en commun. Ils se réunissaient de nuit dans des caves ou autres endroits retirés, toujours exposés à être découverts et à subir de sévères châtements et même la mort.

Ainsi pendant un siècle entier que dura l'oppression de ce pauvre peuple, il se maintint une semence de vérité qui manifesta son existence d'une manière remarquable au commencement du 18<sup>e</sup> siècle. Nous donnerons quelques détails sur ce sujet intéressant.

Parlons d'abord d'un homme distingué à bien des égards par sa science, son attachement à la cause des frères et son dévouement pour eux. Amos Coménius, déjà nommé, pasteur de l'église de Fulneck en Moravie, fut un de ceux qui durent s'exiler. Il se retira en Pologne avec une partie de son troupeau. En 1632, il fut nommé évêque des frères dispersés de Bohême et de Moravie. La désolation des églises navrait son cœur, mais il y voyait un châtement que Dieu leur avait infligé à cause de leur relâchement et de leur association avec le monde. Au moment de quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la frontière, il porta ses regards une dernière fois sur la Moravie et la Bohême, et se mettant à genoux avec ses frères, il supplia Dieu avec larmes de ne pas abandonner entièrement ces contrées et de ne pas les priver tout à fait de sa Parole, mais d'y conserver toujours une sainte semence. Sa prière fut exaucée, comme nous le verrons. Lui-même ne cessa point de s'occuper de ceux qui avaient été dispersés et de les édifier. Il composa pour eux un catéchisme dédié à toutes les brebis dispersées de Jésus Christ, et spécialement à celles de Fulneck et des environs. Il en terminait la préface par ces mots : « Que le Dieu de toute grâce vous donne par son Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur pour la cause de Jésus Christ, d'être persévérants dans la prière, de demeurer affranchis du péché, d'être fermes dans les tentations et dans la tribulation, en vue de la gloire, et pour que vous soyez éternellement avec Lui dans son royaume ». Coménius mourut en 1671, mais son souvenir s'est conservé longtemps dans la contrée de Moravie où il avait exercé son ministère.

Comme l'avait demandé ce fidèle serviteur de Dieu, malgré l'oppression qui pesait sur les frères depuis un siècle, un résidu se maintenait. Il est vrai qu'à l'époque de sa mort, on ne pensait à l'étranger aux Frères de Bohême et de Moravie pas plus qu'on ne pense à un mort, mais des germes de vie existaient, et, dès 1701, se manifestèrent. En 1715, il y eut un puissant réveil à Fulneck et dans quelques endroits auprès de Lititz, ce qui attira sur les fidèles un redoublement de sévérité. Quelques-uns émigrèrent, mais le réveil ne fut point arrêté.

Il était donc resté à Fulneck et dans les villages environnants une assez grande quantité de frères, contraints, comme nous l'avons dit, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'Écriture Sainte et leurs livres de cantiques et de dévotion. Ils tenaient tous les matins et tous les soirs, et surtout le dimanche, des réunions que les magistrats n'ignoraient pas, et qui attiraient de temps à autre aux fidèles de nouvelles épreuves. Il est vrai que, pour les gagner ou les endormir, les prêtres romains leur avaient accordé pour un temps la Cène sous les deux espèces ; mais cette faible concession leur ayant été enlevée, ils se mirent à prendre la Cène entre eux en secret, et Dieu ne les laissa pas sans conducteurs pour les encourager.

Après le départ de Coménius, plusieurs des prédicateurs des frères s'étaient réfugiés à Zauchtenthal, village près de Fulneck, et tenaient là des assemblées, de sorte que la connaissance de l'Évangile s'y conserva. Parmi ces hommes, il y eut Martin Schneider qui instruisait la jeunesse, et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Coménius. Sa conduite attira l'attention des prêtres. Il fut cité devant les magistrats, mis plusieurs fois en prison, et aurait été condamné à être brûlé, si des maîtres catholiques, chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

Après lui, les assemblées se tinrent chez son cousin Samuel Schneider. Lui aussi, accusé d'être un des docteurs des frères, fut sur le point d'être pendu. Il n'échappa que par une sorte de miracle. Il continua malgré tout ses prédications et mourut en 1710. Il s'endormit plein de joie, et scella dignement une vie de foi en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il avait rendu à l'Évangile. Il ne cessait de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance ; son cœur débordait de joie à la pensée de se trouver bientôt auprès de son Seigneur. « Là », disait-il, « je verrai aussi ses chers apôtres, ses prophètes, tous les martyrs qui ont souffert



pour son nom, et toute la nuée des confesseurs et des témoins qui n'ont pas aimé leur vie, mais l'ont donnée pour Jésus ; et je serai pour toujours avec le Seigneur ». « Regardez », disait-il aux siens, « regardez la fin de ces hommes ! » paroles qui pouvaient bien s'appliquer à lui-même. Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'extrême-onction, mais Schneider lui répondit : « Je suis déjà oint et scellé par le Saint Esprit pour la vie éternelle ; l'onction que vous voulez me donner est donc bien inutile ». — « Pensez-vous donc mourir en état de grâce sans avoir reçu l'extrême-onction ? » lui demanda le prêtre. Schneider, montrant du doigt le soleil, répondit : « Aussi sûrement que M. le curé voit le soleil briller dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé ». — Alors le prêtre dit : « Bien, bien, Schneider ; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon catholique, et que vous ne faites aucun cas des saints ». — « Les gens ont dit beaucoup de mal de moi », répliqua Schneider, « et ils m'ont fait beaucoup de chagrin sans motifs ; mais je me suis efforcé pendant toute ma vie de marcher sur la trace des saints, et d'imiter leur conduite ». Le prêtre se tut, et en s'en allant il dit à ceux qui étaient présents : « Que je meure de la mort de ce juste ! »

Un autre fidèle témoin de ces temps-là, fut Georges Joeschke, de Sehlen. C'était un véritable descendant des frères de Bohême, un de ces patriarches pieux auprès desquels les amis cachés du Seigneur venaient chercher des encouragements et des consolations dans ces temps de tribulations. Il était en correspondance intime avec les frères de Fulneck et des environs, de Zauchtenthal, de Schoenau, de Kunerwald, etc. Ils avaient coutume de se réunir tour à tour dans chacun de ces endroits pour s'y entretenir dans la tristesse de leur cœur et avec beaucoup de larmes et de prières, de la doctrine du salut, de l'état des frères, de l'oppression qui pesait sur ceux qui restaient fidèles. On constatait avec douleur que le nombre des familles de ceux-ci diminuait à cause des mariages avec des catholiques, et le gouvernement ne cessait d'agir pour favoriser cette diminution.

Georges Joeschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier pour ce pauvre résidu, de consoler, d'avertir et de fortifier ce qui s'en allait mourir. Il s'intéressait particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture sainte, les écrits des frères et ceux de Luther. En même temps, il leur disait que chacun doit être pour lui-même assuré de son salut et du pardon de ses péchés, et qu'étant sauvés, nous n'avons plus à vivre pour le monde, mais pour Jésus ; que, sans cela, eût-on toute la science possible, on peut être perdu.

Il avait eu, dans un âge très avancé, un fils qu'il aimait tendrement. Voyant, en 1707, sa fin approcher, il rassembla autour de son lit ses neveux et son enfant pour leur donner sa dernière bénédiction. Il les exhorta solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître. Il leur dit de s'attacher à Lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance ; « car Dieu », ajouta-t-il, « exauce la prière de ses élus qui crient à Lui nuit et jour ».

Puis il dit encore : « Il est vrai que notre liberté est anéantie ; la plupart des descendants des frères se livrent de plus en plus à l'amour du monde, et sont engoutis par le papisme. Toutes les apparences semblent indiquer que la cause des frères est perdue. Mais, mes enfants, vous la verrez : il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Aura-t-elle lieu en Moravie, ou bien quitterez-vous cette Babel ? je l'ignore ; mais je suis sûr que cela ne tardera plus longtemps. Je penche à croire que vous sortirez du pays et que vous trouverez un lieu où vous pourrez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps viendra, soyez prêts, et prenez garde d'être les derniers ou de rester tout à fait en arrière. Souvenez-vous de mes paroles. Enfin je vous recommande ce petit, mon seul enfant. Je le recommande particulièrement à toi, Augustin. Il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous ».

Ayant parlé ainsi, le vénérable vieillard se tourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il donna ensuite sa bénédiction à tous ses neveux, et peu après, il s'en alla auprès de son Seigneur. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans. Jamais les frères Neisser n'oublièrent cet adieu, et ils conservèrent soigneusement dans leur cœur les paroles du serviteur de Dieu.

N'est-elle pas touchante, en effet, cette scène au milieu de ces temps d'oppression ? Ne rappelle-t-elle pas la fin du vieux patriarche Jacob et celle de Joseph ? La foi qui leur faisait voir la sortie des fils d'Israël du pays d'Égypte, la foi qui avait soutenu les frères dans leurs souffrances et la mort même, ne brille-t-elle pas aussi dans les paroles de confiance du vieux Georges Joeschke ? Le Seigneur n'avait pas cessé d'avoir des témoins dans ces malheureuses contrées, et il exauça leurs prières.

Après la mort de ces fidèles confesseurs de la vérité, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs réunions toujours plus secrètes, et, à la fin, de les borner au simple culte de famille, ce qui contribua beaucoup au déclin des assemblées. Tout se réunissait contre elles. La prison, les amendes, les séductions du monde, la crainte de perdre leurs biens, faisaient glisser toujours plus les restes des frères dans la conformité au monde et dans la participation aux cérémonies catholiques.

Comme nous l'avons dit, il y avait cent ans que les frères étaient ainsi opprimés en Moravie, lorsque Dieu agit dans sa grâce pour les délivrer. Et le commencement de cette délivrance s'effectua par les instruments les plus humbles, car c'est ainsi que Dieu se plaît à se manifester. Le premier fut un pauvre mendiant.

En 1716, vivaient encore dans le village de Sehlen les cinq frères Neisser dont nous venons de parler. Ils se réunissaient aussi fréquemment que possible avec leurs voisins, les frères de Zauchtenthal et des environs. Un vieux soldat protestant en congé venait souvent mendier chez eux et les réjouissait par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par les passages des Écritures qu'il leur citait. Il les mit en relation avec les pasteurs luthériens de l'église de Teschen, en Silésie, dont l'un, nommé Steinmetz, était un homme de Dieu qui, avec ses collègues, annonçait la bonne nouvelle du salut, et insistait sur ce que doit être la véritable vie chrétienne. Dès lors les frères allèrent souvent chercher là des encouragements et des lumières, bien qu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

Mais l'homme dont Dieu se servit surtout pour l'œuvre qu'il avait en vue, fut un simple artisan, homme de Dieu et vrai ministre de l'Évangile, « non de la part des hommes, ni par l'homme mais par Jésus Christ, et Dieu le Père » (Galates 1:1). Il se nommait Christian David, et était né en 1690, à Senftleben, en Moravie. Né et élevé dans le papisme, il montrait un grand zèle à en pratiquer toutes les ordonnances ; mais il ne trouvait pas, en les accomplissant, le repos de son âme, lorsque sa conscience le condamnait pour quelque faute commise, et il n'y trouvait pas non plus la force nécessaire pour combattre et vaincre le péché. Dans sa jeunesse, il fut employé à garder les vaches et les brebis, ensuite il apprit l'état de charpentier. Dans l'endroit où il vivait alors, il fit la connaissance de quelques chrétiens évangéliques qui lui montrèrent que le culte des saints et les pratiques romaines n'étaient que des commandements d'homme. Cela ébranla sa foi en l'Église de Rome. Dans la même ville se trouvaient quelques hommes pieux qui, à cause de leurs réunions et des livres qu'on avait saisis chez eux, avaient été emprisonnés dans une cave. Christian les entendait là prier et chanter jour et nuit, ce qui lui fit une profonde impression, mais il ne se rendait pas compte de ce qui agissait en eux et leur donnait dans l'épreuve une telle paix et une telle joie.

Les Juifs avaient aussi une synagogue dans cet endroit. Christian voyant le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et célébraient leur culte, s'attacha à eux. Mais s'étant entretenu avec eux, il fut jeté dans une grande perplexité, ne sachant plus qui avait raison, les catholiques romains, les prisonniers ou les Juifs.

Il n'avait point encore vu de Bible. Ayant appris que ce livre était la parole de Dieu, il désira vivement l'avoir et réussit à se le procurer. À force de lire et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, les doutes qui l'avaient tourmenté disparurent, et il vit que Jésus était bien le Messie promis. Mais de nouvelles incertitudes surgirent dans son esprit : il se demanda si la Bible était bien la

parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, plus il vit comme toutes les promesses et les menaces qu'elle contient, s'étaient accomplies ; il vit aussi avec quelle vérité l'Écriture trace le caractère des méchants et des croyants et décrit le combat de l'esprit et de la chair. Il comprit ainsi que la Bible est vraiment la parole de Dieu, et que la religion chrétienne, telle que cette Parole la présente, est la seule vraie religion pour laquelle des milliers et des milliers d'hommes ont sacrifié leur vie dans tous les siècles. Dès lors la Bible fut sa lecture favorite et journalière, son délassement et son étude après le travail. Jusqu'à la fin de ses jours, il s'en occupa avec assiduité, et il en était si fortement imprégné que son langage et sa manière de s'exprimer s'en ressentaient. C'est d'après la Bible qu'il apprit à écrire et qu'il forma des caractères qui lui étaient particuliers.

Ayant acquis la conviction que la doctrine luthérienne était celle de l'Écriture sainte, il résolut de se joindre à cette Église. Pour cela il alla en Hongrie, et lorsqu'il entendit à Tyrnau (\*), pour la première fois, le chant d'un cantique dans un temple luthérien, il fut ravi de joie. Mais il n'avait pas encore appris que ceux qui cherchent Dieu ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé. Les luthériens de Hongrie craignaient d'encourir les peines sévères édictées contre ceux qui recevraient un prosélyte catholique, et ils conseillèrent à Christian d'aller en Saxe. Il y consentit d'autant plus volontiers, que le clergé romain commençait à l'épier.

(\*) Petite ville de Hongrie, au nord-est de Presbourg.

Il se rendit d'abord à Leipzig, puis à Berlin. Là, abjurant entièrement le catholicisme, il prit la Cène pour la première fois dans l'église luthérienne. Mais il ne trouva pas encore là ce à quoi il s'était attendu. Il vit partout chez les protestants le désordre et l'impiété, et s'aperçut qu'il ne pouvait pas lui-même vivre sérieusement, sans être un objet de mépris pour le plus grand nombre, et sans rencontrer l'opposition sous toutes sortes de formes. Il s'engagea alors comme soldat, pensant être plus indépendant quant à la conscience. C'était une idée étrange, qui montre que jusqu'alors il n'avait pas encore trouvé la lumière dont son âme avait besoin. Il dut bientôt être désappointé, et quitta l'armée pour retourner en Silésie, afin d'y exercer son premier état de charpentier. Mais persécuté par les Jésuites, il se rendit en 1717, à Gœrlitz, en Lusace (\*).

(\*) La Lusace, contrée au nord de la Bohême, appartenant à la Saxe.

Là il fit la connaissance d'enfants de Dieu plus éclairés, et trouva enfin ce après quoi son cœur soupirait depuis si longtemps, la paix et l'assurance du salut, fruit de la foi au Seigneur Jésus, sans les œuvres de la loi, comme il le prêcha dès lors lui-même. Il se maria et vécut avec sa femme d'une vie tout à fait exemplaire. Mais il se sentait appelé à annoncer l'Évangile partout où Dieu le conduirait ; sa femme, de santé plutôt délicate, ne pouvait l'accompagner, mais d'accord avec lui, elle ne mettait point d'obstacles à ses fréquents voyages. C'étaient ses compatriotes qu'il avait surtout à cœur de visiter, et aucun danger, car il y en avait beaucoup à courir, ne put l'empêcher d'aller vers ceux qui recherchaient la vérité, afin de les éclairer et de les fortifier.

C'est ainsi que, dans cette même année 1717, il arriva chez les frères Neisser, à Sehlen. Il leur expliqua de quelle manière ils devaient lire l'Écriture pour qu'elle leur fût en réelle bénédiction. Puis, eu égard aux circonstances douloureuses où ils se trouvaient, il leur développa ces paroles de l'épître de Jacques, si appropriées à leur position : « Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience ait son œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien. Et si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné » (Jacques 1:2-5).

Ils furent profondément touchés des paroles si simples et si vraies de cet homme de Dieu. Dans le sentiment de leur misère spirituelle, ils désiraient ardemment se rapprocher des contrées où il leur semblait qu'il y avait tant de chaleur et de vie, car ils pensaient que tous les luthériens étaient comme Christian David. Ils le prièrent donc de leur chercher dans un pays protestant un endroit où ils pussent s'établir et vivre selon la piété.

Au bout d'un an et deux mois, Christian David revint. Il avait cherché en vain un lieu de retraite pour ces frères, mais il les encouragea et les fortifia en les exhortant à la patience et à mettre leur confiance en Dieu. Il avait fait une grave maladie, et il leur raconta combien Dieu lui avait accordé de bénédictions dans son épreuve, en lui suscitant des amis dévoués qui l'avaient entouré d'amour. Cette fois il leur développa ces paroles : « Quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle » (Matthieu 19:29).

Ces pauvres frères n'avaient pas besoin d'être stimulés à s'éloigner de leur pays. Ils répétèrent à Christian David combien la contrainte où ils étaient de participer aux cérémonies superstitieuses de l'Église de Rome, qu'ils savaient contraire à la parole de Dieu, blessait leur conscience, de sorte qu'ils n'avaient nul repos. Mais Dieu, dans sa sagesse, trouva bon de les éprouver encore. Trois ans se passèrent avant que leur désir fût accompli.

Pendant ce temps, ils continuèrent à fréquenter autant que possible l'église de Teschen, dont les pasteurs, comme nous l'avons dit, annonçaient fidèlement la voie du salut. Ils firent part au pasteur Steinmetz de leur désir d'émigrer, et furent bien étonnés de l'entendre leur déconseiller de donner suite à leur pensée. Il leur dit que partout ils trouveraient une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et même des persécutions. Les frères furent consternés, mais sans se décourager, ils continuèrent à prier Dieu avec plus d'ardeur, afin qu'il les délivrât de tant de maux.

Tout espoir semblait perdu lorsqu'un matin, le jour de la Pentecôte 1722, Christian David entra chez eux, leur apportant une bonne nouvelle. Un jeune comte de Zinzendorf — il avait alors 22 ans — un enfant de Dieu dévoué qui cherchait à amener des âmes à Jésus, avait acheté une terre en Lusace, et y avait appelé un pasteur fidèle, nommé Rothe. Là était l'asile que Dieu avait préparé aux frères. Voici comment la chose eut lieu. Dans le courant d'une conversation avec un ami, le comte avait appris qu'il y avait à Gœrlitz un charpentier chrétien qui avait rencontré en Moravie des personnes pieuses désireuses de trouver un asile loin de l'oppression de Rome. Le comte fit aussitôt venir Christian David, le reçut avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir, qu'il leur trouverait un endroit où ils ne seraient pas inquiétés par le fait de leur émigration, et qu'en attendant il les recevrait sur sa terre, à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs, mais Dieu les lui destinait pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait à cœur, savoir de faire annoncer l'Évangile parmi les chrétiens, et au loin chez les païens. Nous n'avons pas à raconter ici la vie de Zinzendorf, et ce que Dieu lui donna de faire, mais nous pouvons admirer comment Dieu choisit les instruments de sa grâce dans toutes les conditions sociales, effaçant pour son service les différences de rang, et aussi comment il répond aux prières de ceux qui désirent le servir fidèlement.

Dès que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, ils résolurent de tout quitter pour suivre ce serviteur de Dieu là où une retraite leur était ouverte, car, dirent-ils, cela vient du Seigneur. Deux d'entre eux, Augustin et Jacques, résolurent de partir le mercredi suivant, trois jours après que Christian David était venu les trouver. Les autres frères Neisser ne furent pas aussi vite prêts. Augustin et Jacques d'ailleurs, partant les premiers, devaient les avertir si Dieu bénissait leur entreprise, et alors ils les suivraient. Les deux émigrants laissaient tout, leur avoir, leur maison, leurs amis, leur vieille mère. Leur cœur était déchiré en voyant les larmes de celle-ci, mais ils prièrent ensemble, et Dieu calma sa douleur.

Mais au moment de partir, ils se souvinrent de la recommandation de leur jeune cousin, Michel Joeschke, qui avait alors 18 ans. Jacques le fit venir ; il l'interrogea sur l'état de son âme, et le voyant dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux et lui parla ouvertement de leur projet. « Le temps est venu », dit-il, « que je sorte d'ici pour sauver mon âme et

celle des miens. Augustin et moi, nous sommes résolus à tout abandonner pour aller au lieu que Dieu nous a choisi. Si tu veux, fais-en autant ». Michel pâlit de joie, et plein de reconnaissance envers Dieu, il s'écria : « Certainement j'irai avec vous ! Il y a longtemps que je désirais une telle chose, mais je ne savais comment l'exécuter ». N'est-ce pas une chose touchante de voir ce jeune chrétien abandonner tout pour aller en un lieu où il pourrait servir Dieu ? Alors Jacques lui dit : « Ne dis rien à personne ; fais demain tes affaires comme de coutume, et après le travail de la journée, mets tout de suite tes meilleurs habits, prends avec toi une ou deux chemises, et viens chez moi vers dix heures du soir ».

Michel bénit Dieu et se trouva à l'heure dite au rendez-vous. Ce fut donc le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, à dix heures du soir, que la petite troupe de pèlerins se mit en route, quittant tout, mais pleine de courage et de confiance en Dieu. Elle se composait des deux frères Augustin et Jacques Neisser, leurs femmes et quatre enfants, un garçon de six ans, une fillette de trois ans, et deux jumeaux de deux mois. Il y avait de plus Michel Joeschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, et Christian David qui les guidait. Ils s'en allaient ainsi, bien pauvres et bien chétifs selon le monde, mais précieux au Seigneur qui étendait sur eux sa protection puissante.

Toute la nuit ils marchèrent par des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la frontière de la Silésie. Ils parvinrent ainsi à Niederwiese, ville située dans cette contrée, et là, le pasteur les reçut cordialement. Il se jeta immédiatement à genoux et implora sur eux la bénédiction de Dieu. Le jeune Michel Joeschke resta provisoirement auprès de lui, et les autres poursuivirent leur chemin jusqu'à Gœrlitz où le pasteur Schœffer les accueillit avec affection et les hébergea durant huit jours. De là on les adressa à Bertholdsdorf à un nommé Heitz, intendant du comte de Zinzendorf, homme actif et de grande piété. Le pasteur de l'endroit, Rothe, qui était aussi un chrétien dévoué, lui avait recommandé les émigrants dans une lettre où il disait : « Voici deux de nos frères en la foi qui fuient l'oppression de la Moravie... Je vous prie de soulager ces pauvres étrangers qui ont abandonné, comme Abraham, leur patrie et leur parenté... eux qui ont tout laissé pour le nom de Jésus, et qui ne demandent que le strict nécessaire pour leur nourriture, etc ». Ainsi le Seigneur faisait trouver à ces fidèles témoins des cœurs pleins de sympathie, qui mettaient en pratique la recommandation de l'apôtre : « Que l'amour fraternel demeure » (Hébreux 13:1).

Ils trouvèrent cette même affection fraternelle chez Heitz. Il accueillit les émigrants et les logea provisoirement dans une vieille ferme, depuis longtemps inhabitée. Puis il chercha un endroit où il pourrait les établir. « J'étais tout seul », écrivait-il au comte, « et j'élevai mon cœur à Dieu pour lui exposer la misère et les désirs de ces bonnes gens, et je Lui demandai aussi de ne nous laisser rien faire qui fût contraire à sa volonté. Mais je me sentis la liberté de dire au Seigneur : C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur ».

C'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux étrangers. L'endroit était sauvage, couvert de buissons et marécageux. Aussi la femme d'Augustin Neisser s'écria-t-elle. « Où trouverons-nous du pain dans ce désert ? ». À quoi un nommé Marche, qui se trouvait là, précepteur des petites-filles de la comtesse de Gersdorf, grand-mère du comte, répondit d'un ton solennel : « Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu ».

Christian David, acceptant l'hospitalité offerte aux Neisser, prit sa hache et, l'enfonçant dans un arbre, dit : C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. « Tes autels, ô Éternel des armées ! » (Psaume 84:3). Tel fut l'humble commencement de ces communautés que l'on appela la nouvelle église morave, et qui subsistent de nos jours.

On se mit à l'œuvre pour construire, et quelques mois plus tard la maison étant achevée, les Neisser et peu après Christian David vinrent y habiter. L'excellent Heitz avait voulu dresser lui-même le premier poteau et planter le premier clou du nouveau bâtiment, et tous les jours il était venu encourager les ouvriers. Il voulut aussi faire la dédicace de cette première maison si chétive. Il fit un discours sur le 21<sup>e</sup> chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit une application à la maison qui venait de se construire, et termina par une fervente prière. On chanta un cantique et l'on se sépara plein de joie. L'endroit fut plus tard, en 1724, nommé Herrnhut, ce qui veut dire : « Garde de Dieu ».

Zinzendorf s'était peu occupé de l'établissement de ses nouveaux hôtes, mais, à l'occasion de l'installation du pasteur Rothe à Bertholdsdorf, il s'adressa à eux en ces termes : « Vous, bien-aimés étrangers et voyageurs que le Dieu éternel a conduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru, car toutes les promesses de Dieu s'accompliront pour vous. Devancez les autres habitants dans la foi et les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant tous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon peuple ; le sel est une bonne chose.

« Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas devancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas seuls de la nourriture qui vous est préparée. Venez, allons tous au Sauveur. — Il donnera à son peuple la force et des bénédictions de paix ».

Combien ces pauvres réfugiés devaient jouir de l'amour fraternel qu'ils rencontraient et la liberté où ils se trouvaient, en pensant à la dure oppression qui avait pesé sur eux. Ils avaient tout quitté, leurs biens, leurs parents, leurs amis, et voilà que la parole de Jésus s'accomplissait à leur égard : ils trouvaient déjà en ce temps-ci beaucoup plus que ce qu'ils avaient laissé, en attendant, dans le siècle à venir, la vie éternelle (Luc 18:29-30). Zinzendorf n'avait pas encore vu l'installation des réfugiés. Comme nouvellement marié, il se rendait chez lui avec sa jeune femme et qu'il traversait la forêt, il aperçut une maison qu'il ne connaissait pas. On lui dit que c'était celle des réfugiés de Moravie. Il y entra, leur souhaita la bienvenue de la manière la plus affectueuse, se mit à genoux avec eux, et demanda au Seigneur de bénir cet endroit et d'avoir toujours les yeux sur lui.

Au commencement de 1723, Christian David se rendit de nouveau en Moravie auprès des trois autres frères Neisser. Ceux-ci avaient été appelés à rendre compte de l'évasion de leurs deux frères, car on ne permettait pas aux malheureux qui voulaient rester fidèles de quitter le pays : autre trait commun avec les protestants de France qui ne réussissaient à émigrer qu'avec la plus grande peine et exposés à beaucoup de périls. Les frères Neisser, ne voulant pas donner les renseignements qu'on leur demandait, furent jetés en prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils prièrent les autorités du pays, qui étaient des jésuites, de leur donner la permission de quitter la contrée. On leur répondit par la menace de les remettre en prison. Ils se décidèrent alors à partir sans autorisation en laissant tout leur avoir. C'est à ce moment que Christian David arriva chez eux, et peu de mois après, en été, ils partirent avec leurs familles, au nombre de dix-huit personnes. À travers bien des dangers ils arrivèrent heureusement auprès de ceux qui les avaient précédés. Le bon intendant Heitz obtint pour eux la permission de bâtir une maison à côté de celle de leurs frères, et ils s'établirent là, gagnant avec beaucoup de peine, en travaillant de leurs mains, de quoi vivre, mais toujours remplis de courage et de foi.

Le Seigneur veillait aux besoins spirituels de la petite colonie. Le baron de Watteville, d'une famille noble de Berne, ami de Zinzendorf, avait passé par de terribles combats d'âme. Des doutes sur toutes choses le tourmentaient et l'avaient jeté dans un profond découragement. Il suppliait Dieu de se révéler à lui, et de lui donner une certitude entière et vivante de son existence. Zinzendorf chez qui il se trouvait, s'efforçait de le soutenir par ses prières et ses exhortations. Enfin cette parole : « Dieu est amour », le saisit et le toucha si puissamment qu'il tomba sur sa face devant Dieu et resta plusieurs heures dans cette attitude, répétant sans cesse ces précieuses paroles qui le firent passer des ténèbres à la lumière. Il fut un zélé et dévoué collaborateur de Zinzendorf dans l'œuvre que Dieu donna à celui-ci d'accomplir. Il avait un grand amour pour les chrétiens pauvres et vint occuper une petite chambre dans la première maison de Herrnhut, ce qui causa une grande joie aux réfugiés. Ce fut pour eux un temps de bénédiction, car ils étaient soutenus chaque jour par les exhortations chrétiennes de ce frère. Ils appréciaient d'autant plus sa présence auprès d'eux que le pasteur demeurait loin. D'ailleurs tous les premiers réfugiés de Moravie se réunissaient aux assemblées tenues chez Heitz. Là les

vérités du salut étaient exposées avec suite et clarté. On y comparait l'Écriture avec l'Écriture ; tous ceux qui savaient lire y apportaient leur Bible, et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Cela fut très utile aux réfugiés.

Vers la fin de la même année 1723, Christian David retourna en Moravie et se rendit à Zauchtenthal où eut lieu, et dans les environs, un réveil remarquable. Il arriva chez David Schneider, petit-fils du vieux et fidèle Schneider dont nous avons parlé. Il y avait là encore un peu de vie. Quelques hommes, avides de la vérité, se réunirent auprès de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'ils ne connaissaient plus.

De là il se rendit à Kunewald, village voisin où il prêcha à une nombreuse assemblée sur les béatitudes (Matthieu 5:1-12). Son discours produisit un effet extraordinaire. Un réveil merveilleux s'ensuivit à Zauchtenthal et à Kunewald. On se transmettait de l'un à l'autre la bonne nouvelle du salut. On s'entretenait dans les maisons, dans les rues, sur les routes. Il n'y avait que peu de familles qui ne fussent pas saisies par la puissance de la grâce. À Kunewald, un jeune homme de vingt ans, Melchior Nitschmann, commença à tenir des réunions ; un autre, nommé David Nitschmann, jeune tisserand de dix-huit ans, et d'autres avec lui, parcouraient le pays, rendant témoignage de l'œuvre de Dieu dans leurs cœurs, et conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus. On se réunissait dans les maisons pour chanter des cantiques et lire l'Écriture ; jour et nuit on était ainsi occupé. Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux ; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux, ne s'entretenaient que du salut en Jésus. Dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique profane ; les établissements où l'on jouait et dansait, étaient abandonnés. Même les jeunes enfants adressaient des prières à « l'Amour éternel », c'est ainsi qu'ils nommaient Dieu, et conjuraient souvent leurs parents de venir à Jésus, l'ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans mourut avec une si vive assurance de la grâce de Dieu, avec un si complet renoncement au monde et un avant-goût si puissant de la gloire à venir, que son témoignage produisit sur plusieurs une impression particulièrement profonde.

Mais comme toujours l'ennemi veillait, et la persécution ne tarda pas à sévir, telle qu'en 1724, les autorités parlaient de rien moins que de détruire tout le village de Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient d'abord essayé d'étouffer le mouvement par des défenses et des menaces, mais en vain. Ceux qui avaient cru et qui étaient sauvés continuaient d'annoncer les vertus de Jésus, et magnifiaient Dieu d'avoir fait venir de tels jours où la foi de leurs pères était ranimée. Alors on passa aux voies de fait, et ce fut comme un crible pour distinguer ceux qui n'avaient point de racine de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. On jeta en prison, non seulement ceux qui avaient tenu des assemblées, mais aussi ceux qui y avaient assisté, et comme les prisons regorgèrent bientôt de monde, on jeta les frères dans des écuries et des trous infects où plusieurs furent près de succomber. D'autres furent enfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de mourir de froid. Il y en eut qu'on plaça, au cœur de l'hiver, au haut des tours pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer ceux qui possédaient des livres hérétiques, à dire combien de fois le « Buschprediger » (\*), c'est-à-dire Christian David, avait été chez eux, et quels étaient ceux qui s'y étaient rencontrés. Quelques-uns des fidèles furent condamnés aux travaux forcés pour plusieurs années, d'autres furent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours, et plusieurs, surtout les Nitschmann et les Schneider, durent payer des amendes exorbitantes qui les ruinèrent. Un des Nitschmann vit raser sa maison pour avoir logé un protestant.

(\*) « Le prédicateur des buissons », nom donné à Christian David, et qui veut dire sans doute prédicateur itinérant.

Ces persécutions devinrent l'occasion de nouvelles émigrations. Dieu y montra sa bonne main en rendant possible, d'une manière ou d'une autre, l'évasion de plusieurs qu'on avait jetés en prison. Les prêtres et les magistrats cherchaient à empêcher les émigrations en conseillant perfidement aux frères de jurer fidélité à l'Église de Rome, et leur insinuant qu'après cela ils pourraient croire ce qu'ils voudraient. Mais les fidèles préféraient tout abandonner plutôt que d'agir contre leur conscience. Une fois qu'ils avaient réussi à quitter le pays, ils se rendaient à Herrnhut, auprès de leurs frères.

Nous citerons encore un exemple intéressant d'une de ces émigrations. David Nitschmann était particulièrement lié avec quatre autres jeunes gens, comme lui pleins de zèle pour la vérité. Tous appartenaient aux familles les plus aisées de la localité. Le père de l'un d'eux était justicier de Zauchtenthal et ennemi déclaré des frères. Ces jeunes gens fortement unis entre eux par le lien d'une même foi pour laquelle ils voulaient combattre, parcouraient sans cesse la contrée en annonçant l'Évangile, prêts à tout souffrir pour le Seigneur. Mais ayant vu qu'ils ne pourraient à la longue soutenir la fureur de leurs ennemis et conserver la liberté de servir Dieu selon leur conscience, ils résolurent de quitter le pays. Le lendemain de Pâques 1724, il y avait eu une assemblée où le substitut du bailli était entré furieux et s'était emparé des livres, Bibles et cantiques. Peu après les cinq jeunes gens furent cités à paraître devant les autorités. Le juge, qui était comme nous l'avons dit, le père de l'un d'eux, leur défendit, sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla d'aller plutôt s'amuser au cabaret. « Et ne vous imaginez pas », déclara-t-il en outre, « d'émigrer, car les magistrats ont le bras long et sauront bien vite vous atteindre ».

Le résultat de cette admonestation fut qu'immédiatement les jeunes gens prirent la résolution de s'expatrier sans tarder. Ils exécutèrent leur projet le lendemain soir, et partirent sans rien emporter et sans savoir où ils iraient. Arrivés hors du village, ils se mirent à genoux dans une prairie, prièrent pour leur village et la contrée qu'ils laissaient, et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils quittaient, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils entonnèrent le cantique que chantaient cent ans auparavant leurs pères chassés aussi de leur pays :

Heureux le jour où, quittant ma patrie,  
Je vais chercher la misère et l'exil !  
Mon Rédempteur, en qui je me confie,  
Me gardera même au sein du péril.

Afin d'éviter les poursuites, ils prirent des chemins de traverse dans la montagne. Arrivés près de Neisse, en Silésie, ils délibérèrent afin de savoir s'ils se rendraient près de leurs frères à Lissa, en Pologne, ou en Saxe. Ils résolurent d'aller dans cette dernière contrée, pour saluer Christian David, l'instrument de leur réveil. Dieu les conduisait.

Mais chemin faisant, ils eurent l'occasion d'être désillusionnés quant à l'idée qu'ils s'étaient faite de l'Église protestante. Partout où ils passaient, ils cherchaient des enfants de Dieu, mais quand ils s'informaient pour en trouver, on les traitait de piétistes, et on les menaçait de les livrer à leur gouvernement. À Schweidnitz, ils furent scandalisés en voyant la pompe du culte luthérien ; mais enfin ils trouvèrent des frères en Christ. Un homme pieux les conduisit à Niederwiese chez le pasteur Schwedler, un homme de Dieu, lequel, ayant appris qui ils étaient, les reçut avec beaucoup d'amour. Il se jeta à genoux avec eux et pria. Les cinq jeunes gens sentant son affection, s'attachèrent aussitôt à lui. Après la prière, il leur dit : « Mes enfants, savez-vous bien de qui vous êtes les descendants ? » et il leur raconta, les larmes aux yeux, l'histoire de Wicléf, de Huss, de Jérôme de Prague et de Coménius. Puis il ajouta : « C'est de ces martyrs, c'est de leur sang précieux que vous êtes sortis. Le Seigneur a exaucé les prières qu'ils Lui adressaient pour leurs descendants. Le Dieu qui a promis de bénir jusqu'en mille générations, et qui vous a tirés maintenant de l'esclavage, vous gardera jusqu'à ce qu'il vienne rassembler toutes ses brebis dans son céleste bercail ».

Touchés de cet accueil cordial, les cinq jeunes frères prièrent congé de ce fidèle serviteur de Christ, et, sur son conseil, se dirigèrent vers Herrnhut, munis d'une lettre de recommandation qu'il leur donna pour le pasteur Rothe, à Bertholdsdorf. Celui-ci, les ayant

examinés, reconnu que c'étaient des jeunes hommes qui avaient quitté leurs biens et leur position dans le monde pour Christ, et, avec une grande joie, il leur parla sur ce qui est dit de Moïse lequel, « devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte » (Hébreux 11:24-26) ; et il leur fit l'application de ces paroles. Puis il les fit conduire à Herrnhut. Ils eurent la conviction que c'était bien là que Dieu avait voulu les amener, et, en effet, il les employa dans son œuvre. Les frères Neisser furent heureux de les accueillir, et bien que tous fussent dans la pauvreté, ils étaient satisfaits et jouissaient de la paix du Sauveur.

Cependant la persécution ne cessait de sévir en Moravie. Comme on exigeait toujours plus rigoureusement des frères qu'ils fissent serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays et de se soumettre à l'Église romaine, et que l'on mettait en prison ceux qui refusaient ou qui se réunissaient, les fidèles s'occupaient tous des moyens de fuir cette oppression. Ce fut encore une pierre de touche pour éprouver la foi. Ceux qui quittaient le pays uniquement par motif de conscience, abandonnant tout, parents, amis et biens, échappèrent en général heureusement, et il y en eut plusieurs qui s'évadèrent de leurs prisons d'une manière que l'on peut appeler miraculeuse. D'autres qui ne purent s'en aller sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, en dépit de toute la surveillance de leurs ennemis. Ceux, au contraire, qui, manquant de foi et craignant d'être exposés à la pauvreté, vendaient leurs biens en secret et voulaient emporter de l'argent ou partir avec leurs bagages, furent souvent trahis ou arrêtés en route, ou bien dépouillés et maltraités par des voleurs.

C'est ainsi que Herrnhut s'agrandissait et se peuplait tous les jours. Mais on n'y recevait pas de nouveaux hôtes à la légère. On examinait avec soin les motifs qui amenaient les émigrants. Si ce n'était pas la foi seule, on fournissait à l'étranger une somme d'argent suffisante pour son retour chez lui, avec une lettre de recommandation aux autorités de le bien recevoir. Zinzendorf défendit même aux habitants de Herrnhut de retourner en Moravie pour engager d'autres à quitter le pays. Malgré cela, plusieurs frères échappèrent pour aller tirer de l'esclavage quelques-uns de leurs amis. Quant à Christian David, il ne cessa pas d'exciter le grand mouvement d'émigration, au milieu des dangers très grands qu'il courut. L'émigration continua ainsi durant une dizaine d'années, et amena de Moravie à Herrnhut quelques centaines de chrétiens, dont plusieurs descendaient réellement des anciens frères. On veillait d'ailleurs à ne recevoir autant que possible que des réchappés de la persécution.

Nous nous arrêterons ici. Nous n'avons pas à décrire l'organisation de la communauté de Herrnhut et de celles qui, sur son modèle, se formèrent en différents endroits, et dont l'ensemble constitua la nouvelle Église morave. Nous ne dirons rien de la forme et des cérémonies de leur culte. Nous signalerons seulement leur attachement à Christ comme Agneau de Dieu et Victime offerte pour le salut des pécheurs, ils insistaient aussi sur la rédemption par la foi sans les œuvres, mais manifestée par une vie sainte qui doit en être la conséquence. Rappelons aussi leur zèle, dès le début, pour l'évangélisation des nations païennes, sujet qui tenait fort à cœur au comte Zinzendorf. Plusieurs des frères sortis de l'oppression de Moravie allèrent au loin, dans les Antilles et autre part, prêcher l'Évangile aux pauvres esclaves noirs. Ils partaient à leurs risques et périls, cherchant à gagner leur vie par le travail, tout en annonçant la bonne nouvelle. Plusieurs y laissèrent leur vie. D'autres missionnaires allèrent dans les contrées du Groenland, et de nos jours encore les missions moraves y sont nombreuses. Mais notre but a été essentiellement de montrer que l'œuvre de Huss ne fut pas perdue, et de faire voir la constance des témoins de la vérité en dépit de l'oppression, et la fidélité de Dieu qui les a soutenus à travers toutes les épreuves et a maintenu ainsi la lumière de la vérité. Ajoutons encore que l'action des frères moraves a préparé dans les pays de langue française, le réveil qui eut lieu au commencement du dix neuvième siècle.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les notes suivantes d'un sermon de Christian David, recueillies par le grand évangéliste Wesley, lors d'une visite qu'il fit aux établissements de Herrnhut en 1738.

« La parole de réconciliation que les apôtres prêchaient », disait le charpentier Christian David, s'adressant, en habits de travail, à ses auditeurs, « est que nous sommes réconciliés à Dieu, non par nos œuvres, ni par notre propre justice, mais uniquement et pleinement par le sang de Christ. Mais quelqu'un dira : « Ne dois-je pas m'affliger et être contrit à cause de mes péchés avant d'espérer que je puisse être réconcilié avec Dieu ? ». Oui, il est bon et légitime que vous ayez un cœur brisé et contrit. Mais remarquez que cela n'est pas votre œuvre, mais celle du Saint Esprit. De plus, ce n'est pas le fondement de la réconciliation. Ce n'est point par là que vous êtes justifiés ; ce n'est pas la justice, ni une partie de la justice par laquelle vous êtes réconciliés avec Dieu. La rémission de vos péchés n'est due en tout, ni en partie, à cette cause. Votre humiliation et votre contrition n'y sont pour rien. Au contraire, c'est un obstacle à votre justification, c'est-à-dire que si vous vous fondez en quoi que ce soit sur vos sentiments, si vous pensez : il faut que je sois contrit jusqu'à tel ou tel point, je dois m'affliger davantage avant de pouvoir être justifié, — vous posez votre contrition, votre douleur, votre humiliation, comme fondement ou au moins comme une partie de votre justification, et par conséquent c'est un obstacle à ce que vous soyez justifiés, un obstacle qui doit être enlevé. Le vrai fondement n'est donc ni votre contrition, ni votre propre justice, ni quoi que ce soit qui vienne de vous, ni non plus de ce que le Saint Esprit opère en vous. Le fondement de votre justification est une chose en dehors de vous, et c'est le sang de Christ. Car voici ce que dit la Parole : « À celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (\*). Ne voyez-vous pas, par ces paroles, que le fondement n'est rien de ce qui se trouve en nous ? Il n'y a aucune relation entre Dieu et l'impie ; ils sont totalement séparés l'un de l'autre ; ils n'ont rien de commun. Il n'y a donc, dans les impies, rien pour les rapprocher de Dieu et les unir à Lui. Que trouvons-nous en effet en eux ? Des œuvres, de la justice, de la repentance ? Non, de l'impiété seulement.

(\*) Romains 4:5.

Cela étant ainsi, allez droit à Christ, avec toute votre impiété. Dites-lui : « Ô Toi, dont les yeux sont comme une flamme de feu, sondant mon cœur, tu vois que je suis un impie. C'est pourquoi amène moi à Celui qui justifie l'impie ; que ce soit ton sang qui me sauve, car en moi il n'y a rien qu'impiété ». C'est là ce que les sages et les savants de ce monde manquent à comprendre. Pour eux c'est une folie. Le péché est l'unique chose qui sépare l'homme et Dieu ; le péché est aussi le seul argument, l'unique raison que le pécheur puisse présenter pour que l'Agneau de Dieu ait compassion de lui, et qu'en vertu de son sang, il l'amène auprès du Père. Voilà le fondement qui ne peut être ébranlé. Par la foi, nous sommes établis sur ce fondement, et cette foi aussi est le don de Dieu ».

Telle était la doctrine prêchée à Herrnhut ; celle qui met de côté l'homme et ses œuvres, pour que le pécheur trouve tout en Christ et par Christ.

## **8 La Réforme dans les pays de langue Allemande**

### **8.1 Martin Luther**

#### **8.1.1 Préparation à la lutte**

Il existe peu de récits aussi captivants que ceux qui constituent la plupart des biographies de Martin Luther ; il en est peu où il soit plus malaisé de séparer l'exacte vérité d'avec ce qui y a été ajouté par l'imagination ou par le désir d'insérer la note pittoresque dans un exposé rendu austère par la nature même du sujet, et complexe à cause de la psychologie très spéciale du grand réformateur. La plupart des biographies ont trouvé commode de puiser dans les *Tischreden* (Propos de table), recueillis par les admirateurs de Luther après sa mort. Celui-ci avait l'habitude, surtout les dernières années de sa vie, de tenir table ouverte, au grand désespoir de sa femme,

la parcimonieuse Catherine de Bora. Grand causeur, il prenait plaisir à diriger la conversation, qu'il agrémentait volontiers en contant des souvenirs personnels, empruntés essentiellement à ses années de jeunesse. Sans y mettre la moindre prétention historique, il se laissait aller, en toute sincérité, à enjoliver les anecdotes, y introduisant des détails romanesques ou passionnés, propres à captiver ses commensaux. Ceux-ci les écoutaient avec ferveur, les notaient en les embellissant à leur tour, et finirent par les collectionner dans un recueil qu'on serait porté à considérer comme authentique, mais qui s'est mué en une sorte de biographie romancée. Dans ce qui va suivre on se bornera à ce qui paraît historiquement exact et à expliquer, par des faits, la remarquable évolution de cet homme, sorti des profondes ténèbres de l'erreur pour devenir non seulement un monument de la grâce de Dieu, mais aussi, dans sa main, un instrument puissant en vue de l'anéantissement des doctrines les plus fausses, accumulées au cours des siècles.

Né à Eisleben en Saxe le 10 novembre 1483, dans une famille de mineurs qui se fixa plus tard à Mansfeld, Martin Luther vécut, semble-t-il, une enfance assez dure. Son père dut arriver pourtant à une certaine aisance, puisque, ayant remarqué les brillantes qualités intellectuelles de son fils, il put l'envoyer, quand il eut quatorze ans, à Magdebourg, afin d'y parfaire ses études. Il les poursuivit à l'université d'Erfurt, dans la faculté de droit, où il trouva une bibliothèque bien fournie ; mais il avait vingt ans déjà quand il mit la main sur la Bible, qu'il n'avait jamais vue. Il la parcourut avec curiosité, avec intérêt même, mais sans, pour l'instant, en assimiler le contenu ; elle parlait à son intelligence, non à son cœur. Petit à petit cependant, il mit plus de sérieux à sa lecture, si bien que, dès le jour où il coiffa le bonnet de docteur, il se demanda s'il avait raison d'embrasser la carrière juridique, selon le vœu de sa famille, puisqu'elle ne lui permettrait pas de concentrer toutes ses pensées uniquement sur les choses de Dieu. En proie à ces scrupules, profondément tourmenté dans son âme par le sentiment de ses péchés, il résolut brusquement d'entrer dans un couvent d'Augustins, où, espérait-il, il rencontrerait la réponse à toutes les questions qui se posaient à lui, cela malgré l'opposition de son père qui lui rappela que, selon l'Écriture Sainte elle-même, les enfants doivent obéissance à leurs parents. Dans la décision de Luther il y eut une direction providentielle : à côté de l'étude des œuvres du patron de l'ordre, dont on connaît la piété éclairée, on recommandait aux moines la lecture de l'Écriture Sainte.

Le jeune homme croyait trouver au couvent l'exemple d'une vie sainte et cette paix de l'âme qu'il recherchait avec tant de zèle. Mais, au lieu de mœurs pures, il eut sous les yeux le spectacle de désordres de toute espèce. L'ardeur de son tempérament le porta à s'appliquer à la lettre, à exagérer même les duretés du régime imposé aux novices. Harcelé par la crainte d'avoir à paraître devant Dieu, alors qu'il s'en savait incapable par lui-même à cause de son état de péché, il se serait volontiers écrié comme l'apôtre : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7:24). Il avait cependant la ferme conviction que ces mortifications constitueraient un grand mérite aux yeux de Dieu et que ce serait autant de gagné par lui pour le ciel. Mais cela ne comblait pas l'abîme ouvert dans son cœur. Il en fit plus tard l'aveu en ces termes : « J'ai été moine pendant près de vingt ans. Je me suis tourmenté de toutes manières. J'ai prié, j'ai jeûné, j'ai veillé, j'ai souffert le froid jusqu'à me faire mourir. Et dans toutes ces choses, que cherchais-je, si ce n'est Dieu qui devait regarder à l'austérité de ma vie et à ma fidélité à observer les règles de mon ordre ? Ainsi je vivais dans l'idolâtrie, abusé par des rêveries humaines. Car je ne croyais pas en Christ, je le craignais comme un juge sombre et terrible. Aussi je me mis en quête d'autres intercesseurs : c'était Marie, c'étaient les saints, c'étaient mes bonnes œuvres et les mérites de l'ordre... Je me croyais irrévocablement perdu chaque fois qu'il s'élevait dans mon âme un désir impur, un mouvement de colère ou de haine... Il n'y avait rien que je ne fisse pour me délivrer de mes angoisses ; je me confessais tous les jours, mais les mêmes tentations se reproduisaient sans cesse ». Pour comble de maux, les supérieurs du couvent lui enlevèrent sa Bible et lui recommandèrent la lecture de certains docteurs qui, bien loin de remplacer le Livre de Dieu, ne firent qu'accroître ses perplexités et ses angoisses.

C'est pourtant dans ce couvent même, au sein de cette organisation où tout semblait l'éloigner de la vérité, que le Seigneur lui ouvrit les yeux. Staupitz, vicaire-général de l'ordre des Augustins, frappé de l'air défait de son jeune subordonné, dont il connaissait par ailleurs les mérites remarquables et la piété sincère, lui dit un jour : « Pourquoi, mon frère, t'affliger de ces spéculations et de ces pensées trop hautes ? Regarde au côté percé du Seigneur Jésus sur la croix, au sang qu'il a répandu pour toi ; c'est là que tu rencontreras la miséricorde de Dieu. Au lieu de te tourmenter à la pensée des fautes que tu as commises, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Mets ta confiance en lui, en sa justice, en son sacrifice expiatoire, consommé par sa mort à la croix. Ne le fuis pas ! Dieu n'est pas contre toi ; c'est toi qui t'éloignes de lui. Prête l'oreille au Fils de Dieu. Il descendit ici-bas sous la forme d'un homme, afin de t'assurer de la faveur divine. Il te dit : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, ... et personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:27-28). Et le pieux vicaire ajoutait : « Mon ami, j'ai juré plus d'une fois au Dieu saint de vivre pieusement, mais je n'ai pu tenir mes serments. Aujourd'hui je suis décidé à ne plus faire une promesse semblable, car je sais que je ne la tiendrai pas. Si Dieu refuse de me faire grâce pour l'amour de Jésus Christ, je ne pourrai subsister devant lui ; malgré mes bonnes œuvres, je périrai. Regarde au sang que Jésus a versé pour toi : c'est là que tu trouveras la grâce de Dieu. Au lieu de te martyriser pour expier tes péchés, confie-toi en lui, accepte pour toi-même le sacrifice qu'il a accompli sur la croix ».

Mais Luther persistait à chercher en lui-même la base de la repentance qu'il savait nécessaire à son salut et répondait aux arguments de son bienveillant interlocuteur, ainsi que le font tant de personnes timides : « Comment puis-je croire à la faveur de Dieu aussi longtemps que je ne suis pas vraiment converti ? Un changement doit s'opérer en moi avant qu'il puisse me recevoir ». Staupitz montra à Luther que le Seigneur, loin de l'avoir abandonné, le faisait passer par ce chemin de souffrances morales pour se révéler à lui comme un bon et tendre Père qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

D'autre part, un moine âgé lui rendit visite dans sa cellule et, alors que Luther lui parlait de ses doutes, de ses craintes, son confrère lui fit remarquer que la Confession des péchés, si souvent répétée dans les offices, contient cette phrase : « Je crois à la rémission des péchés ». Luther l'avait articulée bien des fois, mais sans jamais se l'appliquer à lui-même. Soudain la lumière se fit dans son cœur et il s'écria : « J'y crois ! » Là-dessus le vieillard répondit : « Dans ce cas, mon frère, rappelle-toi que, selon la voix divine, tes propres péchés sont pardonnés si tu mets ta confiance dans le sacrifice de Christ ».

Le noviciat terminé, Luther reçut la prêtrise. Mais sa haute culture théologique et philosophique, ses dons intellectuels extraordinaires, son éloquence attirèrent l'attention sur lui. Il n'avait pas vingt cinq ans quand l'université de Wittenberg l'appela à occuper la chaire de professeur de philosophie. Il n'en continuait pas moins à se rattacher à l'ordre des Augustins et habitait toujours le couvent. Une partie de son enseignement consistait à commenter les Saintes Écritures et c'est ainsi qu'il donna un cours sur les Psaumes, puis entama une étude sur l'épître aux Romains. Or, un jour que, dans l'isolement de sa cellule, il méditait sur la leçon qu'il allait donner, ses yeux tombèrent sur sa Bible, ouverte devant lui, et il y lut ces mots de Rom. 1:17 « Le juste vivra de foi » (citation de Hab. 2:4). Son âme en fut illuminée : il existe donc pour le juste une vie différente de celle que possède le reste des hommes ; cette vie est produite par la foi, reconnaissance par le pécheur de la justice de Dieu, mais aussi du moyen donné par Dieu pour que ce juste puisse se tenir devant lui sans conscience de péché.

L'enseignement de Luther en fut transformé. Jusque-là on avait admiré en lui le professeur éloquent, le savant. Mais maintenant c'est un chrétien que les étudiants avaient devant eux, un chrétien éprouvé par la révélation qu'il avait reçue des vérités fondamentales du christianisme et dont toute la science dérivait dorénavant de la Bible, tandis que, jusque-là, c'est la scolastique desséchante qui en faisait les frais. Ce trésor, il le tirait du tréfonds de son cœur.

Ayant obtenu le grade de licencié en théologie, il dut prêter entre autres le serment suivant : « Je jure de défendre de toutes mes forces la vérité de l'Évangile ». Cette promesse, il la tint toute sa vie durant, non certes dans l'esprit de ceux qui la lui avaient imposée, mais selon la volonté de Dieu. Son enseignement reposait sur la Bible seule, de même que sa prédication. Il étudiait avec ferveur les Écritures, les annonçait en toute pureté et en défendait l'intégrité absolue contre l'opposition, d'où qu'elle vînt. Il rendit ainsi à la Parole de vérité la place dont l'avait privée l'Église romaine ; il en condamna, avec la dernière vigueur, l'adultération, « ce mal qui n'est que grossièrement matériel : on ne l'aperçoit même pas ; on ne s'en émeut point ; on n'en sent point l'effroi ». Ces paroles ont toute leur valeur aujourd'hui. Et voici encore en quels termes il recommandait plus tard la prédication de la Parole de Dieu : « Ce n'est pas nous qui devons travailler, mais c'est le Seigneur par sa Parole. Les cœurs des hommes sont dans sa main, « comme est l'argile dans la main du potier » (Jér. 18:6). Nous avons le droit de parler, mais non celui de contraindre. Prêchons ! Le reste appartient à Dieu. Que gagnerai-je, si je recours à la force ? Des grimaces, une belle apparence, des singeries, l'uniformité figée, l'hypocrisie. Mais il n'y aura ni sincérité, ni foi, ni amour. Tout manque lorsque ces qualités font défaut. Je ne donnerais pas un sou pour remporter une victoire pareille. Notre premier but doit être de gagner le cœur ; voilà pourquoi nous devons prêcher l'Évangile. Si nous le faisons, nous verrons que la Parole divine produit son effet un jour, puis le lendemain ; et ainsi, petit à petit, les auditeurs abandonneront leurs anciennes pratiques et apprendront à suivre le chemin du Seigneur. Dieu produit, par le moyen de sa Parole, des résultats infiniment plus grands que vous et moi et le monde entier, si nous concertons nos efforts. Dieu saisit le cœur ; voilà la vraie et seule victoire ».

Mais Luther savait aussi la nécessité d'étudier la Bible sous la direction du Saint Esprit et avec le secours du Seigneur. « Il ressort à l'évidence », écrit-il à un ami, « que nous ne saurions comprendre les Saintes Écritures par nos propres moyens ni par la puissance de notre intelligence. Notre devoir élémentaire est de commencer par la prière. Demandez instamment au Seigneur qu'il vous accorde, dans sa riche grâce, de bien saisir la portée de ce qu'il vous révèle. Nul autre ne peut interpréter la Parole divine, sinon celui qui en est l'auteur, selon qu'il est écrit : « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6:45 ; cf. És. 54:13). N'espérez rien obtenir par vos études personnelles, livré à vous-même, ni par votre propre intelligence, si vaste soit-elle. Mettez votre confiance en Dieu et dans les directions de son Esprit. Croyez-en un homme qui a mis cette méthode à l'épreuve ».

Des différends ayant surgi entre l'ordre des Augustins et le Saint-Siège, Luther fut délégué à Rome dans le but de les aplanir. On a fortement exagéré l'influence de ce voyage sur son évolution spirituelle. Il ne manqua pas sans doute d'être douloureusement frappé, comme on l'est encore maintenant, du spectacle des pratiques purement païennes, des superstitions grossières qui s'y étalent dans toute leur laideur, sans compter tous les autres désordres dont la ville était le théâtre. On ne doit pas oublier qu'à ce moment-là Luther était encore catholique professant, mais que sa conversion avait déjà eu lieu. Ce qu'il retira de son séjour à Rome, c'est la conviction qu'une Réforme complète de l'Église était indispensable. Il y puisa aussi nombre d'expériences qui lui furent des plus utiles dans la suite.

C'était le moment où la vente des indulgences (\*) se pratiquait en Allemagne. Luther ne pouvait que s'opposer de toute son énergie à un commerce pareillement néfaste, surtout parce qu'il battait en brèche la doctrine de la justification par la foi. Tetzel, qui dirigeait l'affaire, trouva chez le vaillant Augustin un adversaire acharné et redoutable. Mais la chose en elle-même n'était pas nouvelle. En 1482 déjà la Sorbonne passa condamnation sur la proposition suivante, qu'on lui avait soumise : « Toute âme est immédiatement délivrée du purgatoire dès l'instant qu'un membre de sa famille dépose dans le tronc une pièce d'argent en vue des réparations à effectuer à l'église de Saint-Pierre ». La Sorbonne voyait plus clair que les papes du 16<sup>e</sup> siècle. Mais, en Allemagne, le mal s'installait, pour ainsi dire, officiellement. À côté de l'hérésie abominable ainsi proclamée, le trafic des indulgences représentait un vrai danger public, en ce qu'il annulait les valeurs morales et consacrait positivement le crime : on vit tel individu en acheter une, fort coûteuse, il est vrai, pour se voir absous d'avance de l'assassinat de son père. Toute sécurité disparaissait ; la protection des lois n'était plus qu'une affirmation sans portée.

(\*) Voir rubrique sur les pratiques de l'Église romaine.

Après avoir prêché, avec une rare éloquence, contre les indulgences, Luther résolut, selon l'habitude courante, de provoquer Tetzel à un débat public sur la question. Dans ce but il afficha à la porte de la cathédrale de Wittemberg 95 thèses qui résumaient l'enseignement de la Bible à ce sujet et, appuyées sur la même autorité, condamnaient impitoyablement l'odieux trafic (31 octobre 1517). En voici quelques-unes :

« 1. Quand notre Maître et Seigneur Jésus Christ dit : « Repentez-vous ! » il entend que la vie tout entière de ses fidèles serviteurs sur la terre soit marquée par un esprit continu de repentance ».

« 6. Le pape ne peut absoudre d'aucune condamnation. Il ne peut que confirmer la rémission, accordée par Dieu lui-même. S'il agit autrement, la condamnation n'en déploie pas moins ses effets ».

« 21. Les commissaires des indulgences sont dans l'erreur lorsqu'ils affirment que l'homme est sauvé par l'indulgence pontificale et libéré de tout châtement ».

« 36. Tout chrétien qui éprouve une vraie repentance à l'égard des péchés qu'il a commis en obtient la rémission, sans le secours des indulgences ».

« 43. Celui qui donne aux pauvres ou prête aux nécessiteux fait là une œuvre plus méritoire que celui qui achète une indulgence ».

« 46. Quiconque n'a pas de superflu est tenu d'employer ce qu'il a pour procurer le nécessaire aux siens, et il ne doit pas gaspiller ce qu'il possède pour acheter des indulgences ».

« 62. Le vrai trésor de l'Église, son bien le plus précieux, c'est l'Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu ».

« 79. C'est un blasphème de dire que la croix aux armes pontificales a autant de puissance que la croix de Christ ».

Aucun champion catholique n'osa se présenter pour discuter les thèses, encore moins pour les réfuter. En revanche, elles se répandirent avec une rapidité extraordinaire. « Au bout de quinze jours », écrit un historien, « toute l'Allemagne les connaissait ; au bout d'un mois on les lisait dans toute la chrétienté, comme si les anges eux-mêmes en avaient été les porteurs. On a peine à se représenter l'agitation qu'elles suscitèrent ». On les traduisit en hollandais et en espagnol ; un voyageur, dit-on, les mit même en vente à Jérusalem. Les pèlerins, qui affluèrent à Wittemberg pour la Toussaint, contribuèrent pour une large part à cette extraordinaire diffusion.

L'archevêque de Mayence ayant donné la sanction ecclésiastique au trafic honteux des indulgences, Luther lui écrivit : « Nul ne saurait être sauvé par son évêque. C'est à peine si le juste est sauvé et le chemin qui conduit à la vérité est étroit. Pourquoi donc les vendeurs d'indulgences bercent-ils le peuple d'une sécurité charnelle ? Le devoir des évêques n'est-il pas de prêcher l'Évangile et de parler à leurs auditeurs de l'amour du Sauveur ? Jamais le Seigneur n'a enseigné qu'il fallait prêcher les indulgences ; il nous a enjoint d'annoncer l'Évangile seul. Combien donc c'est chose dangereuse et répréhensible de la part d'un évêque s'il autorise à masquer l'Évangile et à ne parler au peuple que d'indulgences qu'il faut acheter à prix d'argent ! Je supplie Votre Grandeur, au nom du Seigneur Jésus Christ, d'étudier à fond cette question et de donner les ordres nécessaires pour que le peuple apprenne la vérité. Si Votre Grandeur néglige ce devoir, elle sera un jour confondue par d'autres voix qui réfuteront catégoriquement ceux qui prêchent ces fausses doctrines ». L'archevêque ne daigna pas répondre à cette adjuration solennelle.

Le Seigneur protégeait de façon remarquable son fidèle témoin. Luther avait de nombreux partisans et quelques amis fidèles et dévoués. Mais, jusqu'ici, il ne pouvait compter que sur leur appui moral. Quand il s'agissait de lutter, il demeurait seul sur la brèche, où il déployait une énergie indomptable, à tel point que très peu de champions catholiques osaient se mesurer avec lui. C'est presque seul aussi qu'il avait traversé les années sombres du couvent d'Erfurt. Mais maintenant qu'il avait saisi le salut en Christ, aucune puissance humaine n'eût pu le faire rétrograder : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu », écrit-il, « sont souples d'intelligence et de raisonnement et menés miraculeusement par la main du Seigneur là où justement ils ne veulent pas aller ». Cependant le combat ne faisait que commencer. Satan était à l'œuvre et fourbissait ses armes.

Au sein de l'ordre des Augustins, Luther ne rencontra que peu l'appui qu'il avait escompté : on redoutait le ressentiment de Tetzel et le discrédit qui en résulterait. Nombre des amis du réformateur ne le soutenaient que mollement, si grande était leur incertitude quant à l'issue des événements. Luther avait espéré voir relever le gant par de hauts dignitaires de l'Église, par d'illustres philosophes qui, il le souhaitait, se rangeraient à ses côtés. Mais le Seigneur dirigea les circonstances tout autrement. De nouveau l'isolement complet. À distance on lui prodiguait généreusement marques de sympathie et paroles d'encouragement ; mais là s'arrêtait le secours humain. Aussi, son bel enthousiasme fit place à une déception amère, suivie d'un profond découragement. Il tremblait à la pensée d'avoir contre lui toute l'Église, à laquelle il se rattachait encore. Cet état d'esprit se retrouve tout au long de la carrière de Luther. De nature impulsive, doué d'une foi robuste, d'une confiance illimitée dans la sagesse de Dieu, il ne connaissait pas l'obstacle, ne songe pas à le prévoir. Rien ne l'arrête ; il fonce sur l'ennemi, tête baissée, croyant impossible que le Seigneur ne le fasse arriver à ses fins. Certes il demande moins à conduire les autres qu'à être conduit lui-même par la main de Dieu. Mais quand le chemin s'obstrue, il semble croire que tout est perdu. En fait Luther est avant tout un démolisseur ; il n'a ni trêve ni repos qu'il ne voie le sol jonché de ruines.

Dans son infinie sagesse le Seigneur plaça à ses côtés, dans la personne de Philippe Mélanchton, un collaborateur d'une valeur inappréciable. De bonne heure ces deux amis, sentant combien ils avaient besoin l'un de l'autre, se lièrent très étroitement, ce qui faisait dire à Mélanchton : « S'il est un homme que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur, c'est Martin Luther ». Mélanchton possédait les plus belles qualités de l'esprit. Doué d'une intelligence vive, d'une remarquable facilité de compréhension, il savait admirablement communiquer à autrui les choses qu'il savait. Surtout il était de cet « esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu » (1 Pierre 3:4) et ainsi il gagnait tous les cœurs. Cela ne l'empêchait nullement de jouir d'une grande autorité. Il l'emportait sur tous par la profondeur de ses connaissances, mais la Parole de Dieu était son étude préférée ; dès sa jeunesse il lui consacra une attention diligente ; il rejetait tous les raisonnements humains à son sujet et s'en tenait littéralement aux déclarations de la Bible dont il portait toujours un exemplaire sur lui.

C'est ainsi que les deux réformateurs se complétaient, Luther donnant à Mélanchton quelque chose de son énergie débordante et celui-ci contribuant à calmer la fougue de son ami.

Luther caractérisa leur collaboration en ces termes pittoresques. « Ma tâche est d'extirper troncs et souches, d'abattre haies et épines, de combler les fossés. Je suis le rude défricheur qui ouvre et dresse la voie. Maître Philippe vient après moi ; il accomplit en silence son œuvre bien nette : il laboure, il plante, il sème, il arrose avec amour selon les riches dons que Dieu lui a faits ». On note ici que Mélanchton fut le premier à établir la différence essentielle qu'il y a entre « la connaissance historique du Christ », connaissance qui ne sauve pas, et la « confiance en la promesse divine ».

Tetzel finit par relever le gant qui lui avait été jeté. N'osant toutefois pas rencontrer en face son redoutable contradicteur, il fit rédiger par ses amis une série de thèses, réfutant celles de Luther, et les soutint devant trois cents membres du clergé, réunis à Francfort-sur-l'Oder. Comme il s'était bien gardé de convoquer les réformateurs, il remporta une facile victoire, qui tourna cependant à sa confusion. Le peuple allemand, dans son ensemble, voyait plus clair que les ecclésiastiques. Las d'être pressuré par eux, cette tentative de lui extorquer de l'argent par les fausses promesses des indulgences finit par lui inspirer un violent dégoût, surtout parmi la jeunesse universitaire. Les étudiants de Wittemberg réunirent tous les exemplaires des thèses de Tetzel qu'ils réussirent à trouver et les brûlèrent publiquement.

Jusqu'ici le pape Léon X s'était tenu en dehors du conflit, « simple querelle de moines », disait-il, faisant allusion aux rivalités séculaires entre Augustins et Dominicains, ordre auquel appartenait Tetzel. En tant qu'homme d'une haute culture et ami des arts et des lettres, il désirait vivre en paix, mais s'intéressait toutefois aux idées nouvelles, énoncées par Luther, pourvu qu'on les lui présentât sous une forme agréable et spirituelle. De Luther il parlait avec estime à cause des qualités intellectuelles hors pair qu'il lui reconnaissait. Mais la hardiesse toujours croissante des réformateurs finit par alarmer Léon X, et plus encore ses agents ; ils tremblaient à la nouvelle des mouvements qui se propageaient partout. Il faut dire que les adversaires de la vérité en Allemagne semblaient prendre à tâche de rendre leur position toujours plus précaire, tant par leurs violences que par la faiblesse de leurs ripostes.

Le pape céda enfin aux instances de son entourage et cita Luther à comparaître devant lui dans un délai de soixante jours. Qu'allait faire le réformateur ? Obéir à cette injonction, c'était courir à la mort, s'exposer au même sort que Jean Huss, que Savonarole et tant d'autres qui périrent sous les coups de la papauté. Le Seigneur ne le permit pas. Il prépara à Luther un protecteur puissant, l'électeur Frédéric de Saxe. Ce prince, quoique effrayé de l'audace de son ami, appréciait fort sa franchise, sa soumission aux Écritures. Bien qu'il n'eût pas attaqué lui-même les abus, il vit avec plaisir qu'un autre s'en chargeait. Il se déclara dès l'abord pour Luther et obtint que celui-ci fût examiné et jugé en Allemagne. Toutefois Luther avait trop confiance dans le Seigneur et dans la bonté de sa cause pour ne pas repousser toute intervention de ce prince en faveur de la vérité. « Je ne veux pas », disait-il, « que, dans cette affaire, notre électeur, qui est innocent de tout cela, fasse la moindre chose pour défendre mes propositions. Qu'il tienne la main à ce que je ne sois exposé à aucune violence, s'il le peut sans compromettre ses intérêts. S'il ne le peut pas, j'accepte mon péril tout entier ». Cette fermeté de Luther encourageait ses nombreux amis. Il donnait par là un vivant exemple de sa confiance absolue dans les soins du Seigneur à son égard. « L'Éternel est pour moi, je ne craindrai pas ; que me fera l'homme ? » (Ps. 118:6).

Changeant donc de tactique, Léon X invita le cardinal Cajétan, son légat à la diète allemande, d'instruire l'affaire et de la traiter en Allemagne. Luther reçut l'ordre de se rendre à Augsbourg. Il répondit immédiatement à cet appel ; par bonheur ses amis montrèrent plus de prudence que lui et lui firent dire de ne pas comparaître devant le cardinal avant d'avoir reçu un sauf-conduit, dûment signé de l'empereur. Cette pièce se fit attendre quelques jours pendant lesquels Cajétan chercha à circonvenir le réformateur par diverses prévenances. Il envoya aussi auprès de lui plusieurs de ses partisans qui devaient préparer le terrain soit en ébranlant Luther par la crainte, soit en tâchant de le gagner par des flatteries. Il s'agissait finalement de bien peu de chose, lui disaient-ils ; il n'avait qu'à rétracter ses erreurs, l'affaire d'un mot latin de six lettres : « Revoco, je me rétracte ». Mais Luther demeura inébranlable.

Enfin la pièce attendue arriva. Il ne faudrait pas croire qu'en l'acceptant Luther cherchât à s'appuyer sur le bras de la chair. Il voyait simplement son devoir d'obéir aux avis que lui avaient donnés ses amis les mieux intentionnés et même les plus pieux. Le Seigneur tenait sa cause en mains. S'il lui demandait sa vie, il la donnerait joyeusement.

En présence du légat, Luther revendiqua nettement pour lui-même la paternité des thèses de Wittemberg ; il en encourut l'entière responsabilité, ajoutant qu'il était disposé à recevoir instruction, si on le convainquait d'erreur. Là-dessus le cardinal, résolu à assumer le rôle d'un père bienveillant vis-à-vis d'un fils rebelle, répondit d'un ton tout à fait conciliant, louant même l'humilité de Luther, en



exprimant sa joie ; puis il insista auprès de lui pour qu'il reconnût ses fautes, retirât ses propositions et s'abstînt désormais de propager ses opinions. Luther ayant demandé sur quels points il devrait se rétracter, le légat mentionna la question des indulgences et l'affirmation du réformateur que le salut dépend de la pure grâce de Dieu. Luther ne se refusa point à recevoir de nouveaux enseignements sur les indulgences, sans, bien entendu, s'engager à les accepter. Quant à l'autre point, il déclara qu'il le maintiendrait jusqu'à la mort, s'il le fallait, puisque le nier, ce serait nier toute l'œuvre rédemptrice de Christ. C'est en vain que Cajétan recourut à tous les moyens pour obtenir de Luther l'aveu qu'il souhaitait de lui extorquer. Prières et menaces demeurèrent également inutiles, et de même les jours suivants. Luther maintint sa position du début : « Je ne suis qu'un homme », disait-il, « et par conséquent sujet à me tromper. J'ai déjà formulé mon désir de recevoir les instructions et les redressements nécessaires sur les erreurs que je puis avoir commises. Je ferai tout ce que l'on peut exiger d'un chrétien. Mais je proteste de toutes mes forces contre la méthode suivie dans cette affaire et contre la prétention qu'on énonce de me contraindre à rétracter sans m'avoir convaincu de mes fautes ».

En fait le débat roulait essentiellement sur cette affirmation de Luther que c'est la foi seule qui sauve : « La foi du juste le justifie et lui donne la vie de Dieu ». Il appuyait son assertion sur de nombreux passages de la Bible dont le légat osa prétendre que la plupart n'avaient rien à voir dans la discussion ; c'étaient ceux-là surtout qui le condamnaient. Poussé à bout Cajétan s'écria : « Rétracte, ou bien retire-toi définitivement ! »

Luther obéit respectueusement à cette injonction ; les deux adversaires ne devaient plus jamais se revoir. Pris dans ses propres filets, Cajétan en conçut un violent dépit : « Cet homme », dit-il, « a des yeux profonds et de singulières spéculations dans la tête. Je ne veux plus discuter avec une brute pareille. Son regard perçant en dit trop long sur son caractère malin ».

Pendant cette lutte inégale le bruit se répandit que le cardinal allait recourir à un procédé favori de Rome : faire jeter en prison Luther et son ami Staupitz, supérieur des Augustins, cela malgré le sauf conduit. Un sénateur d'Augsbourg prit ses mesures pour sauver le vaillant champion de la vérité. Un soir, vers minuit, un pauvre cavalier mal monté, n'ayant ni épée, ni éperons, sortait de la ville par une porte dérobée, accompagné d'un vieux postillon. C'était Luther, sur lequel le sénat veillait. Il arriva, harassé de fatigue, à Wittenberg. Fort irrité de ce que sa proie lui avait échappé, le cardinal somma l'électeur d'envoyer Luther à Rome ou de le bannir de ses États. Le prince remit au réformateur la pièce qu'il venait de recevoir et repoussa le rôle honteux qu'on voulait lui faire jouer.

Dans une lettre humble, mais ferme, adressée au légat, Luther exposa toute sa conduite, l'impossibilité d'une rétractation, puis tout ce qui faisait la base de sa foi. « Je m'abandonne », écrit-il, « à la miséricordieuse volonté du Seigneur, en quelque manière qu'il dispose de moi, et je lui rends grâce de ce qu'il juge digne un pauvre pécheur, tel que moi, de souffrir dans une aussi bonne et sainte cause ».

Luther jugea opportun d'écrire directement à Léon X, lui disant entre autres son désir d'en appeler du pape mal informé au pape mieux informé. Cette missive, rédigée avec la plus parfaite déférence, ne reçut pas même de réponse. Là-dessus Luther en rédigea une seconde, dans laquelle il en appelait cette fois du pape à un concile, coup droit porté à l'autorité pontificale, attendu qu'une bulle de Pie II avait décrété l'excommunication majeure contre quiconque, fût-ce l'empereur en personne, se permettrait de mettre en doute la suprématie du pape. Mais Léon X préférait la diplomatie aux moyens violents et résolut de faire une nouvelle tentative auprès de Luther en recourant à l'intermédiaire du chambellan Miltitz, homme rusé, habile et porteur de magnifiques présents. Encore cette fois, vaine intervention. Miltitz fit alors citer devant lui Tetzel et lui reprocha amèrement la manière dont il s'acquittait de sa mission. Le malheureux vendeur d'indulgences en fut si affecté qu'il tomba malade. Luther essaya de le consoler en cherchant à tourner ses regards vers le Seigneur, mais sans succès. Peu après, Tetzel mourut de chagrin.

Le docteur Eck, autrefois collègue et ami de Luther, s'était fait un nom par l'âpreté qu'il mettait à combattre la doctrine évangélique. On le connaissait comme remarquablement doué pour la discussion à laquelle il apportait une ardeur belliqueuse et une habileté dignes d'une meilleure cause. À maintes reprises il avait participé à ces disputes, si goûtées alors ; toujours il avait eu le dessus. Il publia douze thèses, destinées à réfuter celles de Wittenberg. Or la douzième proposition était rédigée de telle façon qu'elle attaquait personnellement Luther dans l'opposition qu'il faisait à la doctrine pontificale. En effet, s'appuyant sur les meilleurs textes historiques, Luther avait démontré que, dans les premiers temps de l'Église, l'évêque de Rome n'avait jamais songé à régner sur toute la chrétienté : si donc il y prétendait maintenant, c'était pure usurpation de sa part. Malgré les conseils de ses amis, qui redoutaient les savants sophismes du docteur Eck, Luther résolut de lui tenir tête, bien que la nature même du débat causât à ses partisans les plus vives appréhensions. Mais le duc Georges de Saxe (qu'il ne faut pas confondre avec l'électeur), grand zéléteur du catholicisme, provoqua le débat en adressant d'amers reproches à ceux qui cherchaient à l'éviter, entre autres à l'évêque de Mersebourg, sur le territoire duquel se trouvait Leipzig, où les adversaires devaient se rencontrer ; or l'évêque n'avait pas commis d'autre offense que celle de déclarer qu'il estimait la dispute parfaitement oiseuse.

Une foule nombreuse assista au débat : nobles, savants, professeurs ; il dura une semaine environ. Luther fit preuve d'une connaissance extraordinaire de la Bible, domaine dans lequel Eck se montra tout à fait inférieur, puis aussi d'une documentation historique telle que, plusieurs fois, il confondit son adversaire par des arguments tirés de Pères de l'Église les plus réputés. Il démontra, par les Écritures, que l'Église n'a qu'un Chef, qui est le Christ, citant entre autres Ps. 110:1 : « L'Éternel a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ». Eck crut le confondre en le traitant de Hussite, de Bohême, d'hérétique, à quoi Luther répondit sans hésiter que, parmi les affirmations de Huss, il en était plusieurs tout à fait conformes aux enseignements de la Parole de Dieu, celle-ci entre autres : « Il n'est pas nécessaire pour le salut de croire l'Église romaine supérieure aux autres ». « Peu m'importe », ajouta-t-il, « que cette parole soit de Huss ou de Wiclef ; c'est la vérité ; il ne m'en faut pas davantage ». Et il résuma en ces termes la position qu'il prenait : « Le docteur Eck évite les Écritures tout autant que le diable s'enfuit, dès qu'il voit la croix. Pour ce qui me concerne, tout en protestant de mon respect à l'égard des Pères de l'Église pour autant qu'ils sont dans la vérité, je mets infiniment au-dessus d'eux la Parole de Dieu. C'est sur ce point que j'attire instamment l'attention de ceux qui nous écoutent ». Comme enfin, au sujet de Huss, Eck lui opposait les décisions du concile de Constance, Luther déclara, sans ambages, que n'importe quel concile peut se tromper ; que seule la Bible est infaillible.

Eck visait à provoquer de la part de son antagoniste des affirmations de cette nature. Il y réussit et la dispute de Leipzig eut ainsi pour Luther cet avantage inappréciable de l'amener à prendre nettement position vis-à-vis de différents points sur lesquels il ne s'était pas encore prononcé. Il apparut donc à Leipzig, plus qu'il ne l'avait jamais été, comme le champion indéfectible de la vérité. C'est ainsi que, du mal que les hommes cherchent à perpétrer, le Seigneur sait tirer du bien ; pourvu que ceux qui sont sur la brèche s'attendent entièrement à lui, leur dépendance à l'égard de sa volonté tournera à sa gloire.

Dans des lettres privées du docteur Eck, qui ont été conservées, celui-ci avoue que, sur nombre de questions, il subit une défaite complète, qu'il s'efforce d'expliquer par les motifs qu'on devine. Dans le monde théologique de Leipzig on proclama la victoire pleine et entière du champion catholique. À cette assertion on opposera l'opinion d'un témoin modeste et impartial, Mosellanus, qui s'exprime en ces termes. « À entendre ceux qui ne comprennent rien aux sujets de discussion, Eck remporta un triomphe éclatant. Mais, aux yeux des gens instruits et intelligents, c'est Luther qui resta maître du champ de bataille ». Un fait demeure : sans entrer le moins du monde dans les innombrables arguties théologiques, alléguées au cours de la dispute, la cause de la vérité s'impose par sa simplicité même. Ce qui le prouve entre autres, c'est la renommée désormais acquise par l'université de Wittenberg où Luther professait

toujours. On voyait jusqu'à quatre cents étudiants à la fois suivre ses cours, à tel point qu'ils avaient grand-peine à se loger dans la ville. Cette extraordinaire puissance d'attraction ne suffit-elle pas à démontrer la valeur du message que proclamait le réformateur ? Ce message se répandit rapidement hors d'Allemagne. Froben, le célèbre imprimeur bâlois, éditait les œuvres de Luther ; elles s'écoulèrent aussitôt parues. Six cents exemplaires pénétrèrent en France. On les accueillit avec transports en Angleterre. Des négociants espagnols les traduisirent en leur langue et les expédièrent d'Anvers dans leur patrie. Calvi, un savant libraire de Paris, en introduisit un gros ballot en Italie. Et Froben d'écrire à ce propos à Luther. « J'ai tout vendu à dix exemplaires près. Jamais spéculation éditoriale ne m'a aussi bien réussi ». À quoi le réformateur lui répondit : « Je me réjouis avec vous de ce qu'on trouve plaisir à la vérité, bien qu'elle s'exprime sans grand savoir et en bégayant ».

La dispute de Leipzig amena Luther à rompre les derniers liens qui le rattachaient encore à l'Église romaine. Jusqu'ici il avait toujours souhaité opérer une réforme au sein même de l'Église. Il en comprit l'absolue impossibilité. « Sortez du milieu d'elle, mon peuple ! et sauvez chacun son âme de l'ardeur de la colère de l'Éternel » (Jér. 51:45). Eck lui révéla que la suprématie que Rome prétend exercer tire son origine de l'ambition d'un parti et de la crédulité ignorante d'un autre. « Apprenez par mon exemple », écrivit Luther, « combien c'est chose malaisée de « désapprendre » les erreurs qui courent le monde entier et qui, par suite d'une longue accoutumance, nous sont devenues une seconde nature. Voici sept ans que je lis les Saintes Écritures et que je les expose avec zèle, à tel point que je les sais presque par cœur. Je possédais aussi les prémices de la connaissance et de la foi au Seigneur Jésus Christ ; cela signifie que je savais que nous sommes justifiés et sauvés, non par nos œuvres, mais par la foi en Christ. J'ai même soutenu publiquement que ce n'est point par droit divin que le pape prétend à la suprématie de l'Église chrétienne. Et cependant je n'avais pas vu la conclusion de toute mon attitude, à savoir la nécessité catégorique et indubitable de proclamer que la papauté est du diable. Car ce qui n'est pas de Dieu est du diable ».

### 8.1.2 La lutte

En août 1520 Luther lança son célèbre Appel à Sa Majesté Impériale et à la Noblesse chrétienne de l'Empire allemand, concernant la Réforme de la Chrétienté, « Vigoureux coup de clairon qui sonna l'attaque contre Rome », comme le disait un de ses amis. Quelques extraits de ce document montreront comme il savait s'appuyer sur la Bible pour défendre ses opinions : « On prétend que le pape et le clergé constituent l'ordre ecclésiastique ou spirituel. Or nous lisons en 1 Pierre 2:9. « Vous, c'est-à-dire tous les enfants de Dieu, vous êtes... une sacrificature royale »... Le pape se fait passer pour le vicaire de Jésus Christ et le prince de ce monde : or Jésus Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36)... Le pape prétend à la succession légale de l'empereur ; est-ce du Seigneur qu'il tient ce droit ? Du Seigneur qui a dit : « Les rois des nations les dominent ; ... mais il n'en sera pas ainsi de vous » (Luc 22:25-26) ... Le pape prétend encore à Naples, à la Sicile ; il soutiendra ses prétentions par le fer et le feu, dit-il. Mais, écrit l'apôtre Paul, « nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie » (2 Tim. 2:4). Le pape, lui, s'en embarrasse plus que tous les autres souverains. Mettons lui donc en main la Bible et qu'il y apprenne à vivre en paix et à prier pour les autorités, « pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille » (1 Tim. 2:2)... Satan a persuadé au clergé que c'était chose honorable que de ne pas se marier (voir 1 Tim. 4:1-3). Or nous voyons nombre de prêtres et de prélats chargés de famille, sans avoir contracté les liens du mariage. « Que le surveillant (ou évêque) soit... mari d'une seule femme » (1 Tim. 3:2). De là des désordres sans nom... ». En peu de jours 4000 exemplaires de cet Appel se vendirent, fait sans précédent dans les annales de l'imprimerie.

Pour mieux préciser ses arguments, Luther publia peu après un ouvrage en latin, destiné aux gens d'Église, intitulé : De la captivité de Babylone et de l'Église, où il traite la question des sacrements, puis un petit livre : De la liberté chrétienne, dédié à Léon X, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume par la richesse des images, la simplicité du style, la profondeur des pensées, la note purement évangélique. Il développe l'idée que le chrétien est la plus libre des créatures parce qu'il est affranchi du péché et de la loi, mais que, par reconnaissance et par amour, il obéit volontairement à Dieu et se soumet à ses frères. Le livre s'ouvre sur une épître dédicatoire au pape, respectueuse pour la personne du pontife, mais sans ménagements pour la cour de Rome : « Tu es, ô Léon, comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel dans la fosse aux lions ».

Malgré sa prétendue victoire, le docteur Eck supportait avec peine de voir grandir l'influence et la popularité de Luther. Mais plus l'infortuné défenseur des catholiques s'agitait contre son rival, plus il perdait de terrain ; ses clameurs n'avaient pas plus de succès que ses arguments, bien que tous les membres du clergé, tant séculier que régulier, en répétassent les échos. On le honnit dans des satires cinglantes et il se vit abandonné de toute l'Allemagne bien pensante. N'y tenant plus, il partit pour Rome où il entreprit auprès du Saint Siècle une campagne persistante de diffamation contre son antagoniste. Le pape hésitait à agir, les cardinaux aussi. Ne connaissant Luther que de nom, ils se berçaient de l'espoir de le ramener à leur point de vue. Mais Eck ne voulait pas entendre parler de compromis : donnant libre cours à son ressentiment, il criait vengeance ; des moines firent chorus avec lui et, encouragé de la sorte, il harcela le pape, discutant avec lui des heures durant et ne laissant pas une pierre sans la retourner. Il stimula la cour pontificale, les couvents, le peuple, l'Église, et finit par l'emporter. Léon X céda : la perte du réformateur fut ainsi décidée. Sans tarder le Sacré Collège publia une bulle, passant condamnation sur toutes ses doctrines, lui accordant un délai de soixante jours pour se rétracter ; après quoi, s'il n'avait pas cédé, lui et tous ses adhérents seraient excommuniés. Au surplus, Luther recevait l'ordre de comparaître devant le pape à Rome.

À vue humaine, la cause de la réforme risquait fort d'être définitivement perdue. L'autorité pontificale jouissait encore d'un crédit immense malgré les attaques dirigées contre elle. Aux yeux du grand nombre, ces assauts répétés la fortifiaient même. Elle représentait tout un long passé, une antique tradition qu'on ne saurait jeter à terre brutalement, sans motifs dûment reconnus et démontrés. Soutenir Luther, c'était se prononcer contre l'Église, et les moyens dont celle-ci usait à l'égard des réfractaires étaient propres à faire réfléchir sérieusement les âmes timorées. On l'a déjà vu : Luther était de ceux que le danger anime et stimule. La gravité même des circonstances lui inspirait une ardeur dont il semblait incapable dans la vie ordinaire. Non qu'il ne passât pas par des luttes intérieures ; peu d'hommes ont dû comprendre comme lui la portée de ces mots de 2 Cor. 12:9-10 : « Le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité... C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort ». Et comme il savait mettre sa confiance dans le Seigneur, il recevait de lui une sagesse merveilleuse qui lui permit de parer aux coups les plus violents.

Or la plupart des mesures prévues dans la bulle devaient rester sans effet tant qu'il ne se trouverait pas en Allemagne un magistrat civil prêt à les faire exécuter. Même les princes les plus catholiques éprouvaient une jalousie intense, dès qu'une autorité extérieure s'avisait d'empiéter sur leurs droits. Le pape avait-il compétence pour faire confisquer et brûler les écrits du réformateur ? Pouvait-il exiger qu'on se saisît de sa personne ? À qui incombait le devoir de l'appréhender ? Enfin, les lois germaniques interdisaient de condamner le délinquant, avant qu'il eût été interrogé. On rapporte ce mot d'un noble allemand : « Depuis quatre siècles, voici le premier chrétien qui ose tenir tête au pape, et celui-ci prétend le mettre à mort ! »

Fort de son droit, le réformateur comprit qu'il ne devait pas se taire, mais qu'il fallait agir. Le 17 novembre 1520, en présence d'un notaire et de cinq témoins, il signa une protestation solennelle contre l'autorité pontificale, déclarant qu'il en appelait du pape à un concile général de l'Église. Cette pièce se répandit rapidement à travers toute l'Allemagne et même dans la plupart des pays de l'Europe. Trois semaines plus tard, devant une des portes de Wittemberg, en présence d'un grand nombre de professeurs et d'étudiants, Luther mit le feu à un immense bûcher sur lequel il brûla la bulle du pape, ainsi qu'une quantité de volumes, contenant des lois et des décrets, émis par le Saint Siège pour affirmer sa suprématie. Par cet acte public Luther rompait irrévocablement avec l'Église romaine, acceptait l'excommunication prononcée contre lui et déclarait ouvertement la guerre au Saint Siège.

Léon X se trouvait dans le plus grand embarras. Jamais encore on n'avait vu un cas pareil, celui d'un homme, et encore un moine, qui résistait au chef suprême de l'Église. Un des plus grands érudits d'Italie en matière de droit canonique, Aléandre, fut dépêché en Allemagne en qualité de nonce, avec mission de plaider, devant les princes, en faveur des prérogatives, considérées comme imprescriptibles, de la papauté. Il intervint énergiquement auprès de Frédéric, électeur de Saxe, dont il connaissait la bienveillance à l'égard de Luther : « Au nom du Saint-Père », lui dit-il, « je requiers de vous que vous fassiez brûler les écrits de cet hérétique, puis que vous lui infligiez à lui-même le châtement qu'il mérite, ou bien que vous le livriez prisonnier au Saint Siège ». L'électeur donna une réponse évasive, bien décidé au surplus à faire prévaloir le principe que le pape devait céder le pas à la justice civile. L'idée lui vint de prendre l'avis d'Érasme, une des gloires de l'Allemagne, et dont le nom suffisait à donner un grand poids à ses paroles. Il opina en ces termes : « Toutes ces dissensions proviennent de la haine que manifestent les moines pour la connaissance et de leur crainte de voir supprimer la tyrannie qu'ils exercent sur les esprits. Quelles armes emploient-ils contre Luther ? Intrigues, malveillance, calomnies. Plus on est vertueux, plus on s'attache aux doctrines évangéliques, et moins on trouve à critiquer dans la conduite de Luther. La sévérité de la bulle a soulevé l'indignation de tous les gens de bien, car ils n'y trouvent rien de cette douceur qui conviendrait à celui qui s'intitule le vicaire de Jésus Christ. Le monde a soif de vérité ; gardons-nous de nous opposer à ce saint désir. Que toute la question soit soumise à des juges impartiaux et compétents ; il n'y a pas d'autre marche à suivre ; elle s'impose à la dignité du pape lui-même ».

Pendant ce temps il se produisait en Allemagne un événement de toute importance. L'empereur Maximilien venait de mourir et, comme la couronne était élective, trois candidats se présentèrent pour briguer cette dignité. L'un d'eux, Henri VIII d'Angleterre, se récusait bientôt, mais il restait en présence François Ier, roi de France, et Charles Ier, roi d'Espagne, tous deux puissants et ambitieux, tous deux adversaires déclarés de la Réforme. Après certaines hésitations, les électeurs, craignant de voir un étranger occuper le trône impérial, y appelèrent Charles d'Espagne, par sa mère petit-fils de Maximilien. Connu sous le nom de Charles Quint (le cinquième du nom en Allemagne), sa rivalité avec François Ier, qui ne pouvait admettre de se voir privé de la couronne germanique, constitue l'un des événements capitaux de l'histoire de l'Europe.

Très jeune encore, le nouvel empereur avait contracté des habitudes graves et réfléchies. Sans éclat extérieur, mais avide d'instruction, il déploya une activité infatigable. Il fut, il est vrai, dissimulé, astucieux, mais brave à la guerre et ferme dans l'adversité. Une des premières pensées qui le préoccupèrent, ce fut de prendre des mesures propres à calmer ce vaste mouvement religieux, dont il ne comprenait pas clairement la portée, et qui l'effrayait. Connaissant à peine les Allemands — il parlait mal leur langue, — manquant d'expérience politique, mais désireux de faire régner la paix dans ses États, Charles-Quint penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. En bon catholique, il aurait souhaité complaire au Saint Siège, mais son intelligence avisée lui fit comprendre la nécessité urgente de défendre l'autorité temporelle, faute de quoi il se serait aliéné peut-être tous les princes allemands et son crédit en aurait été très gravement compromis. Vraisemblablement l'avis d'Érasme lui vint en aide. Il résolut donc de convoquer la Diète d'Empire, réunion des représentants de tous les États allemands, qui siégeait habituellement à Augsbourg ; mais comme la peste sévissait dans cette ville, l'assemblée se transporta à Worms dans le Palatinat.

Animé d'un sincère sentiment de justice, qui ne veut pas que l'on condamne le coupable sans l'avoir entendu, Charles-Quint désirait faire appeler Luther, mais les agents du pape s'y opposaient ; ils redoutaient la hardiesse avec laquelle sans doute le réformateur leur tiendrait tête. Du reste trois jours avant la Diète, la bulle d'excommunication ayant été lancée contre Luther, ses ennemis déclaraient qu'il était interdit d'avoir affaire avec un excommunié. Charles fut, un instant, sur le point de céder ; mais l'espoir de terminer tous ces débats l'emporta. Luther reçut mandat de comparaître ; ses adversaires durent en prendre leur parti.

On le voit : l'agitation régnait en Allemagne : inquiétude dans les sphères politiques, intrigues au sein du clergé, appréhension parmi les protestants, sans cesse sur le qui-vive. Luther seul demeurait calme ; rien ne troublait son admirable sérénité, effet de la puissante grâce de Dieu à son égard, car un caractère comme le sien aurait pu se laisser aller à l'angoisse la plus naturelle. « C'est le Seigneur », disait-il, « qui a provoqué tous ces événements et il les mènera à bonne fin, même si je dois subir l'exil ou la mort. Il est à mes côtés. Celui qui demeure en nous est plus puissant que ceux qui prétendent diriger le monde ». C'est alors qu'il écrivit ses méditations sur le cantique de Marie (Luc 1:46-55) en l'appliquant à son propre cas. « Ce puissant, dit Marie. Quelle hardiesse d'expression chez cette jeune vierge ! D'un seul mot elle taxe tous les forts de faiblesse, tous les puissants d'impuissance, tous les sages de folie, tous ceux dont le nom est grand parmi les hommes, d'infamie. Elle abat dans la poussière la force, la science humaine, la gloire ; elle les ramène aux pieds de Dieu seul. Son bras, dit-elle encore, indiquant par là la puissance par laquelle il agit lui-même, sans l'aide d'aucune de ses créatures, cette puissance mystérieuse qui opère dans le secret et dans le silence jusqu'à ce qu'elle ait accompli son bon plaisir. La destruction approche sans que rien ne l'annonce ; la délivrance survient au moment où nul ne s'y attendait. Il laisse les siens en proie à l'oppression et à la détresse, si bien que chacun se dit en lui-même : Il n'y a plus d'espoir pour eux ! Mais même alors, il est le plus puissant de tous ; la force de Dieu commence à l'endroit où celle de l'homme prend fin. Que la foi s'attende à lui ! ... D'autres fois il permet que ses adversaires se vantent de leur pompe et de leur vaine gloire. Il leur retire le soutien de sa force et les laisse se glorifier de la leur. Il les prive de l'appui de sa sagesse éternelle ; ils s'enflent de celle qu'ils croient posséder, mais elle ne dure qu'un jour. Au moment où leur entourage en est ébloui, le bras de Dieu se lève et tout l'édifice qu'ils ont construit s'écroule, telle une bulle qui s'évanouit » (\*).

(\*) Si l'on s'est étendu, plus qu'on ne le fait communément dans les biographies de Luther, sur ces préliminaires de sa comparution à Worms, c'est pour faire ressortir à la fois la situation extrêmement grave et dangereuse, à vues humaines, dans laquelle il se trouvait, mais aussi l'intervention merveilleuse de la grâce de Dieu envers lui dans ces circonstances critiques. On se contente trop généralement de noter brièvement : « Excommunié par le pape, mais cité par Charles-Quint à se présenter devant la Diète, Luther partit aussitôt pour Worms ». Cette façon simpliste de résumer les faits en ne les situant pas dans leur cadre constitue une véritable trahison historique. Cette période de la vie de Luther est la plus décisive.

Le cadre de ce petit livre ne permet pas d'entrer dans le détail des discussions qui eurent lieu au sein de la diète pendant les premières semaines de la session. Aléandre y parla longuement dans le sens que l'on devine, insistant auprès de l'empereur pour qu'il ne reculât pas devant la mission que l'Église lui confiait, à savoir l'extirpation de l'hérésie et des hérétiques sans pitié aucune. Chose étrange, il trouva un contradicteur encore plus éloquent que lui en la personne du duc Georges de Saxe qui, on l'a vu, professait une hostilité catégorique vis-à-vis des doctrines réformées, mais estimait que leur existence même démontrait à quel point la responsabilité

de l'Église était engagée. À son instigation, on élit un comité pour étudier la question ; au bout de peu de jours il fit rapport et présenta une liste de 101 plaintes à l'adresse du catholicisme.

La situation de Luther n'était pas réglée pour tout cela. Mais, de toute évidence, elle n'avait rien à faire avec ces doléances : l'étude de ce document demanderait un temps très long et il en faudrait bien davantage pour trouver une solution. Avec tout cela on n'aboutirait à rien du tout tant que la paix religieuse ne régnerait pas en Allemagne et celle-ci ne pouvait s'établir tant que Luther persisterait dans son activité. Or il avait pour lui des partisans toujours plus nombreux, parmi eux des hommes de la plus haute autorité. Qu'on le voulût ou non, on ne pouvait l'ignorer ; il exerçait une influence indéniable, puissante, salutaire aussi, il fallait l'avouer. Le vulgaire bon sens, comme la justice la plus élémentaire, exigeaient qu'on l'entendît tout au moins, quitte à voir ensuite quel parti prendre. Sans le vouloir, sans le savoir probablement, Charles Quint se serait rangé à l'avis de Gamaliel : « Si ce dessein ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite ; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire » (Actes 5:38). Ce n'est donc qu'après de longues hésitations qu'il résolut de citer Luther à comparaître devant lui à Worms. Ainsi s'accomplissaient les voies de Dieu. Il voulait que cette lumière, qu'il avait allumée à la face du monde, brillât sur une montagne ; tous y concouraient, à leur insu, empereur, rois et princes. C'est peu de chose pour lui que d'élever l'homme le plus infime aux plus hautes dignités. Un acte de sa puissance suffit pour conduire dans le palais impérial l'humble fils d'un simple mineur. Devant lui il n'y a plus de grands et de petits : Charles-Quint et Luther sont sur un pied d'absolue égalité. Mais quel chemin parcouru par le moine saxon depuis le 31 octobre 1517 jusqu'aux premiers jours de 1521 !

Muni d'un sauf-conduit, Luther fit en hâte ses préparatifs, la validité de cette pièce étant strictement limitée. Il gardait un calme imperturbable au milieu de ses amis, frappés d'épouvante : le souvenir de la trahison commise à l'égard de Jean Huss, les hantait et ils savaient Aléandre et sa séquelle capables de toutes les forfaitures. En vain ils épuisèrent les arguments qu'ils croyaient propres à retenir Luther ; comme il l'écrivit plusieurs années plus tard, même s'il y avait eu à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, il se serait néanmoins jeté avec joie parmi eux. Il connaissait l'inanité absolue de tout secours humain ; le Seigneur l'avait conduit jusque-là et ne l'abandonnerait pas : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31). À ses partisans haut placés, comme l'électeur de Saxe, il recommandait vivement de ne pas intervenir en sa faveur ; il ne voulait pas rendre son témoignage au péril d'autrui. Il refusait surtout n'importe quelle démarche auprès de Charles Quint, auquel chacun devait obéissance, autorité établie de Dieu et dont seul Dieu pouvait entraver les desseins.

Précédé d'un héraut impérial, Luther quitta Wittemberg le 2 avril 1521. Voyage triomphal ; les foules se pressaient sur le passage de l'homme qui allait se présenter, tout seul, devant l'empereur. À Erfurt, où il se trouva un dimanche, il prêcha sur Jean 20:19-20. Le valeureux chevalier, Ulrich von Hütten, aurait voulu le saluer à Worms. Empêché de réaliser son désir, il adressa au réformateur ce message pour le moment de son arrivée : « Que l'Éternel te réponde au jour de la détresse ! Que le nom du Dieu de Jacob te protège ! Que du sanctuaire il envoie ton secours, et que de Sion il te soutienne ! ... Qu'il te donne selon ton cœur, et qu'il accomplisse tous tes conseils ! » (Ps. 20:1, 2, 4).

Plongés dans la consternation, les membres de la Diète, jusqu'au dernier moment, avaient espéré que Luther renoncerait à venir : c'eût été un soulagement pour ses amis, et ses adversaires s'en seraient félicités, puisque, en refusant de comparaître, Luther aurait mis les torts de son côté. Ils n'hésitèrent même pas à proposer à Charles d'agir comme l'avait fait Sigismond vis-à-vis de Jean Huss, du moment, osaient-ils affirmer, qu'il n'y a aucune obligation à tenir la parole donnée à un hérétique. Mais Charles refusa catégoriquement d'entrer dans ces vues.

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, Luther ne trouva guère de repos. Une angoisse terrible l'étreignait et il passa des heures à supplier le Seigneur de lui venir en aide. Sa requête fut exaucée : il recouvra le calme et, sans émotion apparente, il partit avec le maréchal d'empire, venu pour le chercher à quatre heures de l'après-midi. C'était le 17 avril 1521. Jamais encore homme n'avait comparu devant une si auguste assemblée. Elle comptait environ deux cents membres, tous revêtus des plus hautes dignités de l'empire. Charles-Quint était là en personne, le puissant souverain dont la suprématie s'étendait sur les deux hémisphères, à ses côtés son frère, six des sept électeurs impériaux, puis une foule de nobles, des représentants du clergé, parmi eux de fougueux adversaires de la Réforme, tel le fameux duc d'Albe qui allait se faire un nom à jamais abhorré en massacrant sans pitié les enfants de Dieu dans les Pays-Bas. En entrant dans la salle, Luther reçut deux paroles d'encouragement : Matt. 10:18-20, 28. Les gardes qui l'escortaient le firent avancer et il se trouva face à face avec l'empereur. Sur une table étaient entassés des livres, vrais corps du délit : c'étaient les écrits du réformateur.

Après quelques instants d'un profond silence, sur un signe de Charles, Jean Eck, chancelier de l'archevêque de Trèves (qu'il ne faut pas confondre avec celui qui figurait à la dispute de Leipzig), se leva et dit : « Martin Luther, Sa Majesté Impériale t'a sommé de comparaître ici pour répondre à ces deux questions : Te reconnais-tu pour l'auteur de ces livres ? Veux-tu les rétracter, oui ou non ? »

On fit lecture des titres, puis Luther répondit : « Sa Majesté Impériale me demande deux choses. Sur le premier point je déclare reconnaître ces volumes comme ayant été écrits par moi-même ; je ne saurais le nier. Quant au second point, c'est une question qui concerne le domaine de la foi et du salut des âmes. Elle a trait aussi à la Parole de Dieu, le trésor le plus grand et le plus précieux qui existe ; j'agirais en téméraire si je répondais sans avoir mûrement pesé mes paroles. Je risquerais de dire moins que ne l'exigent les circonstances ou plus que ne le veut la stricte vérité. Ainsi je pécherais contre cette assertion du Seigneur : « Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 10:33). Je supplie donc très humblement sa Majesté Impériale de m'accorder du temps, afin que je puisse répondre sans enfreindre la Parole de Dieu ».

Après une brève délibération, la Diète accorda à Luther sa demande, à condition qu'il répondit oralement et non par écrit. Il regagna donc son hôtellerie, où il se vit bientôt assailli par des visiteurs qui lui parlèrent en sens divers, les uns pour l'engager à tenir ferme, les autres pour l'effrayer et l'induire à céder. À peine eut-il le temps de jeter quelques notes sur le papier et, après une nuit consacrée presque entière à la prière, il dut se préparer à comparaître de nouveau.

Ce jeudi 18 avril 1521 fut, comme on l'a dit, « l'un des jours les plus mémorables de l'histoire du témoignage de Dieu sur la terre ». Luther dut attendre deux heures à la porte de la salle des délibérations. Il était passé six heures quand il y fut admis. Il faisait nuit ; on avait allumé des flambeaux : c'est à leur lueur rougeâtre et vacillante qu'il parut devant l'assemblée, plus nombreuse et plus agitée que la veille. Tous les témoins s'accordent pour relever son maintien paisible et assuré, quoique modeste et respectueux. Son discours, prononcé en latin d'abord, puis en allemand, d'une voix haute et ferme, fut ce qu'il devait être, humble, déférent, mais net et solide, démontrant la puissance de la promesse faite par le Seigneur en Matt. 10:19-20 (voir aussi Marc 13:11 ; Luc 12:11) : « Quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez ni de ce que vous direz ; ... car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous ». En voici les principaux passages :

« Je reconnais les livres qu'on me présente comme étant de ma plume. Ils ne sont pas tous de la même nature. Les uns traitent de la foi et des œuvres, sans aucune polémique. Mes adversaires même en reconnaissent l'utilité ; ils conviennent qu'ils méritent d'être lus par des chrétiens. La bulle du pape, malgré sa virulence, me l'accorde. Pourquoi donc rétracterais-je ces écrits ? Serais-je donc le seul au monde à rétracter des vérités admises par la voix unanime de mes amis et de mes ennemis, le seul à faire opposition à des vérités que le monde entier se fait gloire de confesser ?

« D'autres de mes livres attaquent le papisme et ses partisans, leurs fausses doctrines, leur vie scandaleuse. Ces plaintes ne sont-elles pas celles de tous les gens pieux et craignant Dieu ? Peut-on nier que le pape n'ait, par ses lois, ses théories humaines, enchaîné, torturé les consciences des fidèles, de la manière la plus déplorable ? Peut-on nier qu'avec une incroyable tyrannie il n'ait épuisé et englouti jusqu'à ce jour les trésors des peuples, et particulièrement ceux de cette grande et illustre nation ? Et je rétracterais mes paroles ? Jamais !

« Reste une troisième catégorie d'écrits : ceux que j'ai publiés contre quelques particuliers, avocats de la tyrannie romaine. Bien que mes attaques aient été parfois trop vives, et j'en conviens sans peine, je ne les rétracterai point, de peur d'encourager les abus d'un pouvoir oppresseur. Je suis homme, et non pas Dieu. Je ne saurais mieux me défendre qu'en répétant les paroles du Seigneur Jésus, mon divin Maître : « Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal » (Jean 18:23). Combien plus moi, qui ne suis que cendre et poussière et si porté à l'erreur, combien plus dois-je souhaiter que l'on critique mes idées !

« Mais j'ajoute que j'éprouve de la joie à voir la Parole de Dieu provoquer aujourd'hui, comme elle le fit autrefois, une telle agitation. C'est là son caractère spécifique ; c'est sa destinée. Le Seigneur Jésus lui-même a dit : « Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre ? Non, vous dis-je ; mais plutôt la division » (Luc 12:51 ; Matt. 10:34). Prenons donc garde qu'à force de chercher à enrayer la discorde, nous ne nous rendions coupables d'opposition à la sainte Parole de Dieu. Je pourrais lui emprunter des exemples qui vous prouveraient que des pharaons, que des rois de Babylone ou d'autres d'Israël ne contribuèrent jamais plus directement à leur ruine que le jour où ils cherchèrent à consolider leur autorité par des mesures en apparence d'une sagesse extrême, mais en opposition à la volonté divine. « Dieu... transporte les montagnes, et elles ne savent pas qu'il les renverse dans sa colère » (Job 9:5). Ne supposez pas du reste que je prétende imposer mes lumières si faibles à cette auguste assemblée ; je ne fais que m'acquitter de ce que je sens être mon devoir de sujet allemand à l'égard de sa Haute et Puissante Majesté Impériale ».

Tous les assistants étaient suspendus à cette bouche éloquente d'où jaillissaient d'aussi écrasantes vérités. Le chancelier de Trèves, en apparence insensible, prit la parole de la part de l'empereur et dit avec rudesse : « Tu n'as pas répondu à la question. Veux-tu rétracter, oui ou non ?

Puisque », répondit Luther, « votre Majesté Impériale et vos Altesses Sérénissimes exigent de moi une réponse simple, claire et catégorique, la voici. Je ne puis soumettre ma foi à l'autorité du pape, pas plus qu'à celle des conciles. Il est en effet clair comme le jour qu'ils sont souvent tombés dans l'erreur et se sont même contredits ouvertement. Tant qu'on ne m'aura pas prouvé par les Saintes Écritures ou par des arguments irréfutables que j'ai mal compris les passages que j'invoque, lié par la Parole de Dieu, je ne peux ni ne veux me rétracter. Me voici. Je ne peux autrement. Que Dieu me soit en aide ! »

L'empereur, en se levant, mit fin à l'audience.

Le lendemain Charles Quint fit lire à la Diète une pièce écrite de sa propre main, dans laquelle il formulait à l'adresse de Luther des menaces directes. Grandes furent de nouveau les inquiétudes des partisans du réformateur, mais le Seigneur ne relâcha point la protection dont il l'entourait et lui suscita de fervents défenseurs, même parmi les tenants du catholicisme qui exigeaient le respect de la parole donnée et n'admettaient pas non plus que l'empereur se permît un langage pareil, sans avoir consulté la Diète. Cédant enfin aux instances de son entourage, Charles Quint consentit à un sursis de trois jours, pendant lesquels ceux qui le voulaient auraient la liberté de s'entretenir avec Luther, afin de tâcher de l'amener à d'autres sentiments. Ce fut peine perdue. Une dernière comparution devant la Haute Assemblée eut lieu le 24 avril ; le réformateur demeura inébranlable. Son sauf-conduit expirait le lendemain. Charles Quint le prorogea de trois semaines, lui enjoignant de rentrer chez lui sans troubler la paix publique ni en parole, ni par ses écrits.

Luther se hâta donc de quitter Worms, sans oublier toutefois le respect qu'il devait à l'empereur en tant que le souverain duquel il dépendait. Deux jours après son départ il lui adressa une lettre pleine de déférence, dans laquelle on lisait entre autres ces lignes : « Dieu, qui scrute les cœurs, m'est témoin que je suis prêt à obéir avec empressement à Votre Majesté soit par ma vie, soit par ma mort... Dans les choses temporelles qui n'ont rien à faire avec les biens éternels, nous nous devons une mutuelle confiance, mais en ce qui concerne la Parole divine et les réalités invisibles, Dieu ne permet pas que nous nous soumettions aux hommes ; il veut que nous dépendions de lui seul. Celui qui se confie aux hommes pour son salut éternel donne à la créature la gloire qui appartient au seul Créateur ».

Suivant la même route qu'il avait parcourue quelques semaines auparavant, le réformateur vit accourir auprès de lui une foule d'amis, heureux et reconnaissants de le revoir sain et sauf. C'est ainsi qu'il passa à Eisenbach, où il séjourna une nuit. Le lendemain soir, comme il traversait la forêt de Thuringe en compagnie de son frère et d'un de ses amis, il descendait un chemin creux, lorsque cinq cavaliers, masqués et armés de pied en cap, fondirent sur la petite troupe. Trois d'entre eux se saisirent de Luther qu'ils avaient contraint de descendre de sa voiture ; ils lui enlevèrent sa soutane, jetèrent sur ses épaules un manteau de chevalier et le forcèrent de monter sur un cheval tout harnaché qu'ils avaient amené. Ils renvoyèrent les compagnons du réformateur, puis se mirent en route, non sans faire faire à leurs montures mille détours, afin de dépister quiconque aurait songé à les poursuivre. Puis la cavalcade partit au galop. Il était presque minuit lorsqu'on atteignit le château de la Wartbourg.

Une main amie, celle de l'électeur Frédéric, avait pourvu à la sûreté de Luther. Sous le nom de chevalier Georges, il dut se résigner à cette captivité, imposée par une tendre sollicitude qui le mettait à l'abri des coups de ses ennemis ; ceux-ci, en effet, avaient ourdi un complot contre lui, qui ne visait à rien moins qu'un vulgaire assassinat. Profitant de ces loisirs forcés, il se mit au travail. Son œuvre capitale à la Wartbourg fut la traduction du Nouveau Testament en langue allemande. Il poursuivit ce travail, une fois rentré dans la vie active ; c'est ainsi qu'au bout de quelques années, il put mettre la Bible entière entre les mains du peuple. Il en existait déjà des versions partielles, mais aucune d'après les textes originaux ; elles manquaient donc d'exactitude et leur prix élevé empêchait beaucoup de personnes de les acquérir. On en était même venu à en proscrire l'emploi, tellement on redoutait l'influence de la vérité sur les esprits : « L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples... Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi » (Ps. 119:130, 98). Ici de nouveau les desseins du Seigneur s'accomplissaient. Luther n'aurait pu mener à bout une entreprise de cette envergure s'il avait gardé ses fonctions de professeur à Wittemberg ; la préparation de ses cours, son énorme correspondance, les visites innombrables qu'il recevait, tout cela ne lui aurait laissé aucun loisir quelconque. Pour l'Allemagne le moment était venu de substituer à l'enseignement subtil et desséchant de la scolastique, la vérité pure et simple, puisée aux sources du salut. Il n'y avait qu'un cri parmi les ouvriers du Seigneur : « La Bible, la Bible tout entière ! ».

« Si seulement », écrivait alors Luther, « la Parole de Dieu existait dans toutes les langues qui se parlent dans ce monde ; si seulement elle se trouvait devant les yeux, dans les oreilles et surtout dans les cœurs de tous ! » Aussitôt achevée la traduction du Nouveau Testament, on en poursuivit l'impression avec une activité sans pareille. On y employa trois presses qui livraient dix mille feuilles par jour. La première édition, tirée à trente mille exemplaires en deux volumes, parut à Wittemberg le 21 septembre 1523, sous ce simple titre : Le Nouveau Testament en allemand, à Wittemberg. Dès le mois de décembre il en fallut une seconde édition. En 1533 il en avait paru 58. Au fur et à mesure qu'il avançait à la traduction de l'Ancien Testament, Luther le publiait en fascicules, afin de répondre à l'impatience des lecteurs et de le mettre plus facilement à la disposition des gens peu fortunés.

Cette diffusion prodigieuse des Saintes Écritures excita un dépit dans les milieux en contact intime avec l'Église romaine. Les prêtres, si souvent ignorants, s'alarmèrent à l'idée que de simples citoyens, et même des paysans, allaient se trouver à même de parler, en connaissance de cause, des enseignements du Seigneur. Le clergé crut habile de jeter sur le marché une autre version de la Bible ; mais c'était celle de Luther, à part de très légères divergences. La lecture en était permise à chacun. L'Église ne se rendait pas compte que sa puissance chancelait partout où la Parole de Dieu prenait racine. Si ardent était le désir général de connaître la Bible et de comprendre les vérités qu'elle contenait, que maintes fois des hommes pieux, connus pour les dons qu'ils possédaient, reçurent des invitations des citoyens d'une ville, les suppliant de venir s'y établir, afin d'instruire les ignorants. La plupart abandonnaient tout pour répondre à ces appels, se disant qu'ayant reçu librement, ils devaient donner librement aussi.

La disparition de Luther, sur laquelle on garda le secret le plus absolu, jeta la consternation dans le camp de ses ennemis, comme dans celui de ses amis ; ceux-ci se persuadaient qu'il était tombé victime d'un guet-apens, supposition très plausible, étant donné la rage des adversaires de l'Évangile. Le grand artiste Albert Dürer écrivait : « Vit-il encore ? L'ont-ils assassiné ?... Ô Dieu, redonne-nous un homme pareil à cet homme qui, inspiré de ton Esprit, rassemble les débris de ta sainte Église et nous enseigne à vivre comme des chrétiens ! ». Le nonce Aléandre soupçonna la vérité : « C'est le renard saxon qui l'a enlevé », écrivit-il à Rome. Mais les amis du réformateur ne tardèrent pas à être rassurés à son sujet et encouragés par des lettres qu'il leur fit tenir par un bienveillant intermédiaire, Spalatin, adressées de son « Patmos », car il ne devait pas indiquer le lieu de sa retraite, du « désert », « de la région des oiseaux qui chantent doucement dans les branches et louent Dieu de toutes leurs forces ».

Mais, tout en se livrant à un travail acharné, Luther souffrait cruellement de corps et d'âme. Sa santé, qui ne fut jamais très forte, avait subi de rudes atteintes au cours des dernières années. Moralement, les épreuves qu'il venait de traverser l'avaient ébranlé au point qu'il en avait perdu le sommeil. Enfin le manque d'activité physique contribuait à le miner. De cuisants soucis aggravèrent son cas, causés par l'infiltration, dans le courant de la Réforme, d'éléments humains qui risquaient d'en fausser le caractère et de donner prise à la vigilance de l'Ennemi, toujours en éveil pour découvrir le défaut de la cuirasse. L'agitation religieuse et sociale de toute l'Allemagne, qui allait grandissant et dont les échos parvenaient jusque dans sa retraite, lui rendait l'inaction intolérable : « Je me suis retiré du combat, cédant aux conseils de mes amis, mais bien malgré moi et doutant que cet acte fût agréable à Dieu... J'aimerais mieux être couché sur des charbons ardents pour l'honneur de la Parole divine que de mourir ici en vivant à moitié ». Avec cela la timidité de ses protecteurs l'indignait.

Cette crise se comprend. Luther avait marqué la Réformation de l'empreinte de sa forte personnalité. Lui-même ne se faisait pas d'illusions sur ses nombreuses faiblesses ; on en a la preuve dans ses retours incessants à la direction du Seigneur pour lui-même et pour les autres, dans la place éminente qu'il conférait invariablement à la Parole de Dieu. Mais la masse de ses auditeurs, tout en prêtant une oreille attentive à ses exhortations, voyait l'homme avant tout. Lui disparu, ils perdraient la route à suivre. Nombre d'entre eux ne possédaient pas cette foi personnelle qui compte sur le Seigneur, et sur lui seul. Ils avaient encore bien des expériences douloureuses à faire.

Luther éprouvait le besoin de reprendre contact avec ses frères dans la foi. À la faveur d'un habile déguisement, il se rendit à Wittemberg, où il reçut l'accueil qu'on devine. Son séjour ne dura que peu de temps. Il put néanmoins, après avoir appris nombre de choses dont le détail lui échappait, adresser des paroles d'encouragement, d'exhortation, de redressement. Bien renseigné désormais, il allait pouvoir, depuis la Wartbourg, mieux suivre le fil des événements.

Cette brève apparition de Luther ne suffit pas à calmer les éléments agités. Sans doute on n'avait pas tout à regretter dans le puissant mouvement qui se dessinait. Le reclus de la Wartbourg ne pouvait pas s'affliger d'apprendre que les couvents se vidaient, et, en tout premier lieu, celui des Augustins où il avait fait son noviciat, ni que la messe se célébrait de moins en moins. Plusieurs moines s'étaient mariés, chose à laquelle Luther eut de la peine à consentir, estimant que les membres du clergé étaient tenus par leur vœu de célibat. Il finit pourtant par voir qu'il n'y avait là qu'une assertion de plus du mérite des œuvres humaines et que la gloire du Seigneur était en jeu d'après ce principe : « Tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché » (Rom. 14:23).

Mais ailleurs il y avait fort à blâmer. Luther condamnait tout ce qui n'était pas conviction sincère. Les procédés violents lui causaient un vif déplaisir. « Qu'on le sache », écrivit-il, « être pieux, accomplir beaucoup de grandes œuvres, mener une vie utile, honorable et vertueuse, c'est une chose. C'en est une tout autre que d'être chrétien. En toutes choses il faut suivre, par la foi, la volonté du Seigneur ». Or plusieurs des amis les plus dévoués de Luther se laissèrent entraîner à des actes qu'il dut censurer sévèrement. Karlstadt fut le premier à célébrer la Cène sous les deux espèces, en toute simplicité, selon les instructions du Seigneur. Mais c'était un homme fougueux et turbulent, zélé, il est vrai, pour la vérité et prêt à se sacrifier pour elle, mais manquant de sagesse et de modération et toujours désireux d'attirer l'attention sur lui.

Ce n'est pas tout. À Zwickau en Saxe, des esprits égarés, dépassant toutes les bornes et dirigés par un nommé Thomas Munzer, prétendaient avoir reçu des révélations particulières, qu'ils mettaient au dessus de la Parole de Dieu. « À quoi bon », disaient-ils, « s'attacher littéralement à la Bible ? On ne nous parle que de la Bible. Peut-elle nous prêcher ? Suffit-elle donc à nous instruire ? C'est l'Esprit seul qui nous éclaire ; par lui Dieu s'adresse à nous directement et nous enseigne ce que nous avons à dire et à faire ». Ils affirmaient que l'Église allait être purifiée de son impiété, que le baptême des enfants ne sert de rien ; que chacun doit se faire baptiser à nouveau (d'où leur nom de anabaptistes) ; que la Cène doit disparaître du culte ; qu'il faut, d'une manière générale, abolir toute cérémonie quelconque. Sous leur inspiration, le peuple se mit à envahir les églises, à briser les autels et les statues ; on ouvrait les portes des couvents et l'on en faisait sortir les moines. Enfin l'on annonçait la venue prochaine d'un nouveau prophète, plus grand que Luther et qui provoquerait un bouleversement universel. Le bouillant Karlstadt embrassa ces hérésies ; il ne tarda pas à renoncer à sa chaire de professeur, sous le fallacieux prétexte que, dans le royaume de Dieu, il n'est nul besoin du savoir humain, et engagea ses étudiants à désertir les auditoriums de l'université pour travailler la terre, puisqu'il est dit que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front.

Lorsqu'il apprit ces nouvelles lamentables, Luther n'hésita pas. Sans en demander l'autorisation, il quitta la Wartbourg, où il avait séjourné dix mois, et rentra à Wittemberg ; il y trouva un accueil enthousiaste. Seul, en effet, il possédait l'autorité voulue pour réprimer le torrent dévastateur : l'électeur de Saxe manquait d'expérience dans les questions d'ordre spirituel, à tel point qu'il se demandait s'il fallait recourir à un compromis pour rétablir l'ordre, et Mélanchton, trop jeune, se montrait timide et embarrassé en présence de ces excès. Pour justifier auprès de l'électeur son évasion intempestive, Luther lui écrivit : « Que Votre Altesse sache que je vais à Wittemberg sous une protection bien plus puissante que la sienne. Je n'ai nullement la pensée de solliciter votre secours ; je crois même que je protégerai Votre Altesse plus qu'elle ne me protégera... Il n'y a point d'épée qui puisse venir en aide à cette cause. Dieu seul doit tout faire, sans aide et sans concours humain. Celui donc qui croit le plus est celui qui protégera l'autre ».

À peine de retour, Luther exprima publiquement son sentiment sur les dangers que les illuminés faisaient courir à la vérité. Selon son habitude, il réfuta leurs fausses doctrines en se basant sur l'Écriture seule et exposa l'opprobre que ces gens avaient jeté sur le nom du Seigneur. Sévère, sans compromission aucune, contre l'erreur, il se montrait en revanche disposé à ménager les individus ; il ne faut pas oublier qu'au 16<sup>e</sup> siècle on n'hésitait pas à appliquer les peines les plus rigoureuses, allant jusqu'à la mort, pour des crimes pareils à ceux que commettaient les anabaptistes. « Foi sans amour », disait Luther, « ce n'est qu'illusion. Quant à moi, je ne saurais

contraindre personne ». Le Seigneur bénit les efforts de son vaillant serviteur. Au bout de peu de temps, la tourmente s'apaisa et les faux docteurs s'en furent porter leurs doctrines ailleurs.

### 8.1.3 *Détente après la lutte*

Dès ce moment l'activité de Luther change de caractère. Âgé de trente-neuf ans, l'ardeur de sa jeunesse s'atténue. Avec le puissant secours du Seigneur, il a renversé les idoles, ébranlé jusqu'à la base l'édifice formidable de l'Église romaine. Il a mis entre les mains du peuple allemand l'Écriture Sainte. Trois ans plus tard il épouse Catherine de Bora.

Deux tâches se présentaient à lui : la propagation de la vérité évangélique ; la lutte contre les esprits exaltés. Il y contribua abondamment par ses leçons, ses prédications, ses écrits. À propos de son activité comme écrivain, voici des chiffres significatifs : en 1522 seulement il fit paraître 130 publications ; en 1523, 183. Pendant cette même année le nombre des ouvrages catholiques se monte à 20 seulement.

Un des premiers soucis de Luther fut de mettre en lumière les prescriptions de la Parole de Dieu quant au culte. Malheureusement, ici surtout, on s'aperçoit qu'il n'avait pas complètement abandonné certaines idées, contractées dès son enfance. Il crut pouvoir s'en tenir à la suppression des plus grossières pratiques du catholicisme et maintenir ce qui n'était pas absolument contraire à l'Esprit de la Bible. Il alla même jusqu'à conserver le crucifix dans les temples, mais sans lui rendre l'adoration comme les papistes. Il ne repoussa pas non plus une certaine pompe dans le culte et dans la décoration des églises. Il rétablit la Cène comme le Seigneur l'avait instituée, mais admit, selon l'erreur catholique, une certaine présence réelle du corps et du sang de Christ dans la Cène, se basant sur cette parole de Jésus : « Ceci est mon corps ». Les autres réformateurs, Zwingli à leur tête, montraient que ces mots signifient : « Ceci représente mon corps », tout comme le Seigneur dit ailleurs : « Je suis la porte ». Mais Luther refusa catégoriquement de renoncer à son point de vue et il en résulta des divergences entre lui et ceux auxquels il aurait dû tendre la main.

Un de ses désirs était que les chrétiens ne se rencontrent pas sans que la Parole de Dieu fût annoncée ou bien qu'elle fût l'objet de leur étude ; il recommandait que ces réunions eussent lieu aussi souvent que possible au cours de la semaine. Dans les centres universitaires professeurs et étudiants devaient commencer la journée par la lecture de l'Ancien Testament, à quatre ou cinq heures du matin s'il le fallait, et la terminer en lisant le Nouveau Testament.

Luther attribuait une importance capitale à l'instruction de la jeunesse, car il voyait la nécessité d'agir sur le cœur et l'esprit de la génération montante, afin de l'armer contre les attaques qui, dans la suite, seraient dirigées contre l'Évangile. Il ne suffisait pas que chacun sût lire, écrire et compter ; il fallait cultiver les intelligences en leur donnant les éléments tout au moins des connaissances générales. Il va sans dire que ce programme était profondément imprégné des enseignements du Seigneur et que Luther évitait par-dessus tout, quand il s'agissait des choses de Dieu, cet esprit critique si dangereux et desséchant, trop répandu de nos jours.

Dans le même ordre d'idées il encouragea la fondation de bibliothèques qui ne devaient pas contenir uniquement des ouvrages religieux, mais bien tout ce qui se rapporte à l'ensemble de la science humaine. Il disait avec raison : « Ces écrits profanes sont nécessaires pour faire connaître les œuvres merveilleuses de Dieu ». Dans le culte réorganisé, ce n'étaient plus les membres seuls du clergé qui psalmodiaient, mais l'assemblée entière devait chanter. Luther travailla beaucoup dans ce sens, entre autres en composant de nombreux cantiques.

Mais pendant qu'il travaillait, avec un zèle infatigable, à remettre en évidence les vérités de l'Évangile, un orage terrible s'amoncelait à l'horizon et obscurcissait la bienfaisante lumière qui commençait à inonder le pays. Depuis longtemps les chaînes de la féodalité pesaient de tout leur poids sur les classes inférieures de l'Allemagne ; les paysans murmuraient. Au cours du siècle précédent, des troubles fréquents, causés par l'oppression des princes et des évêques, furent réprimés avec effusion de sang et, déjà alors, la résistance à l'autorité avait pris son point d'appui sur le principe religieux. Au 16<sup>e</sup> siècle il fut donc impossible de dissocier les deux éléments, si intimement liés à l'existence même des nations. Ainsi, quand parurent les premiers symptômes de la Réformation de l'Église, des hommes égarés n'y vinrent qu'un appel à la licence. Des nobles même embrassèrent le parti des insurgés. Ceux-ci s'inspiraient surtout de l'Ancien Testament. Partant, par exemple, des versets 6, 7 et 8 du Psaume 8 (\*), ils prétendaient jouir de tous les droits sur la chasse et la pêche. Ils résumèrent leurs doléances en douze articles, étayés chacun par un verset de la Bible et qui se résumaient en prétentions à l'égalité absolue de tous les hommes devant Dieu, non seulement égalité sociale et politique, mais égalité des biens. Luther répondit à ce manifeste en publiant une Exhortation à la paix. S'adressant d'abord aux princes, aux évêques, aux prêtres et aux moines, il les admonestait sévèrement, leur montrant qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ces désordres, parce qu'ils n'avaient pas été de sages administrateurs des biens que Dieu leur avait confiés ; ils les avaient gérés uniquement dans leur propre intérêt, sans la moindre pensée de miséricorde pour ceux qui leur étaient subordonnés. Pouvaient-ils s'étonner, si après de longs siècles d'oppression, les victimes finissaient par lever la tête ? Luther plaide donc en faveur des insurgés, mais cela ne l'empêche pas de faire entendre à ceux-ci un langage tout empreint de l'autorité de la Parole de Dieu et de leur reprocher énergiquement leur mépris du pouvoir établi : « La méchanceté, l'injustice des supérieurs n'excusent pas la révolte. Vous voyez la paille qui est dans l'œil de vos magistrats, mais vous ne discernez pas la poutre qui est dans le vôtre ». Le réformateur paya encore largement de sa personne en se rendant dans diverses localités pour y faire des démarches personnelles en vue de ramener la paix, toujours sur la base de l'Évangile. Il n'y réussit que partiellement, tellement les esprits étaient surexcités, et bien des atrocités furent commises. Il fit tout son possible, et non sans succès, pour éviter que l'esprit de vengeance ne prévalût dans les arrangements définitifs.

(\*) « Tu l'as (l'homme) fait dominer sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds : les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers ».

Très peu de temps après ces tristes événements, le vénérable électeur Frédéric de Saxe, fidèle soutien de la Réforme, s'endormit dans le Seigneur. Quand on le sut près de sa fin, tout le personnel de son palais et de ses domaines se groupa autour de son lit. « Mes petits enfants », leur dit-il, « si j'ai offensé l'un de vous, je vous prie de me pardonner pour l'amour de Dieu. Nous autres princes, nous commettons souvent des torts envers nos inférieurs ; il ne devrait pas en être ainsi ». Il détruisit un testament, rédigé bien des années auparavant et dans lequel il « recommandait son âme à la Mère de Dieu », et en rédigea un autre où il déclarait « mettre toute sa confiance dans les mérites du Seigneur Jésus Christ pour le pardon de ses péchés » ; il exprimait encore son absolue certitude qu'« il possédait le salut par le précieux sang de son bien-aimé Seigneur et Sauveur ».

La mort de l'électeur éveilla de vives appréhensions parmi les Réformés. Privés de cet appui si efficace, ils considéraient, humainement parlant, leur cause comme gravement compromise, alors qu'ils auraient dû regarder au Seigneur qui n'abandonne jamais les siens. Jean-Frédéric, frère et successeur de l'électeur Frédéric, et Philippe de Hesse songèrent donc à constituer une ligue réformée qui s'opposerait à la coalition catholique, formée à l'instigation du pape, Clément VII. Mais, avant de s'engager, ils consultèrent Mélanchton et Luther. Celui-ci déclara catégoriquement que la cause de la vérité n'a nul besoin des armes des grands de ce monde et que, dans aucun cas, il ne faudrait recourir à une tactique provocatrice : « Nous aimerions mieux mourir dix fois », écrivit-il à l'électeur, « plutôt que d'avoir sur la conscience du sang versé par les nôtres, pour défendre l'Évangile contre l'empereur. Nous sommes ceux qui doivent souffrir et ne point nous venger nous-mêmes... Notre Seigneur Jésus Christ est assez puissant pour vous protéger et pour faire échouer les sinistres projets des princes impies qui menacent de vous attaquer. Si nous voulons être chrétiens,

nous ne pouvons prétendre, sur cette terre, à une vie plus commode que ne fut celle du Seigneur. Nous devons prendre sur nous la croix du Christ. Le monde ne la porte pas ; il cherche d'autres épaules que les siennes pour s'en décharger... Notre Père céleste vous a toujours merveilleusement gardés au travers de mille tribulations et angoisses. Il a confondu les desseins de vos adversaires au point que nous avons à avouer qu'il nous a secourus au-delà de toute notre compréhension. J'exhorte donc Votre Altesse à ne point se laisser ébranler par les conjonctures actuelles. Nos prières, nous l'espérons, rendront vaine la fureur de nos ennemis. Mais que nos mains restent pures de sang... Quant à moi, Votre Altesse ne doit pas me protéger par les armes, si l'on m'attaque à cause de mes doctrines. Chacun doit supporter le péril que sa foi peut lui attirer. Cependant nous souhaitons voir aller les choses tout autrement que nos ennemis ne le pensent. Que le Seigneur, notre grand Consolateur, veuille vous fortifier abondamment ! »

Ces sages conseils ne furent pas suivis, malheureusement, et une ligue politique, anti-catholique, se forma.

Cependant Luther se trouvait toujours au ban de l'empire, la sentence prononcée contre lui en 1517 n'ayant jamais été rapportée. En 1526 la Diète d'Empire se réunit à Spire dans le Palatinat. Les Turcs avaient envahi la Hongrie et menaçaient l'Autriche ; l'empereur sollicitait le concours de tous les princes allemands pour faire face au danger et se montrait conciliant sur le terrain religieux, si bien qu'il donna son assentiment à une décision en faveur de laquelle chacun demeurerait libre d'agir à sa guise touchant l'édit de Worms contre Luther. C'était garantir la vie sauve au réformateur tant qu'il ne quitterait pas le territoire des États évangéliques, déjà nombreux en Allemagne.

Mais trois ans plus tard, une autre diète, siégeant également à Spire, annula la décision précédente et prétendit contraindre la minorité évangélique à concourir à l'exécution de l'édit ; c'était renier la vérité et se courber sous la volonté du pape. Les réformés protestèrent solennellement contre une pareille violence, d'où le nom de protestants que leur donnèrent leurs adversaires. Ce mot n'avait jamais été employé encore jusque-là et désigna dorénavant ceux qui repoussaient toute doctrine humaine et n'acceptaient pas d'autre guide de leur conduite que la Parole de Dieu. Trop souvent, de nos jours, les protestants se bornent à rejeter certaines erreurs, sans embrasser de cœur la vérité.

Absorbé par sa campagne contre François Ier, Charles-Quint n'assista pas à la diète de Spire. Vivement irrité de l'attitude prise par les princes évangéliques, il leur enjoignit de se soumettre sans autre à la décision de la majorité, car il avait humilié la France, repoussé le Grand Turc, Soliman le Magnifique, asservi l'Italie. Oserait-on lui résister dans ses propres États ? Toutefois, les opérations militaires terminées, il reprit l'étude de la situation. Préférant recourir à la douceur, il convoqua une nouvelle diète à Augsbourg pour le 1er mai 1530. Du fait de la condamnation qui pesait sur lui, Luther ne pouvait pas y assister et avait dû s'arrêter au château de Cobourg ; Mélanchton le remplaçait et, afin de préciser la position que prendraient les protestants, il présenta à l'assemblée une Confession de foi, résumé des doctrines fondamentales du christianisme. Toutefois, de sa retraite, Luther dirigeait les débats ; ses conseils, ses lettres à ses amis exerçaient une profonde influence. Mieux encore, Luther les soutenait constamment par ses prières. Comme Moïse sur le mont Horeb (Ex. 17:8-16), il élevait ses mains vers l'Éternel et ne se lassait pas d'intercéder pour les combattants, tout en les encourageant par ses lettres : « Si votre cœur est accablé de soucis, ne l'attribuez pas à la grandeur de votre cause, mais à votre incrédulité... Si Moïse avait voulu savoir d'abord comment il échapperait à l'armée du Pharaon, il est probable qu'Israël serait aujourd'hui encore en Égypte ». C'est alors aussi qu'il composa son célèbre choral, inspiré des circonstances du moment :

C'est un rempart que notre Dieu,  
Une invincible armure,  
Notre délivrance en tout lieu,  
Notre défense sûre.  
L'ennemi contre nous  
Redouble de courroux.  
Vaine colère !  
Que pourrait l'adversaire ?  
L'Éternel détourne ses coups.

Seuls, nous bronchons à chaque pas  
Notre force est faiblesse.  
Mais un héros, dans les combats,  
Pour nous lutte sans cesse.  
Quel est ce défenseur ?  
C'est toi, divin Sauveur !  
Dieu des armées !  
Tes tribus opprimées  
Connaissent leur Libérateur.

La diète d'Augsbourg siégea pendant trois mois. Les protestants firent certaines concessions, qu'ils jugeaient compatibles avec la vérité, au grand mécontentement de Luther qui manda Mélanchton auprès de lui et lui dit :

— « Tu me demandes jusqu'à quel point on peut céder aux papistes ! Je te déclare que je ne comprends pas le sens d'une question pareille. Dans ton apologie, tu leur as déjà fait beaucoup trop de concessions ».

— « Ne faut-il pas » demanda timidement Mélanchton, « souffrir pour gagner Christ ? »

— « Nous pourrions être grands seigneurs, si nous voulions renier et blasphémer notre Maître. Mais il est écrit que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu » (Actes 14:22).

Mélanchton ne put que constater que plus il cédait et plus ses adversaires devenaient exigeants. Enfin, las de ces négociations qui n'aboutissaient pas, l'empereur prononça la clôture de la session, en déclarant qu'il laissait sept mois aux « rebelles », comme il les qualifiait, pour se soumettre à ce que la diète avait arrêté. Les princes protestants tinrent ferme ; rien ne les ébranla.

Ayant ainsi pris conscience de leur force, ils resserrèrent le lien contracté entre eux ; mais, au lieu de s'en remettre entièrement à Dieu pour la suite des événements, ils fondèrent une alliance défensive, dite ligue de Smalkalde. Comme on pouvait s'y attendre, elle prit plus d'une fois une attitude agressive et la guerre civile en résulta. Si les protestants réussirent à maintenir les positions qu'ils avaient acquises, ce ne fut qu'après avoir répandu des flots de sang et renforcé les ferments de haine qui empoisonnaient le pays : triste conséquence de leur manque de foi et de la faute grave qu'ils commettaient en cherchant à faire triompher les intérêts du Seigneur par le recours à des moyens purement humains.

Le Seigneur accorda à Luther la grâce de le retirer à lui avant que l'orage qu'il redoutait si fort ne se déchaînât. À partir de la diète d'Augsbourg, son rôle public devient moins saillant. Sans doute il travaille tout autant qu'auparavant, trop même pour un homme de son âge, usé par l'énergie indomptable qu'il n'avait cessé de déployer ; mais on a remarqué que dès lors il se contenta de consolider l'édifice qu'il avait construit et qu'il n'émit plus aucune idée, aucune doctrine nouvelle. Il n'en continuait pas moins à prêcher et surtout



à écrire énormément ; ses publications, presque toutes traduites en plusieurs langues, étaient lues avec avidité non seulement en Allemagne et en Suisse, mais aussi en France, en Italie, à Rome même, dans les Pays-Bas, en Angleterre. Les bulles des papes, les édits des magistrats opposaient des digues impuissantes aux flots de ce torrent impétueux.

De plus en plus Luther était douloureusement frappé de la profonde ignorance dans laquelle croupissait la grande masse du peuple. Les visites qu'il faisait aussi souvent que possible à travers les campagnes de Saxe et des pays environnants l'en convainquaient chaque fois davantage. Il y avait de nombreux convertis, mais ils ne réalisaient aucun progrès. Les pasteurs, sortis pour la plupart des rangs de la prêtrise ou bien des monastères, manquaient des notions les plus élémentaires quant aux principes même du christianisme. C'est pour les éclairer, les uns et les autres, que Luther rédigea les deux Catéchismes, le grand pour le clergé, le petit pour les laïques. Il y résume toute sa doctrine, fondée sur l'Écriture Sainte dont Christ est le centre glorieux, tel qu'il le voit dans les évangiles et dans les épîtres de Paul. On voit l'auteur intensément pénétré du sentiment de la puissance de Dieu, de la grandeur et de la sagesse du Créateur, puis aussi de la misère, du néant de l'homme, plongé dans le péché et incapable, par ses propres forces, de s'approcher de Dieu. Luther montre ensuite qu'il faut un médiateur entre Dieu et l'homme, que le seul Médiateur est le Seigneur Jésus ; les œuvres de l'homme, si bonnes soient-elles, ne sauraient le tirer de son état d'éloignement irrémédiable du Dieu saint ; il n'y a aucun moyen de salut sinon la foi en l'œuvre de Jésus, mort sur la croix pour sauver les pécheurs qui croient en lui. À côté de ces notions fondamentales, mises en relief avec une simplicité et une netteté extraordinaires, se trouvent malheureusement quelques doctrines erronées. On a vu plus haut ce que Luther pensait, tout à fait à tort, de la Cène. Il fait fausse route également en niant toute liberté de notre volonté et en enseignant, à la suite de saint Augustin, le dogme de la prédestination. Néanmoins le Catéchisme de Luther est une œuvre remarquable et il a largement servi à l'instruction et à l'édification des masses.

Tandis que les grandes doctrines évangéliques, remises au jour, dissipaient d'épaisses ténèbres et ébranlaient les bases même de la papauté, le réformateur saxon sentait ses forces faiblir et la maladie le faisait cruellement souffrir. Durant les dix dernières années de sa vie, on crut le perdre plusieurs fois. Bien des prières montèrent à Dieu pour le supplier de rétablir son serviteur. Luther fit son testament, dont chaque ligne est empreinte de la foi la plus vive. Le Seigneur exauça les requêtes de ses enfants ; Luther recouvra la santé et, de Gotha où il avait été si malade, il rejoignit sa famille à Wittenberg, pour reprendre ses travaux.

Peu après, Mélancton dut partir pour l'Alsace afin d'assister à une conférence avec des théologiens catholiques. Ce voyage n'était pas sans danger ; lui aussi vit la nécessité, avant de l'entreprendre, de rédiger ses dernières volontés. On y lit ces paroles touchantes à l'adresse de son maître vénéré : « Je remercie le docteur Martin Luther, par qui j'ai appris à connaître l'Évangile et qui m'a montré une affection particulière, prouvée par de nombreux bienfaits. Je l'ai toujours respecté et aimé de tout mon cœur et je le juge digne d'être honoré par tout le monde ».

Mélancton se mit en route, mais, à peine arrivé à Weimar, il tomba très gravement malade. L'électeur Jean-Frédéric, rempli d'inquiétude, craignait de perdre en lui un des plus puissants soutiens de la Réforme et fit appeler Luther. Celui-ci accourut. Le malade était, semblait-il, à l'agonie. Son ami s'approcha, les yeux remplis de larmes, sentant bien qu'il n'avait d'autre recours que dans le Seigneur. Aussi il se contenta d'adresser à Dieu une instante prière, qui reçut peu après son exaucement. Au bout de quelques jours Mélancton put reprendre son voyage.

Mais Luther se sentait dépérir. En 1545 il dut abandonner ses cours à l'université, tâche qui lui tenait particulièrement à cœur : l'effort de concentration nécessaire lui coûtait trop. Il écrivait alors à un ami : « Je suis vieux, décrépît, alourdi, las. Le courage me manque ; ma vue baisse beaucoup. Et pourtant, alors que j'espérais prendre quelque repos, me voici accablé de travail, obligé d'écrire, de parler, de me dépenser, comme si je n'avais jamais écrit, jamais parlé, comme si je n'avais encore jamais rien fait ».

Luther aimait énormément la vie de famille, mais ses multiples devoirs ne lui permirent d'en jouir que les toutes dernières années de sa vie. Pour ses enfants il fut un père incomparable : il savait se mettre à leur portée, leur parler un langage qu'ils comprissent. Il sentait aussi sa responsabilité d'éducateur et donna aux parents de sages conseils : « Qu'à l'exemple de Dieu, vous sachiez user envers vos enfants de sévérité, sans pour cela cesser de les traiter avec amour ; que vous sachiez vous en faire aimer et respecter ; que vous preniez soin de leur âme, plus même que de leur corps, car un enfant est un trésor inestimable dont Dieu vous demandera compte ». Il prêchait d'exemple, priant avec ses enfants, leur expliquant la Parole de Dieu, leur en faisant réciter certains passages. Le dimanche il réunissait les siens pour méditer avec eux l'Écriture.

Luther appréciait fort la musique : « C'est », disait-il, « un don de Dieu ; elle chasse les tentations et les mauvaises pensées. C'est un baume pour les cœurs troublés ; elle calme l'âme et la rafraîchit ; elle apporte partout la paix et la joie ».

Enfin il jouissait passionnément de la nature. Il se reposait dans les champs et les bois, cultivait son jardin quand il en avait le temps. Il se plaignait des affaires qui l'accablaient et le privaient souvent de ce délassement : « Je suis vieux et j'aimerais maintenant goûter un plaisir de vieillard au jardin, à contempler les miracles de Dieu, dans les arbres, les fleurs, les herbes, les animaux ».

En janvier 1546, les comtes de Mansfeld recoururent à lui comme arbitre dans un différend qui s'était élevé dans leur famille au sujet d'un héritage et d'une question de limites entre leurs propriétés. Luther n'aimait pas se mêler de choses de cette nature, mais touché de cette preuve de la haute considération dont on l'entourait, il se mit en route malgré les instances de sa femme qui se rendait mieux compte que lui de la gravité de son état. Pour la rassurer, il lui écrivit plusieurs fois chemin faisant : « Tu veux », lui disait-il, « t'occuper de tout, comme si le Seigneur n'était pas puissant pour créer au besoin dix docteurs Martin Luther, à supposer que l'unique exemplaire, tout vieilli, qui existe à cette heure, vienne à disparaître. Ne me parle donc plus de tes soucis. Prie et abandonne-moi aux soins de notre Père céleste ».

Il fallut trois semaines pour régler l'affaire soumise au jugement du réformateur ; il la trancha à l'entière satisfaction de ses bienveillants protecteurs et ceux-ci mirent tout en œuvre pour le ménager le plus possible. Il prêcha même plusieurs fois. Le 17 février il dîna, comme de coutume, avec ses trois fils, qui l'avaient accompagné sur les instances de leur mère, et son vieil et fidèle ami, Justus Jonas. Le repas terminé, on le persuada de prendre quelque détente ; il se contenta de se promener de long en large dans la chambre en évoquant des souvenirs d'enfance, car il se trouvait à Eisleben, où il était né. « Il se pourrait bien », s'écria-t-il, « que je doive terminer ma vie ici ». Au cours de la nuit suivante, de vives douleurs le saisirent. On chercha, sans y réussir, à le soulager. À plusieurs reprises, il dit faiblement : « Ô mon Dieu, que je souffre ! Entre tes mains je remets mon esprit ». Le comte et la comtesse de Mansfeld arrivèrent de bonne heure le lendemain matin, apportant des remèdes et des cordiaux. C'était inutile. La journée s'écoula ainsi péniblement ; il était évident que la fin approchait. Un moment Luther sembla reprendre vie ; il pria d'une voix distincte, remerciant Dieu de tout ce qui lui avait été accordé, mais surtout du don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé. Puis il exprima sa parfaite assurance qu'il allait être recueilli dans la maison du Père pour toute l'éternité.

Vers le soir la pâleur de la mort se répandit sur ses traits. Il avait les mains jointes sur sa poitrine et respirait paisiblement, le souffle coupé de temps à autre par un faible soupir. Entre deux et trois heures du matin, le 19 février 1546, il s'endormit dans le Seigneur.

### 8.1.4 Conclusion

Pour apprécier à sa juste valeur Martin Luther, il faut distinguer nettement entre l'homme et le réformateur.

L'homme présente des contrastes étranges. Le trait dominant paraît être chez lui une puissance indomptable, mais que de faiblesses on relève dans sa carrière ! Il déploie une énergie à nulle autre pareille, puis c'est une phase de découragement, frisant le désespoir. Esprit admirablement cultivé, nourri aux sources les plus pures de l'humanisme, il sait faire montre d'une finesse d'expression et de sentiments, exceptionnelle de son temps, et pourtant il tombe fréquemment dans des trivialités grossières, se permettant des plaisanteries d'une vulgarité déconcertante.

Comparé aux autres réformateurs, Luther est un grand parmi les grands. Rarement on vit un ouvrier aussi qualifié par Dieu pour l'œuvre qu'il avait à accomplir. Le Seigneur l'avait pourvu de ces armes qui « ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute âme captive à l'obéissance du Christ » (2 Cor. 10:4-5). Il fallait une vigueur comme la sienne, et venant d'en haut, pour battre en brèche l'édifice gigantesque de l'Église romaine, tout vermoulu qu'il fût. Ainsi revêtu de « l'armure complète de Dieu » (Éph. 6:13-18), il maniait avec une dextérité extraordinaire « l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu » ; il la possédait à fond, s'en était approprié les richesses et y recourait à tout propos. Polémiste virulent, adversaire redoutable, cette force, puisée à la source divine, lui permettait de « tenir ferme, ayant ceint ses reins de la vérité ».

Luther a prié comme peu de chrétiens l'ont fait. Il aimait à prier à genoux, près de la fenêtre ouverte, à haute voix. Ses amis le surprisent plus d'une fois dans cette attitude et furent profondément édifiés de ces prières, animées d'une foi enfantine et d'une ferveur qui lui arrachait souvent des larmes. Grâce à cette dépendance constante de Dieu, il fut gardé dans l'humilité, quand son tempérament décidé et autoritaire, et plus encore les flatteries de ses admirateurs et la conscience qu'il avait lui-même de l'importance de son rôle, devaient le disposer à l'orgueil. Un ami le saluait un jour comme le libérateur de la chrétienté : « Oui », répondit-il, « je le suis, je l'ai été, mais comme un cheval aveugle qui ne sait où son maître le conduit ». À des disciples qui s'étaient fait appeler « luthériens », il écrivit : « Je vous prie de laisser de côté mon nom et de ne pas vous appeler « luthériens », mais « chrétiens ». Qu'est-ce que Luther ? Ma doctrine ne vient pas de moi. Je n'ai été crucifié pour personne. Je ne suis ni ne veux être le maître de personne. Christ est notre unique Maître ».

Plus d'une fois les faiblesses de son caractère compromirent son témoignage chrétien. Trop entier dans ses principes, il se montra à l'occasion intolérant, défaut courant à son époque, par exemple vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ses idées au sujet de la Cène. Sur la question de la prédestination il n'admettait pas non plus la moindre contradiction, si bien que, au cours de discussions sur ces points capitaux, il manifesta un esprit très éloigné de celui de la grâce chrétienne. Dans un autre domaine encore, il commit une erreur grave, en reconnaissant au prince le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques sur son territoire et de les régler. Il donna donc à l'Église luthérienne un caractère autoritaire et clérical. On défend Luther en rappelant que ces doctrines étaient de son temps ; cela prouve simplement que, malgré toutes ses lumières, il ne sut pas toujours s'élever au-dessus des préoccupations du moment.

Il n'en reste pas moins que, dans la sphère où le Seigneur l'avait placé, il se comporta comme un administrateur zélé, comme un fidèle serviteur, sujet sans doute à toutes les faiblesses humaines, mais sachant les reconnaître et s'en humilier. Comme l'apôtre Paul, il ne jugea bon de ne « savoir quoi que ce soit... sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2).

## **8.2 L'Allemagne au 17<sup>e</sup> et au 18<sup>e</sup> siècle — Les Piétistes et les Moraves**

Les alliances politiques, contractées par les princes protestants, entraînaient bientôt de néfastes conséquences. Le Seigneur dit lui-même : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36). En Jér. 17:5-7 on lit : « Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel !... Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! » Luther n'avait cessé de parler dans ce sens.

Un moment abattu par les coups violents qui lui avaient été portés, le catholicisme relevait la tête et sut habilement profiter des points faibles qu'il décelait chez ses adversaires. Alors que l'Église romaine se targue, et elle peut le faire, de l'unité de doctrine qui n'a cessé de la caractériser, les divisions se glissaient dans les rangs des réformés. Luthériens et calvinistes ne s'entendaient pas sur des points essentiels, sur la question de la Cène entre autres ; Calvin et Zwingli s'opposaient, avec raison, à la théorie énoncée par Luther. Sur des faits de cette nature, car il y en avait d'autres, on ne pouvait aboutir à un compromis ; la vérité n'en admet jamais.

Les catholiques sincères, qui étaient nombreux, ne pouvaient que se rendre à l'évidence et reconnaître les égarements qui distinguaient leur Église. Ils avouaient même certaines erreurs de doctrine ; ainsi un parti important critiquait la toute-puissance accordée à la papauté. Ces circonstances provoquèrent une tentative de réforme faite par les catholiques eux-mêmes. On trouvera quelques détails à ce sujet dans le chapitre consacré au concile de Trente. Mais l'attachement à la tradition triompha de toutes ces tendances libérales ; loin d'être ébranlée, l'autorité pontificale sortit de l'épreuve plus vigoureuse que jamais.

Encouragé par cette issue favorable, le catholicisme entreprit une offensive énergique pour chercher à regagner le terrain qu'il avait perdu, en Allemagne avant tout. Il faut dire que, si les protestants y étaient apparemment nombreux, cela résultait de chiffres souvent trompeurs quant à la réalité des conversions. Suivant la pratique du temps, beaucoup n'avaient embrassé la Réforme que sous la pression de leurs princes. On estimait normal que le peuple pratiquât le même culte que son souverain. Il y avait néanmoins nombre d'âmes pieuses, certainement sauvées et animées du désir d'obéir aux enseignements de la Parole de Dieu. Mais, chez la grande masse, c'était pur formalisme ; aussi les missionnaires catholiques remportèrent-ils de faciles succès.

Les souverains protestants persistèrent dans leur aveuglement. Ils développèrent encore le cercle de leurs alliances, si bien que, plus tard, ils en vinrent à solliciter des appuis étrangers, même auprès de princes catholiques, comme le roi de France, dont ils connaissaient l'animosité séculaire contre la maison d'Autriche, championne de l'Église romaine en Allemagne. L'empereur s'empressa d'agir de même et c'est ainsi que l'Allemagne, divisée en deux camps devint le théâtre d'une guerre féroce qui dura trente ans (1618-1648), religieuse autant que politique, mais dont l'étude ne rentre pas dans le cadre de ce livre. Nous dirons seulement que les protestants s'affaiblissaient eux-mêmes à cause de leurs rivalités intestines ; ainsi le fait que Frédéric V, électeur palatin et chef de leur ligue, était calviniste, empêcha les princes luthériens d'y adhérer, entre autres l'électeur de Saxe, un des plus chauds défenseurs des protestants : triste spectacle d'une maison divisée contre elle-même parce que ceux qui l'habitaient ne cherchaient pas ce qui pouvait les unir, à savoir les intérêts du Seigneur, et avaient donné la première place dans leurs préoccupations aux choses d'ici-bas, surtout à leurs rancunes personnelles.

La guerre de Trente ans laissa l'Allemagne ruinée. Des provinces entières étaient transformées en déserts. Certains villages virent leur population tomber de 600 à 20 habitants. Des villes riches et prospères furent saccagées et il n'y restait plus que des monceaux de ruines ; plus de commerce, plus d'industrie. Des troupeaux de loups parcouraient les campagnes sans qu'il se trouvât personne pour leur donner la chasse. Le pays retomba dans une semi-barbarie et ne se remit de cette terrible misère qu'après de très longues années.

On pourrait croire que cette crise douloureuse aurait parlé aux consciences de ceux qui en furent les témoins : « Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice », lit-on en Ésa. 26:9. En Allemagne il n'en fut malheureusement rien. Les formes extérieures de la piété subsistaient, il est vrai, mais on en avait tout à fait renié la puissance (voir 2 Tim. 3:5). On sacrifiait tout aux besoins du moment ; le souci matériel l'emportait sur n'importe quel autre, de plus en plus les hommes

cherchaient à s'en tirer par eux-mêmes, sans s'humilier devant Dieu de la catastrophe par laquelle ils venaient de passer et qu'ils avaient attirée sur leurs têtes par leur légèreté, leur insouciance de ce qui convenait à la sainteté de Dieu, sans se rappeler qu'il est le dispensateur de tous les biens, matériels aussi bien que spirituels. La raison humaine prétendait suppléer à la foi. Au lieu d'accepter en toute simplicité la vérité telle que la Parole de Dieu la révèle, on prit l'habitude d'ergoter à perte de vue. « Si quelqu'un... ne se range pas à de saines paroles, savoir à celles de notre Seigneur Jésus Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, ne sachant rien, mais ayant la maladie des questions et des disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles, les paroles injurieuses, les mauvais soupçons, les vaines disputes d'hommes corrompus dans leur entendement et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain. Or la piété avec le contentement est un grand gain » (1 Timothée 6:3 à 6). Ces mots se réalisaient à la lettre dans l'Allemagne du 17<sup>e</sup> siècle : ce n'était partout que discussions théologiques à n'en pas finir, et d'un caractère très aigu. Luthériens et réformés continuaient à s'entre-dévorer. Déjà du vivant de Luther un groupe de ses adhérents s'étaient tenus d'une manière particulièrement stricte à ses enseignements, tandis qu'il se formait un parti de conciliation sous l'influence de Mélancton. Ce dernier travaillait à l'union des deux camps qui divisaient le protestantisme ; certains de ses partisans envisageaient même une entente avec les catholiques. Du vivant de Luther ces visées restèrent à l'état embryonnaire, mais après sa mort la guerre éclata entre les deux tendances. Les Luthériens stricts se montrèrent d'une violence extrême ; ils allèrent jusqu'à faire décapiter le chef du parti opposé. Chose désolante, on portait en chaire les questions débattues, au lieu de suivre l'exemple donné par l'apôtre Paul qui écrivait aux Galates : « Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ » (Gal. 6:14). De la sorte on ne cherchait plus le salut des âmes, ni leur édification ; on les agitait en ne s'occupant que de formules creuses, afin de poser des règles d'orthodoxie, règles créées par le clergé, sans tenir aucun compte des enseignements de la Parole de Dieu. Celle-ci tombait dans l'abandon le plus complet ; on ne s'en inspirait plus pour y trouver une direction de vie. Il va de soi que la moralité générale baissait sérieusement. À la justification par la foi avait succédé la justification par la croyance.

Ces querelles intestines, sans fruit aucun, finirent par lasser les âmes pieuses. Petit à petit on en vit revenir à la source première, à laquelle avaient puisé les réformateurs. Il y eut des écarts, des exagérations dans le mouvement nouveau. Celui-ci n'en fut pas moins comme une réforme de la Réformation allemande, desséchée, pétrifiée dans une connaissance aride et purement intellectuelle, sans aucun élément quelconque propre à édifier. Parmi ces chrétiens pieux et dévoués, il y a deux noms à retenir : ceux de Spener et de Francke.

Spener (1635-1705), originaire d'Alsace, fut pasteur à Strasbourg, puis à Francfort. C'est dans cette dernière ville que son activité prit son caractère définitif. Son premier sermon portait sur le texte bien connu : « Le juste vivra de foi » (Rom. 1:17 ; Hab. 2:4). On crut entendre à nouveau la voix de Luther, affirmant de toute son éloquence la base même de toute la Réformation et rappelant que Jésus « est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:11-12) : vérités élémentaires, mais qu'il fallait évoquer à nouveau. Spener n'y manqua point, non seulement ce jour-là, mais tout au long de sa carrière. Avec un courage extraordinaire il stigmatisait les erreurs de son époque, le formalisme, la froideur d'un grand nombre, l'abandon du premier amour, le déshonneur jeté sur le nom du Seigneur et sur le témoignage chrétien. Mieux encore, il indiquait le remède à apporter à ce triste état de choses et amena ainsi un réveil spirituel merveilleux. Il comprit aussi la nécessité de construire solidement l'édifice qui s'élevait au-dessus des ruines accumulées. Pour cela, chose inouïe pour l'époque, il invita les chrétiens à se réunir entre eux, loin de toute autorité humaine, sous le regard du Seigneur et la direction du Saint Esprit, afin de prier ensemble, de lire la Parole de Dieu et de l'étudier. Beaucoup de ces chrétiens réalisèrent des progrès remarquables dans les choses de Dieu. Chez d'autres malheureusement l'élément humain prit le dessus, développant des notions d'étroitesse qui engendrèrent un immense orgueil spirituel. Des désordres se produisirent et, au bout de quelques années, Spener vit lui-même la nécessité d'interrompre ces réunions, qui pourtant avaient apporté de riches bénédictions.

Plus tard il reçut un appel à Dresde en qualité de prédicateur de la cour. Il y continua l'œuvre commencée à Francfort. En outre, frappé de la profonde ignorance de la population, il entreprit de l'instruire dans les éléments des connaissances humaines, puis aussi dans les vérités évangéliques. Il s'attira ainsi les sarcasmes des grands personnages au milieu desquels il se mouvait et qui disaient que l'électeur avait appelé au poste de prédicateur un petit maître d'école. L'exemple de son zèle gagna les étudiants de l'université de Leipzig dont quelques-uns organisèrent des réunions d'édification mutuelle, comme celles qui avaient eu lieu à Francfort. Elles aboutirent aux mêmes excès et pour les mêmes causes. Les étudiants convertis se mirent à affecter le mépris de la science, à jeter au feu les livres de leurs maîtres, à se distinguer par des excentricités de costume et de manières. Spener du reste les en blâmait sévèrement. Ces bizarreries valurent à ses adhérents le nom de piétistes, sobriquet qui emporte avec soi, dans l'acceptation courante, une idée d'étroitesse et de singularité.

Spener finit par tomber en disgrâce pour avoir adressé à l'électeur une lettre où il lui faisait une remontrance assez vive, parfaitement justifiée, sur sa conduite. Le prince reçut d'abord de cet avertissement, donné avec toute la grâce qui convenait à un chrétien, une impression des plus salutaires qui aurait pu réagir sur le reste de sa carrière. Mais ses courtisans, dont la plupart détestaient Spener à cause de la franchise avec laquelle il leur reprochait leurs défauts, saisirent avec empressement ce prétexte pour le discréditer auprès du souverain. Celui-ci jura de ne plus aller entendre le pieux prédicateur et Spener fut heureux d'accepter peu après un appel qu'il reçut de Berlin où il termina sa vie. Jusqu'à la fin il eut à subir les attaques acerbes que lui attiraient les extravagances de ses adhérents et dont, bien à tort, on le rendait responsable, tellement il est vrai que, dès le jour où les principes humains se mêlent à la marche chrétienne, celle-ci en est affaiblie et aboutit à une chute.

Malgré une constitution délicate et de fréquentes maladies, Spener fournit un travail des plus considérables. Il laissa cent vingt-trois volumes. Sa correspondance, très étendue, l'obligeait à écrire plus de mille lettres par année. Quand on songe que, à côté de cela, il déploya une immense activité pastorale, on reste confondu. Il ne se donnait aucun instant de repos. Il raconte qu'en sept ans il n'eut que deux fois le loisir de pénétrer dans son jardin ; les courses nécessaires pour les nombreuses visites qu'il faisait lui tenaient lieu de promenades. Il consacrait chaque jour de longs moments à la prière. Sur son lit de mort, comme un de ses amis faisait allusion au bien qu'il avait répandu autour de lui, il l'interrompit par ces mots : « Je ne possède aucun mérite, aucun, aucun, sinon ceux que je trouve en Jésus Christ par la miséricorde de Dieu. De tout le bien qu'il m'a été donné d'accomplir, je ne m'attribue absolument rien. De tout cela il ne me demeure que le sentiment de mes manquements ».

Auguste-Hermann Francke (1663 -1727) était de trente ans plus jeune que Spener. Doué de belles aptitudes intellectuelles, il fit de fortes études à Leipzig, où il entra en contact avec des piétistes et assista à leurs assemblées. Mais la science et la célébrité l'attiraient fort. Toutefois le Seigneur veillait sur lui. Un jour il avait à préparer un sermon sur Jean 20:31 : « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom ». On l'avait invité à parler de la vraie foi, mais il fut saisi d'une angoisse indicible, car il sentait que c'était là ce qui lui manquait précisément. Il s'était même demandé à plus d'une reprise si la Bible avait vraiment le droit d'être appelée la Parole de Dieu. « En cet instant solennel », raconte-t-il plus tard, « je vis toute ma vie passée se dérouler devant moi, comme on considère une ville du haut d'un clocher. Mes péchés se présentèrent à mes yeux si distinctement que j'eusse pu les compter, et bientôt j'en découvris la source initiale, à savoir mon incrédulité, ou plutôt ma

prétendue foi qui ne servait qu'à me tromper moi-même ». Il se jeta à genoux, se mit à crier à Dieu de toute la force de son âme : « Ô Dieu ! révèle toi à moi et sauve-moi ! ». L'exaucement ne se fit pas attendre ; une paix divine descendit dans son âme et chassa en un instant tous les doutes ; il lui semblait avoir vécu jusque-là dans un songe : « J'eus dans mon cœur l'assurance de la grâce de Dieu en Christ et je pus appeler Dieu mon Père. Toute tristesse, toute inquiétude me furent ôtées ; un torrent de joie inonda mon âme ».

Francke professa tout d'abord à Leipzig où il donna un cours remarquable sur les épîtres de Paul ; il eut plus de trois cents auditeurs et ce succès excita la jalousie. À Erfurt, comme pasteur, il ne craignit pas d'exposer l'Évangile dans toute sa simplicité, sans l'accompagner d'un commentaire philosophique selon l'habitude de ses collègues ; on en prit ombrage et il dut quitter la ville dans les quarante-huit heures : tellement il est évident que la pure vérité irrite ceux qui se complaisent dans les ténèbres de l'erreur. Peu après, sous l'influence de Spener, Francke reçut un appel à Halle, comme pasteur dans un faubourg de la ville et, en même temps, comme professeur de grec et de langues orientales à l'université. Tout son enseignement tendit à ramener les étudiants à la lecture de la Bible ; il exerça sur eux une influence bénie, si bien que Halle ne tarda pas à gagner la réputation de former des prédicateurs sincèrement évangéliques et entièrement dévoués à la diffusion de la vérité.

Le caractère ardent de Francke le poussa dans une autre direction encore. Un legs permettait au pasteur de Halle de recevoir et d'élever un orphelin chez lui. Au lieu d'un seul pensionnaire, on lui en présenta quatre ; les quatre furent accueillis. L'année suivante ils étaient cinquante. Francke dut songer à construire une maison ; il en acheta une qui avoisinait le presbytère, puis une seconde, mais cela ne suffisait pas. Tout le capital du digne ecclésiastique consistait en une grande foi ; elle ne fut pas trompée. « De semaine en semaine, de mois en mois », dit-il, « le Seigneur m'envoya de petits dons, mettant son pain en petits morceaux, si je puis ainsi m'exprimer, de façon à répondre à mes besoins ». Grâce à ces subventions, qui se succédaient avec constance, Francke vint à bout de l'édifice, qui devait d'ailleurs être sans cesse agrandi par de nouvelles constructions. Sur le fronton on voyait un aigle montant vers le soleil, avec cette inscription : « Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force ; ils s'élèveront avec des ailes comme des aigles ; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas » (Ésa. 40:31). À la mort de Francke l'orphelinat comptait cent trente-quatre enfants. Il avait aussi créé un grand nombre d'écoles, ainsi que diverses institutions qui s'y rattachaient.

Animé ainsi d'un ardent désir d'être utile à ses semblables, Francke n'oubliait pas l'essentiel ; tous ses efforts tendaient à inculquer à ceux qu'il avait sous sa direction la seule chose nécessaire, « la bonne part, qui ne leur serait point ôtée » (Luc 10:42). Souvent aux prises avec de grosses difficultés soit matérielles, soit morales, sa foi, toute simple, enfantine presque, lui apporta un puissant secours et servit d'exemple bienfaisant à son entourage. Quoiqu'il ne fût pas exempt de certaines des erreurs du piétisme strict, — par exemple que l'âme, pour se convertir, doit préalablement passer par l'angoisse du désespoir et se trouver abandonnée de Dieu, comme Christ le fut sur la croix, — Francke n'en fut pas moins un fidèle et dévoué témoin du Seigneur. Soutenu par la puissance de Dieu, il tint haut et ferme ce qu'il avait appris ; toute sa vie rendit un éloquent témoignage à ses convictions.

On a vu plus haut que le Seigneur, dans sa fidélité, avait maintenu un témoignage parmi les chrétiens de Moravie, descendants de ceux qui avaient connu Jean Huss. Mais la persécution menaçait toujours. Ils ne pouvaient se réunir qu'en cachette, car on les contraignait à faire extérieurement profession de catholicisme en assistant aux cérémonies de l'Église officielle. Ils en souffraient cruellement dans leurs consciences et résolurent de quitter le pays, dès que Dieu leur montrerait un lieu propre à leur assurer un asile paisible. C'est en 1722 que le jeune comte Zinzendorf, converti depuis peu et rempli du désir de faire quelque chose pour le Seigneur, leur offrit de venir s'établir sur ses terres. Ils acceptèrent avec empressement sa proposition, dans laquelle ils voyaient une réponse à leurs instantes prières. Le domaine qui leur fut assigné, au pied de la colline du Hutberg, ne tarda pas à se couvrir de nombreuses maisons, alignées le long de rues bien aménagées et entourées de jardins fleuris. La nouvelle ville reçut le nom de Herrnhut (protection du Seigneur).

Ayant perdu de bonne heure son père, homme très pieux, Zinzendorf avait été élevé dans les mêmes principes par sa grand-mère ; Spener lui servait de parrain. Il n'avait pas quatre ans qu'il manifestait déjà le désir de servir le Seigneur. « Ce qui faisait », a-t-il raconté, « l'impression la plus profonde sur mon cœur, c'est ce qu'on me disait de l'amour de mon père pour le Sauveur crucifié ». Il resta fidèle à ce souvenir et Dieu s'en servit pour le mettre à l'abri des systèmes philosophiques qui envahissaient l'Allemagne. Il n'avait pas atteint l'âge d'homme que déjà sa position était prise : « je résolus très fermement », dit-il, « d'appliquer mon entendement à toutes les connaissances humaines, de l'aiguiser autant que possible, mais aussi, dans les questions d'ordre spirituel, d'écouter avant tout la voix de mon cœur rendant témoignage à la vérité et de rejeter sans merci toutes les doctrines qui seraient contraires à cette vérité ». Il tint parole et, rejetant toutes les subtilités de la métaphysique, regarda vers le Seigneur pour recevoir son secours en vue d'une activité vraiment digne de l'Évangile, « pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:10). En vain, plus tard, son tuteur chercha-t-il à le détourner des choses d'En haut en l'incitant à entreprendre de longs voyages à l'étranger, bon moyen pour le distraire, affirmait-on. « Si c'est pour me rendre mondain », dit Zinzendorf, « qu'on veut absolument m'envoyer en France, je déclare que ce sera du temps et de l'argent perdus ; car Dieu, dans sa bonté, maintiendra en moi le désir de ne vivre que pour son service et pour glorifier le Seigneur Jésus. Je compte sur lui pour me donner le courage et la force nécessaires ». Le jeune homme dut se plier aux injonctions de ses aînés. Il se mit en route et passa par Düsseldorf, où il vit un tableau qui représentait le Christ sur la croix ; au-dessous on lisait cette inscription en latin : Hoc feci pro te ; quid facis pro me ? (« Voilà ce que j'ai fait pour toi que fais-tu pour moi ? ») Zinzendorf ressentit une impression profonde à la lecture de ces mots : « Je sentis », dit-il, « que je n'avais pas grand-chose à répondre à cette question et je suppliai le Seigneur de placer devant moi ce qu'il désirait que je fisse pour lui, puis de m'accorder la force dont j'avais besoin ». Zinzendorf profita de son séjour en France pour se mettre en rapport avec les enfants de Dieu qui s'y trouvaient et, à leur contact, il apprit beaucoup de choses qui lui avaient échappé jusque-là. Ces chrétiens venaient de passer par de cruelles persécutions ; d'autres les attendaient, à n'en pas douter, mais rien n'ébranlait leur foi et ils envisageaient l'avenir avec une sérénité parfaite.

De retour dans sa patrie, Zinzendorf se maria. C'est peu de temps après qu'il apprit à connaître les moraves, nom que l'on donnait à ses nouveaux protégés, en souvenir du pays d'où ils sortaient. Leur piété le frappa vivement, mais aussi le fait que ces pauvres gens, malgré les épreuves douloureuses qu'ils avaient traversées, n'entendaient point du tout mener dorénavant une existence oisive. Un sang généreux circulait dans leurs veines. Les persécutions qu'on leur avait infligées avaient eu cet effet extraordinaire de les détacher entièrement des choses de ce monde, tout en les animant d'un ardent désir de communiquer à d'autres les précieuses vérités dont ils étaient dépositaires. Sur ce point tout particulièrement ils se rencontraient avec Zinzendorf qui, lui aussi, brûlait d'amour pour les inconvertis et cherchait un champ de travail où leur annoncer l'Évangile en Allemagne ou en pays étranger.

L'occasion se présenta bientôt à eux de donner suite à leur souhait. Se trouvant à Copenhague, Zinzendorf y rencontra un noir de l'île de Saint Thomas, dans les Antilles. Cet homme était converti et il exprima au comte le vœu de le voir s'intéresser à l'évangélisation de sa race. Il ne connaissait pas le tempérament bouillant de celui auquel il s'adressait. Zinzendorf partit sur le champ pour Herrnhut et fit part de la rencontre qu'il avait faite. Sa proposition suscita un écho immédiat. Le soir même deux hommes, profondément émus de ce qu'ils venaient d'entendre, prirent la résolution de se mettre en route aussi vite que possible. Comprenant bien cependant qu'ils ne devaient pas s'engager à la légère, mais que leur premier devoir était de présenter la chose au Seigneur, afin que ce fût lui, et lui seul, qui les dirigeât dans leurs projets, ne pouvant dormir, ils gagnèrent la forêt et là consacrèrent plusieurs heures à la prière. Au petit jour

ils rentrèrent à Herrnhut pour faire part de leur résolution à Zinzendorf, qui en témoigna une grande joie. Ils partirent très peu après, aucune attache de famille ni d'affaires ne les retenant.

D'autres les suivirent. Il ne saurait être question ici de faire l'historique des missions moraves ; il suffira de citer un ou deux faits encore, pour bien caractériser l'esprit qui animait ces chrétiens.

Zinzendorf avait appris que les Esquimaux du Grœnland vivaient dans l'ignorance la plus noire de tout ce qui touchait à leurs intérêts spirituels ; la notion même de Dieu leur manquait totalement. Il se demanda si quelqu'un voudrait se rendre dans cette terre inhospitalière. Un jour il aborda dans la rue un certain Sorensen et lui demanda, sans autre préambule, s'il serait disposé à partir.

— « Me voici ! Envoyez-moi ! » fut la réponse.

— « Très bien ! » répondit le comte, « mais il faudrait partir demain ».

— « Entendu ! Je partirais même aujourd'hui, si seulement j'avais des souliers. Les miens sont complètement usés ».

— « Tu les auras », dit Zinzendorf, et le brave homme, aussitôt chaussé de neuf, prit ses hardes et se mit en route.

Dans ces vocations il ne conviendrait pas de parler d'emballement, ni d'étourderie, ni de manque de réflexion. Depuis longtemps ces jeunes gens attendaient l'appel du Seigneur ; ils demeuraient prêts à y répondre au premier signal, telles des sentinelles en faction. Ils ignoraient les difficultés ; ils ne voyaient que le but qu'il s'agissait d'atteindre et mettaient toute leur confiance en Dieu pour qu'il levât les obstacles. L'idée d'avoir été mis à part pour cette œuvre magnifique les faisait brûler d'un saint enthousiasme. C'est ce qu'illustre l'anecdote suivante.

Deux Moraves, Feder et Israël, ce dernier très petit de taille, boiteux et contrefait, partirent pour l'île de Saint Thomas. Peu avant d'arriver à destination, leur navire fit naufrage et l'équipage les abandonna sur un récif battu par les flots. Feder eut la malencontreuse idée de chercher à gagner la côte en sautant d'un rocher à l'autre, bien qu'ils fussent rendus dangereusement glissants par les vagues qui les aspergeaient sans relâche. L'accident se produisit. Le malheureux tomba dans la mer ; un énorme paquet d'eau le saisit et le jeta si violemment contre un écueil qu'il perdit connaissance et disparut dans les flots déchaînés, sous les yeux de son compagnon, hors d'état de lui porter le moindre secours.

« Et toi », demanda-t-on plus tard à Israël, « qu'as-tu fait en voyant disparaître ton camarade ? »

— Je lui ai crié : « Va-t'en en paix, cher frère. Et j'ai entonné un verset de cantique »

Il fallait avoir une âme forte et héroïque pour chanter dans une circonstance aussi critique. Le Seigneur seul pouvait donner à ses serviteurs la force nécessaire pour ne pas défaillir et ils devaient avoir très à cœur les intérêts de leur Maître pour affronter ainsi, sans faiblir, peines, fatigues et dangers de toutes espèces.

Ce qui aggravait beaucoup leur position, c'est que, à cette époque, on n'avait pas la moindre idée de ce que signifie l'adaptation du missionnaire à son champ de travail, sa préparation préalable, puis les précautions hygiéniques les plus élémentaires. Aussi, pendant les premières années, les pertes en vies humaines furent terribles, parce qu'on ignorait totalement les conditions de vie sous les tropiques. On s'installait, sans songer au danger, dans des contrées marécageuses où régnait la fièvre et l'on ne connaissait aucun moyen de la combattre. Chaque année la liste des victimes s'allongeait démesurément. En 1734, on avait envoyé à l'île de Sainte-Croix (Antilles) 18 missionnaires, que 11 autres suivirent de près. Au printemps de 1735 la nouvelle arriva à Herrnhut de la mort de 10 d'entre eux. La consternation fut grande : avait-on raison d'exposer ces frères, de propos délibéré, à de tels dangers, puisqu'on savait ce qui les menaçait ? Fallait-il en laisser partir d'autres au-devant d'une mort presque certaine ? Mais bientôt l'église de Herrnhut se ressaisit. Le feu qui avait risqué de s'éteindre se ralluma de plus belle. Les brèches faites par la mort dans les rangs des missionnaires se comblèrent et l'on persévéra. L'amour du Seigneur, une confiance illimitée dans sa puissance écartaient tous les obstacles et faisaient taire toutes les hésitations.

En 1760, année de la mort du comte de Zinzendorf, 226 missionnaires déjà étaient partis dans 28 contrées différentes, soit, en moyenne, 8 missionnaires par an. Zinzendorf se rendit lui-même dans l'Amérique du Nord, avec sa fille, afin d'édifier les convertis et de les fortifier dans la foi. Il courut aussi de grands dangers en évangélisant les Indiens qu'il allait chercher dans leurs retraites les plus écartées, traversant même des montagnes abruptes et suivant des pistes de chasseurs, que seuls les Peaux-Rouges pratiquaient, le long de précipices vertigineux ou de torrents bouillonnants. Mais rien ne le troublait ; il demeurait parfaitement calme au milieu des sites les plus sauvages et dans la solitude d'épaisses forêts, presque impénétrables ; il savait que son Sauveur se tenait auprès de lui et le gardait de tout mal.

À l'heure qu'il est, l'activité missionnaire continue à distinguer les Moraves. Aucune autre communauté chrétienne n'a fait autant dans ce domaine. On a pu écrire ceci à leur sujet, et à très juste titre : « Au Groenland et au Labrador, dans les régions polaires, dans les Antilles et en Guyane, ou sur les plages brûlantes de l'Afrique et de l'Inde, les frères moraves ont toujours été à l'avant-garde des missions évangéliques et ont donné aux autres chrétiens l'exemple d'une abnégation sans réserve et du plus complet dévouement ». Il ne faut pas oublier non plus le souci que prennent ces chrétiens de l'éducation de la jeunesse. Leurs écoles sont justement célèbres tant à cause de la qualité de l'enseignement qui s'y donne qu'à cause du soin que l'on prend d'éduquer les élèves, tout en les instruisant. Toute cette éducation repose sur les enseignements de la Parole de Dieu. « Élève le jeune garçon selon la règle de sa voie ; même lorsqu'il vieillira, il ne s'en détournera point » (Prov. 22:6).

Quant à Zinzendorf, il se laissa aller, sur le tard, à certaines exagérations qu'on a pu lui reprocher avec raison. Il le reconnut du reste si bien qu'il mit tous ses soins à prémunir ses frères contre l'exemple fâcheux qu'il leur avait donné. Il n'en fut pas moins un témoin très fidèle et convaincu de la vérité. Profondément pénétré de l'amour de Christ pour les pécheurs, il ne cessait pas de le présenter comme l'Agneau de Dieu et la Victime offerte pour le salut du monde. Malgré sa haute taille, son aspect imposant, il se montrait toujours humble, affable et plein d'à propos dans sa conversation et ses prédications. Un jour, raconte-t-on, pendant un voyage à pied, il fut abordé par un brigand qui le somma de lui remettre sa bourse. Le voyageur obéit, mais ajouta, en frappant sur l'épaule du bandit : « Maintenant, mon cher, lorsque tu seras en face de la potence, souviens-toi que le Seigneur Jésus est mort pour tes péchés et tu pourras encore être sauvé ». L'homme s'en alla, saisi par cette parole originale et miséricordieuse ; peu après il accepta le salut par Christ.

Les Moraves restent toujours étroitement attachés à la lettre de la Bible. Dieu les a tout spécialement bénis dans les périodes où triomphaient le rationalisme et l'incrédulité, en les employant pour faire valoir bien haut la fidélité la plus stricte aux vérités données au commencement, pour insister aussi très énergiquement sur la pure doctrine évangélique du salut par la foi. À ce point ils s'apparentent étroitement avec les réformateurs, avec Luther avant tout.

### **8.3 La Réforme en Suisse Allemande — Ulrich Zwingli**

Au point de vue territorial et politique la Suisse présentait, au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, un aspect très différent d'aujourd'hui. Le nombre des cantons, de huit jusqu'en 1481, monta progressivement à treize en 1513 et ne changea plus jusqu'en 1798. Dans certains d'entre eux, surtout Zurich, Berne, Bâle, Lucerne, l'élément urbain l'emportait du fait de l'importance qu'y occupait la ville principale. Ailleurs les campagnards avaient la primauté et manifestaient une vive répugnance aux innovations, quelles qu'elles fussent, tandis qu'en ville on se montrait plus accessible aux idées nouvelles. Il y avait donc mésestante profonde dans l'administration des affaires

qui intéressaient l'ensemble de la Confédération et c'est par là que s'explique en partie la division si tranchée de la Suisse en deux camps lors de la Réforme. En outre, quelques cantons détenaient de vastes territoires en toute propriété : c'étaient des pays sujets. Berne, par exemple, avait acquis de longue date l'Argovie et fit, en deux étapes, la conquête du pays de Vaud qu'elle en vint à posséder presque entier. Le Tessin était un bailliage commun à tous les cantons. On pourrait allonger beaucoup cette énumération. Quand vint la Réformation, selon l'usage du temps, qui a été signalé ailleurs, le maître imposa sa religion à ceux qui dépendaient de lui. La pratique de deux cultes, si totalement divergents, sur un si petit territoire, ne manqua pas de déchaîner des conflits à main armée ; on peut même s'étonner de ce que le pays ne se soit pas scindé en deux États rivaux. La Suisse offre cette triste originalité d'avoir été le théâtre de la première guerre de religion en Europe (celle de Kappel en 1529) et aussi de la dernière (deuxième guerre de Willmergen en 1712), sans parler de celle du Sonderbund en 1847, provoquée également par des motifs confessionnels, mais qui débordaient sur le terrain politique. Ce n'est qu'à partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle que la paix religieuse a vraiment régné dans ce pays.

Au 16<sup>e</sup> siècle les ténèbres spirituelles étaient peut-être plus profondes encore en Suisse qu'ailleurs. La vie matérielle y tenait une place essentielle, l'agriculture à la campagne, le commerce, l'industrie, l'appât du gain, le service militaire dans les villes. Même dans celles-ci on ne distingue que de faibles lueurs témoignant d'un intérêt pour les choses de l'esprit et surtout pour celles de Dieu. D'une manière générale on traitait avec mépris ceux qui s'attachaient à l'étude de l'Écriture Sainte. Les prêtres disaient tout haut qu'elle n'offrait pas la moindre utilité ; l'un d'eux allait jusqu'à prétendre qu'on aurait pu vivre en paix et très heureux, quand même il n'y aurait pas eu d'Évangile dans ce monde. Le culte n'était plus qu'un amas de pratiques grossières, pires encore qu'ailleurs. D'après les témoignages des contemporains, à Zurich, à Bâle, à Berne, à Lausanne, à Genève, dans les villes comme dans les villages, le bigotisme était si général que la religion, si on peut appeler de ce nom des pratiques pareilles, consistait, chez la plupart des gens du peuple, à regarder le mouvement des doigts des prêtres, à les entendre marmotter des mots inintelligibles, à se prosterner devant les images, à baiser les reliques. Le trafic des indulgences se pratiquait aussi.

Mais, comme en Allemagne, quoique de façon tout à fait indépendante, un travail de Dieu se faisait dans les cœurs. Les esprits un peu éclairés étaient las des vexations d'un clergé enrichi des offrandes de la superstition. Le Seigneur formait des ouvriers pour démolir l'échafaudage des erreurs accumulées par le travail de Satan.

Le plus remarquable des réformateurs de la Suisse allemande, Ulrich Zwingli, naquit le 1er janvier 1484, trois mois après Luther, à Wildhaus, le dernier village de la longue et belle vallée du Toggenbourg qui fait partie aujourd'hui du canton de Saint-Gall. De tout temps sa population saine, vaillante et joyeuse manifesta un grand amour de l'indépendance. Les parents d'Ulrich, gens très honorables et connus par leur piété, charmés des belles dispositions de leur fils, conçurent de bonne heure le projet de lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. Il fit de brillantes études à Bâle, à Berne, plus tard à Vienne. Partout il se distingua dans les exercices de discussions publiques, si fort à la mode alors ; elles le préparèrent aux joutes oratoires qu'il dut soutenir plus tard en faveur de la cause de l'Évangile.

À l'âge de vingt-deux ans Zwingli revint à Bâle, cette fois en qualité de maître de latin à l'école Saint-Martin. Il continuait ses études à l'université, où il suivit assidûment les leçons de Thomas Wittenbach. Celui-ci annonçait à ses disciples l'aurore de temps nouveaux dans lesquels la grâce divine agirait avec puissance, où l'enseignement religieux se baserait uniquement sur la Bible et, en particulier, sur les écrits des apôtres. Il s'élevait aussi contre le célibat des prêtres, qu'il envisageait comme une institution funeste, antiscrituraire, contre nature. Il traitait de charlatanisme les indulgences, déclarait que le sang versé par Jésus sur la croix est la seule et unique rançon pour les péchés. C'est bien à Thomas Wittenbach que Zwingli dut la connaissance première de la vérité.

La même année il reçut un appel à Glaris comme curé. Les habitants de cette ville auraient dû accepter en cette qualité un Italien qui n'avait d'autre recommandation que celle d'avoir servi comme palefrenier du pape. Indignés à juste titre, ils donnèrent leur préférence à leur compatriote, malgré sa jeunesse et à cause du témoignage excellent que lui rendirent ses maîtres. Il se dévoua aussitôt entièrement à son ministère, mais continua en même temps, pour lui-même et sans secours aucun, ses études classiques. Il lisait les auteurs latins dans le texte, les apprenait par cœur ; il leur doit le goût qui distingue ses écrits. Pour lire le Nouveau Testament dans l'original, il apprit, tout seul, le grec, copia de sa propre main les épîtres de Paul et les grava mot à mot dans sa mémoire. Il mettait une ardeur extraordinaire à découvrir la vérité qui, disait-il, « est pour moi ce qu'est le soleil pour l'univers. De même que nous le saluons partout où nous le voyons apparaître, de même qu'il nous encourage à l'ouvrage, de même l'esprit se tourne vers la lumière, et il se réjouit lorsque ses rayons viennent dissiper les ténèbres de l'ignorance. La lumière est pour le monde le plus grand sujet de joie ; la vérité est pour l'esprit l'objet le plus cher, le plus précieux et le plus souhaitable ».

Il écrivait aussi à un de ses amis : « Je veux puiser la doctrine du Christ à la vraie source, sans recourir à aucun intermédiaire ; c'est pour cela que je dois connaître la langue même dans laquelle les auteurs inspirés ont écrit. La philosophie et la théologie n'ont fait qu'accumuler les difficultés dans mon esprit. Aussi j'en ai conclu que je devais abandonner ces disciplines et chercher à pénétrer les pensées même de Dieu par l'étude de sa Parole. Je m'y appliquai en suppliant instamment le Seigneur de me donner sa lumière. Je ne lus plus rien que les Saintes Écritures et, à mesure que j'avais lu dans ma lecture, le sens de la révélation divine devenait infiniment plus clair à mes yeux que si j'avais recouru à je ne sais combien de commentaires ». C'est ainsi que Zwingli se familiarisa avec la Bible, et surtout avec le Nouveau Testament. On s'en rendit bien compte lorsqu'on l'entendit prêcher : ce qu'il disait prouvait que ce qu'il savait, il l'avait appris du Seigneur lui-même, et non de l'homme.

Le grand humaniste Érasme, malgré le scepticisme qu'il affichait, attirait aussi beaucoup Zwingli. Voici ce que raconte Zwingli au sujet de ce qu'il devait au savant Hollandais : « Il y a huit ou neuf ans (il écrivait en 1523) que j'ai été amené à la conviction qu'il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et nous, à savoir le Seigneur Jésus Christ. J'avais lu une touchante poésie latine du savant Érasme de Rotterdam dans laquelle il exprime cette pensée que le Seigneur Jésus est la source unique de tout bien et que nous sommes très fautifs de ne pas y puiser constamment. Lui seul est notre Sauveur, la consolation, la richesse, le trésor de nos âmes. Et je me dis : Puisqu'il en est bien ainsi, pourquoi chercher mon secours auprès des hommes ? Que peuvent-ils me donner ? Malgré d'autres cantiques dus à la plume du même Érasme, je n'ai pu détacher mon cœur de celui-là. Je me mis alors à examiner soigneusement la Sainte Écriture et les pères de l'Église pour y trouver un enseignement sur l'intercession des saints ; mes recherches restèrent vaines ; je ne découvris rien, absolument rien sur ce sujet ». C'est ainsi que Dieu se sert des moyens les plus inattendus pour attirer à lui les cœurs désireux de le trouver.

À cette époque, dans la plupart des cantons, les citoyens suisses concouraient tous sans exception, à la gestion des affaires publiques en se réunissant en assemblée dite landsgemeinde ; de même ils devaient tous prendre les armes au premier appel des magistrats. Ceci explique pourquoi on rencontre Zwingli beaucoup plus souvent que Luther sur l'arène politique. Deux fois aussi il dut prendre part, comme aumônier, aux expéditions que les Suisses faisaient alors en Italie pour soutenir, contre la France, la cause du pape et celle du duc de Milan. Il assista à la terrible défaite que subirent ses compatriotes à Marignan sous les coups de l'armée dirigée par François I<sup>er</sup>. Mais ces deux campagnes lui ouvrirent les yeux sur l'affreuse déchéance morale et spirituelle dans laquelle était tombé le clergé italien, puis également sur le danger que couraient les Suisses eux-mêmes à ce contact impur. On tuait, on pillait sans retenue aucune, comme par plaisir ; tous les nobles instincts de la nature s'atrophiaient rapidement. L'amour du gain, même illicite, l'esprit de violence, le mépris d'autrui, la dégradation morale, la grossièreté sous toutes ses formes, tels étaient les vices que développait le service

étranger. Rentré à Glaris, Zwingli prêcha avec une conviction éloquentes contre cette pratique, irritant les autorités qui craignaient de voir disparaître par là un revenu important et assuré. Mais personne n'osa arrêter le vaillant prédicateur que toute la population chérissait parce qu'il ne manquait pas une occasion d'annoncer avec droiture tout ce qu'il trouvait dans l'Écriture. Quelle que fût la question qu'il traitait, il se basait sur la Bible. Son procédé favori consistait à expliquer la Parole de Dieu pour elle-même en rapprochant les passages qui se rapportaient au même sujet. Son éloquence respirait la force et l'animation ; tout vibrerait chez lui et il tenait admirablement ses auditeurs en haleine. « Si », disait-il, « on voit clairement ce qui est vrai, à cause de cela même on discernera ce qui est faux ».

Sur un point pourtant Zwingli souffrait cruellement. Profondément pénétré du sentiment de sa misère morale, de sa faiblesse, il soupirait après la véritable sainteté, croyant, comme tant d'autres, y parvenir par ses propres efforts. Il passa par des luttes intérieures amères jusqu'à ce qu'il apprît à s'en remettre entièrement au Seigneur pour cela comme pour tout ce qui le concernait. Il écrivit plus tard : « Je n'avais personne qui m'aidât à m'élever vers le bien ; beaucoup au contraire me raillaient. Je suis tombé et retourné, comme le chien, à ce que j'avais vomé (voir 2 Pierre 2:22). Je suis descendu, avec une profonde douleur, avec honte, dans les abîmes de mon âme. Et alors j'ai tout montré à Celui auquel seul j'aime à me confesser, car que pourraient les hommes dans un cas comme celui-là ? Faut-il ajouter que j'ai trouvé la réponse, et une réponse parfaite ? »

Il est à craindre toutefois que Zwingli ne se serait laissé entraîner petit à petit par le courant politique. Il y avait à Glaris un parti important qui en voulait au réformateur de sa franchise ; on suscita même une cabale contre lui. Fougueux comme il l'était, Zwingli aurait subi la tentation de répondre aux basses calomnies dont on l'abreuvait. Mais le Seigneur veillait sur son serviteur et lui ménagea un asile de repos et de recueillement fort inattendu dans le couvent d'Einsiedeln, de même qu'il avait dit jadis à ses disciples : « Venez à l'écart... et reposez-vous un peu » (Marc 6:31). Il y fut appelé par l'abbé lui-même. Les habitants de Glaris, appréciant de plus en plus ses éminentes qualités, le virent partir avec une vive douleur et lui conservèrent son poste pendant deux ans, dans l'espoir qu'il viendrait le desservir de nouveau. Mais Zwingli reconnut bientôt que c'était le Seigneur qui l'avait conduit sur un champ de bataille plus favorable à l'exécution du grand dessein auquel il le destinait. Dans le silence et le calme du monastère, il trouvait plus de temps pour l'étude et la méditation. Puis la présence de pèlerins très nombreux lui fournissait des occasions continues de répandre au loin les vérités qui lui étaient devenues chères et qu'il ne pouvait garder pour lui. Il ne voulait pas qu'on pût lui adresser le reproche que se faisaient à eux-mêmes les lépreux de 2 Rois 7:9 : « Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons ». Bien plutôt il disait : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. 116:10).

L'abbé d'Einsiedeln, homme pieux et désireux d'en connaître plus long sur la vérité évangélique, fit un accueil chaleureux à son jeune collaborateur et l'encouragea dans la voie où il était entré. Lui-même ne partageait pas la croyance commune, que l'hostie renfermait le vrai corps de Jésus Christ. Comme il ne célébrait point de messe, plusieurs des visiteurs du couvent lui en exprimèrent leur surprise. L'abbé leur répondit avec beaucoup de raison : « Si Jésus Christ est véritablement dans l'hostie, je suis indigne de la regarder, plus indigne encore de l'offrir en sacrifice au Père. S'il n'est pas dans l'hostie, malheur à moi si je propose au peuple un pain à adorer plutôt que Dieu ».

On lisait sur la porte du couvent une inscription ainsi conçue : « Ici on trouve une pleine rémission de tous les péchés ». À l'instigation de Zwingli cette inscription disparut. Puis l'abbé fit enterrer toutes les reliques auxquelles on avait rendu culte jusque-là. Il prescrivit aux religieuses qui dépendaient du monastère de lire le Nouveau Testament en langue allemande, plutôt que de réciter leurs heures, et permit à celles qui le voulaient de quitter le couvent et de se marier, si elles en trouvaient l'occasion.

À Einsiedeln Zwingli entra en relations avec plusieurs hauts dignitaires de l'Église, entre autres avec le célèbre cardinal Matthieu Schinner, l'adversaire déclaré de la politique française en Suisse ; il ne craignait pas d'insister auprès d'eux, quelque fût leur rang, sur la nécessité urgente et formelle d'une réforme radicale dans l'Église catholique, de laquelle, il faut le remarquer, il ne songeait pas encore à se séparer, pas plus que ne l'avait fait Luther au début. Son aversion pour les abus de tout genre s'accroissait dans ce milieu où, malgré les excellentes dispositions de l'abbé, la superstition s'étalait au grand jour et sous ses formes les plus répugnantes. Sa prédication devenait toujours plus incisive : « Ne croyez pas », s'écriait-il en s'adressant à ses auditeurs, « que Dieu habite dans ce soi-disant sanctuaire plutôt que dans n'importe quel autre lieu de la création. Où que soit sa demeure, il vous voit, il vous entend. Quelle puissance pourrait-il y avoir dans des œuvres dépourvues de tout profit quelconque : pèlerinages pénibles, offrandes, prières adressées à la Vierge et aux saints ? Et vous croyez vous assurer par là la faveur de Dieu ! À quoi bon entasser tant de vaines paroles ? Quel profit peut-il y avoir à porter une soutane, à se faire raser la tête, à se vêtir de robes richement brodées pour célébrer le culte ? Dieu regarde au cœur, et nos cœurs à tous sont totalement éloignés de lui dans notre état naturel. Le Seigneur Jésus Christ, qui s'est offert lui-même sur la croix une fois pour toutes, lui est le sacrifice, la victime qui donne satisfaction, durant toute l'éternité, pour tous les péchés que peuvent avoir commis ceux qui mettent leur confiance en lui ».

On voit que, dans ses discours, qui s'adressaient souvent à de véritables foules de pèlerins, il rendait ses auditeurs attentifs aux doctrines centrales du christianisme, dépouillées de toute enveloppe scolastique. Aux superstitions humaines il opposait l'amour du Christ et la soumission à la volonté de Dieu. On admirait la forme parfaite dans laquelle la parole s'échappait de ses lèvres. Le bruit de son éloquence et de sa valeur scientifique se répandit au loin. Un de ses admirateurs l'appelait « l'éclat et l'ornement de la patrie ». Mais ce n'était pas là ce que cherchait Zwingli ; il n'avait pas d'autre but, pas d'autre désir que d'annoncer la vérité à ces foules plongées dans l'erreur.

La célébrité dont il jouissait lui valut bientôt un appel en qualité de prédicateur attaché à la grande église du Grossmünster à Zurich. Il accepta, non sans hésiter, à cause de la lourde responsabilité qui lui incomberait, mais y voyant la main de Dieu qui l'invitait à déployer les talents qu'il avait reçus sur un théâtre plus étendu qu'il n'avait pu le faire jusque-là. Le clergé zurichois avait un triste renom et Zwingli prévoyait des luttes acerbes de ce côté-là. « Ce clergé », dit un historien, pourtant catholique, « était nombreux et bien doté. Un nouveau zèle pour les constructions ecclésiastiques se faisait remarquer, ainsi que pour la musique religieuse. Les fêtes se célébraient devant un grand nombre de prélats et de prêtres. On aurait pu en conclure que la vie spirituelle florissait. Mais ce n'était que vaine apparence. Un profond déclin avait envahi l'Église ; tout n'était que clinquant et vie extérieure ». On voit que le souci des choses de Dieu, le simple désir de suivre ses ordonnances n'existait pas. Ces prêtres n'étaient que des aveugles, conducteurs d'aveugles.

Le 1er janvier 1519 Zwingli monta dans la chaire du Grossmünster et informa ses auditeurs qu'il ne s'en tiendrait pas, dans ses sermons, aux péripécies indiqués par l'Église (\*), mais qu'il expliquerait les livres de la Bible les uns après les autres, et qu'il annoncerait la doctrine du Christ d'après les textes originaux. Cette déclaration fit une profonde impression et fut en général accueillie avec sympathie par la majorité des fidèles, d'autant plus que tout, chez le nouveau prédicateur, attirait la confiance : sa belle prestance, la dignité de son maintien, sa voix chaude, quoique un peu faible, le choix heureux de ses expressions. Ses leçons étaient claires et faciles à saisir, pleines de sérieux et de cordialité ; ses réprimandes avaient un caractère paternel. La conscience qu'il avait de son mandat, le sentiment que le message qu'il publiait venait de Dieu, la conviction qu'il manifestait en le communiquant, tout cela donnait à ses entretiens un cachet spécial qui, au dire des contemporains, rappelait celui des discours des prophètes.

(\*) Les péripécies sont un choix de textes bibliques, auquel le prêtre doit se tenir strictement, pour être lus à l'auditoire. Ils laissent de côté beaucoup de passages importants de l'Écriture.

La fermentation, provoquée par ses paroles courageuses et sévères, n'était pas pour l'arrêter dans sa résolution. Il trouva une adhésion croissante chez les bourgeois éclairés, qui éprouvaient de vrais besoins religieux et qui, sous l'impression d'ailleurs du mouvement qui avait éclaté en Allemagne, ne réclamaient plus le « lait » spirituel seulement, mais une « nourriture solide » (voir Héb. 5:12). L'homme du peuple reconnaissait en lui un prédicateur de la vérité, qu'aucune considération n'arrêtait. Des membres éminents du chapitre du Grossmünster, que la lecture de la Bible avait éloignés du système ecclésiastique romain, adhérèrent avec joie aux principes exposés par Zwingli et tournèrent résolument le dos aux fausses doctrines qu'ils avaient pratiquées jusque-là.

En fait Zwingli ne suivit pas à la lettre le programme qu'il avait tracé. Il raconte lui-même la marche qu'il suivit et que lui dicta l'enchaînement logique de l'enseignement qu'il se proposait de donner : « À mon arrivée à Zurich, je commençai à expliquer l'évangile selon Matthieu, puis les Actes des Apôtres, afin de montrer comment la vérité se répandit. Je passai ensuite à la première épître à Timothée, qui contient, pour ainsi dire, toute la règle de conduite d'un chrétien digne de ce nom. Voyant que de faux docteurs proclamaient des erreurs contre la foi, j'expliquai l'épître aux Galates, puis les deux épîtres de Pierre, pour prouver aux détracteurs de Paul que le même esprit avait inspiré l'un et l'autre apôtre. Enfin j'arrivai à l'épître aux Hébreux, qui fait connaître, dans toute son étendue, le bienfait du message apporté par le Seigneur dans le monde ».

Zwingli s'attachait avant tout à faire ressortir l'amour infini de Dieu dans le don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé ; il invitait ses auditeurs à mettre toute leur confiance dans l'œuvre accomplie pour eux à la croix. Ses appels pressants à la repentance étaient accompagnés d'éloquentes réfutations des erreurs qui avaient cours ; avec une logique impitoyable il les sapait à la base. Il s'élevait aussi contre les mœurs dissolues qui ne distinguaient que trop la ville de Zurich, contre le luxe effréné, l'intempérance, les costumes extravagants, les injustices commises envers les pauvres et les déshérités de ce monde, l'oisiveté, le service mercenaire, la tendance qu'on avait à accepter des pensions de la part de princes étrangers. « Il n'épargnait personne », dit un de ses contemporains, « ni le pape, ni l'empereur, ni les seigneurs, ni même ses propres concitoyens, Zurichois ou Confédérés. On sentait chez lui une puissance irrésistible qui venait de Dieu et sans laquelle il n'aurait jamais pu parler avec une force et une autorité pareilles. Dans tout ce qu'il disait, il ramenait toujours son sujet au Seigneur, tellement il avait à cœur de le glorifier ».

Si, dans la chaire, il prenait des allures de dominateur, intensément pénétré de la valeur de la haute mission qui lui incombait, dans la rue, chez lui, c'était le plus affable des hommes, réalisant bien ce mot des Proverbes 19:22: « Ce qui attire dans un homme, c'est sa bonté ». Il ne craignait pas de frayer avec les corporations de commerçants et d'industriels, prenant même part aux discussions, mais toujours en vue de diriger l'attention de ses auditeurs du côté de ce qui devait tendre à la gloire de Dieu. Il abordait paysans et patriciens avec la même cordialité, « acceptant », d'après un témoignage du temps, « avec un égal plaisir, les invitations des riches et des pauvres. Il ne méprisait personne, témoignant une égale bienveillance envers chacun, chéri des malheureux, toujours serein devant les infortunes de la vie, jamais déprimé par les calamités, encourageant par tous ses discours, car son cœur reposait sur le Rocher des siècles ».

Zwingli était un travailleur infatigable. Chez lui il ne cessait de lire, d'écrire ou de traduire. À des heures déterminées il recevait tous ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de ses instructions. Il prenait chaque jour quelques instants pour les consacrer à ses amis personnels. Mais souvent il passait une partie de ses nuits à sa correspondance.

Toute l'Allemagne et même une partie de l'Europe retentissait encore du bruit causé par la noble défense de Luther devant la diète de Worms. Les papistes suisses flétrissaient du nom de Luthériens quiconque s'écarterait en un seul point des croyances et des pratiques romaines. Zwingli repoussait avec énergie cette dénomination et il avait raison : le réveil en Suisse n'était pas du tout un produit de celui qui avait eu lieu en Saxe. Lorsqu'il apprit à connaître les vérités contenues dans la Parole de Dieu, il ne savait rien de Luther, ignorait même son nom et ne se doutait nullement que, au-delà du Rhin, l'Esprit de Dieu travaillait aussi avec la même puissance.

De même qu'en Allemagne, en Suisse aussi les excès de la papauté aidèrent à la cause de l'Évangile. Sous la direction du dominicain Samson, le trafic des indulgences y pénétra et ne tarda pas à drainer le pays à tel point que les gouvernements s'en alarmèrent. Les gens du peuple surtout gaspillèrent leurs maigres ressources pour acheter de ces odieux documents ; il ne leur restait rien pour s'acquitter de leurs impôts. Berne ferma ses portes à Samson ; à force de ruses et de mensonges, il réussit à se les faire ouvrir et réalisa dans cette ville un gros bénéfice. Il se rendit ensuite à Baden, puis s'avança dans la direction de Zurich par des voies détournées, à travers les campagnes d'Argovie. Zwingli n'avait pas attendu ce moment pour dénoncer les pratiques éhontées du dominicain : « Christ est tout. Il est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. Il est tout. Il peut tout. Nul autre que lui n'a le pouvoir de remettre les péchés. Il est notre justice, notre sainteté. Par lui seul nous pouvons nous tenir, sans conscience de péché, devant la présence de Dieu ».

Éclairés par le réformateur, les magistrats de Zurich interdirent à Samson l'entrée de leur ville, où la diète helvétique se trouvait réunie. Comme à Berne, Samson chercha à pénétrer au moyen de subterfuges, se prétendant investi du pape d'une mission spéciale auprès des députés des cantons. C'était faux. La fourberie découverte, le marchand reçut l'ordre de se retirer au plus vite. Complètement discrédité, même auprès de ses coreligionnaires, il s'empressa de rentrer en Italie.

La première année du ministère de Zwingli à Zurich fut marquée pour lui et pour la ville par une épreuve terrible. Accablé de fatigue, il s'était rendu aux bains de Pfäfers pour y prendre quelque repos, très relatif du reste, car il saisissait toutes les occasions pour prêcher l'Évangile aux malades qui l'entouraient. Soudain la nouvelle arriva que la peste avait éclaté à Zurich. Sans un instant d'hésitation, Zwingli y retourna en hâte, afin de se consacrer aux soins des malades. Ses amis l'engageaient à se ménager, mais en vain : atteint lui-même par le fléau, sa vie fut en grand danger ; la nouvelle de sa mort se répandit à Bâle. Le Seigneur intervint en sa faveur et, après de longues semaines d'angoisse, son entourage reprit espoir de le voir se rétablir. La convalescence dura des mois entiers, malgré la robuste constitution du malade. Il mit à profit cette période d'inaction forcée pour méditer sur la Parole de Dieu et acquit ainsi des forces spirituelles en vue des luttes qui l'attendaient. Il composa aussi plusieurs cantiques, où se reflète son état d'âme. Voici trois strophes de l'un d'eux :

Ma porte s'ouvre  
Et c'est la mort !  
Ta main me couvre,  
Mon Dieu ! mon fort

Ô Jésus, lève  
Ton bras percé ;  
Brise le glaive  
Qui m'a blessé !

Mais, si mon âme,  
En son midi,  
Ta voix réclame, Christ, me voici !



Le réformateur courait d'autres dangers. Son intrépidité, sa franchise lui avaient fait de nombreux adversaires qui n'en voulaient rien moins qu'à sa vie. Un soir qu'avec ses amis il conversait paisiblement chez lui, quelques bourgeois entrèrent brusquement dans la chambre et demandèrent d'une voix agitée : « Y a-t-il de bons verrous à votre porte ? Tenez-vous sur vos gardes cette nuit ». Des alertes pareilles étaient fréquentes ; tous avaient des armes sur eux et une patrouille circulait dans la rue pour protéger la maison, ceci contre le gré de Zwingli qui savait qu'une puissance bien plus forte que celle de ses dévoués partisans, veillait sur lui sans relâche.

Une autre fois il reçut une lettre anonyme, ainsi conçue : « Des embûches vous guettent de tous les côtés. On a préparé un poison violent, destiné à vous ôter la vie. Ne prenez aucune nourriture hors de chez vous. Ne mangez pas de pain, sinon celui qu'aura cuit votre propre cuisinier. Il existe, dans les murs de la ville, une association qui s'est constituée dans le but exprès de vous mettre à mort. Je suis renseigné de toute première main. Ne doutez pas que je ne sois votre ami ; vous connaîtrez mon nom plus tard ».

Le lendemain, comme un de ses familiers les plus chers entra dans sa maison, un passant l'arrêta pour lui dire : « Fuyez la demeure de Zwingli ; un drame va s'y passer ». Mais Dieu veillait sur son serviteur. Aucun mal ne l'atteignit. Au contraire, il n'en poursuivit que plus hardiment sa tâche. Sans avoir encore rompu ouvertement avec Rome, il persistait dans sa méthode qui consistait à suivre au pied de la lettre les enseignements de l'Écriture. À mesure qu'il construisait de la sorte un édifice entièrement nouveau et d'une solidité inébranlable, les fausses doctrines s'écroulaient d'elles-mêmes. Le jour vint pourtant où la rupture se produisit.

Plusieurs personnes enfreignaient depuis quelque temps déjà l'ordonnance catholique qui prescrivait l'abstinence des viandes pendant les jours de carême. De là grand scandale : dénonciation aux magistrats, incarcération des coupables. Zwingli prit leur défense et publia un écrit dans lequel il démontrait, par la Bible, que cette pratique, inventée par Rome, est en opposition flagrante avec les commandements de Dieu (voir 1 Tim. 4:1-5). L'évêque de Constance, duquel dépendait Zurich au point de vue ecclésiastique, adressa au Conseil une plainte officielle sur les faits qui venaient de se produire. Sans qu'il nommât personne, on sentait bien que c'était Zwingli qu'il avait en vue. Le réformateur releva le gant et, désireux d'amener une situation franche, il pria le Conseil de convoquer une conférence, à laquelle, espérait-il, l'évêque assisterait en personne. Le Conseil donna son approbation à cette proposition.

Une immixtion pareille de l'autorité civile dans le domaine religieux peut étonner à bon droit. Elle n'est nullement conforme à ce qu'enseigne la Parole de Dieu. C'était un fruit de la position anormale, antichrétienne, des évêques revêtus par l'Église d'un pouvoir temporel, dont les magistrats laïques allaient les dépouiller. La papauté, qui avait fait servir à son établissement les princes et la magistrature, rencontra dans cette lutte ces mêmes princes et cette même magistrature, qui avaient été pour elle un piédestal, unis, dans nombre d'États, pour la renverser. Zwingli, malheureusement, ne comprit pas que le chrétien doit rendre les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu (Matt. 22:17 ; Marc 12:14 ; Luc 20:22). Il n'était pas seulement serviteur du Seigneur dans le domaine spirituel ; il y avait en lui l'étoffe d'un homme d'État et il ne réussit pas à s'en dépouiller. Il savait considérer avec sang-froid les circonstances données, mais croyait pouvoir et devoir recourir aux chefs du gouvernement pour faire aboutir tant la Réforme religieuse que la Réforme sociale, morale et politique, qu'il envisageait. Aussi a-t-il bien saisi son caractère, le sculpteur moderne qui l'a représenté la Bible et le glaive à la main : la Bible, base ferme sur laquelle il s'appuyait pour la tâche spirituelle que Dieu lui avait confiée ; le glaive, symbole de la puissance temporelle à laquelle il croyait devoir s'unir. Erreur funeste, et funeste aveuglement, dont bientôt il allait porter la peine.

La conférence ou Dispute de Zurich eut lieu en janvier 1523. Plus de 600 personnes y prirent part, parmi elles Faber, grand vicaire de l'évêque, celui-ci ayant refusé de venir. Au début de la discussion, Zwingli prononça la déclaration suivante : « J'ai prêché que le salut se trouve en Christ seul. On me traite, à cause de cela, dans toute la Suisse, d'hérétique, de séditieux. Je suis ici au nom de Dieu. Je conjure mes accusateurs, que je sais être dans cette salle, de se lever et de me faire droit au nom de la vérité ». Faber rétorqua qu'il n'était point là pour discuter, mais pour juger de l'état des choses et rendre compte à son supérieur. Zwingli renouvela son adjuration, mais personne ne répondit sérieusement. Ensuite Faber reprit la parole et, sans aborder les matières controversées, proposa de tout renvoyer à un prochain concile, suggestion faite déjà maintes fois en Allemagne, ou bien de s'en remettre à l'arbitrage de l'université de Paris ou de celle de Cologne. Zwingli demanda pourquoi. « N'avons-nous pas en main », dit-il, « la Parole de Dieu, écrite en hébreu, en grec, en latin, langues que nous connaissons tous les uns ou les autres ? Son autorité est illimitée ; celle des universités ne vaut que par les hommes qui les composent ». Cette proposition rejetée, Faber cita le cas d'un curé, condamné à la prison pour n'avoir pas prêché la Vierge et les saints et qui, grâce à l'intervention du vicaire, était revenu en arrière ; Faber omit de dire que c'était bien plutôt sous l'effet de la torture. Comme on le pressait de reproduire les arguments qu'il affirmait avoir avancés, il ne put alléguer que l'autorité de l'Église et des conciles, mais ne cita pas un seul texte biblique, et pour cause. La discussion tourna à l'entière confusion des catholiques et, le jour même de la clôture, le Conseil rendit une ordonnance aux termes de laquelle les assertions de Zwingli n'ayant été ni attaquées ni réfutées, il recevait l'autorisation de continuer à prêcher comme par le passé, et défense était signifiée à tous les ecclésiastiques du territoire de rien entreprendre ou de rien enseigner qu'ils ne fussent en mesure de démontrer par la Parole de Dieu.

À la suite d'une seconde dispute, qui eut lieu en automne de la même année, le Conseil enjoignit à Zwingli de composer une Instruction Chrétienne pour ceux de ces ecclésiastiques dont la culture insuffisante venait de se manifester. Ils étaient invités par surcroît à engager leurs ouailles à recevoir la Réforme, prétention singulièrement absurde, car on ne mentionnait pas même la nécessité de la conversion. On voit, une fois de plus, à quoi aboutit l'intrusion de la politique dans un domaine où il ne s'agit que des relations de l'homme vis-à-vis de Dieu. À Pâques 1525 la messe fut définitivement abolie et, avec elle, l'absolution, les pèlerinages et les processions, la confession, l'extrême onction ; on dut enlever des églises les reliques, les autels, les « images et les idoles », les orgues. D'autre part, des mesures furent édictées contre les jeux, les mascarades, le luxe dans les vêtements. Les moines quittèrent leurs monastères ; les nonnes furent libres d'y rester ou de partir. Les ecclésiastiques reçurent le droit de se marier et Zwingli, suivant l'exemple que lui donnaient quelques-uns d'entre eux, épousa une veuve, Anna Rheinhardt ; elle fut, pour le réformateur, une compagne fidèle et vaillante.

Comme Luther, Zwingli vit la nécessité urgente d'instruire la jeunesse. Il fonda à Zurich même une école pour laquelle il eut la bonne fortune de pouvoir recruter un corps enseignant d'élite. Il publia aussi un petit livre où il indiquait à grands traits, mais avec sérieux et profondeur, les buts et les moyens essentiels de l'éducation de la jeunesse chrétienne.

On peut dire qu'à ce moment la Réforme était accomplie à Zurich, avec les réserves qui viennent d'être faites sur la profondeur et la solidité du travail accompli. Mais le Seigneur y mit la main et, malgré nombre de faiblesses, l'œuvre établie a subsisté à travers bien des obstacles. Le gouvernement avait beau affirmer, dans une lettre adressée au pape et sur laquelle celui-ci ne se trompa point, que Zurich n'appartenait pas à la « secte luthérienne » ; il avait beau déclarer qu'il se réglait uniquement sur la pure Parole de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; le fait éclatait au grand jour qu'il avait abandonné les anciennes croyances. Par là même il se rangeait aux thèses rédigées par Zwingli pour la première dispute de Zurich, où il affirmait que l'Évangile a force de loi sans avoir besoin d'être accrédité par l'Église ; que le chef de l'Église est le Christ et nul autre ; qu'il est le seul intermédiaire entre Dieu et les hommes ; que le salut ne réside que dans la foi en lui ; que la puissance civile tire sa force et sa légitimité de la doctrine du Christ ; que, par conséquent, tous les chrétiens lui doivent obéissance, pour autant qu'elle n'ordonne rien qui soit contraire à la volonté de Dieu.

On ne peut que se réjouir de voir triompher ainsi les principes de l'Évangile. Mais, comme ailleurs, les éléments humains déployaient beaucoup trop d'influence, si bien qu'on serait tenté de parler de réforme politique tout autant que de réforme religieuse. Cette tendance regrettable s'accrut en présence de l'attitude franchement hostile des cantons catholiques. Voyant s'effondrer les croyances auxquelles ils vouaient un attachement indéfectible, tous les moyens paraissaient bons pour les sauver du désastre. Une lutte à main armée n'effrayait pas. Très certainement, si les cantons évangéliques avaient regardé au Seigneur pour obtenir de lui, et de lui seul, appui et direction, il aurait répondu à leurs instances. Mais les magistrats ne virent d'autre parti à suivre que d'imiter leurs adversaires en s'engageant sur le même chemin qu'eux. C'était donc la guerre civile à brève échéance. Pendant ce temps les esprits atteignaient un degré d'exacerbation toujours plus intense ; accusations, basses calomnies pleuvaient de part et d'autre.

Il faut dire pourtant que, au début de cette période d'hostilité, la conduite de Zurich fit vraiment honneur à l'esprit de modération et d'indépendance de ses magistrats. En proclamant la Réforme, le canton s'isolait de ses Confédérés. Ceux-ci, en effet, étaient résolus à tout mettre en œuvre pour enrayer les progrès de ce qu'ils appelaient l'hérésie ; leur premier objet était de faire saisir Zwingli, s'il s'aventurait sur leur territoire. En attendant ils commirent divers actes de terrorisme, en vue de semer l'effroi dans le camp ennemi. La première victime de leurs rixes fut un cordonnier du nom de Hottinger qui, banni de Zurich pour avoir abattu un crucifix avant les ordonnances de 1525, avait commis l'imprudence de s'établir sur la frontière du comté de Baden. On lui tendit un piège, il fut arrêté et la diète helvétique le condamna à mort.

Les douze cantons envoyèrent à Zurich une délégation pour presser cette ville de s'abstenir de toute innovation. Le Conseil répondit avec fermeté : « Nous voulons rester fidèles à nos Confédérés ; mais en ce qui touche à la Parole de Dieu, nous ne pouvons rien céder ». Pour s'assurer le concours actif des habitants de tout le territoire, le Conseil informa les communes campagnardes de ce qui s'était passé ; toutes lui donnèrent raison. La diète n'osa pas marcher sur Zurich pour éteindre le foyer de la Réforme, mais elle se vengea en punissant les novateurs dont elle put s'emparer.

En somme, dans toute la Suisse, on se posait cette question : Que faut-il faire ? Que va-t-il arriver ? Même les esprits les plus aveuglés, surtout dans les conseils, sentaient le besoin d'agir. La démoralisation des prêtres provoquait partout des arrêts tendant à y porter remède ; ces arrêts des magistrats restaient sans effet. Impossible de se faire une idée de l'ignorance répandue dans les masses et chez les ecclésiastiques. Un moine, déclamant un jour contre Luther, Zwingli et tous leurs adhérents, s'écriait, du haut de la chaire : « On a inventé, il y a quelque temps, une nouvelle langue, mère de toutes les hérésies, le grec. C'est dans cette langue qu'est imprimé un livre, le Nouveau Testament, qui contient beaucoup de choses fort dangereuses. À présent il se forme un autre langage, l'hébreu ; quiconque l'apprend devient aussitôt Juif ».

Mais, depuis la conférence de Zurich, Faber ne cessait de se demander quels moyens employer pour étouffer définitivement la Réforme. L'expérience lui prouvait qu'on ne prêtait nulle attention aux injonctions des évêques ; que les publications ne servaient à rien, attendu que les réformateurs dépassaient de beaucoup leurs adversaires par leurs talents dialectiques et littéraires ; qu'en somme il n'existait plus aucun espoir de réussite, tant que Zwingli vivrait. Or sa popularité et son influence croissaient de jour en jour.

Une catastrophe inattendue encouragea chez les catholiques la conviction qu'il fallait agir sans retard et avec énergie. À la bataille de Pavie entre François Ier et Charles-Quint l'armée française subit une défaite complète, à tel point que le roi tomba prisonnier entre les mains du vainqueur ; dans ses rangs se trouvaient quelque 10000 Suisses, dont la plupart furent tués ou pris. Rarement désastre pareil avait frappé le pays ; partout on n'entendait que pleurs et lamentations ; il y avait peu de familles où l'on n'eût à déplorer la disparition d'un au moins de ses membres. On se rappelle combien Zwingli avait lutté contre le service mercenaire. L'événement lui donnait raison et augmentait d'autant son crédit, au grand déplaisir de ses ennemis.

Pour le prendre, ceux-ci résolurent de convoquer une dispute religieuse à Baden, malgré les instances des Zurichois qui désiraient vivement qu'elle se tînt dans leur ville. Les six cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zoug et Soleure) y étaient représentés. Berne se joignit à eux, mais sans grande conviction ; peu après ce canton allait adhérer à la Réforme. On convoqua spécialement Zwingli. Mais le souvenir de Jean Huss, dont le sauf-conduit n'avait pas été respecté, le supplice récent d'un certain Wirth, le fait qu'on avait brûlé Zwingli en effigie à Lucerne, et ses écrits à Fribourg, enfin que son arrestation avait été décrétée par la diète, toutes ces raisons rendirent le Conseil de Zurich complètement défiant et il refusa à Zwingli la permission de se rendre à Baden, ne voulant pas le voir exposé à un guet-apens. Puis, au jugement d'un contemporain, un acte de violence dont Zwingli aurait été victime eût sans doute entraîné Zurich à une action belliqueuse.

Les catholiques étaient représentés par leurs champions les plus brillants. Les évêques de Lausanne, de Constance, de Coire et de Bâle y déléguèrent leurs plus habiles docteurs. Le fameux Eck, qui avait disputé contre Luther, ainsi que Faber, y jouèrent le rôle principal. Œcolampade de Bâle remplaçait Zwingli, avec lequel il était étroitement lié. Berthold Haller de Berne était aussi présent, mais il n'agit que de façon très effacée. Au surplus Zwingli put suivre de près les débats ; quelques jeunes gens, notamment le Valaisan Thomas Platter, faisaient chaque soir le trajet de Baden à Zurich (environ 20 kilomètres) pour mettre le réformateur au courant de ce qui s'était dit pendant la journée. Il leur faisait part de son point de vue, sur lequel Œcolampade était informé le lendemain matin de bonne heure, avant l'ouverture de la séance.

Les principales thèses catholiques portaient sur les points combattus par les Réformés : le vrai corps et le vrai sang de Jésus Christ sont présents dans le sacrement de la Cène ; ils sont véritablement sacrifiés dans la messe pour les vivants et les morts ; on doit invoquer Marie et les saints, adorer les images, croire au purgatoire, à la purification du péché par les eaux du baptême, etc. Eck prit la parole le premier, du ton d'un homme sûr de la victoire et sans ménager de vraies insultes à l'adresse des Réformés présents. Œcolampade lui répondit sans proférer une seule injure : « Le docteur Eck », dit-il, « se vante d'être ici par ordre du duc de Bavière. Moi, je me fais gloire d'y être au nom de Jésus Christ, notre Seigneur. Nous prêchons Jésus Christ crucifié, aux uns occasion de chute, aux autres folie, mais puissance de Dieu pour ceux qui croient en lui » (voir 1 Cor. 1:21-31). Œcolampade avait fort à faire à tenir tête aux champions de la cause catholique ; mais le courage dont il fit preuve, le calme et la patience dont il ne se départit jamais au milieu des provocations les plus violentes, forcèrent le respect de ses contradicteurs eux-mêmes. Peut-être était-il mieux à sa place à Baden que son bouillant ami, dont la fougue aurait plus d'une fois suscité de violents orages qui n'auraient nullement servi la cause qu'il avait à défendre. Leur extérieur trahissait la différence de leurs caractères. Le visage de Zwingli, son maintien fier décelaient l'homme décidé, prêt à agir envers et contre tous avec la dernière énergie. Œcolampade se faisait remarquer par la modestie de sa tenue ; la douceur, la longanimité, traits essentiels de son caractère, se lisaient dans son regard paisible, sa physiologie calme et ferme. Tandis que les champions de Rome affichaient une grande pompe, organisaient presque chaque jour de somptueux repas, Œcolampade, retiré dans une petite chambre, consacrait à la prière et à l'étude l'intervalle entre les discussions. D'une manière générale les évangéliques se firent remarquer par leur connaissance approfondie des Écritures, les catholiques par l'habileté de leur dialectique.

Eck, acculé par son adversaire, finit par s'écrier : « Je m'en tiens aux saints, quand même je n'aurais pas pour moi l'Écriture ». Chacun pouvait prévoir l'issue de ce tournoi orageux, dirigé exclusivement par les adversaires de la Réformation. Extérieurement les catholiques l'emportèrent haut la main, du fait qu'ils formaient une très forte majorité. Mais une victoire pareille ne convainquit que ceux qui l'ont remportée. Le catholicisme ne gagna point de terrain à la suite de la dispute de Baden ; les procédés utilisés par ses champions les desservirent même auprès de leurs partisans, pour peu qu'ils fussent sincères.

Quelque temps après, Zwingli put accepter une invitation que lui adressait le landgrave Philippe de Hesse, un des chauds défenseurs de la Réforme en Allemagne. Il désirait grouper les forces évangéliques et amener, si possible, les réformateurs à une entente sur les points, déjà nombreux, qui les séparaient. Luther et Mélanchton étaient présents. On tomba d'accord sur quatorze articles, mais sur le quinzième ce fut impossible ; il s'agissait de la question si controversée de la Cène. Luther resta irréductible et alla jusqu'à refuser de reconnaître comme frères ceux qui ne partageaient pas son opinion. « Vous avez un autre esprit que nous », osa-t-il dire. Zwingli versa des larmes sur cette opiniâtreté, mais en vain. Jusqu'à la fin Luther refusa de considérer Zwingli comme un collaborateur à une seule et même œuvre.

Avant d'en venir aux derniers moments de la vie de Zwingli, il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur ses relations de famille. Très attaché à son foyer, il avait, en sa femme, une compagne excellente et trouvait auprès d'elle une atmosphère paisible, où il se reposait des luttes de la vie du dehors. De son premier mariage Anna Zwingli avait eu plusieurs enfants, déjà adultes ; elle en donna aussi plusieurs à son second mari, mais deux seulement lui survécurent.

Bien qu'il eût quitté de très bonne heure la vallée du Toggenbourg, le réformateur conserva un profond attachement à son village natal, comme aussi à ses parents, à sa sœur et à ses cinq frères. Il aurait désiré ardemment les voir tous suivre le chemin où le Seigneur l'avait conduit lui-même ; cette joie lui fut refusée. Ses frères lui témoignèrent même une vive hostilité, lorsqu'ils apprirent la nouvelle de sa conversion, et lui en firent d'amers reproches : « Quelle honte ce serait pour toute notre famille », lui écrivirent-ils, « quelle ignominie, si tu étais attaché au poteau comme hérétique, ou bien avais à subir telle autre mort infamante ! Et quel profit en retirerions-nous, les uns et les autres ? ». Zwingli leur répondit par une lettre admirable, toute imprégnée d'amour chrétien. En voici quelques fragments : « Pour ce qui me touche personnellement, je n'ai pas le moindre souci. Voici longtemps que j'ai remis entre les mains de Dieu ma personne et tout ce qui me concerne... Soyez certains qu'aucun mal ne saurait m'atteindre sans que je l'aie déjà pris en considération ; je suis prêt à l'affronter. Je sais que la puissance du Seigneur s'accomplira dans mon infirmité ; car quand je suis faible, alors je suis fort (voir 2 Cor. 12:9-10). Je connais également la puissance de ceux avec lesquels j'ai entrepris de lutter. Mais je dis pour moi ce que Paul disait pour lui-même : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:13)... Quant aux craintes que vous éprouvez pour mon renom, pour celui de notre famille, écoutez ce que dit notre Seigneur Jésus Christ, mon Sauveur, qui veut être aussi le vôtre et dont je me considère le soldat : « Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront, et quand ils vous retrancheront de leur société, et qu'ils vous insultent, et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel » (Luc 6:22-23). Apprenez donc par là que plus mon nom sera entaché d'infamie dans ce monde pour l'amour du Seigneur et plus il sera honoré aux yeux de Dieu lui-même... Christ, le Fils de Dieu, a consenti à verser son sang pour notre salut. Ce serait donc un soldat bien lâche et indigne du nom invoqué sur lui que celui qui ne sacrifierait pas joyeusement sa vie pour son Chef glorieux. Connaissant celui qui l'a racheté, jetterait-il son bouclier loin de lui au fort de la mêlée et songerait-il à la fuite ?... Vous êtes mes frères dans la chair et je vous reconnais comme tels. Si vous vous refusez à être mes frères en Christ, je ne puis que m'en affliger très douloureusement, car la Parole de Dieu nous enseigne à quitter même notre père et notre mère, s'ils cherchent à nous détourner du chemin du Seigneur. Mettez toute votre confiance dans la Parole de Dieu ; n'hésitez pas ; ayez entière assurance. Déposez aux pieds du Sauveur toutes vos tristesses, tous vos mécomptes. Répandez vos prières devant lui. Auprès de lui seul cherchez joie, paix, rémission de vos péchés. Unissez-vous à Christ d'un lien si étroit, si intime, qu'il soit un avec vous et que vous soyez un avec lui. Dieu veuille que vous vous remettiez à sa protection paternelle, que vous vous laissiez conduire par son Esprit et enseigner par lui ! »

Il vaut la peine d'entendre rappeler toutes ces précieuses vérités sous la plume du grand réformateur. On voit combien il était merveilleusement enseigné de Dieu, quelle joie il avait éprouvée à trouver lui-même le chemin du salut et quel désir l'étreignait d'en faire participer d'autres. Il connaissait fort bien la communion dans la grâce par la foi au sacrifice de Christ. S'il avait mieux compris ce qu'est « la puissance de sa résurrection », il aurait moins été ce que certains de ses biographes appellent « le héros chrétien, le chrétien patriote ». Il était bon de le voir sous le jour du chrétien pur et simple au moment où il s'engage de plus en plus dans un chemin où il semble avoir oublié ce qu'il avait appris au commencement.

D'année en année la discorde entre Confédérés devenait toujours plus aiguë, s'aggravant en raison directe des progrès réalisés par la Réforme. Bâle et Berne y avaient accédé, d'autres villes encore. Les idées nouvelles réagissaient forcément sur la politique et entraînaient chaque jour des conséquences imprévues. Aussi, dans les cantons catholiques, conservateurs à outrance, comme on l'est volontiers dans les régions montagnardes, on manifestait d'autant plus résolument son attachement aux traditions ecclésiastiques, dont la chute paraissait devoir détruire les fondements mêmes de la vie publique et des existences particulières. L'antagonisme devenait toujours plus irréductible. Les partis oubliaient les scrupules qu'ils pouvaient avoir nourris jusque-là et ne visaient plus qu'à un seul but : le triomphe de leur point de vue religieux et la défense de leurs intérêts politiques et matériels.

Zwingli avait le cœur obsédé de sombres pressentiments. Chose triste à dire et qui montre à quel degré les préoccupations matérielles avaient maîtrisé son esprit, jadis si étroitement imbu de la Parole de Dieu, il semblait avoir complètement dévié du sentier de la foi. Il connaissait pourtant ces mots du Ps. 118:8-9 : « Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier en l'homme. Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier dans les principaux ». Il en était venu à occuper à Zurich une situation incomparable, mais bien peu en rapport avec celle d'un serviteur de Dieu, uniquement consacré aux intérêts de son Seigneur et Maître. Exerçant une réelle autorité sur les Conseils de la ville, c'était la personnalité dirigeante, aussi bien dans les affaires politiques que dans le domaine ecclésiastique. Son opinion prédominait surtout dans les relations extérieures. Il rédigeait les actes les plus importants, car il prêtait son concours au greffier de la ville, homme peu cultivé et dont le style n'avait ni la précision, ni l'élégance désirables. Quelqu'un a dit de lui qu'en sa seule personne il était bourgmestre, chancelier et conseil. Mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'il en venait à prêcher la lutte ouverte contre les ennemis de la Réforme, la guerre, s'il le fallait. « La paix », écrit-il à cette époque, « pour laquelle quelques-uns font tant d'efforts, est la guerre ; la guerre à laquelle nous poussons est la paix ; car nous n'avons soif du sang de personne, mais nous voulons couper le nerf aux oligarques. Si nous n'y réussissons pas, ni la vérité évangélique, ni ses serviteurs ne sont en sûreté chez nous. Il n'y a rien de cruel dans nos intentions, mais nous aspirons à servir les intérêts de l'amitié et de la patrie. Nous espérons sauver ceux qui périssent à cause de leur ignorance. Nous cherchons de toutes nos forces à maintenir la liberté ». Singulier langage chez un homme qui aurait dû, plus que tout autre, à cause de sa connaissance de l'Écriture Sainte, se rappeler à lui-même et rappeler aux autres le chant de l'armée céleste au moment de la naissance du Seigneur : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! » (Luc 2:14).

Inquiète de la tournure que prenaient les événements Zurich se rapprocha de quelques villes qui partageaient ses vues et forma avec elles la Combourgeoisie chrétienne, qui, il faut le dire, ne portait nulle atteinte à la sécurité de la Confédération, ni au lien fédéral ; c'était une ligue purement défensive. Peu de temps après les cantons catholiques trahissaient positivement la Suisse en s'alliant avec son ennemi le plus acharné, le duc d'Autriche. Ceci ne fit qu'accroître la tension des esprits. N'importe quel incident, le plus futile, pouvait déclencher un conflit à main armée ; il ne tarda pas à se produire. Un pasteur zurichois, Kaiser, « homme tout à fait pieux, courageux et intègre », avait prêché l'Évangile dans une localité située sur territoire schwytois. Arrêté, on le traduisit devant le tribunal qui le condamna à être brûlé vif. Zurich intervint énergiquement en faveur de son ressortissant ; rien n'y fit et la sentence fut exécutée.

Devant cet outrage Zurich ne se contenta plus. Son armée se composait d'hommes valeureux, prenant au sérieux la Réforme et imbus des principes moraux prêchés par Zwingli. On n'entendait dans le camp ni juréments, ni mauvais propos ; pas de jeux de hasard ; chaque matin un service religieux se célébrait. Zwingli se trouvait dans les rangs, la hallebarde sur l'épaule ; le Conseil avait voulu le dispenser d'accompagner sa bannière, mais il refusa de s'affranchir de ce qu'il considérait comme son devoir. L'armée s'avança jusqu'à Kappel, à l'extrême frontière du canton de Zurich, où les catholiques avaient établi leur camp. Au moment où le combat allait s'engager, le landamman Aebli de Glaris arriva et interposa sa médiation. « Zurichois », s'écria-t-il, « ne croyez pas surprendre les cinq cantons ; ils sont prêts à vous recevoir. Évitez, pour l'amour de Dieu, de détruire la vieille Confédération ». Zwingli lui répondit (et l'on voit par cette réponse combien son esprit était aveuglé, puisqu'il n'était plus apte à apprécier l'effort sincère tenté pour ramener la paix) : « Landamman, mon compère, tu rendras compte à Dieu de tout ceci. Nos ennemis se voient dans le sac ; c'est pourquoi ils nous donnent de bonnes paroles. Quand ils seront en force, ils ne nous épargneront pas ». À quoi Aebli répliqua : « Mon cher Ulrich, Dieu tient compte des bonnes intentions. Ayez confiance dans le Seigneur, et tout ira pour le mieux ». Il n'est pas difficile de déterminer lequel des deux interlocuteurs était animé d'un esprit vraiment chrétien. Aebli avait la réputation d'être un homme de bien. Dans son canton déjà il avait réussi à opérer une réconciliation entre les partis. Son appel généreux fut entendu et l'on conclut un armistice que suivit bientôt un traité de paix (1529).

On en vint à l'arrangement suivant : liberté de conscience et de culte dans toute la Confédération ; annulation de l'alliance avec l'Autriche ; suppression du service militaire étranger ; indemnité aux enfants du pasteur Kaiser ; plus d'actes de violence ni d'une part ni de l'autre. Telle fut cette paix, dite paix de religion, imposée aux catholiques et fortement marquée de la politique de Zwingli, mais nullement de sentiments chrétiens. Elle entraîna des conséquences lamentables. La haine subsistait en effet dans les cœurs, comme cela arrive toujours lorsqu'on ne se juge pas devant Dieu, avant d'imputer au prochain les fautes qu'il peut avoir commises. D'un côté on estimait avoir trop cédé, de l'autre on regrettait de n'avoir pas obtenu davantage. Zwingli passait par des jours très douloureux, triste résultat de la position mondaine qu'il avait prise et qui avait fait naître dans son cœur des sentiments déshonorants pour le Seigneur. De tous les côtés il recevait des reproches amers : on le dépeignait comme l'auteur responsable des dissensions et, quand il plaidait la cause des victimes des persécutions, on l'accusait de porter atteinte aux droits des persécuteurs. D'un autre côté, ses énergiques prédications contre les vices du peuple et des citoyens fortunés indisposaient beaucoup d'esprits. Il disait bien : « Nous ne devons mettre notre confiance qu'en Dieu seul ». Mais il ajoutait : « Puisque notre cause est juste, il faut aussi la défendre et, comme Josué et Gédéon, savoir verser notre sang pour Dieu et pour notre patrie ». Il méconnaissait donc totalement qu'il avait à servir le Prince de paix, qui a dit de ses serviteurs qu'ils ne doivent pas contester, mais être doux envers tous, propres à enseigner, animés de support, attendant, vis-à-vis de ceux qui leur résistent, de voir si Dieu ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité (voir 2 Tim. 2:24-25).

Au cours du printemps 1531, les affaires intérieures de la Confédération prirent une tournure toujours plus fâcheuse. Dans les deux camps une haine implacable animait les esprits. Un observateur de sang-froid, Bullinger, ne pouvait s'empêcher d'écrire : « C'était un mépris, des insultes, des outrages criminels en beaucoup d'endroits et chez beaucoup de gens. Les prédicateurs papistes appelaient ceux des villes : hérétiques, voleurs de calices, assassins des âmes ; les évangéliques nommaient les papistes trafiquants de messes, idolâtres et gens impies, et traitaient ceux qui recevaient des pensions de l'étranger, de dévoreurs d'écus, de marchands de chair et de buveurs de sang. Tous les jours on inventait de nouveaux outrages ». C'est un spectacle affligeant et humiliant tout à la fois de voir combien ceux qui avaient appris à connaître le Seigneur peu d'années auparavant s'étaient promptement détournés des choses qui leur avaient été révélées et de constater avec quelle facilité le vieil homme reprenait le dessus. Zwingli déplorait grandement ces dispositions lamentables, mais ne semble guère avoir compris sa grosse part de responsabilité dans leur épanouissement. Convaincu que la Suisse courait de graves dangers, il persuada les Zurichois de reprendre les armes. Mais les Bernois temporisaient, désireux d'éviter la guerre civile, et proposèrent d'amener les petits cantons à résipiscence en leur imposant le blocus économique, c'est-à-dire qu'on leur fermait les marchés de Zurich, les seuls où ils pussent s'approvisionner avec quelque commodité. En effet ces populations alpestres, entièrement vouées à l'élevage du bétail, dépendaient de la ville pour les besoins de leur vie courante. Du coup ils se virent privés de blé, de sel, d'outils. C'était pour eux la famine à brève échéance, éventualité d'autant plus redoutable que les maigres réserves qu'ils avaient pu faire sur les approvisionnements de l'année précédente étaient épuisées du fait que les récoltes avaient manqué. Les commerçants de Zurich en pâtissaient aussi, car ils perdaient de nombreux clients. Zwingli lui-même désapprouvait nettement cette mesure. « Quand on a », disait-il, « le droit d'affamer ses adversaires, on a celui de les combattre, et si, par faiblesse, on ne les attaque pas, ce sont eux qui prendront les armes avec le courage du désespoir ». On regrette de ne pas entendre le réformateur user d'autres arguments pour blâmer ce qui se passait ; la Parole de Dieu lui en aurait fourni de péremptoires.

Du reste sa position devenait de plus en plus difficile. Comme pasteur, il jouissait de l'estime de tous les gens de bien ; tant qu'il se tenait sur le terrain de l'Évangile, aucune critique ne l'atteignait ; sa connaissance de la Parole de Dieu, le zèle qu'il mettait à l'annoncer, à la défendre, lui valaient tous les suffrages. Mais le rôle politique qu'il assumait lui aliéna bien des cœurs, même parmi ceux qui eussent été heureux de le soutenir jusqu'au bout ; ils voyaient le témoignage chrétien très sérieusement compromis. Zwingli sentit qu'il ne jouissait plus de la confiance générale et se présenta devant le Conseil, demandant à être relevé de ses fonctions. Malheureusement, après avoir énuméré les motifs d'ordre spirituel qui l'engageaient à se retirer, il en ajouta d'autres qui touchaient à la politique : on refusait de suivre ses avis, il devait donc chercher sa voie ailleurs. Le Conseil fut consterné ; on insista fortement auprès du réformateur et, au bout de quelques jours, il revint sur sa décision, repoussant ainsi l'occasion que Dieu avait placée devant lui pour se dégager des liens matériels qui l'enlaçaient.

Sentant néanmoins que quelque chose s'était brisé dans sa carrière, il avait perdu son élan et pressentait une catastrophe, sans savoir au juste d'où elle viendrait. « Une chaîne est préparée », disait-il ; « elle m'est destinée, ainsi qu'à beaucoup de braves citoyens de Zurich. C'est à moi qu'on en veut ; je suis prêt et soumis à la volonté de Dieu. Dieu n'en gardera pas moins sa Parole ; l'orgueil des hommes aura sa fin. Que Dieu garde les siens ! »

Pendant ce temps les catholiques poussaient activement leurs préparatifs de guerre, afin de surprendre les Zurichois qui, on le savait, hésitaient encore sur le parti à prendre. Le 9 octobre 1531, 3000 hommes des Waldstätten entrèrent en campagne dans le but de couper les communications entre Zurich et Berne. Pris au dépourvu, les magistrats de Zurich lancèrent l'ordre de mobilisation ; la moitié des hommes à peine y répondirent. Ils partirent en désordre. Zwingli les accompagnait en qualité d'aumônier.

Le surlendemain la bataille s'engagea, de nouveau à Kappel. Zwingli tomba, une des premières victimes de cet horrible choc fratricide ; une pierre le frappa à la tête au moment où il se penchait sur un mourant (\*). La blessure n'était pas mortelle. Zwingli restait étourdi, mais quand il chercha à se relever, il reçut plusieurs coups de sabre, sans être reconnu du reste. Un homme qui se trouvait près de lui l'entendit murmurer faiblement : « Quelle calamité nous atteint ! Ils pourront tuer le corps, mais ils ne tueront pas l'âme ». Ce furent ses dernières paroles. Lorsque les vainqueurs parcoururent le champ de bataille, ils le trouvèrent étendu sous un arbre et respirant encore. On lui offrit un confesseur ; d'un signe de tête énergique, le mourant refusa. À ce moment la lueur d'un feu tout proche éclaira son visage. Un homme s'écria : « Mais c'est Zwingli ! » D'un coup d'épée un officier l'acheva. Ainsi s'accomplit cette

parole de Jésus : « Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matt. 26:52). Le corps du réformateur fut transporté à Lucerne où le bourreau le livra aux flammes, puis dispersa les cendres aux quatre vents.

(\*) On voit encore au Musée National de Zurich le casque de Zwingli ; il porte la trace très apparente du coup formidable qui lui fut asséné.

On ne saurait dépeindre la consternation qui envahit la ville de Zurich à la nouvelle de cette journée funeste. Elle y perdit plus de cinq cents morts, parmi lesquels se trouvaient vingt-six magistrats, l'élite du Petit Conseil, et vingt-cinq ecclésiastiques. Anna Zwingli ne pleurait pas seulement la mort de son mari, mais encore celle de son fils aîné (né de son premier mariage), de son gendre, de son frère, de son beau-frère.

Très certainement Ulrich Zwingli occupe une place éminente à côté des plus grands réformateurs. Doué d'une rare intelligence, homme d'une foi vivante, il avait saisi l'Évangile avec l'énergie propre aux montagnards parmi lesquels il avait vu le jour et mit une confiance inébranlable dans la puissance de Dieu pour faire triompher la saine doctrine. Il ne connut pas les angoisses morales et spirituelles par lesquelles passa Luther ; le travail qui se fit dans son cœur suivit une allure plus lente, plus régulière, mais non moins réelle. À mesure que l'Esprit de Dieu lui révélait les différentes vérités contenues dans la Bible, il en découvrait, grâce à son intelligence très lucide, la merveilleuse coordination. À ses yeux la doctrine chrétienne présentait un aspect parfaitement cohérent dont il contemplait l'ensemble tout aussi bien qu'il en discernait, jusque dans les détails, les différentes parties. Grâce à son indépendance de caractère, il s'affranchit plus facilement et plus radicalement que Luther des superstitions romaines. À entendre les témoignages que lui rendirent ses auditeurs, il excellait dans les explications bibliques, limpides, sobres, très solides, car il n'énonçait pas une affirmation sans la contrôler par l'Écriture elle-même.

C'est pourquoi on s'afflige d'autant plus de voir ce chrétien si qualifié, si éclairé, qui avait reçu du Seigneur tant de dons et de si riches connaissances, prendre l'attitude que l'on sait vis-à-vis du parti adverse, moins, semble-t-il, à cause de doctrines perverses qu'il fallait combattre que parce que les catholiques recouraient aux outrages et aux persécutions. Ici encore pourtant la Parole de Dieu lui indiquait la conduite à tenir : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous... Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous » (Matt. 5:11-12). « Ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère, car il est écrit : À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela, tu entasseras des charbons de feu sur sa tête » (Rom. 12:19-20).

On peut se demander ce que Zwingli, enlevé à l'âge de quarante-sept ans, aurait pu être, s'il avait mis entièrement au service du Seigneur les qualités brillantes dont il était investi, s'il était resté fidèle au ministère que Dieu lui avait confié. De cette vie, en partie gaspillée, il ressort une leçon que chacun doit retenir et que Paul résume en ces termes : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois » (2 Tim. 2:4-5).

#### **8.4 La Réforme dans les autres cantons de la Suisse Allemande**

On ne saurait entrer dans le détail du mouvement de la Réforme dans les autres cantons suisses ; nulle part elle n'eut l'ampleur que lui conféra à Zurich la forte personnalité de Zwingli. Il vaut la peine toutefois d'y jeter un coup d'œil rapide, quand ce ne serait que pour profiter de l'occasion d'apprendre à connaître de façon sommaire quelques serviteurs de Dieu, remarquables eux aussi. Comme il le fait toujours, le Seigneur envoya dans chacun des cantons un homme spécialement formé par lui pour s'adapter aux circonstances locales et au caractère de la population.

##### **8.4.1 Bâle**

Depuis 1460 BÂLE possédait une université, devenue rapidement florissante grâce au corps professoral éminent dont elle se trouvait dotée. Les conditions dans lesquelles elle fut fondée reflètent la très haute intelligence des magistrats bâlois. Le pape Pie II, avant d'être élu à cette dignité, avait siégé en qualité de secrétaire du célèbre concile de Bâle au milieu du 15<sup>e</sup> siècle. Il s'attacha à cette ville et, devenu Souverain Pontife, témoigna aux bourgeois le désir de leur être agréable. Ceux-ci auraient pu, comme tant d'autres, solliciter l'envoi de quelque relique célèbre, accompagnée d'un octroi d'indulgence propre à attirer les pèlerins dans leur cité ; plus avisés, ils demandèrent au saint-père la création de l'université. Il consentit à leur demande en ces termes : « Rien de plus précieux que la perle de la science. Par elle, le fils du pauvre se rend nécessaire au monarque. Elle tire des nuages de la poussière l'esprit infini. Elle est le seul trésor qui s'agrandisse en se disséminant ».

Au début du 16<sup>e</sup> siècle une pléiade d'hommes distingués y enseignaient. Toutefois le nom du Hollandais Érasme éclipsa tous les autres. Un des plus illustres savants de son époque, il se faisait remarquer par deux qualités très différentes : son esprit critique et la finesse de son ironie. « Il exerçait une grande influence autour de lui dans le sens conservateur : sa nature prudente, sa sensibilité délicate répugnaient à toute entreprise de nature à troubler le calme développement de l'Église, de l'État et des sciences, ou son confort personnel ». Helléniste émérite, il publia la première édition imprimée du Nouveau Testament en grec, œuvre de science et de conscience, dans laquelle il redressait nombre d'erreurs de la Vulgate, seul texte en usage alors ; il contribua ainsi, sans le pressentir assurément, de façon très directe, à la cause de la vérité. Comme on le sait, les traductions qu'on possédait alors des Saintes Écritures étaient des plus imparfaites ; on n'avait à sa disposition que peu de manuscrits, la plupart défectueux ; on ne savait pas les collationner, afin de leur attribuer à chacun sa valeur respective. Pour la première fois, chacun put avoir un texte digne de foi ; il rendit les plus grands services aux réformateurs. Luther s'y référait toujours ; c'est d'après lui qu'il donna sa traduction allemande (\*).

(\*) Cependant Érasme n'avait pu consulter que des manuscrits peu nombreux et pas toujours sûrs. De plus, pressé par son éditeur Froben, il n'avait pas, de son propre aveu, pu mettre tout le soin désirable à l'impression. Son texte, même retouché au cours des cinq éditions qu'il en donna de 1516 à 1535, est défectueux sur bien des points, et les améliorations apportées ensuite par Robert Estienne, puis par Théodore de Bèze furent loin de suffire. Or c'est ce texte qui servit de base au Nouveau Testament en grec publié par les Elzéviros de Hollande à partir de 1624, et qui fut appelé par eux « Texte reçu par tous » (1633). Il a fait autorité pour toutes les versions protestantes jusqu'à ce qu'un étude méthodique et approfondie des manuscrits (toujours plus nombreux grâce à de nouvelles découvertes), ait abouti, depuis le 18<sup>e</sup> siècle, à des restitutions plus fidèles des originaux disparus.

On imprimait énormément alors à Bâle ; plusieurs des ouvrages de Luther y furent édités. Érasme, aussi peu disposé à soutenir le papisme que le pur Évangile, disait plaisamment qu'à cette époque on osait tout imprimer à Bâle en faveur de Luther, mais qu'on n'osait rien écrire en faveur du pape. Sous le titre significatif de Éloge de la Folie, Érasme, dans une piquante allégorie, railla les travers de l'espèce humaine, ceux du clergé plus particulièrement.

Quand on voit l'intérêt qu'Érasme portait au texte de la Bible, on penserait qu'il se serait rallié à la Réforme. Il n'alla pas jusque-là : sa connaissance de la Parole de Dieu était purement intellectuelle ; elle n'avait pas pénétré dans son cœur de manière à le rendre sage à salut. Aussi il déçut profondément les espérances de ses plus fervents admirateurs. Indépendant de pensée, mais d'une santé délicate, dépourvu de courage moral, ami de la conciliation, mais cependant irritable, il se détourna de Luther, lorsqu'il le vit rompre

avec l'Église. Homme de la Renaissance avant tout, il ne pouvait pardonner à la Réforme de refouler les belles-lettres et les beaux-arts à l'arrière-plan. Quand donc la messe fut abolie à Bâle, il quitta définitivement cette ville, non sans éprouver un vif regret d'abandonner les nombreux amis qu'il s'y était faits. Il n'en lança pas moins aux partisans du catholicisme cette boutade ironique : « À voir toutes les injures dont on accable maintenant à Bâle les images des saints et les crucifix, on se demande comment il se fait que tous ces vénérés personnages, habitués, assure-t-on, à déployer une puissance extraordinaire quand il s'agit de venger des offenses vénielles, on se demande, dis-je, pourquoi ils se sont départis de leur vigueur coutumière dans des circonstances aussi critiques pour eux ». On aurait tort cependant de méconnaître le rôle joué par Érasme et de le sous-estimer, car il débaya le terrain en stigmatisant de nombreux abus. Mais il tenait à ses aises ; il ne sut pas choisir « plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché », ni estimer « l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte » (Héb. 11:25-26). Il oublia aussi que « l'amitié du monde est inimitié contre Dieu » (Jac. 4: 4).

C'est encore un professeur de l'université qui joua le rôle le plus actif dans l'établissement de la Réforme à Bâle : Œcolampade, dont le nom a déjà attiré l'attention à propos de la dispute de Baden. Allemand d'origine, de la famille Husschin (\*), doué de brillantes qualités intellectuelles, il fit de fortes études que, d'après la coutume des humanistes, il poursuivit dans plusieurs villes. Il n'arriva à Bâle qu'en 1518. On lui créa un poste à l'université et ses cours attirèrent tout de suite de nombreux auditeurs ; il avait aussi à prêcher dans une des églises de la ville. Zwingli, avec lequel il s'était lié d'une chaude amitié, dut le mettre en garde contre le zèle débordant qu'il déployait dans ce double emploi. Maigre et délicat, usé par le travail et la souffrance, il avait une physionomie pleine de dignité qui éveillait la confiance et la sympathie ; la vie jaillissait de ses yeux, la sérénité était peinte sur son front. Son éloquence était en rapport avec son physique doux et pénétrant. Après une longue lutte intérieure il finit par être au clair avec lui-même et devint le champion résolu de la Réformation dans sa ville d'adoption. Bien que d'humeur très pacifique, il s'élevait énergiquement contre les dogmes et les pratiques catholiques. Il fut le premier à célébrer la Cène à Bâle, dans l'église même à laquelle il était attaché. Comme Zwingli, il fonda tout son enseignement sur la Sainte Écriture. Il publia ses cours sous la forme d'une série de volumes qui contiennent un commentaire complet de tous les livres de la Bible.

(\*) Ce nom équivalait à l'allemand actuel Häuschen (petite maison). À l'époque on en fit Husschin, puis Hausschien et Hausschein (lumière de maison) et c'est sous cette dernière forme que le mot fut traduit en grec : Œcolampade.

L'influence d'Œcolampade agit fortement sur les Bâlois et partagea la ville en deux camps. Bien qu'en minorité dans les Conseils, les évangéliques demandèrent la libre prédication de la Parole de Dieu ; comme on hésitait à leur répondre, ils forcèrent l'entrée de la cathédrale et brisèrent toutes les images. Intimidé, le gouvernement céda. Il abolit la messe ; les chanoines, les moines, plusieurs professeurs et quelques familles, restées attachées à l'ancien culte, quittèrent la ville.

Œcolampade fut très douloureusement frappé du désastre de Kappel. Non seulement il y avait perdu son meilleur ami, mais il ressentait vivement le déshonneur dont cette journée frappait le témoignage du Seigneur dans la Suisse entière. La maladie de langueur qui le rongea empira rapidement. Il vit venir la mort avec une parfaite sérénité. Comme on lui demandait s'il désirait plus de lumière dans la chambre, il mit la main sur son cœur et dit : « Il y en a assez ici ». Il expira deux mois après Zwingli.

#### 8.4.2 Berne

Peuple essentiellement agricole et, en général, très routinier, fortement attachés à leurs traditions, les Bernois ne réagirent que lentement au contact des idées nouvelles. La politique qu'ils avaient adoptée les incitait à une prudence extrême. Comme ils désiraient s'étendre, au détriment du duc de Savoie, sur la partie occidentale de la Suisse actuelle, ils tenaient à rester en bons termes avec la France et, par conséquent, avec les petits cantons, afin de ne pas avoir à redouter des menaces à revers. C'est pourquoi les grandes familles bernoises cherchaient à maintenir, à consolider leurs rapports avec celles de la Suisse primitive qui n'entendaient pas se laisser dépouiller de la religion de leurs pères.

Mais la vérité n'en faisait pas moins son chemin ; une circonstance inattendue en favorisa l'expansion. Depuis longtemps les Dominicains, jaloux des Franciscains, déployaient tous leurs efforts pour les supplanter. Dans ce but ils profitèrent de la présence dans leur couvent d'un jeune homme, simple d'esprit, nommé Jetzer, pour organiser une infâme supercherie. Différents moines, vêtus de blanc, se rendirent auprès de Jetzer pendant son sommeil et, feignant d'être des apparitions célestes, lui firent croire qu'il recevait une révélation divine dans le but de dévoiler les prétendus crimes de l'ordre rival. Pendant quelque temps Jetzer ne se douta de rien, mais un jour il reconnut chez deux de ses mystificateurs des voix qui lui semblaient familières. Il posa des questions auxquelles on se refusa à répondre et, comme il insistait, on recourut à la violence pour le faire taire. Il réussit à s'enfuir du couvent, raconta ce dont il avait été le témoin et ainsi toute l'affaire éclata au grand jour. Il en résulta un immense scandale et, à la suite d'une enquête ordonnée par le Saint-Siège, quatre Dominicains subirent le supplice du feu.

À ce moment-là on vit arriver à Berne un jeune maître d'école, âgé de vingt ans à peine, Berthold Haller (\*). Au cours de ses études, il s'était trouvé en relation avec plusieurs de ceux qui devaient occuper le premier rang dans le mouvement de la Réforme en Allemagne, entre autres Mélanchton. D'un caractère timide et conciliant, Haller ne possédait ni l'énergie d'un initiateur, ni l'impétuosité d'un apôtre. Ne sachant pas le grec, encore moins l'hébreu, il paraissait peu fait pour l'activité à laquelle Dieu le destinait. C'était un homme fidèle et dévoué, son calme et sa prudence, sa souplesse qui n'excluait pas la ténacité servirent la cause de la Réforme dans cette ville aristocratique mieux que ne l'eussent fait des champions plus énergiques et plus violents, tels Zwingli, Farel ou Calvin. Mais Haller manquait souvent d'audace. Le Seigneur le mit en contact avec Zwingli et celui-ci lui vint vigoureusement en aide. « Moi aussi », lui écrivit-il, « je sens le découragement m'envahir, quand je me vois injustement attaqué. Mais le Seigneur éveille alors ma conscience par ses exhortations et ses promesses. Il m'inquiète en me disant : « Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges » (Luc 9:26 ; voir Marc 8:38), et il me rend la paix en ajoutant : « Quiconque... me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 10:32 ; voir Luc 12:8). Prenez donc courage, mon cher Berthold ! Nos noms sont inscrits, en caractères indélébiles, dans les annales des citoyens du ciel. Je suis prêt à mourir pour Christ. Si seulement vos concitoyens voulaient bien accepter la doctrine d'en haut, ils en seraient immédiatement apprivoisés. Remettez-vous donc à l'œuvre, mais avec beaucoup de délicatesse, de peur qu'ils ne se tournent contre vous et ne vous mettent en pièces ».

(\*) Berthold Haller était Wurtembergeois d'origine. Il faut donc se garder de confondre son nom avec celui de la famille de Haller.

Dieu bénit la persévérance de son serviteur. Malgré l'opposition des familles nobles, il gagna une fraction importante de la population, si bien que, pour prévenir une revendication de l'opinion publique, qui n'eût pas manqué de se faire entendre, tellement Haller avait de partisans, le Conseil dut publier un édit enjoignant aux ecclésiastiques de prendre la Parole de Dieu pour base de leur prédication, telle qu'elle est contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

On a vu que Berne se fit représenter à Baden par Berthold Haller. La conférence terminée, elle demanda à en avoir le compte rendu exact. Celui qu'elle obtint, à force de réclamations, manquait complètement de précision et une requête, adressée dans le même sens, directement au pape Clément VII, n'eut pas plus de succès : il se bornait à engager l'État de Berne à renvoyer au prochain concile la liquidation de ces différends religieux ; dans tous les cas, il l'invitait à respecter les droits de l'évêque de Lausanne, dont il dépendait en

ce qui touchait le domaine spirituel. Irrités de l'indifférence que tous manifestaient à l'égard de questions qu'ils persistaient à considérer comme vitales, les magistrats de Berne recoururent, à leur tour, à une dispute religieuse, convoquée pour le début de janvier 1528. On fit appel aux gens d'église, savants, docteurs de tous les pays. Les plus intéressés à s'y rendre étaient les évêques des diocèses suisses ; ils reçurent une invitation spéciale. Celui de Lausanne, le plus directement en cause, répondit qu'il ne viendrait pas, qu'il n'enverrait même aucun délégué, « attendu », écrivit-il, « qu'il n'avait pas autour de lui de gens assez instruits dans l'Écriture Sainte pour une affaire aussi importante que celle de la religion ». Berne insista ; l'évêque fit répondre qu'il était malade. Nouvelle demande : « Envoyez au moins de vos théologiens, quels qu'ils soient ; vous ne devez pas vous borner à tondre vos brebis ; vous devez aussi les paître. Si vous nous refusez encore, nous refuserons aussi de vous reconnaître aucun droit pastoral sur nos terres ». Les autres prélats suivirent la même ligne de conduite.

Les cantons antiréformistes s'irritèrent de plus en plus de la résolution de Berne : ils fermèrent les routes qu'auraient pu prendre sur leur territoire ceux qui se rendraient à la dispute et interdirent à leurs ressortissants d'y assister. Cette opposition ne put arrêter le mouvement : trois cent cinquante prêtres et moines, la plupart bernois, des savants de Glaris, de Zurich, d'Allemagne, accoururent à Berne, par fois par de longs chemins détournés, mais ils y parvinrent quand même. Le Seigneur les protégea contre les embûches qu'on leur tendit.

Au jour fixé, la conférence s'ouvrit sous la présidence de Vadian, bourgmestre de Saint-Gall. Le gouvernement bernois avait spécifié expressément que seul le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament pourrait servir de base à la discussion. « Ce qui », disait la convocation, « sera prouvé dans cette dispute par l'Écriture Sainte, accepté et résolu, devra avoir pour nous force et vigueur éternelles sans aucune contradiction, et chacun devra s'y conformer fidèlement et invariablement ». Les thèses débattues roulaient sur les mêmes points, ou peu s'en faut, qu'à la dispute de Zurich : vraie nature de l'Église, son Chef, autorité unique et absolue de la Parole de Dieu pour gouverner l'Église et diriger les fidèles ; par conséquent condamnation de toutes les erreurs catholiques. Les débats durèrent dix-neuf jours ; les réformateurs Zwingli, Haller, Œcolampade, ainsi que Bucer et Capiton de Strasbourg, exposèrent avec clarté la vérité sur chacun de ces points ; en vain leurs antagonistes essayèrent-ils de justifier leurs positions ; l'autorité de la Bible prévalut sur tous leurs arguments. Dans la ville, on suivait les événements avec un intérêt palpitant ; d'elles-mêmes les pratiques et les croyances surannées s'écroulaient. Le 22 janvier, jour de la fête de Saint-Vincent, patron de la cathédrale, les chanoines demandèrent aux magistrats ce qu'ils devaient faire : « Ce que vous voudrez », fut la réponse ; « si vous jugez encore que la messe et les cérémonies usitées soient conformes à la Parole de Dieu, célébrez-les ». Aussitôt les ordres furent donnés de décorer l'église ; on prépara tout selon la vieille coutume, mais personne ne vint assister à la cérémonie. Le peuple abandonnait Rome et ses pratiques.

La discussion terminée, le clergé de la ville adhéra, presque au complet, aux principes de la Parole de Dieu. Un édit proclama la Réformation. La messe fut abolie dans la capitale tout d'abord, avec cette réserve que, si quelqu'un pouvait convaincre d'erreur, par l'Écriture Sainte, les auteurs de ces innovations, il n'avait qu'à se présenter ; inutile de dire que personne n'osa tenter l'aventure. Et dans le climat de violence de l'époque, on abattit les images, on les brûla et l'on démolit les autels. Les religieux reçurent l'autorisation de rester dans leurs couvents, sans y admettre de novices. Ceux qui en sortiraient seraient assistés des biens du couvent, mais devaient « quitter l'habit de leur ordre et en prendre un plus décent ».

### 8.4.3 Saint Gall

Vadian, le président de la dispute de Berne, s'appelait de son vrai nom Jean de Watt. Né à Saint Gall d'une des familles notables de la ville, c'était un homme supérieurement doué et d'une générosité admirable. Il étudia successivement les belles-lettres, les sciences exactes, la jurisprudence, la théologie et la médecine. Après avoir été élève de l'université de Vienne, il en devint le recteur, puis visita successivement l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, l'Italie. Rentré dans sa ville natale, il s'y fixa pour pratiquer l'art médical. Tout en suivant cette carrière, il entra dans les Conseils du gouvernement et en devint l'âme. Esprit naturellement très ouvert, il s'intéressait hautement aux idées qui se répandaient et favorisa l'arrivée à Saint-Gall de prédicateurs évangéliques. Leurs arguments le frappèrent ; il se mit à lire la Bible et en ressentit une telle émotion qu'il fut convaincu à salut. Il entreprit alors de donner en public une explication suivie du livre des Actes des Apôtres, puis encouragea vivement un de ses concitoyens, Jean Kessler, sellier de son métier, qui fut converti et se mit à prêcher Christ devant un auditoire toujours plus nombreux, en prenant la première épître de Jean comme thème de cette série de discours. Bientôt le Conseil, à l'instigation de Vadian, rendit une ordonnance disciplinaire, interdisant les jurements, les blasphèmes, l'ivrognerie et la mendicité. On saisit ici le caractère de la Réforme suisse qui, un peu partout, commence par une régénération de mœurs et ne s'attaque aux croyances que lorsque la résistance de l'Église romaine vient démontrer l'intime corrélation qui rattache les mœurs à la doctrine.

Dès ce moment-là la prédication de l'Évangile fit de rapides progrès. Lorsqu'on apprit l'heureuse issue de la dispute de Berne, on peut dire que la Réforme prit pied définitivement à Saint-Gall. Cependant la présence dans la ville de la célèbre abbaye, dont le prince jouissait de droits étendus, offrait un obstacle à une décision radicale. Les églises de la ville appartenaient à la bourgeoisie ; on les débarrassa de tout ce qui pouvait y rappeler le culte catholique. Mais celle du couvent demeurait intacte. Irrités de ce qui leur semblait être une bravade, les magistrats de Saint-Gall déclarèrent qu'ils avaient droit de contrôle sur cet édifice aussi, que les ornements qui la décoraient leur appartenaient. Les religieux protestèrent, mais en vain ; ils durent céder à la force. « Voici », raconte Jean Kessler, « comment chacun se précipita sur les images. On les arracha des autels, des parois et des colonnes ; les autels furent brisés, les idoles mises en pièces à coups de hache ou de marteau ; on aurait dit une bataille. Au bout d'une heure on ne voyait plus rien en place. Ainsi les lourdes images de pierre et de bois tombèrent avec leurs niches, et leurs éclats volèrent au loin. Combien d'œuvres d'art précieuses et d'un travail subtil furent réduites en morceaux ! » Parmi les objets offerts à l'adoration se trouvait une croix d'argent, renfermant, disait-on, des reliques de grand prix ; on l'abattit et l'on trouva à l'intérieur deux petits cornets d'ivoire, sur l'un desquels on lisait ces mots. « Une pierre du Saint-Sépulcre » ; on l'ouvrit et l'on y découvrit une coquille d'escargot.

Dès le dimanche suivant l'église fut ouverte à la prédication de l'Évangile ; une foule de plus de trois mille personnes s'y réunit. C'est ainsi que la Réforme s'établit à Saint-Gall. Vadian y contribua pour beaucoup, davantage par son influence que par son action directe. Parmi les humanistes suisses, c'est lui qui, après Zwingli, exerça l'action la plus durable sur le nouveau mouvement. Mais on ne saurait approuver, pas plus ici qu'ailleurs, la violence comme témoignage pour des disciples de Jésus.

Ailleurs encore la lumière de l'Évangile éclaira les cœurs et les consciences, même dans des villes simplement alliées des cantons suisses, telles Mulhouse, Bienne. Schaffhouse aussi accepta la bonne nouvelle du salut, les Grisons en partie grâce au curé Frick. Il avait éprouvé une vive irritation à voir certains de ses collègues prêter une oreille sympathique à la voix de la vérité. Plein de dévouement à l'Église qu'il servait, il résolut de se rendre à Rome pour y dénoncer l'apparition de l'hérésie et pour solliciter des instructions sur les moyens à employer en vue de l'entraver. Mais douloureusement frappé, comme Luther, des abominations qui s'étaient sous ses yeux, il rentra chez lui, sonda les Écritures, reconnut ses erreurs et, dès lors, avec un zèle infatigable, proclama le pur Évangile.

Enfin, parmi ceux qui contribuèrent largement à répandre les nouvelles doctrines dans toute leur intégrité, il convient de rappeler le nom d'Oswald Myconius (qu'il ne faut pas confondre avec Frédéric Myconius, l'ami de Luther). Myconius mena une vie très agitée à

cause de sa fidélité à l'Évangile. Désigné tout jeune comme directeur de l'école des chanoines de Zurich, il fut l'un des principaux partisans de l'appel dans cette ville de Zwingli, un de ses meilleurs amis ; c'est de lui qu'il avait appris le message de la grâce de Dieu. Peu après il fut transféré à Lucerne, également comme professeur. Quelques écrits de Luther avaient pénétré dans cette ville et y produisirent un certain effet. Myconius en eut connaissance ; il n'avait jamais mentionné même le nom du réformateur, sauf à ses amis les plus intimes, et se contentait d'expliquer à qui voulait l'entendre l'Évangile dans toute son intégrité et sa simplicité. Il n'en fallut cependant pas davantage pour attiser la haine du clergé qui obtint des magistrats un ordre de faire comparaître devant eux le modeste et paisible chrétien. Après un interrogatoire sommaire, ils lui enjoignirent de « ne jamais lire avec ses élèves les écrits de Martin Luther ; de ne jamais prononcer son nom devant eux ; de ne jamais même penser à lui ».

Néanmoins la persécution ne tarda pas à sévir. Il y avait très peu de convertis à Lucerne ; on ne les connaissait même pas, ce qui amenait à grossir leur nombre démesurément ; mais la fureur de leurs ennemis se déversa sur l'infortuné Myconius, dont on fit un bouc émissaire. Il avait pourtant manifesté un grand dévouement dans le poste qu'il occupait : il avait tout sacrifié dans l'intérêt des jeunes gens qu'on lui confiait ; il avait quitté Zurich et Zwingli auquel il était tendrement attaché ; sa santé en pâtissait ; sa femme était infirme ; ils avaient un fils en bas âge et ne possédaient, pour l'élever, d'autres ressources que celles que Myconius pouvait se procurer par son travail. Si on l'exilait de Lucerne, où irait-il chercher un asile ? Mais ces considérations n'eurent aucun poids sur ses farouches accusateurs ; on le priva de son poste et on lui intima l'ordre de quitter la ville à très bref délai, sans autre faute à sa charge sinon le fait qu'il passait pour un disciple de Luther. Dans son désespoir, il écrivit à Zwingli, comme l'avait fait Berthold Haller dans des circonstances analogues. « Voici devant vous », disait-il, « votre pauvre Myconius, mis à pied par le Conseil de Lucerne. Où aller ? Je ne sais. Attaqué, comme vous l'êtes vous-même, quel asile pouvez-vous m'offrir ? Dans ma tribulation, je regarde au Seigneur, ma seule espérance. Plein de grâce et de miséricorde, il ne renvoie jamais à vide ceux qui lui adressent leurs supplications. Puisse-t-il suppléer à mes besoins ! »

Le valeureux Zwingli ne laissa pas longtemps son ami sans réponse. Il lui écrivit en ces termes : « Ce sont de rudes coups que ceux que l'adversaire assène à la maison de Dieu, en vue de la jeter à terre. Ses assauts se répètent si fréquemment que ce n'est plus seulement la pluie, ce ne sont plus seulement les torrents, les vents qui la battent en brèche, selon la prédication de Jésus Christ (Matt. 7:27) ; c'est la grêle et l'orage. Si je ne voyais pas le Seigneur soutenir le gouvernail, il y a longtemps que je l'aurais lâché moi-même ; mais je le vois, lui, au fort de la tempête : il tend les cordages, il manœuvre les agrès, il déploie lui-même les voiles ; bien mieux, il commande aux vents et ils lui obéissent. Voici mon avis. Présentez-vous devant le Conseil de la ville ; dites-leur quelques mots dignes d'un serviteur de Christ, quelques mots qui soient propres à adoucir leurs cœurs, non à les irriter. Affirmez nettement que vous n'êtes pas Luthérien, mais un disciple du Seigneur Jésus Christ. Priez vos élèves de vous accompagner et de parler en votre faveur. Si cela n'aboutit pas, venez chez votre ami, venez chez Zwingli, et considérez notre cité comme votre foyer ».

On ne peut que regretter que tous les discours de Zwingli n'aient pas été imprégnés de la même noblesse de sentiments et du même amour chrétien. Myconius suivit son avis, mais ce fut inutile ; il dut quitter Lucerne. Grâce à la protection du réformateur zurichois, il trouva de l'occupation pour un temps à Einsiedeln, puis se rendit à Bâle, où il seconda utilement Œcolampade et continua son travail.

Ainsi, des treize cantons qui composaient la Suisse d'alors, cinq avaient adopté la Réforme : Zurich, Bâle, Berne, Schaffhouse, Glaris ; deux étaient mixtes : Soleure et Appenzell ; les six autres conservaient l'ancienne religion. La Suisse se divisait donc en deux camps nettement tranchés, hostiles l'un à l'autre. Il en résulta de nouvelles luttes religieuses qui affaiblirent considérablement le pays. Au 19<sup>e</sup> siècle seulement, ils ont appris à vivre en bonne harmonie.

## **9 La Réforme dans les pays de langue Française**

### **9.1 Les débuts de la Réforme en France**

Une des raisons, purement humaines, qui explique les progrès prompts et solides de la Réforme en Allemagne, c'est le morcellement de ce pays en une quantité de petits États ; il y en avait trois cent soixante environ. Le pouvoir central ne détenait qu'une faible autorité ; chacun de ces territoires, minuscules pour la plupart, évoluait à sa guise. L'empereur pouvait bien chercher à faire prévaloir le catholicisme ; il se heurtait sans cesse aux prérogatives locales, aux droits des souverains et des individus, qu'il ne réussissait pas à vaincre.

En France il en allait tout autrement. Au cours du Moyen Âge le pouvoir du roi, infime au début, s'accrut graduellement au détriment de celui des seigneurs. L'église de France, dite gallicane, n'avait cessé de contester la mainmise du Saint-Siège sur les affaires ecclésiastiques du royaume. Le roi la favorisait pour être sûr de trouver son appui moral contre les revendications de la féodalité. Par conséquent l'opposition des partisans de la Réforme aux prétentions du souverain en matière religieuse devint un crime politique. Voilà pourquoi aussi on trouve un grand nombre de nobles dans les rangs de « ceux de la religion », comme on les dénommait ; beaucoup y étaient attirés non par leurs convictions, mais par leur intérêt.

En France, comme ailleurs, la Renaissance, dans la main de Dieu, fraya le chemin à l'éclosion des vérités évangéliques. Les humanistes habitaient les esprits à remonter aux « sources » des connaissances, à se faire une opinion par eux-mêmes, vrai but de la culture intellectuelle, au lieu d'accepter aveuglément les théories toutes faites, enseignées par la scolastique et imprégnées d'empirisme. Or, parmi ces « sources », la Bible ne tarda pas à occuper une place éminente.

Jacques Lefebvre, d'Étapes en Picardie, enseignait depuis longtemps les mathématiques à la Sorbonne et commentait aussi les ouvrages d'Aristote sur la physique et la métaphysique. Au dire de Farel, « il faisait les plus grandes révérences aux images qu'autre personnage que j'aie connu ; et demeurant longuement à genoux, il priait et disait ses heures devant icelles, à quoi souvent je lui ai tenu compagnie ». Mais la préparation de ses cours l'amena à prendre contact avec les Saintes Écritures ; il les lut attentivement, avec un enthousiasme croissant, sans du reste prévoir le moins du monde qu'il allait inaugurer la Réformation en France : bel exemple de ceux « qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience » (Luc 8:15). Il avait près de soixante-dix ans quand il écrivit ce qui suit dans la préface du premier des livres qu'il consacra à la Parole de Dieu ; c'était en 1509, sept ans avant que la voix de Luther se fit entendre : « Une lumière si brillante a frappé mes regards que les doctrines humaines m'ont semblé des ténèbres en comparaison des études divines, tandis que celles-ci m'ont paru exhaler un parfum dont rien sur la terre n'égale la douceur ».

En 1512 il était plus précis : « C'est à la pure grâce de Dieu que nous devons la justification de la foi, et par elle nous héritons de la vie éternelle... Qui ignore que le brigand a été justifié par la foi seule ? ». Lefebvre sentait la nécessité d'une Réforme et la croyait imminente : « Les signes des temps annoncent qu'un renouvellement est prochain ; et pendant que Dieu ouvre de nouvelles voies à la prédication de l'Évangile par les découvertes des Portugais et des Espagnols dans toutes les parties du monde, il faut espérer qu'il visitera aussi son Église et la relèvera de l'abaissement dans lequel elle est tombée ». Telle était la puissance de l'Esprit de Dieu qui parlait au cœur de ce pieux chrétien par le moyen de la Bible. Autour de lui se groupaient quelques jeunes gens, avides d'en apprendre plus long sur ce message merveilleux et si nouveau ; parmi eux il faut citer au tout premier rang Olivétan et Guillaume Farel. Ce dernier, originaire des environs de Gap en Dauphiné, plein d'une ardente fougue méridionale, ne tarda pas à annoncer avec



hardiesse le salut par la foi et non par les œuvres. À juste titre on le considère comme le tout premier des prédicateurs de l'Évangile en France, dans l'ordre chronologique, il va de soi.

C'est à Meaux que les nouvelles doctrines trouvèrent tout d'abord un terrain favorable. L'évêque de cette ville, Guillaume Briçonnet, personnage d'un haut rang, avait fait deux fois le voyage à Rome, en qualité de représentant de la France auprès du Saint-Siège. Rentré dans son diocèse après une longue absence, il fut surpris de constater que des idées, inconnues jusque-là, s'y étaient introduites et y avaient fait de rapides progrès. Elles lui parurent dignes du plus vif intérêt ; il manda donc auprès de lui Lefebvre pour le renseigner. Lefebvre lui démontra que seule la Parole de Dieu, acceptée dans toute son intégrité et sa simplicité, ramène aux anciennes vérités, telles que les connaissait l'Église primitive, sans le moindre secours d'écoles de théologie, de savants, de critiques, en un mot sans aucune intervention humaine ; que l'Évangile est « la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Rom. 1:16) ; que par conséquent les œuvres ne sauraient y concourir en aucune façon, ni rien de ce que l'homme prétend apporter. À son tour Briçonnet se mit à étudier les Saintes Écritures et il y trouva un bonheur intense, inconnu jusqu'alors : « La saveur de cette nourriture divine », écrit-il, « est si douce qu'elle remplit l'âme du désir d'en goûter toujours davantage. Quel vase serait capable d'en contenir toute l'excellence ? »

Briçonnet adressait ces lignes à Marguerite de Valois, sœur du roi François Ier, sur lequel elle exerçait une grande influence ; sa grâce et sa haute intelligence faisaient d'elle l'ornement de la cour. Sous la direction de son conseiller spirituel, elle se mit à lire et à étudier la Parole de Dieu ; elle apprit à connaître la voie du salut et fut convertie au moment même où les persécutions commencèrent à sévir. Aussitôt elle déploya toute son énergie pour venir en aide, en paroles et en actes, aux victimes de l'Église romaine. On la dénonça à son frère comme hérétique ; il refusa de rien entendre et, lorsqu'elle eut épousé le roi de Navarre, sa cour de Nérac devint un asile paisible pour ceux qui étaient poursuivis pour « cause de religion ».

On avait pu espérer un moment que François Ier se laisserait convaincre par la vérité. Marguerite écrivait en ces termes à Briçonnet qui l'exhortait à faire tout son possible pour gagner son frère : « Le roi et Madame (la reine mère) ont bien délibéré de donner à connaître que la vérité de Dieu n'est point hérésie... Le roi et Madame sont affectionnés plus que jamais à la réformation de l'Église ». Un peu plus tard, Marguerite leur ayant lu une lettre de Briçonnet sur ce sujet, « reconnaissant la vérité reluire en leur nihilité (néant), ils ont eu les larmes aux yeux ». Malheureusement François Ier, se laissant entraîner par des avis pernicieux, ne tarda pas à suivre un chemin tout opposé à celui qu'on lui traçait.

Lefebvre et Briçonnet mirent tout en œuvre pour répandre dans la France entière le Livre de Dieu ; ils désiraient que chaque Français pût le lire dans sa langue maternelle. On ne tarda pas à voir paraître les quatre évangiles, puis le Nouveau Testament tout entier. À Meaux, pour la première fois en France, des chrétiens se réunirent pour lire ensemble la Bible, l'étudier, prier et adresser leurs louanges au Seigneur ; elle faisait leur joie et leur consolation. Tout leur bonheur, c'était de sonder « les choses profondes de Dieu » (1 Cor. 2:10). Voyant ce beau zèle et désireux de propager dans la ville la connaissance de la vérité, Briçonnet fit venir de Paris un certain nombre de disciples de Lefebvre en leur enjoignant de lire au peuple l'Évangile en français ; Farel était du nombre. « Le peuple de Meaux et des environs avait un ardent désir de connaître la voie du salut nouvellement révélée, si que les artisans, comme cardeurs, peigneurs et foulons n'avaient d'autre exercice en travaillant de leurs mains que conférer de la Parole de Dieu et se consoler en icelle. Et spécialement dimanches et fêtes étaient employés à lire les Écritures ; en sorte qu'on voyait en ce diocèse reluire une image d'Église renouvelée ; les mœurs se réformaient et les superstitions s'en allaient bas » (\*) De même, dans la campagne environnante, au moment du repas, les cultivateurs se réunissaient autour de l'un d'eux, qui leur faisait la lecture, tandis qu'ils prenaient leurs aliments.

(\*) Crespin, Histoire des Martyrs.

Des progrès aussi manifestes ne pouvaient qu'irriter au plus haut point les tenants du catholicisme. Ils trouvèrent leur champion dans la personne de Noël Bêda, grand maître de la Sorbonne. Animé d'un esprit médiocre et intransigeant, il dénonça les « hérétiques » comme les ennemis de la France. Érasme disait de lui : « En un seul Bêda il y a trois mille moines ». « Délivrez-nous de ces nouvelles doctrines », s'écriait le défenseur de l'Église romaine. « Écrasez l'hérésie ; sinon cette peste, qui a déjà infecté la ville de Meaux, se répandra dans tout le royaume de France ». Ces attaques furibondes ébranlèrent Briçonnet, dont le caractère n'était pas à la hauteur de ses principes. Il ne manquait pas de piété, ni de zèle, mais se décontenançait en présence du danger. Ce n'était pas — loin de là — un de ces hommes chez qui la fidélité et la constance provoquent, s'il le faut, le sacrifice de leur vie, lorsqu'il s'agit de défendre un principe juste. Briçonnet céda devant l'orage qui grondait toujours plus fort. Pour sauver son existence, sa liberté, ses dignités, son orgueil familial, il renonça à ce qu'il savait être la vérité, puisque le Seigneur lui avait accordé la faveur de la proclamer bien haut pendant un temps. Cependant, jusqu'en 1525, grâce à la protection du roi, qui hésitait à sévir, aucun acte de persécution sanglante ne fut accompli. L'Évangile se répandit. Après Meaux, on le prêcha à Bourges, à Alençon, à Lyon, à Grenoble. Un petit groupe de chrétiens se réunissait secrètement à Paris.

Lefebvre passa les dernières années de sa vie à la cour de Navarre, où la reine Marguerite lui témoigna toutes sortes d'attentions. Mais ses jours furent assombrés par le sentiment de la faiblesse du témoignage qu'il avait rendu au Seigneur. « Notre vénéré maître », raconte Farel, « en était si accablé qu'il ne cessait de répéter : « C'en est fait de moi. Je mérite la mort éternelle, parce que je n'ai pas eu le courage de confesser hardiment la vérité devant les hommes ». Il se lamentait sans relâche, jour et nuit. Notre ami, Gérard Roussel, ne le quittait pas, l'exhortant à reprendre courage et à mettre toute sa confiance dans le Seigneur. Mais Lefebvre répondait invariablement : « Nous sommes condamnés par le juste jugement de Dieu, parce que nous n'avons pas proclamé la vérité à laquelle nous devons rendre témoignage aux yeux de tous ». C'était vraiment un spectacle digne de toute commisération que de voir ce pieux vieillard en proie à un chagrin si amer et à une crainte pareille du jugement de Dieu ».

En effet, comme beaucoup d'autres croyants de son temps, il n'avait pas eu le courage de rompre radicalement avec l'Église romaine. « Les pratiques du culte », écrivit-il une fois, « ne sont, somme toute, que choses extérieures et, qui le sait ? sans doute tomberont-elles d'elles-mêmes, pourvu que nous annonçons l'Évangile et attendions les résultats. Notre tâche consiste à purifier la maison de Dieu, et non à la détruire ». Tel était aussi le sentiment de la reine Marguerite ; elle en porta la peine, car elle vécut toute sa vie « lasse de tout », écrit un de ses biographes. Malgré son dévouement pour les témoins de la foi, elle ne connut que très peu « l'opprobre de Christ » et se rendait bien compte, elle aussi, de sa culpabilité à cet égard. Mais c'était une enfant de Dieu, on ne saurait en douter un seul instant, chère au cœur du Seigneur. C'est par amour pour lui qu'elle ne cessa de secourir les siens, non pas seulement matériellement, chose relativement facile pour elle, étant donné la position élevée qu'elle occupait, mais encore en intervenant pour eux auprès du roi et en encourageant par là la haine de la Sorbonne et de toute l'Église catholique. Plus d'une fois sa vie fut en danger. Elle se dépensa sans compter pour les chrétiens. « En vérité, je vous dis : En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (Matt. 25:40).

Une grande joie lui était réservée, celle d'entourer Lefebvre dans ses tout derniers moments : il avait quatre-vingt-douze ans. Le vieillard s'ouvrit à elle des remords qu'il éprouvait : « Comment puis-je », lui dit-il, « paraître devant Dieu, moi qui ai annoncé l'Évangile de son Fils en toute sincérité à beaucoup d'autres ; ils ont prêté l'oreille à mes enseignements et, à cause de cela même, ils ont dû marcher à la mort, après avoir enduré d'atroces supplices. Et moi, lâche que je suis, je me suis enfui. Je suis pourtant un vieillard, très

avancé en âge. N'ai-je pas assez vécu, et plus qu'assez ? Je n'avais point à redouter la mort, au contraire, je devais la souhaiter. Oui, j'ai évité les lieux où j'aurais pu gagner la couronne des martyrs. Je me suis montré honteusement infidèle à l'appel de mon Dieu ».

La reine chercha à l'encourager en l'engageant à s'en remettre à la miséricorde du Seigneur qui connaît les pensées et les intentions du cœur de chacun des siens. Non sans peine, elle parvint à calmer ses angoisses. Là-dessus Lefebvre s'écria : « Eh bien ! Il ne me reste plus qu'à m'en aller auprès du Seigneur quand il lui plaira de m'appeler ». Puis, après avoir indiqué brièvement quelles étaient ses dernières volontés, il dit, le visage illuminé d'un sourire paisible : « Maintenant je dois me reposer. Soyez heureux ! À Dieu ! » Là-dessus il s'étendit sur un lit qui était là et s'endormit. Quand, au bout d'un certain temps, on chercha à l'éveiller, on constata que son âme avait quitté son enveloppe mortelle pour être pour toujours avec le Seigneur.

Farel garda pour son vieux maître une estime et une affection des plus profondes. On comprend que la pusillanimité de Lefebvre ne pouvait convenir à un homme comme lui, animé d'un zèle ardent pour la cause de l'Évangile, caractère décidé entre tous et ennemi déclaré des demi-mesures, des situations équivoques. Néanmoins il témoigna toujours à Lefebvre une reconnaissance émue et ne manquait jamais l'occasion de rappeler que c'est par son moyen et grâce à la bénédiction du Seigneur, qu'il était arrivé à la connaissance de la vérité. Les deux amis s'étaient rencontrés plus d'une fois à Nérac, la capitale du petit royaume de Navarre, et Marguerite aurait volontiers gardé auprès d'elle le jeune réformateur, mais l'ardeur de son tempérament demandait une existence beaucoup plus active. Farel aimait la lutte ; on le trouvait toujours sur le champ de bataille. Quand il avait vaincu l'ennemi sur un point, il laissait à d'autres le soin de reconstruire et passait plus loin, pour affronter de nouveaux combats, dans lesquels bien souvent il risqua sa vie et essuya les pires outrages. Au moment de la mort de Lefebvre, il avait quitté Nérac depuis quelque temps et avait entrepris de longs voyages, après lesquels il résolut d'évangéliser sa propre patrie, le Dauphiné. Trois de ses frères furent convertis par son moyen et il trouva bien d'autres sujets d'encouragement qui l'engagèrent à parcourir le pays en long et en large, annonçant l'Évangile, insistant « en temps et hors de temps » (2 Tim. 4:2) et dévoilant au grand jour les erreurs enseignées par l'Église romaine. Les prêtres soulevèrent le peuple contre lui, cherchèrent à l'arrêter. Mais il connaissait à fond la contrée ; les rochers et les cavernes n'avaient pas de secrets pour lui et, chaque fois que ses adversaires croyaient le saisir, il leur échappait pour reparaître ailleurs, prêchant la grâce de Dieu sans trêve ni repos, au bord des torrents comme dans les endroits les plus reculés et les plus sauvages. C'est probablement à son travail qu'est due la conversion d'un jeune homme, Antoine Boyve, plus connu sous le nom de Froment qui, plus tard, joua un rôle très utile pour propager la Réforme à Genève.

Farel poursuivit son activité dans le Dauphiné pendant plusieurs mois. « On m'avait mis en garde », raconte-t-il, « contre les artifices de Satan et contre les supplices de tout genre qui m'attendaient. Ils n'ont pas manqué ; ils furent même plus douloureux que je ne m'y attendais. Mais j'ai Dieu pour Père ; il a pourvu à tout et il me donnera la force dont j'aurai toujours besoin ».

Béda n'avait pas oublié ce « brandon de discorde » qui lui échappait sans cesse. Il suscita contre lui l'évêque de Gap qui se mit en quête du réformateur. « Voulant prêcher, il ne fut pas admis, parce qu'il n'était ni moine ni prêtre... De là il fut déchassé, voire fort rudement tant par l'évêque que par ceux de la ville, trouvant étrange sa doctrine, sans jamais en avoir entendu parler ». Farel demeura insaisissable, mais il finit par quitter le Dauphiné pour prêcher dans les Cévennes. Traqué par ses ennemis, il passa en Guyenne, puis en Navarre, mais, apprenant que le réseau tissé autour de lui se resserrait de plus en plus, il gagna le nord de la France, afin de pouvoir au besoin se réfugier en territoire bernois. Il séjourna quelque temps dans la principauté de Montbéliard, où le duc, Ulrich de Wurtemberg, l'accueillit avec bienveillance. Il se mit à répandre la vérité, dans la ville et la campagne, avec son impétuosité méridionale et son zèle missionnaire, fait d'énergie et d'audace. Comme toujours, il rencontra une résistance furibonde de la part du clergé ; rien n'y fit, pas même l'intervention de son ami Œcolampade, qui l'exhorta à la prudence. Après deux ans d'une activité débordante, il partit pour un autre champ de travail, mais il laissait après lui bien des âmes converties et le fruit de son labeur se constate de nos jours encore dans toute cette région. C'est au cours de son séjour à Montbéliard que Farel rédigea un admirable petit livre intitulé : *Summaire et briefve declaration d'aulcuns lieux fort necessaires à ung chascun chrestien, qu'on peut considérer comme le premier catéchisme publié en langue française ; il précéda de cinq ans celui de Luther.*

De Montbéliard Farel se rendit à Metz, où il ne réussit pas à s'implanter, puis à Strasbourg, enfin à Berne. Ici s'ouvre la seconde phase de son activité, qui remplit presque tout le reste de sa vie et se déroula essentiellement en Suisse romande. On en trouvera le détail plus loin.

Sous l'influence de sa sœur, François Ier avait, on l'a vu, prêté tout d'abord une attention sympathique à la prédication de l'Évangile. Mais il dut bientôt se rendre compte qu'il avait à choisir entre le chemin du Seigneur et celui du monde ; on ne peut servir deux maîtres. Or il était d'un caractère mobile et changeant. Un historien dit de lui : « La constance et la fermeté lui manquèrent toujours et il se laissa conduire par les événements plutôt qu'il ne les dirigea ». Avec cela, grand ami des plaisirs, refusant de renoncer à aucun prix à sa vie désordonnée, il se détourna, le sachant et le voulant, de la voie du salut, pour suivre celle de ses instincts pervers. D'autre part, comme les réformés mettaient l'autorité de Dieu au-dessus de la sienne, se déclarant ainsi opposé à la doctrine de la monarchie absolue, le roi prétendait voir en eux des ennemis de sa souveraineté. Et pourtant la Parole de Dieu lui donnait toute satisfaction : « Craignez Dieu ; honorez le roi » (1 Pierre 2:17). « Mon fils, crains l'Éternel et le roi » (Prov. 24:21).

C'est sous son règne que commencèrent les persécutions, à Meaux en tout premier lieu, cela se comprend. Là vivait un cardeur de laine, Jean Leclerc. Peu instruit dans la science courante, il avait lu avec grand soin la Bible, s'en était vraiment nourri, et il finit par jouer le rôle d'un pasteur dans le petit troupeau des enfants de Dieu. Ardemment désireux de défendre les intérêts du Seigneur, il n'y mit pas toujours la sagesse voulue. Un jour, justement indigné de voir affichée une bulle d'indulgence aux portes de la cathédrale, il l'arracha et mit à la place un écrit où le pape était désigné sous le nom d'antichrist. Il fut aussitôt découvert, arrêté, puis conduit à Paris, fouetté trois jours de suite dans les rues. Après ce supplice, on le marqua au front d'un fer rouge, puis on le bannit. Au moment où on lui infligeait ce cruel supplice, sa mère se trouvait là, tout près de lui et s'écria d'une voix que toute la foule entendit : « Gloire à Jésus Christ et à sa marque ! ». Leclerc partit pour l'exil. On le retrouve à Metz où son zèle mal éclairé l'entraîna à une nouvelle imprudence. À quelque distance de la ville se trouvait une chapelle, contenant des images de la Vierge et de différents saints ; une procession solennelle s'y rendait chaque année. La nuit avant cette cérémonie, Leclerc brisa toutes ces statues. On ne tarda pas à le désigner comme l'auteur de ce sacrilège et il fut brûlé vif après avoir subi les tortures les plus atroces. « Il n'y eut homme », dit Crespin, « qui ne fut ému et étonné, voyant une constance si grande que Dieu donna à un sien serviteur ».

Il en fut de même pour Louis de Berquin, un gentilhomme, érudit, homme de la cour, ami du roi. Il écrivit contre les erreurs de la Sorbonne, mais sans attaquer qui que ce fût. Une perquisition faite chez lui amena la découverte de livres de Martin Luther. Aussi le conduisit-on en prison. François Ier était en ce moment prisonnier à Madrid à la suite de sa défaite à Pavie ; à son retour il apprit les traitements infligés à ce gentilhomme, qu'il estimait hautement. Sur l'ordre du roi, Berquin recouvra la liberté. François Ier exigea que l'affaire se traitât devant son conseil : harcelé de questions, l'accusé se défendit contre l'imputation d'hérésie. « Ce qu'il croyait, ce qu'il avait écrit, n'était-ce pas la vérité, telle que l'enseignait la Parole de Dieu ? ». Mais il ne s'agissait pas de la Parole de Dieu ; il s'agissait de l'Église de Rome. L'acharnement des adversaires redoubla. À trois reprises, grâce à l'intercession de Marguerite auprès de François Ier, Berquin recouvra la liberté : le roi n'était pas fâché de montrer au clergé qu'il devait s'incliner devant le roi de France. Cependant la Sorbonne finit par l'emporter. Profitant d'une courte absence du souverain, elle fit monter sur le bûcher le fidèle témoin

du Seigneur. « Ce fut fait et expédié en grande diligence, afin qu'il ne fût secouru ni du roi, ni de Madame la Régente, qui étaient lors à Blois ».

Malheureusement les réformés manquèrent trop souvent de mesure. Au lieu de s'attendre à Celui qui tient toutes choses dans ses mains, impatients de l'opposition qu'ils rencontraient, ils se laissèrent aller à agir par eux-mêmes, oubliant cette exhortation du Seigneur : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi » (Ps. 37:5-6). C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles la Réforme n'a jamais pu prendre pied définitivement en France. Décidés à frapper un grand coup, ils résolurent de proclamer nettement leur foi en affichant dans tout le royaume des « placards », contenant un réquisitoire virulent contre « les horribles, grands et imputables abus de la messe papale ». Ce long document se termine par ces mots cinglants : « La vérité les a abandonnés (les membres du clergé), elle les menace, elle les traque, elle les remplit d'effroi ; leur royauté sera bientôt abolie à jamais ». On ne saurait contester la vérité de ces assertions, mais ce n'était certes pas la volonté du Seigneur que de recourir à des moyens aussi violents.

Un de ces placards fut apposé, par la main d'un ennemi sans doute, sur la porte de la chambre du roi. On conçoit son indignation. Sur son ordre des poursuites s'engagèrent immédiatement contre les réformés. Il n'y eut qu'un cri : « Mort aux hérétiques ! Le roi le veut ! ». De tous côtés ce furent condamnations et exécutions sans pitié. Les suspensions tombèrent même sur l'entourage du roi : « S'il veut extirper l'hérésie, qu'il commence par sa propre cour et par ses propres parents ». Ces expressions désignaient très clairement Marguerite de Navarre ; sommée de comparaître à Paris, elle n'hésita pas un instant à s'y rendre, confiante dans l'intégrité de ses desseins, dans l'affection que lui portait le roi. Pour la première fois peut-être de sa vie, elle trouva au palais du Louvre un accueil sévère et glacial. Son frère l'accabla de reproches à cause des maux que l'hérésie, qu'elle encourageait, amenaient dans tout le royaume de France. Marguerite contint ses larmes et tint tête avec calme, mais fermement, aux arguments avancés. Elle osa même insinuer que ces calamités étaient dues bien plutôt à l'intolérance et au fanatisme des adversaires de l'Évangile. François se radoucit et consentit à révoquer la sentence prononcée contre trois prédicateurs réformés. Très peu de jours après, elle repartit pour Nérac.

En effet, les supplices ordinaires ne suffisaient plus à assouvir la haine du clergé. Il exigeait qu'on y ajoutât le spectacle d'une grande protestation publique en présence d'une foule immense qui remplit les rues de Paris, tandis que des milliers de spectateurs occupaient jusqu'aux toits des maisons. Par les portes de Notre Dame, largement ouvertes, on vit sortir un cortège majestueux, comprenant tous les plus hauts dignitaires de l'Église : archevêques, évêques, cardinaux, revêtus de leurs insignes, moines et religieux. Les reliques les plus vénérées, un morceau soi-disant de la vraie croix, un clou, un fragment de la lance qui transperça le flanc du Seigneur, la tête du roi saint Louis, attiraient les regards. Toute la cour suivait, derrière François Ier, à pied, tête nue malgré le froid rigoureux (c'était le 29 janvier 1535), portant à la main un cierge allumé. Près de lui ses trois fils, les magistrats et les plus hautes notabilités de l'État. La procession serpenta dans les rues et passa sur la place de Grève où six réformés, garrottés aux poteaux, attendaient que le roi lui-même mît le feu à leurs bûchers.

De retour à Notre-Dame, François Ier prit place sur un trône élevé et prononça, contre les doctrines évangéliques, un discours respirant la haine la plus acerbe. « Si », ajouta-t-il, « Mon bras était infecté de cette peste, je le couperais. Si un de mes enfants osait embrasser ces théories, s'il se permettait d'en faire profession, je le sacrifierais moi-même à la justice de Dieu et à ma propre justice ». On a peine à concevoir un pareil aveuglement satanique. Cédant aux conseils odieux qu'on lui prodiguait, François Ier se mit en rébellion ouverte avec la vérité et y entraîna tout son royaume à sa suite.

La France fut alors livrée pendant 25 ans à des accès de violence persécutrice, inspirée par la puissance diabolique ainsi déchaînée. On ignorait systématiquement les ménagements qu'aurait dû dicter la plus élémentaire prévoyance politique. On se donnait pour but, semblait-il, de tuer par plaisir, sans se préoccuper des conséquences proches ou lointaines que pouvaient engendrer ces pratiques barbares. Très sûrement la royauté française en a payé la peine lorsque triomphèrent les éléments extrêmes de la Révolution de 1789. De tous ces actes de persécutions, le plus féroce peut-être fut celui dirigé contre les Vaudois de Provence. Comme leurs homonymes des vallées du Piémont, ils suivaient les enseignements du Seigneur. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner sur eux, une fois condamnés par le parlement d'Aix, le baron d'Oppède qui avait à assouvir quelque vengeance particulière. À la tête d'une bande de soldats mercenaires, formés au brigandage dans les guerres dont l'Italie fut sans cesse le théâtre, il se jeta sur d'innocentes populations qu'il fit massacrer en masse : hommes, femmes, vieillards, enfants. Quelques-uns seulement furent épargnés, pour aller ramer sur les galères du roi. À Cabrières, bourg fortifié, une soixantaine de paysans attendaient de pied ferme les assaillants derrière leurs remparts. Pour en venir à bout plus facilement, Oppède leur promit la vie s'ils se rendaient. Croyant à sa bonne foi, les assiégés ouvrirent leurs portes ; au même instant, ils furent taillés en pièces, l'église envahie et tous ceux qui y avaient cherché refuge, femmes, enfants, malades, subirent le même sort. Les fugitifs erraient dans les montagnes couvertes de neige, sans pain, sans abri. Les plus valides gagnèrent les vallées du Piémont et y rejoignirent leurs frères dans la foi ; d'autres périrent de misère. Un petit nombre, après le départ des massacreurs, se rapprochèrent de leurs cabanes en ruines, les relevèrent, et, peu à peu, on vit dans ces mêmes localités, si horriblement dévastées, des chrétiens se réunir pour chanter les louanges du Seigneur.

François Ier ne prétendait pas qu'on se livrât à de pareils excès. Informé des événements de Provence, il voulut faire punir sur-le-champ Oppède et ses principaux officiers ; le cardinal de Tournon, un des mauvais génies du temps, l'en dissuada. Cependant, comme toutes les règles de la guerre et les principes de la plus élémentaire humanité avaient été foulés aux pieds, Oppède et quelques autres furent cités devant le parlement de Paris. Le procès dura cinq ans. Grâce aux influences cléricales, le chef de cette sanglante expédition fut acquitté.

Le souvenir de la croisade contre les Vaudois poursuivit François Ier jusque dans ses derniers moments. Au cours de son affreuse agonie, on l'entendait gémir ; puis il sursautait, comme saisi d'effroi. Sur son visage on voyait passer une ombre sinistre ; il semblait contempler un spectacle terrifiant, invisible pour son entourage. Puis un tremblement violent le gagnait et il laissait échapper ces mots entrecoupés : « Ce n'est pas ma faute ; on a outrepassé mes ordres ». N'était-ce pas sa conscience qui parlait, bourrelée de remords ?

Deux ans plus tard, Marguerite de Navarre le suivait dans la tombe, pleurée de ses sujets qui se rappelaient cette parole de leur reine bien-aimée : « Rois et princes ne sont point les maîtres de leurs peuples, mais des ministres, institués par Dieu pour les soutenir et les protéger ». Marguerite fut la grand-mère du futur roi, Henri IV.

C'est ici le lieu de citer ces vers composés par Marguerite de Navarre après le supplice de Louis de Berquin :

Réveille-toi, Seigneur Dieu,  
Fais ton effort,  
Et viens venger en tout lieu  
Des tiens la mort.  
Tu veux que ton Évangile  
Soit prêché par tous les tiens  
En château, bourgade et ville,  
Sans que l'on en cèle rien.

Donne donc à tes servants  
Cœur ferme et fort  
Et que d'amour tous fervents  
Aiment la mort.

## 9.2 Jean Calvin

### 9.2.1 Années de jeunesse

Issu d'une honorable famille de Noyon en Picardie, où il naquit le 10 juillet 1509, Jean Calvin fut destiné dès son enfance à l'Église ; tout jeune encore on le voit doté d'une charge ecclésiastique. À Paris il commença les hautes études dans une école où il eut pour maître le savant Mathurin Cordier, auquel il confia plus tard la direction du Collège de Genève. Cordier n'adhéra à la Réforme qu'ultérieurement, mais il en suivait attentivement l'évolution et il est très possible qu'il initia son élève aux idées nouvelles. Ce pédagogue chrétien s'élevait éloquemment contre les mauvais traitements infligés aux enfants et voulait qu'on leur apprît « à aimer Christ, à respirer Christ ». « Le nom de Jésus Christ ! Verse-le comme goutte à goutte dans l'âme de tes élèves ; introduis-le, fais-le pénétrer en elle ! ». Plus tard le jeune homme fut transféré au collège Montaigu, de tendances plus cléricales, et où régnaient un ascétisme sévère et une saleté indescriptible. Érasme y avait étudié jadis et Ignace de Loyola, qui fonda plus tard l'ordre des Jésuites, y entra l'année même où Jean Calvin le quittait. Il fut aussi en contact avec Robert Olivétan, un des futurs traducteurs de la Bible ; ce fut, dit-on, le premier que Calvin entendit là prêcher ouvertement.

Quelques années plus tard, soit pour obéir au désir de son père qui cherchait à donner à son fils une carrière vraiment lucrative, soit parce qu'il suivait un penchant naturel de son esprit, Calvin abandonna la théologie pour les études juridiques à Orléans et à Bourges. Passionné de cette nouvelle discipline, il fit des progrès si rapides qu'au bout d'un an, dit Théodore de Bèze, « on ne le tenait déjà plus pour écolier, mais pour enseigner ». Il est très certain que la rigueur des méthodes juridiques convenait à l'intelligence de Calvin, porté à tout envisager sous le signe de la raison ; les règles strictes qu'il imposa dans la suite à la ville de Genève en portent le reflet. Il fréquenta assidûment les cours de Melchior Wolmar, helléniste éminent, qui interprétait tour à tour les auteurs profanes et, moins publiquement, la Bible qu'il avait appris à connaître en Allemagne. On y trouvait, disait-il, la réponse à tous les problèmes, le remède à tous les abus, le repos pour les âmes travaillées, celles des savants comme celles des gens du peuple.

Quelle réaction produisirent sur Calvin les leçons de son érudit professeur ? C'est presque impossible à déterminer. Au rebours de Luther qui se complaisait à narrer ses expériences personnelles, Calvin, imprégné d'une humilité profonde, craignant de porter atteinte à la gloire de Dieu en vantant l'homme, cachait autant que possible ce par quoi il avait passé, disant : « Vrai est que je n'aime pas à parler de moi ». Dans la préface de son Commentaire sur les Psaumes, le seul de tous ses ouvrages où il donne des détails sur lui-même, il se contente de rappeler qu'il fut d'abord, « plus que personne attaché aux superstitions papales », mais aucune date, aucune précision. Voici tout ce qu'il rapporte sur son état spirituel à cette époque : « J'étais bien éloigné d'avoir ma conscience certaine. Toutes les fois que je descendois en moi ou que j'élevois mon cœur à Dieu, une si extrême horreur me surprenoit qu'il n'y avoit purifications ni satisfactions qui m'en pussent guérir. Et tant plus je me considérois de près, tant plus rudes aiguillons pressoient ma conscience, tellement qu'il ne me demeurait d'autre confort, sinon de me tromper moi-même en m'oubliant ». Mais le Seigneur eut pitié de lui. « Dieu, quoique je fusse si obstinément adonné aux superstitions papales qu'il estoit bien malaisé qu'on pût me tirer de ce borbier profond, dompta et rangea mon cœur à docilité par une conversion subite, lequel, eu égard à l'âge, estoit par trop endurci en telles choses... Ayant donc reçu quelque goût et connaissance de la vraie piété, je fus incontinent enflammé d'un si grand désir de profiter, qu'encore que je ne quittasse pas tout à fait les autres études, je m'y employais plus mollement ».

Dans l'Épître à Sadolet, Calvin fait figurer un « homme du peuple » qui raconte sa conversion à l'Évangile de la grâce de Dieu en des termes où l'on entend sans doute un écho des sentiments que l'auteur avait éprouvés lui-même : « Une fois la doctrine du salut présentée, moi, offensé de cette nouveauté, à grand-peine ai-je voulu prêter l'oreille, et si je confesse qu'au commencement j'y ai vaillamment et courageusement résisté... Une chose y avoit qui me gardoit de croire ces gens-là : c'étoit la révérence de l'Église ». Quand enfin son esprit s'ouvre à la vérité, « étant véhémentement consterné et éperdu pour la misère en laquelle j'étais tombé et plus encore pour la connaissance de la mort éternelle qui m'estoit prochaine, je n'ai rien estimé m'estre plus nécessaire, après avoir condamné en pleurs et en gémissements ma façon de vivre passée, que de me rendre et retirer à mon Seigneur et Sauveur ».

Les amis de Calvin se rendirent bientôt compte du changement qui s'était opéré en lui. On l'avait vu remplacer ses professeurs à l'occasion ; on le pressa maintenant d'instruire ceux — et ils étaient nombreux — qui se préoccupaient des vérités éternelles. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. 116:10) : cette parole se réalisait pour lui, malgré son caractère timide et fuyant. Voici ce qu'il en raconte lui-même : « Avant que l'an passât, tous ceux qui témoignaient quelque désir de la pure doctrine se rangeoient vers moi pour apprendre, bien que je ne fisse quasi que commencer moi-même ». Il en était « tout ébahi », d'autant, ajoute-t-il, « qu'étant d'un naturel un peu sauvage et honteux, j'ai toujours aimé repos et tranquillité. Je commençai donc à chercher quelque cachette et moyen de me retirer des gens ; mais tant s'en faut que je vinsse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraites et lieux à l'écart m'estoient comme écoles publiques ».

Le chemin s'ouvrait si clairement devant Calvin qu'il s'y engagea résolument. Il renonça à ses études juridiques, retourna à Noyon pour rompre les derniers liens extérieurs qui le rattachaient encore à l'Église romaine et vint se fixer à Paris où sévissaient de violentes persécutions. Les chrétiens se réunissaient dans des assemblées secrètes. Calvin y prit une part active, prêchant avec une autorité qui ranimait la confiance. Il terminait volontiers ses discours par ces mots de Rom. 8:31 : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? ». Un catholique militant, ennemi déclaré de la Réforme, Estienne Pasquier, rend témoignage en ces termes à l'infatigable activité de Calvin et à son influence déjà très répandue : « Au milieu de ses livres et de son étude, il estoit d'une nature remuante le possible pour l'avancement de sa secte. Nous vîmes quelquefois nos prisons regorger de pauvres gens abusés, lesquels sans cesse il exhortoit, consolait, confirmoit par lettres, et ne manquoit de messagers auxquels les portes estoient ouvertes, nonobstant quelques diligences que les geôliers apportassent au contraire. Voilà les procédés qu'il tint au commencement, par lesquels il gagna pied à pied une partie de notre France ».

Une circonstance imprévue attira l'attention sur lui. Un de ses amis, Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, devait, selon l'usage, prononcer un discours dans une église le jour de la Toussaint. Très embarrassé, il pria Calvin de le lui composer. « Ce fut », raconte Théodore de Bèze, « une oraison tout autre que coutume n'estoit ». En effet la justification par la foi y était nettement proclamée, au détriment du mérite des œuvres. La Sorbonne s'émut. Cop jugea opportun de s'enfuir à Bâle. Quant à Calvin, dont on connaissait la responsabilité dans cette affaire, il s'échappa par une fenêtre, déguisé en vigneron, et gagna le midi de la France. À peine avait-il quitté la maison que la police faisait une perquisition dans sa chambre et y saisissait tous ses papiers, ce qui entraîna des poursuites judiciaires contre lui.

Au cours de l'année qui suivit, il mena une vie errante qui le conduisit à Angoulême, où il séjourna quelque temps chez un de ses amis, puis il passa à Nérac, à la cour hospitalière de Marguerite de Navarre, qui lui fit un accueil très sympathique et chercha à le retenir. Le vieux Lefebvre joignit ses instances à celles de la reine : Farel venait de partir et le vieillard, découragé, se demandait qui Dieu

susciterait pour relever le flambeau de la vérité, lorsque Calvin arriva. Les deux chrétiens ne tardèrent pas à se lier d'une amitié profonde, tout en différant d'avis quant à la marche à suivre. Lefebvre croyait en effet à la régénération de l'Église par elle-même et aurait voulu garder son nouvel ami auprès de lui pour collaborer à cette œuvre. Mais Calvin voyait la complète inanité d'une entreprise pareille ; il convainquit Lefebvre qu'il n'existait qu'un remède, radical : démolir avant de reconstruire, mettre la hache au pied de l'arbre et l'abattre résolument.

C'est pour cette raison que le paisible séjour de Nérac ne convenait pas au jeune réformateur, bouillant du besoin d'agir promptement et énergiquement. Il quitta donc Lefebvre qui le vit partir avec regrets, sachant bien qu'ils ne se rencontreraient plus ici-bas, et retourna à Paris, pour n'y rester que peu de temps, car il ne fallait pas attirer l'attention de la police. Le scandale des placards avait provoqué un violent regain de persécutions et l'affaire Cop était encore dans toutes les mémoires. Calvin jugea donc opportun de chercher un asile où il pût reprendre et continuer tranquillement ses études et se dirigea sur Strasbourg dans le plus grand dénuement : un des serviteurs qui l'accompagnait s'était enfui en dérobant la « bougette », petite sacoche qui contenait le peu d'argent que Calvin possédait. À Strasbourg son ami Bucer lui offrait une hospitalité pleine de charme. Mais Bâle l'attirait plus encore ; il s'y rendit au commencement de février 1535, « afin que là », dit-il, « je puisse vivre à requoy (en repos) en quelque coin inconnu, comme je l'avois toujours désiré ». Mais le Seigneur ne lui accorda jamais ce loisir propice aux savantes études. Il écrit à ce propos : « Cependant que j'avois toujours ce but de vivre en privé sans estre connu, Dieu m'a tellement promené et fait tourner par divers changements que toutefois il ne m'a jamais laissé de repos en lieu quelconque jusqu'à ce que, malgré mon naturel, il m'a produit en lumière, et fait venir en jeu, comme on dit ».

En France les persécutions sévissaient avec violence ; pour les justifier aux yeux des gens mal avertis, on calomniait les réformés en les faisant passer pour des « anabaptistes et gens séditeux qui renversaient tout ordre politique ». C'est pour les défendre contre ces imputations odieuses que Calvin entreprit de présenter un exposé succinct de leurs doctrines, intitulé Institution de la Religion chrétienne, publié à Bâle en latin d'abord dans un petit volume, traduit plus tard en français, puis développé jusqu'à devenir un véritable monument d'apologétique.

La place manque ici pour analyser, même sommairement, cet énorme ouvrage qui contient un exposé complet fortement charpenté, de la doctrine évangélique. Quoique, sur plus d'un point, il y ait des réserves sérieuses à formuler, il ne faut pas oublier qu'au moment où le livre parut, la Réforme en était encore à ses tout premiers débuts ; on manquait des lumières qui nous ont été révélées depuis. La tournure d'esprit de l'auteur, si profondément imprégnée de logique, l'a maintes fois amené à des déductions opposées à la révélation divine. Ainsi on y trouve développée une théorie de la prédestination étrangère à l'Écriture. Mais il n'en reste pas moins que l'Institution chrétienne, comme on la dénomme habituellement, rendit aux réformés du 16<sup>e</sup> siècle des services inappréciables. Elle fut, dans les mains de Dieu, un instrument merveilleux pour fortifier leur foi et les éclairer, car, — on ne saurait assez y insister, — ils avaient tout à apprendre. Dans sa préface, Calvin dédie son ouvrage à François Ier ; le roi, assure-t-on, ne se donna pas même la peine de la lire. Il vaut la peine d'en citer quelques extraits :

« Il m'a semblé expédient », écrit Calvin, « de faire servir ce présent livre, tant d'instruction à ceux que j'avois délibéré d'enseigner, qu'aussi de confession de foi envers vous, Sire, afin que vous connaissiez quelle est la doctrine contre laquelle d'une telle rage sont enflammés ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'hui votre royaume... Bien sais-je de quels horribles rapports ils ont rempli vos oreilles et votre cœur... assavoir qu'elle ne tend à autre fin sinon que tous règnes et polices soient ruinés, la paix troublée, les lois abolies. Je ne demande donc point sans raison que vous veuillez prendre la connoissance entière de cette cause. ... J'entends la cause commune de tous les fidèles, et même celle du Christ, laquelle aujourd'hui est en telle manière déchirée et foulée en votre royaume qu'elle semble être désespérée... car la puissance des adversaires de Dieu a obtenu que la vérité de Christ soit cachée et ensevelie comme ignominieuse, et que la pauvre Église soit ou consumée par morts cruelles, ou déchassée par bannissements, ou tellement étonnée par menaces et terreurs qu'elle n'ose sonner mot. Et cependant nul ne s'avance qui s'oppose en défense contre telles furies. Et s'il y en a aucuns qui veulent paroître très fort favoriser la vérité, ils disent qu'on doit pardonner à l'imprudence et ignorance de simples gens, car ils parlent en cette manière, appelant imprudence et ignorance la très certaine vérité de Dieu ». Que le roi écoute donc, non pour faire grâce aux victimes, mais pour se convertir lui-même à la vérité, qui ne peut pas ne pas devenir claire à qui l'écoute. S'il n'écoute pas, malheur à lui, car « on s'abuse si on attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné du sceptre de Dieu, c'est-à-dire sa sainte Parole ». Le roi la repoussera-t-il parce que ceux qui la lui prêchent sont « pauvres gens et de mépris ? ». Pauvres ils sont en effet, misérables, mais devant Dieu, comme tous les hommes, en qualité de pécheurs, et c'est pour cela qu'ils s'attachent à cette doctrine qui fait leur force, leur richesse, leur joie, celle du salut par la foi, doctrine, ajoute Calvin, qui « n'est pas nôtre, mais du Dieu vivant et de son Christ ». Elle se résume en un seul point : le salut par Jésus, par Jésus seul. Que le roi daigne au moins lire le livre que l'auteur lui présente, et son courroux tombera. « Par icelle je n'ai prétendu composer une défense, mais seulement adoucir votre cœur, lequel, combien qu'il soit à présent détourné et aliéné de nous, j'ajoute même enflammé, toutefois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plaît une fois, hors d'indignation et courroux, lire cette nôtre confession... Mais si au contraire les détractions des malveillants empêchent tellement vos oreilles que les accusés n'aient aucun moyen de se défendre, et si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruautés par prisons, fouets, géhennes, coupures, brûlures, nous, certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetés en toute extrémité, tellement néanmoins qu'en notre patience nous posséderons nos âmes et attendrons la main forte du Seigneur, laquelle, sans doute, se montrera en sa maison et apparaîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction, que pour punir les contempteurs qui s'égayent si hardiment à cette heure. Le Seigneur, Roi des rois, veuille établir votre trône en justice et votre siège en équité ! »

Peu après la publication de l'Institution chrétienne, Calvin entreprit un voyage sur lequel malheureusement nous ne savons que peu de choses. Répondant à l'appel de la duchesse de Ferrare, Renée de France, fille de Louis XII, il se rendit dans cette ville et noua avec la duchesse des relations épistolaires d'estime affectueuse que seule la mort du réformateur interrompit. Il ne cessa de diriger et d'exhorter sa royale correspondante avec cette franchise admirable et il eut la joie d'apprendre sa conversion peu après qu'elle fut rentrée en France. Peu auparavant Calvin lui avait écrit. « Quoi qu'il en soit, c'est par trop languir, Madame, et si vous n'avez pitié de vous, il est à craindre que vous ne cherchiez trop tard remède à votre mal. Outre ce que Dieu vous a de longtemps montré par sa parole, l'âge vous avertit de penser que votre héritage et repos éternel n'est pas ici-bas. Et Jésus Christ vaut bien de vous faire oublier tant France que Ferrare ». C'est à Renée que Calvin adressa sa toute dernière lettre (4 avril 1564) : « Madame », écrit-il, « je vous prierai me pardonner si je vous écris par la main de mon frère, à cause de la foiblesse en laquelle je suis et des douleurs que je souffre... Je vous prierai aussi de m'excuser si cette lettre est courte auprès de la vôtre... ».

De Ferrare Calvin regagna la Suisse en passant par la vallée d'Aoste où l'Évangile se répandait rapidement, mais la haine du clergé le contraignit à une fuite précipitée. Traqué de près par ses adversaires, il aurait dû franchir le haut col de la Fenêtre de Bagnes ; mais cette assertion paraît controuvée.

Puis nous retrouvons Calvin à Noyon où il avait à mettre en ordre des affaires domestiques, sans que nous sachions comment il avait réussi à rentrer en France. Il reprit, aussi vite que possible, le chemin de Bâle, accompagné d'une de ses sœurs, Marie, et d'Antoine, le seul frère qui lui restât et qui allait être le compagnon obscur, mais dévoué, de sa vie. Ils se proposaient de gagner Bâle par

l'Allemagne ; la guerre qui venait de se rallumer entre François Ier et Charles Quint les en empêcha et les contraignit à suivre la route de France. Telles sont les voies de Dieu qui conduit ses serviteurs par des chemins qu'ils ne prévoient ni ne comprennent. C'est ainsi que Calvin arriva à Genève.

### 9.2.2 Premier séjour à Genève

Au 14<sup>e</sup> siècle les bourgeois de Genève avaient acquis des franchises qu'ils défendaient avec une âpreté et une vivacité particulières, soit contre l'évêque, soit contre la maison de Savoie qui convoitait la possession de la ville, place de commerce intéressante et point stratégique de grande valeur. Deux partis s'y formèrent : celui des mamelous, partisans des Savoyards, et celui des Eiguenots (\*), leurs adversaires farouches. Grâce à l'appui des premiers, le duc parvint à occuper momentanément la vaillante cité, mais les vengeances féroces qu'il exerça contre ses ennemis les provoquèrent à la résistance. Le duc quitta Genève pour n'y plus jamais rentrer. Les Genevois conclurent une alliance avec Fribourg d'abord, plus tard avec Berne.

(\*) Ce mot est l'allemand *Eidgenossen*, « ceux qui sont liés par serment ». Il a donné en français huguenots.

Plusieurs indices donnent à croire qu'à ce moment-là déjà l'idée d'une Réforme travaillait les esprits ; elle trouvait un terrain propice chez ceux qui redoutaient l'autorité épiscopale et comme les évêques dépendaient étroitement de la maison régnante en Savoie, on voit que le mouvement religieux se compliquait de tendances politiques. D'autre part le gouvernement bernois avait confié à Guillaume Farel le soin d'évangéliser les contrées qui lui étaient échues après les guerres de Bourgogne ; il parcourut donc le pays de Vaud, visita Neuchâtel, où Berne prétendait avoir des intérêts, puis se rendit aux Vallées vaudoises du Piémont. À son retour il s'arrêta à Genève en 1532. Son apparition y suscita un tumulte effroyable ; le clergé qui était nombreux (300 prêtres et moines pour une population de 12.000 habitants) veillait à ne pas se laisser déposséder de son influence. Un témoin oculaire nous renseigne en termes pittoresques sur l'état des esprits :

« Que vas-tu faisant çà et là, troublant toute la terre ? » demandait rudement à Farel l'orateur des prêtres rassemblés chez le vicaire de l'évêque. « Qui t'a fait venir en ceste ville ? Dis-nous, de quelle autorité prêches-tu ? Pourquoi es-tu venu troubler ceste ville ? — Ce n'est pas moy qui ay troublé la terre, ne ceste ville », répondit Farel, « mais ce a esté vous et les vostres, qui avez troublé non seulement ceste ville, mais tout le monde par vos traditions et inventions humaines et vies tant dissolues ». À l'ouïe de ces reproches, les ecclésiastiques se précipitèrent sur lui, furieux. « Il a blasphémé », disaient-ils. « Nous n'aurons plus faute de tesmoings, il est digne de mort. Au Rhône ! Il vault beaucoup mieux que ce meschant Luther meure que de troubler ainsi tout le peuple ». On tira sur lui un coup « d'acquibute » dans la rue, mais il n'en fut pas atteint, au grand regret de l'auteur de ce récit. Deux jours après son arrivée, Farel dut quitter Genève par le lac.

Un de ses compatriotes, Antoine Froment, le remplaça. Pour ne pas exciter de soupçons, il ouvrit une école où, tout en enseignant à lire à ses élèves, il leur expliquait les Écritures. Surpris de cette innovation, les parents se mirent à accompagner leurs enfants, bientôt si nombreux que la salle ne put plus les contenir. Alors Froment sortit dans la rue et, le 1er janvier 1533, il prêcha sur ce texte : « Soyez en garde contre les faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravisseurs » (Matt. 7:15). Après cette prédication, les autorités défendirent de prêcher dans Genève sous peine de trois coups de corde et Froment fut contraint de s'éloigner en présence de l'irritation que montraient les partisans de l'ancienne tradition religieuse. Pendant un certain temps le mouvement sembla hésiter, mais Berne lui donna une impulsion nouvelle en déclarant au gouvernement genevois qu'il mettait comme condition au maintien de l'alliance récemment contractée la libre prédication de l'Évangile dans la ville. L'évêque, effrayé, s'en alla ; comme le duc, il ne revint pas.

La fermentation religieuse devenant de plus en plus intense, Fribourg, fidèle à ses principes catholiques, rompit avec Genève. Farel s'y présenta à nouveau, accompagné de Viret et de Froment. Ils ouvrirent des débats publics auxquels, au début, aucun membre du clergé catholique ne daigna assister ; l'ignorance des prêtres était telle qu'ils n'osaient pas affronter le combat, car Farel leur opposait inexorablement l'Écriture Sainte qu'ils connaissaient encore moins que n'importe quoi. Quelques ecclésiastiques se hasardèrent enfin à entrer en lice, parmi eux un savant dominicain, docteur en Sorbonne. Ce fut sans succès pour leur cause et, après quatre semaines de débats, la Réforme triompha à Genève. Farel invita les magistrats à se prononcer en faveur de l'Évangile : « Ne souffrez plus que Dieu soit ainsi offensé dans votre ville... Advisez pour l'honneur de Dieu et jugez juste jugement : que la cause de Dieu ne soit mise en arrière ». Le courant populaire entraîna les autorités plus loin qu'elles ne voulaient aller. Les évangéliques dépouillèrent les églises de leurs ornements avec une vraie frénésie. Le Deux-Cents décida que la messe serait provisoirement abolie et, le 21 mai 1536, les citoyens, réunis en Conseil Général, par un vote unanime et solennel, acceptèrent la nouvelle doctrine.

Mais une décision de cette nature, si heureuse fût-elle, ne pouvait transformer les cœurs. La chute du catholicisme ne fit que révéler deux maux très graves qui avaient envahi la cité : l'immoralité et l'incrédulité. Farel s'y attaqua avec son énergie coutumière, montrant que l'Évangile seul pouvait apporter le remède nécessaire à ce funeste état de choses. Les obstacles se multipliaient du fait des attaques renouvelées du duc de Savoie contre la ville ; toutes les préoccupations allaient aux questions militaires. Mais Farel ne perdait pas courage ; il se sentait tenu de persévérer, de lutter sans trêve ni repos : si l'œuvre de Dieu devait échouer à Genève, il fallait au moins que le serviteur du Seigneur la soutint jusqu'au dernier moment. Petit de stature et d'apparence chétive, comme l'apôtre Paul (2 Cor. 10:1, 10), il grandissait, devant les rebelles, de toute la hauteur de son indignation et de sa foi. Les yeux se baissaient devant lui ; les murmures l'accompagnaient, mais de loin, et pour se taire encore dès qu'il se retournait. En chaire, il ne ménageait rien ni personne. Sa parole roulait comme un tonnerre, ses invectives pleuvaient à pleine coupe sur les contempteurs de l'Évangile.

Mais Viret l'avait quitté pour répondre à un appel qu'il avait reçu de Neuchâtel et Farel ne se sentait pas de taille à soutenir seul la lutte bien longtemps encore. Ardent batailleur, il démolissait, mais se rendait bien compte qu'il n'était pas l'homme à reconstruire sur les ruines qu'il amoncelait. Comme Luther, il lui fallait un Mélanchton.

Au milieu de ses perplexités, il vit un jour accourir chez lui Louis du Tillet, un chanoine à demi réformé, qui avait jadis reçu Calvin à Angoulême ; c'est dans la riche bibliothèque de son ami que le réformateur « ourdit premièrement, pour surprendre la chrestienté, la trame de son Institution chrestienne ». Apprenant que Calvin venait d'arriver à Genève, du Tillet crut devoir en informer Farel. Celui-ci n'hésita pas un instant et se rendit en toute hâte à l'hôtellerie où son collègue était descendu, croyant n'y passer qu'une nuit et repartir le lendemain pour Bâle. Brusquement Farel exposa le but de sa visite : Calvin avait devant lui une tâche tout indiquée à Genève ; à tout prix il devait s'arrêter, interrompre son voyage, tout le travail qu'il pouvait avoir en chantier ; Dieu lui-même lui traçait sans ambages le chemin à suivre. Calvin repoussa la proposition qui lui était faite. Il ne se sentait pas qualifié, disait-il, pour cette charge. Il voulait bien être l'ouvrier du Seigneur dans la grande moisson qui se préparait, au besoin soldat du Seigneur dans la bataille ; mais défricher un champ, mais accepter la garde d'un poste déterminé, ce n'était pas son affaire. S'il avait rendu quelques services, n'était-ce pas par un livre, fruit du travail et de l'étude ? Qu'on le laissât donc aller là où il pourrait en écrire d'autres. Farel insista. Le livre était fait ; quel autre pourrait valoir le commentaire que l'auteur y ajouterait en mettant en pratique les préceptes qui s'y trouvaient consignés ? Qui avait le droit d'ailleurs, alors que, de toutes parts, la trompette sonnait, de dire qu'il n'était pas homme d'action, que sa tâche était d'étudier, d'écrire ? La preuve que Dieu attendait de Calvin autre chose, c'était que lui Farel, se trouvait sur son chemin et

lui demandait sa collaboration au nom de Dieu. Là-dessus Calvin alléguait des raisons nouvelles, cherchant, semblait-il, à rebuter Farel en lui peignant les défauts de l'homme qui deviendrait son collègue. Il se connaissait, disait-il ; il se savait tenace, opiniâtre. Encore une fois, qu'on le laissât s'ensevelir dans ses études ; là seulement il pouvait valoir quelque chose. Alors Farel éclata :

« Quand il vit », raconte Calvin lui-même, « qu'il ne gagnait rien par prières, il vint jusqu'à une imprécation, demandant qu'il plût à Dieu de maudire mon repos et la tranquillité d'études que je cherchais, si, en une si grande nécessité, je me retirais et refusais de donner secours et aide. Lequel mot m'épouvanta et ébranla tellement, comme si Dieu eust d'en haut étendu sa main sur moi pour m'arrêter, que je me désistai du voyage que j'avois entrepris ; toutefois, sentant ma honte et ma timidité, je ne voulus point m'obliger à exercer une charge certaine ».

Calvin céda donc, mais comme devait céder un caractère de sa trempe, c'est-à-dire avec la profonde conviction qu'il cédait à Dieu, non à un homme. Mais l'homme lui resta toujours cher et vénérable. Il aimait à se rappeler cette scène, cette « adjuration épouvantable ». Aux jours mauvais, il reprenait courage à la pensée de cette main « étendue d'en haut » pour le saisir et le soutenir, et aux jours heureux il remerciait le Seigneur de l'avoir choisi et soutenu. Il se la rappela sans doute quand le vieux Farel le vint voir pour la dernière fois, lui plus jeune de tant d'années, mais consumé avant le temps. Farel ne venait plus, ce jour-là, pour « l'arrêter », mais pour lui envier le bonheur du départ auprès du Seigneur et les félicités du repos sans fin.

Calvin se trouvait ainsi, contre son gré, fixé sur le champ de travail auquel Dieu le destinait. À part un court intervalle, il y resta jusqu'à la fin de sa vie, soit pendant près de vingt-huit ans qu'il employa à faire de Genève la « Rome protestante ». Il y a de sérieuses réserves à énoncer sur l'organisation qu'il créa de toutes pièces, toujours en suivant le penchant très logique de son esprit, au lieu de se laisser diriger par l'Esprit de Dieu. On lui objecterait avec raison, selon Jean 6:63: « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien ». Néanmoins on ne peut qu'admirer, et en rendre grâce à Dieu, la ténacité avec laquelle il tint tête aux assauts incessants qu'il subit, qu'il repoussa toujours, au nom de la vérité qu'il défendit avec opiniâtreté envers et contre tous.

De concert avec Farel il rédigea une Confession de foi, « un bref formulaire de confession et de discipline », selon Théodore de Bèze, ainsi qu'un Catéchisme pour l'instruction de la jeunesse. Le premier de ces ouvrages surtout, reflet ou plutôt synthèse des principes développés dans l'Institution chrétienne, mérite de retenir l'attention.

Rejetant toute tradition ecclésiastique, Calvin exige la soumission de la vie tout entière à la lettre de la Parole de Dieu, « règle à suivre, sans y mêler aucune chose, sans y ajouter ni diminuer ». « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean 4:24). Donc point de « cérémonies et observances charnelles, comme si Dieu se délectoit en telles choses ». Point de « fiancé en créature aucune ». Point d'images dans les temples, ni représentation de Dieu. « Comme Dieu est le seul Seigneur et Maître, nous confessons que toute notre vie doit être réglée aux commandements de sa sainte loi, et que nous ne devons avoir autre règle de bien vivre, ni inventer autres bonnes œuvres pour complaire à lui que celles qui y sont contenues ».

« Aveugle en ténèbres d'entendement », corrompu et « pervers de cœur » (\*1), l'homme ne peut, par lui-même, ni parvenir à la vraie connaissance de Dieu, ni « s'adonner à bien faire » (\*2). Il a donc besoin d'être « illuminé de Dieu » et « redressé à l'obéissance de la justice de Dieu ». Conséquence de ce qui précède, l'homme doit « chercher autre part qu'en soi le moyen de son salut ».

(\*1) Rom. 3:10-19 — (\*2) Rom. 7:18-20.

Jésus est celui qui nous « a été donné du Père, afin qu'en lui nous recouvrions tout ce qui nous fait défaut en nous-mêmes » (\*1). C'est par lui que nous sommes « réconciliés et remis en grâce » (\*2) c'est par l'effusion de son sang que « nous sommes nettoyés » de toutes nos souillures.

(\*1) Actes 4:12 — (\*2) Col. 1:21.

Telle est l'œuvre de son Esprit. Notre volonté « est rendue conforme à celle de Dieu » (\*1). Nous sommes « délivrés de la servitude du péché » (\*2), et c'est ainsi seulement que « nous sommes faits capables de bonnes œuvres » (\*3). Cependant, malgré la régénération, il reste en nous beaucoup de mal et d'imperfections. Ainsi nous « avons toujours besoin de la miséricorde de Dieu » et nous devons toujours « chercher notre justice en Jésus Christ, ne rien attribuant à nos œuvres ».

(\*1) Phil. 2:13 — (\*2) Rom. 6:6 — (\*3) 2 Tim. 2:21.

Tous ces bienfaits nous sont accordés « par la seule miséricorde et clémence de Dieu, sans aucune considération du mérite de nos œuvres ». Et cependant les œuvres « que nous faisons en foi » lui sont « plaisantes et agréables », parce que, ne nous imputant point « l'imperfection qui y est », il ne voit plus en elles que ce qui « procède de son Esprit ». La foi est « l'entrée à toutes ces richesses ». Elle consiste à croire « aux promesses de l'Évangile », et à recevoir Jésus Christ « tel qu'il nous est décrit par la Parole de Dieu ».

Tout nous vient de Dieu par l'intermédiaire de Jésus Christ ; toute autre invocation est donc superflue et même criminelle. Toute prière qui ne « procède pas de l'affection du cœur est nulle ». Point d'ordonnances légitimes que celles qui sont fondées sur la Parole de Dieu ; point donc de « pèlerinages, moqueries, différences de viandes, défenses de mariage, confessions et autres semblables ».

Suivent enfin des instructions concernant la cène et le baptême.

Jusqu'ici, on le voit, Calvin se tient sur le terrain strictement évangélique. Mais il l'abandonne complètement dans ses Articles concernant le règlement de l'Église, qui investissent les autorités civiles de la fonction de rechercher et de punir toute infraction aux lois chrétiennes. Aux pasteurs le droit de provoquer tous les règlements qu'ils jugent nécessaires, de signaler aux magistrats les délits, d'en prescrire la punition. Après avoir proclamé très haut la miséricorde de Dieu, sa grâce envers le pécheur repentant, Calvin replaçait Genève sous l'étreinte d'une loi implacable. Il constituait « l'État chrétien », sans se rendre compte que cette qualification demeure stérile tant que tous ceux qui composent l'État ne sont pas chrétiens eux-mêmes ; la foi est affaire individuelle qu'on ne peut imposer à la collectivité. Comment ranger sous le même drapeau les convertis et les non convertis ? Le système de Calvin engendrait fatalement l'hypocrisie. Appliqué avec une vigueur excessive, il contraignait ceux qui voulaient échapper aux pénalités draconiennes prévues contre les délinquants, à mener une vie apparemment conforme à l'enseignement biblique. Mais cela ne pouvait durer indéfiniment. Un jour ou l'autre une infraction était commise, qui entraînait le châtement ou bien provoquait la révolte. Il n'y a pas à mettre en doute la piété, l'absolue sincérité d'une partie importante de la population de Genève ; mais même dans ces milieux régnait un formalisme capable de tuer la vie spirituelle, la stricte observance des devoirs religieux étant l'objet d'un contrôle sévère. Et comment faire faire l'examen des cœurs ? Comment s'assurer de la réalité de la conversion, du moment que toute liberté quelconque était éteinte et que le devoir primordial consistait à suivre le chemin tracé par la loi humaine et non pas celui donné par la Parole de Dieu ?

On fait remarquer que Calvin suivait ici la ligne générale de son époque où, longtemps avant lui, on limitait à outrance. À la fin du Moyen Âge, faute d'une organisation politique solidement établie, les magistrats prenaient souvent des mesures rigoureuses pour enrayer par exemple les dépenses inconsidérées des citoyens, faute de quoi ceux-ci n'arrivaient pas à acquitter leurs impôts et les villes couraient à la ruine. Pour ne citer que Genève, on y relève, peu avant la Réformation, quatre ordonnances contre les jeux de hasard, quatre autres contre les abus de danses, d'autres contre la débauche, l'ivrognerie, les blasphèmes. Les lois somptuaires, destinées à prévenir les excès dans la mode, s'imposaient. Mais on regrette d'autant plus de voir Calvin, l'Évangile en mains, suivre des pratiques analogues sans montrer au préalable le vrai remède : le salut personnel par la foi dans l'œuvre de Jésus.

À Genève les luttes prolongées contre les ducs de Savoie et les évêques avaient stimulé au plus haut point le sentiment de la liberté. Les citoyens ne l'avaient emporté que par leurs propres efforts, sans aucun secours du dehors, sauf quelque appui de la part des

Bernois. Fiers à juste titre de cette indépendance politique, acquise ainsi à la force du poignet, ils ne toléraient pas la moindre mainmise quelconque sur les droits de la cité. La même tendance se retrouvait dans les relations quotidiennes : chacun prétendait vivre pour soi et mener son existence comme il lui convenait ; peu lui importait son entourage. C'était l'individualisme poussé à outrance ; l'unité ne se reconstituait que pour tenir tête à l'ennemi du dehors. On comprend donc que les mesures disciplinaires prévues par Calvin produisirent une impression des plus pénibles. Toutefois on s'y soumit d'abord, dans l'espoir sans doute qu'à la pratique elles se révéleraient moins gênantes qu'on ne le craignait. Néanmoins des murmures se firent entendre :

« Calvin », disait-on, « était chargé d'expliquer l'Écriture ; de quel droit se mettait-il à faire autre chose, à parler des mœurs, à censurer ? Il faisait bien de montrer qu'on ne voulait plus la messe, et le pape, et la confession, et le reste. Prétendait-il relever une autorité abattue, pour devenir comme le confesseur et le pénitencier de la cité ? ». Calvin ne se fit point illusion sur la virulence de ces attaques. « Nous sommes en face des plus graves difficultés », écrivait-il à son ami Bullinger, le pasteur de Zurich ; « le peuple, en brisant le joug des prêtres, croit avoir secoué toute autorité en ce monde. Des citoyens disent. « La connaissance de l'Évangile nous suffit ; nous savons le lire, et nos actions ne vous regardent pas ». La plupart des hommes sont plus disposés à nous regarder comme prédicants que comme pasteurs. Ah que le relèvement de l'Église sera chose difficile ! Il faudra lutter contre les plus mauvaises inspirations de la chair et du sang ».

Mais Calvin et Farel étaient de ceux qui s'affermirent dans les périls qu'ils prévoient. Ils insistèrent auprès des conseils de la ville sur la nécessité absolue qu'ils voyaient de prendre des mesures immédiates et énergiques en vue du rétablissement des mœurs ; les magistrats leur donnèrent raison, non sans avoir obtenu de légers adoucissements, et l'exécution du plan tracé commença.

On ferma les maisons de jeu ; des joueurs ayant été saisis avec des dés pipés, l'un d'eux fut condamné à être exposé une heure, à Saint-Gervais, avec ses cartes autour du cou. Un adultère et sa complice furent promenés ignominieusement à travers les rues. L'auteur d'une mascarade ignoble dut demander pardon, à genoux, dans la cathédrale. Un homme coupable de faux serment fut hissé sur une échelle et y resta plusieurs heures, la main droite attachée en haut. Une coiffeuse, qui avait paré avec immodestie une jeune épouse, se vit condamnée à deux jours de prison. Des parents subirent des châtimens pour avoir négligé ou refusé d'envoyer leurs enfants à l'école. Au surplus, Calvin disait : « Je ne blâme pas les amusements au fond ; la danse et les jeux de cartes ne sont pas, en soi, un péché ; mais combien facilement ces plaisirs parviennent à dominer ceux qui s'y adonnent fréquemment ! Là où l'impureté est devenue une ancienne habitude, il faut éviter tout ce qui amène le danger d'y retomber ».

Cette police morale fut d'abord bien accueillie : les riches y étaient soumis, comme les pauvres, les grands comme les petits ; aucun lien de famille, aucun mérite politique n'en exemptait. Un homme considérable, pris en faute, faisait valoir auprès de Calvin les services qu'il avait rendus à Genève dans ses jours de péril pour l'indépendance nationale : « C'est un acte de mauvais citoyen », lui répondit Calvin, « quand on a versé son sang pour la patrie, de réclamer pour récompense le droit de pécher et de donner de mauvais exemples ».

Il faut ajouter que les deux réformateurs ne se bornèrent pas à réprimer, bien loin de là. Ils savaient combien il importe d'atteindre les cœurs et les consciences et d'agir puissamment sur les âmes. Aussi ils multiplièrent leurs relations, leurs visites, leurs enseignements dans l'intérieur des familles. Ils cherchaient à mettre à la portée de tous leurs doctrines avec leurs préceptes et s'appliquaient à bien connaître les opinions des citoyens, à rallier et encourager les croyants, à éclairer, à raffermir les incertains. Ce travail produisit des résultats bénis dont, comme toujours, l'ennemi se servit pour redoubler de malveillance. Les passions opposées s'enflammaient, les partis se dessinaient avec netteté et se séparèrent profondément. C'est alors que l'on constitua le groupe des Libertins, terme auquel il ne faut pas appliquer le sens péjoratif que nous lui donnons de nos jours, bien que certains de ses membres ne l'aient que trop mérité. En principe les Libertins étaient les indépendants, les adversaires de toute sujétion politique, morale ou religieuse, les ennemis déclarés par conséquent du nouvel ordre de choses ; ils avaient beau jeu pour faire vibrer cette corde-là : « Que restait-il des vieilles franchises de la ville ? On ne les avait donc conservées, malgré le duc, malgré l'évêque, que pour se laisser imposer, au nom de la religion, des lois auxquelles l'évêque n'avait jamais songé et que le duc n'aurait pas appuyées ? »

Faisant un pas de plus, les pasteurs demandèrent que la Confession de foi fût imprimée et présentée à chacun des habitants de la ville, pour qu'ils déclarassent, par leur signature, s'ils y adhéraient ou non. Le résultat ne se fit pas attendre : à côté de ceux qui acceptèrent joyeusement et d'autres, moins nombreux, qui opposèrent leur refus, il se trouva un certain nombre de citoyens qui ne dirent ni oui ni non. Selon nos idées, ils étaient dans leur droit ; selon la conception du 16<sup>e</sup> siècle, ils faisaient acte de révolte, et en furent sévèrement blâmés, surtout par Corault, un collègue de Calvin et de Farel, jadis moine, ensuite prédicateur à la cour de Navarre, vieux, aveugle, et plein de verve, à l'éloquence inculte, mais puissante. Ses excès de langage, en cette occurrence, comme dans d'autres, obligèrent les magistrats à le mettre en prison, pour quelques jours, il est vrai ; il n'en sortit que pour s'entendre condamner à l'exil. Il mourut peu après.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux Libertins dans les Conseils de la ville. Des quatre syndics, trois leur appartenaient. On voit aussitôt réapparaître « certaines mauvaises mœurs, tant de nuit que de jour, ainsi que chansons et paroles deshonnêtes ». Les nouveaux magistrats cherchèrent à y mettre ordre, mais comment faire respecter leur autorité alors qu'on connaissait leur désapprobation à l'endroit des mesures restrictives ? Ils hésitaient cependant devant la perspective de luttes où, depuis dix-huit mois, la passion de leurs partisans et les leurs propres les poussaient de jour en jour.

Un incident d'ordre liturgique amena l'explosion. Les Conseils de la ville adoptèrent une modification au rituel établi, sans en référer à l'autorité ecclésiastique. Comme il s'agissait de la célébration de la Cène, Calvin et Farel déclarèrent qu'ils ne la distribueraient pas à ceux qui admettaient l'innovation proposée. Ils n'en montèrent pas moins en chaire le dimanche de Pâques 1538, non pour parler du Seigneur, mais pour vitupérer contre leurs adversaires, magistrats et citoyens. Il en résulta un violent tumulte et, le lendemain, les deux pasteurs reçurent l'ordre de « vider la ville dans trois jours ».

Il y a certainement beaucoup à leur reprocher. Néanmoins, pour apprécier à sa juste valeur leur attitude agressive et peu en harmonie avec les principes évangéliques, il importe de la situer dans l'ambiance de l'époque. Très violemment attaquée, la Réforme était provoquée à se défendre tout aussi âprement. Ces serviteurs de Dieu commirent des fautes ; mais nous savons par ailleurs leur ardent désir de suivre le Seigneur tout en marchant dans sa dépendance. Calvin s'en est expliqué en ces termes : « Toutes les fois que je pense combien j'ai été malheureux à Genève, je tremble dans tout mon être ; le souci de l'état des âmes, dont un jour Dieu me demanderait compte, me mettait au supplice quand j'avais à distribuer la Cène ; bien que la foi de beaucoup d'entre eux me parût douteuse, suspecte même, ils s'y pressaient tous sans distinction. Je ne saurais dire de quels tourments ma conscience était assiégée, le jour et la nuit ».

Farel retourna à Neuchâtel, séparation douloureuse pour les deux amis dont l'affection s'était affermie dans les luttes soutenues en commun. Quant à Calvin, il se rendit à Strasbourg où il ne tarda pas à occuper une position en vue comme pasteur et comme professeur : chaque matin il donnait une leçon sur l'Évangile selon Jean. Au pied de sa chaire se groupait un nombreux auditoire où l'on voyait beaucoup de réfugiés français, avides d'entendre expliquer la Parole de Dieu. Chargé aussi de plusieurs missions en Allemagne, Calvin entra ainsi en contact avec les protestants de ce pays. Dans ces diverses réunions, où l'on agitait des questions fort importantes et profondes, ainsi que des controverses épineuses, il apporta un esprit modéré, vraiment inspiré de la pensée du



Seigneur. Non pas qu'il ne condamnât sans pitié les erreurs qui s'étaient déjà glissées parmi les chrétiens ; mais là où faire se pouvait, il déploya toute son énergie pour éviter les divisions, pour rapprocher les cœurs sur le terrain de la vérité, exhortant chacun à renoncer aux animosités personnelles et à rechercher la communion des enfants de Dieu. Il n'avait nullement désiré jouer ce rôle, écrit-il : « Combien que toujours je continuasse à estre semblable à moi-même, c'est à savoir de ne vouloir point apparoir en grandes assemblées, je ne sais comment toutefois on me mena, comme par force, aux dites assemblées où bon gré malgré il me fallut trouver en la compagnie de beaucoup de gens ».

Chose étrange, Calvin ne rencontra jamais Luther et le regretta vivement : « Rien n'est plus important », écrivit-il à un ami, « que de maintenir une vraie harmonie entre tous les hommes à qui le Seigneur a confié, dans ce qui le concerne, une sérieuse influence. C'est sur ce point que Satan a les yeux fixés ; il ne travaille à rien tant qu'à susciter parmi nous des querelles et à nous isoler les uns des autres ». En revanche Calvin se lia d'une amitié intime avec Mélanchton, malgré les qualités très divergentes de leurs caractères : autant Calvin avait de précision et de fermeté dans l'esprit, autant son ami était doux, accessible aux influences diverses, facile à ébranler et à intimider, soit par ses proches, soit par ses adversaires, et enclin aux concessions pour éviter la lutte. Frappé de ces dispositions et de leurs inconvénients pour leur cause commune, Calvin fut pour Mélanchton un censeur indépendant et véridique, le mettant en garde contre ses faiblesses, sans toutefois jamais le blesser ; au contraire, ses lettres sont empreintes de la mansuétude la plus parfaite, jointe à une fermeté bien avertie.

En effet, et quoi qu'on ait dit à ce sujet, Calvin était homme de cœur, très attaché à ses amis, et il avait besoin d'affection. « Son cœur était dans sa tête », a-t-on affirmé ; mais il lui manquait aussi un dérivatif à son travail intense. Il songea à se marier. S'il ne trouva pas facilement la compagne qu'il lui fallait, c'est qu'il désirait, dans cette conjoncture de toute importance, n'agir que sous la direction expresse du Seigneur. Il fit enfin la connaissance d'une veuve avec trois enfants, Idelette Storder, originaire de la petite ville de Bure en Gueldre. Bucer la suivait de près. Il avait vu ses belles et solides qualités se développer encore, dans son veuvage, sous le poids de l'épreuve et du devoir. Le choix de Calvin se fit bientôt. Idelette lui apportait en dot une piété sérieuse, une tendresse vigilante, un cœur enfin à la hauteur de tous les sacrifices. Elle fut pour lui une compagne dévouée et le réformateur rencontra réellement chez elle « l'aide qui lui correspondait ». Ses lettres, où il parle assez fréquemment de sa femme, permettent de fixer sa physionomie morale ; ce sont les traits de la chrétienne, appliquée à tous les devoirs de sa vocation. Visiter les pauvres, consoler les affligés, accueillir les étrangers qui viennent frapper à la porte de son mari ; veiller à son chevet durant les jours de maladie, ou lorsque, bien disposé « par tout le reste du corps », il est « tourmenté d'une douleur qui ne le souffre quasi rien faire », tellement qu'il a « presque honte de vivre ainsi inutile » ; le soutenir aux heures de découragement et de détresse ; prier, enfin, seule au fond de sa demeure, quand l'émeute gronde de toutes parts et que, dans les rues, s'élèvent des cris de mort contre les ministres : voilà les soins qui remplissaient la vie d'Idelette.

Pendant ce temps, à Genève, l'administration des Libertins produisait ses fruits désastreux qui entraînaient de graves périls politiques. On attaquait la Confession de foi ; on congédiait, sous prétexte d'insoumission, les maîtres du Collège fondé par Calvin ; chaque nuit, quand ce n'était pas de jour, on assistait en pleine rue à des scènes grossières de licence. Aussi les catholiques relevèrent la tête. Une conférence se réunit à Lyon « pour chercher et mettre en œuvre les moyens de rétablir dans Genève l'ancienne religion ». Les bannis, de leur côté, visaient à mettre la main sur la ville. Enfin les vrais patriotes s'émurent. Devant ces intrigues extérieures le crédit des Libertins baissa rapidement et les hommes d'ordre et de piété reprirent le leur. Exprimée d'abord timidement, l'idée de rappeler les réformateurs exilés fit son chemin et ils en furent informés. Au premier moment Calvin s'y refusa catégoriquement, malgré les instances de Farel — qui, lui, ne pouvait quitter Neuchâtel — et répondit à ce dernier : « je savais bien », lui écrivait son ami, « que tu me presserois ; mais tu aurois eu pitié de moi si tu avois vu quelle angoisse m'a saisi quand ce message m'est arrivé ; j'étois à peine en possession de moi-même. Quand je me rappelle quelle vie j'ai menée là, je frissonne jusqu'au dedans de l'âme à l'idée d'y retourner. C'était à grand-peine alors que j'estouffois les pensées de fuite qui s'élevoient en moi ; je me sentois les mains et les pieds liés à cette ville par la volonté de Dieu. Et maintenant que sa grâce m'a rendu libre, j'irois de nouveau, par ma propre volonté, me replonger dans cet abîme dont je connois si bien l'horreur et les périls ! ... Et pourtant, plus je me sens enclin à me détourner avec effroi de cette tâche, plus j'entre en défiance de moi-même. Je laisse donc l'affaire aller toute seule, et je prie mes amis de ne pas me presser. Je n'abandonnerai en aucun cas l'Église de Genève qui m'est plus chère que la vie ; je ne cherche pas ma commodité ni des subterfuges ; mais il faut que la volonté de Dieu me soit claire pour que je puisse marcher en sûreté et sous sa bénédiction ».

Cette volonté se manifesta toujours plus clairement. Le Conseil général de Genève révoqua l'arrêt d'exil prononcé trois ans auparavant et déclara « tenir Calvin et Farel pour gens de bien et de Dieu, et approuver tout ce que le Conseil d'État avoit fait pour ravoir Calvin et tout ce qu'il pourroit faire encore ». Calvin résista longtemps aux démarches faites auprès de lui dans ce sens, tellement les souvenirs terrifiants de son premier séjour le hantaient. « Plutôt cent autres morts », écrit-il à Farel, « que cette croix sur laquelle mille fois par jour il me faudrait périr ». Il finit pourtant par céder aux arguments de Viret et aux objurgations de Farel : « Plus mon esprit recule d'horreur devant cette charge et plus je me deviens suspect à moi-même... Non pas ce que je veux, ô Dieu, mais ce que tu veux ! » Longtemps après, racontant ses angoisses de cette époque : « Enfin », dit-il, « le regard de mon devoir, que je considérois avec révérence et conscience, me gagna, et fit condescendre à retourner vers le troupeau d'avec lequel j'avois été comme arraché ; ce que je fis avec tristesse, larmes, grande sollicitude et détresse, comme le Seigneur m'en est très bon témoin ».

On dépêcha à Worms, où il résidait alors, un héraut pour le chercher. Deux conseillers reçurent mission de l'installer dans la maison qu'on lui destinait. Les registres de la ville donnent d'intéressants détails à cet égard :

« Ordonné qu'il lui soit acheté du drap pour lui faire une robe... Fait mandement au trésorier de livrer pour la robe de Maistre Calvin, enclous drap et fourrure, huit écus soleil. Salaire de Maistre Calvin, lequel est homme de grand savoir et propice à la restauration des Églises chrestiennes, et supporte grande charge de passants : sur quoi résolu qu'il ait de gage par an cinq cents florins, douze coupes de froment et deux bossots de vin ».

Rentré à Genève, Calvin se garda bien de faire montre des appréhensions qu'il avait ressenties. Il demanda seulement au Conseil de « mettre ordre sur l'Église et que iceluy fust mis par écrit ». Quand, le dimanche suivant, il monta en chaire, il ne prononça pas le discours émouvant auquel beaucoup de personnes s'attendaient, ne fit pas la moindre allusion au passé, mais reprit simplement l'explication de l'Écriture au verset où il en était resté trois ans auparavant. Le peuple l'accueillit avec joie. « Il fut tellement reçu de singulière affection », dit Théodore de Bèze, « par ce pauvre peuple affamé d'oïr son fidèle pasteur, qu'on ne cessa point qu'il ne se fût arrêté pour toujours » ; car le Conseil de Strasbourg avait d'abord refusé de faire plus que de le prêter aux Genevois ; il fallut de longs et laborieux pourparlers pour que Strasbourg consentît enfin à renoncer à le voir revenir.

### 9.2.3 *Second séjour à Genève*

Le second séjour de Calvin à Genève dura vingt-trois ans, soit jusqu'au jour de sa mort. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter très longuement ; bien des traits rappellent le premier. Calvin développa encore les principes, affirmés dans l'Institution chrétienne, en profitant de ses expériences qui lui dictèrent quelque modération, sans que, pour cela, il transigeât sur ce qu'il envisageait comme essentiel, c'est-à-dire l'absolue soumission de la population entière à la doctrine évangélique, enseignée dans l'Écriture Sainte, sous peine, pour les

récalcitrants, des châtements les plus sévères. L'Église et l'État demeuraient étroitement unis, avec leurs rôles respectifs mieux délimités que par le passé ; le cas échéant, ils se prêtaient mutuel appui. Calvin mit un soin particulier à proclamer très haut et à maintenir intégralement l'autorité de la Parole de Dieu, guide de toute la vie quotidienne et base unique de toute prédication. Celle-ci devait toujours reposer sur un passage biblique dont les pasteurs n'avaient à s'écarter sous aucun prétexte, pour faire des digressions morales ou autres. Calvin leur recommandait d'être brefs et incisifs, d'éviter toutes les longueurs qui risqueraient de fatiguer les auditeurs. « Il y a une chose dont je veux parler », écrivait-il un jour à Farel. « On dit que la longueur des sermons est un sujet de plainte. Tu m'as dit toi-même plus d'une fois que tu voulais y veiller ; ne l'oublie pas, je t'en supplie... Et puisque ce n'est pas pour notre propre édification que le Seigneur par nous appelle à monter en chaire, mais pour celle du peuple, il est de ton devoir de te modérer de telle sorte que la Parole de Dieu n'ait pas à pâtir de ce que tu auras lassé les gens ». Même observation sur les prières, bien que Farel, au dire de tous les contemporains, priât admirablement. « Il vaut mieux prier longuement en particulier, brièvement dans l'assemblée. Si tu attends de tous une ardeur égale à la tienne, tu te trompes ».

Calvin donnait aussi une grande importance au chant. « Certes », disait-il, « les oraisons des fidèles sont froides, si bien que cela doit nous tourner à grande honte et confusion. Les psaumes nous pourront inciter à élever nos cœurs à Dieu, et nous émouvoir à une ardeur tant de l'invoquer que d'exalter par louanges la gloire de son nom ». En attendant qu'on eût des cantiques en nombre suffisant, on chantait des Psaumes, traduits par Clément Marot et par Théodore de Bèze. Calvin avait un tel souci de ne jamais s'écarter du texte biblique qu'il fit imprimer, au bas de chaque page, la traduction exacte, en prose, du texte hébreu, ne voulant pas qu'on pût attribuer au psalmiste ce qui pouvait être dû aux exigences de la versification.

Dans tout ce travail d'organisation, Calvin trouva d'actifs collaborateurs parmi ceux qui avaient contribué à son retour à Genève. On est ému et reconnaissant à Dieu de ce qu'il suscita, en faveur de son œuvre, une pareille pléiade d'hommes, entièrement dévoués à la cause de l'Évangile. Ce noyau se maintint solide au milieu des orages qui surgirent ; le Seigneur ne resta donc pas sans témoins dans cette ville de Genève, souvent si rebelle à la vérité et si encline à méconnaître les bénédictions dont elle avait été l'objet.

Il est bon de préciser dans quelle mesure Calvin s'occupa de l'administration de la ville ; on se fait parfois des opinions exagérées à ce sujet. Son autorité resta essentiellement morale et ecclésiastique, mais on avait l'habitude de le consulter sur les matières les plus diverses, sans pour cela suivre nécessairement son avis. On s'adressait à lui quand il s'agissait de conclure un traité avec Berne, comme aussi sur l'introduction d'un nouveau moyen de chauffage ; on lui confiait volontiers la rédaction d'une note diplomatique ; on le chargeait même de négociations avec les États voisins. Il faut dire que la très haute culture de Calvin le désignait tout naturellement à des missions délicates. Mais on aurait tort de parler d'une « tyrannie » qu'il aurait exercée sur la cité. Souvent on ne se rangeait pas à ses conseils. Ses ouvrages étaient soumis à la censure, comme tout ce qui s'imprimait à Genève ; on lui imposait certaines corrections et il devait les accepter. En revanche, dans le domaine des mœurs, Calvin exerça une autorité incontestable, qui donna à la ville une physionomie tout à fait à part : plus de fêtes mondaines, de spectacles, de danses, de débauche ; le luxe est banni ; la simplicité règne dans les vêtements et à table ; les crimes, les délits, qui abondaient, se font rares. Tout respire l'ordre, l'honnêteté, la pureté, la décence, la piété.

Mais de nouveau Satan mit tout en œuvre pour entraver les efforts des défenseurs de la Parole de Dieu. Instruits par les fautes qu'ils avaient commises, les Libertins crurent de bonne politique de se tenir sur une réserve prudente, tout en suivant de près les actes du réformateur ; leur perspicacité, sans cesse en éveil, leur permit de tirer parti des fautes commises par Calvin dans l'application trop rigide et sans appel de son système. Ils surent exciter la population contre ce qu'ils taxaient d'atteintes portées aux anciennes libertés de Genève, mot juste en apparence, si la liberté consiste à faire tout ce qu'on veut, sans tenir compte de son prochain, ni surtout des enseignements de Dieu, mais foncièrement inique quand on considère sous son vrai jour l'œuvre de régénération morale que poursuivait Calvin, en montrant aux citoyens les sentiers du Seigneur et surtout en leur faisant voir où trouver le salut de leurs âmes.

Ce furent de nouveau des vexations sans nombre, imaginées par les Libertins pour entraver l'œuvre de Dieu : tapages, orgies nocturnes, débauche, rien n'y manquait. Un jour Calvin dirigeait une étude biblique ; devant lui se groupaient des centaines d'hommes, parmi eux nombre de futurs prédicateurs et de futurs martyrs. Soudain on entendit au-dehors un grand vacarme, des éclats de rire immodérés, des cris, des propos malsonnants, qui forcèrent Calvin à s'interrompre dans son exposé. C'étaient une vingtaine de Libertins qui donnaient, par haine contre le réformateur, un échantillon de leurs allures et de ce qu'ils appelaient la liberté. Contre de pareils forcenés qui, à leur honte, assistaient encore aux services religieux, Calvin n'avait qu'une arme à employer, celle de l'excommunication. Il en usa et il en résulta un orage tel qu'il s'attendit à une nouvelle sentence d'exil. Il l'annonça dans une de ses prédications où il avait pris pour sujet les adieux de Paul aux Éphésiens (Actes 20:17-38) et tout l'auditoire fondit en larmes quand il termina par les paroles mêmes de l'apôtre : « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce ». Le Seigneur intervint en faveur de son serviteur ; il inclina les cœurs des magistrats à une plus juste compréhension des événements et Calvin sortit grandi de cette dure épreuve.

La question des réfugiés servit de nouveau prétexte à la haine des Libertins. Genève considérait comme un devoir et un honneur d'accueillir avec une généreuse hospitalité les nombreux fugitifs de France « pour cause de religion » qui venaient lui demander assistance ; à beaucoup elle accordait le droit de bourgeoisie. Or les Libertins s'indignaient de les voir se multiplier dans la ville ; ils ne comprenaient rien à ce pieux héroïsme qui leur avait fait quitter châteaux et terres pour devenir simples sujets d'une toute petite république et se soumettre à ces ordonnances rigides dont eux, bourgeois, ne voulaient pas. Quant à ceux qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains, on ameutait contre eux les artisans en leur faisant redouter une concurrence ruineuse, reproche des plus immérités, car, partout où ils s'établirent, ces réfugiés apportaient, avec l'exemple d'un travail consciencieux et persévérant, des procédés nouveaux. Le Seigneur permit qu'ils fussent ainsi en riche bénédiction matérielle à leur entourage. C'est lui encore qui réduisit à néant les odieuses machinations des Libertins contre ces nobles témoins de la vérité. L'émeute ourdie contre eux avorta piteusement. Les révoltés eurent beau crier et faire crier que les réfugiés allaient saccager la ville ; les citoyens ne s'émurent pas ou du moins ne s'émurent que pour aller grossir les rangs des amis de l'ordre. Les Libertins semblaient avoir pris à tâche de ne mériter aucune indulgence. Plusieurs d'entre eux subirent la peine de mort ; d'autres avaient fui ; le reste fut exilé.

Au plus fort de ce conflit éclata l'affaire de Michel Servet. Espagnol d'origine, il avait, dans plusieurs ouvrages, énoncé des théories fort désordonnées, matérialistes et panthéistes, et contestait la doctrine de la Trinité. En politique il s'affichait comme un révolutionnaire. Établi à Vienne en Dauphiné, il n'avait échappé que par une fuite précipitée à une sentence de mort par le feu, formulée par le tribunal catholique. Plus tard on le trouve à Genève. Calvin le signala aussitôt à la justice comme un individu dangereux. Il s'ensuivit un long procès au cours duquel on donna à l'accusé toutes les possibilités de se défendre et aussi de se rétracter. Il les repoussa, affichant une intransigeance hautaine et s'en prenant surtout à Calvin qu'il accabla d'outrages. « Misérable ! » s'écria-t-il, « tu ne sais ce que tu dis ; tu persistes à condamner ce que tu n'entends point. Penses-tu étourdir les juges par ton aboy ? Tu as l'entendement confus, en sorte que tu ne peux entendre la vérité. Tu en as menti, tu en as menti, tu en as menti, calomniateur ignorant ! »

Un tel entêtement entraînait une condamnation, et d'après la jurisprudence contemporaine c'était la mort. Mais, avant de se prononcer, les juges, sentant la gravité des circonstances, prirent l'avis des autorités de Bâle, Berne, Schaffhouse et Zurich. Leurs réponses, unanimes, se résument dans celle de Zurich : « Vous ne laisserez venir en avant la méchante fausse intention de votre dit prisonnier,

laquelle est totalement contraire à la religion chrétienne, et donne de grands scandales ». Le Conseil de Genève se rangea à cette opinion et Servet fut brûlé vif.

On a violemment exploité cette affaire contre Calvin ; il s'est expliqué lui-même en ces termes : « Depuis que Servet fut convaincu de ses hérésies, je n'ai fait nulle instance pour le faire condamner à mort ; et de ce que je dis non seulement toutes gens de bien me seront témoins, mais aussi je dépète (je défie) tous les malins qu'ainsi ne soit ». Une fois la sentence prononcée, il insista vivement, mais sans succès, pour que le coupable fût décapité. On déplore néanmoins que, versé comme il l'était, dans les Écritures, il n'ait pas mis à profit cette exhortation du Seigneur : « Soyez miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricordieux ; et ne jugez pas, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez point condamnés » (Luc 6:36-37). Une fois de plus, il faut faire ici la part de l'esprit du siècle ; en présence des bûchers qui, en France surtout, s'allumaient de tous côtés, on comprend que la notion de tolérance ait eu peine à se frayer un chemin. Tout en réprochant ces procédés, soyons reconnaissants de ce que nous en apprenons : ayons en horreur le mal, les fausses doctrines, sous quelque forme qu'elles se présentent, et prenons pour règle de conduite ces mots de 1 Jean 2:6 : « Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché ».

Ces conflits incessants, le travail énorme qui lui incombaient ne contribuèrent pas peu à aggraver l'état de santé de Calvin, qui avait toujours été frêle. Après avoir eu la douleur de voir mourir en bas âge ses trois enfants, il eut celle, plus poignante encore, de perdre sa femme au bout de neuf ans à peine de mariage. « J'ai perdu », écrit-il à Viret, « l'excellente compagne de ma vie, celle qui ne m'eût jamais quitté ni dans l'exil, ni dans la misère, ni dans la mort. Elle m'estoit une aide précieuse, ne s'occupant jamais d'elle-même... Je comprime ma douleur tant que je puis ; mes amis font leur devoir, mais eux et moi, nous gagnons peu de chose. Tu connois la tendresse de mon cœur, pour ne pas dire sa faiblesse ».

Quoique jeune encore (il n'avait que trente-neuf ans), Calvin ne contracta pas de nouvelle union et se consacra avec d'autant plus d'ardeur aux tâches multiples qui lui incombaient. Par les nombreux réfugiés qui affluaient à Genève, par les relations qu'il avait nouées au cours de ses voyages en Suisse, en France, en Allemagne, en Italie, il se tenait au courant de tout ce qui concernait la Réforme dans l'Europe entière. Cette préoccupation à elle seule l'entraînait à une correspondance prodigieuse dans laquelle il faut comprendre les lettres innombrables, empreintes d'une profonde sympathie, qu'il adressait à ceux qui souffraient pour l'Évangile.

Calvin a beaucoup publié. À côté de l'Institution chrétienne qu'il remania sa vie durant, en la développant à chaque nouvelle éditions (\*), et de nombreux écrits de controverse, il convient de citer ses commentaires sur presque tous les livres de la Bible, pleins de simplicité, de sagesse, de sens pratique. « Je sais », disait-il lui-même, « combien plusieurs trouveroient mieux à leur goût qu'on fit un amas de beaucoup de matières, d'autant que cela a grand lustre et acquiert bruit à ceux qui le font ; mais je n'ai rien en plus grande recommandation que de regarder à l'édification de l'Église. Dieu, qui m'a donné le vouloir, fasse par sa grâce que l'issue en soit telle ! ». Son étude sur le livre de Job surtout eut de son temps une grande réputation ; Coligny se la faisait lire et relire. Pour ces hommes vivant parmi tant de troubles, Job était comme la personnification de ces « tristesses, craintes, douleurs, doutes » dont le cœur humain est assailli. Un de ses derniers soucis, une grande joie aussi, fut la fondation de l'Académie de Genève.

(\*) La première édition comprend six chapitres, la dernière quatre-vingts.

Calvin vécut toujours dans une austère simplicité, soucieux de n'imposer à personne la moindre dépense superflue en ce qui le touchait. C'est le trait que le pape Pie IV se plut à reconnaître en lui, lorsqu'il apprit sa mort : « Ce qui a fait la force de cet hérétique », disait-il, « c'est que l'argent n'a jamais été rien pour lui ». Le Conseil de Genève a peine à lui faire accepter, de temps à autre, un cadeau de vin ou de bois. Même dans les bonnes années, c'est tout juste s'il noue les deux bouts, « vu cette grande charge de passants », écrit-il, mais il ajoute : « Je ne dis point cela pour me plaindre. Dieu est bon envers moi, puisque j'ai tout ce qui suffit à mes desirs ».

Ses maux s'aggravaient. Douleurs à la tête et aux jambes, maux d'estomac, crachements de sang, la respiration pénible, la goutte et la pierre, rien ne manquait à ce long supplice et, au début de 1564, on se rendit compte qu'une issue fatale n'était pas douteuse. En février, tandis qu'il prêchait, une toux violente lui coupa la parole et sa bouche se remplit de sang. Les médecins lui interdirent tout service public, mais il continua à travailler dans son cabinet, malgré les instances de ses amis. « Sa réplique ordinaire était qu'il ne faisoit comme rien ; que nous souffrissions que Dieu le trouvât toujours veillant et travaillant à son œuvre comme il pourrait, jusques au dernier soupir ».

Sentant la fin approcher, il désira parler encore une fois aux magistrats et leur demanda audience. Le Conseil décida de se transporter en corps dans l'humble maison de la rue des Chanoines, où l'on vit arriver, dans toute la pompe des cérémonies publiques, les vingt-cinq seigneurs de la cité. Leurs registres ont conservé le résumé des paroles de Calvin : il les remercia « de ce qu'il leur avoit plu lui faire plus d'honneur qu'il ne lui appartenait, les priant de l'excuser d'avoir fait si peu au prix de ce qu'il devoit tant en public qu'en particulier, et estimant que messeigneurs l'ont supporté en ses affections trop véhémentes, auxquelles il se déplaist, et dans ses vices, comme Dieu a fait de son côté ». Puis il leur tendit la main. « Je ne sais », dit Théodore de Bèze, « s'il eût pu advenir un plus triste spectacle à ces seigneurs qui le tenoient tous, et à bon droit, quant à sa charge comme la bouche du Seigneur, et quant à l'affection comme leur propre père, car il en avoit connu et dressé une partie dès leur jeunesse ».

Le lendemain il voulut voir les pasteurs. Il leur tint un discours « dont la substance estoit qu'ils ne perdissent pas courage ; que Dieu maintiendrait la ville et l'Église, bien qu'elles fussent menacées de plusieurs endroits. Que chacun se fortifiât en sa vocation ; que ce seroit pour nous rendre bien coupables devant Dieu si les choses, estant avancées jusqu'ici, venoient après en désordre par notre négligence... Il bailla la main à tous l'un après l'autre, ce qui fut avec telle angoisse et amertume de cœur d'un chacun, que je ne saurois même me le ramentevoir (rappeler) sans une extrême tristesse ».

Farel, le plus ancien des amis de Calvin, manqua auprès de son lit de mort. Il annonça son intention de venir le voir et persista à faire le voyage, bien que Calvin lui-même cherchât à l'en dissuader. « Bien te soit, très bon et cher frère », lui écrivit-il, « et puisqu'il plaist à Dieu que tu demeures après moi, souviens-toi de notre constante union dont le fruit nous attend au ciel, comme elle a été profitable à l'Église de Dieu. Je ne veux pas que tu te fatigues pour moi. Je respire à grand-peine et j'attends d'heure en heure que le souffle me manque. Mais c'est assez que je vive et meure en Christ, qui est un gain pour les siens en la vie et la mort. Encore une fois, adieu, toi et tous les frères tes collègues ». Malgré ses quatre-vingts ans, Farel fit à pied le trajet de Neuchâtel à Genève, où il ne passa qu'une journée. Le lendemain, il prêcha, puis il prit le chemin du retour.

Les derniers jours de Calvin ne furent, nous dit son ami, qu'une prière continue. Souvent il répétait ces mots du Psaume 39:9 : « je suis resté muet... car c'est toi qui l'as fait », ou ceux-ci d'Ésaïe 38:14 : « Je gémissais comme une colombe ». Peu à peu « ses prières et consolations assidues » furent « plutôt soupirs que paroles intelligibles, mais accompagnées d'un tel œil que le seul regard témoignait de quelle foi et espérance il estoit muni ». Le 27 mai « il sembla qu'il parloit plus fort et plus à son aise ; mais c'estoit un dernier effort de la nature ». Le soir, vers huit heures, il expira, et « voilà comme, en un même instant, le soleil se coucha et la plus grande lumière qui fust dans ce monde pour l'Église du Seigneur fut retirée auprès de lui ».

Les funérailles de Calvin se firent avec la plus grande simplicité. Il avait enjoint que tout se fît « à la façon accoutumée », c'est-à-dire qu'aucun monument ne s'élevât sur aucune tombe, quelque illustre que fût le défunt. La terre seule donc couvrit le cercueil de Calvin et

il n'y eut d'autre épitaphe officielle que cette demi-ligne, écrite à côté de son nom sur le registre du Consistoire : « Allé à Dieu le samedi 27 ».

### 9.2.4 Conclusion

On se représente volontiers Calvin comme le législateur de la Réforme. Ce trait ressort des portraits qu'on a de lui et qui le montrent souvent avec l'index de la main droite levé, geste qui lui était familier et bien connu chez ceux qui cherchent à tout prix à s'imposer à leur interlocuteur. Son visage émacié, taillé en lame de couteau, son regard aigu et pénétrant font encore ressortir une intelligence portée à dominer au nom de la logique implacable dont elle est animée.

Calvin ne convoitait pourtant pas l'autorité personnelle. Son tempérament timide, réservé, le portait à s'effacer lui-même ; il se fût volontiers contenté de se tenir dans la coulisse, tandis que les autres se présentaient au combat. Non pas qu'il y eût chez lui le moindre soupçon de lâcheté ; la suite des événements prouva abondamment le contraire ; mais il lui manquait le caractère d'un guerrier d'avant garde. Ce n'est pas pour lui-même qu'il luttait, mais bien pour un principe essentiel qui inspira toute sa doctrine : celui de la souveraineté absolue de Dieu. Comme on l'a remarqué, pour Luther la demande capitale de la prière enseignée par Jésus à ses disciples était celle-ci : « Remets-nous nos péchés ». Pour Calvin c'est : « Que ton nom soit sanctifié ». Cette toute-puissance de Dieu se manifeste dans l'œuvre de la création, comme dans celle de la rédemption. De là à proclamer la prédestination il n'y avait qu'un pas. Selon Calvin, qui suivait ici plusieurs Pères de l'Église, Dieu aurait décidé par avance, au nom de sa souveraineté, lesquels d'entre les hommes seront sauvés, tandis que les autres ne le seront pas, ne pourront pas l'être. Ainsi le sort de chacun aurait été fixé dès l'éternité. Calvin entrevit ce que sa doctrine a de contraire à la grâce de Dieu qui « apporte le salut... à tous les hommes » (Tite 2:11) ; il l'offre à tous sans exception aucune. Conscient de cette difficulté insurmontable, Calvin déclare que c'est un « mystère » que l'homme ne saurait sonder. « Ce sont », dit-il, « choses que Dieu a voulu être cachées, et dont il s'est retenu la connaissance » ; c'est « la haute sagesse de sa sagesse, laquelle il a voulu plutôt adorer de nous que comprise et assujettie au sens humain ». Et il ajoute : « Nous disons que ce conseil, quant aux élus, est fondé en sa miséricorde, sans aucun regard de dignité humaine. Au contraire, que l'entrée de la vie est forclosée à tous ceux qu'il veut livrer en damnation, et que cela se fait par son jugement occulte et incompréhensible, combien qu'il soit juste et équitable » (\*). Il n'en reste pas moins que Calvin se trouve ici en opposition formelle avec l'Écriture Sainte ; néanmoins, tout autant que les autres réformateurs, il reconnaît, sans réserve aucune, l'autorité inconditionnelle de la Parole de Dieu.

(\*) Institution chrétienne III, 21.

À cause de cette souveraineté pleine et entière, il ne saurait y avoir aucun intermédiaire entre Dieu et l'homme, sinon « l'homme Christ Jésus » (1 Tim. 2:5). Du coup Calvin abolit le rôle que l'Église catholique s'est arrogé à cet égard. Ainsi, il est sacrilège quiconque prétend s'interposer, Église ou prêtre. À Dieu seul revient la gloire d'attirer l'âme, même la plus égarée, même la plus faible ; le nouveau-né n'a nul besoin, pour échapper à la perdition, du soutien de l'Église. L'homme dépend donc entièrement de Dieu et nullement des autres hommes ; il sera leur serviteur pour obéir à l'enseignement du Seigneur (2 Cor. 4:5), mais ne sera assujéti à aucun joug humain. Dans ce sens Vinet a pu écrire : « Le christianisme est dans le monde l'immortelle semence de la liberté ».

Comment donc expliquer le régime extrêmement rigoureux imposé par Calvin à Genève ? Il n'avait pas à créer ici de toutes pièces un système jusque-là inconnu, mais devait extirper un mal invétéré, des habitudes profondément ancrées, réformer les mœurs, tout cela pour la gloire de Dieu. Non pas que le mal fût plus grave à Genève qu'ailleurs ; partout le cœur de l'homme est désespérément mauvais et Calvin aurait agi de même partout où le Seigneur l'eût placé.

Nombreuses certainement furent les fautes commises par Calvin, dues les unes à sa tournure d'esprit, les autres aux circonstances dans lesquelles il se débattait. Malgré sa connaissance approfondie de la Bible, trop souvent il ne la suivait pas au pied de la lettre, parce qu'il laissait intervenir l'élément humain. Aux grands maux les grands remèdes : ce dicton est à sa place lorsqu'on veut chercher à comprendre, sans l'excuser, l'attitude prise par Calvin. Et quand on considère ce qu'il était de nature, son goût pour l'étude, son aversion pour la lutte, qu'expliquent entre autres sa santé débile, les cruelles souffrances physiques qu'il endurait, on reste émerveillé de l'œuvre du Seigneur chez son serviteur : « De faible qu'il était, il fut rendu vigoureux, il devint fort dans la bataille » (Héb. 11:34). Intrépide devant le danger, doué des plus hautes qualités intellectuelles, d'une piété très vivante, ce fut un des témoins de la vérité les plus remarquables de son temps et de tous les temps. Il réalisa tout particulièrement cette promesse faite à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » (2 Cor. 12:9). Au milieu de la veulerie générale de nos jours, c'est un utile et salutaire enseignement que de considérer la figure de Jean Calvin, qui courait « avec patience la course » qui était devant lui, « fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (Héb. 12:1-2).

### 9.3 Les Réformés en France depuis la mort de François Ier (1547) jusqu'à l'Édit de Nantes (1598)

Après François Ier son fils, Henri II, monta sur le trône. À la suite de celui-ci régnèrent successivement ses trois fils, François II, Charles IX et Henri III, et enfin Henri IV, roi de Navarre, soit six souverains en 63 ans (1547-1610). Sous les quatre premiers de ces princes, la France traverse une des périodes les plus sombres de son histoire, marquée par les guerres de religion ; Henri IV rétablit l'ordre et la paix en promulguant le célèbre édit de Nantes (1598). Celui-ci assure aux réformés des avantages importants, qu'ils ne conservent du reste pas longtemps ; Richelieu déjà leur en enlève plusieurs. Toutefois l'édit subsiste nominalement : les réformés ont au moins droit à l'existence, jusqu'à ce que, en 1685, Louis XIV leur enlève brutalement tout ce que son grand-père leur avait octroyé.

Comme on l'a vu plus haut, les réformés se laissèrent aller à nouer des alliances politiques avec les partis hostiles à la royauté, celui des nobles tout particulièrement. Cherchant ainsi de l'appui auprès des hommes, acceptant avec empressement celui qu'on leur offrait volontiers, car on appréciait hautement leur sûreté morale à une époque où les valeurs de cet ordre ne comptaient plus guère, les réformés acquièrent de la puissance matérielle, mais perdirent du même coup le sentiment de leur dépendance vis-à-vis du Seigneur. Ils connaissaient pourtant ces mots du Ps. 146:3, 5, 7 : « Ne vous confiez pas dans les principaux, dans un fils d'homme, en qui il n'y a pas de salut... Bienheureux celui qui a le Dieu de Jacob pour son secours, qui s'attend à l'Éternel, son Dieu,.... qui exécute le jugement en faveur des opprimés ».

Par la force des choses, les alliances qu'ils contractèrent déchaînèrent des conflits à main armée, ce qui prouve surabondamment la gravité de l'erreur qu'ils commirent. Comme toute guerre civile, ces luttes religieuses amenèrent un déploiement d'horreurs sans nom ; la France presque entière fut mise à feu et à sang. Pas plus que leurs adversaires, les réformés ne manifestèrent la moindre tolérance, la moindre commisération à l'égard de ceux qui ne partageaient pas leurs opinions ; le 16<sup>e</sup> siècle, il faut le dire, ignorait totalement ces notions, si répandues aujourd'hui. Néanmoins les réformés avaient dans leurs mains la Parole de Dieu, qui dit : « Si celui qui te hait a faim, donne-lui du pain à manger, et s'il a soif, donne-lui de l'eau à boire ; car tu entasseras des charbons ardents sur sa tête, et l'Éternel te le rendra » (Prov. 25:21, 22 ; Rom. 12:20). Trop fréquentes furent les scènes hideuses de dévastation et de carnage, avec le lamentable spectacle de populations entières, tristes débris d'affreux massacres, errant de ville en ville et de canton en canton, chassées de leurs demeures et n'en trouvant pas d'autres. On reconstituait l'itinéraire que ces malheureux avaient suivi aux monceaux de cadavres qui jalonnaient les chemins. Catholiques et protestants faisaient preuve de la même férocité, combien éloignée de

l'exemple donné par le Prince de paix ! Deux hommes en particulier s'acquiescent un sinistre renom de cruauté : le catholique Montluc et le protestant des Adrets. Les garnisons égorgées tout entières, les puits comblés de corps humains, les arbres des chemins utilisés comme gibets, marquaient partout la trace de Montluc. Quant à Des Adrets, on raconte entre autres, qu'après la prise d'une ville, il fit couper la tête à la moitié des défenseurs de la place et força les autres à se précipiter du haut d'une tour sur les pointes des piques de ses soldats. L'un d'eux hésitait. « Tu te reprends à deux fois », lui cria Des Adrets. « Eh monseigneur », répliqua le malheureux, « je vous le donne en dix ». Il fut, dit-on, le seul qui obtint grâce.

Une partie de la noblesse tenait pourtant pour la royauté, à qui elle allait faire payer cher son appui. Les chefs de ce groupe appartenaient à la famille des Guises, bien connus par la haine implacable qu'ils vouaient à quiconque se réclamait du nom du Seigneur. À leurs côtés il faut nommer la reine mère, Catherine de Médicis, femme de Henri II, qui exerça, sur ses trois fils, l'influence la plus néfaste. En tant qu'italienne, elle s'adonnait volontiers aux arts magiques, à la sorcellerie, à l'astrologie, dont sa patrie était l'un des ardents foyers. Nièce du pape Clément VII, dont elle connaissait et partageait la haine contre toute innovation religieuse, elle n'eut pas de peine à attiser celle que son royal époux avait apprise à l'école du précédent monarque.

Les réformés étaient à ce moment-là en nombre. On évalue leur effectif à environ le sixième de la population de la France. Ils comptaient dans leurs rangs l'élite du pays : gens de lettres, juristes, soldats, jusqu'à des hommes qui avaient appartenu autrefois à l'Église romaine. Malgré tout, ils restaient faibles, faute de ne pas s'en tenir strictement aux enseignements de la Parole de Dieu. Ils se réunissaient régulièrement, mais pas pour la fraction du pain, cela sous l'influence de Calvin qui ne voulait pas que la Cène fût distribuée autrement que par des pasteurs officiellement institués. De la sorte ils méconnaissaient la promesse du Seigneur que, « là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). Au lieu de réaliser l'unité du Corps de Christ, ils ne constituaient que des groupements isolés les uns des autres et se privaient ainsi de la joie qu'il y a pour les chrétiens à rappeler la mort du Seigneur, selon son désir, en rompant le pain et à célébrer ensemble son amour pour ses rachetés.

Mais il y avait parmi les réformés des âmes d'élite, en toute première ligne l'amiral de Coligny. Appelé à un poste de premier rang dans l'armée du roi, il déploya, dans maintes occasions, les plus rares talents militaires et n'eut jamais en vue que l'indépendance et la prospérité de son pays. À ces buts il sacrifia tous ses intérêts personnels. Fait prisonnier à Saint-Quentin par les Espagnols, il fut conduit au fort de l'Écluse, non loin de Genève, puis à Gand. Durant sa captivité, Coligny lut avec fruit la Bible et plusieurs écrits sur les graves questions qui agitaient alors la chrétienté. L'indomptable patience des réformés, jetés sur les bûchers ou abandonnés dans d'immondes cachots, inspira une vive sympathie à son âme généreuse. Une fois rendu à la liberté, il professa hautement sa foi en l'œuvre accomplie de Christ pour lui, comme pour les pécheurs qui mettent leur confiance en lui. La profondeur et la sincérité de ses convictions, son caractère intrépide, son ardent désir de servir le Seigneur en toute fidélité, sa prudence calme, ses mœurs pures, éloignées du faste et des désordres de la cour, tout cela fait de la figure de l'amiral de Coligny une des plus nobles que nous offre l'histoire de France.

Et l'on aime à placer à côté de lui, quoiqu'il se trouve dans le camp opposé, Michel de l'Hôpital, homme éminent, magistrat intègre, qui tout en demeurant attaché à la foi catholique, n'en fut pas moins favorable aux réformés et rêva la tolérance dans un siècle de persécutions.

Henri II inaugura son règne en faisant brûler quatre huguenots le jour de son avènement. Malgré tout la Réforme continua à gagner du terrain ; aussi les rigueurs redoublèrent. Par l'édit de Châteaubriant le roi ordonna que le crime d'hérésie devait être recherché par les juges civils tout autant que par les juges ecclésiastiques ; si donc les accusés étaient acquittés par les uns, ils ne manqueraient pas d'être frappés par les autres. De plus les dénonciateurs devaient recevoir non plus le quart des biens des condamnés, mais le tiers : appât jeté à la cupidité, au fanatisme. Bien plus, les propriétés des émigrés pour cause de religion seraient confisquées au profit du roi. Interdiction formelle d'écrire aux fugitifs, de leur envoyer quoi que ce fût, en particulier de l'argent. Enfin l'édit ajoutait ce qui suit : « Il ne sera imprimé ni vendu aucuns livres concernant la sainte Écriture, faits depuis quarante ans en çà, que premièrement ils n'aient été vus et visités... Comme en notre ville de Lyon il y a plusieurs imprimeurs et qu'ordinairement il s'y apporte grand nombre de livres étrangers, même de ceux qui sont grandement suspects d'hérésie, nous ordonnons que, trois fois l'an, il sera fait des visites dans les officines et boutiques d'imprimeurs, marchands de livres, par deux bons personnages d'Église. Mais « la Parole de Dieu n'est pas liée » (2 Tim. 2:9) ; elle est « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants » (Héb. 4:12) ; Henri II dut s'en rendre compte. Aveuglé par sa femme, entraîné par ses mauvais conseillers, il convoqua une séance spéciale du Parlement de Paris, où chacun des conseillers eut à émettre séance tenante son avis sur les mesures à prendre contre les « novateurs ». La plupart recommandèrent de renforcer les pénalités établies, mais il se trouva deux hommes pour émettre une opinion différente.

Le conseiller Faur alla jusqu'à dire en face du roi : « Craignez qu'on ne dise de vous cette parole adressée jadis par Élie à Achab : « C'est toi et la maison de ton père qui troublez Israël ? » (1 Rois 18:17). Henri II frémit de rage, mais se contint.

Là-dessus Anne Dubourg, un des plus jeunes conseillers, prit à son tour la parole. Son visage demeurait calme, mais sa bouche allait articuler des vérités qui soulevèrent une violente tempête : « Il est des hommes », dit-il, « qui commettent contre les lois plusieurs crimes dignes de mort, des blasphèmes, des adultères, des débauches de toute espèce, et ces crimes restent impunis malgré leur énormité, tandis qu'on demande des supplices contre des gens à qui l'on ne peut reprocher aucun crime ». C'était lancer, sans le vouloir peut-être, un trait contre le roi lui-même, dont la vie adultère était assez connue.

Le fidèle conseiller continue : « Peut-on en effet imputer le crime de lèse-majesté à des hommes qui ne font mention des princes que dans leurs prières et pour appeler sur eux la protection du Très-Haut ? On sait parfaitement qu'ils ne sont pas séditionnels ; mais on affecte de les regarder comme tels, parce que, s'appuyant sur les Saintes Écritures, ils ont arraché tout prestige à la puissance romaine et exposé au plein jour la turpitude d'une Église qui penche vers sa ruine ; parce qu'enfin ils demandent de salutaires réformes qui, seules, peuvent ramener l'Église à sa dignité primitive ».

Blessé au vif, foulant aux pieds l'inviolabilité du Parlement, Henri II fit aussitôt saisir Faur et Dubourg et les jeta à la Bastille. Quelques mois plus tard, ce dernier subissait le supplice du feu. Dans sa rage Henri II s'était promis d'assister à l'exécution ; Dieu lui-même le lui interdit. Au cours d'un tournoi, un de ses courtisans l'atteignit à l'œil d'un coup de lance. On le transporta dans son palais, souffrant horriblement. Le mal ne fit qu'empirer ; aux douleurs physiques s'ajoutaient les remords cuisants : « Ils sont innocents », s'écriait l'infortuné souverain en songeant aux deux conseillers. « Dieu me punit de les traiter si mal ». — « Rassurez-vous, Sire », lui dit le cardinal de Lorraine, un de ces Guises qui furent le fléau de la France, « rassurez-vous ! De telles pensées ne sont que des suggestions du démon ». Tout l'art des médecins fut inutile ; au bout d'un mois Henri II expirait, laissant le trône à son fils François II, un enfant de seize ans.

Sous son règne, comme sous ceux de ses deux successeurs, le caractère politique des guerres de religion ne fit que s'accroître. Il ne saurait entrer dans notre dessein de les raconter en détail. Pour les réformés, elles sont marquées par des alternatives de succès et de revers ; à peine leur a-t-on accordé certains avantages qu'on les leur retire, d'où renouvellement continu des hostilités. Charles IX leur octroie l'édit de Janvier, suivi de l'horrible massacre de Vassy, perpétré à l'instigation du duc de Guise. Mais celui-ci ayant été assassiné à la satisfaction de Catherine de Médicis qui redoutait son ambition, la reine mère consentit à signer la paix d'Amboise, puis celle de Saint-Germain : les réformés obtenaient la liberté de conscience et l'autorisation de célébrer le culte domestique ; mais le culte

public n'était toléré que dans quelques villes et dans les maisons de la noblesse. Mais Catherine était de ces « ouvriers d'iniquité, qui parlent paix avec leur prochain, tandis que la méchanceté est dans leur cœur » (Ps. 28:3). Ces concessions n'étaient à ses yeux qu'un leurre, destiné à endormir les huguenots, afin de leur fondre dessus avec d'autant plus de succès. Elle n'avait qu'un but en vue : l'extermination de tous les réformés, jusqu'au dernier. Animée d'un esprit diabolique de dissimulation, elle travaillait à réaliser son désir en y mettant une persévérance extraordinaire, prête aussi à recourir à tous les moyens, même les plus pervers. On l'a comparée à bon droit à un requin qui suit le navire dans l'attente de sa proie, que la mer soit calme ou qu'elle soit agitée. Le royaume était en effet divisé en deux camps, égaux en apparence et irréconciliables. Malgré plusieurs campagnes, les catholiques n'avaient aucune perspective de venir à bout de leurs adversaires. C'est alors que Jézabel recourut aux procédés qui lui étaient chers entre tous : la trahison et le meurtre secret. Les historiens les plus sérieux affirment sans hésitation que la raison d'État ne saurait en aucun cas être invoquée pour justifier le massacre de la Saint-Barthélemy. Rome n'avait rien à redouter pour sa suprématie, ni le roi de France pour son autorité. Il ne faut y voir qu'un acte dicté par le fanatisme, par le ressentiment que nourrissait Catherine à l'égard des enfants de Dieu.

À ses côtés se trouvent le pape Pie II et Philippe II, roi d'Espagne. Ce sont trois étrangers qui portent la responsabilité première de cette machination inique. D'autres y trempèrent, mais ils ne pouvaient rien faire aboutir sans la sanction royale. Le Souverain Pontife tordit les Écritures pour persuader à Charles IX qu'il se trouvait dans la même position que Saül, roi d'Israël, lorsque Samuel lui enjoignit, de la part de l'Éternel, de « détruire entièrement » Amalek (1 Sam. 15:3). Mais Saül désobéit à l'ordre divin et il lui en coûta son trône et sa vie. Charles IX comprit l'allusion et consentit à ce que l'on exterminât tous les huguenots, afin qu'il n'en restât pas un seul pour lui reprocher son forfait.

Grâce au traité de Saint-Germain, les réformés jouissaient de quelque repos. Catherine et ses suppôts en profitèrent pour ourdir mieux leur complot. Attirer à Paris les chefs huguenots, les combler de caresses, pour les massacrer tous à la fois, voilà le plan infernal déjà conçu en 1564 et différé jusqu'au moment propice. Le vieux chancelier Michel de L'Hôpital soupçonna, puis eut la certitude de ce qui se tramait contre les réformés. Retiré des affaires avec le sentiment de son impuissance à faire naître une paix durable, il supplia la cour de ne pas étouffer la voix de la justice et de la clémence. Mais Coligny, trop droit pour croire à une infraction au traité de paix et à de vils guet-apens, se laissa émouvoir par l'accueil affectueux que lui fit le roi, en l'appelant son père. Charles IX lui promit de réparer certains torts qu'avaient subis des réformés de la part de catholiques trop zélés.

Pour mieux donner créance à ses allures hypocrites, Catherine de Médicis mit tout en œuvre pour amener le mariage de sa fille Marguerite avec Henri de Navarre, plus tard roi de France sous le nom de Henri IV et fils de Jeanne d'Albret. Celle-ci, douée d'un caractère ferme et décidé, avait fait profession publique de sa conversion et, grâce à elle, les pratiques catholiques furent abolies en Navarre. Si l'on considère que ce petit royaume se trouvait sur les flancs des Pyrénées, entre la France et l'Espagne, deux puissances entièrement dévouées au pape, on conviendra que Jeanne montra là un beau courage, en même temps qu'une admirable confiance en Celui auquel elle voulait rendre témoignage envers et contre tout. Malgré les menaces terribles qu'on lui adressa, elle n'en persévéra pas moins dans la voie où elle était entrée si résolument. Pendant douze ans le Seigneur la protégea puissamment et elle mit ce temps à profit pour faire traduire et publier la Bible dans le dialecte du pays ; elle créa des écoles, étudia les lois comme un juriste et améliora de façon très intelligente le bien-être de ses sujets. Quoique à regret, elle donna son consentement au mariage projeté. À cet effet elle rendit visite à la cour de France qui résidait alors à Blois. Le roi et sa mère lui prodiguèrent toutes les marques de l'amitié et l'engagèrent à prolonger son séjour auprès d'eux. Mais Jeanne s'y refusa ; elle devait, disait-elle, se rendre encore à Paris. Après quelques jours elle tomba malade de façon très mystérieuse, infectée, à ce qu'on croit, par des gants empoisonnés que lui avait remis un certain maître René, parfumeur florentin, mais connu surtout comme l'empoisonneur de la reine. Au bout de cinq jours Jeanne d'Albret s'endormit paisiblement dans le Seigneur, sans la moindre parole de reproche à l'adresse de ses meurtriers.

Le mariage fut célébré le 18 août 1572 au milieu de fêtes splendides qui durèrent plusieurs jours et auxquelles participèrent tous les princes huguenots. Personne n'éprouvait la moindre anxiété. On pensait que cette union mettrait fin aux troubles qui avaient ensanglanté le pays ; elle semblait inaugurer une ère de paix et de prospérité sans pareille. Or c'est au cours de ces réjouissances que se tint au Louvre un conseil secret dans lequel on arrêta dans ses moindres détails le plan du massacre projeté.

Le 22 août Coligny sortait du Louvre. Il ignorait qu'on venait de mettre sa tête à prix : cinquante mille couronnes, telle était la récompense que toucherait le meurtrier. Chemin faisant, l'amiral lisait une requête d'un de ses frères dans la foi et allait s'occuper de la meilleure voie à suivre pour y répondre. Tout à coup, près de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, une balle atteignit Coligny au bras gauche et lui fracassa un doigt. L'assassin réussit à prendre la fuite. On transporta l'amiral chez lui et les seigneurs protestants accoururent à son chevet. « Voilà », leur dit le vieillard, « le fruit de cette belle réconciliation dont le roi s'est porté garant ». Malgré l'opposition de sa mère, Charles IX se rendit aussi auprès de l'illustre blessé. « Mon père », lui dit-il, « je vous tiens pour un des plus grands capitaines de mon royaume. Calmez-vous. Ne songez qu'à vous guérir ; j'aurai soin de tout. Vous endurez la blessure et moi j'en aurai toujours la peine ».

Deux jours plus tard, le 24 août 1572, entre deux et trois heures du matin, jour de la Saint-Barthélemy, on entendit tout à coup sonner la cloche de cette même église de Saint-Germain l'Auxerrois, qui se trouve vis-à-vis du Louvre. À peine les premiers coups eurent-ils retenti qu'une violente fusillade éclata dans les rues. Charles IX témoigna une vive agitation ; la sueur froide perlait sur son front. Soudain il se leva et fit appeler le duc de Guise pour lui ordonner de ne rien précipiter. Mais c'était trop tard. Catherine de Médicis, qui redoutait l'inconstance de son fils, avait enjoint d'avancer l'heure fixée pour le début de la tuerie. Et bientôt, au bruit de toutes les cloches de la ville, maintenant mises en branle, se mêlaient les hurlements de rage, les imprécations des meurtriers, puis les cris de douleur et d'effroi des infortunées victimes, surprises dans leur sommeil et froidement égorgées dans leurs lits. Pour se faire reconnaître les assassins portaient un brassard blanc. Bientôt le sang ruissela dans toutes les rues.

L'amiral de Coligny devina bien vite ce que se passait. Il ne doutait pas qu'on n'en voulût à lui plus qu'à tous les autres huguenots, car il connaissait la haine invétérée que lui portait le duc de Guise. Il ne se trompait pas. Une troupe furieuse envahit sa demeure, dirigée par un serviteur du duc, et pénétra dans la chambre où l'amiral reposait. Sans autre avertissement, le soudard plongea un épéu dans la poitrine du vieillard, puis jeta son corps par la fenêtre. Guise le reconnut et le repoussa d'un coup de pied. Seize ans plus tard, le même Henri de Guise tombait à son tour sous le poignard d'un assassin aux ordres du roi Henri III. Quand celui-ci vit le cadavre, il lui donna un coup de pied en pleine figure. Telle est la justice rétributive de Dieu !

Au cours de la même nuit, sous le couvert de la religion, on égorga cinq cents membres de la haute noblesse protestante. Ils habitaient presque tous le même quartier de Paris et le duc de Guise se l'était spécialement réservé. « Plus l'herbe est épaisse, plus la faux y mord », voilà le mot d'ordre donné à la farouche soldatesque.

Henri de Navarre et Condé, fils du célèbre Condé, tué à Jarnac, logeaient au Louvre. Le roi les manda devant lui et les accabla d'injures. « Je ne veux », leur dit-il, « qu'une religion dans mon royaume. Mort ou messe ! Choisissez ! » Henri fut conduit dans la chapelle du palais. Condé déclara que sa liberté, sa vie étaient à la merci du roi, mais que nulle menace, nul supplice ne le feraient aller à la messe, dût-il périr. Charles le relâcha, en affirmant qu'il aurait la tête tranchée dans les huit jours, s'il ne se ravisaient pas. Quelques seigneurs protestants s'étaient réfugiés au Louvre, sous la sauvegarde du roi de Navarre. Ils furent sommés, l'un après

l'autre, de descendre dans la cour et là, sous les yeux même du roi, les gardes les taillèrent en pièces jusqu'au dernier. L'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier : « Est-ce là cette parole que le roi nous a donnée ? Que Dieu venge un jour cette perfidie et cette cruauté odieuses ! ». La réponse vint deux cent vingt ans plus tard avec la mort de Louis XVI.

Les annales du monde entier renferment peu de scènes aussi ignobles que celle de la Saint-Barthélemy. Les passions les plus basses, le fanatisme le plus froid et le plus atroce s'y étalent dans toute leur horreur. « C'était être huguenot », dit Mézeray, « que d'avoir de l'argent, ou des charges enviées, ou des ennemis vindicatifs, ou des héritiers affamés ». Le massacre s'étendit à toute la France ; des milliers d'innocents périrent, à Lyon en particulier, où les réformés étaient nombreux. Comme le procureur du roi enjoignait au bourreau de remplir son office, celui-ci répondit : « Je ne prête mon ministère que pour l'exécution des arrêts des juges, et non pour assassiner des innocents ». Même réponse de la part des soldats de la citadelle « Ce que vous nous demandez est contre l'honneur nous ne sommes pas des assassins. Quel mal ont donc fait ces malheureux qu'on veut que nous égorgions ? ». On alla jusqu'à ouvrir les portes des prisons et à massacrer sans autre ceux qu'on y trouvait. Les cadavres étaient jetés dans le Rhône qui en vint à rouler des flots rougis de sang ; pendant longtemps les riverains ne voulurent ni toucher aux poissons du fleuve, ni faire usage de son eau.

Quelques gouverneurs de provinces refusèrent d'obtempérer aux ordres féroces qu'ils reçurent. Il convient de citer aussi l'évêque de Lisieux, Jean Hennuyer, qui en fit autant. « Je m'opposerai toujours de toutes mes forces à une action pareille », déclara-t-il nettement au lieutenant royal. « Je suis le pasteur de Lisieux et ces gens que vous voulez me faire tuer sont des brebis de mon troupeau. Si elles se sont égarées hors du bercail de l'Église romaine, j'ai le devoir de les épargner, pour les y faire rentrer, si possible. Je n'ai jamais lu dans l'Évangile que le berger doit laisser verser le sang de son troupeau. Au contraire, j'y lis qu'il doit verser son sang, donner même sa vie pour elles ». Sur la demande du lieutenant royal, l'évêque confirma ces paroles par écrit.

Les appréciations sur le nombre des victimes varient beaucoup. À Paris on en a compté de 2000 à 4000 ; c'est Brantôme qui dit que Charles IX aurait pu voir quatre mille cadavres flotter sur la Seine. Dans un registre des comptes de la ville de Paris, un poste indique la somme payée aux fossoyeurs du cimetière des Innocents pour avoir enterré 1100 corps, échoués sur la rive du fleuve à Chaillot, à Auteuil et à Saint-Cloud. « Il est probable », ajoute le greffier, « que beaucoup d'autres furent entraînés plus loin. On est loin de les avoir tous jetés à la Seine ». En province les chiffres les plus modérés annoncent 70000 morts. Si l'on y ajoute tous ceux qui périrent de misère, de faim, de douleur, les vieillards, les enfants abandonnés, les femmes sans abri, on arrive à un total bien plus considérable.

La nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy produisit une profonde impression dans l'Europe entière. Tandis que les États protestants flétrissaient l'horrible attentat, Rome était au comble de la joie. Le pape Grégoire XIII connaissait les projets de Charles IX et attendait impatiemment des nouvelles. Enfin un messenger arriva de Paris, portant une lettre du nonce, datée du 24 août : « Tout s'est bien passé à Paris ; on va en faire de même dans tout le royaume ». Le messenger reçut une gratification de mille pièces d'or. Le canon tonna au château Saint-Ange ; on chanta à Saint-Pierre un Te Deum solennel et le pape fit frapper une médaille, portant d'un côté son effigie et de l'autre l'ange exterminateur, immolant les hérétiques. Le roi d'Espagne, Philippe II, dont on connaît le caractère sombre, rit pour la première fois de sa vie, dit-on, quand on l'informa du massacre et ne put trouver d'éloges assez forts pour le jeune roi et sa mère.

L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, Genève surtout, virent arriver une multitude de fugitifs éperdus, à demi-morts. Vainement les agents français tentèrent d'accréditer auprès des cours protestantes la fable d'un complot ourdi par Coligny. L'audience donnée à ce sujet par Élisabeth, reine d'Angleterre, fut empreinte d'une tristesse lugubre ; toute la cour portait de longs vêtements de deuil. L'ambassadeur dut passer parmi les courtisans sans que personne le saluât ; il ne put balbutier son odieuse apologie et se retira consterné, en s'écriant avec amertume qu'il avait honte de porter le nom de Français. À Genève on institua un jour solennel de jeûne et de prières. En Écosse le vieux Knox, empruntant le langage des prophètes, s'écria du haut de la chaire : « La sentence est prononcée contre ce meurtrier, le roi de France ; la vengeance de Dieu ne se retirera pas de sa maison ; son nom sera en exécration à la postérité ».

Ces paroles se réalisèrent. Le remords ne tarda pas à envahir l'âme de Charles IX. La nuit il entendait des hurlements sinistres dans le ciel au-dessus de son palais. À tous moments, « aussi bien veillant que dormant », il lui semblait voir « ces corps massacrés, les faces hideuses et couvertes de sang ». Il cherchait à s'étourdir, à se briser de fatigue ; il restait à cheval douze et quatorze heures consécutives. « Ses regards », écrivait un ambassadeur, « sont devenus sombres. Dans ses entretiens et ses audiences, il ne regarde pas en face celui qui lui adresse la parole ; il baisse la tête, ferme les yeux, puis il les ouvre tout à coup, et comme s'il souffrait de ce mouvement, il les referme avec non moins de vivacité ». Il expira moins de deux ans après le massacre, atteint d'une maladie étrange qui amenait son sang à s'écouler lentement par tous les pores. Mais, sans confiance aucune dans son entourage, il se figurait que sa mère avait été cause de sa maladie, en lui faisant administrer un poison. Dieu permit que, sur son lit de mort, ce roi, qui avait voulu que pas un réformé ne restât en vie, fût soigné par sa vieille nourrice et un médecin, huguenots l'un et l'autre. La veille de sa mort, la nourrice se trouvait seule à son chevet. Elle entendit le malheureux qui soupirait et pleurait. Elle s'approcha doucement. « Ah ! ma nourrice, ma mie », lui dit-il, « que de sang et que de meurtres ! Ah ! que j'ai eu un méchant conseil ! Ô mon Dieu, pardonne-les-moi et me fais miséricorde, s'il te plaît ! »

Tous les auteurs directement responsables de la Saint-Barthélemy moururent de mort violente, à une exception près, la reine mère. Mais elle vécut assez longtemps pour voir échouer lamentablement tous les projets qu'elle avait conçus. Le cardinal de Lorraine fut assassiné en prison et Henri III, le dernier rejeton de la famille, tomba sous le poignard d'un meurtrier, comme Knox l'avait prédit.

Ce roi se montra encore plus incapable que ses frères. Sous son règne les guerres de religion continuèrent à sévir, si bien que la France souffrait horriblement et payait cher l'acharnement de ses souverains contre les enfants de Dieu. Au dire d'un contemporain, « les fermes et quasi tous les villages étaient inhabités et déserts ». Les paysans cessaient même de labourer ; affamés, ils se soulevaient. Les routes étaient effondrées, les ponts coupés. Dans les villes toute industrie et tout commerce avaient péri.

Henri IV, roi de Navarre, qui succéda à son cousin, Henri III, mit tout en œuvre pour réparer ces maux. Ce fut un des plus grands monarques des temps modernes. Élevé dans la religion réformée, comme on l'a vu, il manqua malheureusement de la force de caractère nécessaire pour rester fidèle aux enseignements qu'il avait reçus de sa mère et crut agir pour le bien de la France en embrassant le catholicisme, estimant fâcheux pour le pays que le roi professât une religion autre que celle de la majorité de ses sujets. Son cœur sans doute ne fut jamais franchement catholique. Mais ses convictions n'étaient pas bien arrêtées ni bien profondes. Ami du plaisir, il supportait avec peine l'austérité du régime calviniste. Son âme n'était pas assez élevée pour sacrifier ses intérêts à ses croyances et sa conscience trop accommodante pour ne pas concilier les uns avec les autres. Il méprisa l'exhortation : « Tiens ferme ce que tu as » (Apoc. 3:11).

Le roi n'oublia cependant pas ses anciens coreligionnaires. Tout en cherchant à pacifier le royaume, il ne voulait pas le faire à tout prix, estimant que chacun des partis en présence devait tolérer les autres. C'est dans cet esprit qu'il promulgua, en 1598, le célèbre Édit de Nantes, le premier acte par lequel les réformés reçurent enfin la reconnaissance légale de leur existence. En voici les principales dispositions :

Ils obtenaient la liberté de conscience, c'est-à-dire le droit, élémentaire pour nous, mais qui ne l'était pas au 16<sup>e</sup> siècle, de croire selon leur conviction personnelle, sans être astreints au même culte que le souverain et le reste de la population.

Ils pouvaient pratiquer librement leur culte dans les châteaux des seigneurs haut justiciers et dans une ville par bailliage. C'était là une liberté bien limitée. Les seigneurs haut-justiciers étaient ceux qui avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets ; le roi, qui prétendait que cette prérogative devait lui appartenir à lui seul, cherchait à diminuer leur nombre. Puis dans les bailliages souvent très étendus, pour beaucoup de personnes, il fallait un déplacement considérable pour se rendre dans la seule localité où le culte était autorisé. Néanmoins les réformés ne pouvaient qu'éprouver une vive reconnaissance envers Dieu de ce que le principe au moins du culte collectif fût admis.

Les réformés recevaient le droit d'exercer des charges publiques, la magistrature entre autres. On rendait ainsi hommage à l'intégrité généralement reconnue de la plupart d'entre eux ; leur influence allait s'étendre aussi.

Enfin ils recevaient une centaine de villes, dites « places de sûreté », où ils pouvaient se réfugier en cas de troubles et tenir même tête aux troupes qu'on enverrait contre eux, avantage considérable, mais qui ne manqua pas de se retourner à leur désavantage. En effet la résistance qu'ils purent ainsi opposer aux ordres royaux risquait de les faire taxer d'insubordination du moment qu'ils pouvaient résister à l'autorité légalement et à main armée.

Néanmoins l'Édit de Nantes marque pour les réformés une accalmie bienfaisante. Dieu leur accorda de la sorte une période de repos, au cours de laquelle ils purent se ressaisir et affermir leur foi. La situation qui leur était ainsi faite leur permit également d'acquiescer à une belle prospérité matérielle. L'ennemi se tenait aux aguets et, moins d'un siècle plus tard, il trouva là un prétexte pour déchaîner à nouveau contre eux des persécutions terribles.

#### **9.4 Les Réformés en France aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles**

Les réformés ne jouirent pas longtemps en plein de l'Édit de Nantes. Sous Louis XIII, fils et successeur de Henri IV, ils eurent affaire au cardinal de Richelieu, chef du Conseil du roi, qui avait assigné à sa politique la ligne directive suivante : assurer l'autorité royale en annulant les privilèges de quiconque prétendait y résister. Or ces adversaires, que Richelieu ne nommait pas, étaient les nobles et les protestants. Ces derniers, en effet, constituaient un véritable État dans l'État grâce à leurs villes de sûreté où ils pouvaient concentrer des forces militaires, et au droit qu'ils avaient de se réunir en assemblées provinciales et nationales. Inquiets au sujet des intentions du cardinal, au lieu de compter sur la puissance de Dieu pour leur aider, et oubliant que la Bible prescrit la soumission aux autorités, les réformés prirent les armes pour résister à une attaque éventuelle. Ils avaient choisi la Rochelle comme centre de leurs opérations. Richelieu assiégea la place et s'en empara malgré l'héroïque résistance des rebelles. Peu après il leur octroya la Grâce d'Alais, titre significatif, qui prouvait qu'il ne s'agissait plus d'un traité, comme on en avait conclu précédemment, ni d'une négociation de puissance à puissance. Les protestants rentraient dans le droit commun et perdaient par conséquent tous ceux des privilèges concédés par l'Édit de Nantes, qui leur avaient permis de constituer un parti politique. En revanche, la liberté de culte et l'égalité absolue avec les catholiques leur étaient garanties. Richelieu estimait en effet que « la religion ne se sème pas avec le sang » et tenait « pour absolument condamnable la contrainte religieuse ». Il est frappant de voir le Seigneur agir de façon si évidente dans le cœur de ce haut dignitaire de l'Église, qui, toute sa vie durant, s'opposa formellement à toute violence et força ses coreligionnaires intolérants à respecter la liberté de conscience de leurs compatriotes.

Louis XIV adopta une tactique fort différente. Il dut reconnaître que les protestants n'avaient pris aucune part quelconque aux troubles de la Fronde, qui éclatèrent pendant sa minorité, mais qu'ils s'étaient comportés en sujets parfaitement loyaux. Il rendit même publiquement hommage à leur fidélité. Cependant, dès le début de son règne, animé du même désir que Richelieu, d'amener « l'unité dans ses États », il affirma sa ferme volonté de faire rentrer dans l'Église catholique les douze cent mille protestants du royaume. Point de « rigueur » ; application stricte de l'édit de Nantes, mais « rien au-delà » ; « en renfermer même l'exécution dans les plus étroites limites que la justice et la bienséance pouvaient permettre ». Ce sont les propres paroles du roi. Quant aux grâces, aux faveurs « qui dépendaient de lui seul », aucune.

Tout rigide qu'il fût, ce système pouvait se supporter ; il accordait davantage aux protestants français qu'à ceux qui habitaient tous les autres pays catholiques de l'Europe. Mais c'en était beaucoup trop aux yeux du clergé, docile serviteur de la haine pontificale vis-à-vis du témoignage chrétien selon la parole de Dieu. Il déclarait ouvertement que l'édit de Nantes était « le plus mauvais par lequel était permise la liberté de conscience à chacun, qui est la pire chose du monde ». Elle passait pour « un précipice creusé devant les pieds, comme un piège préparé à la simplicité des humains et comme une porte ouverte au libertinage ». Et le clergé ajoutait que « la destruction de l'hérésie est notre unique affaire ». Contradiction formelle avec les mots de Jean 4:24 : « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ». Les Jésuites prirent en mains la direction du mouvement. Ils se donnèrent pour but d'exercer une influence toujours plus marquée sur l'esprit du jeune roi ; mais, trop habiles pour lui conseiller d'abolir l'édit d'un seul trait de plume, puisque Henri IV l'avait concédé à perpétuité, ils entreprirent de l' « interpréter », tout en engageant le souverain à en respecter, disaient-ils, la lettre. Combien est vraie l'affirmation que la lettre tue, mais l'esprit vivifie ! Les Jésuites le savaient mieux que personne.

L'application de cette méthode aboutit à une persécution de vingt-cinq ans, avant d'en venir à la suppression définitive de la Réforme. On se mit à interdire aux protestants tout ce que l'édit ne leur garantissait pas en termes exprès. Il ne disait pas, par exemple, qu'ils pourraient enterrer leurs morts quand et comme ils le voudraient ; assister aux mariages et aux baptêmes en tel nombre qui leur plairait ; entrer comme apprentis dans toute corporation, etc. Des ordonnances royales, inspirées par les ennemis des réformés, défendirent donc qu'aucun enterrement protestant eût lieu après six heures du matin ou avant six heures du soir ; que le cortège comptât plus de trente personnes ; que, pour un mariage ou un baptême, plus de douze protestants fussent présents. On démolit les temples élevés postérieurement à l'édit ; on dut borner l'enseignement, dans les écoles protestantes, à la lecture et l'écriture.

Ces mesures laissaient prévoir que d'autres suivraient, de plus en plus rigoureuses. Les protestants résolurent donc de s'adresser directement au roi et de lui représenter à quel point leurs inquiétudes se légitimaient ; il y avait lieu de lui rappeler aussi la fidélité qu'il devait à la parole donnée par son grand père. Le vénérable pasteur Du Bosc de Rouen fut chargé de parler au nom des membres de la délégation. Voici la péroraison de son émouvant discours : « On nous ôte nos temples ; on nous exclut des métiers ; on nous prive des moyens de vivre et il n'y a plus personne de notre religion qui ne songe à la retraite (à s'exiler). Si donc votre Majesté songe à frapper un dernier coup, chacun tâchera à se sauver ; ce ne sera plus qu'une débandade générale. Je proteste saintement en votre présence que je dis la vérité comme elle est. Au nom de Dieu, Sire, écoutez en cette occasion nos gémissements et nos plaintes. Écoutez le dernier soupir de la liberté mourante ». Lorsque la délégation se fut retirée, Louis XIV se contenta de dire : « Jamais je n'avais entendu si bien parler ». Mais il ne changea rien à son attitude vis-à-vis de ses infortunés sujets.

La conduite privée du roi donnait lieu à de tels reproches que l'opinion publique s'en émouvait ; c'était un scandale public. C'est alors que ses confesseurs, les pères jésuites Letellier et Lachaise, ainsi que Mme de Maintenon, lui persuadèrent qu'il effacerait la déplorable impression produite par ses liaisons criminelles en convertissant au catholicisme les huguenots. Dès lors l'édit de Nantes se



trouva révoqué en fait, avant de l'être officiellement cinq ans plus tard. Complètement enlacé dans les pièges de Satan, le roi prêta une oreille complaisante à ses mauvais conseillers et promulgua des mesures bien plus graves que celles mentionnées plus haut.

Les enfants protestants furent autorisés à se convertir au catholicisme, malgré leurs parents, dès l'âge de sept ans, « âge auquel ils sont incapables de raison et de choix », disait cyniquement l'ordonnance. On devine sans peine combien il était aisé d'amener ces jeunes enfants à admettre et à promettre tout ce qu'on leur proposait. Ces nouveaux convertis étaient libres de quitter leur famille, s'ils le voulaient, en exigeant de leurs parents une pension. Successivement on interdit aux protestants toutes les fonctions publiques, puis toutes les carrières libérales. Ils ne purent acheter aucun office ; ils ne purent être ni avocats ni médecins. À peine leur laissait-on l'industrie et le commerce ; ils s'y jetèrent en foule et prospérèrent.

À côté de ces mesures de rigueur on essaya de la corruption en créant une caisse de conversions ; quelques centaines de malheureux abjurèrent pour six francs par tête. On leur accorda comme récompense l'exemption d'impôts. Mais la très grande masse des réformés restait inébranlablement ferme dans sa foi ; la puissance du Seigneur se manifestait de manière éclatante dans leur infirmité.

Pour hâter les conversions, on imagina les horribles dragonnades, menées par les « missionnaires bottés ». C'étaient tout simplement en effet des soldats, des dragons, qu'on logeait chez les protestants. L'armée se recrutait alors dans la lie de la population. Ces dragons se conduisirent comme en pays conquis, saccageant les maisons, torturant les habitants ; dans certains cas, par exemple, battant du tambour jour et nuit, pour priver de sommeil leurs malheureuses victimes. Ce système ne réussit que trop bien : le nombre des abjurations augmenta si rapidement qu'on put faire croire au roi qu'il ne restait plus, en France que « quelques centaines d'obstinés », ignoble mensonge, car les huguenots demeurés fidèles au Seigneur étaient infiniment plus nombreux que ceux qui avaient apostasié. Dans ces conditions, déclarait-on, l'édit de Nantes n'avait plus sa raison d'être et, le 18 octobre 1685, Louis XIV en signait la révocation. Les protestants non encore convertis ne seraient inquiétés en aucune façon ; mais ils encouraient la peine des galères s'ils essayaient d'émigrer, et leurs enfants seraient élevés dans la foi catholique. Tous les temples devaient être détruits et les pasteurs expulsés.

Il va de soi que le clergé accueillit cet acte infâme avec des transports de joie, de même que la presque unanimité de la nation, à laquelle on n'avait cessé d'insuffler des sentiments de jalousie à l'égard des réformés dont la prospérité matérielle était notoire. Les plus grands écrivains : Bossuet, Racine, La Bruyère, Fénelon, n'eurent qu'une voix pour célébrer l'événement ; Mme de Sévigné écrivait : « C'est la plus grande et la plus belle chose qui ait jamais été imaginée et exécutée ».

Deux hommes de marque blâmèrent nettement la révocation. L'historien Saint-Simon, dont on ne publia les Mémoires que très longtemps après sa mort, tellement il portait des jugements sévères sur Louis XIV et sa cour, avait osé écrire cette phrase cinglante au sujet de l'événement : « Le roi n'entendait autour de lui que des éloges et il avalait à longs traits ce poison ». Vauban, le célèbre ingénieur militaire, déplorait, lui aussi amèrement, la révocation, en se plaçant, il est vrai, au point de vue strictement stratégique. « Elle amena », écrivit-il, « la désertion de cent mille Français, la sortie de soixante millions de francs, la ruine du commerce ; les flottes ennemies furent grossies de neuf mille matelots, les meilleurs du royaume, leurs armées de six cents officiers et de douze mille soldats, plus aguerris que les leurs ». Vauban disait encore : « Les rois sont bien maîtres des vies et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions, parce que les sentiments intérieurs sont hors de leur puissance ».

La plupart des protestants qui avaient abjuré ne le firent qu'avec le secret espoir que l'orage passerait et que le temps reviendrait de la liberté religieuse. Quand la révocation leur eut démontré combien cette perspective était vaine, un grand nombre retrouvèrent leur confiance en Dieu et leur courage, qui fut admirable. Malgré la surveillance étroite aux frontières et sur les côtes, ils partirent par milliers. Deux cent mille au moins, peut-être bien davantage, renoncèrent à tout, fortune, foyer, patrie, risquèrent leur liberté, leur vie, pour leur foi. Des hommes capables de pareils sacrifices et de pareille énergie, formaient une élite dont la disparition affaiblit singulièrement la France et enrichit proportionnellement les pays qui leur donnèrent asile. C'est pour ce motif que Colbert, bien plus clairvoyant que le roi aveuglé par sa passion, s'était prononcé catégoriquement contre la révocation. Mais les concurrents des protestants les voyaient de mauvais œil, parce qu'ils se donnaient tout entiers à leur travail, n'étant pas, comme les catholiques, entravés à chaque instant par le chômage obligatoire lors des fêtes d'Église. L'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne accueillirent les malheureux réfugiés avec un empressement digne de tout éloge. Plus de vingt mille d'entre eux se fixèrent dans le Brandebourg, centre de la Prusse actuelle, vrai désert de sable qu'ils surent mettre en valeur et fertiliser. On raconte que, plus tard, le grand électeur de Brandebourg recevait un jour l'ambassadeur de France ; celui-ci lui demanda de la part de Louis XIV ce que son maître pourrait faire pour lui être agréable : « Une seconde révocation de l'édit de Nantes », aurait rétorqué l'électeur en ricanant. En revanche, certaines régions de la France : la Touraine, le Lyonnais, le Poitou périclitèrent fortement et plusieurs industries furent gravement atteintes. La révocation excita en Europe la haine de tous les États protestants contre la France. On peut dire à coup sûr qu'elle fut, dans la main de Dieu, la cause principale de déchéance de la France pendant la seconde partie du règne de Louis XIV. « C'est une abomination pour les rois de faire l'iniquité ; car, par la justice, le trône est rendu ferme » (Prov. 16:12).

L'ère des persécutions se rouvrit. Elles furent terribles et pratiquées avec des raffinements de cruauté encore inconnus. Un seul exemple suffira pour les caractériser ; c'est le récit fait par une des victimes. Blanche Gamond, transférée de Grenoble à l'hôpital de Valence dont le directeur d'Hérapine, qu'on surnomma la Rapine, était si célèbre dans l'art d'opérer des conversions contraintes, que son seul nom faisait faiblir des courages, restés jusque-là inébranlables. « Le soir arrivé, la Rapine me fit venir avec celles qui n'avaient jamais changé de religion. Nous étions six en sa présence ; il y avait pour spectateurs vingt à trente papistes. Quand nous fûmes là, il nous fit mettre toutes en rang devant lui et s'adressa à nous en disant : « Vous êtes des opiniâtres et des rebelles au roi et à Dieu ; mais je veux que vous changiez, ou vous crèverez sous les coups. Je vous ferai bien céder, race maudite de vipères, à coups de nerf de bœuf, car je sais mon métier. Vous ferez la balayure de l'hôpital ; vous balayerez depuis le matin jusqu'au soir, et si vous manquez, vous aurez cent coups de bâton. Après cela je vous ferai mettre au cachot, où vous mourrez de faim ; mais, afin que vous languissiez plus longtemps, vous n'aurez qu'un peu de pain et d'eau. Dans trente ou quarante jours au plus, vous serez mortes ; puis on vous jettera à la voirie et le roi sera défait d'un méchant sujet, malheureuse en cette vie, damnée dans l'autre. Comptez là-dessus ». Plus d'une fois, Blanche Gamond faillit succomber sous ces traitements atroces. Un jour, en particulier, la Rapine, exaspéré de sa résistance et de sa fermeté, comme elle le raconte elle-même, écumant de colère, l'ayant fait mettre à genoux et l'accablant des plus outrageantes épithètes, enjoignit aux filles de service de lui donner les étrivières. Six de ces cruelles mégères, trop bien dressées à cet emploi, armées chacune d'un paquet de verges d'osier, longues d'une aune, l'ayant déshabillée jusqu'à la ceinture, l'attachèrent à une poutre de manière qu'elle était pendue par les bras, et la fouettèrent jusqu'au sang, en lui disant avec moquerie : « Maintenant, prie ton Dieu ! » Le Seigneur répondit en effet aux supplications de sa faible, mais indomptable servante, et la libéra des mains de son tortionnaire.

D'autre part, les montagnards des Cévennes, poussés à bout, prirent les armes pour défendre leur religion. On les appela les Camisards, parce que, pour se reconnaître, ils portaient une longue chemise blanche par-dessus leurs vêtements. Malheureusement ils se laissèrent aller à bien des excès regrettables ; ils eurent leurs prophètes, leurs inspirés qui enflammaient leur ardeur, leur donnaient même des avis qu'ils tenaient pour célestes, car ils prétendaient avoir des visions. Leur chef, Cavalier, jeune homme enthousiaste, avait reçu à Genève une certaine instruction. Le soulèvement dura deux ans (1702-1704) ; il retint les meilleures troupes

de Louis XIV et l'un de ses maréchaux les plus distingués, Villars, rendant ainsi un service signalé aux ennemis de la France. On ne peut que blâmer les Camisards d'avoir souvent dépassé la juste mesure, mais ils se comportèrent néanmoins en valeureux témoins du Seigneur, très convaincus, très sincères.

Au 18<sup>e</sup> siècle un certain nombre des exilés rentrèrent, mais la persécution guettait toujours les protestants. Leurs assemblées étaient interdites sous peine de prison ou des galères, et de mort pour les pasteurs. Ils durent se rencontrer dans la solitude des forêts ou dans les montagnes et les cavernes. Ce fut le cas surtout des habitants des Cévennes et on a donné à leurs groupements le nom d'Église du Désert. Une héroïne de ces temps périlleux pour les enfants de Dieu fut Marie Durand, dont le nom est très connu. Enfermée à 15 ans dans la tour de Constance à Aigues-Mortes en 1730, elle n'en sortit qu'avec sa chevelure toute blanchie par 38 ans de captivité et les souffrances qu'elle endura. On voit encore, sur le dallage de la pièce où elle était retenue captive, gravé de sa propre main dans la pierre, ce seul mot : « Résister ! » C'est le résumé, d'une éloquence grandiose dans sa brièveté, de tout ce qu'endurèrent les martyrs de France.

Deux hommes se firent remarquer par leur dévouement à ces assemblées de fidèles : Antoine Court et Paul Rabaut.

Antoine Court, élevé par une mère pieuse, car il avait perdu son père de bonne heure, s'attacha, très jeune encore, à l'un des prédicants qui étaient restés dans son pays natal, le Vivarais. Il suivait les réunions nocturnes avec assiduité et y prit souvent la parole. Les privations qu'il eut à endurer, les dangers qu'il courut, le firent tomber dangereusement malade. Retenu longtemps dans sa chambre, il eut le temps de réfléchir, de se mûrir. Lorsqu'il put enfin reprendre de l'activité, ce fut pour se consacrer de toute son âme au service de ses frères dans le Seigneur. Sous son influence, les protestants résolurent d'opposer à la persécution, désormais, non plus la résistance armée, mais la foi et la patience, en un mot de compter uniquement sur le Seigneur, afin de recevoir de lui la direction sur le chemin à suivre. On décida aussi d'interdire aux femmes de prendre la parole dans les assemblées, selon 1 Cor. 14:34, de faire comprendre aux illuminés, qui prétendaient recevoir d'en haut des révélations spéciales, que ceci non plus n'était pas conforme à l'enseignement scripturaire ; on leur enjoignit donc de se taire et d'écouter ceux de leurs frères que leur âge et leur expérience qualifiaient pour ce service. Enfin Court crut voir la nécessité de créer une école pastorale, pour former des ministres versés dans la connaissance de la Parole de Dieu et aptes à enseigner les autres. Ce séminaire ne pouvait pas exister en France ; le clergé, averti, l'aurait fait fermer sans délai. Il s'ouvrit donc à Lausanne (\*) et fournit à l'Église du Désert plus d'une centaine de pasteurs. Antoine Court caractérisa ainsi ce qu'il appelait l'esprit du Désert : « Ce doit être avant tout un esprit de sanctification, de marche constante dans la dépendance de Dieu, de renoncement à soi, un esprit de prière, de réflexion, de grande sagesse, puisée à la seule source où on la trouve, auprès du Seigneur lui-même, un esprit de martyr qui, nous apprenant à mourir tous les jours à nous-mêmes, nous dispose à perdre courageusement la vie dans les tourments ou sur un gibet, si telle est la volonté de Dieu ». Les élèves d'Antoine Court eurent à supporter un redoublement de violence de 1750 à 1760, mais le Seigneur les fortifia et leur accorda la faveur de ne pas faiblir devant le danger.

(\*) On a des raisons de croire que le siège du Séminaire de Lausanne était à la Cité, dans une maison en face du portail de la cathédrale, au haut des Escaliers du Marché. Une inscription commémorative y a été apposée. La maison en question est aujourd'hui incorporée à la Faculté des Lettres de l'Université.

Paul Rabaut, le plus connu d'entre eux, exerça, pendant un demi-siècle, un ministère très apprécié et fidèle. Il gagna l'affection de tous et leur estime par son dévouement, mais aussi par la sagesse qui le caractérisait ; c'était vraiment cette « sagesse d'en haut... paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde » (Jac. 3:17). Rabaut eut beaucoup à souffrir. Le sang des martyrs ne cessait de couler ; les condamnations iniques pleuvaient. Ainsi douze couples se voyaient condamnés en bloc, pour le simple fait d'avoir été unis par des pasteurs, les femmes à la prison, les hommes aux galères. Rabaut assista à la Révolution française. Il en discerna bien vite le véritable caractère. Son fils, Rabaut-Saint Étienne, se laissa élire comme député à l'Assemblée nationale et en devint même le président. Son père ne se laissa pas éblouir par cet honneur et écrivit à son fils : « Garde-toi de l'illusion. Penses-tu vraiment qu'une liberté véritable puisse sortir de cette Révolution ? La France ne sera sauvée que quand elle se donnera à Celui qui nous sauve. Et Celui qui nous a sauvés n'est ni Rousseau, ni Voltaire, ni le pape. C'est le Seigneur Jésus Christ lui-même, par son sang qui a coulé à la croix ». Prophétie qui s'accomplit bien vite, car, trois ans plus tard, le jeune Rabaut payait de sa tête son intrusion dans les affaires politiques. Son père fut jeté en prison ; relâché après la Terreur, il mourut bientôt à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il est frappant de voir, dans la France du 18<sup>e</sup> siècle, comment Dieu s'est servi, pour la réalisation de ses desseins, d'hommes qui professaient l'incrédulité la plus acharnée, parmi eux Voltaire. Il passa sa vie, il employa ses talents à lutter contre le christianisme ; son esprit diaboliquement satirique le poussa aux pires invectives contre la Bible, contre la personne du Sauveur, contre les miracles. Voltaire fut néanmoins un chaleureux défenseur de la tolérance dans tous les domaines et le prouva entre autres en prenant en main la cause d'un protestant de Toulouse, Calas, qui fut roué vif sous l'inculpation, fausse, d'avoir assassiné son propre fils. Voltaire n'eut ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il eût obtenu la révision du procès et l'entière réhabilitation de l'infortunée victime du clergé catholique. Tous les écrivains, dénommés les philosophes, soutinrent la même idée, au nom de la liberté dont chaque individu doit pouvoir jouir. Mais, poussant ce principe jusqu'à ses dernières conséquences, s'appuyant sur la seule puissance de la logique humaine, ils déclaraient hautement que l'homme étant son propre maître ne doit dépendre de rien ni de personne ; ils en faisaient le roi de l'univers. Leurs idées ont fait leur chemin d'autant plus aisément qu'ils surent les exposer sous une forme simple et séduisante. Elles s'épanouissent aujourd'hui en plein dans les pays qui, comme la Russie, ont osé nier l'existence même de Dieu, réalisant ainsi par avance une partie de l'état de choses décrit en 2 Thes. 2.

Ne voit-on pas là, en ce qui concerne la France, un châtement de Dieu sur ce royaume où la vérité brilla d'un si vif éclat, puis fut étouffée par un mouvement concerté par le gouvernement et le clergé, et auquel la nation elle-même ne prêta que trop volontiers la main ? « Ô liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » s'écria, en montant à l'échafaud, Mme Roland, une des victimes de la Révolution. Il est une liberté après laquelle toute la création soupire dans son désir d'être « affranchie de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rom. 8:21).

### **9.5 La Réforme en Suisse Romande**

Au point de vue territorial, la Suisse romande présente, au 16<sup>e</sup> siècle, un aspect complexe. Quatre évêques y possédaient de vastes domaines : celui de Sion, maître du Valais ; celui de Bâle à qui appartenait le Jura bernois ; celui de Lausanne, dont le diocèse s'étendait de la Veveyse à la Venoge et comprenait d'autres territoires encore ; enfin celui de Genève. Politiquement Neuchâtel dépendait d'un prince français.

Quant au Pays de Vaud, il était, en bonne partie, propriété de la maison de Savoie, ainsi que la moitié occidentale du canton de Fribourg. Mais Berne avait des visées sur ces belles et riches contrées. Elle les avait déjà envahies lors des guerres de Bourgogne en 1475-76 et s'était approprié les quatre « Mandements » d'Aigle (Aigle, Ollon, Bex, les Ormonts). En commun avec Fribourg, elle gouvernait les bailliages de Morat, Grandson, Orbe et Echallens. Ce premier succès n'avait point mis fin à son ambition. Ne pouvant s'étendre du côté de l'est, où Zurich et les cantons primitifs lui faisaient obstacle, elle s'assignait pour tâche de créer à ses États une

forte frontière au couchant, sur la ligne du Jura ; ainsi, du même coup, elle couvrait la Confédération contre les menaces éventuelles de la France. Par là aussi elle deviendrait maîtresse sans conteste des routes qui se réunissaient à l'extrémité inférieure du lac Léman. Il ne faut pas oublier non plus que Berne venait d'adhérer à la Réforme ; ainsi ses combats inévitables avec la Savoie allaient de pair avec la propagande religieuse. Et celle-ci se compliquait du fait de la co-propriété des « bailliages communs » avec Fribourg, aussi attachés au catholicisme que Berne l'était aux doctrines nouvelles.

Le tout premier précurseur de la Réformation à Lausanne fut un moine cordelier d'Avignon, nommé Lambert, qui prêcha devant l'évêque. Ses idées se rapprochaient de celles de Luther ; cependant il ne déplut point au prélat et aurait pu continuer ses prédications, si, impatient d'entendre Luther lui-même, il ne s'était hâté de quitter Lausanne, au grand déplaisir d'une partie de ses auditeurs, séduits par l'originalité de ses propos. Y avait-il plus que de la curiosité dans leurs cœurs ? Il est probable que, tels les Athéniens d'autrefois, ils passaient leur temps « à dire et à ouïr quelque nouvelle » (Actes 17:21). En tous cas, il ne paraît pas qu'il y ait eu, à ce moment-là, de travail profond dans leurs âmes.

Ailleurs cependant dans le Pays de Vaud le bruit se répandait de ce qui se passait en Allemagne, en France, à Zurich ; les noms de Luther, de Calvin, de Zwingli étaient dans toutes les bouches. L'agitation gagnait de proche en proche. L'autorité laïque finit par s'en émouvoir et le bailli de Vaud convoqua à Moudon les « États », en vue de prendre avis sur les « mauvaises, déloyales, fausses et hérétiques allégations et opinions de ce maudit et déloyal hérétique, Martin Luther, par lesquelles il se dit communément, ont été faits de gros esclandres et abus contre la foi chrétienne... Ont donc statué que celui qui aurait voulu soutenir et maintenir les fausses et decevables opinions devant dites, en tout ou en partie, recevra trois estrapades de corde et sera incarcéré trois jours durant ». En cas de récidive, « qu'il doit être brûlé comme faux et déloyal, avec son livre (sa Bible), si point en avait ».

Il en allait autrement dans les possessions bernoises, où les maîtres prétendaient imposer la Réforme. Mais les prédicateurs se trouvaient en présence d'une grosse difficulté du fait que presque tous ignoraient la langue française. Or, à ce moment-là même, plusieurs réfugiés arrivaient de France à Bâle, visiblement dirigés par le Seigneur, parmi eux Guillaume Farel. Berne accepta avec empressement ses offres de service et l'envoya à Aigle, où il s'établit en qualité de maître d'école, sous le pseudonyme d'Ursinus. La haute valeur de son enseignement, ses discours persuasifs dans les familles, lui gagnèrent bientôt des amis, mais produisirent aussi une vive fermentation. Le clergé et une partie de la population s'opposèrent et le bruit en vint à Berne, si bien que le Haut Conseil écrivit au lieutenant du gouverneur d'Aigle : « Touchant le prégeur (prêcher) françois qui prêche en Alioz (Aigle), bien qu'entendons qu'il est très docte et que prêche la vérité de l'Évangile, pource que n'est pas prestre, voulons que tu le fasses à cesser et désister de son prégement ». Néanmoins, quinze jours plus tard, le secrétaire du même Conseil note : « On permet à Farel de prêcher à Aigle jusqu'à ce que le coadjuteur présente un autre prestre qualifié ». Sur ces entrefaites Berne publia l'Édit de Réformation, « rejetant à jamais le joug des évêques, qui n'ont su que nous tondre et non pas nous paître », abolissant le culte des images et remplaçant la messe par « une prédication assidue de la Parole de Dieu ». Désormais Farel prêcha ouvertement dans la ville et dans les environs ; il en résulta un tumulte tel que Berne dut occuper militairement la contrée et qu'elle punit sévèrement les fauteurs de désordres.

Farel n'était pas homme à demeurer à un poste fixe. Il obtint de Leurs Excellences la permission d'annoncer l'Évangile chez tous leurs sujets et ceci l'amena successivement à Lausanne, à Morat, à Avenches, à Bienne, dans le Jura bernois, puis à Neuchâtel. À Lausanne, la présence de l'évêque entretenait une atmosphère très hostile à la Réforme. Insulté et maltraité, Farel dut s'éloigner en toute hâte. Berne en conçut un vif ressentiment et s'en plaignit à l'évêque en ces termes : « Nous avons appris avec douleur ce que vous avez fait à Maître Guillaume Farel, notre sujet. Nous ne pouvons assez nous étonner que l'évêque et sa sainte compagnie maltraitent ainsi des gens qui prêchent l'Évangile... Nous vous exhortons donc de permettre qu'on vous prêche la Parole de Dieu, de recevoir honnêtement ceux qui la prêchent, particulièrement Farel... Si on lui fait le moindre mauvais traitement, nous le sentirons comme s'il était fait à nous-mêmes. Prenez donc garde qu'on touche à un des cheveux de sa tête ».

En 1530 Farel parut pour la seconde fois à Neuchâtel, accompagné de son jeune compatriote, Antoine Froment. Après une prédication en plein air, les auditeurs détruisirent les images et les ornements d'une chapelle. Peu après, à Valangin, Farel subit les pires outrages. « Ils procédèrent furieusement contre Maître Guillaume et commencèrent de le frapper et le tirer par les cheveux ; et le traînoient en le battant dessus tête, bras, épaules et visage, tellement que son visage estoit tout en sang et qu'on ne lui connoissoit point de face d'homme. Ils le menèrent toujours battant jusque devant la chapelle et le firent s'agenouiller en lui disant : « Juif, adore ton Dieu qui est dans cette chapelle et lui dis qu'il te sauve ! » et lui frappant la tête contre la chapelle en telle sorte que le sang demeura contre icelle dite chapelle. Et il répondait toujours qu'il voulait adorer Jésus Christ, le Sauveur du monde ». Trois mois plus tard, à la suite d'une nouvelle prédication du réformateur, un auditeur s'écria : « Il faut ôter les idoles ». Là-dessus la foule se précipita vers la Collégiale et brisa toutes les images. Le fait est rappelé par une inscription encastrée dans un pilier de l'église : « 1530, le 23 octobre, fust ostée et abattue l'idolâtrie de céans par les bourgeois ».

Il vaut la peine de dire quelques mots aussi de ce qui ce passa à Orbe l'année suivante. Grâce au régime de copropriété avec Fribourg, la ville, dans sa majorité, restait catholique ; les réformés, protégés par Berne, se montraient remuants. Un d'eux, indigné d'un propos tenu du haut de la chaire par un prédicateur catholique, s'écria en pleine église « Il en a menti ! ». Il en résulta un scandale terrible : « les hommes qui étaient aux chapelles voulaient sortir pour l'assommer, comme méchant, mais ceux qui étaient les plus prochains des dites chapelles les cloyèrent (fermèrent), en sorte qu'ils ne purent sortir. Sur ce les femmes, toutes d'un vouloir et courage, allèrent où était le dit Christophe (l'interpellateur), le prirent par la barbe, la lui arrachant et lui donnant des coups tant et plus, et le dommagèrent par le visage, tant d'ongles que autrement, en telle sorte que finalement qu'il leur eût été laissé faire, il ne fût jamais sorti de la dite église, qui fût été grand profit pour le bien des bons catholiques ». Le châtelain réussit à arracher le malheureux à ces mégères et l'enferma en prison pour le mettre à l'abri. Berne délégua à Orbe des commissaires pour procéder à une enquête ; ils amenèrent Farel avec eux et lui enjoignirent de prêcher le jour de Pâques (1531). Ce fut un nouveau tumulte, pire encore que le précédent : « Il s'en alla mettre en chaire pour prêcher et lors chacun le suivit, hommes et femmes et enfants, qui tous et un chacun criaient et siffaient pour le destorber (empêcher) avec toute exclamation, l'appelant chien, mâtin, hérétique, diable, et autres injures que l'on lui disait, en sorte que l'on n'eût pas ouï Dieu tonner et n'entendaient aussi chose que il dit. Et sus cela les habitants, voyant qu'il ne se voulait désister, se commencèrent à mutiner et prendre jusques à donner des coups ». Le bailli dut conduire Farel dans sa propre demeure pour le protéger.

Après un séjour de quelque durée, pendant lequel les violences s'apaisèrent, Farel quitta la ville et confia le soin de l'œuvre commencée à un bourgeois de la localité, Pierre Viret, dont il sera question plus loin. Plus paisible que son ami, Viret gagna peu à peu la confiance de ses auditeurs ; de nombreuses conversions eurent lieu et, le jour de Pâques 1532, une assistance imposante remplit l'église pour le service réformé.

Pendant ce temps les intrigues de Charles III, duc de Savoie, contre Genève devenaient de plus en plus inquiétantes. Berne y voyait un grand danger pour elle-même d'abord, car elle courait le risque de se voir encerclée et coupée de toutes les routes vers l'occident, pour la Réforme aussi, car le triomphe de la maison de Savoie aurait marqué le retour immédiat des catholiques à Genève. En 1536 elle déclara donc la guerre au duc qui ne se défendit que mollement. Ainsi, sans grands efforts, Berne mit la main sur le Pays de Vaud, objet de ses convoitises depuis longtemps, et qu'elle garda pendant deux siècles et demi.

Comme de juste, les Bernois commencèrent par assurer l'organisation politique de leur conquête. Cela fait, ils avisèrent à y introduire, de gré ou de force, leurs opinions religieuses. Tout en suivant cette ligne de conduite, courante alors, Farel, plus que tous les autres réformateurs, insistait sur le salut individuel, sur la notion de l'Église, corps de Christ ; mais bien peu de ses amis et de ses collègues virent les choses aussi clairement que lui.

Pour donner une apparence de légalité à leurs procédés dictatoriaux, les Bernois organisèrent à Lausanne une dispute religieuse, à laquelle ils convoquèrent de nombreux représentants du catholicisme, ceci afin de leur ôter le prétexte qu'ils auraient pu avancer que tout se faisait sans qu'on les eût entendus. Farel joua le premier rôle dans cette discussion ; à ces côtés se trouvaient Pierre Viret et Jean Calvin. C'est Farel qui prononça le discours d'ouverture :

« Le Seigneur Jésus Christ », dit-il entre autres, « est venu dans ce monde de péché pour y apporter le salut et la vie éternelle à quiconque croit en lui. Il est mort sur la croix. Il veut réunir en un les enfants de Dieu que Satan cherche à disperser par tous les moyens en son pouvoir ». Puis il demanda à tous d'intercéder en prières au Seigneur « pour que la vérité seule triomphe ; pour que personne n'hésite à l'accepter malgré la faiblesse et l'incapacité de ceux qui sont ici pour la défendre ; pour que tous se tournent vers le Souverain Pasteur des brebis qui donna sa vie pour les hommes perdus ; pour que personne ne cherche sa propre gloire, mais que Christ seul soit reconnu de chacun ».

Pour faciliter la discussion, Farel avait rédigé dix thèses, dont voici les principales (le français est modernisé) :

« 1. La Sainte Écriture n'enseigne point d'autre manière pour être justifié sinon celle qui est par la foi en Jésus Christ, une fois offert et qui jamais plus ne le sera ».

« 2. Cette Écriture reconnaît Jésus Christ, qui est ressuscité des morts et est assis au ciel à la droite du Père, comme seul chef et sacrificateur, vraiment souverain médiateur et avocat vraiment de son Église ».

« 5. L'Église ne reconnaît aucun ministre autre que celui qui prêche la Parole de Dieu ».

« 6. L'Église ne reçoit autre confession que celle qui est faite à Dieu, ni autre absolution que celle qui est donnée de Dieu par la rémission des péchés, et qui seul pardonne et remet les péchés, auquel seul à cette fin se faut confesser ».

« 8. L'Église reconnaît le magistrat civil seulement ordonné de Dieu, nécessaire pour conserver la paix et la tranquillité de la chose publique. Auquel elle veut et ordonne que tous obéissent en tant qu'il ne commande rien contre Dieu ».

« 9. Elle affirme que le mariage, institué de Dieu à toutes personnes, pourvu que à cela soient aptes et idoines, ne répugne à la sainteté de quelque état que ce soit ».

« 10. Quant aux choses indifférentes, comme sont viandes, breuvages et observation des jours, combien que l'homme fidèle en puisse user librement en tout temps, ce qu'autrement qu'en science et charité il ne doit faire ».

Les catholiques ne mirent pas en ligne de grands orateurs ; les chanoines se contentèrent de lire une protestation contre la dispute elle-même, renvoyant toute décision à un prochain concile. Leurs seuls défenseurs un peu chaleureux furent un jeune officier et un médecin, nommé Blanchérose, au témoignage d'un de ses coreligionnaires, « homme tenant de la lune et fort fantastique, lequel en ses disputes mêlait la médecine avec la théologie et faisait incontinent à rire ». Un vicaire fit cette déclaration naïve : « Si les prêtres sont aussi ignorants que vous le dites, ce n'est pas une grande gloire pour vous de les avoir vaincus. Que n'avez-vous pitié de leur ignorance ? ». Comme dans toutes les discussions de cette nature, la direction des débats ne fut pas impartiale, à en juger d'après cette affirmation, toutefois contestée, de Pierrefleur, banneret d'Orbe : « D'autres opposants y eut, mais quand l'on connaissait qu'ils voulaient trop presser et s'avancer en disputes, on les faisait taire ». Farel et Viret portèrent, seuls d'abord, le poids de la discussion et répondirent à leurs contradicteurs avec beaucoup d'à propos et dans un langage savoureux et dru qui ne ressemble guère à celui qu'on emploie de nos jours dans des débats de cette nature. Calvin n'intervint qu'au bout de quatre jours ; on discutait sur la présence réelle dans la Cène. Un catholique accusait ses adversaires d'ignorer les Pères de l'Église. Calvin se leva. Servi par sa mémoire prodigieuse, il retourna le grief contre l'autre partie, citant, avec une précision étonnante, Tertullien, Chrysostôme, Augustin. Puis, passant à l'attaque, il montra la faiblesse insigne de l'exégèse catholique. L'auditoire sentit que tous avaient trouvé leur maître. Les réformés triomphèrent donc.

À la fin de la dispute, à l'heure de Pierre Viret, né à Orbe en 1511. Pierrefleur résume en ces termes sa carrière jusqu'à son départ pour la France : « Fils d'un couturier et retondeur de drap, Viret avait été dès son commencement introduit aux lettres à Orbe, et puis fut à Paris, où il demeura pour quelque temps, comme deux à trois ans, où il profita fort bien aux lettres. Lui étant à Paris, fut noté tenir de la religion luthérienne, en sorte qu'il lui fut bien de se sauver, et tourna (retourna) au dit Orbe en la maison de son dit père, où il séjourna jusqu'à ce qu'il fut prédicant. La première charge fut d'aller à Grandson commis pour y prêcher, et puis il tomba en grande estime entre les prédicants luthériens. Il se fit compagnon de Guillaume Farel, et furent ceux qui commencèrent à prêcher la dite loi à Genève, et fut le grand prêcheur au dit Genève. Semblablement à Lausanne, ayant partout grand crédit et autorité... Il fut en grand bruit, tellement qu'il était le plus aimé et avancé des gens et grands seigneurs de sa religion ».

Dès que les Bernois eurent conquis le Pays de Vaud, ils insistèrent auprès de Viret pour qu'il renonçât à la tâche qu'il avait entreprise à Genève et se rendît à Lausanne, encore presque entièrement catholique. Avec un courage admirable, le jeune prédicateur, qui avait à peine vingt-cinq ans, se mit à prêcher dans une des églises de la ville ; les dominicains lui donnaient la réplique à la cathédrale. Son éloquence calme, mais insistante, fit une profonde impression ; le Seigneur bénit son ministère et, par son moyen, bien des personnes furent amenées à connaître le salut par Christ. Viret possédait une vaste érudition : il avait lu tous les Pères de l'Église, connaissait à fond la doctrine de chacun d'eux et ainsi tenait tête, sans défaillir, aux champions de la cause adverse, qui le redoutaient plus que tous les autres « prédicants ». Son caractère actif et résolu se revêtait de douceur, assaisonnée de grâce. Cordial, d'abord facile, il se montrait infatigable au travail.

En premières noces, il épousa Élisabeth Turtaz d'Orbe, qu'il eut la grande douleur de perdre au bout de huit ans déjà ; voici les paroles touchantes qu'il écrivit à ce sujet « Par la mort de ma femme bien aimée, le Seigneur m'a frappé — et toute ma famille — du coup le plus dur. Il m'a ôté la moitié de moi-même, il m'a privé d'une fidèle compagne, d'une bonne maîtresse de maison, d'une épouse qui s'adaptait admirablement à mon caractère, à mes travaux, à mon ministère tout entier. Le coup m'éprouve au point qu'il me semble être un étranger chez moi... J'ai été tellement accablé que rien ne pouvait plus me plaire sous le ciel. Je m'accusais moi-même de ne pas supporter mon malheur, je ne dirai pas comme un ministre de Jésus Christ, mais comme un homme qui commence à connaître les vérités de la Parole de Dieu. Moi qui professais d'être non seulement un disciple, mais un prédicateur de la sagesse chrétienne, je ne savais pas user, dans l'excès de ma douleur, des remèdes que je conseillais à autrui ».

Quelque temps après, Viret contracta un second mariage avec une veuve, originaire de Rolle, dont il eut six enfants, Sébastienne de la Harpe. Son unique fils mourut en bas âge ; ses deux filles aînées, Marie et Marthe, furent filleules de Farel et de Calvin. Les détails charmants qui les concernent, comme aussi mainte affaire de ménage, maint incident de la vie quotidienne mettent une note gaie et sympathique dans la correspondance austère des réformateurs. De temps à autre, ils se rendaient visite les uns aux autres ou se réunissaient tous trois chez l'un d'eux. Leurs relations, empreintes de la plus sincère cordialité et qui révèlent le plus parfait accord, sont une des belles pages de l'histoire de la Réformation. Théodore de Bèze a bien marqué le trait distinctif de chacun d'eux, quand il

parla de la « science » de Calvin, des « tonnerres » de Farel, du « miel » de Viret. Deux citations encore montreront le réformateur vaudois sous ce jour si aimable de père de famille.

À Calvin il écrit en 1550: « Je suis aux prises avec les difficultés les plus grandes. Je plie sous le faix, d'autant que j'entrevois moins d'espoir d'une amélioration. Ma patience, trop longtemps exposée et meurtrie, qui, je ne sais comment, a duré jusqu'ici, commence à s'irriter. Une seule chose me reconforte : la paix de la famille, l'affection mutuelle et la concorde avec mes collègues et les professeurs, les progrès de l'école. Si cela me manquait, je ne vivrais plus et il me faudrait aller ailleurs... Ma femme, mes fillettes et toute la famille vont bien et me prient de te saluer. Ta filleule est d'un naturel tout à fait doux, agréable, paisible, d'un charmant visage. Lorsque tu viendras, sa vue te rendra joyeux ».

À Farel la même année : « Ta petite Marie aurait trouvé la mort récemment, si Dieu n'avait fait un vrai miracle en sa faveur. En jouant à la façon des enfants et en tirant le cordon de la sonnette fixée au mur de ma maison, elle a fait tomber sur sa tête la sonnette et l'énorme pièce de fer qui la soutenait. Mais, par la providence divine, elle s'est tirée saine et sauve de ce coup qui aurait brisé la tête du plus vigoureux géant. Dieu a détourné le coup ailleurs ; elle n'a eu que de légères contusions, guéries le lendemain ».

Après vingt ans d'activité à Lausanne, Viret entra en conflit avec les magistrats bernois qui prétendaient avoir la haute main sur les mœurs du pays, tandis que le réformateur soutenait que le seul moyen de régénérer les cœurs, c'était de les amener « captifs à l'obéissance du Christ », selon 2 Cor. 10:5. Le gouvernement de Berne ne voulut rien entendre et prononça contre Viret une sentence de bannissement, le considérant comme rebelle aux lois de l'État. Il se rendit donc à Genève où il rejoignit Théodore de Bèze, qui avait quitté Lausanne deux ans auparavant pour des motifs analogues. Mais, après un court séjour auprès de son ami, sa santé sérieusement ébranlée, l'obligea à chercher un climat plus doux ; il se dirigea donc vers le midi de la France et se fixa tout d'abord à Nîmes, où il recommença à prêcher, puis à Lyon. Le gouvernement bernois l'autorisa à faire une courte visite à Orbe, pour y régler des affaires de famille ; il put donc prendre ainsi congé de son pays natal, dont il écrivit un jour : « Si je dois souhaiter que Dieu soit glorifié entre les hommes, où dois-je désirer qu'il le soit plus et plus tost qu'au pays de ma naissance et entre mes circonvoisins ? Et si je suis tenu de souhaiter et de travailler à avancer le talent d'un chacun, autant qu'à moi sera possible, de qui dois je avoir plus de soing sinon de ceux de mon pays mesme ? Je n'ay pas voulu laisser mon pays et ma nation pour m'en aller ailleurs, sans luy avoir premièrement présenté les dons et grâces qui m'ont esté commises du Seigneur, pour les présenter par mon ministère à ceux-là auxquels Dieu m'a conjoint de plus près ».

Chassé de Lyon par les intrigues des Jésuites, Viret accepta l'invitation de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, qui l'appela à enseigner à l'Académie d'Orthez. « Dieu ayant pitié de moi », écrit-il, « m'a conduit dans ce bon pays de Béarn, où j'ai été reçu en grande affection par la reine ». Un dernier orage vint le secouer dans sa paisible retraite. Une armée catholique ayant envahi le Béarn, Viret et d'autres ministres furent gardés comme otages au château de Pau. Quelques mois plus tard, les huguenots reconquirent le royaume et libérèrent les captifs. Dans le service solennel d'actions de grâces qui eut lieu à cette occasion, Viret prêcha sur ce texte : « Notre âme est échappée comme un oiseau du piège des oiseleurs : le piège s'est rompu, et nous sommes échappés. Notre secours est dans le nom de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre » (Ps. 124:7-8).

En mars ou avril 1571, sans qu'on sache exactement le lieu ni la date, Pierre Viret s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante ans environ et entra dans ce repos après lequel il avait soupiré au cours de sa carrière si agitée et marquée par de cruelles souffrances. L'ancien chancelier d'État bernois, Nicolas Zurkinden, apprenant son décès, écrivit à Théodore de Bèze : « J'ai pleuré, non ce frère affranchi désormais des misères de ce bas monde, mais sur l'Église, privée d'un tel serviteur. Je m'affligerais sans mesure si je ne savais qu'il est auprès du Seigneur, où j'espère rejoindre bientôt l'exilé d'autrefois dans la maison du Père ».

Comme on a pu s'en rendre compte, Pierre Viret ne fut pas un initiateur. Entré dans le sillon que d'autres avaient creusé, il n'en présente pas moins un caractère original. Il possédait le tempérament d'un véritable évangéliste, obéissant ainsi à l'adjuration adressée par Paul à Timothée : « Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine » (2 Tim. 4:2). Il annonçait en effet la vérité où qu'il se trouvât, sous les halles, sur les places publiques, dans les fossés de la ville, dans les chapelles, dans les cathédrales, car sa devise était : « Ma vie ne m'est pas si chère que la gloire de Dieu et l'honneur de mon ministère ». Il ajoutait : « Pour m'acquitter fidèlement d'icelui (de mon ministère), il me faut oublier tout ce que je puis avoir de plus cher au monde, voire jusqu'à ma propre vie ».

Viret insiste toujours énergiquement sur la valeur des principes. « Que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (1 Jean 2:24). « C'est », dit-il, « par le moyen de la doctrine principalement que l'on peut corriger les erreurs et abus ». Il considère l'Écriture comme l'unique règle de foi. Elle seule possède l'autorité suffisante pour faire contrepoids à celle de l'Église et de la tradition : « Il n'y a point de certaine assurance des choses divines et célestes et de toutes les matières appartenantes à la religion et à notre salut, sinon en la doctrine céleste révélée à l'Église par le Saint Esprit ». Le sens de l'Écriture est facile à trouver ; il n'est pas nécessaire, pour l'établir, de recourir aux traditions des Pères ; il suffit, quand il subsiste quelque incertitude, de demander à l'Écriture de s'éclairer elle-même. « Le vray moyen de disputer (discuter) entre chrestiens est de conférer les passages de la Sainte Écriture les uns avec les autres, en telle manière que les plus obscurs soient assez exposés par les plus clairs et que le Saint Esprit qui en est l'auteur, en soit aussi l'expositeur et le juge lui-mesme ».

Viret porta le gros de son effort à faire pénétrer la Parole de Dieu dans la masse du peuple ; de là l'origine des luttes qui agitèrent sa vie. Il a pour tout premier adversaire le péché. Il combat l'indifférence, la légèreté, les profanations de toute nature. Il souffre profondément du manque de piété jusque chez ceux que la Réforme a atteints et qui ont fait profession de christianisme. Il ne ménage pas ses expressions pour les stigmatiser : « C'est une Réforme manquée, faite à poste (rapidement), par laquelle les hommes ne veulent point réformer leurs mœurs et leurs anciennes et mauvaises coutumes et manières de faire à la règle de l'Évangile, mais veulent réformer l'Évangile à leur règle et le faire servir à leurs affections et à leur gain et profit particulier. Il y en a bien peu qui, sous l'ombre de la liberté de l'Évangile, ne prennent telle licence qu'il leur plaist ».

Le réformateur vaudois ne cesse de répéter que l'homme, laissé à lui-même, ne peut rien pour son salut ; que c'est la foi qui sauve ; « qu'il n'y a de salut en aucun autre » que dans le Seigneur Jésus ; « car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:12). Et voici comment il caractérise la prédication : « Ce qu'annoncent les prédicateurs, ils l'annoncent au nom et en l'autorité de celui qui les a envoyés. Dieu seul, par la secrète opération de son Saint Esprit, remue les cœurs et fait au-dedans les choses qui sont extérieurement dénoncées et signifiées par la parole. Il fait cela en toute liberté, sans estre attaché aux lieux, aux tems et aux personnes. Bien que la parole des hommes ait d'elle-mesme et de son naturel le pouvoir de toucher et d'esmouvoir les sens extérieurs, toutefois elle ne peut parvenir jusques à l'esprit, pour le toucher et l'esmouvoir, sinon que la vive et puissante parole de Dieu, de laquelle ceste cy est une représentation et image, soit conjointe avec icelle et que, par la vertu (puissance) de Dieu, elle descoule et parvienne jusques au cœur des hommes ». Tout ceci est une paraphrase de Hébr. 4:11-12.

Il ressort de cet exposé, tout d'abord, que le prédicateur doit être convaincu de la vérité du message qu'il proclame : comment persuader les autres, si la certitude n'existe pas dans son esprit et dans son cœur ? « Ceux-là sont seulement dignes d'estre tenus

pour vrais prophètes qui croient eux-mêmes et s'efforcent de faire de tout leur pouvoir ce qu'ils preschent et qu'ils enseignent aux autres ».

Tous les enfants de Dieu peuvent et doivent être des prédicateurs de ce qu'ils ont appris, en mettant en pratique les choses qui leur ont été révélées par le Saint-Esprit. Les vrais évangéliques, dit-il aux chrétiens de Montpellier, doivent briller « par bonne et saine doctrine et par sainteté et honnêteté de vie ; ils doivent travailler au salut de leurs frères par bonne et pure doctrine et par bons exemples de sainte vie et honnête ». Il adresse de sévères admonestations au coupable de « jurement » ou de blasphème, à celui qui « a battu et maltraité sa femme », à celui qui s'est « courroucé » en pleine rue, à celui qui a un différend au sujet d'un « chaudron » ; il flétrit surtout impitoyablement les mauvaises mœurs.

Enfin, détail à relever, à une époque où l'on pratiquait toutes les violences, où les plus mauvaises passions étaient exacerbées dans le domaine de la politique comme dans celui de la religion, Viret, se basant, comme toujours, sur la Parole de Dieu, insiste sur la soumission aux autorités, tant qu'elles ne s'élèvent pas contre la loi divine, et il recommande la pratique de la charité chrétienne, de la tolérance. Il ne craint pas de déclarer aux réformés eux-mêmes que leurs brutalités sont téméraires, sévèrement blâmables. Tel était son prestige, inspiré par sa douceur qui n'excluait point l'autorité, qu'à sa voix, les « excès » cessent, les « affections » (passions) se calment. Les protestants déposent les armes, les rendent : bel exemple donné par cet homme qui avait appris, à l'image de son divin Modèle, à être « doux et humble de cœur » (Matt. 11:29).

C'est encore Viret qui, passant à Valence, sauve un jésuite que l'on conduisait au supplice. À Lyon, quand le gouverneur, à bout de vivres, va jeter dehors les bouches inutiles, soit sept mille vieillards, malades, femmes et enfants, Viret lui remontre que ce serait grande pitié d'envoyer tant de pauvres gens à la boucherie ; qu'il s'agit d'une guerre à laquelle « le moindre pauvre a intérêt, puisque nous combattons pour la liberté de nos consciences ». Le gouverneur prend confiance en Dieu et cède au conseil donné.

Plus que n'importe lequel des réformateurs, Viret réalisa ces mots de Prov. 19:22 : « Ce qui attire, dans un homme, c'est sa bonté ». Bèze le qualifie de « merveilleusement débonnaire ». Il fut, dit-il, « le sourire de la Réforme ». Ses dons le prédisposaient à faire l'éducation des masses, tâche à laquelle il appliqua avec amour toute son activité. Dans son Instruction chrétienne, il montre que la loi divine est indispensable dans les sociétés humaines, puis il fait une exposition familière du décalogue, semée de préceptes pratiques, d'exemples tirés de la vie ordinaire. À propos de la sanctification du dimanche, il écrit un chapitre intitulé : « De ceux qui vont au sermon pour y dormir ». Il attaque avec véhémence ceux « qui s'appellent déistes, d'un nom tout nouveau », gens qui ne nient point Dieu, mais ignorent le Seigneur Jésus, savants, littérateurs, épicuriens d'érudition, dilettantes du doute : « Il y a danger », s'écrie-t-il, « que nous n'ayons plus de peine à combattre avec de tels monstres qu'avec les superstitieux et idolâtres ». Ce n'est point que Viret décrie la science, ni qu'il l'ignore de propos délibéré ; au contraire, il parle de la nature en termes élevés, bien propres à nous faire admirer la variété et l'étendue de ses connaissances. Mais il préfère, comme il dit, « un pauvre laboureur qui connaît son Dieu et Jésus-Christ son Sauveur et les confesse en son rude langage, à tous ces grands poètes, orateurs et philosophes, qui en sont du tout ignorants ». Selon Viret la science doit être « chambrière et servante de la foi ». Le savant doit « enfantiller avec les enfants, user de rusticité avec les rustiques, édifier les pauvres ignorants, ainsi qu'ils édifient les savants ». Cette prédilection de Viret pour les humbles frappait ses adversaires, si bien que Pierrefleur lui reprochait de séduire de préférence « les pauvres et simples gens ».

C'est une figure singulièrement attachante que celle de Pierre Viret. Il ne se place pas au premier plan et ne désire pas y être. Moins brillant que les autres réformateurs, remarquable par sa constante et sincère humilité, il travailla avec ardeur et avec foi à la tâche que le Seigneur avait placée devant lui, selon 1 Cor. 4:2 : « Ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle » (2 Cor. 5:9). Nul ne mit plus d' « ardeur à lui être agréable ». Malgré une santé chancelante, de cruelles épreuves, une opposition sans cesse renaissante, « il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Héb. 11:27).

Farel fut appelé comme pasteur à Neuchâtel en 1538 ; il y mourut en 1565, âgé de soixante-seize ans. De fréquents congés lui permirent de faire rayonner son influence dans les lieux les plus divers, entre autres à Metz et dans le Dauphiné, sa patrie. On a remarqué avec raison que, tandis qu'on parle de Luthériens, de Calvinistes, de Zwingliens, de bien d'autres encore dont les convictions sont rattachées au nom d'un homme, jamais on n'a prononcé le terme de « Farélites ». Guillaume Farel aurait été le premier à protester énergiquement contre une appellation pareille. Comme l'apôtre Paul, il eût été en droit de se rendre, en toute justice, ce témoignage : « Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1 Cor. 2:2). Il put écrire ces mots : « Je ne puis souffrir que personne cherche le salut dans les choses d'ici-bas, au lieu de les chercher en Jésus-Christ seul. Qui aurait raison de me condamner si j'affirmais qu'il n'y a nul évangile, nulle bonne nouvelle, sinon en Jésus-Christ seul ? ». Il ne voulait amener ses auditeurs à personne d'autre qu'au Seigneur lui-même, à sa Parole, à ses promesses. « Si nous le connaissons », disait-il encore, « nous devons le connaître où il est, à la droite du Père » (On notera que cette affirmation revient dans une des thèses présentées à la dispute de Lausanne).

Toutefois, de sa première éducation romaine, Farel avait gardé l'empreinte de l'idée d'autorité en ce qui concerne la manière d'amener les hommes à la vérité révélée dans la Bible, les voies et moyens à employer pour leur faire accepter cette vérité. Un historien a tracé de lui ce portrait : « Partout où cet homme petit et laid, au visage bruni par le soleil, à la barbe rouge et aux cheveux hérissés, faisait son apparition et annonçait la Parole de Dieu, la lutte et les orages ne manquaient pas de se déchaîner. Il était rare qu'un de ses prêches se terminât sans tumulte. Il trouvait son plaisir à provoquer la colère de ses adversaires, à prendre la parole au milieu du vacarme, à couvrir de sa voix puissante, que les contemporains comparaient au tonnerre, les vociférations d'une foule agitée... Aucun nom n'était plus détesté des catholiques que le sien. Le clergé romain mettait tout en œuvre pour se débarrasser de l'intrus ; le peuple des campagnes s'ameutait contre lui. À mainte reprise il fut assailli dans ses pérégrinations, maltraité à coups de poing et à coups de pied, et même jeté au cachot. On le vit souvent battu, ensanglanté, malmené au point de cracher le sang. Mais ni la prison, ni les mauvais traitements n'étaient de force à briser son courage. Encore tout meurtri et couvert de plaies, il se remettait à l'œuvre ».

Le grand souci de Farel, c'est que le nom du Seigneur soit glorifié. Il a écrit, en parlant du nom de Christ : « Ne veux-je pas qu'en tous lieux il flamboie ? ». Au cours de sa longue carrière, ces mots de Jean 3:30 ne cessent de le préoccuper : « Il faut que lui croisse, et que moi je diminue ». Aussi, lorsqu'on chercha à honorer sa mémoire tout en restant fidèle à son esprit, a-t-on bien fait de se contenter de graver son nom sur une pierre de la Collégiale de Neuchâtel, en le faisant suivre de ces trois mots seulement : « Gloire à Dieu ! »

Quant à Antoine Froment, le collaborateur de Farel à Genève à l'aurore de la Réforme, il ne répondit pas aux espoirs qu'on avait cru pouvoir faire reposer sur lui. Il fut pasteur à Genève tout d'abord, puis dans la région de Thonon, où il paraît avoir vécu dans une misère telle qu'il finit par ouvrir une boutique où il vendait des huiles et du vin ; il avait du reste le génie du commerce. Les préoccupations matérielles prirent une telle place dans sa vie qu'il abandonna la carrière pastorale et rentra à Genève, où il fut secrétaire de François Bonivard, puis il prit une patente de notaire. Il se maria peu heureusement et se laissa entraîner à des fautes graves qui le firent bannir de la ville. « Froment », disait Farel en jouant mélancoliquement sur le nom de son ami d'autrefois, « a dégénéré en ivraie ».

Pendant plusieurs années Froment mena une vie errante, au cours de laquelle il séjourna assez longtemps à Vevey. Vers la fin de sa vie, il reçut l'autorisation de rentrer à Genève où il mourut en 1572, en laissant une succession ciblée de dettes. Triste couronnement d'une carrière qui s'était annoncée pleine des plus belles promesses. Froment était éloquent et courageux ; il avait montré un zèle

sincère pour le service du Seigneur. Mais l'amour du monde prit le dessus chez lui ; il n'écoula pas l'exhortation de l'apôtre : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jean 2:15).

## **10 La Restauration Catholique**

### **10.1 Le Concile de Trente**

Malgré l'opposition violente et continue qu'elles rencontraient, les doctrines protestantes se propageaient toujours davantage. Elles avaient pris pied solidement dans plusieurs pays : l'Angleterre, l'Écosse, les Pays Bas hollandais, dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse. Ailleurs elles tenaient tête à l'Église romaine. Parmi les catholiques il était des âmes sincères qui reconnaissaient la nécessité d'une réforme ; les abus étaient trop criants pour ne pas froisser ceux qui avaient à cœur les vrais intérêts des choses touchant à la religion. Les esprits clairvoyants les avaient dénoncés depuis longtemps ; si on les avait écoutés, une réforme se serait faite au sein de l'Église elle-même ; certains papes du reste s'y étaient essayés. Mais ces efforts n'avaient rien eu que d'extérieur, du moment qu'ils ne visaient point à supprimer le mal, mais bien plutôt à consolider la puissance ecclésiastique. Il aurait fallu mettre la cognée à l'arbre et l'abattre résolument. Avant Luther, personne n'avait osé entreprendre une tâche pareille ; on sentait instinctivement qu'une fois la besogne commencée, elle aboutirait à la ruine totale de l'édifice entièrement bâti par la main des hommes.

L'Église catholique considéra d'abord avec mépris et sans inquiétude les progrès de l'hérésie naissante. Elle crut que, pour l'anéantir, il suffirait, comme jadis, des foudres du Saint-Siège et des bûchers de l'Inquisition. Quand enfin elle s'aperçut des progrès du protestantisme, elle reconnut que celui-ci répondait à des besoins spirituels sérieux et elle comprit qu'il fallait, bon gré mal gré, donner à ces besoins une satisfaction quelconque. C'est alors qu'elle essaya d'opposer à la Réforme protestante une sorte de réforme ou plutôt de restauration catholique. De toutes parts et depuis longtemps de vives réclamations s'étaient élevées contre les désordres ecclésiastiques et la démoralisation du clergé, il importait qu'on se hâtât de faire disparaître ces taches honteuses. La Réforme avait attaqué jusque dans leurs bases les dogmes et les institutions de l'ancienne Église ; il fallait, pour lui résister, rajeunir tous les anciens moyens d'oppression. L'Église avait mésusé de sa puissance ; on devait donc y remédier, rendre en tous cas moins choquante la position que la papauté s'était arrogée vis-à-vis des souverains, en s'attribuant une autorité temporelle qui contredisait son essence même.

Dans ce but le pape Paul III convoqua à Trente en Tyrol un concile œcuménique, terme indiquant qu'il comprendrait des représentants de toute la chrétienté, c'est-à-dire des protestants aussi. Mais ceux-ci refusèrent de s'y rendre. La composition de l'assemblée leur montra qu'ils y figureraient à titre d'accusés, nullement de collaborateurs. La majorité des membres appartenaient en effet au clergé italien et allemand dont on connaissait l'animosité de principe contre tout ce qui ne leur cédait pas entièrement. En outre, le concile se tenait en communication constante avec le Saint-Siège ; c'est dire que c'est de Rome que venait l'inspiration. Le pape redoutait en effet par-dessus tout de voir le concile s'ériger en instance suprême de l'Église et aller jusqu'à limiter l'autorité pontificale.

Le concile de Trente posa d'abord en principe le maintien absolu de tous les dogmes de l'Église catholique. La doctrine ainsi fixée devait être considérée comme infaillible (\*) ; on n'avait plus à la discuter, encore moins à la transformer. Une fois la décision prise, le concile pria le pape de la sanctionner, reconnaissant par là la suprématie du souverain pontife vis-à-vis de l'assemblée des prélats et soumettant de la sorte l'Église à son autorité absolue. Il n'en faut pas davantage pour montrer que les protestants ne pouvaient à aucun prix siéger dans un aréopage qui affichait des principes pareils et se mettait en contradiction flagrante avec la Parole de Dieu dont, du reste, elle interdisait la lecture aux laïques ; ceux-ci ne devaient la connaître que par l'intermédiaire du clergé qui l'interprétait. Or le Seigneur Jésus dit : « Sondez les Écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (Jean 5:39).

(\*) On remarquera qu'il s'agit ici de l'infaillibilité de la doctrine, non de celle du pape, qui ne fut proclamée qu'en 1870, par le concile de Vatican 1.

Le concile proclama que les croyances de l'Église reposent sur les Saintes Écritures, mais « complétées par la tradition ». Or c'est précisément par la tradition qu'elle justifie ses fausses pratiques ; celles-ci supplantent et annulent donc la Parole de Dieu, comme le faisaient déjà les Juifs : « Mais Jésus, répondant, leur dit : Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? car Dieu a commandé, disant : « Honore ton père et ta mère » ; et : « que celui qui médiera de père ou de mère, meure de mort » ; mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais tirer profit de ma part est un don, et il n'honorera point son père ou sa mère. Et vous avez annulé le commandement de Dieu à cause de votre tradition » (Matt. 15:3-6).

Enfin le concile déclara encore que l'Église romaine est supérieure à toute autre et que tout catholique doit obéissance au pape, « successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus Christ ». On ne saurait accumuler plus d'erreurs, plus de contradictions flagrantes avec l'enseignement du Seigneur.

Pour se maintenir et se défendre, l'Église sentait le besoin de recourir à des auxiliaires. Un des plus efficaces se trouva dans l'ordre des Jésuites. En outre elle remit en vigueur les vieux moyens d'oppression. L'inquisition fut rajeunie ; son tribunal suprême siégea à Rome. Partout il établit d'autres tribunaux et délégua des inquisiteurs avec un pouvoir illimité pour rechercher et punir chaque atteinte à la foi. Ni rang, ni dignité ne devaient se soustraire à leur justification. Ils pouvaient faire arrêter toute personne suspecte, punir de mort les coupables et vendre leurs biens. Aucun ouvrage ancien ou moderne ne devait paraître sans leur autorisation. Afin de surveiller les publications récentes, on institua la fameuse Congrégation de l'Index, chargée de dresser la liste des ouvrages prohibés. L'inquisition se mit aussitôt à l'œuvre. En Italie la terreur régna bientôt d'un bout à l'autre de la péninsule. Tout ce qui sentait la nouveauté fut proscrit et les routes qui conduisaient en Suisse et en Allemagne se couvrirent de fugitifs. Heureusement l'inquisition ne fut pas accueillie avec la même faveur par les autres contrées catholiques. L'Espagne seule l'accepta sans réserve.

### **10.2 Les Jésuites**

Fondé par un gentilhomme basque, Ignace de Loyola, l'ordre des Jésuites prononce le vœu d'obéissance absolue au pape. Son organisation puissante en fait une véritable armée, dirigée par un général et animée par le principe de la soumission complète de l'inférieur au supérieur. La vie des Jésuites différerait totalement de celle des moines : pas de solitude, pas d'austérités excessives, pas d'habits monastiques ; l'ordre comprenait nombre de laïques outre les ecclésiastiques. Plus ou moins jetés dans le monde, mêlés aux hommes et aux affaires, ils se sont répandus sur la surface du monde entier, dans les pays protestants comme dans les pays catholiques, s'immisçant dans tout, dans la politique comme dans la vie privée.

Les Jésuites s'assignèrent pour but le triomphe de ce qu'on appelle l'ultramontanisme, c'est-à-dire des doctrines catholiques telles qu'on les comprend en Italie. Ils voulaient soumettre à l'autorité du pape princes et peuples, rendre cette autorité souveraine en tout et partout, puis répondre aux besoins intellectuels et moraux qui avaient fait éclater la Réformation. Ayant posé en principe l'excellence de l'objet qu'ils avaient en vue, ils estimèrent qu'ils devaient le faire aboutir par tous les moyens possibles, légitimes ou prohibés par la morale publique, peu importe. L'idéal poursuivi les sanctifiera, d'où la formule célèbre : la fin justifie les moyens, affirmation subversive

entre toutes, puisqu'elle ouvre la porte à n'importe quel abus de pouvoir, légitime l'arbitraire, annihile l'effet des lois, protectrices de la société. C'est la ruine de la civilisation, de l'ordre établi.

Mais demandera-t-on, qui se prononcera sur la valeur du but à atteindre ? Il peut paraître excellent à l'un, haïssable à l'autre. Ici intervient l'élément humain : l'Église est l'instance souveraine et juge sans appel. L'individu n'a qu'à suivre la voie qu'on lui trace. Pourvu qu'il travaille aux intérêts de la papauté, il lui suffisait de répondre à ce que lui dictait son cœur et l'Église l'assurait de son approbation. Or la Parole de Dieu nous dit que « le cœur est trompeur par-dessus tout et incurable », et elle ajoute : « Qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions » (Jér. 17:9-10). Non pas que les Jésuites niassent les Écritures ; trop habiles pour commettre une maladresse pareille, qui les discréditerait auprès de nombre de leurs coreligionnaires sincères, ils les citaient à tout propos, mais en les interprétant et en les appliquant à leur gré selon 2 Pierre 3:16-17 : « Choses... difficiles à comprendre, que les ignorants et les mal affermis tordent, comme aussi les autres écritures, à leur propre destruction ». On leur a adressé à bon droit ce reproche cinglant : « Vos propres généraux ont prévu que le dérèglement de votre doctrine dans la morale peut être funeste non seulement à votre société, mais encore à l'Église universelle ». Or c'est cette Église qu'ils prétendent protéger.

Ils la mettaient bien plutôt au service des mauvaises passions humaines qu'elle couvrait de son autorité. Rendue ainsi la complice indispensable de leurs actions criminelles, ceux qui les commettaient voyaient leur intérêt à la soutenir ; elle triomphait grâce à leurs vices. On ne saurait énumérer ici toutes les complaisances que la doctrine jésuitique avait imaginées pour rassurer les pécheurs ; elles trouvaient leur application surtout dans l'acte de la confession, instituée par l'Église romaine pour provoquer la contrition d'avoir offensé Dieu par quelque péché ; elle a pour sanction la pénitence que le prêtre pouvait imposer au coupable. L'une et l'autre pratiques sont en contradiction formelle avec ce que dit la Bible : « Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (Ps. 32:5). « Si nous confessons nos péchés, il (Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Mais le jésuitisme visait à expliquer la faute, partant à l'atténuer, à l'excuser à tel point qu'il en venait à la justifier purement et simplement. Comme l'écrivait un de leurs contradicteurs les plus autorisés et les plus incisifs, Blaise Pascal, dans ses Provinciales : « Ils contentent le monde en permettant les actions, et ils satisfont à l'Évangile en purifiant les intentions ». Les jésuites eux-mêmes s'exprimaient comme suit à ce sujet : « Ce n'est pas qu'autant qu'il est en notre pouvoir nous ne détournions les hommes des choses défendues ; mais quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention ; et ainsi nous corrigeons le vice par la pureté de la fin ». Avec un véritable cynisme, ils affirmaient par exemple : « Si les valets peuvent en conscience faire de certains messages fâcheux, c'est seulement en détournant leur intention du mal dont ils sont les entremetteurs pour la porter au gain qui leur en revient. Voilà ce que c'est que de diriger l'intention ». Les Jésuites couvraient de la sorte tous les actes condamnés par la morale courante la plus élémentaire. Dès la chute Dieu mit dans le cœur de l'homme la notion du bien et du mal. L'enfant, dès son âge le plus tendre, en a la conscience ; bien avant d'avoir atteint ce qu'on appelle l'âge de raison, il a le sens de ce que les parents lui permettent et ne lui permettent pas. Voilà ce que les Jésuites prétendent effacer. On lit dans Hébr. 4:12-13 : « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire ».

Le croyant n'a qu'une ligne de conduite, celle que lui trace la Parole de Dieu ; elle éclaire son chemin d'une lumière éclatante, le juge s'il s'en écarte. Elle nous exhorte (Matt. 6:22) à avoir un « œil simple », grâce auquel « le corps tout entier sera plein de lumière ». Ces enseignements, si clairs, de la Bible, la théorie jésuitique des opinions probables les réduit à néant. Elle déclare que « une opinion est appelée probable lorsqu'elle est fondée sur des raisons de quelque considération. D'où il arrive quelquefois qu'un seul docteur fort grave peut rendre une opinion probable ». « D'où il résulte », fait remarquer Pascal, « qu'un seul docteur peut tourner les consciences et les bouleverser à son gré, et toujours en sûreté ». Et si deux docteurs « graves » ont l'un et l'autre émis une opinion probable, mais que leurs avis soient diamétralement opposés, on suivra celui des deux qui vous agréer le mieux, celui qui vous sera le plus profitable. Tel est le système appelé la casuistique, celle-ci s'appliquant aux cas les plus divers. « Ils ne le cachent à personne et couvrent leur prudence humaine et politique du prétexte d'une prudence divine et chrétienne, comme si la foi n'était pas toujours une et invariable dans tous les temps et dans tous les lieux, comme si c'était à la règle à se fléchir pour convenir au sujet qui doit lui être conforme, et comme si les âmes n'avaient pour se purifier de leurs taches qu'à corrompre la loi du Seigneur ». On trouve au Ps. 19:7 : « La loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme ; les témoignages de l'Éternel sont sûrs, rendant sages les sots ». Comme on le voit, jamais les Jésuites ne font mention de l'œuvre de la grâce de Dieu, soit pour sauver le pécheur, soit pour accompagner le racheté dans ce monde ; c'est ce qui provoqua le conflit entre eux et les Jansénistes de Port-Royal, pour lesquels Pascal avait une grande sympathie. Comme il le dit expressément en parlant des Jésuites : « vous avez bien mis ceux qui suivent vos opinions probables en assurance à l'égard de Dieu et de la conscience, car, à ce que vous dites, on est en sûreté de ce côté-là en suivant un docteur grave. Vous les avez encore mis en assurance du côté des confesseurs, car vous avez obligé les prêtres à les absoudre, sur une opinion probable, à peine de péché mortel. Mais vous ne les avez point mis en assurance du côté des juges, de sorte qu'ils se trouvent exposés au fouet et à la potence en suivant vos probabilités ».

Ce n'est pas tout encore. Il est des cas où l'on peut être contraint de se prononcer catégoriquement ou bien d'articuler une promesse nette par oui ou par non. Les Jésuites prétendaient encore tirer d'affaire ceux que la parole donnée a mis dans quelque embarras. Voici en quels termes ils formulaient la théorie des restrictions mentales : « On peut jurer qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous-entendant quelque autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître. Et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours très juste quand cela est nécessaire, ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien ». Il est également permis d'user de « termes ambigus en les faisant entendre en un autre sens qu'on ne les entend soi-même ». En outre disait-on « les promesses n'obligent point quand on n'a point intention de s'obliger en les faisant ». Ici encore et toujours « l'intention règle la qualité de l'action ». C'est « dire la vérité tout bas et un mensonge tout haut ».

Entraînés, par ce relâchement complet du sens moral, sur la pente glissante et dangereuse de l'opportunisme, les Jésuites étaient arrivés au blasphème positif en faisant de Dieu l'auteur du mal qui se commet. « Une action ne peut être imputée à péché », écrit l'un d'eux, « si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal qui y est et une inspiration qui nous excite à l'éviter ». S'il fallait réfuter des propos aussi abominables, il suffirait de rappeler ce que dit de lui-même l'apôtre Paul en 1 Tim. 1:15, où il se qualifie de « premier des pécheurs », mais « miséricorde lui avait été faite », parce qu'il avait agi dans l'ignorance (v. 13) et bien qu'il eût persécuté l'assemblée avec zèle (Phil. 3:6).

Pareilles théories avaient leur contrecoup dans la vie courante. Pour le Jésuite, « ce n'est qu'un péché véniel de calomnier et d'imputer de faux crimes pour ruiner de créance qui parle mal de nous ». À quoi Pascal répondait : « Quand il s'agirait de convertir toute la terre, il ne serait pas permis de noircir des personnes innocentes, parce qu'on ne doit pas faire le moindre mal pour en faire réussir le plus grand bien et que la vérité de Dieu n'a pas besoin de notre mensonge ». Nous lisons que le diable « est menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44).



Ils justifiaient le vol avec la même désinvolture. Quant au meurtre, il devenait légitime quand il s'agissait, par exemple, de défendre son honneur. Un fils pouvait désirer la mort de son père et se réjouir quand elle arrive, pourvu que ce ne soit que pour le bien qui lui en revient et non pas par haine personnelle. À l'instigation de Richelieu, Louis XIII avait interdit le duel entre nobles ; la subtilité des Jésuites le tolérait dans l'Église. On s'indigne de les voir recourir à la Bible lorsque celle-ci les condamne de façon formelle. Ils autorisent la vengeance quand Paul écrit aux Romains 12:17, 19: « Ne rendant à personne mal pour mal ; ... ne vous vengeant pas vous-mêmes, ... car il est écrit : À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur ». Et encore : « Le magistrat... ne porte pas l'épée en vain ; car il est serviteur de Dieu, vengeur pour exécuter la colère sur celui qui fait le mal ». Mais d'autre part, « ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort », et non seulement ceux qui les pratiquent, mais aussi ceux qui « trouvent leur plaisir en ceux qui les commettent » (Rom. 1:32).

Si le criminel doit comparaître devant le tribunal, il n'a rien à redouter, lui assurent les pères jésuites, car ils l'autorisaient à acheter les juges à prix d'argent : Un juge, affirmaient-ils, est bien obligé de rendre ce qu'il a reçu d'un plaideur en faveur de qui il a prononcé un arrêt juste, mais il n'est jamais obligé à rendre ce qu'il a reçu d'un homme en faveur duquel il a rendu un arrêt injuste. Faut-il enfin parler de l'aumône ? Le Seigneur exhortait ceux qui l'écoutaient à se montrer bienfaisants envers les nécessiteux, alors qu'ils disposaient peut-être eux-mêmes de quelque superflu. Mais les Jésuites disent : « Plusieurs casuistes ont trouvé moyen de décharger les personnes les plus riches de l'obligation de donner l'aumône. On ne voit pas facilement l'accord en interprétant le mot superflu, en sorte qu'il n'arrive presque jamais que personne en ait. Ce que les personnes du monde gardent pour relever leur condition et celle de leurs parents n'est pas appelé superflu. Et c'est pourquoi à peine trouvera-t-on qu'il y ait jamais de superflu dans les gens du monde, et non pas même dans les rois ».

Enfin, ce que Pascal dénonce de plus révoltant dans ces enseignements des Jésuites, c'est que certains d'entre eux ont mis en question la nécessité d'aimer Dieu. « Quand est-on obligé d'avoir actuellement affection pour Dieu ? » ose écrire l'un d'eux. Suarez dit que c'est assez si on l'aime avant l'article de la mort, sans déterminer le temps ; Vasquez, qu'il suffit encore à l'article de la mort ; d'autres, quand on reçoit le baptême ; d'autres, quand on est obligé d'être contrit ; d'autres, les jours de fêtes. Et pourtant l'antique commandement subsiste dans toute sa plénitude et toute sa force : « Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force. Et ces paroles, que je te commande aujourd'hui, seront sur ton cœur » (Deut. 6:5-6). Comme on le leur a dit, les Jésuites anéantissent par là la moralité chrétienne en la séparant de l'amour de Dieu, dont ils prétendaient dispenser les hommes, encourageant un seul désir, celui de vivre à leur aise dans ce monde, sans se voir astreints à la moindre restriction quelconque. Mais, pour reprendre l'argumentation de Pascal sur cette question, le monde doit se soumettre aux lois que Dieu a établies dans sa sagesse éternelle, bien que le diable y ait mis les lois qu'il lui a plu d'instituer. « Le Seigneur a mis l'honneur à souffrir : le diable, à ne point souffrir. Jésus Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet de tendre l'autre joue ; et le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet de tuer ceux qui voudront leur faire cette injure (Voir Matt. 5:39 ; Luc 6:29). Jésus Christ déclare heureux ceux qui participent à son opprobre ; et le diable déclare malheureux ceux qui sont dans l'ignominie (Matt. 5:11). Jésus Christ a dit : « Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous » ; et le diable dit : « Malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime ».

Ce qui précède explique l'emprise formidable des Jésuites sur les esprits timides, mal affermis ou bien enclins au mal. Se prétendant conduits par « la sagesse divine, qui est plus assurée que la philosophie », ils ont une assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et même nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout et qu'ils gouvernent toutes les consciences. On a pu dire que, selon eux, de deux personnes qui faisaient la même chose, celui qui ne savait pas leur doctrine péchait et que celui qui la savait ne péchait pas. L'un d'eux a même avoué ceci : « Les hommes sont aujourd'hui tellement corrompus que, ne pouvant les faire venir à nous, il faut bien que nous allions à eux. Autrement ils nous quitteraient ; ils feraient pis : ils s'abandonneraient complètement. Et c'est pour les retenir que nos casuistes ont considéré les vices auxquels on est le plus porté dans toutes les conditions, afin d'établir des maximes si douces, sans toutefois blesser la vérité, qu'on serait de difficile composition si l'on n'en était content ». Aveu terrible sous sa forme pateline ! N'est-ce pas là le moyen le plus propre à retenir les pécheurs dans leurs désordres par la fausse paix que cette confiance téméraire apporte, plutôt que de chercher à les en sortir en leur présentant la grâce de Dieu, seule capable de les sauver ?

Les Jésuites étaient passés maîtres dans l'art de la séduction. Toute leur formation intellectuelle y tendait. Plus prudents aujourd'hui qu'autrefois, car ils savent à merveille s'adapter aux circonstances, on les rencontre dans tous les milieux, en particulier dans l'enseignement. Les professeurs Jésuites sont d'autant plus appréciés qu'ils sont excellents pédagogues. Leurs livres d'école sont des modèles du genre au point de vue de la forme, clairs, attrayants, bien rédigés. Mais le fond laisse presque toujours à désirer.

L'Église catholique elle-même finit par s'alarmer d'avoir, pour la soutenir, des auxiliaires aussi suspects. La prospérité matérielle des Jésuites suscita également contre eux une violente animosité : sous prétexte de missions, ils avaient fondé aux colonies des maisons de commerce qui, menées selon leurs principes, faisaient aux négociants honnêtes une concurrence ruineuse. Les unes après les autres, les puissances catholiques leur fermèrent leurs États sous la pression d'un irrésistible mouvement d'opinion, et, en 1773, le pape Clément XIV, cédant aux instances dont il était l'objet, prononça la suppression de l'ordre. Celui-ci se reconstitua cependant secrètement, les membres dispersés ayant maintenu le contact entre eux. En 1814 Pie VII rétablit les Jésuites dans tous leurs droits et privilèges.

Rendus prudents par ces circonstances, les Jésuites ont modifié le caractère de leur activité. Ils s'occupent beaucoup de missions et non sans succès. En Europe leur sort subit les vicissitudes de la politique et ils eurent à subir le contrecoup des révolutions qui agitèrent le 19<sup>e</sup> siècle (\*).

(\*) En Suisse, dans l'année 1847, les Jésuites furent cause d'une guerre civile. Le gouvernement de Lucerne leur avait confié la tâche de diriger l'enseignement public dans ce canton. Émus du danger qui pouvait en résulter pour la Suisse entière, la majorité des cantons invitèrent Lucerne à se désister de cette entreprise. Lucerne ayant refusé et six cantons s'étant solidarisés avec lui, les autres les y contraignirent par la force des armes.

## **11 La Réforme dans les autres pays d'Europe**

### **11.1 Pays de langue Anglaise**

#### **11.1.1 Angleterre**

Deux circonstances, en apparence contradictoires, servirent, dans la main de Dieu, à l'avènement de la Réforme en Angleterre : la fidélité des Lollards ; la position prise par le roi Henri VIII vis-à-vis du Saint Siège.

On a vu plus haut comment, au 14<sup>e</sup> siècle déjà, Wicléf arriva à connaître le salut par la grâce et comment le flambeau qu'il avait allumé fut entretenu et transmis à la postérité par d'humbles chrétiens qui se recrutaient presque tous parmi les petits de ce monde. Leur témoignage contribua à ébranler chez nombre d'Anglais leur confiance dans les doctrines pontificales ; il diminua sérieusement l'influence de la papauté et ouvrit les voies au grand mouvement des esprits au 16<sup>e</sup> siècle. Mais Rome avait l'œil ouvert et plus d'un de ces serviteurs du Seigneur, « desquels le monde n'était pas digne » (Héb. 11:38), paya de sa vie son attachement aux vérités qu'il avait apprises.

Au milieu du 15<sup>e</sup> siècle une guerre civile, celle des Deux Roses, déchira l'Angleterre et entrava gravement l'essor de la vie artistique et intellectuelle. Le commerce se trouva réduit à sa plus simple expression ; l'ignorance régnait sur tout le pays et, sauf parmi les Lollards, tout vestige de piété sincère semblait avoir disparu. C'est dans ces conditions que Henri VIII monta sur le trône. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il avait fait de fortes études et garda toujours un goût prononcé pour les questions théologiques. Les humanistes saluèrent avec joie son avènement ; Érasme surtout se répandit en éloges sur les talents dont Dieu avait richement comblé ce prince, mais qu'il employa de façon déplorable.

Toutefois, le savant hollandais changea bientôt de ton. Pendant un séjour qu'il fit en Angleterre, il n'avait pas manqué l'occasion de lancer des sarcasmes cinglants contre les moines de ce pays, auxquels il ne reconnaissait que deux caractères distinctifs : leur gloutonnerie et leur ignorance. Devenu par conséquent l'objet de la haine du clergé, il jugea bon de partir directement pour Bâle où il publia, très peu après, la première édition de son Nouveau Testament grec. À peine sortis de presse, quelques exemplaires, expédiés à Oxford et à Cambridge, y rencontrèrent un accueil enthousiaste. Luther n'avait pas encore affiché ses thèses à la porte de la cathédrale de Wittemberg que l'Angleterre possédait déjà la Parole divine, le pur Évangile de Jésus Christ. Un de ces Nouveaux Testaments tomba entre les mains d'un étudiant de l'université d'Oxford, William Tyndale ; il le lut avec avidité, fut converti et n'eut plus dès lors qu'une pensée, celle de communiquer à d'autres le trésor qu'il possédait. Il donna dans ce but une série de conférences, puis se mit à traduire en anglais la Bible entière. Ne pouvant se livrer à ce gros travail en Angleterre avec tout le recueillement voulu, à cause de l'agitation qui régnait encore dans le pays, il se rendit à Anvers, où il publia le Nouveau Testament d'abord, puis l'Ancien. Cette traduction fit rapidement son chemin dans les demeures des nobles comme dans celles des humbles. Tyndale subit plus tard le supplice du feu, mais son nom demeurera toujours lié à l'établissement de la Réforme en Angleterre.

Comme l'a fait remarquer Merle d'Aubigné, le grand historien de la Réforme, celle-ci, en Angleterre, est due essentiellement à l'action de la Parole de Dieu, plus peut-être que dans aucun autre pays. « On n'y trouve pas de grandes individualités, comme en Allemagne, en Suisse, en France, où l'on rencontre un Luther, un Zwingli, un Calvin ; mais les Saintes Écritures s'y répandent abondamment. C'est la Parole du Dieu vivant, cette puissance invisible, qui a répandu la lumière dans les îles Britanniques dès l'année 1517, et plus encore à partir de 1526. Le christianisme anglo-saxon se distingue par son caractère nettement biblique et c'est ce qui l'a conduit à être, plus que tout autre, l'instrument, dirigé par Dieu, pour provoquer la diffusion des oracles divins dans le monde entier ».

Déjà tout au début de son règne Henri VIII se posa en protecteur intrépide de l'Église romaine. Indigné des virulentes attaques de Luther contre le catholicisme, il rédigea à son adresse un pamphlet grossier qui lui valut, de la part du pape Léon X, le titre de défenseur de la foi. Mais, au bout de quelques années, ces relations cordiales s'altèrent complètement. Avant de monter sur le trône, Henri VIII avait épousé Catherine d'Aragon, veuve de son frère et tante de Charles-Quint. Au bout de vingt ans de mariage, le roi prétendit avoir des scrupules sur la légitimité de cette union. Le fait est qu'une autre femme, Anne Boleyn, avait attiré ses regards. Tout son rêve était de l'épouser. Pour cela il devait demander au pape de défaire ce qu'un autre pape avait permis. Il interrogea donc les docteurs de l'Église. L'un d'eux, Cranmer déclara que le roi n'avait pas le droit de passer outre aux ordonnances de Dieu, que son union avec la veuve de son frère était illicite (\*), qu'il fallait au surplus consulter sur la question les principales universités d'Europe. Presque toutes se prononcèrent dans le même sens que Cranmer. La cour de Rome délibérait de son côté, très embarrassée : si elle se prononçait pour le divorce, elle s'aliénait Charles-Quint, neveu de Catherine ; si elle s'y refusait, elle mécontentait Henri VIII. Pour se tirer d'affaire, le pape cita le roi à comparaître devant lui. Henri refusa et, après six ans de débats, il rompit avec Rome et répudia Catherine pour épouser Anne Boleyn. Puis le Parlement le proclama chef suprême de l'Église en Angleterre. Le clergé ne savait quelle attitude prendre à reconnaître l'usurpation du souverain, il renonçait fatalement à toute relation avec Rome. Mais le tempérament despotique de Henri VIII n'admettait aucune tergiversation ; au clergé de se soumettre ou de se démettre. Pour atténuer la fâcheuse impression causée par ces atermoiements et reconquérir les bonnes grâces du vindicatif monarque, les prélats prirent eux-mêmes l'initiative de mesures dirigées contre quiconque manifesterait quelques velléités d'indépendance vis-à-vis de la volonté royale. Cette décision visait tout d'abord les Lollards et ceux qui adhéraient à leurs doctrines.

(\*) Il s'appuyait de façon dérisoire sur les passages de Lévi. 18:16 ; 20:21 : « Si un homme prend la femme de son frère, c'est une impureté ».

Cranmer fit ce qu'il put pour enrayer les actes de violence. Henri VIII l'avait désigné en qualité d'archevêque de Canterbury, la plus haute dignité ecclésiastique du royaume, pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu au moment de son divorce. Peu avide d'honneurs, Cranmer accepta cette charge dans l'espoir d'en profiter pour faire triompher les principes qui lui étaient chers. Il déclara qu'il n'admettrait l'autorité du pape qu'autant qu'elle ne serait pas contraire à la Parole de Dieu et qu'il lui serait permis de combattre les erreurs pontificales chaque fois que l'occasion s'en présenterait. D'autre part il introduisit une traduction anglaise de la Bible et l'usage de la langue du pays dans le culte. Il alla même jusqu'à exiger qu'un exemplaire de la Parole de Dieu fût déposé dans chaque église du royaume. Il expulsa un certain nombre de prêtres dont la conduite causait des scandales. Mais sa timidité l'empêchait d'afficher une attitude décidée du côté où il savait pourtant être la vérité.

Cependant, avant de s'en prendre à ceux qu'il qualifiait d'hérétiques, le roi ordonna la suppression de tous les monastères d'Angleterre, comme foyers des plus grossières impostures. C'était déblayer le terrain sur lequel, sans que Henri s'en doutât, l'édifice de la Réforme devait s'établir. « Le cœur d'un roi, dans la main de l'Éternel, est des ruisseaux d'eau ; il l'incline à tout ce qui lui plaît » (Prov. 21:1). Mais tout en fermant ces maisons, le roi voulut élever une barrière contre l'invasion des doctrines évangéliques. Dans ce but, une commission de prélats reçut pour mission le soin de rédiger un symbole qui devînt loi de l'État. La commission se déclara incompétente. Là-dessus le roi dressa lui-même le formulaire, en six articles, qu'on a dénommé le statut du sang. Il prononçait la condamnation à mort de quiconque n'admettait pas en plein la doctrine de la transsubstantiation, la confession auriculaire, les vœux de célibat pour le clergé ; c'était, somme toute, la reproduction complète des croyances romaines, moins la reconnaissance du pape comme chef de l'Église. Le Parlement l'adopta. Cranmer fit une opposition énergique, mais sans succès. Il ne réussit pas mieux lorsqu'il pria Henri VIII de réserver une partie des biens confisqués aux couvents, en vue de la fondation d'hôpitaux pour les pauvres.

Les conséquences ne se firent pas attendre. Le roi montra le vrai fond de son caractère, celui d'un tyran cruel et sans scrupule aucun. La moindre résistance entraînait la mort ; il fit pendre de fervents catholiques qui n'avaient pas commis d'autre crime, sinon celui de mettre en doute ses droits à la suprématie tant religieuse que politique. Quiconque était simplement suspect d'hérésie subissait naturellement le même sort. Et pourtant la version de Tyndale circulait malgré le martyre infligé à son auteur. Bien des yeux s'ouvraient à la lumière. Les foules accouraient dans les églises afin d'entendre lire la Parole de Dieu. Cranmer y fit même enlever certaines images favorites dont on faisait un abus trop criant. Néanmoins la persécution sévissait sans pitié, avec toutes sortes de raffinements de cruauté. Le roi se plongeait toujours plus dans un borborygme d'ignominie où il s'était laissé entraîner. Sa vie privée est un tissu d'abominations : il épousa successivement six femmes, dont il fit décapiter deux ; il divorça d'avec deux autres ; une seule mourut de mort naturelle ; la sixième lui survécut.

Mais toutes ces turpitudes, tous ces martyres aboutissaient à fin contraire des intentions du monarque. Du sang des victimes jaillissait une lumière intense. La vérité faisait des progrès d'autant plus rapides qu'on s'évertuait à l'entraver. Dieu se servit de ces circonstances atroces pour amener à lui un grand peuple. On attribue à Henri VIII la mort de soixante-douze mille personnes ; il en

résulta tout simplement, après de nouvelles et cruelles épreuves, il est vrai, le triomphe des principes que, dans son aveuglement, il avait cru pouvoir étouffer.

Henri VIII laissait un fils et deux filles ; tous trois furent successivement appelés au trône.

Édouard VI n'avait que dix ans à la mort de son père. Quoique élevé dans une cour corrompue et entouré de catholiques, le jeune prince manifesta de bonne heure son aversion pour certaines pratiques romaines et sa prédilection pour les prédications évangéliques. Il avait souffert en silence à la vue des cruautés commises contre des sujets paisibles, dont le seul crime consistait à suivre les enseignements de la Parole de Dieu. Un de ses oncles maternels, chrétien décidé, favorisa les bonnes dispositions d'Édouard et, à l'avènement de ce dernier, parvint à se faire investir d'une sorte de protectorat ; grâce à lui les persécutions subirent un temps d'arrêt. Les chrétiens détenus furent élargis ; on abolit les terribles six articles ; nombre d'exilés pour cause de religion rentrèrent en Angleterre.

Lors du couronnement du nouveau roi, la coutume voulait qu'on portât devant lui, au moment où il quittait la cathédrale de Westminster pour regagner son palais, trois grandes épées, emblème des trois parties dont se composait son royaume. Avant de sortir, Édouard fit remarquer qu'il manquait une quatrième épée. « Pourquoi donc ? Laquelle ? » demandèrent les courtisans qui l'entouraient. « La Bible », répliqua le jeune souverain, et il ajouta, en citant Éph. 6:17: « La Parole de Dieu est l'épée de l'Esprit ; nous devons la préférer en tous points aux trois autres. C'est elle qui doit nous gouverner ; sans elle nous ne sommes rien du tout. Celui qui prétend régir ses États sans elle ne mérite pas le titre de ministre de Dieu, ni de roi ». On s'empressa d'obéir à l'ordre royal.

Édouard prenait son plaisir à lire les Saintes Écritures. À l'âge de quatorze ans il écrivit, de sa propre main, un recueil de passages condamnant l'idolâtrie, et en particulier le culte des images. Sous son règne la Réforme fit de rapides progrès. Son protecteur correspondait avec Calvin sur les conseils duquel il fit de l'Angleterre un vrai refuge où de nombreux proscrits trouvèrent un bienveillant accueil. C'est à ce propos que Calvin lui écrivit en 1548:

« Nous avons tous à rendre grâce à notre Dieu et Père de ce qu'il s'est servi de vous en œuvre tant excellente que de remettre au-dessus la pureté et droite règle de son service en Angleterre par votre moyen, et faire que la doctrine du salut y soit fidèlement publiée pour tous ceux qui voudront l'écouter ; de ce qu'il vous a tenu la main forte en bénissant tous vos conseils et labeurs pour les faire prospérer ». Il lui recommande de faire enseigner au peuple la pure et saine doctrine, d'extirper les abus et de « corriger soigneusement les vices, et de tenir la main à ce que les scandales et dissolutions n'aient point la vogue, tellement que le nom de Dieu soit blasphémé ».

Plus tard il écrivait à Édouard VI, à qui il dédiait plusieurs livres : « Il y a des choses indifférentes qu'on peut licitement souffrir. Mais il nous faut toujours garder cette règle qu'il y ait sobriété et mesure aux cérémonies, en sorte que la clarté de l'Évangile n'en soit pas obscurcie, comme si nous étions encore sous les ombres de la loi (\*) ... Or il y a des abus manifestes qui ne sont pas à supporter, comme de prier pour les trépassés, comme de mettre en avant à Dieu l'intercession des saints en nos prières, comme de les adjoindre à Dieu en jurant. Je ne doute pas, Sire, que vous ne soyez averti que ce sont autant de corruptions de la vraie chrétienté. Je vous supplie, au nom de Dieu, qu'il vous plaise y tenir la main, à ce que le tout soit réduit à sa droite intégrité ». On regrette de ne pas trouver, sous la plume du réformateur, des conseils de mansuétude, de tolérance envers les égarés. La tolérance n'était pas de ce siècle-là ; l'idée de l'unité, en religion comme en politique, primait tout et ouvrait la voie aux persécutions. Il a fallu de douloureuses expériences, en Angleterre et ailleurs, pour apprendre qu'on peut ne pas pratiquer la religion de l'État, sans, pour cela, être ennemi de l'État.

(\*) Il est probable que Calvin mettait ici Édouard VI en garde contre l'organisation que, déjà alors, on était en train de donner à l'église anglicane. On sait que, extérieurement, elle conserve une grande pompe dans les cérémonies, toute pareille à celle de l'église catholique.

Chose pourtant encore exceptionnelle à cette époque, Édouard accorda aux protestants étrangers, résidant à Londres, la permission d'ériger un temple à leur usage : « Considérant que c'est l'office d'un prince chrétien », disait-il, « pour bien administrer son royaume, de pourvoir à la religion et aux malheureux affligés et bannis à cause d'elle, nous vous faisons savoir que, ayant pitié de la condition de ceux qui, depuis assez longtemps, demeurent dans notre royaume et y viennent journellement, de notre grâce spéciale ordonnons qu'il y ait, dans notre cité de Londres, un temple appelé le temple du Seigneur Jésus, où l'assemblée des Allemands et des autres étrangers puisse se tenir et se célébrer, dans le but que, par les ministres de leur église, le Saint Évangile soit interprété purement ».

Cranmer avait la haute main dans le gouvernement et ne craignait plus maintenant d'afficher sa fidélité aux principes révélés dans la Parole de Dieu. Il supprima les lois arbitraires édictées par Henri VIII, envoya partout des prédicateurs zélés de l'Évangile, fit répandre la Bible encore plus largement qu'auparavant, autorisa le mariage des prêtres ; la Cène devait être distribuée sous les deux espèces. Malheureusement, vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ces idées, Cranmer se laissait aller à l'esprit du temps, oubliant cette exhortation de Paul à Timothée. « Convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine » (2 Tim. 4:2). Il demandait souvent au roi des sentences de mort contre les rebelles à la Réforme. Le pieux souverain, trop inexpérimenté pour lui résister, signait en soupirant et ajoutait, car il se sentait la conscience chargée : « Si je fais mal, vous en serez responsable ». Et il signait.

Mais le jeune roi, dont les enfants de Dieu étaient en droit d'attendre de grandes choses, tomba gravement malade au bout de six ans de règne. Les soins les plus dévoués ne purent le sauver. Peu avant d'expirer, il adressa, à haute voix, au Seigneur une fervente prière dont on a conservé quelques fragments : « Seigneur Dieu ! » s'écria-t-il, « délivre-moi de cette misérable vie et reçois-moi dans les demeures éternelles. Toutefois que ta volonté soit faite, et non la mienne ! Seigneur, je te remets mon esprit. Tu sais combien ce serait chose heureuse pour moi que d'être auprès de toi ; mais, à cause de tes enfants dans ce pays, conserve cette vie et rends-moi la santé, afin que je puisse m'employer vaillamment à ton service. Mais, ici encore, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! Seigneur, mon Dieu, bénis mon peuple et sauve ton héritage ! Préserve ton peuple élu d'Angleterre ! Ô Dieu, défends ce royaume de toutes les erreurs de la papauté ! Maintiens ta vérité, afin que moi et mon peuple nous puissions bénir ton saint nom ! » Ainsi mourut Édouard VI à l'âge de seize ans à peine.

La couronne revenait de droit à la sœur d'Édouard, Marie, fille d'Henri VIII et de sa première femme, Catherine d'Aragon. Mais, la sachant catholique très bigote, son frère, sur son lit de mort, avait exprimé le désir de voir lui succéder une de ses cousines, Jane Gray, qui avait adhéré de cœur aux doctrines évangéliques et, très cultivée, adressait à Bullinger, le successeur de Zwingli, des lettres en latin, conservées à la bibliothèque de Zurich, dans lesquelles elle demandait conseils et directions sur les principes du christianisme. Mais la noblesse anglaise, tout en éprouvant une vive sympathie pour cet arrangement refusa de l'accepter. Marie monta donc sur le trône et n'hésita pas à condamner à mort Jane Gray dans laquelle elle voyait une usurpatrice et une hérétique. L'épreuve produisit ses fruits bénis dans le cœur de l'infortunée jeune femme ; elle n'avait que vingt ans et venait de se marier. Sa foi, jusqu'alors chancelante, s'affermir à tel point que, de son cachot, elle écrivit à ses amis des lettres d'adieux, animées d'un merveilleux esprit de renoncement à tout ce qu'elle laissait derrière elle ; elle rendait aussi un témoignage touchant à l'amour de son Sauveur pour elle.

À l'une de ses sœurs, elle écrivait, en lui léguant son Nouveau Testament grec : « Ma chère Catherine, je t'envoie un livre qui, bien qu'il ne soit pas revêtu d'or, est plus précieux que toutes les pierres les plus rares et du plus grand prix. C'est le livre de l'Évangile du

Seigneur Jésus Christ ; c'est sa dernière volonté, c'est son testament qu'il nous a laissé, à nous, pauvres misérables pécheurs que nous sommes dans notre nature première. Il t'enseignera le chemin de la joie éternelle. Fais comme le serviteur qui veille, afin que, quand viendra le jour de la mort, tu ne sois pas trouvée sans huile, comme les vierges folles. En ce qui concerne ma mort, réjouis-toi, comme je le fais, ma très chère sœur. Je suis assurée qu'en perdant cette existence mortelle, j'en revêtirai une éternelle, incorruptible. Au nom de Dieu, je t'exhorte à ne jamais te relâcher de la vraie foi chrétienne. Si tu renies la vérité pour prolonger ta vie, le Seigneur te reniera aussi. Si, au contraire, tu t'adresses à lui, s'il le juge à propos, il prolongera tes jours pour ta consolation et sa gloire ».

Au nom de la reine Marie Tudor, le peuple anglais a accolé, avec raison, l'épithète de la « sanguinaire ». De nouveau la persécution sévit avec rage. Des centaines de victimes périrent par le feu ou sur l'échafaud, pendant les cinq années de son règne. Parmi ces martyrs pour le nom du Seigneur, il faut retenir les noms de Latimer, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, un des prédicateurs les plus puissants et les plus bénis de son temps, et celui de Ridley, son ami intime. On les attacha ensemble au poteau. Au moment où le bourreau allumait les fagots, Latimer se pencha vers son compagnon de souffrances et lui dit d'une voix si nette que toute la foule l'entendit : « Aie bon courage, mon cher Ridley ; comporte-toi en homme. En ce jour nous allumons un flambeau si brillant que, Dieu voulant, l'Angleterre ne le verra jamais s'éteindre ».

De graves menaces pesaient également sur Cranmer, qui avait été pourtant le conseiller sage et hautement apprécié de Henri VIII et de son fils, Édouard VI. Bien qu'il crût de plein cœur au salut par Christ, il avait longtemps hésité à confesser sa foi : il craignait trop de se compromettre, aimait trop les solutions moyennes qui donnaient des demi-satisfactions à chacun, mais évitaient les positions nettes et franches. Sous Édouard VI il avait pourtant suivi une ligne de conduite tout à fait favorable à la Réforme. Maintenant, très âgé, accablé d'infirmités corporelles, il se laissa éblouir un instant par les brillantes promesses de la nouvelle souveraine, succomba à la tentation et signa un acte de soumission au pape et à Marie Tudor. Mais il se ressaisit presque aussitôt. Triomphants, les papistes prétendirent exiger de lui qu'il lût lui-même, publiquement, le texte de sa rétractation dans une des églises d'Oxford, où avait lieu son procès. Mais il déçut leur attente.

Le prisonnier s'avança, entouré de prêtres et de gens d'armes. On l'avait vêtu d'une méchante robe et coiffé d'un vieux bonnet. Son visage défait laissait deviner les rudes combats d'une conscience chargée et pressée de rendre de nouveau un éclatant témoignage à la vérité. Dans la chaire, un des tenants de la papauté ouvrit la cérémonie par une prédication dirigée contre l'hérésie et exaltant le bonheur de ceux qui la rejetaient. Puis il s'adressa à l'ancien archevêque de Canterbury et l'invita à exposer le changement qui s'était opéré en lui, afin d'ôter tout soupçon à ses auditeurs et pour que tous reconnussent qu'il était maintenant en réalité un catholique romain. Le vieillard prit aussitôt la parole :

« Mes chers auditeurs », s'écria-t-il en se tournant vers la foule qui remplissait le vaste édifice jusque dans ses derniers recoins, « je vous supplie tous de prier Dieu pour qu'il lui plaise de pardonner mes péchés. Il y a une chose surtout qui me cause une extrême douleur. Je vous la dirai. Avant tout, prions ! »

Après une prière, mêlée d'abondantes larmes, Cranmer reprit : « J'en viens maintenant à ce qui, plus que tous les autres péchés que j'ai commis, me tourmente le plus cruellement dans ce monde : c'est d'avoir signé de ma main l'écrit qui m'a été présenté. Sans doute aucun, je l'ai fait contre la vérité et contre ma conscience. Je pensais, par ce moyen, éviter la mort et prolonger ma vie en ce misérable monde ; mais maintenant je proteste que je révoque et annule tous les écrits que j'ai faits et signés depuis le jour de ma dégradation. Je les désavoue d'ores et déjà totalement. Quant à cette malheureuse main qui m'a servi à signer cette méchanceté contre ma conscience, je la voue à être brûlée avant les autres membres. Le pape, je le tiens pour l'ennemi du Christ et même pour l'antichrist. Je déteste toute sa doctrine comme fausse, et toutes ses erreurs comme pernicieuses et contraires à la Parole de Dieu ».

À l'ouïe de ce langage, la stupéfaction fut à son comble : les chrétiens se réjouissaient et bénissaient Dieu ; les catholiques grinçaient des dents. Bientôt après le vaillant témoin de Jésus Christ fut entraîné au supplice, à l'endroit même où Latimer et Ridley avaient souffert la même peine. Quand il vit les flammes s'élever, il étendit tant bien que mal sa main droite en s'écriant à voix haute : « Main indigne ! Main indigne ! » Les bourreaux eux-mêmes étaient émerveillés de voir son courage. Ses souffrances ne durèrent que peu d'instant. On l'entendit dire encore, comme tant d'autres martyrs : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » Et son âme fut recueillie auprès du Seigneur : « absent du corps et présent avec le Seigneur » (2 Cor. 5:8).

À la suite de son mariage avec Philippe II d'Espagne, un des pires adversaires de la Réforme, le court règne de Marie Tudor entraîna l'Angleterre au bord de l'abîme. Elle eut pour successeur sa demi sœur Élisabeth, fille de Henri VIII et Anne Boleyn, dont l'avènement amena en Angleterre un changement radical et définitif au point de vue religieux. La nouvelle souveraine joignait à une vaste capacité naturelle des connaissances fort étendues, mais aussi un reste de cet instinct cruel et tyrannique, funeste héritage de son père. Élevée dans les doctrines de la Réforme, elle ne les avait saisies que par son intelligence ; son cœur y restait indifférent et elle conserva, sa vie durant, un goût prononcé pour l'apparat du culte catholique. Néanmoins elle comprit tout ce que cette religion avait de répugnant pour la très grande majorité de ses sujets ; les persécutions perpétrées par Marie avaient aliéné à la couronne presque tout ce que l'Angleterre comptait d'hommes et de femmes éclairés. Aussi, par simple bon sens politique, puisque c'était le vrai moyen d'assurer son pouvoir, Élisabeth se prononça catégoriquement en faveur de la Réforme. Mais deux lois, qui ne reflétaient que trop les tendances autocratiques de la souveraine, risquèrent de compromettre l'avenir du pays.

Par la loi de suprématie, le souverain était déclaré chef suprême de l'Église, que ce fût un roi ou une reine. La loi d'uniformité fixait le rituel, avec obligation pour tous de s'y conformer ; les formes du culte, la liturgie, tout le service divin doivent être les mêmes d'un bout à l'autre du royaume, et ce rituel comporte beaucoup de formes extérieures empruntées à celui de l'Église romaine. Aussi ce césaro-papisme provoqua de vives résistances, de la part des adversaires de la Réforme, mécontents de ne plus diriger les esprits, et de la part des réformés eux-mêmes qui estimaient beaucoup trop importantes les concessions faites à l'ancien culte. Parmi ceux-ci il se forma un groupement dont les membres s'intitulaient les Puritains. Beaucoup d'entre eux, proscrits lors des persécutions, avaient vécu à l'étranger, en France surtout ; l'épreuve avait fortement trempé leurs caractères et leur foi. Leur contact avec les huguenots leur montra ce que c'était que d'adorer le Seigneur en toute simplicité, sans le moindre appareil extérieur. Ils furent tout d'abord profondément froissés de voir les prélats anglicans se croire obligés d'endosser, au cours du service religieux, des vêtements somptueux et ils résolurent de purifier l'Église — de là leur nom — de tout ce qu'ils considéraient comme mondain et comme opposé à la pensée du Seigneur. Leur résistance leur attira de cruelles persécutions : Cinquante-six d'entre eux furent jetés pêle-mêle dans un cachot, où la faim, la misère en firent périr plusieurs ; trois montèrent sur l'échafaud.

Les Puritains ne s'avouèrent pas vaincus, sentant bien qu'ils représentaient le véritable esprit anglais, libéral jusqu'à l'indépendance, tandis que les allures de la cour et du gouvernement rappelaient trop la tendance catholique, portée à imposer à tous ses principes et ses procédés. D'autres scissions se produisirent et amenèrent la formation de plusieurs groupements rivaux, entre autres celui des presbytériens, qui se rapprochaient du calvinisme et confiaient l'administration de l'église à des anciens, puis celui des congrégationalistes chez lesquels chaque congrégation est indépendante des autres et ne relève que du Seigneur. Comme on le voit, aucun de ces corps religieux ne se réclame du principe posé par le Seigneur lui-même, à savoir l'unité du corps de Christ.

Il y aurait beaucoup d'autres fautes, quelques-unes très graves, à alléguer contre la reine Élisabeth, mais elles appartiennent au domaine politique ou bien privé et n'intéressent pas le sujet qui nous occupe. Par la bonté de Dieu, cette souveraine fut, dans sa main,

l'instrument de deux grands bienfaits pour l'Angleterre. Elle affranchit son pays du joug de Rome ; elle mit la Parole de Dieu dans les mains de tous ses sujets.

Élisabeth resta célibataire. À sa mort la couronne d'Angleterre passa à son plus proche héritier, Jacques Ier, roi d'Écosse, de la dynastie des Stuarts, qui détint le pouvoir pendant trois quarts de siècle. Cette maison avait de fortes affinités avec le catholicisme ; des liens de famille l'unissaient à la cour de France, ce qui ne contribuait pas peu à l'éloigner de la Réforme. Les Stuarts ne réussirent pourtant pas à ramener leur royaume à l'ancienne croyance. Mais les Puritains surtout furent l'objet de leur haine féroce, parce que, plus que tous les autres protestants, ils voulaient suivre à la lettre la volonté de Dieu, telle qu'elle est révélée dans sa Parole. Pour fuir la persécution qui se déchaîna contre eux, plusieurs de ces chrétiens fidèles quittèrent leur patrie pour aller chercher en Amérique une terre où ils pourraient vivre en liberté et rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité qu'il attend de ceux qui lui appartiennent. Ils fondèrent la colonie du Massachussets (au N.-E. des États-Unis actuels). Cette contrée était alors absolument inculte, couverte d'immenses forêts, peuplées d'animaux féroces et d'Indiens, plus à craindre encore. Aussitôt débarqués, les colons durent défricher le sol, l'ensemencer, puis attendre l'année suivante, avant de rien récolter. L'hiver fut extrêmement rigoureux ; aussi endurèrent-ils de cruelles souffrances ; leur foi fut mise à une dure épreuve. Le Seigneur leur aida à triompher de tout. D'autres les suivirent, toujours plus nombreux, si bien que le gouvernement anglais s' alarma de cet exode qui, il dut le reconnaître, privait le pays d'éléments excellents, travailleurs et de haute moralité. Aussi une loi fut promulguée, interdisant toute nouvelle émigration. Au moment où elle entra en vigueur, huit navires s'apprêtaient à partir, chargés de Puritains parmi lesquels se trouvait Olivier Cromwell et Hampden qui furent, l'un et l'autre, quelques années plus tard, les auteurs de la chute du roi Charles Ier ; c'est ainsi que se réalisa pour lui la parole bien connue : « Qui creuse une fosse y tombera, et la pierre retournera sur celui qui la roule » (Prov. 26:27 ; Eccl. 10:8).

L'Église anglicane ne prospéra pas spirituellement ; l'abus des formes et de la hiérarchie étouffait la voix de l'Esprit. Puis le favoritisme s'y développa au point qu'une partie du clergé n'était plus du tout à la hauteur de sa tâche ; par sympathie pour tel ou tel on mettait à la tête des paroisses des pasteurs notablement indignes qui, le plus souvent, grassement rétribués eux-mêmes, se déchargeaient entièrement sur leurs vicaires, qu'ils écrasaient de travail et laissaient presque mourir de faim. Mais la masse du peuple, resté fidèlement attaché à l'Évangile, déplorait cet état de choses. Des hommes éminents protestaient contre la mondanité grandissante. Le grand poète Milton s'exprimait ainsi sur son temps : « Une époque est venue, où Dieu a véritablement rempli la terre de sa connaissance ; la vraie Église du Seigneur n'est pas celle qui possède des autels, des cierges, des liturgies, des fonctionnaires portant un costume spécial et somptueux. Dieu regarde au cœur ».

Parmi les réformateurs de ce protestantisme languissant, moribond, il faut citer le nom de George Fox, fondateur de la secte des quakers. Issu d'une famille très modeste, il passa par une période de luttes morales longue et douloureuse. Enfin il céda à l'appel que le Seigneur lui adressait et se mit à parcourir l'Angleterre, prêchant la repentance par la foi en Jésus et enseignant que Dieu n'habite pas des temples faits de main ; que ce qu'il cherche dans l'homme, c'est un cœur régénéré par la puissance de l'Esprit Saint. Il prescrivait une morale sévère, interdisait la science et l'art, le serment, le service militaire, l'asservissement à la mode. Il proclamait en même temps l'égalité de tous les hommes, défendait d'enlever son chapeau devant qui que ce soit, même devant le roi, ordonnait le tutoiement à l'égard de tous. Les quakers suivent encore aujourd'hui la plupart de ces règles ; on les reconnaît à leur costume très simple, fait invariablement de drap gris-brun. Sur d'autres points Fox et ses partisans commirent des exagérations regrettables ; ils reconnaissaient que, dans le culte, auquel tous doivent participer, il faut attendre une direction de l'Esprit avant de parler ; mais, selon eux, cette influence doit se manifester extérieurement par une sorte d'agitation convulsive, un tremblement de tout le corps, d'où leur est venu leur nom de quakers, mot qui signifie les trembleurs.

Mentionnons encore le nom de William Penn, un de leurs adhérents les plus dévoués. Il hérita de son père une fortune considérable, qui lui permit d'aller s'établir en Amérique avec un certain nombre de quakers. Il fonda ainsi la Pennsylvanie, qui devait former un État des États-Unis ; la capitale se nomme Philadelphie, c'est-à-dire l'amitié fraternelle, un des principes fondamentaux de la secte. Cette contrée, jusqu'alors déserte, devint un asile, largement ouvert à tous les persécutés.

Les quakers se signalent encore maintenant par la rigueur de leurs principes et par l'amour chrétien qu'ils déploient soit entre eux, soit vis-à-vis de tous les hommes. Au cours de la guerre de 1914 à 1918, comme leurs convictions leur interdisaient le service militaire, ils firent néanmoins preuve d'une activité bienfaisante en fondant des hôpitaux et en créant toutes sortes d'institutions, destinées à soulager les hommes en arrière du front. Par leur ferveur spirituelle, par leurs mœurs pures, ils ont été un élément de vie au sein de l'Église sur son déclin.

### 11.1.2 Écosse

Pays très pauvres, sans commerce, sans industrie, au climat rude, épuisée d'autre part par les extorsions du clergé catholique, l'Écosse entrevit quelques lueurs de l'Évangile au 15<sup>e</sup> siècle. Les Highlanders, habitants de la région montagneuse du centre, conservèrent de précieux restes des vérités chrétiennes, remises au jour par Wiclf. Au sein de leurs vallées reculées, on lisait en cachette la Parole de Dieu, mais ces faibles rayons de lumière s'éteignaient graduellement à mesure que disparaissaient ceux qui les détenaient.

Au 16<sup>e</sup> siècle, un jeune abbé, Patrick Hamilton, qui appartenait à une des familles les plus nobles du royaume, alla faire ses études à Rome. De là il se rendit en Allemagne ; c'était le moment où le triomphe de la Réformation causait une vive agitation. Reconnaisant de quel côté était la vérité, Hamilton s'empressa de regagner son pays pour y annoncer la bonne nouvelle qu'il avait apprise. Il paya de sa vie son courage, mais la semence jetée se répandit et porta des fruits abondants, malgré l'opposition acharnée de l'Église romaine, représentée par le cardinal Beatoun.

Un jeune évangéliste, Wishart, releva l'étendard, tombé des mains mourantes de Hamilton. La supériorité de ses connaissances, sa parole entraînant, sa profonde piété, son courage à toute épreuve, son extérieur agréable, tout cela joint à une douceur captivante, vrai caractère du chrétien, lui assignent une des premières places parmi les réformateurs écossais. Il allait de ville en ville, annonçant Christ aux foules. Étranger à toute menée politique, les démêlés continuels entre la noblesse et le clergé le laissaient absolument indifférent. Il pouvait dire, comme Paul : « Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2). Chassé, traqué de lieu en lieu par les agents de Beatoun, il s'abandonnait tout entier à la protection du Seigneur. Mais le cardinal guettait sa proie. N'osant l'arrêter, il lui fit interdire la chaire. Dès lors, Wishart prêcha en plein air. C'en était trop aux yeux de ses adversaires. Un jour qu'il descendait d'une tribune dressée sur une place publique, il vit près de lui un prêtre dont il soupçonna le meurtrier projet. Au moment où l'émissaire de Beatoun sortait un poignard de dessous sa soutane, Wishart lui saisit le bras. Frappé de la fermeté et de la douceur du serviteur de Dieu, il avoua son crime et implora sa grâce. La foule allait le mettre en pièces, lorsque Wishart le couvrit de son corps et sauva la vie du malheureux. Mais plus tard, le vaillant témoin de Christ tomba dans un traquenard et fut brûlé vif.

Le plus connu des réformateurs écossais est John Knox. Converti de bonne heure, il ne put voir sans frémir les atrocités perpétrées contre les chrétiens. Plus d'une fois il accompagna Wishart et prêcha l'Évangile à ses côtés. Son éloquence, sa figure imposante, ses vues nettes et précises, mais surtout la conviction de sa parole, donnaient à sa prédication une puissance rare. L'Écosse était, à ce moment là, déchirée entre deux factions, dont l'une regardait vers l'Angleterre, tandis que l'autre voulait s'appuyer sur la France. Une

foule de réformés se retirèrent dans le château de Saint-André à Édimbourg, mais les troupes françaises les assiégèrent, s'emparèrent de la place et, violant la parole jurée, emmenèrent la garnison en France. Knox se trouvait au nombre des déportés. Au cours de leur captivité on mit tout en œuvre : flatteries, menaces et violence, pour les contraindre à apostasier ; pas un seul ne se laissa gagner. Après une année et demie de vains efforts on les relâcha.

Ne pouvant rentrer dans son pays à cause de son attitude très décidée contre le catholicisme, Knox se rendit en Angleterre. Il trouva un excellent accueil à la cour d'Édouard VI qui fit de lui son chapelain et lui offrit même le titre d'évêque, mais Knox refusa catégoriquement, car il ne pouvait admettre le culte anglican qui lui rappelait trop les cérémonies papales. La mort prématurée du jeune roi contraignit Knox à s'enfuir de nouveau. Il traversa la France, gagna la Suisse où il prit contact avec les principaux défenseurs de la Réforme et finit par arriver à Genève. Calvin le reçut à bras ouverts. Il y avait en effet entre eux une remarquable similitude de sentiments ; ils étaient presque du même âge et leurs vues sur les principales doctrines bibliques coïncidaient exactement. Même leurs caractères se ressemblaient beaucoup : comme Calvin, Knox était d'une intransigeance invincible, quand il s'agissait des choses de Dieu, mais il se montrait plus rude, plus irritable que son ami, chez qui la froide logique tenait lieu des emportements fréquents de son collègue. Knox introduisit en Écosse la plupart des points de vue de Calvin.

Il ne put y rentrer qu'après huit ans d'absence et y trouva maint sujet de tristesse. Sans doute l'effectif des partisans de la Réforme avait grandi considérablement, mais Knox ne s'attachait pas au nombre. Bien peu des convertis osaient afficher ouvertement le changement opéré dans leurs cœurs par la grâce de Dieu, tellement les conséquences auraient été terribles pour eux. La plupart continuaient à suivre le culte romain, tout en le condamnant au fond du cœur. Les énergiques prédications de Knox les convainquirent de leur erreur. Tous quittèrent définitivement l'Église romaine et, peu après, ils célébraient la Cène conformément au désir du Seigneur. La riposte ne se fit pas attendre. Knox fut cité à comparaître devant le clergé à Édimbourg ; les hommes les plus éminents se déclaraient prêts à prendre sa défense. Aussi les prêtres, effrayés des conséquences, reculèrent devant la pensée de toute violence exercée contre un homme entouré de si puissants amis. Au lieu d'exiger de lui une rétractation, ils le laissèrent libre de prêcher pendant dix jours dans une maison particulière. Le Seigneur bénit de façon extraordinaire ce court ministère, en amenant un grand nombre des auditeurs à confesser son nom.

Au bout d'une année Knox jugea utile pour lui de retourner à Genève, peut-être pour amener les nouveaux convertis à ne pas dépendre de lui, mais uniquement du Seigneur. Dès qu'il fut parti, ses ennemis relevèrent la tête et le firent brûler en effigie. Cet acte stupide aboutit à fins contraires du but que s'étaient proposé ses auteurs. La Réforme fit des progrès toujours plus rapides et plus profonds. De son côté Knox stimulait le zèle des réformés par des écrits vibrants. On ne tarda pas à le rappeler ; c'était le moment, car le mouvement était en train de prendre un caractère nettement politique à cause de l'attitude ambiguë de la noblesse. En outre le peuple, laissé à lui-même, commettait des excès très regrettables, qui ne pouvaient que déshonorer le nom du Seigneur et son témoignage.

Marie Stuart, devenue veuve de bonne heure à la suite de la mort prématurée de son mari François II, roi de France, se montra très attachée au catholicisme. Un jour pourtant elle voulut voir Knox. Était-ce un guet-apens ? Le réformateur l'ignorait, mais assuré de la protection de Dieu, il répondit à cette invitation. La reine l'accabla de reproches : il avait détourné d'elle ses sujets, publié un livre contre le droit des femmes à la couronne, fomenté la révolte, entraîné les Écossais à pratiquer un culte différent de celui de leurs pères, ce qui, osait-elle dire, était contraire à la Bible et à l'obéissance qu'elle prescrit aux sujets vis-à-vis de leurs souverains. Knox n'eut pas de peine à lui démontrer, par la Bible, qu'il n'y avait rien de révolutionnaire à enseigner au peuple les vérités divines. Quand un gouvernement s'écarte de ces vérités, les sujets ont le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; telle est la règle que l'Écriture leur impose. Quant au livre auquel Marie Stuart faisait allusion, il ne la concernait pas, mais bien sa cousine, Marie d'Angleterre. Après son éloquent plaidoyer Knox put se retirer sain et sauf.

Il passa les dernières années de sa vie à organiser l'Église presbytérienne d'Écosse. Suivant de près les principes de Calvin, il fit complètement fausse route en ce que, comme les autres réformateurs, il méconnut les enseignements du Seigneur et des apôtres, concernant l'Église de Dieu. La constitution qu'il fit adopter est œuvre purement humaine, et mérite par conséquent les reproches adressés à Sardes (Apoc. 3:1-5). Ceci ne doit pas faire oublier pourtant le travail intense, et richement béni, et accompli par John Knox. Comme prédicateur de l'Évangile, c'est un des plus intrépides parmi les réformateurs ; il s'acquitta avec un dévouement extraordinaire du service qui lui était confié, ne ménageant ni son temps ni sa peine, quand il s'agissait d'amener des âmes à Christ ou bien de rendre témoignage à la vérité. Il s'endormit paisiblement à Édimbourg en 1572, trois mois après avoir reçu la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy à Paris ; elle l'affecta très profondément. Une des dernières fois qu'il monta en chaire, ce fut pour exprimer sa vive douleur de ce sinistre forfait et pour implorer le secours de Dieu en faveur des infortunés survivants, privés de tout appui humain et sans autre ressource que celle de la miséricorde divine.

### **11.1.3 Le réveil du 18<sup>e</sup> siècle. John Wesley**

Au 18<sup>e</sup> siècle en Angleterre, la profession chrétienne tomba très bas : elle avait le nom de vivre, mais était morte (Apoc. 3:1). Cela venait peut-être de l'excessive rigueur du régime puritain pour qui tout était loi, mais il ignorait la grâce. D'autre part, comme on l'a vu, l'église officielle se perdait dans le formalisme, dans les pratiques extérieures. L'état moral du pays avait énormément baissé ; l'amour de l'argent servait de ressort essentiel à la politique et à la vie courante. L'écrivain français Montesquieu trace un triste tableau de ces dispositions fâcheuses : « L'argent est ici souverainement cultivé, l'honneur et la vertu, peu... Il n'y a point de religion en Angleterre ; si quelqu'un en parle tout le monde se met à rire ». Avec cela on ne faisait rien pour relever le niveau des classes populaires, qui menaient une existence grossière et désordonnée ; dans les régions minières on se croyait en plein pays sauvage. Les superstitions les plus vulgaires trouvaient créance ; on croyait aux esprits, à la sorcellerie, à la bonne aventure. La jeunesse se rendait insupportable par ses allures turbulentes et licencieuses ; on insultait les honnêtes gens, on querellait qui voulait rester paisible. On coudoyait brutalement les passants pour les faire tomber dans le ruisseau. Le soir on attaquait les promeneurs à coups d'épée. Certes il y avait en Angleterre des hommes pieux ; ils souffraient cruellement de ces débordements de mal, mais très peu nombreux, faibles et sans influence, ils ne savaient que faire pour endiguer le courant, ni même pour lui résister. Les quelques efforts tentés dans ce sens se heurtaient à l'incrédulité, au scepticisme qui faisait des ravages terribles. Mais Dieu avait les yeux sur ces lamentables circonstances. En la personne de John Wesley, il suscita l'homme qu'il fallait pour secouer l'Angleterre de sa torpeur spirituelle.

Né en 1703, John Wesley était le fils d'un pasteur, digne homme s'il en fût, mais dont le caractère offrait des extrêmes curieux : tempérament élevé, mais excessif, courage et imprudence, largeur d'esprit et versatilité, ardeur et violence, attachement à l'Église et bigotisme. Pour lui la religion consistait en une soumission stricte aux règles prescrites, mais il ne possédait pas la foi en Christ, Sauveur des pécheurs. Il eut dix-neuf enfants, dont treize vécurent. Leur mère, personne très supérieure à son mari, d'une piété rudimentaire, quoique fervente, dépensait une énergie admirable pour les élever dans la crainte de Dieu. Douée d'une très forte volonté, elle avait imposé à sa maison une règle rigoureuse ; tout devait se faire à heures fixes : repas, devoirs, sommeil ; les cris étaient sévèrement interdits. Chaque enfant commença à apprendre à lire le jour où il avait cinq ans. La première leçon se passait à s'assimiler l'alphabet ; dès la seconde on épelait le premier verset de la Genèse. Une fois entraîné, l'enfant recevait six leçons par jour.

Les aînés s'occupaient des cadets. « J'admire ta patience », disait un jour M. Wesley à sa femme. « Tu as répété la même chose au moins vingt fois à cet enfant ». « J'aurais perdu mon temps », répondit la digne mère, « si je l'avais répété dix-neuf fois seulement, puisque je n'ai réussi qu'à la vingtième ». Elle donnait elle-même l'instruction biblique à ses enfants, et dès qu'ils étaient en âge de comprendre, avait avec chacun d'eux de fréquents entretiens particuliers sur leurs intérêts spirituels.

Les paroissiens de M. Wesley ne se distinguaient guère que par leur vulgarité et leur indifférence complète à l'égard des choses de Dieu. Ne pouvant pas leur enseigner ce qu'il ignorait lui-même, leur pasteur se bornait, dans ses prédications, à stigmatiser leur vie de péché, sans leur montrer jamais le chemin du salut. Aussi nourrissait-on à son égard une haine féroce qui se traduisait par divers attentats, jusqu'au jour où des malandrins mirent le feu à la cure. On réussit à sauver tous les enfants, sauf John qui fut oublié. Au dernier moment un homme parvint à le retirer du brasier et sans que les flammes l'eussent atteint. Bien des années plus tard, comme on avait fait son portrait, John Wesley inscrivit ces mots au bas du tableau : « Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu ? » (Zac. 3:2).

Dès l'âge de dix-huit ans Wesley entreprit des études de théologie à Oxford. Il y mena une vie irréprochable qui contrastait avantageusement avec celle de la plupart de ses camarades. Son caractère aimable lui valut de solides amitiés ; il montrait beaucoup de sérieux, mais sa piété n'était qu'extérieure. Il écrivit plus tard : « J'ignorais complètement la nature et le caractère de la justification par la foi. Je n'avais même que des idées confuses sur le pardon des péchés ; je croyais qu'il fallait en ajourner la possession jusqu'à l'heure de la mort ou au jour du jugement. Quant à la foi qui sauve, j'en ignorais également la valeur, croyant qu'elle n'était autre chose qu'une ferme adhésion à toutes les vérités contenues dans l'Ancien et le Nouveau Testament ». Il manifesta des talents si extraordinaires qu'à vingt trois ans il se vit attribuer une chaire de grec. À ce moment son frère Charles, de cinq ans plus jeune que lui, le rejoignit, ainsi que, plus tard, un de leurs amis, George Whitefield. Animés tous trois de dispositions très sérieuses, ils résolurent de se rencontrer chaque soir pour s'occuper ensemble de la Parole de Dieu. D'autres étudiants s'associèrent à eux, si bien qu'ils en vinrent à constituer une petite congrégation dirigée par John Wesley auquel tous reconnaissaient sans hésitation des qualités intellectuelles supérieures, une grande maîtrise d'esprit, un don spécial d'organisation, qu'il avait sans doute hérité de sa mère. Dans ces réunions, en effet, malgré leur cachet intime et familier, tout était minutieusement réglé, si bien que les participants ne tardèrent pas à se voir affublés du nom de Méthodistes. Leur activité ne se bornait pas à des entretiens : ils visitaient les malades, parlaient du Seigneur dans les prisons, distribuaient des aumônes aux pauvres dans la mesure où leurs faibles revenus le leur permettaient.

Toute sa vie durant, Wesley se montra très économe de son temps. Ayant remarqué qu'il se réveillait régulièrement au milieu de la nuit, il fit un effort sur lui-même pour arriver à réduire son sommeil. Il raconta à ce propos : « Par la grâce de Dieu, je suis parvenu à me lever tous les jours à quatre heures du matin. Je puis ajouter que, tout compté, je n'ai jamais eu un quart d'heure d'insomnie par mois ». Telle fut la règle de sa vie jusqu'à son dernier jour, et il parvint à un âge très avancé. À un élève il disait : « Vous n'êtes pas assuré d'un jour de vie ; vous ne seriez donc pas sage de perdre un moment. Le plus court chemin pour arriver au savoir est celui-ci : 1. déterminer le but que vous voulez atteindre ; 2. ne lire aucun livre qui ne touche, d'une façon ou de l'autre, à ce but ; 3. parmi les livres, faire choix des meilleurs ; 4. n'entreprendre l'étude d'un ouvrage qu'après avoir fini le précédent ; 5. les lire dans un tel ordre que la lecture d'aujourd'hui serve à éclairer et à confirmer celle de la veille ».

Malheureusement ces jeunes Méthodistes, malgré leurs intentions excellentes, manquaient d'une chose essentielle : la vie de Dieu dans leurs cœurs. Ils croyaient plaire au Seigneur par leurs bonnes œuvres, oubliant qu'un mauvais arbre ne saurait produire de bons fruits. John Wesley le constata dix ans plus tard, alors qu'il feuilletait les lettres qu'il avait conservées de ses amis : « Un seul de mes correspondants », dit-il, « déclara (et je me rappelle fort bien de l'avoir entendu, sans que je le comprisse) que l'amour de Dieu avait été versé dans son cœur « par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5) et qu'il jouissait de la paix de Dieu, qui « surpasse toute intelligence » (Phil. 4:7). Mais qui voulut le croire ? Dois-je cacher la triste réalité, ou bien la révéler pour que d'autres en fassent leur profit ? Il fut expulsé de la société, comme s'il avait perdu la raison. Tous ses amis le désavouèrent ; le monde le méprisa et lui tourna le dos. Pendant quelques mois il vécut isolé et méconnu, puis celui que son cœur aimait le reprit auprès de lui ».

John Wesley avait trente-deux ans quand on lui proposa de partir avec son frère Charles pour la Géorgie, colonie nouvellement fondée en Amérique du Nord, en vue d'y occuper des chômeurs ou des gens ruinés. Leur chef estimait avec raison que ces expatriés ne pouvaient rester sans qu'on veillât à leurs besoins spirituels et qu'il faudrait aussi évangéliser les Indiens, qui habitaient la même contrée. Les deux Wesley se mirent donc en route. À bord du navire qui les emmenait se trouvaient vingt-six Moraves qui frappèrent John tout d'abord par leur extraordinaire sérénité en face du danger. Ses entretiens avec eux lui firent comprendre qu'ils avaient en eux une chose qui lui manquait. « En quelque lieu qu'ils fussent, ils marchaient d'une manière digne de leur vocation céleste et honoraient l'Évangile par toute leur conduite ». Mais ce n'est pas encore à ce moment qu'il découvrit leur merveilleux secret. À peine débarqué, il fit preuve d'une grande activité parmi les colons, les indigents, les malades, les esclaves même. Comme à Oxford, il créa de petits groupes de personnes, désireuses de s'occuper de la Parole de Dieu, mais ces conversations, quoique très simples, devaient se dérouler selon un ritualisme rigoureux. Wesley fit œuvre aussi d'évangéliste auprès des Indiens comme auprès des Anglais. Cependant, scrupuleux comme il l'était, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait et ne devait prêcher des choses qu'il ne s'était pas appropriées pour lui-même. Comment parler de l'œuvre de la grâce de Dieu dans les cœurs du moment qu'il n'était pas converti ? Un entretien qu'il eut avec un prédicateur morave, établi en Géorgie depuis quelque temps, lui ouvrit les yeux sur son état. « Mon frère », lui demanda ce dernier, « je dois vous poser tout d'abord deux ou trois questions. Savez-vous si vous êtes vous-même un enfant de Dieu ? ». Comme Wesley, surpris de cette demande, ne répondait pas, le Morave continua : « Connaissez-vous le Seigneur Jésus Christ ? — Oui. Je sais qu'il est le Sauveur du monde ». — « C'est vrai. Mais savez-vous qu'il vous a sauvé vous-même ? » — « J'espère qu'il est mort pour moi aussi ». — « Vous connaissez-vous bien vous-même ? » — « Certainement ». Mais Wesley ajoute dans son journal : « Je crains que ce ne fussent là de vaines paroles ». Comme il se trouvait qu'il logeait chez les Moraves, il nota que « ces gens étaient toujours occupés, toujours de bonne humeur. Ils paraissaient s'être défaits de tout sentiment de colère, de querelle, d'amertume ; ils se gardaient de médire les uns des autres. Ils marchaient d'une manière digne de l'appel dont ils avaient été appelés (Éph. 4:1) et rendaient un joyeux témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu » (Actes 20:24).

Charles Wesley réussit mal dans la paroisse qu'on lui avait confiée. Il accabla ses ouailles de réglemens multiples, leur prescrivant comment se vêtir, comment prier, comment se comporter pendant les services religieux, se mêlant même de leurs affaires personnelles. Aussi fut-il bientôt rapatrié. John poursuivit ses efforts pendant deux ans, mais sans succès apparent. Aussi il reprit, lui aussi, le chemin de l'Angleterre. Au cours de la longue traversée, il eut le temps de faire de profondes réflexions sur lui-même et sur les causes de son échec ; il les exprima en ces termes : « Je suis allé en Amérique pour convertir les Indiens, mais qui me convertira moi-même ? Qui me délivrera de mon mauvais cœur incrédule ? Je ne puis dire « La mort m'est un gain » (Phil. 1:21). Qui me délivrera de la crainte de la mort ? J'ai appris ce dont je ne me doutais pas, que moi qui travaillais à convertir les autres, je n'étais pas converti moi-même, que je « n'atteignais pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23), qu'il y avait en moi « un méchant cœur d'incrédulité » (Héb. 3:12) et que ma vie ne valait rien, puisqu' « un arbre mauvais ne peut pas produire de bons fruits » (Matt. 7:18). J'appris que, privé de Dieu, je suis un enfant de colère, héritier de l'enfer. J'appris que mes œuvres, mes souffrances, ma justice, loin de me réconcilier avec Dieu, l'avaient offensé et ne sauraient expier le moindre de mes péchés, plus nombreux que les cheveux de ma tête ;

que je ne pouvais soutenir le regard de la justice divine, à moins que tous ces péchés ne fussent effacés. Il ne me restait donc plus aucune espérance, sinon celle d'être justifié gratuitement par la rédemption en Christ ».

À Londres il reprit contact avec de petites communautés moraves, notamment avec un pasteur Boehler qui lui fit comprendre ce que c'est que la foi, à savoir « la confiance que l'âme place en Dieu et qui l'assure que ses péchés sont pardonnés par les mérites du Seigneur Jésus Christ et qu'elle est réconciliée avec Dieu ». Boehler le renvoyait toujours aux textes bibliques, entre autres à ceux-ci : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8:16). « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:10). « Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils » (1 Jean 5:10). « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est de Dieu » (1 Jean 3:9).

C'est le 24 mai 1738 que Wesley trouva la délivrance. Le matin il avait lu ces mots de 2 Pierre 1:4 : « Il nous a donné les très grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous participiez de la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise ». Le même après midi il assista à un service religieux, où la liturgie portait la lecture du Psaume 130 : « Ô Jah ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint ». Le soir, tandis qu'il s'occupait de l'épître aux Romains, la lumière se fit dans son âme : « Je mis ma confiance en Christ », raconte-t-il, « en Christ seul pour mon salut ; je reçus l'assurance qu'il avait ôté mes péchés et qu'il me sauverait de la loi du péché et de la mort ». Comme Luther, Wesley passa par une période d'épreuves et d'expériences, en apparence incohérentes, mais dont il comprit plus tard la bénédiction. Luther a l'esprit intuitif ; comme un aigle, il regarde la vérité partout où elle se présente devant lui. Wesley, esprit logique, arrive à ses conclusions par l'argumentation.

C'est ici que commence l'histoire de Wesley en tant que serviteur du Seigneur. Dès l'abord il eut à apprendre ce qu'est l'opprobre du monde selon Matt. 5:11-12 : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous ». Il s'aperçut que le monde est demeuré ce qu'il était le jour où le Seigneur prononça ces paroles. Depuis son retour de Géorgie quatre mois auparavant, il avait prêché dans nombre d'églises. Immédiatement il se vit fermer dix d'entre elles, pour la simple raison qu'au lieu d'adresser à ses auditeurs un sermon sur un sujet quelconque d'ordre social ou moral, il leur avait parlé de la grâce de Dieu qui justifie ceux qui croient en l'efficacité du sacrifice de Christ sur la croix, mais il insistait aussi fortement sur l'inutilité des œuvres humaines pour obtenir le salut. Bientôt tous ceux qui avaient, jusque-là, cheminé à ses côtés lui tournèrent le dos. Seuls lui restèrent fidèles son frère Charles, ainsi que Whitefield, mais celui-ci se trouvait alors en Géorgie.

Comme Wesley avait reçu beaucoup de bien de son contact avec les Moraves, il crut opportun d'aller les voir chez eux. Il se rendit donc à Herrnhut, où il rencontra le comte Zinzendorf. Ce qui le frappa le plus ce fut la prédication de Christian David. De cet humble charpentier Wesley apprit une foule de choses qu'il ignorait et qu'il se hâta de consigner dans son journal. « La parole de réconciliation, prêchée par les apôtres, comme fondement de tout leur enseignement, est celle-ci : ce n'est point par nos œuvres, ni par nos mérites que nous sommes réconciliés avec Dieu, mais uniquement par le sang de Christ. On dira : Ne dois-je pas pleurer et m'humilier à cause des fautes que j'ai commises ? N'est-ce pas chose juste et équitable ? Ne dois-je pas agir de la sorte avant d'oser espérer que Dieu sera réconcilié avec moi ? Je réponds : c'est chose juste et équitable. Vous devez avoir le cœur brisé et humilié. Mais ce n'est pas là votre œuvre ; c'est celle de l'Esprit Saint. Ce n'est pas non plus la base de votre salut ; il repose tout entier et uniquement sur le sang de Christ. Cette parole prouve que rien ne vient de nous : « Celui... qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (Rom. 4:5). Il n'y a absolument rien de commun entre Dieu et l'impie. L'impie ne saurait faire quoi que ce soit pour gagner la faveur de Dieu. Peut-il produire des œuvres propres à plaire à Dieu, quelque justice, quelque repentance ? Non, rien que de l'impiété. Qu'il aille donc à Christ tel qu'il est ; qu'il croie en l'œuvre accomplie par Christ. C'est par cette foi, don de Dieu, qu'il sera sauvé pour cette vie et pour l'éternité ».

Lorsque Wesley rentra en Angleterre, il s'empessa de retrouver son frère Charles ; celui-ci lui apprit des nouvelles réjouissantes. Un peu partout on constatait un ardent désir d'entendre l'Évangile. Dans les localités écartées surtout il se trouvait beaucoup de petites congrégations dont les membres se réunissaient pour prier ensemble et lire la Bible. Ces chrétiens souhaitaient en apprendre davantage, et comme John et Charles Wesley se voyaient refuser l'entrée des églises, ils se mirent à prêcher partout où ils rencontraient des besoins spirituels. Ceci les engagea à entreprendre le même travail à Londres, car ils y connaissaient nombre de chrétiens isolés. Leurs noms devinrent bientôt connus ; de toutes parts ils recevaient des invitations. À leur grande joie Whitefield revint d'Amérique et se joignit à eux ; c'est lui qui prit l'initiative des prédications en plein air, habitude aujourd'hui courante en Angleterre, mais qui, au 18<sup>e</sup> siècle, apparaissait comme le plus grand des scandales.

Whitefield débuta à Kingswood près de Bristol. Il y avait là des mines de houille, où travaillaient de nombreux ouvriers, connus, très loin à la ronde, par leurs mœurs brutales et grossières. Personne ne s'était jamais préoccupé de leur vie spirituelle ; aucun pasteur ne visitait jamais la localité. Whitefield s'y rendit donc et annonça l'Évangile du haut d'un tertre ; un auditoire nombreux se forma pour l'entendre. Le lendemain il eut bien deux mille personnes devant lui ; les jours suivants la foule s'accrût et atteignit jusqu'à vingt mille auditeurs. Whitefield réussissait à se faire entendre de chacun et il ne tarda pas à constater l'émotion profonde qu'éveillait le message apporté à ces pauvres déshérités ; beaucoup pleuraient à chaudes larmes. Puis on vit arriver aussi des messieurs et des dames du grand monde. Le Seigneur commençait un vrai réveil en Angleterre. Débordé, Whitefield pria Wesley de venir lui aider. Celui-ci ne se fit pas prier, mais éprouva au premier moment un sentiment de malaise à l'idée d'annoncer l'Évangile ailleurs que dans une église. Il ne tarda pas à surmonter sa répugnance et mit à la prédication de la vérité autant de zèle que son ami. Il avait sur Whitefield un avantage très appréciable en présence des foules hétéroclites auxquelles il devait s'adresser. C'était un esprit d'à propos qui lui permettait de donner la réplique à n'importe qui et toujours avec humour, ce qui mettait invariablement les rieurs de son côté. L'anecdote suivante en fait foi.

Après avoir travaillé longuement à Kingswood, Wesley entreprit de visiter la contrée environnante et s'en vint à Bath, station balnéaire très à la mode alors. Toute la vie mondaine dépendait d'un M. Nash qui, assurait-on, s'arrangerait de façon à faire taire le prédicateur, par la violence, s'il le fallait. Les amis de Wesley le supplièrent de ne pas s'exposer à un coup de force, mais il ne voulut rien entendre, comptant sur la protection du Seigneur. Il venait de commencer à parler quand Nash survint et lui demanda, comme les anciens du peuple le firent à Jésus, « par quelle autorité il faisait ces choses » (Matt. 21:23). Wesley répondit que c'était en vertu de celle du Seigneur Jésus Christ. « La loi vous l'interdit », répliqua Nash, faisant allusion à une défense formulée autrefois contre les réunions tenues en dehors de l'église officielle. « D'autre part », ajouta-t-il, « vos sermons ne font que terrifier vos auditeurs ». — « Monsieur », demanda Wesley, « m'avez-vous jamais entendu prêcher ? » — « Non ». — « Alors comment savez-vous ce que vous avancez ? » — « Par le bruit public ». — « Le bruit public ne suffit pas. Permettez-moi de vous demander si vous ne vous appelez pas Nash ? » — « Oui ». — « Eh bien ! Monsieur, tout en connaissant votre nom, je n'oserais pas formuler un jugement sur votre compte par ce que j'entends dire de vous ». Ce Nash avait une très mauvaise réputation. Il se contenta de répéter sa première injonction : « je veux savoir



ce que ces gens viennent faire ici ». Là-dessus une vieille femme s'avança et dit « M. Wesley, ne vous inquiétez pas de cet homme. M. Nash, veillez à notre bien être physique. Nous avons souci de nos âmes ; c'est pour les nourrir que nous sommes réunis ici ». Nash s'éclipsa et l'on n'entendit plus parler de lui.

Wesley avait l'habitude de prêcher la loi en même temps que la grâce. Sa parole, calme mais pressante, stigmatisait le péché et montrait à quelles terribles conséquences il aboutit, dans ce monde déjà, et surtout au-delà de la tombe. Ces prédications courageuses contrastaient étrangement avec les sermons académiques des gens d'église, qui ne développaient que des sujets de morale courante et visaient avant tout à ne froisser personne. Wesley ne s'adressait pas à la sensibilité ; son éloquence n'avait rien de sentimental ; sans cesse il faisait appel à la conscience, mettant ses auditeurs en présence de leur propre responsabilité. Cité avec son frère Charles à comparaître devant l'évêque de Bristol, sous l'inculpation de scandale public et d'infraction aux lois ecclésiastiques, Wesley répondit : « Mon occupation est de faire dans ce monde tout le bien que je puis. Appelé par Dieu à prêcher l'Évangile, malheur à moi si je n'y réponds pas partout où l'on me trouve. Puisque j'ai été consacré au ministère par les hommes, je ne suis en opposition avec aucune loi humaine. Mais si ma conscience me faisait un devoir d'enfreindre l'une ou l'autre d'entre elles, j'aurais à me demander s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ».

Un grand réveil se dessinait aussi dans le pays de Galles, à l'ouest de l'Angleterre, où un chrétien du nom de Harris avait défriché le sol. Comme à Kingswood, la population vivait dans un état voisin du paganisme ; jamais encore on n'y avait parlé du Seigneur. Tous les samedis soirs se passaient à jouer et à danser ; on recommençait le dimanche après-midi. Ayant entendu parler de Wesley, Harris le supplia de venir collaborer avec lui. Wesley hésita quelque peu ; ici encore il devait se défaire d'un préjugé et admettre qu'un laïque peut et doit, tout autant qu'un pasteur, avoir la pleine liberté de parler du Seigneur. Il se fit du reste si bien à cette idée que peu après, il écrivait : « De quel esprit serait animé un homme qui préférerait, faute de connaissances théoriques, laisser périr ces pauvres pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par les exhortations d'un Harris ou de n'importe quel autre prédicateur, laïque ou non, pourvu qu'il fût entièrement dirigé par l'Esprit de Dieu ? »

C'est ici le lieu de relever un point important sur lequel Wesley et Whitefield différaient complètement d'avis, ce qui ne les empêcha pas de demeurer des amis fidèles l'un pour l'autre. Wesley était du reste ici complètement dans l'erreur, car les lectures qu'il avait faites dans sa jeunesse l'avaient fourvoyé, celle surtout de Thomas a Kempis. Selon lui un homme qui aurait été sauvé pourrait être privé de son salut, si par la suite, il se laissait entraîner à commettre une faute grave, soit par sa propre négligence, soit s'il n'avait pas eu soin de rechercher constamment les directions du Seigneur. D'autre part, Wesley estimait qu'un croyant peut arriver à vaincre le péché au point de l'extirper complètement de son cœur et parvenir ainsi à la perfection. Whitefield répondait à son ami par la promesse faite de la bouche du Seigneur Jésus lui-même en parlant des brebis de son troupeau : « Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père » (Jean 10:28 29). Sans doute, si notre assurance dépendait tant soit peu de nous, non seulement nous risquerions de perdre notre salut, mais nous le perdriions très certainement. Ici encore nous avons la certitude que « celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6). Quant à la perfection, Whitefield rappelait que le chrétien a le péché en lui, bien qu'il possède, par la foi en Christ, le moyen de le vaincre, mais il doit être très vigilant. C'est pour cela que l'apôtre Jean écrit : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous... Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons (Dieu) menteur et sa parole n'est pas en nous » (1 Jean 1:8, 10). Mais Whitefield, de son côté, commettait une faute grave en enseignant, comme Calvin, la doctrine de la prédestination.

Tandis que Wesley renonçait à tout voyage à l'étranger pour se consacrer à l'œuvre que le Seigneur avait placée devant lui en Angleterre, Whitefield se sentait toujours plus fortement attiré du côté de l'Amérique ; chose extraordinaire pour son temps, il traversa treize fois l'Atlantique, la dernière pour ne pas revenir dans son pays. Bien que moins robuste que Wesley, il accomplit, comme évangéliste, un travail immense, également en Angleterre, en Écosse, dans le pays de Galles et en Irlande. Doué d'une voix extraordinairement forte et parlant presque toujours en plein air, les foules qui l'entouraient ne pouvant trouver place dans une salle fermée, il savait exposer la grâce de Dieu avec une remarquable simplicité, mais aussi avec une force de conviction telle que le Seigneur bénit richement son service. Cette activité incessante l'usa prématurément. À l'âge de cinquante-six ans, au cours de sa dernière tournée en Géorgie, il dut avouer qu'il se sentait complètement épuisé. La veille de sa mort, après avoir prêché pendant deux heures consécutives avec une puissance inégalable, il rentra chez lui à bout de forces. Comme il gagnait sa chambre, il trouva le vestibule plein de gens, venus pour entendre encore davantage, mais il dut se déclarer incapable de leur répondre et pria un de ses amis de le remplacer. Il monta quelques marches d'escalier, puis se ravisa, se disant que ce serait peut-être la dernière occasion qu'il aurait de parler du Seigneur. Adossé à la rampe, il reprit le sujet qu'il avait développé et ne s'arrêta qu'au moment où la bougie qu'il tenait à la main fut entièrement consumée. À deux heures du matin il se sentit mal ; au moment où le soleil se levait, le Seigneur le retira auprès de lui. Ses dernières paroles furent : « Seigneur Jésus, je me suis épuisé à travailler pour toi, mais je ne suis nullement las de le faire ».

Il est tout à fait impossible de raconter ici en détail la carrière de John Wesley, qui se poursuivit pendant un demi-siècle après sa conversion. Il parcourut le Royaume Uni dans tous les sens, au prix de mille difficultés et de dangers sans cesse renaissants, menant une vraie croisade pour le salut des âmes. Plus il se dépensait et plus Satan redoublait de furie pour compromettre son travail. Bien des fois il courut le risque d'être tué. Dans une localité on tira du pistolet contre lui. Ailleurs on l'assailit à coups de pierres et de bâtons. Souvent il eut ses vêtements mis en lambeaux. À Londres on lança dans la foule qui l'écoutait un troupeau de bœufs avec l'intention bien arrêtée de les exciter contre lui. Un soir qu'il prêchait dans une salle, on y fit éclater des fusées et des pétards. Plus d'une fois on chercha à couvrir sa voix en battant du tambour. Une autre fois encore, on le souilla, de la tête aux pieds, avec toutes les ordures qu'on put ramasser : boue, fumier, œufs pourris, cadavres d'animaux. Mais le Seigneur le soutenait merveilleusement. Maintenu par sa puissance divine, il ne perdit jamais courage ; ses forces physiques demeuraient intactes ; il jouissait d'une santé excellente, grâce à laquelle il résistait à toutes les privations, à tous les mauvais traitements. Ces quelques détails, qu'on pourrait multiplier, suffiront à montrer dans quel triste état moral l'Angleterre se trouvait alors plongée. On peut se demander jusqu'où elle serait tombée, si le Seigneur n'avait eu pitié de ce peuple si dégénéré en lui envoyant son serviteur, admirablement qualifié pour cette tâche laborieuse et ingrate entre toutes.

Quant aux difficultés purement matérielles, elles auraient pu arrêter tout autre que John Wesley. Faute de routes convenables, les déplacements ne se faisaient que moyennant une dépense d'énergie peu commune. Voici comment Wesley lui-même décrit un trajet qu'il dut faire en plein hiver : « La pluie et la grêle transperçaient nos épais manteaux. Le vent se déchaînait avec rage. Mais l'humidité gelait sur nos vêtements ; même nos cils se recouvraient d'une couche de givre. Quand nous atteignîmes une auberge, nous ne savions comment descendre de nos chevaux. Le lendemain il fallut de nouveau cheminer toute la journée ; le vent était tombé, mais, la veille, il avait amoncelé de telles quantités de neige que nous ne réussissions qu'à grand-peine à les franchir. Nous dûmes mener nos chevaux à la bride presque tout du long ; les pauvres bêtes avaient assez à faire à se porter elles-mêmes. Plus loin nous arrivâmes dans une région marécageuse, sans ponts pour traverser les ruisseaux qui couraient dans tous les sens. La glace n'était en général pas assez solide pour supporter notre poids, aussi plusieurs fois nous plongeâmes dans l'eau et n'en sortîmes qu'après mille efforts.

Mais nous fûmes largement payés de nos peines quand nous vîmes l'empressement que mettaient les paysans à venir entendre le message que nous leur apportions de la part du Seigneur ». La localité que visita Wesley cette fois-là était Epworth, le village où il était né ; jadis on l'y avait très mal reçu, le pasteur tout au moins, si bien qu'il avait dû annoncer l'Évangile au cimetière, debout sur la pierre tombale de son père. Mais, depuis lors, les sentiments avaient changé du tout au tout et maintenant on lui faisait un accueil chaleureux.

Wesley veillait à ne jamais perdre une minute. Même à cheval, il lisait, tant que les cahots de sa monture ne l'en empêchaient pas. Il s'intéressait aux disciplines les plus diverses : histoire, littérature, sciences, et prenait des notes copieuses sur tout ce qui lui passait sous les yeux.

Quelques chiffres ont ici leur éloquence. John Wesley paraît avoir parcouru en moyenne huit mille kilomètres par an. En 1743 par exemple, il passa quatorze semaines à Londres, dix à Bristol, treize à Newcastle, trois en Cornouailles, douze à voyager d'un endroit à l'autre. Ce n'est pas qu'il dédaignât le confort ; on lit dans son journal, mine inépuisable de renseignements de toute espèce et tenu avec la même rigueur qu'il apportait dans tous les actes de sa vie : « Je viens de passer une soirée très agréable et utile ; j'étais chez des amis qui sont des « excellents de la terre ». J'allais même dire : « Il est bon que nous soyons ici » (Luc 9:33). Mais non. La voix de Dieu me dit : « Toi, va, et proclame l'Évangile ». Il en était si convaincu qu'il écrivait à son frère, alors qu'ils étaient tous deux fort âgés : « Voici à quoi nous sommes appelés, toi et moi : à avertir les hommes du danger qu'ils courent en demeurant dans l'incrédulité et à veiller sur leurs âmes, comme ayant à en rendre compte. Dieu te dit, autant qu'à moi : Fais tout ce qui est en ton pouvoir, afin d'amener des âmes à la connaissance du salut ; c'est pour elles que mon Fils bien-aimé est mort ». Et encore : « Notre affaire n'est pas de prêcher tant et tant de fois, mais d'amener au salut autant d'âmes que nous pouvons, et ensuite de leur aider à progresser dans la sainteté, « sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Héb. 12:14).

En 1774 il écrivait : « Ma vue est meilleure et mes nerfs plus solides qu'il y a trente ans. Je ne suis atteint d'aucune des infirmités de la vieillesse et j'ai perdu plusieurs de celles de ma jeunesse. Tout ceci est un don de Dieu ; c'est un effet de son bon plaisir envers moi. Il m'a heureusement accordé de pouvoir toujours me lever à quatre heures du matin, cela depuis cinquante ans, et de pouvoir prêcher à cinq heures du matin, pratique que je considère comme des plus salutaires pour le corps et pour l'âme ». On peut ajouter que Wesley menait une vie extrêmement sobre. Ce qui frappait chez lui, c'était son extraordinaire sérénité, provenant de son absolue confiance, presque enfantine, dans la sagesse et les soins de Dieu : « Dix mille soucis », disait-il, « m'inquiètent aussi peu que dix mille cheveux sur ma tête. Je les connais, j'y pense, j'en fais un sujet de prières, mais je ne m'en tracasse pas ».

Alors qu'il était presque cinquantenaire, malgré d'autres perspectives qui semblaient promettre mieux, Wesley épousa une veuve riche, mère de quatre enfants. Ce fut une grave erreur de sa part. Il fit entendre à sa femme qu'il n'aurait rien à démêler avec sa fortune, mais qu'il entendait garder toute sa liberté pour voyager au service du Seigneur. Mrs. Wesley refusa de l'admettre ; rongée par la jalousie, elle le suivait à son insu afin de l'épier et ouvrait les lettres qui lui étaient adressées personnellement. Au bout de vingt ans elle quittait définitivement le domicile conjugal.

Wesley avait atteint l'âge de quatre-vingt-huit ans. En février 1791 il prit froid. Malgré une forte fièvre il prêcha — ce fut la dernière fois — sur ces mots d'Ésa. 55:6 : « Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve ; invoquez-le pendant qu'il est proche ». Rarement on lui avait entendu une pareille puissance. Il regagna son logis pour n'en plus sortir. Au cours de la semaine son état empira jusqu'à ne plus laisser d'espoir. Trop faible pour parler, sauf quelques mots ici et là, on l'entendit plusieurs fois rendre grâce à la bonté constante de Dieu envers lui : « J'étais un grand pécheur, mais Jésus est mort pour moi ». Ses dernières paroles furent : « Ce qu'il y a de mieux, c'est que le Seigneur reste avec nous. Il permet à son serviteur de s'en aller en paix ».

Le nom de John Wesley restera toujours attaché au grand réveil qui se produisit en Angleterre. Lorsque le Seigneur commença à travailler par son moyen, le pays était plongé dans les ténèbres spirituelles les plus profondes ; la papauté avait perdu son autorité, mais ceux qui l'avaient secourue ne se souciaient pas d'être chrétiens. À la fin du 18<sup>e</sup> siècle il n'est pas exagéré de dire que l'Évangile avait été annoncé dans tous les coins et recoins du royaume, soit par Wesley et Whitefield, soit par ceux qui suivirent leurs traces. Certes ces serviteurs de Dieu commirent bien des erreurs. Néanmoins ils prêchèrent la bonne nouvelle du salut par Christ dans toute sa pureté et dans toute sa simplicité ; ils plantèrent, ils arrosèrent ; le Seigneur donna l'accroissement (1 Cor. 3:6).

## **11.2 Dans les autres pays d'Europe**

Le temps et la place manquent pour raconter le mouvement de la Réforme en Hongrie, en Transylvanie, en Pologne. On se bornera donc aux pays plus rapprochés de nous, ainsi qu'à ceux où la Réforme prit pied définitivement.

### **11.2.1 Les pays du Midi**

#### **11.2.1.1 Italie**

Circonstance extraordinaire en apparence, mais qui s'explique à la réflexion, l'Italie, le pays où résidait le pape, fut un des premiers à accueillir les principes de la Réforme. C'était en effet un de ceux qui souffraient le plus des innombrables abus de l'Église romaine ; c'est là aussi qu'on voyait de plus près ce qui faisait la faiblesse du Saint-Siège : corruption de l'administration, vie de débauche, ambition, règne de la fausseté, du mensonge et de la tromperie. Et comme il avait sans cesse besoin de ressources financières, c'est de l'Italie tout d'abord que le pape exigeait ces prestations qui devaient, peu à peu, soulever l'Europe contre Rome. Le gros du peuple supportait sans mot dire ces incessantes exactions, mais il se trouvait des hommes réfléchis qui, depuis longtemps, songeaient au moyen de mettre un terme à cette situation intenable (\*).

(\*) Déjà à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, un dominicain, Jérôme Savonarole, s'était ouvertement élevé à Florence contre « l'Église prostituée ». Un instant écouté, il fut excommunié en 1497 et brûlé l'année suivante.

Deux ans à peine après la protestation de Luther contre les indulgences, ses écrits pénétraient en Italie ; ils y trouvèrent un accueil chaleureux, tellement ils répondaient à des aspirations souvent inconscientes. Malgré la crainte, légitime, que l'on pouvait éprouver d'une intervention du clergé, on en fit venir d'autres, soit du réformateur allemand lui-même, soit de Mélanchton et de Zwingli. On les traduisait. À peine sortis de presse, ils se vendaient rapidement. Pour échapper à toute perquisition de la police, ils paraissaient sous des pseudonymes : Terra Nigra pour Mélanchton, Cogelius pour Zwingli, et ainsi de suite. Le commerce de Venise le mettait en rapports suivis avec l'Allemagne ; elle ne tarda pas à posséder un dépôt des ouvrages des réformateurs, sur la propagation desquels le Sénat fermait les yeux. On rapporte que, lorsque le pape publiait une bulle, interdisant la lecture de ces livres, le Sénat avait soin de la faire lire dans les églises après que l'assistance était écoutée. La citation suivante, tirée d'une lettre écrite par un moine, montre à quel point on avait soif de l'Évangile : « Vous qui connaissez le Seigneur, pensez au Lazare de l'Évangile et à l'humble Cananéenne qui désirait se rassasier des miettes tombées de la table du Seigneur. Mourant de soif, je cherche la fontaine de l'eau de la vie. Assis au bord du chemin, comme un aveugle, je crie à Celui qui donne la vue. Nous qui gisons dans les ténèbres, nous vous supplions, avec larmes et soupirs, vous qui connaissez les titres de ces livres, de nous les envoyer, ceux surtout de l'illustre Luther, du pénétrant Mélanchton, du savant Œcolampade. Faites tout votre possible pour que la ville de Lombardie, que nous habitons, aujourd'hui l'esclave de Babylone et étrangère à l'Évangile de la grâce, obtienne enfin la liberté ! »

Pendant vingt ans l'Évangile se répandit en Italie sans rencontrer d'obstacles. C'est la période des guerres entre Charles-Quint et François Ier, entre l'empereur et le Saint-Siège. Celui-ci trop absorbé par la politique, négligeait les questions intéressant la vie spirituelle de ses sujets. Dieu bénit même cette époque troublée pour le salut de beaucoup d'âmes qui entrèrent en contact avec des soldats protestants, nombreux dans les armées belligérantes, et apprirent d'eux à connaître le Seigneur.

À partir de 1542 pourtant, le pape s'émou des progrès réalisés par la Réforme, car elle avait gagné entre autres plusieurs prédicateurs brillants, bien connus dans les hautes sphères de l'Église et qui employaient maintenant leurs talents au service de l'Évangile. Le mouvement était si profond qu'on n'osait déjà plus l'attaquer de front. On créa donc un corps d'espions qui devaient suivre les cultes, s'aboucher avec ceux qui les fréquentaient, gagner leur confiance en feignant d'entrer dans leurs vues. Le même travail se faisait au sein des familles, afin d'acquérir des preuves à charge contre quiconque embrassait les idées nouvelles. La première victime de ces odieux procédés fut Paleario, un professeur savant et pieux. Il dut monter sur le bûcher malgré son grand âge.

Mais, l'éveil ainsi donné, tous ceux qui le purent s'empressèrent de quitter l'Italie, parmi eux Bernardino Occhino, général de l'ordre des capucins. Il s'était mis à étudier les Saintes Écritures et ne tarda pas à proclamer quelques-unes des vérités qu'il y avait rencontrées. Doué d'un rare talent de prédication, il attirait les foules en annonçant la voie du salut, sans toutefois contester les erreurs dominantes. Quoique à la tête d'un ordre puissant, il voyageait toujours à pied, croyant se faire un mérite de sa simplicité. Il n'avait pas encore rejeté toute justice propre pour ne recourir qu'à celle du Sauveur. À Naples il entendit prêcher un gentilhomme espagnol, du nom de Valdez, qui exposait, dans toute sa pureté, la doctrine du salut par Christ. Occhino en fut si frappé qu'il accepta pour lui-même le message qu'il avait entendu ; il monta en chaire et prêcha, avec une force toute nouvelle, cet Évangile qui faisait maintenant sa joie.

On le conçut : l'Inquisition ne le perdait pas de vue. Les Vénitiens l'invitèrent à venir chez eux ; mais le nonce, qui habitait cette ville, avait l'œil sur lui. La foule se précipitait pour l'entendre. Bientôt Occhino apprit qu'on l'épiait ; cela ne l'empêcha pas de s'écrier, du haut de la chaire, en présence des sénateurs et du nonce lui-même : « Ô noble Venise, reine de l'Adriatique ! Si les prisons, les cachots et les fers attendent les hommes qui t'annoncent la vérité, dans quelles cités, dans quelles campagnes pourra-t-elle encore retentir ? Si nous voulions la faire entendre partout, sans réserve ! Que d'aveugles, qui s'en vont aujourd'hui, errant dans les ténèbres, verraient enfin la lumière » À ces mots le représentant du pape interrompit l'orateur et lui interdit la chaire. Il en résulta une émeute et, au bout de trois jours, Occhino reprit ses émouvantes prédications. Cependant, cité à comparaître à Rome, ce qui signifiait pour lui la mort certaine, il quitta l'Italie et se rendit à Genève, puis à Zurich, enfin à Bâle. La fin de sa carrière ne répondit pas à son début, car il se laissa entraîner à adopter des idées gravement erronées, allant jusqu'à nier la divinité du Seigneur.

Pierre-Martyr Vermigli (le nom de Martyr est ici un simple prénom), de l'ordre des Augustins, éclairé, lui aussi, par la lecture des Écritures sur les aberrations romaines et sur l'unique voie de salut, eut la joie de voir se former à Lucques (entre Pise et Florence) une congrégation évangélique, qui s'accrût rapidement grâce à son ministère. Il ne tarda pas à abandonner l'ordre auquel il appartenait. Obligé, comme tant d'autres de quitter le sol italien, il gagna la Suisse, puis accepta une chaire de professeur à Strasbourg. Plus tard il reçut un appel de l'université d'Oxford. Pendant ce temps la haine du clergé frappa la petite assemblée de Lucques ; plusieurs de ces frères, effrayés des menaces qu'on leur adressait, rentrèrent sous le joug de Rome, Vermigli en conçut une douleur profonde. Il quitta l'Angleterre lors de l'avènement de Marie Tudor et termina paisiblement ses jours à Zurich où sa piété vivante, sa modestie, son profond savoir lui avaient fait trouver de nombreux amis.

Le nom de Curione intéresse la Suisse romande. Ce brillant humaniste, pour se soustraire aux agents de l'Inquisition, vint mettre ses talents et sa grande expérience de l'enseignement à la disposition des seigneurs de Berne. Ceux-ci lui firent un accueil empressé et l'adressèrent immédiatement aux pasteurs et professeurs de Lausanne, où Viret venait de reprendre ses fonctions. On fonda à l'Académie une chaire tout exprès pour lui. Il donnait trois leçons par jour : deux chez lui à six heures du matin et à midi, et la troisième à deux heures l'après-midi dans un auditoire public. Ces leçons étaient extrêmement goûtées. Plus tard il se fixa à Bâle, où il jeta un grand lustre sur l'université. Sa réputation, sa science, mais surtout sa piété attirèrent à Bâle un grand nombre d'étudiants.

Dans sa bonté Dieu créa, en Italie même, un asile pour ceux qui souffraient à cause du nom de Christ. Hercule II, duc de Ferrare, accueillait avec bienveillance et sans trop de préventions des hommes entachés de « luthéranisme ». Il y était fortement encouragé par sa femme, la pieuse Renée, dont le nom a été mentionné dans le chapitre consacré à Calvin. Le spectacle des affreux supplices infligés à Paris à d'humbles et fidèles chrétiens l'avait révoltée. Plus instruite que la plupart de ses contemporaines, elle s'enquit des principes religieux des martyrs français et se promit, en changeant de patrie, de protéger ceux qu'un fanatisme atroce poursuivait. Elle donna pour compagne d'étude à sa fille Anne une jeune et spirituelle amie, Olympia Morata, qui avait été élevée selon les préceptes de l'Évangile ; elle assistait régulièrement à des assemblées religieuses qui avaient lieu à Ferrare et se nourrissait avidement des enseignements de la Parole de Dieu. Plus tard, Olympia épousa un chrétien allemand, Grunthler, qui avait étudié la médecine à Ferrare. Disgraciés à la cour d'Este, après le départ d'Anne qui donnait sa main au trop célèbre duc de Guise, Olympia et son mari allèrent se fixer à Augsburg. Au milieu de douloureuses épreuves, la jeune femme conserva cette paix parfaite, que seul le Seigneur peut donner (Jean 14:27). Du fond de son exil, elle correspondait activement avec plusieurs fidèles, restés dans la fournaise, encourageant les faibles, fortifiant les indécis. « Demande des forces au Seigneur », écrivait-elle à une amie, « afin que la crainte de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ne t'entraîne pas à offenser ton miséricordieux Rédempteur ; afin aussi qu'il te rende capable de confesser son nom selon sa volonté, en présence de cette génération perverse, et te donne de te rappeler toujours ces paroles de David : « J'ai haï la congrégation de ceux qui font le mal, et je ne m'assiérai pas avec les méchants » (Ps. 26:5). Je suis trop faible, diras-tu, pour me séparer d'eux. Crois-tu donc que tant de témoins du Seigneur, tant de martyrs soient restés fermes grâce à leur propre vertu, à leurs propres forces ? N'était-ce pas Dieu qui leur donnait la puissance de résister ? Le reniement de Pierre ne nous est pas cité comme un exemple à imiter, mais il sert à nous faire comprendre l'infinie miséricorde du Seigneur et à nous montrer notre propre faiblesse, quand nous sommes laissés à nous-mêmes. Le Seigneur nous fait l'honneur et la grâce de nous parler, de nous instruire ; mépriserons-nous un trésor de si grand prix ? ». Olympia Morata, une des femmes les plus remarquables de son siècle, rendit durant sa courte vie le plus beau témoignage au nom du Seigneur, et fut retirée de ce monde à l'âge de vingt neuf ans.

Plus tard Renée de France eut à subir, à son tour, la persécution. Elle ne craignait pas de manifester sa foi et d'exprimer hautement sa désapprobation au spectacle des violences commises contre les humbles brebis du Seigneur. Là-dessus on lui enleva ses enfants ; on arrêta ses plus fidèles serviteurs et on les châtia comme hérétiques. Retenue prisonnière dans son propre palais, abreuvée de reproches par son mari, elle supporta tout avec fermeté jusqu'au jour où, affaiblie par la souffrance et les privations, dévorée du désir de revoir ses enfants, elle fit quelques concessions à ses bourreaux. Le duc mourut peu après et Renée rentra en France. Dans son domaine de Montargis, elle fut la constante protectrice des réformés. Un jour son gendre, le duc de Guise, osa s'approcher du château avec une troupe d'hommes armés et fit sommer sa belle-mère de livrer tous les rebelles qu'elle avait auprès d'elle, faute de quoi il mitraillera la place. « Dites à votre maître », répondit la duchesse à l'émissaire de Guise, « que je monterai moi-même sur les créneaux, pour voir s'il osera tuer la fille d'un roi ». Guise se retira, et depuis ce jour, Renée put continuer sans entraves son œuvre de charité envers les enfants de Dieu.

D'autres exilés italiens se réfugièrent sur territoire suisse, dans le canton actuel du Tessin, alors bailliage commun de tous les cantons qui y envoyaient à tour de rôle un bailli. Une congrégation évangélique se constitua à Locarno dès 1536. Elle se composait en majeure

partie de familles indigènes considérées, mais accueillait aussi les Italiens obligés de quitter leur patrie à cause de la rigueur avec laquelle Rome poursuivait leur croyance. Elle trouvait un discret appui dans les baillis toutes les fois que l'administration du bailliage revenait aux cantons réformés. Mais les baillis catholiques témoignaient aux enfants de Dieu une malveillance si vive qu'au bout d'une vingtaine d'années ils résolurent de se fixer ailleurs. Le 3 mars 1555, cent seize d'entre eux se mirent en route avec leurs femmes et leurs enfants ; il y avait dans leur nombre des hommes d'une haute culture, médecins ou juristes ; la plupart étaient des ouvriers ou des commerçants, qui menaient le genre de vie le plus modeste. Mais tous se montrèrent inflexiblement résolus à subir les pires maux plutôt que de se laisser violenter dans leurs consciences. Ils durent s'arrêter quelque temps au fond d'une vallée avant d'entreprendre le passage du col du Bernardin, encombré de neige. La traversée n'en fut pas moins difficile, dangereuse même, mais le Seigneur veillait sur eux et ils finirent par atteindre Zurich deux mois après leur départ. En dépit de la disette qui y régnait et de la présence de nombreux réfugiés anglais, ils y reçurent un accueil cordial et un appui efficace. Dieu mit sa bénédiction sur cet acte de générosité en favorisant, grâce aux réfugiés locarnais, la prospérité matérielle de la ville ; par leur intermédiaire, l'industrie du tissage de la soie y prit un développement considérable et très lucratif. C'est d'eux que descendent plusieurs familles importantes de la Suisse, dont les membres ont joué un rôle éminent, matériel ou intellectuel, dans notre pays : à Zurich, les d'Orelli, les Pestalozzi ; à Bâle, les Socin ; à Berne, les de Muralt ; à Genève, les Turretini, et d'autres encore.

En Calabre s'était établi, vers 1450, une colonie de Vaudois du Piémont ; ils reçurent le droit de rendre à Dieu le culte qu'il attend des siens. Travailleurs actifs et intelligents, ils avaient transformé en terres fertiles une vaste étendue du pays. L'Inquisition les assaillit et fit exécuter une centaine d'entre eux en un seul jour. « Ils furent parqués dans une maison, comme un troupeau de moutons. Le bourreau entra, en saisit un, lui mit un bandeau sur les yeux, puis l'entraîna dehors et lui trancha la tête. Il procéda de la même manière avec tous les autres successivement. J'ai peine à retenir mes larmes en écrivant ceci », ajoute le catholique qui a laissé le récit de cette scène d'épouvante.

### 11.2.1.2 Espagne.

L'Espagne, dont le souverain portait le titre de Roi Très-Chrétien, fut toujours la forteresse du catholicisme. En 1234 déjà un concile, tenu à Saragosse en Aragon, avait « interdit à toute personne laïque de disserter, soit en particulier, soit en public, sur la religion catholique ». Les contrevenants devaient être excommuniés par l'évêque du diocèse. D'après cette assemblée ténébreuse, nul n'osait posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue vulgaire, sous peine de mort. Au début du 16<sup>e</sup> siècle ces arrêts furent remis en vigueur.

L'Espagnol se targuait de la pureté de sa race ; toute contamination quelconque de sang infligeait une tare ineffaçable à qui la portait. Le paysan le plus misérable se serait considéré comme dégradé si on lui avait démontré qu'il avait le moindre atavisme juif ou mauresque. Des populations fort différentes les unes des autres habitaient la péninsule Ibérique ; après avoir visé, pendant des siècles, à les extirper, la politique du gouvernement y réussit dès 1479. Le même sentiment animait les Espagnols sur le terrain religieux, où le soupçon même d'hérésie était passible des peines les plus terribles. Dans ce domaine l'Inquisition exerçait une surveillance impitoyable. Néanmoins les livres de Luther pénétrèrent en Espagne en 1519 déjà ; son important Commentaire sur les Galates y fut traduit l'année suivante. Puis on ne tarda pas à recevoir son livre sur la Liberté chrétienne, ainsi que sa réponse à Érasme concernant le libre arbitre.

Pressé par le clergé, en 1521, Charles-Quint fit défense de publier, sans l'autorisation des évêques, aucun livre qui fit mention de l'Écriture Sainte. « Il nous semble », disait l'empereur, « que Martin Luther n'est pas une créature humaine, mais un diable sous la figure d'un homme, et revêtu d'un habit de moine, afin qu'il puisse plus aisément causer la mort éternelle et la destruction du genre humain ». Néanmoins la Bible et les livres réformés se jouaient de toutes les barrières. Une active contrebande les portait par terre ou par mer, jusqu'à l'intérieur du pays. Un Espagnol avait introduit des ballots entiers de ces livres prohibés, renfermés dans des tonneaux à double fond, qui contenaient un peu de vin. Il faut ajouter que l'importateur, découvert, fut mis à la torture et brûlé vif. Mais le crédit des prêtres déclinait de jour en jour à mesure que le peuple apprenait ainsi une doctrine très différente de la leur. Pendant dix ans la Réforme fit des progrès sensibles dans le pays, malgré la surveillance étroite des autorités. À la diète d'Augsbourg, Charles-Quint et sa suite nombreuse entendirent de la bouche même des principaux réformateurs des exposés très nets de la vérité, mais peu se laissèrent convaincre.

Parmi ces premiers chrétiens espagnols, une figure intéressante est celle d'Egidius, prédicateur de la cathédrale de Séville. Pendant longtemps, malgré toute sa science et son éloquence, qui était grande, il ne voyait aucun fruit de ses travaux. Ignorant la vivifiante doctrine du salut par la foi, il ne pouvait prêcher que les croyances en vogue. Mais sa conscience lui reprochait d'occuper une chaire d'où sa parole tombait morte sur des âmes mortes. Inquiet, plein d'angoisse, il allait abandonner son poste, lorsque le Seigneur plaça sur son chemin un humble et intelligent disciple de Christ. « Savez-vous », dit cet homme au prédicateur, « ce qui frappe de stérilité votre ministère ? » — « Non ». — « Vous ne prêchez pas la foi pure et simple en Jésus Christ, seul Sauveur. Demandez, priez, et vous recevrez ». Egidius suivit ce conseil ; sa requête, qui partait d'un cœur sincère et droit, reçut l'exaucement. Dès lors ses discours changèrent complètement de caractère et il vit accourir nombre de malheureux, accablés sous le poids de leurs péchés, et qui, comme le geôlier de Philippes, demandaient : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? ». Egidius ne tarda pas à être jeté en prison. L'empereur, qui l'appréciait hautement, fit tout son possible pour le sauver, mais l'Inquisition resta inflexible. Durant sa captivité Egidius s'affermir de plus en plus dans les doctrines évangéliques. Au bout d'un an, il réussit à s'évader et termina ses jours dans la paix.

En 1558 Charles-Quint, las du pouvoir, abdiqua pour se retirer dans le couvent de Saint-Just et eut pour successeur son fils Philippe II, un des tyrans les plus farouches que l'histoire connaisse. De caractère sombre et haineux, il ne poursuivait qu'un but : réaliser l'unité de la péninsule, dans le domaine politique par l'annexion du Portugal, dans le domaine religieux par l'anéantissement de la Réforme.

Dès son avènement, son attention fut attirée par le fait que de nombreux Espagnols quittaient leur pays pour s'établir à l'étranger. Des enquêtes démontrèrent que ces départs n'avaient d'autre motif que le désir de fuir une contrée où l'on ne pouvait pas adorer Dieu selon sa conscience. Là-dessus le gouvernement mobilisa d'importantes forces de police en vue de fermer la frontière et d'arrêter tous ceux qui, dans le royaume même, osaient faire opposition à l'Église officielle. Beaucoup de ces réfugiés s'étaient fixés à Genève, en Allemagne ; on y dépêcha des espions, chargés de nouer avec les fugitifs de feintes relations amicales, mais destinées à obtenir d'eux des renseignements en vue de pourchasser d'autant plus sûrement ceux des leurs qui restaient dans leur patrie. Il en résulta une persécution atroce, mais qui n'éclata souvent pas au grand jour. Nombre de malheureux disparaissaient et leurs familles n'en recevaient plus aucune nouvelle quelconque. D'autres, on le savait, subissaient des tortures trop horribles pour qu'il soit possible de les décrire ici : tortures physiques, mais aussi tortures morales ; on ne leur épargnait rien. Enfin un certain nombre étaient mis à mort publiquement, à titre d'exemple, le plus souvent par le feu, dans les hideux autodafés, mot qui signifie : « Actes de foi ». Philippe II arriva ainsi à ses fins dans ce sens qu'il extirpa la Réforme de ses États espagnols. Mais, du même coup, il les ruinait en y instaurant les puissances des ténèbres, le règne de l'ignorance. L'Église romaine craint la lumière qui étale au grand jour ses turpitudes, améliore les conditions de la société et surtout éclaire les cœurs et les intelligences en les mettant en contact avec la source de toute grâce excellente et de tout don parfait. Philippe II dominait sur une portion importante de l'Europe, sur plus de la moitié du continent

américain. De cet immense empire il ne reste plus à l'Espagne aujourd'hui que l'Espagne proprement dite et d'infimes territoires coloniaux, tellement il est vrai que « on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7).

## **11.2.2 Les États du Nord**

### **11.2.2.1 Pays-Bas.**

L'histoire de la Réforme en Espagne amène tout naturellement à celle des Pays-Bas, qui dépendaient d'elle, tant la Belgique que la Hollande actuelles. Depuis longtemps on pouvait constater dans cette contrée une tendance marquée à s'enquérir au sujet des doctrines évangéliques. Un groupe de pieux mystiques, représentés par Thomas a Kempis (1379-1474), un des auteurs présumés de l'Imitation de Jésus Christ, avaient attiré l'attention sur les abus de l'Église et sur la recherche de la vérité selon Dieu. Plus tard Jean Wessel fut un vrai précurseur de Luther. Peu après l'invention de l'imprimerie, Anvers devint un centre important de publications de toute espèce ; au 16<sup>e</sup> siècle on y édita des traductions en langues diverses des principales œuvres des réformateurs allemands et suisses. Principal marché commercial de l'Europe continentale, cette ville voyait affluer des négociants de tous les pays civilisés. Beaucoup d'entre eux, attirés par la nouveauté du sujet, achetèrent ces livres pour les emporter chez eux, souvent dissimulés dans des ballots de marchandises, afin d'échapper aux perquisitions policières. Ainsi Anvers joua un rôle de premier plan dans la diffusion des écrits évangéliques.

Lorsque Charles-Quint monta sur le trône, il témoigna une faveur marquée aux Pays-Bas, terre de sa naissance. Grâce à leur extraordinaire prospérité matérielle, ces provinces lui fournissaient le plus clair de ses revenus ; il y allait donc de son intérêt le plus direct de les ménager autant que possible. Cependant, adversaire déclaré de ce qu'il appelait l'hérésie, il se devait à lui-même de la réprimer même dans cette contrée, qu'il chérissait entre toutes. Il publia donc un édit énonçant la défense formelle d'enseigner ou de pratiquer les nouvelles doctrines ; mais il recommandait en même temps aux magistrats d'user de ménagements envers les réfractaires. L'empereur se rendait bien compte aussi qu'un facteur essentiel de la prospérité des Pays-Bas était la liberté dont elles avaient joui sous ses prédécesseurs. La limiter trop sévèrement, même sur le terrain religieux, c'était aller à l'encontre du développement ultérieur de ces provinces ; c'était risquer un soulèvement général, car la population tenait énormément aux droits qu'elle avait acquis, souvent au prix de luttes sanglantes, et n'était nullement disposée à y renoncer, même aux plus insignifiants.

Mais les principes de la Réforme avaient fait plus de chemin que le souverain ne se le figurait ; plusieurs historiens évaluent à quelque 100000 le nombre des adhérents du « luthéranisme ». Bien contre son gré, Charles dut céder aux instances du clergé et la seconde moitié de son règne fut marquée par une persécution ardente. Érasme condamnait fortement ces procédés ; plusieurs chrétiens ayant subi le supplice du feu à Bruxelles, il écrivit : « Jusqu'à cet événement la ville était pratiquement exempte d'hérésie, à part quelques cas tout à fait sporadiques. Aussitôt après l'exécution des martyrs, nombre d'habitants se sont convertis à l'Évangile ». L'Église redoubla de cruauté ; tout devint motif à arrestation, le plus souvent à condamnation. Il était interdit de lire ne fût-ce qu'une page de l'Écriture Sainte ; sentence de mort contre quiconque discutait un article de foi, contre ceux chez lesquels on découvrait des écrits de Luther ou de Zwingli, qui exprimaient le moindre doute quant à la valeur des sacrements ou qui, à mots couverts, contestaient l'autorité pontificale. La terreur régnait.

Cependant Charles-Quint persécutait par politique beaucoup plus que par conviction. S'il pourchassait l'hérésie dans ses États, c'était essentiellement pour y faire prévaloir l'unité religieuse, mais il ne se montrait pas moins intransigeant vis-à-vis du Saint-Siège qui prétendait assumer sa suprématie contre celle de la puissance impériale. Charles alla jusqu'à saccager Rome et à retenir prisonniers le pape et certains cardinaux. Son fils, Philippe II, persécuta par bigoterie, par pur esprit de vengeance, de froide haine contre les réformés. Il organisa méthodiquement une lutte acharnée, impitoyable, contre les enfants de Dieu, y apportant tous les raffinements d'une cruauté diabolique, sous la direction sanguinaire de l'odieux duc d'Albe. Ces mesures provoquèrent un soulèvement général dans les Pays-Bas, les catholiques eux-mêmes voyant battus en brèche leurs privilèges séculaires. Le conflit devint ainsi politique tout autant que religieux.

Sous la régence de Marguerite de Parme, longtemps gouvernante des provinces, les protestants avaient reçu l'autorisation de se réunir en plein jour ouvertement. Comme ils manquaient de lieux de culte, ils tenaient leurs assemblées dans les champs et là les évangélistes prêchaient, avec toute hardiesse, annonçant le message de la grâce de Dieu à des foules immenses. L'un d'eux, particulièrement doué, parlait souvent, dit-on, à des auditoires de quinze mille personnes. Mais, avec l'avènement de Philippe II, un changement ne pouvait manquer de se produire. Ainsi on vit un jour un magistrat, catholique bigot, chercher à disperser les assistants à coups de sabre ; mais, comme il prétendait arrêter le prédicateur, une grêle de pierres l'assaillit et il eut peine à échapper avec la vie sauve. On avait l'habitude, dans ces réunions, de chanter les Psaumes de David et le chant de ces milliers de personnes, très puissant, s'entendait au loin à la ronde, si bien qu'il attirait de nouveaux auditeurs. Cela renforçait le zèle des chrétiens, et, par contrecoup, l'animosité de leurs adversaires. Pour parer au danger qui en résultait pour eux, ces chrétiens résolurent de construire des lieux de culte fermés, en bois, afin d'éviter des frais trop considérables, et dans lesquels ils couraient moins le risque d'attirer l'attention. Des hommes de toutes les classes de la société offrirent leurs services pour ce travail, tandis que les femmes vendaient leurs bijoux, afin de subvenir à la dépense. Puis ils adressèrent à Marguerite de Parme une requête, demandant de pouvoir jouir librement des privilèges qui leur avaient été concédés jadis, entre autres du droit de réunion. Marguerite en référa à Philippe II ; celui-ci opposa à la pétition un veto catégorique. Voyant son autorité ainsi battue en brèche, la régente démissionna. Ce fut le signal d'un déchaînement de violences indescriptibles, sous la haute direction du duc d'Albe.

Pareil à son maître quant à la cruauté systématiquement organisée, il institua une jurisprudence exceptionnelle contre les protestants, confiée à un tribunal spécial, bientôt flétri sous le nom de Conseil du Sang. Sa compétence s'étendait à tous les délits commis contre l'autorité espagnole, qu'ils fussent de nature civile ou de nature religieuse. On ne s'en prenait même plus aux individus isolés ; pour activer la procédure, c'étaient des condamnations et des exécutions en masse. Deux crimes en particulier ne trouvaient aucune grâce devant les juges : l'hérésie, la richesse. Le duc avait déclaré qu'un fleuve d'or, profond de trois pieds et alimenté par la fortune des Pays-Bas, descendrait jusqu'à la mer et de là en Espagne pour remplir le trésor du roi, son souverain. Le sang coulait à flots : à Valenciennes il y eut 48 exécutions en un seul jour, à Malines 46 ; dans différentes villes de Flandre, 95 dans l'espace de vingt-quatre heures. Comme, malgré cela, bien des témoins du Seigneur survivaient, un décret de l'Inquisition prononça une sentence de mort contre tous les Pays-Bas, considérés en bloc comme hérétiques, sans avoir aucun égard à l'âge, au sexe ni à la condition. Cette décision atteignait trois millions de personnes. Comme les fidèles témoins de Christ n'hésitaient pas à proclamer leur foi jusque sur l'échafaud, on imagina de leur immobiliser la langue dans un anneau de fer. La rage de Philippe II se déversa sur son propre fils, don Carlos, qu'il fit mettre à mort dans la prison où on l'avait consigné sous le chef de connivence avec les réformés ; le pape Pie VI célébra hautement cet assassinat. De son côté le duc d'Albe se vanta d'avoir causé la mort de 18000 personnes au moins, auxquelles on devrait ajouter un nombre peut-être supérieur de victimes indirectes de ses atrocités. 30000 autres furent réduites à la misère à la suite de la confiscation de leurs biens. Cent mille s'enfuirent dans les pays environnants, en Angleterre surtout, où ces malheureux

trouvèrent une large hospitalité qu'ils repayèrent en y introduisant toutes sortes de procédés nouveaux et ingénieux dans l'industrie de la filature surtout.

La puissance du mal se retourne invariablement contre qui en use. Étroitement liées les unes aux autres par leur commune foi, les provinces du nord se séparèrent de celles du sud, où le catholicisme finit par l'emporter, et, par l'union d'Utrecht (1579), se déclarèrent indépendantes. Telle fut l'origine de la Hollande actuelle. C'est ainsi que la politique diabolique de Philippe II fit perdre irrémédiablement à l'Espagne la partie la plus riche et la plus prospère de ses États. Plus tard, débordant des limites exiguës de leur territoire, les Hollandais s'établirent dans les Indes Orientales et y créèrent un vaste empire qu'ils ont su administrer et exploiter avec une habileté consommée.

La république des Provinces-Unies mit à sa tête Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne. Dans sa jeunesse il avait attiré l'attention de Charles-Quint, à cause de ses grands talents, et l'empereur le reçut à la cour. Il le consultait dans les cas graves et lui confia le commandement d'une armée en Flandre. Guillaume se trouva en présence de Coligny, l'illustre protestant français, et eut même le mérite de tenir ses troupes en échec. Encore étranger à l'Évangile, il ne pouvait prévoir que, plus tard, il serait un des plus hardis défenseurs de la Réforme et qu'il épouserait la fille de l'amiral. Lorsque Charles descendit du trône pour s'enfermer dans un couvent, il se montra en public appuyé sur le bras de Guillaume et le chargea d'aller porter la couronne impériale à Philippe II. Le nouveau monarque nourrissait une aversion marquée à l'égard du jeune courtisan. Dès qu'il eut mis fin à la guerre entre la France et l'Espagne par le traité de Cateau-Cambrésis dont Guillaume avait été un des négociateurs, celui-ci apprit que ce document contenait une clause secrète, dont il n'avait pas eu connaissance, par laquelle les deux souverains s'engageaient à extirper l'hérésie, par le fer et le feu, dans leurs États respectifs. Le prince d'Orange, qui avait de nombreux amis parmi les réformés des Pays Bas, s'empessa de les avertir. La haine de Philippe contre lui ne fit que s'accroître à la suite de son intervention. Quant à Guillaume, ce fait s'ajoutant à bien d'autres dont il avait été le témoin, lui ouvrit définitivement les yeux sur la religion catholique. Il s'en détourna avec horreur et, peu après, se convertit à la Réforme. Il est permis de croire qu'il accepta pour lui-même le salut par la foi au Sauveur.

Guillaume prit une part très active à la lutte des Provinces-Unies pour leur indépendance. Condamné à mort par contumace, ses biens dans les Pays-Bas, très considérables, furent confisqués. Il vendit tout ce qui lui restait : bijoux, vaisselle d'or et d'argent, même ses meubles, pour contribuer à la lutte contre l'ennemi. Il vit périr un de ses frères ; un autre fut défait, mais Guillaume tenait toujours et eut la joie de voir les Provinces-Unies affranchies de la tyrannie espagnole.

Philippe II voua dès lors à Guillaume d'Orange une haine implacable. Le prince était, dans la main de Dieu, un instrument puissant pour résister à l'autocratie du monarque espagnol. La piété éclairée de Guillaume présentait aussi un contraste édifiant avec la sombre tyrannie de Philippe. Celui-ci dirigea cinq tentatives de meurtre contre son pieux adversaire ; le Seigneur les fit toutes échouer. Là-dessus le roi annonça qu'il garantissait, à quiconque lui amènerait le prince d'Orange mort ou vif, une récompense de vingt-cinq mille couronnes d'or, le pardon de toutes les fautes qu'il pouvait avoir jamais commises et un titre de noblesse. Ces promesses infâmes trouvèrent un écho. Un Jésuite, nommé Gérard, qui s'était fait passer auprès du prince pour un ami de la vérité, le tua d'un coup de pistolet, tiré à bout portant ; peu de jours auparavant il avait obtenu de Guillaume lui-même l'argent nécessaire pour acheter son arme. Guillaume s'effondra sur le sol, mortellement atteint. Ses dernières paroles furent : « Que Dieu ait pitié de mon malheureux pays ! » Guillaume avait épousé Mme Téligny, fille de l'amiral de Coligny. Son père et son mari furent assassinés lors du massacre de la Saint-Barthélemy ; son second mari eut le même sort. Toute la Hollande, ainsi que les pays environnants frémissaient d'horreur et de tristesse à la nouvelle du meurtre du noble prince. Seul, au milieu de cette douleur générale, Philippe II manifesta une joie cynique et s'écria : « Si seulement la chose avait été faite deux ans plus tôt ! Cela m'aurait évité bien des ennuis. Mais mieux vaut tard que jamais ! Mieux vaut tard que jamais ! »

### **11.2.2.2 Les pays scandinaves.**

Il y avait peu de pays où le catholicisme eût plongé des racines plus profondes, plus rudes à extirper, à vues humaines, que dans les trois États scandinaves : Danemark, Suède, Norvège, réunis sous un seul souverain, Christian II, le beau-frère de Charles-Quint. Les communications malaisées dans les régions montagneuses, aggravées par la rigueur du climat, maintenaient la population dans un état moral et matériel déplorable. La plupart de ces gens, plongés dans une misère noire, ne savaient ni lire ni écrire. Les superstitions païennes subsistaient, intactes, et l'Église romaine ne tentait rien pour les déraciner ; au contraire, elle les entretenait bien plutôt, afin de favoriser son emprise sur les âmes. Eussent-ils même su lire, que la Bible serait restée lettre morte pour ces pauvres paysans, car il n'existait aucune traduction dans leur langue. Comme partout, plus encore qu'ailleurs, le clergé exerçait une oppression cruelle sur eux, étouffant les moindres rayons lumineux qui se laissaient entrevoir et accaparant toutes les richesses matérielles. Les évêques jouissaient de revenus supérieurs à ceux de la noblesse ; leur faste surpassait celui de la cour et, habitant des palais immenses, mais qui étaient de vraies forteresses, ils tenaient parfois la royauté en échec.

Or ce fut précisément la question financière qui favorisa l'éclosion de la Réforme. Les livres de Luther se répandirent rapidement au Danemark surtout et éveillèrent les esprits en les attirant vers les choses éternelles, qui leur avaient été jusque-là soigneusement cachées. Sans cesse à court d'argent, Christian II vit dans ce mouvement d'idées un prétexte tout trouvé pour combattre le clergé, moyen purement politique, il faut y insister, car il n'éprouvait pas la plus petite sympathie ni aucun intérêt à la doctrine du salut par Christ. Il alla pourtant jusqu'à inviter Karlstadt à professer à l'université de Stockholm et pria Luther de venir prêcher au Danemark ; faute de temps, le réformateur dut refuser. L'Évangile n'en fit pas moins de rapides progrès dans ce pays, mais en Suède l'attitude tyrannique du souverain provoqua une révolution. Christian la réprima avec une férocité barbare en faisant entre autres décapiter soixante-dix des nobles les plus en vue.

Mais le jeune Gustave Vasa, fils d'une des victimes du souverain, réussit à échapper au sort de son père et gagna l'Allemagne. Il fut converti et résolut de rentrer dans son pays pour évincer le tyran et surtout pour annoncer à ses compatriotes ce qu'il avait appris de la grâce de Dieu. En 1523 la Suède proclama son indépendance, et se donna pour roi Gustave Vasa dont la réputation était grande. Les Danois se soulevèrent à leur tour ; Christian II dut se réfugier dans les Pays-Bas et laissa son trône héréditaire à Frédéric de Holstein, qui se montra très favorable à la Réforme ; il gouverna son royaume, qui comprenait aussi la Norvège, avec justice et modération.

Quant à Gustave Vasa, une fois son autorité solidement établie, il déploya la plus grande activité pour répandre les doctrines de la Réformation, telles que Luther les avait exposées. Il comprit qu'il ne fallait pas imposer les idées nouvelles, mais instruire et convaincre le peuple, en laissant Dieu agir dans les cœurs. Son premier soin fut, comme de juste, de faire traduire la Bible en suédois. Lui-même ne craignait pas d'affirmer ses convictions ; son témoignage personnel contribua pour beaucoup à faire valoir la puissance de l'Évangile. Il abolit tous les avantages dont l'Église romaine avait usé pendant de si longues années ; le catholicisme devait disparaître totalement de la Suède. Il déclara publiquement qu'il déposerait son sceptre et quitterait le royaume de ses pères plutôt que de gouverner un peuple asservi aux lois de Rome ; que seul le pur Évangile de la grâce de Dieu devait servir de règle de conduite à lui-même comme au plus humble de ses sujets.

Au Danemark, Frédéric se montra moins catégorique : il autorisa le libre exercice des deux cultes. Mais le protestantisme l'emporta de beaucoup ; le peuple en avait assez de la dure tyrannie du Saint-Siège. Ici aussi la Bible fut traduite et trouva bientôt le chemin de tous

les foyers. Les Danois accueillirent aussi avec joie les cantiques de la Réforme ; on les chantait partout, dans les maisons privées comme en plein air, tout en vaquant aux travaux des champs. Un historien relève le merveilleux changement qui s'opéra dans le royaume. Il semblait, dit-il, qu'une lumière sereine et douce l'eût éclairé. Il ajoute que les Danois lisaient avec transports les Saintes Écritures, surtout les Psaumes de David, qu'ils chantaient ensuite dans les églises. En outre, ils prêtaient une oreille très attentive aux instructions que leur donnaient de nombreux prédicateurs venus d'Allemagne tout d'abord, puis bientôt instruits dans le pays même. Une ère nouvelle s'était ouverte, l'ère de la grâce, de la paix, de la joie.

## **12 L'Église au 19<sup>e</sup> siècle et dans le premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle**

### **12.1 Avant le cri de minuit**

L'histoire de l'Église responsable nous l'a montrée se détournant graduellement du Seigneur et de l'obéissance à sa Parole. L'Église de Dieu n'est pas de la terre, mais y est laissée pour un temps afin que, dans ce lieu ténébreux où son Seigneur a été mis à mort, elle fasse briller la lumière tout en l'attendant, Lui, des cieux « comme Sauveur » (Phil. 3:20). Or elle a failli à sa mission, jusqu'à devenir la « grande maison » dans laquelle la profession générale du christianisme embrasse à la fois de vrais croyants, nés de nouveau, quoique leur marche soit très inégalement fidèle — et des multitudes qui portent le nom de chrétiens sans posséder la vie nouvelle. Ils sont souvent mêlés de telle sorte que seul « le Seigneur connaît ceux qui sont siens » (2 Tim. 2:19-21 ; 3:5).

Mais nous avons aussi constaté la fidélité de Dieu envers son Église, et vu comment dans sa grâce il lui a adressé des appels toujours plus pressants, par des instruments divers. Le vrai croyant qui étudie cette histoire si sombre trouve toujours du rafraîchissement à y suivre ce qu'on a appelé le fil d'argent de la grâce, et à discerner les opérations de l'Esprit de Dieu en ceux qui ont rendu témoignage au Seigneur pendant son absence. Ce fut le privilège d'un petit nombre, opprimé et persécuté, au Moyen Âge. Puis cette action de l'Esprit Saint s'affirma avec puissance dans l'œuvre de la Réformation, quand la Parole de Dieu remise en valeur devint la charte unique de la foi, ayant seule autorité pour tout ce qui concerne le salut et la marche des croyants. Devant la simple vérité de la justification par la foi, pierre angulaire de l'œuvre des réformateurs, la pesante tyrannie de la papauté s'effondra dans une grande partie de l'Occident.

#### **12.1.1 Ce qui demeura méconnu par les Réformateurs**

Toutefois les conducteurs de ce puissant mouvement de réveil du 16<sup>e</sup> siècle, fruit d'un travail de la grâce de Dieu qui nous remplit de reconnaissance et d'admiration, ignorèrent plusieurs grandes vérités de la Parole de Dieu concernant l'appel, la formation, le témoignage et l'espérance de l'Assemblée.

L'Écriture enseigne en effet que tous les croyants sont membres de ce « seul corps » formé par le Saint Esprit et dont la tête, Christ glorifié, est dans le ciel. C'est cette union qui donne à l'Église un caractère purement céleste (1 Cor. 12:12, 27 ; Éph. 1:22, 23). Ici-bas, le seul centre de rassemblement des croyants, membres du corps de Christ, est le Seigneur lui-même, présent au milieu des siens assemblés à son nom (Matt. 18:20). Enfin, le Chef de l'Assemblée assure à celle-ci les « dons » nécessaires à sa formation et à son fonctionnement, et il lui a fourni des instructions concernant son administration, pour qu'elle serve de témoignage à son Seigneur absent.

L'écueil des réformateurs fut leur incompréhension de ces vérités relatives à l'Assemblée de Dieu. En réalité, depuis le temps des apôtres jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, aucun théologien ne les a clairement présentées. Au 16<sup>e</sup> siècle le principe vital du salut par la foi en Christ et en son sacrifice parut si prodigieux à des hommes élevés dans les erreurs du romanisme, qu'ils ne sondèrent pas plus avant dans le trésor des pensées divines. Ils s'en tinrent là, et il se fonda des systèmes ecclésiastiques humains — on parle quelquefois dans ce sens de « systèmes » tout court — sans qu'on vît combien les principes de ces systèmes étaient contraires à ce que ces mêmes ouvriers suscités par le Seigneur proclamaient pour amener individuellement les âmes à la connaissance du salut.

L'un des plus fâcheux résultats fut le développement de multiples Église d'État fermées les unes aux autres.

La base de ces systèmes est en effet d'admettre, dans des Églises particulières, tous les habitants d'un pays à un âge déterminé, après une instruction religieuse qui n'implique nullement la nouvelle naissance : on n'imaginait guère à cette époque que les ressortissants d'un même État pussent ne pas avoir tous la même forme de culte. Ces Églises placées plus ou moins étroitement sous la tutelle du pouvoir politique jusqu'à n'être parfois qu'un avec lui, ne faisaient que continuer l'état de choses inauguré sous Constantin, et que le Seigneur juge en ces termes quand il parle à l'assemblée de Pergame : « Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan » (Apoc. 2:13).

Ainsi aussi continuait le sommeil de l'Église, vierges folles et vierges sages mêlées, pareillement indifférentes à la venue de l'Époux. Peu à peu, même les vérités propres au salut et à la marche individuelle des chrétiens perdirent de leur prix pour les âmes, passèrent à l'état de froides doctrines sans vie, la religion devint de la morale, et le retour à l'Écriture se mua en libre examen au nom de la raison proclamée souveraine. Le travail de Satan, à l'extérieur comme à l'intérieur, se poursuivit de telle manière que, deux siècles après la Réformation, il pouvait sembler que le christianisme allât sombrer. L'esprit antichrétien se développa au 18<sup>e</sup> siècle au point que, si l'Église n'eût été qu'une œuvre humaine, elle aurait certainement disparu.

#### **12.1.2 Le 18<sup>e</sup> siècle**

À l'avant-garde de ce qu'on appela dès ce moment-là « la libre pensée » fut l'Angleterre, pays protestant dont le souverain était le chef officiel de la religion. Mais aux grands raisonneurs de ce pays, négateurs de fait du christianisme qu'ils protestaient vouloir défendre, du déiste Locke mort en 1702, à l'athée déguisé Collins (1799) et au sceptique D. Hume (1776), firent tapageusement écho, dans la France très catholique, Voltaire (qui était venu s'inspirer à Londres) et derrière lui les « philosophes » ouvertement athées, puis toute l'Europe gagnée à leurs « lumières » mensongères.

Les formes religieuses demeuraient, charpente de la société et soutien du pouvoir politique. Si les États catholiques subissaient la sujétion de Rome, chaque État protestant se prévalait de son Église liée au prince (et quand on pense au nombre de petits souverains que comptait l'Allemagne on juge du morcellement ecclésiastique !). Aussi les minorités religieuses, catholiques et non conformistes en Grande-Bretagne et en Irlande, protestants en France, étaient-elles opprimées, parfois durement persécutées (\*).

(\*) Voir plus haut, le chapitre : Les Réformés en France au 17<sup>e</sup> et au 18<sup>e</sup> siècle.

Derrière les apparences, un effrayant vide spirituel. En pays catholiques l'ignorance et les superstitions sont générales parmi le peuple, et dans le haut clergé la mondanité et la libre pensée (« Il faudrait au moins, aurait dit Louis XVI, que l'archevêque de Paris crût en Dieu »). Dans les Églises protestantes, les vérités fondamentales sont le plus souvent remplacées par un déisme profondément rationaliste et une morale fondée sur la « religion naturelle » qui exclut la foi. On pouvait bien en dire : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort » (Apoc. 3:1).

### 12.1.3 *Les témoins d'alors*

Certes, il y avait au milieu de tout cela, comme il y a eu toujours, par la grâce de Dieu, des âmes croyantes, nées de nouveau et pieuses, connues du Seigneur, échappant à la routine et au scepticisme qui envahissaient tout, mais elles-mêmes pour la plupart très peu éclairées.

Nous savons aussi que Dieu ne se laissait pas sans des témoins du travail constant de son Esprit non seulement pour sauver au nom de Jésus, mais encore pour rassembler en ce nom.

On a pu voir dans les chapitres précédents comment en France « une Église sous la croix » a survécu clandestinement, quoique sans conducteurs officiels, ou presque, aux rigueurs qui précédèrent et suivirent la Révocation de l'Édit de Nantes ; mais il faut le dire, elle s'affaiblit et déclina dès que ces rigueurs se ralentirent, à partir de 1764, puis cessèrent avec l'Édit de tolérance de 1787 en attendant l'égalité des droits reconnue en 1791, sous la Révolution.

On a vu également comment en Allemagne les « piétistes » ont, dès le 17<sup>e</sup> siècle, fortement réagi contre l'assoupissement : bien que marqués ensuite par les courants rationalistes, ils forment cependant de petites communautés indépendantes, en Souabe entre autres, à la fin du 18<sup>e</sup>. Surtout, les « frères moraves », qui, rappelons-le, se rattachent aux Hussites séparés de Rome bien avant la Réforme, et que le comte Zinzendorf aide si efficacement au 18<sup>e</sup> siècle, répandent par le monde des semences de mission et de réveil qui se montreront fécondes (\*). Ils s'appellent eux-mêmes du nom caractéristique de « Frères de l'unité chrétienne », et ont un peu partout d'humbles mais vivantes communautés.

En Angleterre, les « dissidents » ou « non-conformistes » divers n'ont jamais manqué. L'action des « Amis » (ou Quakers) dès le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, a, concurremment avec celle des Baptistes, détachés comme eux des Indépendants, précédé le très grand mouvement dont John Wesley est l'âme, après 1730. Tout le monde anglo-saxon en est profondément secouru.

Dans les pays de langue française, l'esprit général reste assez étranger à ces mouvements spirituels, malgré une pénétration limitée d'évangélistes méthodistes en Normandie, laquelle sera reprise sous l'Empire, et malgré quelques contacts établis entre les frères moraves et le pasteur Rabaut, le réorganisateur du culte protestant en France. Si les excès des philosophes athées cèdent, peu avant la Révolution, sous l'influence de J.-J. Rousseau, à un sentimentalisme religieux, celui-ci en réalité n'a rien de Christ.

Quoi qu'il en soit, les signes ne manquent pas du fil d'argent de la grâce. Mais si large que doive être faite la place à l'œuvre de Wesley et des autres témoins de la vraie foi, nulle part les vérités propres à l'Église selon la Parole de Dieu n'étaient clairement perçues. Elles allaient être remises en lumière au sein d'une action spirituelle d'ensemble qui marque la chrétienté en Occident dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, et qu'on appelle le Réveil.

### 12.1.4 *Les symptômes du Réveil*

Nous n'avons pas à rappeler l'ébranlement général produit par la Révolution française et les guerres qui la suivirent, ni l'édification de l'empire napoléonien qui, si bref qu'il ait été, a changé la face de l'Europe pour ne pas dire du monde. On aurait pu penser que des coups fatals étaient portés au christianisme avec le triomphe éphémère du culte de la Raison en 1793, puis celui plus éphémère encore du culte de l'Être suprême l'année suivante, et plus dangereusement, malgré les apparences, quand Bonaparte asservit la religion en affectant de la rétablir.

Or tout au contraire une reprise religieuse suivit à peu près partout ce grand ébranlement. En même temps qu'avec la Restauration se manifestait un renouveau catholique en France, en Italie, en Espagne, des mouvements d'un caractère nouveau remuaient les pays protestants et se propageaient ailleurs. Le vrai chrétien ne peut manquer de reconnaître tout un puissant travail de Dieu à cette époque. La réalité profonde est que la fin de l'ère de la grâce n'était pas encore arrivée — elle dure encore — aussi Dieu arrêtait-il les progrès de l'apostasie, et suscitait-il un dernier témoignage à l'appel céleste et à l'espérance de l'Église avant le retour du Seigneur. Un salutaire vent de réveil souffla sur cette Église endormie. C'était le « cri de minuit » rappelant aux Vierges sorties au commencement pour aller à la rencontre de l'Époux, qu'il était temps de se lever et d'apprêter leurs lampes pour sa venue prochaine.

Dieu avait déjà préparé bien des cœurs, par les malheurs des guerres entre autres, à se tourner vers lui, et il lui plut, dans les richesses de sa grâce, d'éveiller chez beaucoup un profond besoin d'étudier l'Écriture en reconnaissant l'autorité de celle-ci. Cela se produisit simultanément, de façon non concertée, dans des pays divers : Dieu dirigea lui-même des serviteurs qualifiés par lui pour répondre au besoin là où il le fallait ; mais souvent des personnes s'étaient réunies d'elles-mêmes, en dehors de toute autorité humaine, pour lire et étudier la Bible avec le secours du Saint Esprit. Il en était ainsi dans des milieux très différents : d'humbles artisans, des paysans, des ouvriers, aussi bien que des intellectuels, étudiants, universitaires, des hommes de loi, des hommes d'affaires, des habitués des salons bourgeois ou aristocratiques et même princiers.

Les grandes vérités de la Réformation furent retrouvées : la justice de Dieu révélée sur le principe de la foi, la consécration des croyants nés de nouveau, les œuvres fruit et preuve de la foi. De plus, la parole prophétique devint un objet d'étude pour beaucoup de chrétiens ; puis des croyants furent amenés à comprendre l'importance et le prix de ce que Dieu révèle dans sa Parole au sujet de l'Église ou Assemblée. Des ouvrages furent publiés sur ces divers sujets, des périodiques furent fondés, des traités et brochures répandus, et les saintes Écritures largement diffusées grâce surtout aux sociétés bibliques qui naquirent alors, à Londres (Société biblique britannique et étrangère, fondée en 1804), à Bâle (dans la même année), à Paris (1818).

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'on peut distinguer dans ce grand travail de l'Esprit de Dieu deux aspects, en deux phases. La première est marquée par le retour à l'évangile du Christ, la remise en évidence de ce qui a trait au salut individuel, à l'affranchissement, à la marche par l'Esprit, à la piété personnelle, et à l'attente du chrétien. La seconde voit s'y joindre la mise en lumière des enseignements de l'Écriture quant à l'Église, corps de Christ et maison de Dieu, et c'est là particulièrement notre propos, mais il nous faut d'abord considérer le premier aspect, ce que l'on peut appeler le Réveil évangélique.

## 12.2 *Le Réveil*

### 12.2.1 *Le Retour à la foi de l'Évangile dans les pays Anglo-Saxons*

Le Réveil avait eu, dans les îles Britanniques et en Amérique, un prélude remarquable dans l'œuvre dont Wesley et ses compagnons avaient été les instruments. Il en était né le méthodisme, détaché ensuite de l'Église anglicane, et divisé, après la mort de son fondateur en 1791, en petites Églises diverses. Mais ce n'était qu'un prélude. Un mouvement bien distinct, quoique issu de l'impulsion donnée par Wesley, développa son action morale dans une Angleterre considérablement transformée après l'émancipation de l'Amérique, la Révolution française, les luttes épuisantes contre Napoléon, et le passage de l'ancienne vie agricole à la vie industrielle. Il s'agit de l'« évangélisme ». Les Évangéliques tenaient une doctrine plus pure que celle de Wesley ; ils présentaient, en même temps que l'autorité absolue de l'Écriture et le salut par grâce et par la foi, l'état de ruine complète de la nature humaine irrégénérée et l'assurance d'un salut parfait en Christ. Parmi eux, un bon nombre de ministres anglicans, réveillés spirituellement, s'efforcèrent de porter le souci d'une foi vivante, puisée directement dans l'Écriture, au sein de la froide Église établie, l'Establishment. Alors que Wesley touchait surtout les masses populaires, ils gagnèrent davantage les classes aisées, tant l'ancienne aristocratie que les nouvelles couches dirigeantes.



Leur influence fut considérable. Toute une floraison d'activités, évangélistes, missionnaires et charitables, vit le jour, sans parler de campagnes d'opinion comme celle de Wilberforce, évangélique notoire, pour l'abolition de l'esclavage. Il ne nous appartient pas de démêler ce qui dans ces efforts avait aux yeux de Dieu le caractère de « bonnes œuvres » et ce qui était de l'homme, mais il est incontestable que le point de départ était l'évangile. Des écoles du dimanche s'ouvrirent, on forma des sociétés bibliques, des sociétés missionnaires, d'autres pour les visites aux malades, on organisa des réunions privées pour lire la Bible ; des prédications libres, dont beaucoup en plein air, se multiplièrent. Nombreux en effet furent des laïques, aussi bien que des pasteurs, à se vouer à l'évangélisation. Ils répandirent la Parole dans toute l'Angleterre, « allant ça et là » (Actes 8:4), passant les mers vers les païens, mais allant aussi sillonner l'Europe. Une activité parallèle se développait en Écosse, où le « parti évangélique » mettait sur pied la Mission intérieure pour l'évangélisation ; l'initiative en revenait à un ancien officier de marine converti, James Haldane, dont nous retrouverons sur le continent le frère, Robert (1764-1842), qui lui aussi avait abandonné pour Christ la carrière navale.

En Amérique se poursuivait un travail analogue. C'était l'époque des énergiques et pieux « revivalistes » mêlés aux pionniers qui progressaient vers l'Ouest, rudes comme eux, parfois excentriques mais dévorés par l'amour des âmes. Ils rassemblaient dans des « camp meetings » des centaines et des milliers de personnes, et les tenaient des heures sous leur voix puissante et pressante. Les noms d'Axley, de Burke, de Cartwright sont restés dans la mémoire des hommes, à côté de ceux plus connus encore de Finley, de C. G. Finney (1792-1875), dont l'action se situait dans les villes de l'Est et qui devait plus tard travailler en Angleterre.

De véritable, flambées de réveil, avec des conversions massives, parfois de surprenantes et émouvantes manifestations spirituelles, se produisirent au début du siècle, les plus connues étant celles du pays de Galles et celles des hautes régions du Cumberland aux États-Unis.

L'Église établie n'acceptait pas aisément ces nouveautés, surtout la High Church (Haute Église), qui gardait, avec une orthodoxie formaliste, un esprit autoritaire et mondain suscitant bien des mécontentements. La Low Church (basse Église), était plus ouverte aux souffles du réveil, et en tout cas, sous l'influence des Sydney Smith, des Wilberforce et autres « évangéliques », elle répudiait peu à peu le déisme et le rationalisme qui avaient régné chez elle.

Il faut mentionner aussi que, sous la poussée des changements opérés dans l'esprit public, fut aboli en 1828 le Bill du Test, qui depuis 1673 excluait de toute fonction publique tous les gens en dehors de l'Église établie, c'est-à-dire les catholiques et les divers non-conformistes. Ils eurent désormais l'égalité des droits. De cette liberté religieuse complète les uns et les autres allaient grandement profiter au cours du 19<sup>e</sup> siècle. Nous aurons à dire plus loin un mot des progrès du catholicisme, obligeant du reste la High Church à se réveiller. Quant aux non-conformistes, leurs Églises, systèmes et dénominations diverses, chacun avec son organisation et ses œuvres propres, allaient accroître leur nombre. D'où une très grande activité religieuse. L'Angleterre, sous le long règne de Victoria (1837-1901) devait représenter le type même de la nation christianisée, mais Dieu sait la mesure dans laquelle pouvait lui être appliquée la parole du Seigneur à Sardes : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort ». Lui-même, qu'il en soit béni, connaît ceux qui sont siens.

Mais revenons au Réveil proprement dit, pour souligner sa part prépondérante dans cet extraordinaire morcellement ecclésiastique. Aux indépendants, quakers, baptistes, méthodistes, s'ajoutèrent quantité de petites congrégations formées à mesure que des croyants se groupaient autour de la Bible, éprouvaient ensemble l'action de l'Esprit et la puissance du Seigneur, et sortaient de fait de l'Église officielle.

C'est dans cette atmosphère d'âmes réveillées et dispersées qu'allait se manifester, dans les années de 1825 à 1830 une puissance propre à rassembler autour du seul Berger. Avant de considérer ce grand fait, il nous faut voir le Réveil sur le Continent.

## **12.2.2 Le Réveil en Suisse**

### **12.2.2.1 À Genève — Les Amis — Les Dissidences**

C'est à Genève que le Réveil prit véritablement naissance, pour se propager ensuite dans tous les pays de langue française et plus loin. Pourtant le sommeil spirituel était grand au début du 19<sup>e</sup> siècle dans la cité de Calvin. « La Bible était inconnue dans les auditoires », devait dire un étudiant de l'Académie où se formaient les pasteurs. C'est précisément parmi quelques étudiants en théologie, mécontents de l'enseignement rationaliste qu'ils recevaient et préoccupés par la tiédeur de l'Église, que, au cours de l'occupation française (1798-1814) les premiers indices de renouveau apparurent. Ces étudiants se trouvèrent providentiellement mis en contact avec des Frères moraves, dont il y avait quelques petits groupes fidèles dans la ville depuis le milieu du siècle précédent. Ils furent éclairés par eux quant au salut par la foi en Jésus Christ et à la valeur de l'Écriture. L'un de ces jeunes gens, E. Guers, écrivait plus tard : « J'aime encore me rappeler de quelle manière le bon Mettetal s'y prit pour m'annoncer le salut gratuit. Sans entrer dans beaucoup de raisonnements, sans user de beaucoup de paroles, il ouvrit le Livre de Dieu et me lut, dans l'évangile de saint Jean, ces nombreuses déclarations où Jésus atteste solennellement que celui qui croit en Lui ne périra pas, mais qu'il aura la vie éternelle. Puis il me demanda, sans autre préambule, si je recevais la parole du Seigneur avec une entière soumission. Ayant répondu que oui : Alors, ajouta-t-il, pourquoi douteriez-vous de votre salut et n'en jouiriez-vous pas dès cette heure ?

Des réunions avaient lieu pour s'édifier et prier, du reste sans aucune idée de séparation. Mais les étudiants, avec la ferveur de nouveaux convertis, désirèrent bientôt agir au-dehors, et ils formèrent dans cette intention, en 1810, une Société des Amis : elle groupait Ami Bost, Henri Empaytaz, Guillaume Gonthier, Lhuillier, Louis Gaussen, Émile Guers, Henri Pyt. Les pasteurs en prirent ombrage, et la Société dut se dissoudre en 1814. C'est alors que des visites d'étrangers pieux fortifièrent les sentiments et affermirent les principes éclos dans ce milieu.

### **12.2.2.2 Mme de Krüdener**

Une dame de l'aristocratie russe, convertie à Vienne par le moyen d'une humble croyante morave, après une vie de dissipation, la fervente mais fort mystique baronne de Krüdener — qui devait peu après exercer une grande influence sur le tsar Alexandre 1<sup>er</sup> et, semble-t-il, l'amener au Seigneur — séjourna à Genève entre 1813 et 1815. Elle organisait des réunions où elle priait et parlait ; plusieurs y trouvèrent de la bénédiction, entre autres Empaytaz, lequel, après avoir été interrogé par une commission consistoriale et exhorté en vain à abandonner ces réunions non autorisées, se vit interdire la consécration pastorale à laquelle il aspirait. Il rejoignit Mme de Krüdener en Allemagne, la suivit à Paris où, comme à Genève, elle organisa chez elle des réunions religieuses que suivirent des personnes de haut rang. C'est de là qu'Empaytaz fit paraître en 1816 une brochure qui fit grand bruit à Genève, intitulée « Considérations sur la Divinité de Jésus Christ » ; il y accusait la Compagnie pastorale genevoise d'abandonner cette vérité et de ne pas respecter la Bible. Il déclarait que dans aucun des 197 sermons imprimés à Genève depuis 1774, il n'avait trouvé une seule mention de la divinité de Jésus.

### **12.2.2.3 Robert Haldane.**

Au même moment arrivait à Genève — après un méthodiste anglais, Wilcox, qui avait prêché la vérité au cours de 1816 — le pieux et dévoué calviniste écossais Robert Haldane. Il se mit à donner des cours privés à l'intention des étudiants en théologie, et il y exposa

magistralement l'épître aux Romains. Les ex-Amis se trouvaient là, avec beaucoup d'autres jeunes gens dont certains, qui avaient d'abord désavoué Empaytaz furent convaincus par Haldane, tels Frédéric Monod et Henri Merle d'Aubigné. Ce fut là la pépinière des prédicateurs du Réveil, bien que Haldane enseignât en anglais et devait être traduit. La Compagnie des pasteurs réagit, exigea des candidats au pastorat l'engagement de ne prêcher ni sur la divinité de Jésus Christ, ni sur le péché originel, ni sur la manière dont la grâce opère, ni sur la prédestination. Beaucoup reculèrent, quelques-uns, dont Pyt et Guers devaient aller se faire consacrer en Angleterre, d'autres se vouèrent à l'évangélisation sans consécration officielle.

#### **12.2.2.4 L'Église du Bourg de Four**

L'opposition grandissante de l'Église nationale aux jeunes prédicateurs formés par l'Esprit de Dieu amena une rupture complète. Haldane ayant quitté Genève fut remplacé par Henry Drummond, un riche banquier de Londres dévoué pour l'Évangile, qui les encouragea fortement. Ainsi se constitua, dès le 17 mai 1817, une « Société » de chrétiens séparés, qui se réunirent à partir du mois d'août dans le quartier du Bourg de Four, d'où le nom d'« Église dissidente du Bourg de Four » ou « petite Église de Genève », avec ses « frères pasteurs » indépendants. N'étaient admis en son sein que de vrais enfants de Dieu ou reconnus tels. Ils tenaient que la foi en Christ suffit pour posséder le salut, mais que la vraie foi s'accompagne nécessairement de la régénération opérée par l'Esprit Saint et la Parole de Dieu. C'est du milieu d'elle que partirent des évangélistes et prédicants pour le reste de la Suisse, la France, les missions lointaines, la plupart soutenus par « la Société continentale pour la diffusion de la connaissance chrétienne » fondée grâce à Drummond.

Les premiers pas de la nouvelle communauté furent difficiles. Elle entra dans une voie inconnue et avait à décider une marche ecclésiastique encore sans exemple sur le continent européen. L'opposition fut extrêmement vive. Les frères furent tournés en ridicule dans les journaux, et il y eut aussi des violences : le 2 juillet 1818, à l'occasion d'un changement de salle, les frères dissidents furent assaillis par une populace irritée. Mais leur zèle selon Dieu brava les passions soulevées contre le Réveil, et porta ses fruits. Des conversions furent opérées, dont celle d'un sergent d'artillerie, qui, envoyé pour parer aux troubles que pouvait susciter une de ces réunions, fut saisi en entendant la prédication : il s'appelait Félix Neff ... C'est là aussi qu'Adolphe Monod, alors étudiant, reçut de fortes impressions d'un autre chrétien écossais, Thomas Erskine.

#### **12.2.2.5 César Malan et l'Église du témoignage**

À la même époque s'était levé à Genève un autre grand héraut du Réveil, le pasteur César Malan (1787-1864). Il était déjà consacré depuis six ans quand il fut amené à l'assurance de son salut, et se lia à Haldane. Le jour de Pâques 1817, il prononça un sermon retentissant sur « le salut par la foi en Jésus Christ ». Irritée, la Compagnie des pasteurs l'exclut de sa chaire genevoise ! Il commença peu après à tenir des réunions de prières que fréquentèrent de nombreux fidèles, et où l'explication des Écritures alternait avec des prières et des cantiques. Ce témoignage naissant ne manqua pas de donner lieu comme ailleurs à une opposition implacable. Malan vit un jour une foule excitée par les calomnies odieuses dont il était l'objet, lui et ses réunions, renverser la clôture de son jardin et envahir sa maison. Il semble que ce fut à lui que fut appliquée pour la première fois en 1819, dans la banlieue de Genève, l'épithète de « mômier » étendue ensuite à tous les gens du Réveil et si répandue dès lors partout où Dieu a mis un témoignage.

Malan, calviniste convaincu, plus dogmatique que le groupe piétiste des Amis avec lequel il avait commencé de marcher, poursuivait son action à part. Il fonda une chapelle dans sa propriété, pour ce qu'il nomma l'« Église du témoignage » et celle-ci subsista pendant près de 50 ans. Esprit ardent, courageux, dominateur, il conduisait seul le petit troupeau rassemblé auprès de lui. Il tint ferme, jusqu'au bout, avec une foi inébranlable, le drapeau qu'il avait arboré aux jours du Réveil. C'était un poète délicat, dont les Cantiques de Sion ont réjoui et consolé bien des croyants. Il refusa en 1849 de fondre sa petite congrégation dans l'Église libre naissante et son œuvre prit fin avec lui. Réellement bénie pour tant d'âmes, elle avait trop reçu l'empreinte d'une seule personnalité pour qu'elle pût lui survivre. Il faut que le serviteur laisse le Maître prendre toute la place dans les cœurs, et la Parole avoir son autorité souveraine, sinon son travail s'en ressent et ceux qu'il a habitués à ne pouvoir se passer de lui se dispersent quand il n'est plus là.

#### **12.2.2.6 La Chapelle de l'Oratoire**

Enfin une troisième dissidence se produisit avec un des promoteurs du Réveil, le pasteur Louis Gaussen (1790-1863). Il était resté tant qu'il l'avait pu au sein de l'Église nationale, mais il fut finalement révoqué en 1834, après avoir fondé en 1831 une Société évangélique, et une École de théologie où vint enseigner, entre autres, H. Merle d'Aubigné. Cette société prit après cette révocation le nom de la Chapelle de l'Oratoire, construite en 1834. La belle première période du Réveil aboutissait ainsi, à Genève, comme en Angleterre, à un démembrement ecclésiastique.

#### **12.2.3 Extension en Suisse Romande**

Mais les mouvements que nous venons de résumer s'étendirent, et d'abord dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel. Une œuvre y avait déjà commencé avant 1820, sans relation directe avec celle de Genève. On relève l'action d'une chrétienne anglaise, Miss Greaves, qui avait des réunions bibliques chez elle en 1815, et qui fut expulsée de Lausanne. Mais l'impulsion initiale vint de la prédication du doyen Curtat et de ses leçons aux étudiants en théologie, depuis 1810. Là aussi de jeunes hommes se destinant au pastorat se trouvèrent remués, eurent à cœur d'approfondir pour eux-mêmes et pour leur entourage l'étude de l'Écriture, et tinrent des réunions d'évangélisation et d'édification en dehors des heures et lieux de culte de l'Église nationale ; ils continuèrent dans leurs paroisses une fois consacrés, et cela en divers endroits du pays de Vaud. Alors vinrent aussi des évangélistes de Genève, dont Ami Bost qui prêcha à Yverdon, puis à Sainte-Croix ; un frère Coulin, de Genève, y avait déjà eu des réunions de 300 et 400 personnes. Henri Pyt (né à Sainte-Croix), A. Porchat, E. Guers parcoururent le canton de Vaud, en 1818-1819, ainsi que Félix Neff qui écrit de Lausanne en 1820 : « Le Seigneur paraît ouvrir une large porte à la prédication de son Évangile dans ce canton, et elle ne se fermera pas de sitôt, pourvu que l'on se conduise avec prudence ».

L'autorité ecclésiastique avait d'abord marqué de l'intérêt pour ce zèle nouveau, et même témoigné sa désapprobation de l'attitude de la Compagnie pastorale de Genève s'opposant aux prédicateurs évangéliques. Mais elle s'émoussa à son tour, le doyen Curtat en tête. Elle se prononça contre ces réunions, et refusa de consacrer, ou cassa, les ministres qui persistèrent à en tenir. La population fut très vite dressée contre les « mômières », les « sectaires » et leurs « conventicules », au nom de l'unité nationale qu'on prétendait menacée, mais de fait le monde était irrité comme il l'est toujours, par les fruits de la prédication de l'Évangile. Les choses en vinrent à des persécutions. À Aubonne il y eut une véritable émeute, avec coups de bâton, jets de pierres, cris injurieux et blasphématoires, placards portant que « si ces assemblées de mômières continuaient, le feu serait mis aux quatre coins de la ville ». Il en fut de même à Orbe à la suite de conversions produites par le moyen d'un jeune suffragant, Marc Fivaz. Il serait trop long d'énumérer tous les endroits de la Suisse romande visités par la pluie bienfaisante et où l'opposition se montrait plus vive à mesure. Dans la paroisse de l'Isle et Montricher, où un réveil avait eu lieu avec Henri Juvet, un pasteur de haute valeur relevé de ses fonctions, une foule hurlante, au sortir d'une réunion, lapida les assistants. L'un d'eux écrivait ensuite : « Lorsque j'adressai mes prières à mon Dieu sauveur, ils me

crachèrent au visage et, me tenant par les cheveux, me frappèrent tête contre terre et me disaient : Prie maintenant ton Sauveur, il ne vient point te délivrer ». Juvet, maltraité, jeté en prison, y contracta les germes d'une maladie de poitrine dont il mourut, à Nîmes, en 1825.

### **12.2.3.1 La dissidence**

Devant cette situation plusieurs pasteurs pieux firent part aux autorités cantonales de l'impossibilité pour eux de rester dans l'Église d'État : « Comme nous savons, écrivirent-ils, que nous prêchons la vérité telle qu'elle est dans la Bible, et que nous le faisons avec sincérité de la part de Dieu, devant Dieu et en Christ, quelle que soit la manière dont on nous envisage, nous n'avons pas cessé d'annoncer l'Évangile à tous ceux qui ont voulu l'entendre, et nous ne pouvons cesser de le faire, car malheur à nous si nous n'évangélisons pas... Un assez grand nombre de personnes, soit à Lausanne soit en divers lieux de notre pays, ont reconnu que nous prêchons la Parole du salut, l'ont embrassée avec joie par la foi et reçoivent comme nous, de la Parole même de Dieu, l'ordre de ne pas participer à l'infidélité d'autrui, de se séparer des assemblées qui ne sont dirigées, ni pour l'enseignement ni pour la discipline, d'après l'Écriture sainte, et de se constituer en congrégation indépendante, comme l'ont fait des frères dans divers pays et notamment dans un canton voisin ».

Cette déclaration exaspéra les passions déjà déchaînées. Les courageux défenseurs de la vérité assimilaient au monde l'Église établie, de laquelle, du moment qu'ils ne lui reconnaissaient pas les caractères de l'Église de Christ, la Parole de Dieu leur commandait de se retirer. Ils proclamaient ainsi le principe de la séparation des chrétiens qui voulaient être fidèles, d'avec un système religieux mondain et déchu dans sa foi et ses œuvres.

Parmi les jeunes pasteurs qui affirmaient ainsi leur dissidence il y avait Charles Rochat, suffragant à Vevey, où il avait été pleinement affranchi dans son âme. Sa démission, le 11 janvier 1824, fit déborder la coupe pour les conducteurs religieux et politiques. Quatre jours après, le Conseil d'État vaudois promulguait un arrêté interdisant formellement les assemblées religieuses en dehors de l'Église nationale, décision arbitraire qui souleva des protestations nombreuses en Suisse et à l'étranger, même dans des journaux catholiques. Les résultats escomptés par les adversaires de l'Évangile ne furent pas atteints. Voyant leurs efforts inutiles ils s'obstinèrent et firent voter par le Grand Conseil une loi qui punissait de fortes amendes, de prison, de « confinement » dans leur commune de domicile, ou de bannissement, ceux qui continueraient à se réunir (loi du 20 mai 1824).

C'était inaugurer l'ère des persécutions légales, avec leur résultat ordinaire : stimuler les persécutés. Les réunions se multiplièrent, les violences populaires reprirent contre les « mômières » (à Moudon, Vevey, Bex, Yverdon, etc. ; une véritable émeute eut lieu à Lausanne le 22 août 1822), à la suite desquelles ce furent les victimes qui furent poursuivies et condamnées ! À Vevey, Ch. Rochat fut condamné au bannissement, avec plusieurs autres, comme les frères H. et F. Olivier.

Mais c'était, d'autre part, pousser à une séparation plus nette encore, et provoquer l'organisation des réunions non officielles en congrégations indépendantes caractérisées. La première Église dissidente vaudoise se constitue à Vevey en septembre 1824, avec Marc Fivaz et A. Henriquet. En 1828 on en dénombra une quinzaine dans le canton de Vaud, et il s'en forma autant dans les années suivantes. Ces « troupes », qui se donnèrent des « disciplines » ou règlements particuliers à chacun, se nommaient tantôt « Églises disciplinées », tantôt « Églises des élus », ou « Églises de Dieu », chacun ayant son pasteur et ses anciens. Des ministres restés dans l'Église officielle la quittèrent après la loi de mai 1824. Le plus marquant fut Auguste Rochat (mort en 1847), alors pasteur à Bière : il avait été l'un des premiers et des plus zélés promoteurs du Réveil, et participé entre autres à une campagne en faveur des missions en pays païens, d'où étaient nées des Sociétés de mission, la première à Yverdon en 1821 ; démissionnaire en 1824, il quitta le pays pour un bref séjour à Nice, revint en 1825 et se fixa à Rolle, où il devait rester jusqu'à sa mort, à la tête d'un troupeau prospère tant qu'il fut là. Sa mémoire, et ses écrits, sont encore en bénédiction. Il fut vers 1830 le doctrinaire le plus déterminé de la Dissidence. La loi de 1824, appliquée avec une vigueur inégale selon les moments, fut abrogée dix ans plus tard. Mais à diverses reprises, en 1833 à Romainmôtier, Épalinges, Vevey, plus tard (1845 à 1859) en divers endroits, des molestations violentes eurent encore lieu pour empêcher les réunions hors des temples.

### **12.2.3.2 Alexandre Vinet**

On ne saurait passer sous silence le plus remarquable des opposants à cette loi contre la liberté du culte, le célèbre Alexandre Vinet (1797-1847), pasteur et professeur à la Faculté de théologie de Lausanne. Il avait été amené à l'Évangile par le Réveil. Il ne cessa jusqu'à sa mort de lutter par la plume en faveur de cette liberté et de la séparation du spirituel et du temporel. Mais lui-même, tout en renonçant en 1840 à sa qualité de pasteur en exercice, ne quitta point l'Église nationale, travaillant à la libérer de toute sujétion à l'État. Il contribua ainsi à la formation d'une Église indépendante qui prit corps après sa mort, en 1847, l'Église libre de Vaud.

### **12.2.3.3 Influence du Réveil sur l'Église d'État.**

Il est juste de dire que l'esprit évangélique du Réveil avait quelque peu pénétré l'Église d'État après 1825, pour ouvrir des yeux à ce qu'il y avait d'inconséquent à soumettre ce qui veut porter le nom du Seigneur à un pouvoir politique. Ce sont surtout des pasteurs nationaux « réveillés » qui contribuèrent à la formation de sociétés évangéliques en diverses villes, pour l'évangélisation et la diffusion de la Bible. Ainsi à Morges, Vevey, Yverdon, entre 1826 et 1829.

### **12.2.3.4 Neuchâtel**

Un travail analogue se poursuivait parallèlement dans le canton de Neuchâtel. Il y existait de petits groupements moraves, entre autres au Locle. Des influences venues de Genève et du canton de Vaud y pénétrèrent de bonne heure. En 1823 un instituteur d'origine neuchâteloise, exerçant près d'Orbe, fut chassé parce qu'il adhérait au Réveil, rentra chez lui où il réunit un groupe de personnes réveillées par son moyen ; d'où conflit avec le pasteur puis l'autorité civile, et après diverses péripéties il fut banni pour dix ans. Mais d'autres évangélistes, ministres consacrés ou non, répandirent la Parole, réunirent des chrétiens, grâce à des Genevois, déjà F. Neff, puis Lhuillier, A. Bost, un peu plus tard A. Jaquet, puis le Français F. Vernier. L'Église nationale reçut quelque chose du Réveil par le moyen de chrétiens pieux comme le pasteur F. Clottu.

## **12.2.4 Le Réveil en Allemagne**

### **12.2.4.1 Les éléments préparés**

En Allemagne, et d'une manière générale dans les pays de langue allemande, le Réveil trouvait des éléments préparés par l'Esprit de Dieu, au sein d'un rigorisme légal étouffant. Dans les milieux piétistes, officiels et autres, bien des âmes en souffraient et priaient pour un souffle vivificateur. Les nombreuses petites communautés moraves avaient fort à faire pour se défendre contre l'accaparement par les Églises luthériennes, contre les mystiques catholiques (en Bavière) et protestants, et contre la philosophie des Universités : elles rendaient souvent un simple et pieux témoignage. Enfin un certain mouvement tournait des esprits vers un spiritualisme chrétien, cherchant sa nourriture dans la Bible, avec le penseur Herder (1744-1803) en qui on a pu voir un précurseur du Réveil.

#### 12.2.4.2 *Renouveau du piétisme*

Ce réveil n'a pas eu tout à fait les mêmes traits qu'en Suisse romande. Il s'est traduit par un renouveau du piétisme qui retrouva de la ferveur, mais davantage encore par un intérêt général pour les études bibliques.

La première tendance, représentée par Frédéric Schleiermacher (1768-1834), converti chez les Moraves, pasteur à Berlin et prédicateur de la Cour, tombe fâcheusement dans un sentimentalisme qui s'éloigne de la révélation et de la foi chrétienne. « Ma religion est tout entière de cœur, disait Schleiermacher, elle est le sens et le goût de l'infini ». Hélas, qu'est-ce que le cœur naturel (Jér. 17:9), et comment connaître les choses de Dieu si ce n'est par l'Esprit de Dieu et par sa Parole (1 Cor. 2:11 ; 1 Thess. 2:13 ; 1 Pierre 1:23) ?

#### 12.2.4.3 *Les études bibliques.*

La seconde tendance a donné le grand développement de l'exégèse (c'est-à-dire de l'étude des textes de l'Écriture en vue de les restituer, de les traduire et de les interpréter le plus exactement possible) dans les milieux intellectuels. Elle fut renouée entre autres par Guillaume de Wette (1780-1849). Mais l'exégèse donne trop rapidement place au rationalisme, et elle devint plus que jamais la critique des Écritures à la lumière de la pauvre raison humaine, au lieu de leur soumettre celle-ci. L'« école de Tubingue », avec Baur (1792-1860) sape le christianisme en prétendant le défendre contre le grand négateur David Strauss. En face d'eux, il est vrai, s'élevèrent des savants pieux qui défendirent l'inspiration des Écritures : déjà Claus Harms au début du siècle, et après lui des hommes comme le professeur Frédéric Tholuck (1790-1877) qui réfuta Strauss, et Neander (1789-1859), un Juif converti, à la foi humble et vivante.

Il est plus heureux encore de constater que la lecture de la Bible fit des progrès dans les masses populaires, grâce à la fondation de sociétés bibliques, à Bâle (1804), Berlin (1805), Stuttgart (1812). Cette action s'accrut plus tard, quand, grâce à Wichern, s'organisa en 1849 la Mission intérieure en Prusse pour la distribution de Bibles et de traités évangéliques, accompagnée de la prédication de la bonne nouvelle.

#### 12.2.4.4 *Les obstacles à l'évangélisation*

La libre prédication de l'Évangile n'alla cependant pas sans rencontrer des obstacles de la part des Églises nationales, principalement luthériennes, intégrées à l'État plus fortement encore qu'en Suisse calviniste, dans les divers royaumes et principautés de l'Allemagne de cette époque. Des tentatives de dissidence devaient en résulter, mais généralement empêchées d'aboutir, par l'action tantôt énergique tantôt accommodante de l'État. En Prusse, le roi Frédéric-Guillaume III (celui qu'on a appelé le pape-roi, qui régna de 1797 à 1840), et son successeur Frédéric-Guillaume IV (1840-1859) croyant sincère, préoccupé de réformer « son » Église (on l'a surnommé l'Ézéchiass prussien), s'efforcèrent d'unir calvinistes et luthériens en une Église nationale évangélique, et le second pensa restaurer la foi évangélique par une réglementation religieuse qui n'était que la négation de cette foi. Ce fut évidemment en vain. Il dut reconnaître une Église autonome en Silésie, et il s'en fonda d'autres en diverses parties de l'Allemagne, en attendant l'organisation de vastes Églises libres.

#### 12.2.5 *En Scandinavie*

Les pays scandinaves, foncièrement traditionalistes et ritualistes dans leur luthéranisme imposé par l'État, eurent eux aussi leurs courants de réveil. En Norvège un paysan, Hans Nielsen Hauge, saisi par l'Esprit de Dieu alors qu'il travaillait son champ, en 1796, parcourut pendant près de huit ans tout le pays, prêchant la conversion, à la manière des « revivalistes » anglais ; emprisonné onze ans pour avoir, lui laïque, ainsi évangélisé, puis condamné à deux ans de travaux forcés, il mourut épuisé en 1824 ; les fruits de son travail seront connus au jour de Christ. En Suède il y avait des groupes de chrétiens réveillés se réunissant dans les maisons pour étudier la Bible, les « laesares » (lecteurs), qui eux aussi furent inquiétés, et plus tard s'y montrèrent les « ropares » (crieurs) prêchant la repentance. Au Danemark, l'orthodoxie sans vie de l'Église officielle fut dénoncée par le célèbre écrivain Grundtvig, (1783-1872), un pasteur, élevé par une mère pieuse, qui trouva la paix à 23 ans après une très grave crise morale, et qui se détacha de l'Église d'État pour soutenir des prédicateurs non consacrés et tenir lui-même des réunions illégales. Cette même Église devait être ensuite prise à partie d'une façon plus véhémente, quoique en apparence peu efficace sur le moment, par les écrits de Sören Kierkegaard (1813-1855), esprit tourmenté, aux accents émouvants mais troubles, dénonçant impitoyablement les inconséquences d'un christianisme mondanisé — le sel devenu insipide — mais sans ouvrir le chemin aux âmes simples et humbles. Lui-même n'a connu la paix de l'âme qu'à ses derniers jours. Son père, pasteur pieux, lui avait donné comme précepte : « Aime Jésus », et il devait rappeler souvent ce trait. Peu avant sa fin, sur son lit de mort, un ami lui demandait : « Peux-tu prier en paix ? » — « Oui, je le peux... » — « Tu crois à la grâce de Dieu en Christ et tu y recourrais ? » — « Oui, bien sûr, qu'y a-t-il d'autre ? »

#### 12.2.6 *Aux Pays-Bas*

Aux Pays-Bas, le Réveil fut représenté par des prédicateurs décidés, défendant vigoureusement la vraie foi, particulièrement au sein de l'Église officielle où des conversions furent produites de telle sorte qu'il s'en détacha en 1834 une « Église chrétienne réformée ». Parmi les noms qui s'attachent à ce travail d'évangélisation, deux Juifs convertis, Da Costa et Cappadose, baptisés en 1822, et Henri de Cock.

#### 12.2.7 *Le Réveil en France*

##### 12.2.7.1 *Le prélude*

Le Réveil s'étendit en France où, depuis le Concordat (1802) tout ce qui était Église officielle s'assoupissait plus que jamais. D'après le pasteur S. Vincent, « les prédicateurs prêchaient, le peuple écoutait, le culte conservait ses formes. Hors de cela, personne ne s'en occupait... La religion était hors de la vie de tous ». Dieu n'en préparait pas moins des cœurs, et les vérités essentielles de l'Évangile, le salut personnel par la foi en Christ, l'autorité souveraine de la Bible, l'action du Saint Esprit, étaient reconnues çà et là. Autant de points d'appui pour le réveil demandé par les âmes pieuses : ainsi quelques foyers méthodistes en Normandie, ravivés à la fin de l'Empire avec Pontavice, de petits groupes de Frères moraves à Bordeaux et dans le Gard (Saint-Hippolyte-du-Fort), des Quakers également dans le Midi (les « boufaires », ou « gounflaires »), des pasteurs évangéliques ayant à cœur le salut des âmes, comme un Lissignol à Montpellier, un Gonthier à Nîmes, un André Blanc à Mens (Isère), d'autres dans le Nord : à Nomain à Quiévy, où le vénérable pasteur Devisme avait eu les yeux ouverts grâce à un traité envoyé de Londres par un ami puis avait lui-même éclairé Antoine Colani à Lemé (Aisne).

##### 12.2.7.2 *L'extension du Réveil suisse*

Mais c'est de Suisse surtout que vint le grand courant bienfaisant, apporté par des hommes jeunes, doués, pleins de zèle. Il s'agissait surtout de ces ministres que nous avons vus, écartés de leurs chaires ou même bannis par les autorités civiles, et d'étudiants ou de

proposants non consacrés, ou d'instituteurs (régents) destitués, tous brûlant de servir. Le Seigneur n'oubliera aucun de ceux qui sont partis inconnus, ne comptant que sur Lui. Des particuliers aisés en aidèrent d'autres. La plupart furent envoyés et soutenus par des associations, généralement indépendantes de toute Église particulière. Des pasteurs ou des communautés « réveillés », ressentant le besoin de secours spirituels, s'adressaient à elles pour engager des prédicateurs, des pasteurs non « confirmés » par l'État, des instituteurs. Ces sociétés envoyaient aussi d'elles-mêmes des « missionnaires » itinérants. Ils prêchaient où ils le pouvaient, le plus souvent en dehors des lieux de culte officiel, et avaient des réunions privées pour étudier la Parole. Un comité vaudois-genevois prit une part active à cette évangélisation en France à partir de 1827, en attendant la Société évangélique de France, fondée en 1833. Il y eut des initiatives de sociétés britanniques. Mais le rôle principal dans le Réveil français fut tenu par la « Société continentale », mise sur pied par H. Drummond, à Genève, en 1819, et dont le siège était à Londres. Les frères Haldane, d'Écosse, aidèrent à l'instruction des « pasteurs du réveil » à Paris, dans un Institut dirigé par F. Olivier. H. Jaquet, originaire de Vevey, fonda à Glay, près de Montbéliard, en 1822, un établissement pour former des évangélistes qui seraient en même temps instituteurs ou artisans. Enfin quelques-uns des pasteurs venus de Suisse, hommes capables, furent conduits à former sur place, dans les régions où ils séjournaient eux-mêmes temporairement, des prédicateurs et des colporteurs. On ne peut douter que la plupart de ceux-ci aient été réellement appelés par le Seigneur, pour être, par sa grâce, les pionniers humbles mais efficaces de son œuvre. Ils apportaient dans les maisons bibles et traités, repassaient pour s'assurer que la Parole de Dieu avait été lue, conversaient, apprenaient aux familles les chants chrétiens de Malan (qu'il appella en 1836 Chants de Sion), plus tard ceux de Lutteroth, et rassemblaient les gens pour la prière. Les traités d'évangélisation et d'édification simple se multiplièrent, grâce aux sociétés fondées dès 1815 à Montpellier, en 1820 à Toulouse, à Paris en 1822 (Société des Traités religieux, qui publia entre autres, à partir de 1826, son populaire Almanach des bons Conseils, et cela pendant plus d'un siècle).

Parmi les plus actifs des serviteurs que Dieu envoya se trouvaient Henri Pyt et son beau-frère Ami Bost, que nous avons vus à Genève et qui dès 1820 préludent à toute une œuvre de colportage, l'un dans le Nord, en contact avec Colani, l'autre en Alsace, avec la collaboration de chrétiens dévoués comme Vierre, évangéliste à Montbéliard. Mais Pyt et Bost devaient beaucoup voyager en France et y être en maints endroits des allumeurs de flamme. Surtout Pyt, passant de l'Ariège, en 1818, à Valenciennes et Nomain (1819-1820), dans la région d'Orléans ensuite, pour séjourner longuement à Bayonne et à Orthez (jusqu'en 1829), y travailler fructueusement (entre autres, éditant le Nouveau Testament en basque), et revenir dans le Nord, puis à Boulogne, passer en Irlande, enfin à Paris, où il mourut de bonne heure, en 1835. Ami Bost, après l'Alsace rentre en Suisse en 1822, revient plus tard en France, où il est pasteur de l'Église réformée à Asnières-les-Bourges, en 1843-1846, puis à Melun, et il meurt en 1874 à La Force (Dordogne) où son fils John a fondé les célèbres asiles. Comme les deux précédents, c'est de la Société continentale que dépendirent les deux Petitpierre, l'un, Édouard, Neuchâtelois, que nous trouvons en Haute-Loire en 1827, après Lyon, et avant qu'il ne se fixe à Tullins (Isère), l'autre un Vaudois, Gustave, banni en 1826 et qui travailla à Paris et à Annonay. Un autre Vaudois qui devait avoir une activité remarquable, même dévorante et assez dispersée, est Louis Barbey, né à Begnins en 1796, mort à Pau en 1855 ; il fit de nombreuses tournées en Haute-Loire comme envoyé de la Société continentale, eut maille à partir avec le consistoire de Saint-Voy (1823-1824), parcourut l'Ardèche, le Gard, le Béarn, se rendit à Londres, et de nouveau en Béarn où il collabora avec Pyt, à nouveau dans la Haute-Loire (1834-1835), pour revenir en Béarn. Des Français aussi se mirent à l'œuvre, Méjanel, qui avait été élevé à Genève, André Moureton, parti d'Annonay comme évangéliste itinérant, portant de l'Ardèche aux Pyrénées la ferveur de son dévouement ; et encore Napoléon Roussel (né en 1805, à Sauve, Gard), pasteur à Saint-Étienne, démissionnaire en 1835 et puissant évangéliste en Algérie, à Marseille, puis dans l'Ouest, mais voyageant partout (mort en 1878).

### 12.2.7.3 *Haldane et Cook*

Dieu employa aussi des instruments venus directement du Réveil britannique. Robert Haldane, quittant Genève en 1817, séjourna deux ans à Montauban, où il se heurta à la défiance du doyen de la Faculté de théologie, Encontre, mais noua bien des relations dans tout le Midi et répandit ouvrages et brochures ; rentré en Écosse il ne cessa de s'intéresser à l'œuvre en France. Le méthodiste anglais Charles Cook, prodigieusement actif, fixa un moment en Normandie (1818-1820), vint ensuite dans le Gard (on y appellera en certains endroits les dissidents de son nom les « couques », et très généralement on les désignera, lors du Réveil, sous celui de méthodistes, avant de leur appliquer le sobriquet venu de Genève, les « mômiers », ou mômiens) ; il se rend ensuite dans l'Ouest (Niort 1828-1829), à Paris, et regagne le Languedoc en 1833, laissant partout des traces dont beaucoup furent bénies et durables. Il pensait réveiller l'Église nationale ; en fait, un peu partout des Églises dissidentes méthodistes furent le résultat de ses passages, de même que des Églises indépendantes étaient résultées du séjour de Pyt dans le Nord.

### 12.2.7.4 *Quelques pionniers*

Il n'est nullement dans notre propos de faire une histoire suivie et détaillée de ce Réveil, laquelle ne serait guère possible, d'ailleurs, faute de documents. Il nous suffit d'avoir donné une idée de l'activité diverse qui se déploya alors. Mais nous devons présenter quelques figures particulièrement attachantes de ce temps-là.

Le Genevois Félix Neff (1797-1829), dont nous avons dit la conversion et les premiers travaux en Suisse, déploya une ardeur inlassable en France de 1820 à sa mort en 1829. Il fut soutenu par la Société continentale, mais n'eut pas de grandes ressources. Consacré à Londres, il ne fut jamais « confirmé » et c'est à titre auxiliaire qu'il exerça un ministère pastoral à Grenoble, puis à Mens, et enfin dans un district particulièrement âpre au cœur des montagnes alpestres. On l'a surnommé l'apôtre des Hautes-Alpes en raison de l'œuvre admirable d'évangélisation qu'il lui fut donné d'y faire et qui fut abondamment bénie du Seigneur. Il y joignait des tâches de toutes sortes, pour organiser l'instruction et améliorer les conditions d'existence d'une population très ignorante et pauvre. Il fit une courte visite aux vallées vaudoises du Piémont, en 1825, et y fut l'instrument de conversions. Son activité sans mesure épuisa rapidement sa santé, mais sa courte carrière a été féconde, et après plus d'un siècle on parle encore de lui avec amour et respect dans les hautes vallées de Freissinières et de Dormillouse. Un évangéliste méthodiste, Rostan, continua son œuvre dans une certaine mesure, avant d'être l'instrument d'un réveil dans le Gard en 1832.

Jean-Frédéric Vernier était, lui, du Jura français. Né à Pierrefontaine (Doubs) en 1796, converti en 1822 à cet Institut de Glay que H. Jaquet venait d'ouvrir, il en partit en 1826, sans consécration aucune, pour annoncer l'évangile, et il ne devait avoir pour toute ressource qu'une très maigre rétribution comme maître d'école des protestants de Roybon, jusqu'à ce que la Société continentale le prît comme évangéliste (1828). Il passa d'abord trois mois dans le Jura suisse, prêchant, visitant à domicile, puis se rendit en France. Il allait y travailler exclusivement, d'abord dans l'Isère, à Roybon puis à Mens, ensuite dans la Drôme, tant dans les montagnes du Diois (Valdrôme, Aucelon), que dans les environs de Valence (Montmeyran, Barcelonne, Romans). Il prêchait le simple et pur Évangile, avec tout à la fois une solennité et une affabilité qui touchait les cœurs. Son message était droit et vrai. « Vous êtes un déserteur, Monsieur ? lui demandait une femme en patois un jour qu'il cheminait dans les campagnes de la Drôme ». — « Je voyage, répondit Vernier, pour avertir les pêcheurs de fuir la colère qui vient ». Un soir, à La Peyre, près de Mens, il ne cessa de parler de sept heures du soir à deux heures du matin : l'effet dans les cœurs était si puissant que personne ne voulait partir, et l'évangéliste épuisé quitta la

salle. Il fut l'âme d'un beau réveil dans la Drôme (Romans, Montmeyran, Crest, Étoile) en 1835-1836, et 16 ans plus tard l'instrument d'un second (Montmeyran, La Baume-Cornillane). Après une réunion où plus de 25 personnes s'entretenaient avec lui jusqu'à une heure très avancée, plusieurs s'écriant en pleurant : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » et recevant la paix, il écrivait : « Plus je vois ce qui se passe, plus je suis saisi... Je me sens indigne d'être ouvrier avec Dieu dans une œuvre si belle. Hier, bien des prières sont montées devant Dieu. C'était comme la lutte de Jacob avec l'ange, pour demander la délivrance des âmes travaillées ». Au terme d'une vie de labeur incessant au service du Maître, il fut recueilli dans son repos en 1872, à 76 ans.

Jean-Albert Dentan, né en 1805 à Lutry (Vaud), orphelin à douze ans, converti à seize, abandonne ses études de médecine pour servir le Seigneur, est chassé par son grand-père à cause de cette décision, fait des études à Paris grâce à R. Haldane, à l'Institut fondé par celui-ci, et est consacré en 1826. La Société continentale d'Édimbourg l'envoie comme « ministre de l'Évangile » à Lyon (il passera au service de la Société évangélique de France en 1833). Là il s'occupe d'un petit groupe de dissidents, mais rencontre A. Monod et, s'effaçant devant lui, décide de se consacrer à une région rurale difficile, le haut Plateau de Haute-Loire — Ardèche, où Louis Barbey avait déjà travaillé avec zèle et fruits, mais s'était heurté aux pasteurs et était parti en 1824. A. Dentan s'y établit, pour y rester toute sa vie (il est mort à Saint-Agrève en 1873), sauf quelques années à Combovin dans la Drôme (1845-1851) et au Vigan (Gard), (1852-1855). Sa carrière fut toute de dévouement. Sa haute valeur intellectuelle, au service d'une foi simple et d'une piété irréprochable, s'alliait à une humilité rare. Il réunissait inlassablement les personnes intéressées à l'Évangile dans les maisons particulières, comme dans les locaux qu'il put avoir successivement au Riou, à la Pireyre, plus tard à Saint-Agrève. Il visitait et soignait malades et isolés. Il eut dès le début les mêmes démêlés avec les pasteurs officiels qu'avait eus Barbet, et ensuite Vigier, autre évangéliste, originaire du pays, qui avait déjà constitué une Église indépendante dès 1829. Dentan se trouvait d'emblée séparé de l'Église nationale, mais il quitta la Société évangélique elle-même en 1842. Nous le retrouverons plus loin.

### 12.2.7.5 *Attitudes des Églises — L'hostilité*

Effectivement, sans parler de l'hostilité inévitable de l'Église catholique, le travail des évangélistes du Réveil rencontra bien des oppositions au sein de l'Église protestante officielle, profondément remuée, quoi qu'il en soit. Le travail s'est fait en marge d'elle pour la plus grande part, mais l'a pénétrée, et l'action s'est prolongée sur place ; les fruits durables ont été le fait de pasteurs et de laïques touchés, grâce au Saint Esprit, par l'enseignement nouveau. Le corps pastoral s'est trouvé fort divisé. Les uns étaient favorables, même enthousiastes : ainsi les pasteurs Bonifas à Grenoble et André Blanc à Mens, vis-à-vis d'un Neff ou d'un Vernier ; dans l'Ardèche le pasteur Chabal, à Saint-Agrève, est sympathique aux évangélistes et apprécie beaucoup A. Dentan. Mais d'autres ont pris une attitude résolument et même violemment hostile, et cherché à tourner les autorités civiles contre ces intrus, sans y réussir sauf quelques cas isolés et sans gravité, surtout sous la Restauration (le règne de Louis-Philippe fut un peu moins favorable, à cause des passions politiques, mais on ne peut parler nulle part de véritables persécutions).

D'un côté les orthodoxes formalistes, peu soucieux des problèmes de la foi, étaient dérangés dans leur quiétude et dans leurs privilèges ecclésiastiques : Vernier eut à se débattre plus d'une fois contre des pasteurs prévenus ou jaloux (il n'en resta pas moins dans l'Église nationale). D'un autre côté il y avait les libéraux, aux tendances rationalistes et sentimentalistes à la fois, avec des hommes de haute valeur, comme Samuel Vincent et Athanase Coquerel, sensibles à l'esprit du Réveil, mais qui en jugeaient les doctrines excessives, les méthodes sectaires, et qui étaient inquiets des dissidences à prévoir.

Il ne pouvait manquer de s'en produire. Des conflits sérieux, avec schisme, eurent lieu à Lourmarin (Vaucluse) en 1828, la même année à Sainte-Foy (Gironde) où le pasteur vaudois Henriquet, devant l'attitude du consistoire, sépare une petite Église indépendante. Le même fait, on l'a vu plus haut, s'était produit en Haute-Loire : le conflit y avait éclaté quand L. Barbey avait refusé la Cène à ceux qu'il n'estimait pas en état de la prendre, et les pasteurs avaient exigé son départ ; ses amis s'étaient alors réunis entre eux, des pasteurs du Bourg de Four étaient venus les encourager, et un chrétien du pays, Vigier, avait pris la tête du mouvement, établissant une Église indépendante. Des faits analogues eurent lieu à Saint-Quentin avec Guillaume Monod. À Orthez, une dissidence, préparée par le travail de Pyt mais empêchée par lui, se produisit après son départ en 1831. Divers petits groupes se forment en Ardèche entre 1830 et 1840. Au total, il y avait plusieurs dizaines de ces communautés dans les diverses régions de France, surtout dans les campagnes du Midi et de l'Ouest, les montagnes cévenoles et vivaraises, la Saône-et-Loire (La Chapelle-Thèle et région de Chalons). Dans les grandes villes, le Réveil toucha également des milieux populaires, mais plus encore des intellectuels, des gens d'affaires, la haute bourgeoisie. On est réjoui de penser au miracle de la grâce à l'égard des riches et des grands de ce monde (Matt. 19:23-26), mais la difficulté existait, pour les gens réellement pieux de ce rang, de conserver en même temps leur vie mondaine. Quoi qu'il en soit, à Paris, outre les réunions tenues dans des salons aristocratiques, la Chapelle de la rue Taitbout, fondée en 1830, réunissait, pour un culte non reconnu par l'État, un auditoire choisi ; les plus grands noms étaient là pour entendre le neuchâtelois Grandpierre, à l'occasion César Malan, etc. Le groupe, avec Agénor de Gasparin, Victor de Pressensé, Mme de Broglie, fille de Mme de Staël, l'amiral Verhuell, prendra une position indépendante, et demeurera dissident, jusqu'à la constitution d'une Église libre en 1849.

### 12.2.7.6 *Adolphe Monod*

Le cas le plus marquant fut celui d'Adolphe Monod (1802-1856) ; Fils de pasteur, étudiant à Genève en 1819, d'abord défiant à l'égard de ce Réveil dont son nom devait devenir inséparable, il fut touché par le moyen de l'Écossais Thomas Erskine dès cette année-là, sans jouir cependant du salut ; même consacré, en 1824, il resta travaillé encore trois ans dans son âme, et ne fut délivré qu'à Naples, où il exerçait déjà un ministère, le 21 juillet 1827. « Une vie intérieure nouvelle commença pour moi, disait-il en évoquant ce moment sur son lit de mort. Oh ! si ces lignes pouvaient être pour vous ce que fut pour moi le soleil du 21 juillet 1827 ! ». Nommé pasteur à Lyon, en décembre de cette année-là, il y trouva A. Dentan déjà à la tête d'une communauté dissidente ; mais celui-ci laissa le champ libre au nouveau venu, de peu son aîné, lorsqu'il l'entendit prêcher le pur Évangile avec une singulière éloquence et une foi intrépide, réveillant la conscience aussi bien que touchant le cœur. « J'expose, disait-il, non mes pensées mais les pensées de Dieu, et je les expose revêtues non de mon langage, mais du langage de la Bible... J'exhorte à se convertir aujourd'hui ». Beaucoup de ses auditeurs furent amenés au Sauveur, mais il ne tarda pas à rencontrer l'opposition croissante de ceux qu'il dérangeait dans leur quiétude et qui demandaient qu'on leur enseignât non la repentance à salut mais ce qui était à leurs yeux « la plus belle, la plus difficile, la plus sainte des religions, celle des bonnes œuvres ». La bourgeoisie en voie d'enrichissement était plus disposée à donner pour des œuvres qu'à se « donner premièrement au Seigneur ». A. Monod entra en conflit avec le reste du corps pastoral qui lui reprochait de semer le trouble, et avec le libéralisme duquel il ne pouvait s'accorder. Comme, lui non plus, il ne voulait pas consentir à donner la Cène à des non-croyants, il fut révoqué en 1832. Il demeura quelque temps à Lyon, y fonda une « Église évangélique » indépendante. Mais, appelé à professer à la Faculté de Montauban, en 1836, il renoua avec l'Église réformée, et il ira onze ans plus tard comme pasteur à Paris, où sa prédication ardente émouvra bien des âmes. Il y mourra à 54 ans, épuisé, après avoir rendu un poignant témoignage au cours de longs mois de souffrances, et laissant un grand souvenir. Le Seigneur en son jour montrera les fruits de son ministère.

### 12.2.8 Conclusion

C'est bien par devers Dieu que sont, en définitive, les résultats éternels de toute l'action du Réveil.

Dans l'ensemble, il a redonné une grande apparence de vitalité à toute la chrétienté occidentale ; il s'est accompagné, d'ailleurs, d'un admirable élan missionnaire en pays païens. Il a comporté une vivification réelle par la nouvelle naissance, d'un grand nombre d'âmes tirées tant du catholicisme que du protestantisme. Au point de vue ecclésiastique, on verrait, en suivant l'histoire de l'Église romaine, quels remous il y a provoqués ; dans les Églises protestantes de tous pays nous avons pu voir qu'il y a produit des dissidences multiples. Elles devaient aboutir à la formation d'Églises affranchies de la tutelle plus ou moins forte de l'État, et, pour beaucoup, d'une hiérarchie ecclésiastique. Des « Églises libres » virent effectivement le jour, après 1840, tant en Suisse qu'en France, en Allemagne, etc. à l'exemple de l'Écosse et de l'Angleterre. Nous n'avons pas à en faire l'historique. Actuellement on peut estimer que les quelque 250 millions de protestants dans le monde se répartissent en plus de 250 Églises, dénominations ou sectes, d'importance numérique très inégale. Cet « éclatement des Églises » avait commencé dès la Réformation, mais il est indéniable que le Réveil l'a considérablement aggravé.

Un tel émiettement de la chrétienté en compartiments séparés est de toute évidence la négation de l'unité effective de l'Église de Christ formée de tous les croyants. Or il y avait un tout autre chemin offert à l'Église appelée à se réveiller, et elle ne l'a pas pris. « Les enfants de Dieu, conviés à se rassembler sur la base de l'unité du corps de Christ, dont ils sont membres, ont refusé de le faire. Pas plus qu'Israël (Ésaïe 49:5), l'Église ne s'est rassemblée » (H. R). Mais ce chemin qu'ouvrait le Réveil évangélique — se rassembler vers Christ seul, en dehors du monde, de toute Église organisée par les hommes, de tout « système » humain — n'en était pas moins celui qui s'imposait et qui continue à s'imposer à quiconque a compris la vocation céleste de l'Église et la présence du Saint Esprit ici-bas.

Le travail que Dieu a opéré pour que cela fût mis en lumière constitue cette autre face de Réveil sur laquelle nous avons maintenant à nous arrêter.

## 12.3 Le Réveil : L'Église selon l'Écriture

### 12.3.1 L'attente du retour de Christ

Le renouveau d'intérêt pour l'Écriture amena un grand nombre de croyants à prendre conscience de l'importance de ce que Dieu a révélé au sujet de l'Assemblée, corps de Christ, de son appartenance céleste et de la position qui en résulte pour elle dans le monde. Par là même la parole prophétique, qui occupe une si grande place dans l'Écriture, fit l'objet d'une attention particulière de la part de chrétiens désireux de connaître l'espérance de l'Église ainsi que ce qui concerne le peuple d'Israël, sa restauration dans le pays de ses pères et la gloire du règne du Messie qui en résultera. Les prophéties non encore accomplies, en rapport avec la seconde venue de Christ, avaient déjà été considérées, en particulier un siècle plus tôt soit en Angleterre par D. Whitby, soit en Suisse par Crinsoz de Bionnens dans son Essai sur l'Apocalypse (1729) ; l'intérêt s'en ralluma avec les bouleversements du tournant du siècle. Un des ouvrages qui devaient susciter l'intérêt le plus intense dans divers milieux chrétiens s'intitulait La venue du Messie en gloire et en majesté : il parut en 1812, et son auteur était un Jésuite né au Chili mais qui vécut en ermite en Italie centrale, Manuel de Lacunza (1731-1801), connu aussi sous son pseudonyme Jean-Joseph Ben-Ézra. Publié en espagnol, il fut traduit en anglais en 1826 et produisit dans les pays anglo-saxons une sensation profonde. Il affirmait, entre autres, d'après l'Écriture, deux résurrections, celle des saints avant le millénium, celle des méchants ensuite. Il contribua à réveiller les chrétiens pour attendre le retour personnel du Seigneur Jésus Christ.

La traduction anglaise était de E. Irving (1792-1834), et précédée d'une préface rédigée par lui : c'était un Écossais, éloquent prédicateur de l'Évangile, qui se consacra dès lors à proclamer le retour de Christ. Ses appels puissants tirèrent bien des indifférents du sommeil de la mort. Irving tomba malheureusement dans de graves erreurs relativement à la Personne du Fils de Dieu et à l'action du Saint Esprit, et le ministère que le Seigneur lui avait confié s'en trouva gravement compromis. Il est à l'origine d'une secte, la Communauté néo-apostolique. Plus d'un serviteur doué a comme lui, par manque de vigilance, ruiné son activité dans l'Église.

Tandis que se multipliaient les publications sur la prophétie (on a compté plus de cent ouvrages et au moins dix périodiques publiés en anglais, traitant spécialement du second avènement de Christ), s'organisaient des « réunions prophétiques » où l'on approfondissait ces vérités bibliques ; beaucoup de chrétiens propageaient les découvertes qui se faisaient dans l'Écriture, et ainsi fut stimulé le zèle des enfants de Dieu pour attendre des cieux le Fils de Dieu. Certaines, comme celles qui se tinrent à Albury (Sussex) chez Henry Drummond, de 1826 à 1830, devaient malheureusement favoriser l'irvingisme. D'autres furent organisées par les soins de Lady Powerscourt, de 1831 à 1833, dans son domaine de Powerscourt au sein d'un district montagneux de l'Irlande : là devait être décisivement mis en relief le devoir des chrétiens fidèles, d'attendre Christ et de prendre position vis-à-vis d'un monde christianisé mais en voie d'apostasie, sur lequel le jugement allait s'exécuter.

« Voici l'Époux ; sortez à sa rencontre ! ». Depuis lors le nombre de ceux qui attendent le retour du Seigneur n'a fait que s'accroître dans toute la chrétienté, Église catholique comprise. Mais sa parole « aux autres qui sont à Thyatire » : Ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne », demeure, aussi bien que sa promesse et son avertissement à Philadelphie : « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apoc. 2:25 ; 3:11).

« L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens... Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, Seigneur Jésus » (Id. 22:17:20).

### 12.3.2 Prise de conscience de la vocation de l'Église

On comprend ainsi que conjointement à cette redécouverte de la promesse de Christ, une autre fût faite dans les Écritures : celle de l'appel, de la position et de l'espérance propres à l'Église. Formée de tous ceux qui, « retirés du présent siècle mauvais », sont des enfants de Dieu unis à Christ, l'homme glorifié dans le ciel, elle est un corps étranger à ce monde, où elle est laissée pour rendre témoignage à son Époux céleste, en L'attendant.

Cette découverte eut pour effet d'opérer, par le Saint Esprit, chez beaucoup d'hommes pieux une profonde humiliation devant le Seigneur, en considérant que ce qui porte ici-bas le nom d'Église chrétienne s'achemine vers une ruine sans remède. Puis le même Esprit leur montra dans la Parole de Dieu toutes les directives nécessaires à la marche des croyants, collective aussi bien qu'individuelle, ainsi que d'autres vérités de prix, méconnues depuis de longs siècles.

#### 12.3.2.1 Le seul corps

Ils furent amenés à comprendre qu'en demeurant attachés à leurs diverses organisations ecclésiastiques ils n'avaient pratiquement l'unité de l'Assemblée de Dieu : du moment qu'ils se joignaient à l'une ils n'appartenaient pas à une autre, et prétendre qu'en les juxtaposant toutes en un ensemble composite on fait l'unité de l'Église revient à nier expressément que chaque croyant, et non un groupe de croyants rassemblés selon leurs vues propres, est un membre du seul corps dont Christ est la tête. Fortifiés dans la foi, enseignés et préparés par la grâce de Dieu à vivre eux-mêmes sobrement, justement, pieusement, séparés personnellement du

monde, ils firent le pas qu'entraînait pour eux l'obéissance à la Parole : se retirer de ces organisations religieuses pour se réunir au nom du Seigneur Jésus autour de sa Table, la Table du Seigneur, dressée par l'Esprit et non par les hommes, sur le principe de l'unité du corps de Christ, en dehors du monde et de sa religion. Cela ne s'est pas fait, pour tous, au même instant ; les exercices ont été plus ou moins profonds et plus ou moins longs, et ils ont eu lieu en bien des endroits différents, mais le même Esprit les produisait.

Il ne s'agissait pas seulement de ressentir, si douloureusement que ce fût, l'absence de vie spirituelle et de communion fraternelle qui caractérisait les Églises officielles. Nous avons vu que les yeux de beaucoup de chrétiens avaient été ouverts en plusieurs pays pour les en faire sortir ; d'autre part ces Églises elles-mêmes avaient été plus ou moins pénétrées par le Réveil évangélique ; même l'idée de l'unité des chrétiens était agitée jusqu'au sein du clergé évangélique anglican au début du siècle. Mais le principe même des Églises ou dénominations, séparées ou non de l'État, était contraire à l'unité de l'Esprit, et pour garder celle-ci il fallait, pour ceux qui confessaient le nom du Seigneur, après s'être retirés de l'iniquité », se rassembler au seul nom du Seigneur, et sans autre ministère que celui, souverain et fécond, du Saint Esprit.

### **12.3.2.2 La Cène**

Il n'est guère possible de savoir qui a été le premier éclairé et a pris l'initiative de la fraction du pain en dehors de tout système religieux. Ce sont de ces questions sans profit. Dieu sait dans quelle mesure il a permis, dans tous les temps, que quelques-uns de ses enfants fassent ainsi, avec la simplicité des débuts de l'Église. Il est probable qu'à cette époque du Réveil cela s'est produit, au moins occasionnellement, en beaucoup de lieux qui s'ignoraient, soit sur le continent soit dans les îles Britanniques, soit en Amérique. Le fait est certain pour telles localités de l'Irlande, par exemple à Ennis, dans le Sud-Ouest de cette île, dès avant 1828, et à Dublin.

Dans cette ville, des relations différentes mais non contradictoires montrent, dans les années 1826 à 1828, au moins trois petits groupes de personnes conduites à se rassembler le dimanche non seulement pour prier et lire la Parole, mais pour l'un en tout cas, dès 1826, prendre la Cène ensemble sans intentions bien nettes autres que de se souvenir ensemble de leur Sauveur. Les uns, comme E. Cronin, étaient des Indépendants venus à Dublin et qui n'avaient pas voulu se plier à être enregistrés dans une congrégation fermée. Les autres étaient des chrétiens de diverses origines qui, mis fortuitement en rapport, avaient constaté leurs vues communes sur l'état du monde religieux : il y avait là A. N. Groves, qui, converti en 1817 avait un peu plus tard résolu de quitter un cabinet de dentiste prospère à Exeter (Devonshire) pour l'œuvre missionnaire ; pensant avoir besoin d'être pour cela consacré, il venait périodiquement à Dublin, pour faire ses études théologiques, quand il avait compris l'inutilité de cette ordination. Il avait rencontré entre autres J. G. Bellett, jeune avocat converti en 1817 en lisant un livre au cours de ses études, et prêt à renoncer lui aussi à sa profession. Ils s'étaient édifiés mutuellement et Groves avait particulièrement éclairé son ami sur le rassemblement autour du Seigneur ; ils furent amenés à se réunir simplement avec deux ou trois autres. Un autre groupe se trouvait dans un état d'esprit analogue, avec W. Stokes et John Parnell (qui devint plus tard lord Congleton). Aucune de ces petites compagnies n'avait l'idée de se placer définitivement en dehors de tout système, mais désirait plutôt être libre avec tous. Ils se rencontrèrent, de proche en proche, et plusieurs en particulier chez Francis Hutchinson, où se trouvait, pour un temps, un pasteur anglican du comté montagneux de Wicklow, John Nelson Darby, ancien condisciple et ami de J. G. Bellett. Ceci, autant qu'on puisse le déterminer, dans l'hiver de 1827-1828.

C'est chez F. Hutchinson que devait avoir lieu la réunion, avec fraction du pain, dans laquelle on voit généralement le point de départ du témoignage des « frères », et à laquelle participaient J. G. Bellett, E. Cronin, J. N. Darby et F. Hutchinson. Mais il apparaît assez difficile de la dater exactement, les documents qui en parlent, par lettres ou autres relations, émanant de participants qui évoquaient leurs souvenirs plus de quarante ans après, et sans excès de précision chronologique. Il est vraisemblable qu'au moins une réunion de la sorte, mais où l'on n'avait nullement l'intention d'ouvrir une suite ininterrompue, a eu lieu en 1828 ou au début de 1829, et que c'est seulement en novembre 1829 que se tint la première réunion délibérément et régulièrement renouvelée depuis.

Ce n'est pas sans motif que Dieu a permis l'incertitude de ces données initiales. Rien ne souligne mieux qu'il ne s'agissait pas d'une action irréfléchie, pas plus que d'un entraînement à la suite d'un homme. Rien de sectaire ni d'impulsif, mais le travail de l'Esprit de Dieu s'opérant simultanément chez plusieurs, avec une profondeur et une lenteur différentes selon les personnes.

### **12.3.2.3 L'Assemblée d'Aungier Street**

Quoi qu'il en soit, on continua de se réunir Fitzwilliam Square, à Dublin, chez F. Hutchinson, pendant quelques mois, et des âmes furent ajoutées, dont lord Congleton, Andrew Miller, W. Stokes. Le nombre croissant, quelques-uns, pensant aussi qu'un témoignage public était nécessaire c'était le cas de lord Congleton qui était pourtant d'une extrême humilité personnelle — louèrent en mai 1830 un local de ventes aux enchères, dans la rue Aungier (Aungier Street) : ce fut la première salle de réunions publique des « frères ». Afin de la préparer pour le culte, trois ou quatre avaient l'habitude le samedi soir d'enlever les meubles et objets divers qui l'encombraient. L'un d'eux, Cronin, évoquant ce travail, disait 50 ans plus tard : « Quel temps béni, inoubliable, pour mon âme ! Car dans ce service nous avions, à n'en pas douter, la présence du Maître, son sourire et son approbation ». Ceux qui entraient pour la première fois étaient saisis par la puissance, la fraîcheur et l'onction avec lesquelles la Parole était présentée, et par le sentiment de la présence du Seigneur, malgré l'étrangeté du lieu, qui contrastait avec la décoration des églises et chapelles auxquelles ils étaient habitués. Plus tard les frères eurent la salle entièrement pour eux, et s'y réunirent plusieurs années.

La nouvelle de ce mouvement se répandit, excitant un vif intérêt. Ce qui frappait aussi, c'est que, malgré l'absence de toute direction apparente, ces rassemblements, de plus en plus nombreux, ne portaient aucune trace de désordre. Aussi les vérités qui avaient donné naissance à ce témoignage furent-elles appliquées avec puissance à bien des cœurs, et un grand nombre de croyants demandèrent à participer à la Cène du Seigneur. Et cela non seulement à Dublin, mais en d'autres endroits d'Irlande et d'Angleterre où des réunions semblables virent le jour.

### **12.3.3 Les « frères »**

Sil est sans profit de demander qui a été l'instigateur principal du mouvement — ce que montrera le Jour de Christ — nous pensons avec reconnaissance à ce noyau de chrétiens pieux et hautement qualifiés dont Dieu s'est servi pour remettre en lumière les riches vérités relatives à l'Assemblée, et tant d'autres qui étaient plus ou moins oubliées, sinon totalement, depuis les temps apostoliques, vérités non point spéculatives mais d'une grande portée pratique : ainsi l'affranchissement du chrétien, les grandes dispensations, les opérations du Saint Esprit, la venue du Seigneur. Nous ne pouvons penser à eux sans évoquer avec force Hébreux 13:7 : « Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu », et rendre grâce à Celui qui les a donnés. La meilleure manière d'imiter leur foi est de nous enquerir de leurs enseignements, et de prendre le temps et le soin de les lire. Dieu avait préparé là des hommes de haute intelligence, exceptionnellement instruits, mais les avait fait passer par des exercices d'âme profonds, les amenant à abandonner toute haute idée d'eux-mêmes et toute confiance en leurs capacités, pour se mettre tout entiers, dans une piété humble et un renoncement qui recommandaient leur enseignement, à l'école et au service du Seigneur. L'un d'entre eux, quoique « inconnu », est « bien connu » ; nous voulons parler de J. N. Darby, sans perdre de vue ceux qui lui ont été étroitement liés en ces débuts d'une



œuvre à propos de laquelle il a écrit : « Beaucoup d'autres y ont travaillé, et plusieurs avec bien plus de dévouement que moi, même avec un résultat plus marqué pour ce qui regarde la bénédiction des âmes ».

John Nelson Darby, né à Londres en 1800, d'un riche Irlandais, grand propriétaire et négociant, fit de fortes études à Trinity College (l'Université de Dublin), et il allait débiter comme avocat lorsqu'il se sentit appelé par Dieu à se consacrer à son service. Il abandonna le barreau et fut ordonné diacre de l'Église anglicane en 1825, puis ministre l'année suivante. Il avait passé par un poignant travail d'âme pendant sept années, pour jouir ensuite d'une paix parfaite par la foi en Christ et en son oeuvre, saisissant avec une entière certitude la position du croyant en Christ — uni à Christ glorifié, agréé en lui et assis en lui dans les lieux célestes. Il commença en 1825 son ministère dans une pauvre cure de la rude contrée de Wicklow, en Irlande ; il s'y dévoua à tous, au détriment de sa santé, et Dieu bénit son activité, tant pour ses paroissiens, la plupart indigents et très ignorants, que pour les nombreux catholiques de la région. Mais de nouveaux problèmes travaillaient sa conscience et son esprit, cette fois quant à sa position ecclésiastique : ce n'est pas seulement qu'il voyait bien des maux et des inconséquences dans l'état de l'Église anglicane, mais il était amené à comprendre que tous les croyants étaient un en Christ, et que donc la véritable Église était un avec son Chef glorifié, un seul corps, le corps de Christ. Des débats avec son archevêque, à propos des rapports entre l'Église et le pouvoir civil, furent l'occasion pour lui d'exposer par écrit quelques-unes de ces considérations. C'est alors qu'ayant dû, à la suite d'un accident de cheval, faire un séjour à Dublin, il y noua, comme on l'a déjà vu, des relations avec d'autres chrétiens préoccupés de la même manière. L'amitié qui le liait avec J. G. Bellett se trouva resserrée. Elle devait durer jusqu'à la mort de ce dernier : J. G. Bellett termina en 1864 une carrière bénie au service du Seigneur, en laissant des écrits qui font toujours les délices de ceux qui ont reçu en partage une foi d'un pareil prix. À l'époque dont nous parlons il revenait d'un séjour à Londres, où il s'était rencontré avec des chrétiens étudiant la prophétie ; il y avait été prodigieusement intéressé, mais se trouva particulièrement heureux de voir l'écho que ce qu'il en rapportait trouvait chez son ami J. N. Darby. Celui-ci n'abandonnait pas pour autant sa cure et retourna dans ses montagnes, où il resta un an encore ; puis il se démit de ses fonctions mais non de la prêtrise, et c'est en clergyman qu'il voyagea en Irlande et en Angleterre, pour ne rompre tous liens avec l'Église établie que vers 1835-1836, après d'autres heurts avec des archevêques successifs. Une telle attitude n'avait rien d'équivoque. Elle témoigne seulement de la profondeur du travail qui s'opérait en lui. Il se refusait à laisser penser que s'il se détachait de l'Église établie, c'était pour créer une nouvelle dissidence. Un de ses anciens amis l'interpellant vers 1834 : « Eh bien, vous nous avez quittés, John ? à quelle Église vous êtes-vous joint ? » — « À aucune, répondit-il, je n'ai rien à faire avec les dissidents ; jusqu'ici c'est moi ma propre Église ».

Mais c'est lui plus que tout autre que Dieu employa pour faire connaître les doctrines que ses amis et lui puisaient dans la Parole. Dès 1828, une brochure vigoureuse (\*) exprimait ce que les frères, en voie de se réunir régulièrement, allaient chercher à pratiquer. Elle garde toute son actualité, car y sont définis tous les éléments distinctifs d'un témoignage à rendre, selon la Parole, à l'existence de la vraie Église et à l'unité du corps de Christ, que contredit toute Église particulière. « Celui qui cherche les intérêts d'une dénomination particulière, écrivait-il, est ennemi de l'œuvre de l'Esprit de Dieu, et ceux qui croient en « la puissance et la venue du Seigneur Jésus Christ » doivent se garder soigneusement d'un tel esprit... Nul rassemblement, s'il n'est pas formé pour embrasser tous les enfants de Dieu sur la base complète du royaume du Fils, ne peut trouver la plénitude de la bénédiction, parce qu'il ne l'a pas en vue et que sa foi ne l'embrasse pas... Le symbole extérieur et le moyen d'exprimer l'unité est la participation à la Cène du Seigneur : « Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain... ». L'unité est ce en quoi l'Église se glorifie, mais l'unité qui a pour but de favoriser et d'assurer nos propres intérêts n'est pas l'unité de l'Église : c'est une confédération qui renie la nature et l'espérance de l'Église. L'unité qui est vraiment celle de l'Église est l'unité de l'Esprit et ne peut être réalisée que dans les choses de l'Esprit ».

(\*) Considérations sur la nature et l'unité de l'Église de Christ. Dublin 1828.

### 12.3.3.1 *Caractères du mouvement*

Un témoin de ces temps a écrit : « Les effets de ces enseignements si clairs, si solennels, si fondés dans l'Écriture, furent grands et immédiats. Ils trouvèrent un écho dans beaucoup de cœurs chrétiens. Des hommes pieux, en des lieux divers, sentant qu'il leur était impossible de continuer avec l'état de choses existant dans l'Église professante, accueillirent avec joie la vérité ainsi placée devant eux et quittèrent leurs dénominations respectives. Les traités et les livres se succédaient rapidement, toujours clairs et pleins. En ces jours de fraîcheur et de simplicité virginale, les âmes croissaient rapidement dans la grâce et la connaissance du Seigneur et de sa vérité. Beaucoup se demandaient jusqu'où cela irait. Mais le Seigneur travaillait et un grand nombre suivaient » (Andrew Miller).

Un autre rapporte que « parmi ceux qui se séparèrent des diverses organisations, il y avait des hommes remarquablement doués, des hommes de poids, d'une haute et puissante intelligence, des membres du clergé, du barreau, de la magistrature, des officiers de l'armée et de la marine, des médecins, des gens d'une position sociale élevée. Leur sécession, comme on peut le penser, causa un émoi considérable et amena une vive opposition. Plus d'un lien d'amitié fut rompu, plus d'une affection précieuse brisée, il y eut bien des sacrifices, bien des peines à endurer, des épreuves à subir, des reproches à recevoir, et le mépris, et la persécution (C. H. Mackintosh).

Beaucoup, comme le dit encore A. Miller, pensaient que le mouvement serait rapidement réduit à néant du moment qu'il n'y avait ni organisation définie, ni ordre clérical, ni confession de foi, ni lien visible d'union, ni président, ni ministre consacré. Mais le Seigneur était avec ces frères, selon sa promesse d'être au milieu des deux ou trois assemblés en son nom. Lui était la joie, la bénédiction et l'édification des siens, et Il les fortifiait.

Il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait eu des tâtonnements dans leur façon de se réunir, mais ils comprirent bientôt que la liberté de l'Esprit excluait toute règle et toute routine. Il fallut aussi, nous venons de le voir pour J. N. Darby lui-même, le temps nécessaire pour une application totale des principes émis et une rupture décisive avec les milieux ecclésiastiques. A. N. Groves, qui fit une belle carrière missionnaire en Mésopotamie et dans l'Inde, ne s'en sépara jamais entièrement. J. G. Bellett, en 1834, « n'était pas encore vraiment détaché de l'Église établie ». Ils avaient à apprendre la portée de la séparation qu'impliquait l'obéissance à Dieu. J. N. Darby écrivit à un ami en 1851 : « Je crois que lors de ma délivrance de la servitude en 1827-1828, Dieu mit au jour certaines vérités dont l'Église avait besoin. Je crois aussi que, bien qu'en m'attachant à ces vérités et en cherchant à aider les âmes par elles, j'ai enlisé celles-ci pour avoir ce qu'on appelle la paix et l'union. Je n'entre pas dans la question de savoir dans quelle mesure cela fut permis, ou dans quelle mesure une répugnance naturelle pour les conflits se mêlait à la grâce, mais il en fut ainsi... ». Mais cela n'empêchait pas les frères d'aller de l'avant dans une indépendance totale à l'égard des hommes, annonçant l'Évangile aux incroyants ou enseignant aux enfants de Dieu les vérités qu'ils avaient reçues : dans une petite ville où ils n'étaient qu'une douzaine, ils avaient tous l'habitude après la cène, chaque dimanche, de se disperser dans les villages voisins pour prêcher l'Évangile librement et avec zèle. Les écrits des frères se répandaient au-dehors, nombre de croyants se familiarisaient avec l'appel céleste, la position, les privilèges, les responsabilités, l'administration et l'espérance de l'Assemblée de Dieu.

### 12.3.3.2 *Le ministère*

En rapport avec ces vérités se posait pour eux la question, essentielle, du ministère, spécialement du ministère de la Parole par des évangélistes, des pasteurs, des docteurs. Des passages comme Éphésiens 4:7-12 montraient que Christ, après avoir accompli la rédemption et avoir été élevé à la droite de Dieu, a donné l'Esprit pour former, édifier et nourrir l'Assemblée par ces « dons ». Il les lui assure. Il les confère à qui il veut, et les siens ont à les « désirer ardemment » pour que les pécheurs obtiennent le salut et que les membres du corps de Christ croissent jusqu'à « la plénitude » de Celui-ci (v. 13). Or, dans les diverses dénominations religieuses, sans parler du clergé catholique, le ministère est réservé de façon exclusive à des hommes consacrés par des hommes, selon des règlements établis, le plus souvent différents d'une Église à l'autre. Il est ainsi entravé de mille manières dans la chrétienté. Ces obstacles tombèrent lorsque les frères se placèrent simplement dans la liberté et sous la dépendance de l'Esprit Saint seul. Conduits par Lui, ceux qu'il y appelait purent annoncer sans réserves « les choses merveilleuses de Dieu », trouvées dans sa Parole, le même Esprit les guidant dans toute la vérité (Jean 16:13). Les frères ont toujours maintenu que l'organisation humaine du ministère établi par les hommes, contredit l'Écriture et produit des effets désastreux. « Un homme préparé par des études, mais sans don de l'Esprit, et peut-être étranger à la vie divine, peut, s'il est régulièrement consacré, exercer ce qu'on appelle le « saint ministère » dans le système ecclésiastique auquel il appartient. Par contre un vrai croyant qui posséderait les dons de l'Esprit les plus caractérisés, soit pour prêcher soit pour enseigner, conféré par Christ, chef de l'Assemblée, mais qui n'aurait pas été dûment consacré à la manière des hommes, ne pourrait en exercer aucun ».

### 12.3.4 *Extension du mouvement*

Des réunions analogues à celle de Dublin ne tardèrent pas à s'établir dans le reste de l'Irlande, surtout dans le sud-ouest, à Limerick, mais aussi à Cork, et à l'intérieur (Granard). J. N. Darby y voyagea beaucoup, principalement en 1830, et y revint fréquemment ensuite.

Il faisait entre-temps des séjours en Angleterre, où l'œuvre se développa aussi. Il est à Cambridge, puis à Oxford, ensuite à Londres, en 1830, revient à Oxford l'année suivante. Il y fait la connaissance de B. W. Newton, qui s'y préparait à l'ordination, et il se lie avec un futur compagnon d'armes, précieux et fidèle, G. V. Wigram. Converti en 1824, à 19 ans, celui-ci avait abandonné une carrière militaire prometteuse pour étudier lui aussi en vue de la prêtrise. Là encore J. N. Darby trouva J. L. Harris, un diplômé d'Oxford, pasteur près de Plymouth, et un ministre d'Oxford, fougueux calviniste, Bulteel ; celui-ci dans un sermon retentissant attaqua avec virulence l'Église établie (1831), et aida ainsi à la rupture des frères avec cette Église, en ce que J. N. Darby écrivit une brochure pour le soutenir ; mais il ne se joignit à eux que plus tard.

#### 12.3.4.1 *Plymouth*

L'année suivante (1832), plusieurs de ces gens d'Oxford se retrouvaient à Plymouth. C'est là qu'habitait Newton, et il invita J. N. Darby à y venir, des portes s'ouvrant pour la Parole. Wigram, originaire lui aussi du Devonshire, avait été nommé à une cure près de Plymouth, dans le moment où Harris renonçait à la sienne. Vinrent aussi George Müller, un Allemand converti à Halle, pasteur baptiste mais lui aussi « réveillé » quant à l'Église, et son collègue et ami Craik, beau-frère de Groves : et enfin un officier de haut grade de la marine royale, Percy F. Hall, qui, converti, annonçait l'Évangile à travers la région environnante avant de donner sa démission, se trouva en rapport avec ce noyau. Un peu plus tard, en 1835, devait s'y joindre S. Tregelles, l'un des plus éminents et des plus pieux exégètes des textes bibliques. J. N. Darby eut plusieurs années son point d'attache à Plymouth. Il prêcha dans les églises, puis une chapelle désaffectée servit de local à l'assemblée qui s'était formée et qui devint rapidement nombreuse, dépassant 700 personnes. Plymouth se trouva ainsi en vue. Les frères frappaient non seulement par ce qu'ils enseignaient mais par leur manière de vivre, très simple, sobre, digne de la Parole, et cela d'autant plus que beaucoup étaient connus comme sortant de milieux humainement distingués. C'est à Plymouth que la grâce divine poussa plusieurs à consacrer au Seigneur leurs biens matériels : bijoux, meubles de prix, furent vendus aux enchères, et celles-ci durèrent trois jours (1838) ! Le produit de la vente fut employé à l'œuvre du Seigneur. Les frères continuaient à répandre l'Évangile alentour. Comme ils n'appartenaient à aucune dénomination du pays, on parlait d'eux comme des « frères venus de Plymouth ». C'est à Plymouth, d'autre part, que furent publiés un grand nombre de leurs traités et brochures, et que commença de paraître, en 1834, le premier périodique des frères, « The Christian Witness », édité d'abord par H. Borlase, puis, à la mort de celui-ci en 1835, par J. L. Harris. On sait que l'appellation de « frères de Plymouth » devait se propager dans le monde entier. Mais ni à Plymouth ni ailleurs les frères n'ont revendiqué d'autre titre que celui donné par le Seigneur en Matthieu 23:8 quand il leur dit : « Un seul est votre conducteur, le Christ ; et vous, vous êtes tous frères ».

#### 12.3.4.2 *Extension en Angleterre et opposition*

Le mouvement s'étendit peu à peu en Angleterre. Müller et Craik s'établirent à Bristol, dès 1832 ; le noyau d'Exeter donna naissance à une assemblée. Dans le nord-ouest du Devonshire, à Barnstaple et dans la région, des communautés toutes rurales étaient préparées par l'enseignement d'un évangéliste très simple mais fervent, R. Gribble, qui depuis une quinzaine d'années était l'instrument d'un beau réveil ; un chrétien pieux et doué s'y établit en 1832 et y fut en grande bénédiction, R. C. Chapman, celui qu'on appela plus tard le patriarche de Barnstaple (1803-1902).

À Londres les premières réunions de frères furent encouragées par G. V. Wigram qui y travailla en 1833. D'autres s'établirent à Bath, à Hereford, à Kendal, à Stafford, d'autres en Écosse.

Une opposition acharnée ne tarda pas à s'élever, surtout de la part des divers clergés. On ne peut s'en étonner ; la position prise par les frères constitue en effet un témoignage décisif contre toute organisation humaine et l'adversaire du Chef de l'Assemblée ne pouvait rester inactif. Toutefois ses efforts pour détruire ce témoignage à sa naissance tournèrent à sa confusion. En quelques années de tels rassemblements se multiplièrent dans toutes les îles Britanniques, en même temps que le mouvement s'étendait en d'autres pays d'Europe et d'Amérique déjà touchés et préparés par le Réveil évangélique. Nous ne pouvons songer qu'à donner quelques brefs aperçus de cette extension. Au reste, il est probable qu'une histoire détaillée en serait impossible : le Seigneur, qui s'est réservé de connaître les œuvres de l'assemblée de Philadelphie, a mis dans son « trésor particulier » ce qu'Il a trouvé pour Lui dans cette période bénie d'un témoignage philadelphe.

#### 12.3.4.3 *En Suisse*

On trouve J. N. Darby en Suisse à l'automne de 1837. Il était venu, dit-il, sans aucun dessein de travailler dans ce pays, mais attiré par la présence de frères dont on lui avait dit qu'ils se réunissaient à peu près comme ceux avec qui il se rassemblait en Angleterre. Il fit un premier séjour, assez court semble-t-il, à Genève, puis y revint en août 1839. Il devait avoir pendant plus de cinq ans, jusqu'en janvier 1845, sa résidence ordinaire en Suisse malgré des voyages assez brefs en France et des échappées en Angleterre.

« Je prêchais et j'enseignais ce que je connaissais, écrivait-il : la pleine et sainte liberté de l'Évangile, l'assurance du salut en contraste avec la loi, la position et les privilèges de l'Église, et la venue du Seigneur pour la prendre à Lui, de même que l'habitation du Saint Esprit dans l'Église et dans chaque membre ici-bas ».

#### **12.3.4.3.1 Les débuts des frères à Genève**

À Genève où il demeure d'août 1839 à mars 1840 et où il revient à plusieurs reprises pour de plus brefs séjours, il est depuis 1837 en relation étroite avec l'Église dissidente du Bourg de Four (de la Pélisserie à partir de 1839). Très cordialement reçu, il exerce là un ministère béni. Mais la sincère affection qui le liait, dans une estime réciproque, aux « frères pasteurs », Guers, Lhuillier, Empaytaz, et tous les efforts qu'il déploya avec grâce et patience, ne purent empêcher que s'aggravât la divergence qui, dès avant sa venue, séparait ces pasteurs de leur troupeau. Ils persistaient à maintenir la nécessité d'un ministère officiellement reconnu, et d'anciens établis, alors que beaucoup de frères avaient été depuis longtemps amenés à désirer la liberté de l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, comme en témoigne une lettre touchante adressée de leur part « à leurs frères et pasteurs bien-aimés, en 1837 (voir ci-dessous). L'enseignement de J. N. Darby acheva de les éclairer, mais non les pasteurs. Après avoir longtemps patienté, une quarantaine de ces frères finirent par se réunir à part, le 3 mars 1842, avec parmi eux, le respecté J. Foulquier. Ce fut le noyau de l'assemblée dite de l'Île. J. N. Darby n'était pas à Genève à ce moment. Quant à l'Église de la Pélisserie — qui subsiste encore après quelques mues — la plupart de ses membres devaient quelques années plus tard, avec d'autres dissidents (de l'Oratoire en particulier), se rattacher à l'Église évangélique indépendante de Genève, constituée en 1848.

#### **12.3.4.3.2 À Lausanne**

J. N. Darby avait cependant espéré, en 1840, le maintien, dans la « chère assemblée » de la Pélisserie, de l'unité de l'Esprit. Quittant Genève en mars de cette année-là, il laissait les frères « dans une grande paix », et il pensait regagner l'Angleterre. Mais Dieu le voulait encore en Suisse. « Soudainement arrêté » à Lausanne, selon ses propres expressions, il s'y installa « dans un logement solitaire, ne connaissant personne », sinon quelques âmes qui cherchaient leur voie et à l'égard desquelles il se sentait « une sorte de responsabilité ». Son enseignement suscita des remous parmi les dissidents groupés autour des frères Henri et François Olivier. Henri abandonne le pastorat ; François, qui inclinait vers les idées perfectionnistes (wesleyennes) propagées par des méthodistes actifs, se rallie sur ce point à J. N. Darby qui rétablissait la vérité selon l'Écriture. Mais comme à Genève, ces conducteurs du troupeau dissident, de même qu'Auguste Rochat à Rolle, achoppèrent sur la question de la liberté d'exercice des dons et du rassemblement indépendant de tout corps constitué. D'où une situation confuse ; elle aboutit — après une Conférence fraternelle (septembre 1842) qui fit ressortir l'impossibilité pour J. N. Darby de marcher avec la dissidence, représentée par la réunion dite de Saint-Pierre — à une assemblée dégagée de tout système. La réunion de Saint-Pierre devait se fondre dans l'Église libre naissante, en 1848. J. N. Darby semble s'être éloigné au milieu de 1843, pour revenir l'année suivante, en août, après avoir visité la France, l'Angleterre et la Hollande.

#### **12.3.4.3.3 En Suisse romande**

Mais l'œuvre en Suisse s'étendait en son absence. Ses séjours à Genève et à Lausanne avaient été coupés de nombreux déplacements à travers le Pays romand, avec par exemple un séjour d'une quinzaine à Neuchâtel en novembre 1839, un autre dans la vallée de Joux en janvier 1843. Des évangélistes et des prédicateurs, dont quelques-uns étaient des vétérans du Réveil des années 1820, n'avaient pas tardé à se joindre à lui, secouant un peu partout l'ancienne dissidence assoupie, mais agissant aussi en d'autres milieux. On venait à Genève de loin pour écouter l'enseignement de J. N. Darby : des chrétiens de Ballaigues se souviennent avoir entendu de leurs grands-parents qu'ils s'y rendaient à pied, soit de plus de 80 km. Des bords du Léman au Jura bernois et neuchâtelois des assemblées se forment, et essaient : ainsi, quatre familles qui se réunissaient régulièrement dès 1843 à La Chaux-de-Fonds décident ensuite de se séparer pour porter le témoignage l'une aux Ponts-de-Martel, l'autre à Cormondrèche, une autre au Locle.

Des ministres nationaux se démettaient de leurs fonctions pastorales officielles. À Vevey, où depuis 1838 au moins quelques chrétiens se réunissaient pour la fraction du pain une fois par mois, le pasteur C. F. Recordon, dont la parole éloquentة attirait les foules, démissionna en décembre 1840, et vint humblement prendre place avec les deux ou trois rassemblés au nom du Seigneur dans cette ville.

Quand j'ai quitté mon poste, disait-il plus tard à un ami, pour toute fortune j'avais onze enfants ». Le Seigneur récompensa sa fidélité, non seulement en pourvoyant aux besoins de cette famille, mais en étendant la sphère d'activité de son serviteur. Il exerça trente ans, jusqu'à sa mort en 1870, un ministère oral et écrit dont les fruits subsistent. Il fut le premier éditeur du « *Messenger évangélique* » (1860) et de « *la Bonne nouvelle annoncée aux enfants* » (1861).

D'autre part, de jeunes chrétiens désireux de se vouer à l'œuvre d'évangélisation et d'édification avaient demandé à J. N. Darby lors de son séjour à Lausanne, d'étudier la Parole sous sa direction : il avait ainsi réuni une douzaine de frères pendant une année, et fait ensuite de même à Genève six mois. Il se gardait d'intervenir dans leur vocation et leur consécration à l'œuvre, les laissant dans la dépendance du Seigneur seul. La plupart furent des instruments bénis par le Maître, soit en Suisse où des réveillés locaux eurent lieu par leur moyen, soit en France.

Plus efficace encore peut-être fut le travail opéré par des écrits, soit traduits de l'anglais, soit rédigés en français par J. N. Darby lui-même (qui usait remarquablement de notre langue). Outre des brochures de controverses occasionnelles avec A. Rochat, F. Olivier et d'autres, cette période vit paraître des ouvrages brefs mais pleins, clairs, incisifs, exposant l'Écriture dans une soumission absolue à son autorité, et tout pénétrés d'amour pour l'Église et son Chef. Ces écrits, par lesquels beaucoup de chrétiens sincères, proches et lointains, furent éclairés, demeurent essentiels pour qui veut saisir la portée du mouvement spirituel propre à ce moment de l'histoire de l'Église.

C'est ainsi que L'apostasie des dispensations successives (1836) esquissait une vue générale de la permanence de ces deux grands faits : l'homme toujours infidèle à sa responsabilité, Dieu toujours fidèle à ses desseins de grâce. L'attente actuelle de l'Église et les prophéties qui établissent la vérité du retour personnel du Seigneur (Genève, 1840), puis les Notes sur l'Apocalypse (Genève, 1842) définissent le caractère distinctif de la dispensation chrétienne et de l'Église. Suivent des opuscules se rapportant plus directement à l'Église ici-bas, dans son état présent, avec ses privilèges, ses ressources et ses devoirs. Citons :

Sur la formation des Églises (Genève novembre 1840), et : Quelques développements nouveaux sur les principes émis dans la brochure : Sur la formation des Églises, etc. (Genève 1841) ;

— Le Ministère, considéré dans sa nature, dans sa source, dans sa puissance et dans sa responsabilité (Lausanne, 1843)

— De la présence et de l'action du Saint-Esprit dans l'Église (Valence, 1844).

Ces enseignements, puisés dans la Parole de Dieu, furent accompagnés de la bénédiction du Seigneur, malgré l'opposition qu'ils rencontrèrent non seulement de la part du monde religieux mais de chers enfants de Dieu liés à divers systèmes qu'ils ne pouvaient se résoudre à quitter. Les assemblées furent plus d'une fois molestées, surtout pendant la période politiquement troublée de 1845 à 1848,

et déjà auparavant de réelles violences avaient eu lieu en certains endroits ; un frère avait été sévèrement battu ; une véritable petite émeute se produisit à Lausanne en mai 1845. Il était fréquent que l'on reçût des cailloux en se rendant au culte.

Sur le terrain doctrinal une vive et parfois âpre controverse se ralluma autour de 1848, J. N. Darby étant pris à partie, tant par les nationaux que par les dissidents et les Églises libres naissantes, à propos des anciens. Ce lui fut l'occasion d'établir nettement que la désignation officielle d'anciens n'est pas conforme à l'enseignement scripturaire : elle reconnaît soit à l'assemblée soit à un clergé un pouvoir d'investiture qui est proprement usurpé. C'est alors aussi qu'il fit paraître le bref mais capital exposé intitulé *L'Église d'après la Parole* (Genève, 1850).

L'œuvre se développait. Les frères avaient entrepris en 1843 la publication d'un périodique d'édification, « *Le Témoignage selon la Parole* », qui dut, il est vrai, s'interrompre en 1850. Le Seigneur employait surtout des serviteurs qualifiés pour la prédication, qui annonçaient à la fois la bonne nouvelle du salut et les vérités relatives au rassemblement au nom du Seigneur, à l'action du Saint Esprit dans l'Église et à la position comme à l'espérance de celle-ci. On estimait en 1855 qu'il y avait en Suisse romande environ 50 assemblées, quelques-unes de 200 personnes et davantage. Mais à ce moment, J. N. Darby travaillait surtout en France.

#### 12.3.4.4 *En France*

Ces vérités avaient en effet pénétré en France en même temps qu'en Suisse. Bien des croyants étaient préparés à les recevoir, de par le Réveil évangélique. Les contacts personnels avec l'Angleterre ne manquaient pas, des écrits venus de ce pays et traduits étaient diffusés. J. N. Darby fit probablement plus d'un bref voyage en France, dès avant 1840 (il va de Genève à Pau en 1837). Des ouvriers vinrent de Suisse où ils avaient profité de son enseignement. L'opposition même que rencontra très vite ce qu'on appelait le plymouthisme, ne fit qu'attirer l'attention sur ce mouvement. Le Seigneur répondit ainsi aux besoins de nombre d'âmes sincères qui étaient à la recherche d'un terrain ecclésiastique fondé dans l'Écriture. Il en fut ainsi, à peu près simultanément, en plusieurs régions.

On trouve cette accusation de plymouthisme portée contre deux évangélistes travaillant à Alboussière (Ardèche), en 1840 : un instituteur d'origine suisse, A. Guignard, un autre français, Pierre Dorel. À la même époque et dans la même région, un évangéliste des premiers temps du Réveil, André Moureton, se dégage de tout lien avec les systèmes ecclésiastiques. Il avait en 1825 quitté une situation familiale aisée à Annonay pour colporter et prêcher l'Évangile avec zèle, quoique encore pénétré d'esprit légal, et il avait été très actif quelques années à Lyon en même temps qu'A. Monod et A. Dentan, puis dans la vallée de l'Eyrieux (1831). Des assemblées se forment. À Vernoux et dans la vallée de l'Eyrieux L. J. Favez (1813-1902), autre instituteur du Réveil, formé à l'École de théologie de la Société évangélique de Genève, puis A. Guignard, trouvent des portes ouvertes pour un « service béni » comme l'écrit J. N. Darby qui visite la région en 1841-1842 et surtout 1844. Sur le « Plateau » le pasteur dissident Albert Dentan, dont nous avons déjà parlé, est éclairé de bonne heure. Il agit au milieu de ses troupes du Riou et de la Pireyre avec une sagesse qui contraste avec certaines exubérances qui s'agitent autour de lui, et il finit par quitter la dissidence, et la Société biblique écossaise qui le salariait : comme C. F. Recordon à Vevey, avec six enfants et bientôt sept, il poursuit son ministère en dépendant du Seigneur seul. Il devait travailler en quelques autres régions, et revenir à Saint-Agrève en 1858 pour y rester jusqu'à sa mort en 1874, s'occupant des assemblées dont il avait été l'instrument initial. Son humble dévouement, entier jusqu'à l'épuisement physique, allait de pair avec ses dons, car il était évangéliste aussi bien que pasteur et docteur. Une lettre de lui à un de ses fils, en 1861, expose avec clarté les principes et la pratique des réunions des « frères » (\*). Il eut, dans les régions où il avait tant travaillé, des continuateurs dont le souvenir demeure béni, parmi lesquels : J. Moula (mort en 1884) et surtout Jérôme Lebrat (mort en 1913).

(\*) On la trouvera reproduite dans le *Messager Évangélique*, 1923, p. 158.

Une assemblée existait depuis 1842 à Saint-Étienne, où A. Dentan habita trois ans, une à Annonay, une autre à Lyon depuis 1844 au moins — laquelle traversa des épreuves sérieuses mais jouit passagèrement d'heureux ministères, comme ceux de Vey et de Moureton.

Tout un travail analogue se faisait en même temps dans d'autres parties de l'Ardèche (Privas, vallée de l'Eyrieux), et dans la Drôme, à Valence, à Montmeyran, à Combovin où A. Dentan résida de 1845 à 1851, avec extension dans l'Isère à Tullins.

Pareillement dans les montagnes des Cévennes et les plaines avoisinantes. Darby s'y rend à maintes reprises depuis 1841. A. Dentan séjourne au Vigan de 1852 à 1855 et voyage beaucoup dans toute la région. Pierre Dorel (1809-1884), infatigablement, va pendant trente ans parcourir les hautes régions de l'Auvergne au Languedoc, avec pour point d'attache Pont-de-Montvert dans la Lozère. Son service se conjugue avec celui de frères actifs du Vigan, de Nîmes, de Montpellier, mais il travaille surtout dans les régions catholiques du Cantal et du Puy de Dôme, en butte à des tracasseries, et même à des sévérités de la part de l'administration soupçonneuse du second Empire : il est condamné à trois mois de prison à Thiers en 1854. J. N. Darby se plaît à évoquer dans sa correspondance ses propres randonnées à pied, sac au dos, dans les sentiers accidentés des rudes montagnes cévenoles, où il revint en 1844, en 1849, en 1856, en 1860. Dans la plupart des vallées naissent des assemblées, non sans opposition et sans opprobre. À Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard) il arriva à J. N. Darby de prêcher à 150 femmes et seulement 2 hommes, tous les autres étant retenus par crainte des railleries. À Saint-Privat-de-Vallongue (Lozère) quelques croyants qui se réunissaient vers 1850 pour lire la Parole tout en restant attachés à l'Église nationale, sont admonestés par le pasteur en chaire ; ils sortent du temple à la file, et désormais se rassemblent en dehors de tout ministère officiel.

Vers la même époque une scène identique se passait dans le Doubs. à Desandans, et le pasteur de s'écrier, désolé : *Les meilleures de mes brebis qui s'en vont !...* ». Elles allaient se rassembler sous le seul Berger ! L'œuvre s'opérait dans tout le pays de Montbéliard de même qu'en Alsace, visités par des frères de Suisse et par J. N. Darby, qui exprime en 1850 sa joie de voir là une « œuvre étendue et bénie, la séparation du monde, l'amour des frères ». À Besançon se réunissaient une cinquantaine de personnes.

Il y eut aussi un mouvement important en Bourgogne, d'une part dans la Bresse (La Chapelle-Thècle) et autour de Chalon (Givry, où séjourna L. Barbey), d'autre part à Dijon et dans les environs, où des assemblées existèrent un moment (1856 et années suivantes), et encore dans le Nivernais.

À Paris le rassemblement au seul nom du Seigneur est contemporain des premiers voyages de J. N. Darby sur le continent ; il s'y arrête ordinairement à l'aller ou au retour ; ils étaient 30 à 40, la plupart d'humble condition, en 1854. Il y eut des assemblées à Amiens, à Creil (Oise), et dans la région d'Orléans.

L'œuvre s'effectuait parallèlement dans le sud-ouest, autour d'Angoulême, à Limoges, à Bordeaux et sa région, à Sainte-Foy, Clairac, Nérac, et dans le Béarn, où J. N. Darby vint en 1837, puis en 1847 et régulièrement dans la suite. Des assemblées se forment après 1840 à Bayonne, Orthez, Bellocq, Puyoo, un peu plus tard (1850) à Pau et à Nay, où l'on eut plus de difficultés à rompre avec les systèmes. Le nom de Louis Barbey — l'ancien compagnon d'œuvre de Pyt — que nous avons rencontré à plusieurs reprises, reste « identifié avec l'œuvre de Dieu dans ce pays » (J. N. Darby), et avec les débuts de l'assemblée à Pau ; des moments difficiles y furent connus en 1850 du fait d'un ouvrier zélé (Buscarlet) qui, ne pouvant se faire à l'idée de se passer d'anciens et de présidents reconnus, ne persévéra pas avec les frères. A. Moureton, que nous retrouvons instituteur à Saint-Albit (Basses-Pyrénées), s'y montre actif et heureux.

Par Toulouse et la région de l'Ariège (Le Mas d'Azil), Béziers, Montpellier — où M. Parlier, un médecin, est intimement lié à J. N. Darby — Vergèze, Nîmes, la zone des assemblées rejoignait les régions des Cévennes, de la vallée du Rhône, Marseille enfin : 40 personnes s'y réunissent en 1854, malgré une vive opposition. Y travailla beaucoup le frère Vialet, qui avait été un des jeunes gens enseignés par J. N. Darby à Lausanne en 1853, et dont le service fut précieux aussi en Haute-Loire et dans les Basses-Pyrénées. C'est à Nîmes qu'Adrien Boissier a commencé la publication de « l'Écho du Témoignage » en 1860, pour la poursuivre à Angoulême, à Limoges, à Paris, de nouveau à Nîmes en 1869, à Paris enfin, où ce cher serviteur de Dieu est délogé en 1873.

Ainsi que nous le disions, les séjours de J. N. Darby en France se sont prolongés à partir de 1847, et il y est revenu régulièrement, presque tous les ans, après 1853. Il était reçu à Pau chez son ami et collaborateur Pierre Schlumberger, un Alsacien pieux qui employait au service du Seigneur ses larges biens matériels ; établi avec sa famille à Pau, pour sa santé, il avait pris place parmi le petit troupeau en 1848. C'est là que J. N. Darby rédigea pour la plus grande partie ses Études sur la Parole, parues de 1852 à 1856, et que, avec le concours de frères qualifiés réunis avec lui à Pau chaque hiver, il fit une grande part de sa traduction du Nouveau Testament (publié en 1859), puis de l'Ancien (publié en 1885, après sa mort).

#### **12.3.4.5 Suisse alémanique**

L'œuvre en Suisse romande eut son écho et son prolongement en Suisse alémanique. J. N. Darby s'y trouve en 1850, et il semble qu'il y ait déjà des réunions à Bâle, Berne, Saint-Gall, Zurich.

#### **12.3.4.6 Allemagne**

Elle s'étend peu après en Allemagne. L'Esprit de Dieu y opérait, surtout dans la Westphalie. Des âmes avaient été intéressées à l'enseignement de la Parole à Düsseldorf par le frère aîné de J. N. Darby, qui avait habité là deux ans. D'autre part, à Elberfeld un Brüderverein (Union de frères), agissant dans l'esprit du Réveil évangélique, poursuivait une œuvre dans cette ville industrielle et sa région, par le moyen de douze évangélistes. Il vint s'y établir un frère suisse, H. Thorens, lequel avait connu à Lyon, en 1846, un jeune chrétien d'Elberfeld, qui l'avait engagé à y venir. Il réunit chez lui des croyants pour étudier la Parole, parmi lesquels plusieurs de ces évangélistes, entre autres deux frères, Karl et Ernst Brockhaus. Ceux-ci, avec trois autres, sortirent du Brüderverein pour former avec H. Thorens la première assemblée de frères en Allemagne. Ceci se passait en 1852. Deux ans plus tard J. N. Darby vint à Elberfeld, et parcourut toute la région accidentée voisine, au prix de grandes fatigues, mais recevant un accueil chaleureux non seulement pour lui-même mais pour la vérité qu'il prêchait. Des réunions nombreuses ne tardèrent pas à se former. Les écrits anglais traduits en allemand se propagèrent. J. N. Darby revint les années suivantes, pour des séjours prolongés. Avec plusieurs collaborateurs, il fit une traduction de la Bible en allemand. Il pouvait écrire en 1869 : « L'œuvre s'étend considérablement à travers toute l'Allemagne ».

#### **12.3.4.7 Pays-Bas et Belgique**

Des portes s'ouvrirent aux Pays-Bas. En 1854-1857 des membres de la haute société, convertis à Nice par le moyen d'un frère italien, Biava, furent visités par J. N. Darby se rendant en Allemagne et en Suisse. Plus tard, la Belgique vit à son tour les vérités relatives à l'Assemblée se répandre, surtout dans les régions industrielles du Hainaut et de Liège ; elle bénéficia entre autres du ministère de W. J. Lowe (1838-1927) après 1870.

#### **12.3.4.8 L'œuvre en Italie**

En Italie le Réveil évangélique ne s'était guère fait sentir avant 1848, époque où eut lieu un travail remarquable, en particulier à Florence, tant pour l'appel des âmes que déjà pour le rassemblement de quelques-uns autour du Seigneur. L'opposition fut vive non seulement de la part de l'Église catholique et des gouvernements dominés par elle, mais aussi de l'Église vaudoise, que réveillait pourtant à ce moment-là le souffle évangélicisateur, et des systèmes religieux protestants représentés jusque-là seulement par d'infimes communautés étrangères et qui prirent pied dans la péninsule et en Sicile, notamment le méthodisme. Partout on mettait en garde contre le « plymouthisme ». Parmi les éléments les plus actifs du mouvement étaient deux chrétiens éclairés et zélés, que Dieu avait appelés d'entre les nobles et les sages de ce siècle, l'un d'une illustre famille florentine, le comte Pietro Guicciardini, l'autre d'une famille de Naples qui s'est fait un nom dans les lettres et les arts, T. P. Rossetti. Le premier, converti à Florence et qui s'était joint à un groupe d'humbles témoins du Seigneur, avait dû s'exiler en Angleterre en 1851, y avait trouvé les frères, et il y avait été l'instrument de la conversion du second, exilé lui aussi mais pour raisons politiques. Tous les deux, instruits de la vérité quant à l'Assemblée, rentrés en Italie se vouèrent à l'œuvre, parmi les humbles surtout, avec un dévouement inlassable. Malheureusement ils s'étaient trouvés dès le début écartés de la saine doctrine, et favorisèrent le mélange des croyants avec le monde au détriment de leur rassemblement en dehors du camp. Les progrès de l'Évangile furent incontestables, grands surtout en Toscane et en Piémont, mais s'accompagnèrent d'une extrême confusion ecclésiastique. « Si l'on veut voir la ruine de l'Église et ses effets, c'est là (en Italie) qu'il faut aller, écrit J. N. Darby en 1872, chaque secte cherche à accaparer ceux que Dieu amène à sa connaissance — les introduisant dans l'état où elle se trouve, et dans un relâchement moral qui brise le cœur. Aussi, en général, ces Églises à peine établies dégringolent ». Il se forma bien, entre 1848 et 1860, un certain nombre de communautés dégagées des organisations existantes, mais elles n'allaient pas jusqu'à la notion de la liberté du ministère de l'Esprit ; elles essayèrent de se constituer en une Église chrétienne libre d'Italie, dont chacune était un membre, indépendant en principe, mais cette Église devait assez vite se dissocier. Au sein de cette confusion « une toute petite poignée de frères », humbles croyants profondément exercés, commencèrent à se réunir dans la simple obéissance à la Parole à partir de 1865 environ. Quelques assemblées se formèrent ainsi, à Milan, à Côme, puis à Turin, à Novi, à Rome, à La Spezia. Dieu suscita des serviteurs, en particulier Giacomo Biava, qui commença en 1870 à Turin la publication d'un très utile périodique d'édification et d'évangélisation, « Il dispensatore ». Les vallées vaudoises virent naître des assemblées, en divers endroits, dont Torre Pellice et San Germano. G. Biava fut retiré subitement en 1880, mais l'œuvre fut continuée par le moyen de frères qualifiés, dont l'Anglais E. L. Bevir. Elle avait été l'objet d'une sollicitude particulièrement marquée de la part de J. N. Darby, qui alla plusieurs fois en Italie, passa deux mois à Turin en 1871, autant à Milan en 1874.

#### **12.3.4.9 Espagne**

En Espagne, malgré la toute-puissance du clergé catholique et la violence de son opposition, l'Évangile avait pénétré peu à peu, grâce dès le 18<sup>e</sup> siècle à l'action d'Anglais, de Gibraltar (possédé par l'Angleterre depuis 1704), puis aux sociétés bibliques étrangères, à partir de 1835. La vérité quant à l'Église y fut semée dès 1838 par le pieux frère R. C. Chapman. Elle développa ses fruits une trentaine d'années plus tard, en Catalogne (Barcelone), à Madrid, dans le nord-ouest, grâce surtout à de courageux colporteurs parcourant toute la péninsule. Mais là aussi les conducteurs s'étaient engagés sur une voie plus large. Ce n'est que dans la suite que quelques assemblées furent formées sur le terrain de la réelle séparation pour Christ. Le frère W. J. Lowe, parmi d'autres, devait les avoir particulièrement à cœur.

#### 12.3.4.10 **Orient**

Le Proche-Orient fut touché par le Réveil évangélique par le moyen du Comité américain pour les missions étrangères (American Board of Commissioners for Foreign Missions) fondé en 1810, une société principalement presbytérienne. Tout en essayant d'atteindre les presque inaccessibles Musulmans, ces missionnaires travaillèrent surtout parmi les nombreuses populations d'appartenance chrétienne, Coptes en Égypte, orthodoxes, Maronites, catholiques grecs et syriens, au Liban et en Syrie. Leur travail fut très efficace, par la grâce de Dieu, dans ces divers pays, pour amener des âmes à sa connaissance. La vérité quant à l'Assemblée fut propagée par l'un de ces missionnaires, ministre presbytérien. Benjamin F. Pinkerton. À la demande de son Comité, il avait étudié les écrits des frères et spécialement de J. N. Darby en vue d'en fournir une réfutation. Il fut au contraire éclairé par leur lecture. Il se dégagea de la mission en 1870, s'établit à Beyrouth, put acquérir une presse à imprimer, et diffusa des traductions d'ouvrages et des traités dans tous les pays du Proche-Orient. L'opposition des clergés locaux ne manqua pas, ni celle des missionnaires dont l'activité se poursuivait parallèlement (la célèbre Université américaine de Beyrouth avait été fondée par eux en 1866), mais son travail fut béni. Il le prolongea jusqu'à sa mort en 1891, avec des résultats heureux au Liban, même parmi les Druses. On rompa le pain à Jaffa (Palestine) dès 1872, en plusieurs endroits en Syrie les années suivantes, puis à Beyrouth et à Mardin (Turquie). Il visitait en même temps l'Égypte, où coopérait avec lui un colporteur allemand, Ludwig Schlotthauer, mort en 1921 après plus de 50 ans de travail en Égypte. Schlotthauer s'était fixé à Alexandrie, où la Table du Seigneur fut dressée, semble-t-il en 1874. Des pasteurs presbytériens, éclairés, devaient se joindre à lui, d'autres frères vinrent d'Europe parmi lesquels, un peu plus tard, Otto Blädel — mais aussi des frères égyptiens, comme le pasteur presbytérien Girgis Rafail (mort en 1934) dont le souvenir est toujours vénéré. L'œuvre prit un remarquable développement à partir de 1881, non seulement dans le delta mais surtout en Haute-Égypte, dans les villes et plus encore dans les humbles bourgades isolées. Les épreuves ne manquèrent pas aux serviteurs de Dieu, plus d'une fois couverts de boue ou de légumes pourris lancés par des fanatiques à l'issue de réunions. Les assemblées d'Égypte ont été gardées depuis le début dans une heureuse réalisation de l'unité. Elles sont présentement au nombre de plus de 170.

#### 12.3.4.11 **En Amérique**

L'œuvre s'est étendue aux États-Unis et au Canada, en rapport surtout avec la forte immigration européenne depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Des frères d'origine diverse, Allemands, Suisses, Français, ont concouru avec les Britanniques à y former des assemblées gardant, une génération au moins, leur langue particulière. Il ne saurait être question d'en faire ici l'histoire. J. N. Darby fit plusieurs voyages de longue durée dans ces pays. De septembre 1862 à septembre 1863 il est au Canada, mais fait une tournée de plus de 3000 km. aux États-Unis. Second voyage de janvier à août 1865. Un troisième d'août 1866 à février 1868. Une plus rapide échappée en juillet 1870. Une autre de juin 1872 à avril 1873. Et enfin d'août 1874 à juin 1877 il ne rentre pas en Europe, parcourt tous les États-Unis et le Canada, et pousse par-delà le Pacifique jusqu'en Nouvelle-Zélande où des assemblées s'étaient également formées du fait d'immigrants, de même qu'en Australie. Ces séjours en Amérique du Nord ont comporté des travaux variés dans les régions nouvellement peuplées et parmi les Indiens, aussi bien que dans l'Est. De grandes conférences, à Guelph (Canada) réunissaient des frères venus de très loin ; leur souvenir revient souvent dans sa correspondance.

Un cas particulier et remarquable est celui de la Guyane (ex-Guyane britannique), où J. N. Darby fit un voyage en 1869, visitant en même temps les Antilles. Un ancien officier de marine anglais, Leonard Strong, devenu pasteur après sa conversion, était venu en Guyane en 1826 comme recteur d'une paroisse anglicane. Enseigné par la Parole il quitta peu après l'Église anglicane, évangélisa dans les plantations à esclaves noirs, fut chassé par la haine des planteurs et s'établit à Georgetown, où il réunit des croyants avec lui autour du Seigneur. Il fut en relations avec les tout premiers « frères » en Angleterre, et quand l'un d'eux, Joseph Collier, vint en Guyane en 1839, le terrain était prêt pour des assemblées, d'autant plus que l'esclavage venait d'être aboli et que les Noirs libérés recevaient avec joie l'Évangile. L'œuvre devait se continuer, de même que dans les Petites Antilles, à la Barbade (depuis 1862, grâce au frère anglais B. T. Slim), Saint-Christophe, Saint-Vincent, et dans les Grandes Antilles à la Jamaïque (depuis 1860, avec un frère Childs venu de Nouvelle-Zélande).

Si dans l'esquisse très incomplète qui vient d'être tentée du travail de l'Esprit de Dieu appelant les croyants à se réunir autour de Christ, J. N. Darby apparaît comme le héraut principal de cet appel, la seule pensée de donner son nom à une œuvre qui n'est pas la sienne mais celle du Seigneur, lui eût été odieuse. Certes, il poursuivit inlassablement son précieux service, « dans la mauvaise et la bonne renommée », à travers bien des combats et des vicissitudes, malgré une santé déficiente, annonçant Christ, enseignant les vérités qu'il avait reçues par la Parole, et montrant jusqu'à la fin qu'il n'avait d'autre mobile que la gloire de son Maître. En renonçant à son poste de pasteur, il n'avait pas renoncé au soin des âmes, et comme Wesley il aurait pu dire que le monde entier était devenu sa paroisse. Il en parcourut une bonne partie. On vient de voir comment, de 1864 à 1878, il passa sept fois l'Océan — lui qui craignait la mer ! — à une époque où de tels voyages ne présentaient pas la facilité d'aujourd'hui, pour porter au loin la parole de vie. Il ne se fatigua jamais d'annoncer l'Évangile aux inconvertis, avec un ardent amour des âmes, de même qu'il portait sur son cœur l'Assemblée de Dieu tout entière. À l'exemple du grand apôtre des nations, il souffrait et combattait pour elle, afin d'amener les membres du corps de Christ à mieux comprendre leur union avec le Chef dans la gloire, de façon à le manifester, le servir ici-bas et l'attendre du ciel. Ce fidèle serviteur fut recueilli auprès de son Sauveur le 29 avril 1882, à Bournemouth (Angleterre). Sa tombe porte : « As unknown, and yet well known » (Comme inconnu, et bien connu. 2 Corinthiens 6. 9).

Mais cette activité bénie n'était pas seule à s'exercer, loin de là. D'autres remarquables ouvriers ont été suscités à la même époque et dans la suite. Nous en avons rencontré un certain nombre. C'est ainsi que les noms de J. L. Harris (1793-1877), de J. G. Bellett (1795-1864), de E. Cronin (1801-1882), de P. F. Hall (1804-1884), de G. V. Wigram (1805-1879), de J. B. Stoney (1814-1897) sont inséparables de la période du « commencement des frères » dont nous voudrions avoir fait ressortir l'importance.

Cette éclosion d'un nouveau témoignage fut marquée par des déchirements et des luttes pour se dégager des systèmes religieux, mais aussi par la ferveur, l'amour fraternel, dans la fraîcheur du premier amour comme dans l'attachement à l'Écriture et à Christ. Les enseignements reçus alors restent fondamentaux, sur la position du chrétien, l'Église, la prophétie. Une marche fidèle, une vie consacrée, magnifiaient la grâce de Dieu dans l'humilité réelle de ceux qui se sentaient les objets de cette grâce. Les oppositions, parfois furieuses, qui se déchaînaient contre eux venaient de ce qu'ils cheminaient dans la séparation du monde. On évoque avec bonheur et regret à la fois, et plus encore avec confusion, ce renouveau qui rappelait les premiers jours de l'Église : le Seigneur ajoutait sans cesse de nouvelles âmes à celles déjà rassemblées, et les assemblées étaient « en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 2:47 ; 9:31). Temps trop court. Une fois de plus se vérifia l'impossibilité pour l'homme de conserver intact ce que Dieu lui confie. L'ennemi ne restait pas inactif. Renonçant à brandir l'arme de la violence, il changea promptement de tactique.

#### 12.3.5 **Les fondements mis en cause**

L'effort de l'adversaire porta sur l'assemblée à Plymouth, où Dieu avait agi avec tant de bénédiction. Elle se trouva assez rapidement troublée par le comportement d'un frère aux grandes capacités, que nous avons déjà rencontré aux débuts de cette assemblée, B. W.

Newton. Il eut de très bonne heure « une marche distincte des autres frères » (W. Trotter). Tant qu'il ne s'agit que de divergences dans l'interprétation des prophéties de l'Apocalypse et de leur application à l'Église, ou d'un enseignement d'un caractère très personnel mais d'une ligne doctrinale apparemment saine, on restait dans le domaine des choses où nous avons à nous supporter mutuellement, dans l'amour. Mais Newton introduisit peu à peu des vues particulières sur la marche aussi bien que sur l'espérance de l'Église, et un esprit clérical contraire à la liberté de l'Esprit dans l'assemblée. Un système se développa insensiblement, plaçant tout le ministère de la Parole, et même toute participation au culte, entre les mains de deux ou trois docteurs, et tendant à faire de chaque assemblée locale une unité indépendante sous l'autorité de ses conducteurs. Des difficultés se produisirent, plusieurs frères voyant que l'on allait au « renversement de toutes les vérités qui, par la grâce de Dieu, avaient été remises en lumière par les frères » (id.). Des conducteurs du début, comme Hall, Wigram, Campbell, préférèrent quitter Plymouth l'un après l'autre. De son côté, J. N. Darby faisait ses longs séjours sur le continent, avec des apparitions à Plymouth qui lui apportaient chaque fois plus de peine et d'inquiétude. « Je sens, écrivait-il en 1844, que la position de Plymouth dans le témoignage des derniers jours est complètement changée ... Plymouth a cessé de représenter l'amour des frères, il représente une opinion... La doctrine de l'Église est perdue dans cet enseignement ». J. L. Harris demeurait, maintenant autant qu'il le pouvait la vérité. Lorsque J. N. Darby fut rentré, en mars 1845, les frictions devinrent telles que Harris cessa tout ministère, et que J. N. Darby se détermina à se retirer de l'assemblée, en octobre. D'abord seul, il se trouva réuni, deux mois plus tard, avec près de la moitié (plus de 400 personnes) des frères et sœurs qui se séparaient comme lui. Une émotion compréhensible se manifesta dans les assemblées d'Angleterre, à Londres en particulier.

Mais les choses revêtirent une gravité nouvelle quand non seulement les bases du rassemblement, mais « les fondements de la foi », se trouvèrent attaqués par l'introduction de fausses doctrines à l'égard du Seigneur lui-même. Elles vinrent au jour en 1847 : Newton, découvrit-on, enseignait que Jésus était, du fait de sa naissance, « exposé, à cause de sa relation avec Adam, à la sentence de mort qui avait été prononcée sur la race humaine », et qu'il était tenu d'acquiescer la vie par l'observation de la loi. Il aurait eu à subir des souffrances le concernant personnellement, à cause de son propre état, souffrances en jugement différentes de celles qu'il a endurées comme notre substitut sous la colère de Dieu. C'était dire que la souillure s'attachait à Celui dont l'Écriture parle comme d'un Agneau sans défaut et sans tache. Ainsi que l'écrivait quelqu'un qui s'était dégagé de cette doctrine : si celle-ci eût été vraie, « Christ n'aurait pu devenir notre garant, notre sacrifice, notre Sauveur, car il aurait eu à se délivrer lui-même... Tout ce qu'il eût pu faire jusqu'au dernier moment de sa vie, tout ce qu'il aurait pu offrir dans sa mort, aurait dû nécessairement l'être pour sa propre délivrance... Mais alors, que deviennent les doctrines bénies de la grâce ? Que devient le glorieux Évangile du salut de Dieu ? Que devient l'Église ? Qu'en est-il de nous individuellement Nous avons perdu Christ ! ». G. Müller disait que dans ces conditions « le Seigneur aurait eu besoin d'un Sauveur aussi bien que nous ». Voici en quels termes Newton osait parler de Celui qui, tout en étant l'Homme de douleurs ici-bas, était néanmoins toujours le Fils du Très-haut : « Christ avait l'expérience d'un homme non converti, mais élu... Il était exposé à la colère et à l'indignation de Dieu... Il était plus loin de Dieu qu'Israël quand celui-ci faisait le veau d'or... Étant exposé à la colère et à l'indignation de Dieu comme né d'Adam et comme Juif, il a su échapper par la prière et par la piété à beaucoup de souffrances qu'il aurait dû endurer... Cependant il a tant souffert dans sa vie que sa figure inspirait la répulsion et qu'on se détournait de lui... »

Cette doctrine qui attentait, jusqu'au blasphème, à la gloire personnelle de notre adorable Sauveur, provoqua de vives réactions. J. N. Darby la combattit avec vigueur. Elle fut condamnée par la généralité des frères. Son auteur lui-même s'efforça de la pallier, mais en retirant seulement une phrase particulièrement inacceptable qui appliquait à Christ l'expression « constitués pécheurs » de Rom. 5:19, et beaucoup de ceux qui y avaient un instant adhéré rétractèrent leur erreur et s'écartèrent de lui.

Mais alors devait inévitablement se poser la question Quelle conduite tenir vis-à-vis de ceux, personnes et assemblées, qui, tout en repoussant l'hérésie, voudraient maintenir la communion, à la Table du Seigneur, avec ceux qui l'admettaient ?

### 12.3.5.1 *Béthesda*

Le cas se présenta dans toute sa netteté avec Béthesda. C'était le nom d'une chapelle, à Bristol, où un petit noyau de frères avait commencé à se réunir en 1832, et s'était bien accru depuis. Là se trouvait deux conducteurs respectés, H. Craik dont on estimait le don de docteur, et G. Müller connu partout pour ses œuvres de charité et de foi auxquelles il se consacrait avec un renoncement exemplaire. Or on reçut dans cette assemblée de Béthesda des personnes venues de la réunion de Plymouth, où Newton agissait encore et où plusieurs le soutenaient ouvertement. Des frères pieux de Béthesda protestèrent, quelques-uns se retirèrent ; d'autres assemblées demandèrent des explications. Dix principaux frères de Béthesda, avec à leur tête Craik et Müller, exposèrent leurs vues dans une lettre destinée à l'assemblée, mais qui se répandit. Les positions de ces frères étaient les suivantes :

1° Ils déclaraient s'en tenir « aux vérités relatives à la personne de notre Seigneur, à l'absence du péché de sa nature et à la perfection de son sacrifice », et désavouer la pensée que « le Fils béni de Dieu se trouvât enveloppé dans la culpabilité du premier Adam, ou qu'il fût né sous la malédiction due à la violation de la loi »

2° Ils déclaraient n'être pas disposés à admettre à la Table, des personnes connues pour tenir et propager ces erreurs.

3° Mais ils refusaient de laisser examiner ces doctrines par l'assemblée comme corps, ne voulant pas, disaient-ils, que « nous, à Bristol, nous soyons enlacés dans la controverse relative aux doctrines en question... Nous ne sentons pas que, parce que des erreurs peuvent être enseignées à Plymouth ou ailleurs nous soyons tenus, comme corps, de les examiner ».

4° Ils considéraient donc l'assemblée comme libre de recevoir des personnes qui, tout en n'acceptant pas ces erreurs pour elles-mêmes, appartenaient à des assemblées où elles étaient tolérées et pouvaient être enseignées. « En supposant que l'auteur des écrits incriminés fût foncièrement hérétique, cela ne nous autoriserait pas à rejeter ceux qui viendraient à nous, ayant suivi ses enseignements, tant que nous ne serions pas convaincus qu'ils ont compris et reçu des vues qui renversent les fondements de la vérité ».

Autrement dit, le faux docteur et ceux qui le soutiennent directement sont seuls responsables : l'assemblée où ils se trouvent et agissent, peut être en communion avec eux comme avec tous les autres chrétiens, sans se sentir souillée par la fausse doctrine, ni que le soit quiconque, tout en ne la partageant pas, marque sa communion avec ceux qui la tiennent. C'est une affaire individuelle, et cela entraîne que chaque assemblée n'est responsable que pour elle-même. On affirme ainsi pouvoir être neutre dans le mal, comme individu et comme assemblée.

Cette lettre fut lue le 3 juillet 1848 devant l'assemblée de Béthesda : celle-ci se rangea, dans sa majorité, à la façon de voir des Dix. Il en résulta des troubles douloureux. J. N. Darby, G. V. Wigram, W. Trotter, se trouvèrent en opposition avec leurs plus anciens et chers compagnons d'œuvre, tels lord Congleton, Chapman, J. L. Harris lui-même. Lorsque, l'année suivante, fut envisagée une réunion pour examiner encore ensemble les choses, les dirigeants de Béthesda mirent comme condition que J. N. Darby et G. V. Wigram n'y participent pas. La division se trouva alors consommée : d'un côté les assemblées acceptant de demeurer en communion avec Béthesda, de l'autre celles qui considéraient que l'accepter était renier le principe même du rassemblement dans l'unité du corps et en séparation du mal.

Cette division devait une dizaine d'années plus tard gagner les pays du continent et l'Amérique. Elle s'est perpétuée. Les « frères larges » ont maintenu le principe de l'indépendance, selon lequel les assemblées locales forment autant d'unités bien distinctes, dont

les décisions n'engagent qu'elles-mêmes, et qui ne sont pas tenues par les décisions d'autres assemblées. Dans chaque assemblée, d'autre part, chaque individu relève essentiellement de sa propre responsabilité devant le Seigneur. Le système équivaut à consommer jusqu'au point extrême le morcellement de l'Église, en faisant une Église de chaque assemblée locale.

Le principe auquel ont, au contraire, continué à s'attacher ceux que l'on qualifie d'« exclusifs », terme qu'ils rejettent absolument, est celui de la solidarité des assemblées locales, exprimant ainsi l'unité du corps de Christ, dans la séparation et le jugement de tout mal manifeste tant doctrinal que moral. Ce principe n'est autre que celui même du témoignage de notre Seigneur. De fait, si l'histoire des « frères larges » montre chez eux bien des fruits d'un dévouement que l'on ne peut constater qu'avec reconnaissance, soit dans l'évangélisation soit dans des œuvres de charité, on est obligé de constater aussi que la notion même de la vocation céleste de l'Assemblée, et de son caractère d'étrangère ici-bas est allée s'affaiblissant toujours davantage.

Ramener, comme quelques-uns l'ont fait, l'affligeante division de 1848 et ses suites à une querelle théologique sur des points mineurs, ou, pire encore, à un antagonisme personnel entre B. W. Newton et J. N. Darby, c'est rabaisser misérablement la solennelle portée de la question, qui n'était autre que la vérité relative à l'Assemblée et à l'action du seul Esprit au milieu d'elle, action exercée et reçue dans la reconnaissance des droits de Christ, Chef de cette assemblée : en définitive, la gloire même de notre Seigneur Jésus Christ.

### 12.3.6 À travers les temps fâcheux

Malgré la profonde tristesse qui étreignait leurs cœurs en présence du désastre amené dans le témoignage confié aux frères, ceux qui demeuraient fidèles aux vérités reçues au commencement reprirent courage, et leur ministère oral et écrit fut plus que jamais béni du Seigneur pour des milliers d'âmes. Leurs livres et traités se répandirent dans le monde entier. Citons entre autres ceux de C. H. Mackintosh (1820-1896), qui mirent à la portée des croyants, pour leur affranchissement et leur nourriture, les richesses que Dieu a révélées dans sa Parole et qui ont été retrouvées lors du Réveil. Quant aux traités pour l'évangélisation tels que ceux de C. Stanley (1818-1888), distribués à profusion, l'éternité fera connaître toutes les personnes amenées à la connaissance du Seigneur par leur moyen. Les commentaires de W. Kelly (1820-1906) sur tous les livres de la Bible ont beaucoup contribué à l'édification des croyants ; ils se caractérisent par une grande clarté d'enseignement et une rare force démonstrative. Le Bible Treasury, périodique qu'il rédigea de 1856 à sa mort, est une mine d'une étonnante richesse. C'est à lui enfin qu'on doit la publication complète et méthodique des nombreux ouvrages de J. N. Darby, qui, pour la profondeur et la richesse d'exposition des Écritures surpassent ceux de tous les autres frères ; nous ne pouvons assez bénir Dieu d'avoir suscité un tel serviteur, sur le ministère duquel il a mis une incomparable bénédiction.

Arrivés à la fin de l'ère de la grâce, tout près du moment où l'Église sera enlevée à la rencontre de son Époux, nous avons lieu de louer de tout notre cœur l'Auteur de toute grâce excellente d'avoir accordé aux siens les privilèges et bénédictions retrouvés après des siècles d'oubli. Plus nous considérons cette histoire, plus nous sommes convaincus du caractère divin de la mission confiée aux « frères » qu'il a appelés à « sortir vers Jésus hors du camp ». C'est à eux qu'il fut donné d'exposer, par la Bible, les vérités précieuses concernant l'Assemblée comme corps de Christ, et la place de son Chef comme Homme glorifié à la droite de Dieu — la présence et l'action du Saint Esprit dans le croyant individuellement et dans l'Assemblée — l'espérance propre à celle-ci, à savoir la venue du Seigneur en grâce pour enlever les siens, distincte de son apparition en gloire pour délivrer Israël et la création — et nombre d'autres vérités importantes peu connues en dehors d'eux. En même temps il leur fut accordé d'exposer avec clarté et puissance les vérités fondamentales de l'Évangile, le pardon, la justification par la foi, la possession de la vie éternelle et l'acceptation du croyant dans le Bien-aimé. Ceux qui sont engagés à leur suite, profitant de leurs travaux, sont appelés à jouir de ces privilèges, et responsables de maintenir ces vérités (2 Timothée 3:14).

Le témoignage des frères a en effet continué, par la grâce de Dieu, mais les faiblesses multipliées qui l'entachent démontrent une fois de plus que tout ce qui est placé entre des mains humaines est appelé à décliner, Christ demeurant le seul témoin fidèle et véritable. Ils n'ont pas su se garder de divisions provoquées généralement par des divergences d'appréciation dans des cas de discipline. Un manque de support et de patience a entraîné de tels schismes, dont quelques-uns ont eu des conséquences trop durables. Ainsi en fut-il en 1880 (affaire de Ramsgate Street, à Londres), et en 1910 (affaire de Tunbridge Wells, Angleterre) ; des répercussions inégales s'en firent sentir, surtout en Amérique et en France.

D'autres séparations ont été motivées par des raisons plus profondes. L'ennemi n'a pas relâché ses efforts pour glisser des doctrines subversives des fondements du christianisme. À peine J. N. Darby disparu de la scène, il fallut « combattre pour la foi qui avait été enseignée une fois aux saints » (Jude 3). En 1884 un premier trouble de ce caractère ébranla les assemblées aux États-Unis, où la majorité suivit F. W. Grant, alors qu'en Europe les idées particulières de ce docteur, sur la vie éternelle et l'Esprit Saint, étaient refusées à peu près partout. Plus grave encore devait être la crise de 1890, à la suite de doctrines qu'un frère influent de l'assemblée de Greenwich, F. E. Raven, avançait depuis quelques années, et que des frères comme W. J. Lowe dénoncèrent en 1888. Ces vues nouvelles étaient exposées dans un langage souvent obscur et ambigu, qui permettait à leur auteur de se dire mal compris, sans avoir à rétracter le fond. Sous des dehors quelque peu mystiques, elles étaient en réalité subtilement rationalistes, et ramenaient au jour des hérésies aussi anciennes que le christianisme. Elles portaient sur l'unité de la Personne du Fils de Dieu, allant jusqu'à séparer l'humanité de Christ de sa divinité — sur la vie éternelle, présentée comme distincte de cette Personne — et sur la condition des croyants, qui ne seraient pas tous possesseurs de cette vie éternelle au même degré mais à raison de leur niveau de développement spirituel. Des controverses s'élevèrent, dans lesquelles le plus grand nombre des frères n'était guère à même d'entrer. W. J. Lowe en Angleterre, R. Brockhaus en Allemagne, H. C. Voorhoeve en Hollande, H. Rossier et A. Ladrière en Suisse. J. L. Favez en France et d'autres, s'élevèrent contre ces erreurs avec vigueur et clarté. Mais il s'était formé autour de Raven un parti compact dont durent se séparer un certain nombre d'assemblées en Angleterre et la plupart de celles du continent, hormis plusieurs en France et une plus grande proportion en Italie. Plus tard devaient se greffer, sur les vues reprochées à Raven, d'autres enseignements plus éloignés encore de l'Écriture.

Il n'est malheureusement que trop vrai qu'une cause générale de faiblesse est le relâchement, et le contact trop étroit avec le « présent siècle mauvais ». La marche ferme et fidèle, dans la séparation pour Christ, en portant son opprobre, qui avait caractérisé les « premiers frères », est bien difficilement maintenue. Le Chef n'est pas tenu ferme, et l'on se laisse entraîner par les « éléments du monde ». Si l'on tente de lutter par un attachement plus strict aux formes extérieures et par des prescriptions contraignantes, on devient légal ou sectaire. Le secret de la bénédiction, à la fin comme au commencement de l'histoire de l'Église, demeure dans une telle séparation. Seul le cœur attaché au Seigneur, « sortant vers Lui », s'y trouvera tout naturellement placé.

Malgré la pauvreté et l'affaiblissement du petit résidu désireux de garder la Parole de Christ et de ne pas renier son nom, le Seigneur demeure fidèle à ses promesses. Il guidera, jusqu'à sa venue prochaine, ses témoins qui l'aiment et l'attendent. Il veut leur faire éprouver sa sainte présence au milieu de deux ou trois réunis en son nom : « Je laisserai au milieu de toi un peuple affligé et abaissé, et ils se confieront au nom de l'Éternel » (Sophonie 3:12). « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apocalypse 3:11). Réalisons davantage notre association présente et céleste avec Lui, nous détournant par là de tout ce



qui tend à obscurcir pour nous le dessein de Dieu quant à Christ et à l'Assemblée et à exclure l'autorité du Seigneur dans l'administration pratique de celle-ci tandis qu'elle est appelée à Lui rendre témoignage ici-bas.

### **13 Quelques aspects de la chrétienté du Réveil au premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle**

Avant de clore cette étude il reste à jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'Église professante en général au 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours (\*). Les caractères de Laodicée sont de plus en plus visibles dans la « grande maison » où nous sommes : propre satisfaction, tiédeur quant à Christ, prétentions spirituelles. La lettre que le Seigneur adresse à cette assemblée (Apoc. 3:14-20) montre en elle la dernière phase de l'Église ici-bas ; une fois les saints célestes enlevés, Il ne tardera pas à la « vomir de sa bouche », et le témoignage de l'Église responsable aura dès lors pris fin pour faire place à la manifestation de la gloire de Christ et à l'établissement de son règne. Néanmoins, dans l'affligeant tableau de la marche présente vers l'apostasie déclarée, se retrouve ce fil d'argent de la grâce dont nous cherchons à suivre la trace.

(\*) C'est-à-dire jusque vers 1935 (Ed.)

#### **13.1 L'Église romaine**

##### **13.1.1 Perte de son autorité temporelle**

L'Église romaine, malgré des coups sensibles, maintient sa prétention à dominer la chrétienté comme la seule Église.

Il est remarquable que toute puissance politique effective lui ait été ôtée au moment où elle reconnaissait, témérement, à son chef un attribut divin, l'infailibilité. En 1854 le pape Pie IX avait proclamé, de son propre mouvement, le dogme de l'Immaculée conception de la Vierge. En décembre 1869 il réunit un concile au Vatican et obtint de lui, le 18 juillet 1870, la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale. Ce dogme ne signifie pas que le pape soit personnellement infailible, mais qu'il l'est lorsque, « parlant ex cathedra (du haut de la chaire) ... c'est-à-dire exerçant la fonction de pasteur et docteur de tous les chrétiens... il définit une doctrine sur la foi ou les mœurs ». Depuis longtemps on admettait qu'un décret du pape ratifié par l'épiscopat universel portait ce caractère d'infailibilité : mais cette proclamation, acquise malgré les protestations d'une minorité de prélats surtout français et allemands, qui y voyaient non sans raison le fruit de menées où les Jésuites avaient la plus grande part, marquait un nouveau pas dans l'exaltation de l'homme au détriment de la gloire due à Christ. Si « tout homme est menteur » (Ps. 116:11), comment le représentant d'un groupe de créatures pécheresses pourrait-il être infailible ? Un seul l'est, Celui qui a dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ». Son Esprit est la vérité, et il nous conduit dans la vérité par l'enseignement de la Parole : « Ta Parole est la vérité ».

Le Concile fut interrompu presque aussitôt par la guerre franco-allemande, et peu de mois après, le pape, n'ayant plus l'appui de l'armée française forcée de quitter Rome, fut dépossédé de son pouvoir temporel quand Victor-Emmanuel II, roi d'Italie, eut pris la ville (20 septembre). En signe de protestation Pie IX s'intitula le « prisonnier du Vatican ». La papauté ne devait recouvrer qu'une portion infime du territoire romain, la Cité du Vatican, lorsqu'elle se réconcilia avec le gouvernement italien, en 1929. Mais on sait que les humiliations et les jugements partiels que Dieu a fait subir à la papauté au cours de son histoire tourmentée n'ont nullement abattu ses prétentions à dominer. Comme la Jézabel de Thyatire (Apoc. 2:20:21), « elle ne veut pas se repentir de sa fornication », et comme la femme corrompue d'Apocalypse 17, reniant son appel céleste et sa relation avec Christ pour « commettre fornication avec les rois de la terre », elle s'apprête à monter sur « la bête écarlate », autrement dit la puissance civile de l'empire romain futur. Alors elle dira en triomphe : « Je suis assise en reine, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ». Mais Dieu la précipitera de son élévation : « C'est pourquoi en un seul jour viendront ses plaies, mort, et deuil, et famine, et elle sera brûlée au feu ».

Pour le moment, l'Église catholique n'a plus d'influence politique officielle et elle a perdu beaucoup de son influence indirecte dans les pays catholiques sur lesquels elle eut longtemps la haute main. La plupart se sont laïcisés plus ou moins complètement. En France l'épiscopat a renoncé à lutter pour conserver au catholicisme ses privilèges séculaires, et il a restreint ses efforts à préserver un enseignement confessionnel et la pleine liberté du culte. L'établissement d'un enseignement d'État laïque et gratuit, en 1882, puis une violente poussée anticléricale aboutissant en 1905 à la séparation de l'Église et de l'État, les mesures de rigueur contre les congrégations, ont marqué les grandes étapes de la disparition de cette institution officielle qui avait été si souvent prépondérante. L'Italie, la Belgique, à des degrés divers, ont suivi la France dans cette voie. En Allemagne, les démêlés de l'Église catholique avec Bismarck, lors du Kulturkampf (1871-1875) ont été retentissants.

##### **13.1.2 Affermissement de son pouvoir spirituel**

Mais l'Église a su faire tourner cette rupture des liens civils au renforcement de la hiérarchie sous l'autorité du pape (les évêques étaient désormais nommés par le pape seul, non les gouvernements), et à l'affermissement de son pouvoir spirituel sur le monde catholique. L'anticléricisme du gouvernement français au début du siècle fit par réaction se resserrer les fidèles autour des représentants de cette Église qui, dépossédée des ressources matérielles provenant de l'État, faisait figure de persécutée. Les classes aisées, conservatrices, la recherchèrent, pour contenir les revendications des masses au sein desquelles progresse la déchristianisation. Elle tâchait en même temps de regagner celles-ci en intervenant elle-même dans les questions sociales, ouvertement sous Léon XIII (encyclique Rerum novarum 1891), par des syndicats « chrétiens » dans la suite. Mais dans l'ensemble elle travaille à maintenir un accord de fait à peu près stable entre elle et la puissance publique responsable de l'ordre établi, quelles que soient les secousses politiques.

Rien de plus significatif que les accords conclus depuis 1918 avec la plupart des États européens, entre autres avec l'Italie (accords de Latran) en 1929, et avec l'Allemagne en 1933.

La papauté a été grandement servie, dans son action sur la société, par les congrégations et les ordres religieux, spécialement ceux qui relèvent directement du Saint-Siège, avant tous les Jésuites, mais aussi les Dominicains et les Franciscains. Beaucoup de ces congrégations avaient été persécutées et expulsées de divers pays. Si molestés qu'ils l'aient été en Angleterre les Jésuites n'ont jamais abandonné ce pays, et au début du siècle ils s'y trouvaient, selon un témoin bien informé, plus nombreux qu'en Italie, et cela dans toutes les classes de la société, au Parlement, dans le clergé anglican, dans le corps diplomatique, la presse, parmi les laïques protestants et dans les plus hautes sphères politiques et sociales. En France les congrégations chassées pratiquement par la loi de 1901 sur les associations, ont reparu après la guerre de 1914-1918. Les Jésuites n'ont cessé de développer leur action dans tous les milieux mais surtout parmi les classes dirigeantes, les Dominicains la leur sur le monde intellectuel. Prêchant, enseignant, et plus encore s'infiltrant avec beaucoup de savoir-faire dans la vie privée, allant lorsqu'il le faut jusqu'à l'extrême bord des doctrines romaines, mais sans cesser de proclamer leur stricte obéissance à la papauté, ces deux ordres, encore que rivaux, sont les meilleurs instruments de celle-ci.

### 13.1.3 Gains en adeptes

L'Église romaine a perdu du terrain dans des pays autrefois foncièrement catholiques, du fait surtout de la déchristianisation (encore faut-il observer que les mariages mixtes, de plus en plus nombreux, et quelle sait encourager, lui sont le plus généralement profitables, car elle exige des époux qu'elle unit, que leurs enfants soient baptisés par elle).

En revanche elle a réalisé ailleurs des progrès considérables. L'effort missionnaire catholique dans les contrées non chrétiennes s'était fort relâché au début du 19<sup>e</sup> siècle. Il reprit, stimulé par l'effort missionnaire du Réveil protestant, et porté par tout le courant de l'expansion coloniale européenne. Un vif renouveau des missions catholiques a donc eu lieu depuis le milieu du siècle, plus encore au 20<sup>e</sup>, sous la direction de la très active Congrégation de la propagande, au Vatican. Rome a maintenant sous sa dépendance directe, en Afrique comme en Extrême-Orient, des Églises indigènes avec des clergés recrutés sur place.

Mais elle a progressé remarquablement aussi dans des pays protestants, aux Pays-Bas, en Suisse, en Allemagne, mais surtout en Angleterre et aux États-Unis.

Aux États-Unis la proportion des catholiques est passée de 9 pour 100 habitants en 1840 à 14,4 % en 1907 et près de 18 % en 1940 : c'est le résultat de l'immigration de populations catholiques, Franco-Canadiens, Irlandais, surtout Italiens, mais aussi d'une savante propagande. L'influence exercée par les catholiques s'est plus fortement accrue que leur nombre : jusqu'au début de ce siècle ils étaient considérés comme des gens inférieurs, mais depuis on les a vus occuper jusqu'aux plus hautes fonctions civiles et militaires.

En Angleterre l'évolution du sentiment général à l'égard de Rome n'est pas moins remarquable. L'effectif de ses adeptes — bien que des Irlandais, et les congrégations dispersées ou exilées après 1905, d'autres apports encore, outre des conversions l'aient grossi — reste faible (un peu plus de 5 %). Mais la méfiance et la crainte traditionnelles ont fait place à une neutralité compréhensive, puis à une sorte d'admiration pour la grande puissance mondiale et mondaine.

De bonne heure Rome se préoccupa de donner à ces adeptes dispersés parmi les anglicans les bases d'une organisation. En 1850 un édit pontifical partagea l'Angleterre en régions épiscopales et rétablit la hiérarchie catholique dans ce pays, sous l'archevêque de Westminster. Cette mesure provoqua une vive opposition, une loi déclara nul et non advenu l'édit du pape, mais elle tomba dans l'oubli et fut abrogée en 1871. L'Écosse à son tour fut partagée en diocèses romains en 1878.

Elle n'a cessé d'autre part de travailler, par ses représentants officiels et par l'action subtile des Jésuites, à réunir l'Église anglicane avec elle-même, si réfractaire à une telle union que soit le nationalisme religieux britannique. Dans tous ces progrès elle s'est trouvée grandement aidée par le mouvement ritualiste.

## 13.2 Protestantisme et Ritualisme

Il s'agit d'un courant général qui est allé s'accroissant parmi les Églises protestantes, à la fois par réaction contre le Réveil évangélique et par opposition aux poussées du libéralisme. Il embrasse ce qu'on appelle parfois le sacramentalisme. Priorité est donnée à la forme et à la structure, aussi solide que possible, de l'Église considérée, à la liturgie, aux pratiques extérieures du culte, aux sacrements, cène et baptême, ce dernier avec une place éminente comme conférant la foi, bref aux « éléments du monde » (Col. 2:8) plus qu'à Christ et au culte en esprit et en vérité. On revient à un cléricisme qui détourne les âmes du salut personnel et domine les consciences. J. N. Darby soutint à ce sujet de vigoureuses controverses au nom de l'enseignement de l'Écriture. On a vu ainsi le luthéranisme, en Prusse, en Bavière, en Saxe, en Hanovre, tout en resserrant ses liens avec l'État (jusqu'en 1914), se donner des règles de plus en plus strictes, et une hiérarchie bien officialisée ; des chefs de l'Église évangélique allemande prennent maintenant le titre d'évêques.

Ces tendances se sont manifestées inégalement en France, mais bien peu des systèmes religieux, regroupés progressivement au sein de la Fédération protestante de France, en 1905 puis en 1938 (Église réformée de France, Alliance nationale des églises luthériennes, Fédération des églises baptistes, toutes les trois formant la Fédération protestante), échappent à la hiérarchisation plus organisée, à la liturgie imposée et à des pratiques se rapprochant des pratiques catholiques (l'année liturgique par exemple).

Mais c'est en Angleterre, que le mouvement ritualiste s'est affirmé le plus tôt, au sein de l'Église établie, y provoquant une évolution, certains ont dit révolution, que Rome a exploitée, après avoir certainement contribué à son éclosion par l'action des Jésuites.

De 1834 à 1841 furent publiés à Oxford 90 Traités pour le temps actuel (Tracts for the time), d'où le nom de Tractarianisme donné au mouvement qu'ils suscitèrent, et qu'on appelle aussi Puseyisme, l'inspirateur en étant E. Bouverie, dit Pusey (1800-1882). Ces traités soutenaient la succession apostolique, l'autorité des évêques, la liturgie, la confession, les fêtes, jeûnes, etc. Le dernier paru était de tendance nettement catholique. Son auteur était un fellow de l'Université, personnalité des plus marquantes, John Henry Newman. L'Église anglicane s'émut, surtout sa partie évangélique, condamna le traité ; et Newman, bien que s'étant un moment rétracté, finit par être chassé d'Oxford. Pusey demeura dans l'anglicanisme, mais pour y former un groupe très actif qui recueillit de nombreuses sympathies dans la High Church. Newman, lui, se convertit au catholicisme (1845), de même qu'un certain nombre de clergymen, dont Manning (1851). Newman devait devenir cardinal en 1879, et il est demeuré, comme philosophe et théologien, un des grands noms du catholicisme au 19<sup>e</sup> siècle. Manning, promu cardinal lui aussi, fut un des plus zélés défenseurs du dogme de l'infaillibilité, et le champion de la conversion de l'Angleterre au catholicisme. Nul ne travailla davantage à y faire disparaître l'antipathie traditionnelle pour Rome et à organiser une propagande qui n'a cessé de se poursuivre, par des sociétés de toutes sortes, des appels dans les rues de Londres et ailleurs, une active participation aux mouvements de tempérance et de réforme sociale.

Imperceptiblement la doctrine catholique s'étend dans le peuple anglais. N'affirmait-on pas récemment, de bonne source, qu'il est parmi le clergé anglican des prêtres catholiques romains consacrés, qui possèdent une dispense leur permettant de s'y intégrer ? L'un d'eux écrivait : « L'œuvre qui se poursuit maintenant en Angleterre est un effort tenace et soigneusement organisé de la part d'un nombre croissant de prêtres et de laïques, ayant pour but d'amener l'Église nationale et le pays en général à la pleine réalisation de la foi catholique et de ses règles, afin de pouvoir plaider éventuellement en faveur de son union avec l'Église de Rome ».

Ce n'est pas que le parti évangélique n'ait essayé de réagir. À plusieurs reprises ses démêlés avec les Puseyistes (plus exactement ceux de l'Union de l'Église anglicane aux tendances romanisantes fondée en 1859, avec l'Association de l'Église fondée en 1865) furent portés devant la Cour suprême royale (le souverain est le chef officiel de la religion) ; mais les décisions de celle-ci, prises tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, ne firent qu'accroître la confusion et « creuser davantage un immense fossé entre ce que les ministres de l'Église d'Angleterre sont tenus de réciter et ce qu'ils croient ». La régénération par le baptême est déclarée « la seule vraie doctrine », de cette Église, la transsubstantiation est de fait justifiée. L'effort persistant de romaniser officiellement les formulaires liturgiques et le Prayer book (Livre des prières) a été près d'aboutir plus d'une fois. La célébration de la messe, l'établissement du confessionnal et finalement toutes les pratiques romaines sont à l'ordre du jour, souhaités non seulement dans la High Church mais dans des milieux autrefois évangéliques. L'indignation que ces faits provoquaient fait place à l'assentiment. On a pu parler d'anglo-catholicisme. Beaucoup poussent à un rapprochement complet, sinon une union avec Rome. Les tentatives esquissées au siècle dernier se sont soldées par des échecs. Elles ont été reprises après la guerre, sur l'initiative de lord Halifax (Conférences de Malines 1925), sans aboutir : la pierre d'achoppement est toujours l'autorité du pape.

Assurément tous ces faits auraient dû convaincre les vrais croyants de cette Église anglicane que leur place n'est plus dans un tel système, qui porte en lui-même les germes de sa dissolution. Mais ce qui est plus surprenant encore c'est que le mouvement ritualiste et sa collusion avec Rome s'est étendu aux Églises non conformistes. Dès les environs de 1930 un pasteur indépendant bien connu, qui pratiquait le cérémonial rigoureusement romain et la confession auriculaire au sein d'une Église congrégationnaliste, se vantait d'avoir trois à quatre cents pasteurs dissidents sur la liste d'associés.

En réalité, si différents que semblent ces divers systèmes religieux, ils sont un dans leur caractère essentiel, qui est l'exaltation de l'homme. Ils renferment, certes, beaucoup d'authentiques croyants, et d'âmes pieuses, mais les principes auxquels obéissent leurs conducteurs font de ceux-ci des ennemis du pur Évangile et du salut par la grâce unique de Dieu. On est en face d'un système aussi légal que le Sinaï. Les termes du christianisme sont conservés mais détournés de leur sens. L'œuvre de Christ est méconnue comme fondement d'une vraie expiation, satisfaisant pleinement aux exigences de la sainteté divine et plaçant le croyant comme justifié et accepté devant Dieu. L'idée de sacrifice s'associe à l'eucharistie plutôt qu'à la croix du Calvaire, l'œuvre du salut ayant, selon cet enseignement, besoin d'être répétée et n'ayant par conséquent pas plus de valeur que les sacrifices offerts sous la loi de Moïse (Hébreux 10). La croix apparaît davantage comme le moyen des souffrances de Christ que comme le lieu où s'accomplit, dans ces souffrances, l'œuvre parfaite de la rédemption. Le salut par les œuvres, prières, jeûnes, pénitences, observation de rites, fait règle. On rejette la grâce divine. L'Église remplace Christ ; la tradition supplante la Bible ; la régénération baptismale et les sacrements tiennent lieu de la foi personnelle au Sauveur. Le ritualisme n'est que la vieille hérésie judaïsante, qui menaçait de ruiner les assemblées de la Galatie et d'autres, et qui, après le départ des apôtres, plongea la chrétienté dans les ténèbres. Essentiellement romain, il prépare le règne de Jézabel dans les systèmes qui s'étaient séparés d'elle. Quand le rassemblement de la chrétienté aura lieu sous le drapeau de Rome, comme cela arrivera certainement, l'état final de la prostituée appelée Babylone la grande, la mère « de toutes les abominations », éclatera au grand jour. Alors le jugement de Dieu l'atteindra par le moyen même des puissances politiques sur lesquelles elle aura un instant mis la main (Apoc. 17:12, 18).

### 13.3 Le Modernisme

Parallèlement au ritualisme, une autre action agit comme une gangrène dans le corps de la profession chrétienne. Il s'agit du modernisme. Le mot, apparu vers 1850, n'est devenu d'un emploi courant qu'après 1900, quand il s'appliqua à des mouvements religieux bien définis. Mais ce qu'il implique existait bien avant, et n'est autre que le rationalisme, qu'on a défini « la raison s'introduisant dans la sphère de Dieu et de sa révélation pour nier l'un et l'autre, en fait sinon ouvertement » (W. Kelly). Non seulement la raison humaine veut interpréter les Écritures selon ses propres lumières mais elle n'accepte pas leur autorité et ne veut recevoir que ce qui lui paraît admissible. C'est le propre de ce qu'on est convenu d'appeler la « haute critique ». Cette prétention est aussi ancienne que le jardin d'Eden. Satan a des pièges pour toutes les dispositions de l'esprit de l'homme déchu. À la tendance superstitieuse il présente le romanisme et le ritualisme ; à l'esprit raisonneur le modernisme. Tous deux annulent la Parole de Dieu, le dernier par ses objections incrédules, le premier par la tradition.

Les représentants actuels du modernisme déclarent s'appuyer sur les découvertes de la science dans divers domaines tels que la géologie, la biologie, qui touchent aux déclarations de la Bible, et appliquer aux questions bibliques les méthodes de la science positive. Les progrès de la science sont immenses, du moins à l'échelle humaine, et incontestables dans ce qui est de sa compétence, savoir l'étude de faits bien établis ; mais ils sont à l'origine des pires aberrations quand, sortant des limites de leur esprit, les hommes se sont rendus « vains dans leurs raisonnements » (Rom. 1:21). Les prétentions des tenants de la science « faussement ainsi nommée » ont été prouvées foncièrement erronées lorsqu'elles attaquaient les vérités de l'Écriture. Suscités par Dieu, des hommes aussi versés qu'eux dans les connaissances dont se prévalent ces ennemis de l'Évangile, démontrèrent la fausseté de leurs allégations et la futilité de leurs critiques à l'égard de la Parole de Dieu.

Il est douloureux de voir les adversaires de la vérité biblique recruter de nombreux partisans et même des porte-drapeaux parmi les chefs religieux de la chrétienté. Si ceux-ci étaient sincères, ne s'affligeraient-ils pas eux-mêmes en voyant porter atteinte à l'édifice auquel se confient les âmes simples qu'ils assument de conduire, au lieu de prêter orgueilleusement la main à cette œuvre de destruction, comme de véritables instruments de Satan ?

Nous avons déjà mentionné la haute critique du début du 19<sup>e</sup> siècle, quand la saine exégèse se mua en rationalisme incrédule, traitant comme une production tout humaine l'Écriture dont l'inspiration était niée. Les théories malfaisantes, loin de manifester la stabilité propre aux « choses qui sont vraies », n'ont cessé de se combattre mutuellement et de se succéder avec une rapidité déconcertante. Le rationalisme allemand a tenu le plus grand rôle. La thèse du « document », imaginée par Eichhorn (mort en 1827), et soutenue avec lui par Paulus, pour expliquer naturellement les miracles, fut remplacée par celle du « supplément » de De Wette (1780-1849) prônant l'interprétation mystique de l'Ancien Testament, thèse que David Strauss (1808-1874) appliqua au Nouveau : sa « Vie de Jésus », parue en 1835, est l'œuvre la plus marquante des exégètes incrédules du 19<sup>e</sup> siècle. La théorie de De Wette ne tarda pas à être supplantée par « l'hypothèse de cristallisation » d'Ewald (1803-1873) et de Hupfield, renversée depuis par une autre, qui gagna la faveur de l'Angleterre au moins, « le Plan » de Kuenen, un Hollandais, et Welhausen (Histoire d'Israël, 1874). Combattu par l'école de Maurice Vernes, il perd rapidement sa vogue, pendant qu'un autre savant, König, protesta contre l'interprétation des Écritures hébraïques donnée par Welhausen.

Ce rationalisme fut introduit en Angleterre par le Dr Colenso (mort en 1883) dont les critiques subversives sur le Pentateuque et le livre de Josué soulevèrent une vive opposition. En France, où il a toujours eu des tenants, il a influencé Ernest Renan (Vie de Jésus, 1863), et c'est en France que des mouvements religieux expressément qualifiés de modernistes firent leur apparition dans l'Église romaine, avec le Père Tyrrell et l'abbé Alfred Loisy. Celui-ci, exégète de renom, professeur à l'Institut catholique de Paris, de conclusion en conclusion en arriva aux pires négations. Le pape Pie X réagit au nom des dogmes, et en 1907 condamna Loisy, qui avait déjà rompu avec l'Église ; la même condamnation englobait des philosophes catholiques comme Le Roy et Laberthonnière.

Comme l'avait fait près d'un demi-siècle plus tôt son prédécesseur Pie IX à l'égard du libéralisme (le modernisme de l'époque) dans la célèbre encyclique *Quanta Cura* et par le *Syllabus* (1864), Pie X condamna pareillement, en 1910, le « modernisme social » de Marc Sangnier, modernisme proche en réalité du modernisme intellectuel dont nous nous occupons : son but était de ramener le christianisme à des tâches terrestres, l'amélioration du sort de l'humanité, non seulement par la pratique du « bien envers tous les hommes » qui est le devoir de tout chrétien, mais par une action politique et sociale dans le monde. C'est, malheureusement, méconnaître la ruine morale de l'homme, méconnaître que son besoin primordial est celui d'un Sauveur ; c'est détourner l'Église de sa vocation céleste et lui faire perdre sa saveur de « sel de la terre ».

Le modernisme, écrasé dans ses manifestations extérieures, n'en subsiste pas moins dans les milieux catholiques comme dans les milieux protestants, conduisant peu à peu à une déchristianisation qui va se généralisant, autrement dit à l'apostasie.

De toutes les doctrines qui ont contribué à détourner les oreilles de la vérité pour les tourner vers les fables (2 Timothée 4:4) et auxquelles les conducteurs religieux se sont complaisamment prêtés, la plus agissante a été la théorie de l'évolution. Les ouvrages de Ch. Darwin : « L'Origine des espèces » (1859) et plus tard « L'ascendance de l'Homme » exercèrent une profonde influence. Ses

conceptions fascinèrent le monde scientifique, et, vulgarisées par la presse, devinrent pour la masse aussi indiscutables que la loi de la gravitation. Pour les vrais savants elles ne dépassèrent pas le domaine de l'hypothèse : on les admit faute d'une explication plus plausible. Bien que l'auteur s'en défendît le darwinisme attaque certainement le Dieu Créateur. L'incrédulité déclarée s'en empara. Haeckel, athée avéré, déclara que Darwin « avait fourni une Anti-Genèse et gagné une victoire éclatante sur les récits mythiques démodés de la Genèse ». L'ennemi tendait évidemment à discréditer la révélation divine et à ébranler la foi des saints. Aujourd'hui le monde savant se rit du darwinisme, auquel l'incrédulité substitue d'autres spéculations : dans le conflit permanent entre la vérité et l'erreur, un mensonge en remplace un autre, jusqu'à ce que la coupe d'iniquité déborde, et que Dieu intervienne, comme il le fera, pour faire éclater sa gloire.

Le levain rationaliste a envahi toutes les organisations religieuses de la chrétienté. Un pasteur anglais, non conformiste éminent, écrivait récemment : « L'Église nationale libre de Grande-Bretagne, ayant accepté les déclarations du Dr G., son président, ne peut plus être considérée comme un mouvement évangélique : elle est aujourd'hui une corporation de ministres et d'Églises dont le dessein avoué est d'ignorer et de nier les vérités fondamentales de la foi chrétienne ». Cette grave affirmation pourrait s'appliquer à la plupart des Églises protestantes actuelles, à en juger par de nombreuses déclarations de leurs représentants les plus autorisés. Le rationalisme a pris, dans plusieurs d'entre elles, un caractère de mépris éhonté de la Parole de Dieu (\*).

(\*) Rappelons à nouveau que ceci a été écrit avant 1937 (Ed.).

Le champ des missions lui-même a été contaminé. L'œuvre qui avait tant de valeur pour tous ceux qui avaient à cœur le salut des âmes plongées dans les ténèbres du paganisme, s'est corrompue entre les mains des hommes. Des ligues bibliques ont dû se former pour combattre, en certains champs missionnaires de l'Inde et de Chine, non les faux systèmes païens mais les égarements du modernisme dit chrétien. Dans bien des cas les comités directeurs, eux-mêmes infectés du même virus, ne peuvent ou ne veulent pas intervenir. La Société missionnaire de l'Église anglicane, par exemple, qui avait été fondée par des hommes qui auraient subi la mort pour leur foi, voit leurs successeurs renier la vérité et refuser d'accepter les enseignements de Christ lui-même, l'accusant virtuellement d'ignorance et d'obscurantisme. Ceux qui ne veulent pas les suivre dans cette voie d'apostasie ont créé la Société missionnaire biblique de l'Église anglicane, sur la base de la foi en la Parole de Dieu tout entière. Triste spectacle que celui présenté aujourd'hui, d'une manière générale, par les Églises issues de la Réforme !

C'est ainsi que se prépare l'apostasie finale de tout le grand corps professant, avec, pour issue, les eaux du jugement (Apoc. 18:21). La chrétienté entière arrive à la fin du temps de la patience de Dieu. Elle a refusé la lumière que Dieu répandit en abondance au siècle dernier ; elle aura pour fin la nuit éternelle.

### 13.4 Les Sectes

Un autre aspect de cette chrétienté est la multiplicité de sectes que notre époque a vues naître et prospérer, très diverses en importance, en doctrines et en manifestations. On a pu définir secte « toute corporation religieuse fondée sur un autre principe que celui de l'unité du corps de Christ ». Mais parmi elles il est des systèmes de mensonge qui, tout en se prévalant de passages ou d'expressions empruntés à la Bible, mettent à la place de l'Évangile des produits de l'imagination humaine, et entraînent les âmes aveuglées dans l'apostasie. On ne peut que qualifier de « sectes de perdition » de tels systèmes qui étendent de plus en plus des filets diaboliques sur le monde religieux. Ainsi en est-il de la Science chrétienne, du Mormonisme (Saints des derniers jours), de l'Adventisme du septième jour, de l'Aurore du millénium et leurs dérivés, dont les Témoins de Jéhovah.

De graves erreurs anciennes, comme l'Annihilationnisme, le Conditionnalisme, l'Universalisme, reviennent et se répandent. Le Spiritisme fait de grands progrès dans tous les pays. Il prétend mettre ses adeptes en communication avec les esprits des morts ; en réalité ce sont les démons qui prennent ainsi possession de ceux qui ont rejeté la vérité de l'Évangile, et préparent la chrétienté déchue à recevoir « l'homme de péché » (2 Thess. 2:3).

Beaucoup de vrais enfants de Dieu se laissent séduire par le mouvement dit de sainteté, inauguré par les prédications de Pearsall Smith (vers 1870), qui prétendait atteindre un état de perfection morale caractérisé par l'absence du péché dans le croyant. Les exhortations pressantes de la Parole de Dieu à la vigilance, à cause de la présence du péché dans la chair aussi longtemps que nous sommes dans le corps, montrent la fausseté de ce système.

Enfin de tous côtés on voit surgir des hommes qui déclarent posséder le don de parler en langues et de guérir par l'imposition des mains. C'est, disent-ils, un retour aux miracles de la Pentecôte. D'où le nom de Pentecôtisme donné à un mouvement, né du Réveil du Pays de Galles au début du siècle, qui est allé s'amplifiant, et qui présente d'ailleurs diverses tendances. Si sincères et si zélés pour l'Évangile que soient beaucoup d'enfants de Dieu qui s'y rattachent, il se trouve à côté d'eux des éléments douteux, et les excès et démonstrations spectaculaires de personnes exaltées (séances publiques de guérison, etc.) ont parfois fait plus de tort que de bien à la cause de l'Évangile. Ils gardent les points fondamentaux de celui-ci, mais plusieurs de leurs affirmations doctrinales ne supportent pas la lumière du Nouveau Testament.

Ne soyons pas surpris de tant d'activités d'erreur dans la maison de Dieu. Au contraire de telles constatations ne feraient que confirmer, s'il en était besoin, la Parole qui déclare que « les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits » (2 Tim. 3:13). Soyons vigilants, et « que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe ».

### 13.5 Quelques rayons de lumière

Au milieu des ténèbres grandissantes qui caractérisent la fin de l'histoire de l'Église, considérons encore une fois le fil d'argent de la grâce, dont nous avons déjà pu suivre la trace et qui poursuit invariablement son cours jusqu'à la fin. Il est consolant de détourner un peu nos regards du travail destructeur de l'esprit humain, trompé par l'adversaire, pour les porter sur l'activité bénie de l'amour de Dieu, qui ne cesse d'opérer des merveilles, durant le temps de sa patience. Il ne peut évidemment s'agir ici que de quelques coups d'œil, jetés rapidement et çà et là, sur ces rayons lumineux, pour la période qui va du Réveil de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle à l'après-guerre de 1914-18.

#### 13.5.1 Les missions

L'œuvre des missions, en pays païens surtout, doit attirer l'attention. De nombreuses sociétés des missions virent le jour au 19<sup>e</sup> siècle, la plupart dans la première moitié (\*). L'Église morave, qui nous a occupés précédemment, s'est distinguée dans ce domaine.

(\*) Dont la Société missionnaire de Londres (dès 1715), la Société des missions de Bâle (1815), la Société des missions évangéliques de Paris (1824), etc.

Un grand nombre de missionnaires, travaillant dans la dépendance de Dieu, suivirent les traces de A. N. Groves, qui se consacra à cette œuvre et passa bien des années de travail dans l'Inde. Nous rappellerons aussi les noms de Martyn, de William Carey également en Inde, de A. Judson en Birmanie, de Robert Moffat et de David Livingstone qui travaillèrent avec une persévérance admirable au sud de l'Afrique, de F. Coillard dans les pays du Zambèze, des missionnaires de Madagascar ; de John Paton qu'on a surnommé « l'apôtre des Nouvelles-Hébrides » ; d'Alex Mackay ; de Hudson Taylor (1832-1905), le fondateur de la Mission Intérieure de Chine qui a occupé

un grand nombre d'ouvriers dans ce vaste champ de travail ; de Ch. Studd, etc. Tous étaient des hommes remarquables par leur piété, leurs dons, leur énergie, et entièrement consacrés au service du Maître. De beaucoup d'entre eux, on peut dire qu'étant morts, ils parlent encore et que « leurs œuvres les suivent ».

### 13.5.2 *En Russie*

Sur le continent européen, des serviteurs dévoués portèrent l'Évangile aux déshérités, notamment en Russie. Un chrétien anglais distingué, lord Radstock, y séjourna longuement et sa prédication y fut en bénédiction à plusieurs, à Petrograd en particulier. Dans la haute société, comme parmi les humbles, l'Esprit de Dieu travailla avec puissance, en particulier après 1874 et amena entre autres à la connaissance de la grâce divine le colonel Paschkov, de la Garde Impériale, le comte Bobrinsky, ancien ministre de l'Intérieur, et le comte Korff. Devenus d'humbles croyants, ils portèrent l'Évangile dans les lieux divers où la porte leur était ouverte, de sorte que la bénédiction s'étendit au loin dans ce pays ténébreux. Mais l'ennemi veillait. Lorsque Pobiedonostzef, grand adversaire de l'œuvre naissante, devint procureur du Saint Synode, il persécuta à outrance les témoins du Seigneur. Il peut être considéré comme l'un des grands instruments dont Satan s'est servi au cours des siècles pour éteindre le flambeau de la vérité. On a pu affirmer que, pendant ses vingt-cinq ans d'activité, il fit autant de mal à la vérité que la plupart des empereurs romains des premiers siècles.

Les membres de l'aristocratie qui avaient confessé Christ furent exilés ; mais Dieu continua son œuvre de grâce parmi des paysans russes auxquels on donna le nom de Stundistes (de l'allemand Stunde, « heure », allusion au temps pendant lequel ils se réunissaient). Le mouvement commença parmi les colons allemands, puis se répandit chez les Moujiks russes, auxquels Alexandre II avait accordé une certaine mesure de liberté, qui leur fut retirée par son successeur à la suite de l'assassinat de son père. À partir de ce moment, les témoins du Seigneur eurent à traverser les eaux profondes de l'affliction pour son nom. Bannis en Sibérie, emprisonnés, torturés, ils suivirent les traces de la grande nuée, de ceux qui, dans les temps anciens, n'acceptèrent « pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection » (Héb. 11:35-39).

En dépit de tous les efforts de l'adversaire, l'œuvre de l'Esprit de Dieu continua en Russie. Des milliers d'âmes furent amenées à la connaissance du Seigneur et des centaines d'assemblées de simples croyants se formèrent en dehors de l'Église officielle. Ils n'avaient qu'une connaissance imparfaite des vérités de la Parole de Dieu quant au rassemblement autour du Seigneur de ceux qui ont cru, mais leur amour, leur foi, leur zèle, étaient remarquables. Pendant un certain nombre d'années, des chrétiens dévoués d'autres pays, tels que le Dr Baedeker, avaient obtenu du gouvernement impérial l'autorisation de répandre la Bible en Russie. Ils la parcoururent en tous sens, et, avec l'aide de la Société britannique et étrangère, répandirent le Saint Livre en abondance. Ce fut certainement le moyen que Dieu employa pour faire éclore son œuvre de grâce dans des milliers de cœurs.

Lorsque survint la révolution, la liberté de conscience ayant été proclamée dès mars 1917, l'œuvre se propagea merveilleusement dans ce vaste pays. Mais le pouvoir athée qui s'établit ne pouvait que s'élever contre ce qui porte le nom de Christ. « Vous êtes cinq millions, dit un jour l'un de ses chefs à un chrétien évangélique russe, vous êtes trop nombreux. Vous constituez pour nous un danger auquel nous allons mettre ordre ».

Alors, après 1928 commença une affreuse persécution contre la plupart de ceux qui gardaient le nom de chrétiens en Sibérie. Déportation de populations entières, massacres, tortures, on n'épargna rien pour faire disparaître de ce pays la lumière du christianisme. Nous savons cependant que le terrible pouvoir de Satan est sous le contrôle souverain du Gouverneur de l'univers et que, bientôt, le Dieu de paix brisera Satan sous nos pieds. En attendant, tant que dure le jour de sa patience, il continue, en dépit de tous les obstacles, son œuvre de grâce dans bien des cœurs. Les croyants, en grand nombre, se réunissent dans des endroits écartés, dans des caves et d'autres refuges secrets, pour s'édifier et s'encourager mutuellement par la prière et la lecture de la Parole. Ils savent par expérience ce que rencontrèrent avant eux les témoins fidèles desquels nous lisons qu'ils « furent éprouvés par des moqueries et par des coups, et encore par des liens et par la prison... (desquels le monde n'était pas digne) » (Héb. 11:36-38).

### 13.5.3 *Des réveils*

En 1856, quelques chrétiens, affligés de l'indifférence qui régnait autour d'eux en Amérique et, d'une manière générale, dans toute la chrétienté, convinrent de se réunir chaque jour à midi, dans une modeste chambre à New York, pour prier et demander à Dieu avec instance d'opérer dans les cœurs. Bientôt d'autres se joignirent à eux et, comme un feu de prairie, le mouvement s'étendit à toute la grande cité, et les lieux de culte furent remplis de personnes dont beaucoup demandaient les prières de l'assemblée pour ceux dont elles désiraient ardemment la conversion.

Il y eut une réponse divine à cette intercession générale. Partout, sur terre et sur mer, l'Esprit de Dieu exerça son action, et il y eut de la joie au ciel pour un grand nombre de pécheurs venus à la repentance. Des matelots sur l'océan, pour lesquels des mères angoissées avaient demandé les supplications de ceux qui se réunissaient à cette heure inusitée, annoncèrent que, mystérieusement saisis par la puissance de l'Esprit de Dieu, ils avaient été amenés à la confession de leurs péchés et à la connaissance du salut par la foi au Sauveur longtemps méconnu.

Un des fruits de ce travail de prière et d'intercession fut le puissant réveil qui eut lieu dans le nord de l'Irlande, puis en Angleterre en 1859, auquel tant d'enfants de Dieu devaient faire remonter, bien des années plus tard, le moment de leur conversion. Des centaines de personnes étaient saisies avec une telle force par la puissance de l'Esprit de Dieu, qu'elles tombaient à terre et restaient dans un état de prostration complète, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé la délivrance par la foi au Fils de Dieu mort et ressuscité. Dans bien des endroits, les lieux de plaisir étaient si complètement délaissés que leurs propriétaires durent les fermer. Mais lorsque l'épreuve survint, bien des fleurs ne donnèrent pas de fruit et le mal reprit le dessus avec plus de violence que jamais. Toutefois des personnes très nombreuses avaient passé de la mort à la vie et pourront bénir éternellement Celui qui les amena, durant ces jours bénis, à la connaissance de son amour.

Ce puissant travail de Dieu prépara le terrain en Angleterre pour la bénédiction qu'il répandit sur ce pays, dès 1873, par la visite de deux évangélistes américains, Moody et Sankey. Malgré ce qu'avait d'incomplet l'Évangile prêché par ces deux serviteurs de Dieu, il est certain que des milliers d'âmes furent sauvées par leur ministère. Ensemble, ils annoncèrent l'Évangile, avec une rare puissance, à des foules immenses, tant en Amérique que dans le Royaume-Uni, provoquant partout un intérêt intense pour la Parole de Dieu. Comme ils n'étaient pas entièrement sortis eux-mêmes hors du camp pour porter l'opprobre de Christ, ils ne surent malheureusement pas conduire dans cette place de bénédiction et de témoignage ceux que le Seigneur amenait à lui par leur moyen.

D'autres pays d'Europe furent visités par la bénédiction d'en haut à la même époque. La chute de l'Empire en France en 1870 ouvrit la porte toute grande à l'Évangile dans ce pays. Bien avant cette date, des serviteurs de Dieu y travaillaient avec bénédiction, en divers lieux, à la prédication de la bonne nouvelle, et de vrais réveils avaient eu lieu, par exemple dans la Drôme en 1852-1856, dans le Gard en 1858-1860. Mais, dès l'avènement de la République, beaucoup de villes catholiques furent évangélisées plus qu'elles ne l'avaient été jusque-là. Le Dr Mac All fonda à Paris et ailleurs une mission qui, avec l'aide de serviteurs dévoués, dont Ruben Saillens, se développa dans bien des centres de ténèbres et d'incrédulité et fut bénie pour beaucoup d'âmes.

Parmi les réveils les plus remarquables de notre époque, on cite celui, en 1904, du pays de Galles, déjà richement béni en 1804 et en 1859. Il présente un exemple frappant de la souveraineté des voies de la grâce de Dieu, quant au choix des instruments envers lesquels elle se déploie. Ceux-ci étaient des plus humbles et des moins appropriés, en apparence, pour ce travail.

Evan Roberts, un jeune mineur, connu pour son attachement à la Parole et pour sa piété vivante, avait l'habitude de passer des heures en prières et dans une communion silencieuse avec Dieu, mais rien ne faisait présager que cet humble ouvrier, sans éducation préalable, pût être employé pour réveiller des foules endormies dans le sommeil de la mort. L'œuvre de l'Esprit de Dieu commença autour de sa demeure et se répandit dans tout le pays ; des milliers d'âmes confessèrent avoir reçu le salut par la foi au Seigneur Jésus Christ. Il y eut, comme toujours, un grand triage ; toutefois, un examen attentif de ce champ où l'Esprit de Dieu a tellement travaillé, prouve à tout observateur sérieux, la réalité de l'œuvre divine.

D'abondantes bénédictions se répandirent ensuite sur l'île d'Anglesea, puis sur la ville de Liverpool. Evan Roberts parla avec puissance à un auditoire de dix mille personnes et on se souvint longtemps avec émotion de sa prédication sur le « Nom de Jésus ». Une grande dépendance de l'Esprit de Dieu et un esprit de prière intense le caractérisaient, ainsi que ceux qui travaillaient avec lui. L'éternité manifestera les merveilles que Dieu a accomplies dans ce temps de réveil.

En Espagne, où la liberté religieuse pour les non-catholiques est restée précaire même après la Constitution relativement libérale de 1871, l'Évangile a continué à se répandre au 20<sup>e</sup> siècle. La révolution espagnole de 1936 et l'atroce guerre civile qui a suivi rendirent très difficile, un moment, la situation des croyants de ce pays, notamment en Catalogne. Il est vrai que le peuple, en proie à une véritable crise de déchristianisation, se déchaîna contre les églises et les prêtres, et épargna relativement les « évangéliques ». Mais le régime qui s'établit après la défaite du parti révolutionnaire entraîna pour ceux-ci bien des entraves et des difficultés pour se rassembler, rendre témoignage, évangéliser, aussi bien que pour la vie courante, mariages, enterrements, etc.

Au Portugal, une belle œuvre d'évangélisation s'était développée lors du Réveil, grâce à la Société biblique britannique, avec des résultats remarquables d'abord dans l'île de Madère avec le Dr Kalley, puis au Portugal même avec De Veira. Elle s'est trouvée contrariée par de réelles persécutions en 1846, en 1886 et en 1901. Mais de nouveau l'Évangile a trouvé des portes largement ouvertes au 19<sup>e</sup> siècle et il est largement répandu.

En Italie, Dieu ouvrit également la porte à l'Évangile dans ce dernier siècle. Nous avons parlé plus haut du chrétien éminent, le comte Guicciardini (1808-1870), qui travailla avec zèle à faire connaître le glorieux message qui lui avait apporté la paix et le salut. Au commencement du réveil, qui eut lieu à la suite de celui de Suisse et d'autres pays, la Bible avait une puissance particulière et beaucoup d'âmes furent amenées à la foi.

Les ouvriers du Seigneur qui travaillent de nos jours à faire connaître la bonne nouvelle, constatent qu'autrefois les conversions étaient plus nombreuses et l'œuvre plus profonde que maintenant, malgré la liberté plus grande et la porte plus largement ouverte. L'évolution naturelle des pays catholiques romains se fait vers l'incrédulité. Or on a plus de peine à gagner pour Christ un incrédule qui a abandonné le catholicisme qu'un catholique pieux, animé, en général, de la crainte de Dieu et d'une certaine connaissance des vérités fondamentales du christianisme.

### **13.5.4 La mission intérieure de Chine**

La dernière visite de Moody et Sankey en 1883 eut une influence durable sur le développement des missions en pays païens, en raison de l'intérêt qu'elle créa dans les universités du Royaume-Uni, à Cambridge surtout. Beaucoup d'étudiants convertis se consacrèrent à ce service. Plusieurs d'entre eux abandonnèrent un bel avenir terrestre et entrèrent au service de la Mission intérieure en Chine, fondée en 1865 par le Dr Hudson Taylor, missionnaire dans ce pays. Jusqu'alors, l'œuvre d'évangélisation se confinait aux ports de mer ouverts aux étrangers et aux provinces avoisinant l'Océan. Hudson Taylor avait, il est vrai, fait, en compagnie d'un collaborateur dévoué, W. Burns, quelques périlleuses visites dans l'intérieur du pays. Il comprit qu'il fallait un effort plus grand et fonda la Mission Intérieure, en comptant sur la puissance de Dieu.

À son début, en 1865, cinq missionnaires répondirent à cet appel. En 1875, la société comptait cinquante et un ouvriers. En 1885, sept étudiants de Cambridge, amenés au Seigneur, partirent pour la Chine, après avoir tenu dans tout le pays des réunions d'adieu qui amenèrent nombre de conversions et servirent de point de départ à des carrières missionnaires fécondes. L'un de ces sept jeunes ouvriers de Dieu dirigea longtemps la Mission. Un autre, Charles T. Studd, fonda une mission dans le centre de l'Afrique. On comptait vers 1930 plus de six mille cinq cents missionnaires en Chine, sans compter ceux qui y travaillaient sans être rattachés à aucune société. On y annonçait l'Évangile dans chacune des dix-neuf provinces.

### **13.5.5 L'Armée du Salut**

Une revue impartiale des mouvements religieux de notre époque ne saurait omettre l'Armée du Salut. Fondée en 1878 par un pasteur méthodiste activement occupé à la recherche des âmes perdues, W. Booth, elle se propagea rapidement, travaille maintenant dans 79 pays et possède des milliers d'officiers et de soldats. Quoique sa constitution et ses méthodes ne répondent pas à l'enseignement de la Bible, cette organisation religieuse groupe à coup sûr un très grand nombre de vrais enfants de Dieu, ardemment désireux de faire connaître le message du salut aux masses plongées dans les ténèbres, et de soulager les misères des déshérités de la terre. Par leur moyen, un nombre immense de malheureux, dans les bas-fonds des grandes villes du monde entier, christianisé et païen, entrent en contact avec les vérités de l'Évangile, plus ou moins clairement présentées. Les innombrables fondations philanthropiques de l'Armée du Salut ont préparé bien des âmes à écouter le message de l'Évangile.

L'œuvre de chacun sera manifestée au grand jour des rétributions et sera éprouvée par le feu. La chrétienté se caractérise aujourd'hui par son esprit d'insoumission à la Parole et, à cet égard, l'Armée du Salut nous en donne le spectacle affligeant. Comment justifier par les Écritures la place d'autorité administrative et exécutive donnée à des femmes, le remplacement du rite initiatrice du baptême par un « service de consécration » et celui de la cène du Seigneur par une « réunion de sainteté » ?

### **13.5.6 Oeuvres diverses**

Parmi les carrières d'évangélistes du siècle passé, mentionnons celle d'un serviteur de Dieu remarquable, Charles Spurgeon. À l'âge de vingt ans, en 1854, il commença à prêcher l'Évangile à Londres. Converti de bonne heure, il avait déjà, à l'âge de seize ans, confessé dans des réunions publiques le nom de son Sauveur. Quatre ans plus tard, en 1858, on l'appela à présenter la vérité devant un auditoire de plus de vingt mille personnes, réunies au Palais de Cristal, le jour d'humiliation nationale convoqué à l'occasion de la grande révolte des Cipayes aux Indes. Il parla, dans cette circonstance, avec une telle puissance que son discours eut un retentissement extraordinaire dans tout le pays. En 1861 on édifia pour lui une grande salle qui pouvait contenir six mille personnes. Pendant trente années, jusqu'à sa mort en 1892, il annonça le message du salut à des foules toujours renouvelées. De toutes parts on venait entendre ce grand prédicateur qui, jusqu'au bout, ne perdit rien de sa fraîcheur et de sa puissance.

Une des caractéristiques de ce dernier siècle, au point de vue de l'œuvre divine dans ce monde, a été la diffusion toujours plus grande des saintes Écritures, par lesquelles la lumière et la bénédiction se répandent jusqu'aux extrémités de la terre. La Société Biblique

britannique et étrangère, fondée en 1804, a été un puissant instrument dans la main de Dieu, pour mettre sa Parole à la portée de millions de lecteurs. Dans sa folie incrédule, Voltaire disait : « Dans cent ans, la Bible aura passé dans l'histoire, et elle ne sera plus trouvée que dans les greniers et dans les musées ». Quelle fut la réponse divine à cet audacieux défi ? La Société Biblique britannique et étrangère, à elle seule, a vendu en 1957 près de 8 millions d'exemplaires de la Bible entière ou partielle, ce qui portait à 583 millions le nombre de Bibles et de Nouveaux Testaments livrés par cette Société seule dans le monde entier, depuis sa fondation, en 851 traductions différentes. Le montant des sommes reçues par elle pour cet immense labeur dépasse vingt millions de livres sterling. « Dieu est plus grand que ses ennemis ».

D'autres sociétés importantes, la Société Biblique d'Écosse, la Société Biblique Trinitaire, la Société Biblique de Paris (1818), la Société Biblique française (1833), la Maison de la Bible, etc., ont aussi répandu ou répandent encore la Parole de vie par millions d'exemplaires. En dépit de toutes les négations et des critiques de l'incrédulité, le Saint Livre continue ainsi à montrer sa puissance ; car il est la Parole vivante et opérante, plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. Les miracles produits par sa simple lecture, accompagnée de l'opération de l'Esprit dans les cœurs, seront un thème de louanges éternelles pour les habitants du saint lieu. La maison où Voltaire prononça les paroles impies que nous venons de relater, fut transformée en dépôt des saintes Écritures d'où, par centaines de milliers d'exemplaires, la Bible porte son message dans tous les pays du monde. Et les livres de Voltaire, à combien d'exemplaires se vendent-ils chaque année et en combien de langues ont-ils été traduits ?

Dans l'immense bâtiment de la Société Biblique à Londres deux halles ne contiennent jamais moins de deux millions d'exemplaires non encore reliés. Devant de telles richesses, on pense au blé amassé jadis dans les greniers du Pharaon d'Égypte par les soins de Joseph. Le monde affamé a, à sa disposition, des greniers remplis du pain spirituel en abondance. Louons-en le Seigneur de la moisson, et demandons-lui d'en faciliter l'écoulement et la distribution aux âmes désireuses de paix et de nourriture, avant que le jugement fonde sur ce monde impie et apostat qui a méconnu et rejeté cette Parole éternelle. « Le ciel et la terre passeront, a dit le Fils de Dieu, mais mes paroles ne passeront point » (Matt. 24:35).

Les orphelinats de Bristol, fondés par Georges Müller (1806-1898) il y a plus d'un siècle, sont un exemple remarquable de la fidélité de Dieu à ses promesses faites à la foi, qui compte sur lui aussi bien pour tout ce qui concerne les besoins temporels des siens que pour ceux de leurs âmes. Plus de deux millions de livres sterling ont été reçus en cent ans par les chrétiens qui dirigent cet établissement, en réponse à leurs prières, soit pour l'entretien des milliers d'orphelins élevés par leurs soins, soit pour la distribution des Écritures et la prédication de l'Évangile en divers pays.

Une autre œuvre de foi est celle du Dr Barnardo, qui ouvrit en 1866 un asile pour les enfants abandonnés des bas-fonds de Londres. Après leur avoir donné une éducation chrétienne, dont les fruits sont durables et bénis, on envoie la plupart de ces jeunes gens dans les pays de langue anglaise, où ils trouvent l'occasion de gagner honorablement leur vie.

Un philanthrope chrétien, dont la mémoire est aussi en bénédiction, le comte de Shaftesbury, consacra sa vie au service du Seigneur et au bien de l'humanité souffrante. Les pauvres, les déshérités de ce monde faisaient l'objet particulier de sa sollicitude active et bienfaisante. Humble croyant, il aimait à travailler parmi ceux envers lesquels se déploie la sympathie toute spéciale du Seigneur Jésus, qui étant riche, a vécu dans la pauvreté, afin que, par sa pauvreté, nous fussions enrichis. En 1843, il se consacra avec une grande énergie à l'œuvre des écoles pour enfants déshérités. De fait, aucun effort pour faire pénétrer l'Évangile dans les milieux misérables des grandes villes et pour améliorer la condition sociale de ceux-ci ne le laissait indifférent. Il en fut ainsi jusqu'au terme de sa longue carrière.

### 13.6 Conclusion

Quelle est l'espérance de l'Église ? Est-ce l'établissement graduel et universel d'un état de choses meilleur, un millénium mondain de paix et de prospérité, mais duquel l'Héritier légitime du royaume serait absent ? Est-ce la conversion du monde ou même un « réveil général » ? Aucune de ces perspectives n'est placée devant nous par la Parole immuable de notre Dieu. Par contre, elle nous déclare clairement que la parenthèse actuelle, qui a commencé le jour de la Pentecôte, va se fermer par la venue glorieuse de l'Époux, que l'Esprit saint a rappelé à l'Église endormie, il y a plus d'un siècle. De nombreuses myriades de rachetés, réveillés de leur sommeil, regardent vers le ciel avec l'ardeur de la foi et de l'espérance retrouvée et, au cri de l'Époux : « Je viens bientôt », ils répondent : « Amen, viens Seigneur Jésus ».

Un adversaire du grand mouvement de réveil qui eut lieu il y a un siècle osa dire que ceux qui y participèrent étaient sous l'influence d'une « illusion ». La foi elle-même, illusion pour l'incrédule, est pour nous qui croyons « la conviction des choses qu'on ne voit point ». Le retour imminent de notre Seigneur et Sauveur accomplira sa promesse formelle : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Rappelons-nous l'avertissement de Pierre : « Aux derniers jours, des moqueurs viendront... disant : Où est la promesse de sa venue ?... Mais n'ignorez pas cette chose, bien-aimés, c'est qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour » (2 Pierre 3:3). Assurément le Seigneur voulait que son Église attendît à toute heure sa venue. Est-ce une illusion de réaliser cette attente ? Celui qui rend témoignage de ces choses dit : « Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, Seigneur Jésus ! » (Apoc. 22:20).

Quant à la chrétienté professante, elle marche rapidement vers le moment où le Seigneur la rejettera. Elle se caractérise essentiellement par le rejet de l'autorité divine des Écritures. Le modernisme refuse de les recevoir comme divinement inspirées. Il nie la chute de l'homme et le jugement final des impénitents. Le mépris des droits de Dieu sur ses créatures et de son amour manifesté dans le don de son Fils se généralise. La crainte de déplaire à Dieu, le respect dû au Créateur par la créature se font de plus en plus rares. Aussi, n'ayant plus aucun frein qui les retienne dans la voie du péché, les hommes s'adonnent avec frénésie à leurs convoitises, espérant trouver dans leur satisfaction le bonheur qu'ils ont perdu. Ils sont « amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu » (2 Tim. 3:4).

Toutefois, en dépit de l'indifférence et de l'incrédulité croissantes, Dieu continue son œuvre de grâce par son Esprit et sa Parole. Bien des âmes, amenées à la connaissance du Seigneur, attendent avec joie son retour. « Quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche » (Luc 21:28). La félicité ineffable de la maison du Père sera bientôt la part éternelle des rachetés. « Le soir, les pleurs viennent loger avec nous, et le matin il y a un chant de joie » (Ps. 30:5). Puis la création tout entière sera délivrée par le Prince de paix, pour jouir de la gloire des enfants de Dieu : « Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre, et sur la mer, et toutes les choses qui y sont, disant : À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! » (Apoc. 5:13).

### 14 Quelques documents relatifs aux débuts des « Frères »

#### 14.1 Une lettre de J.G. Bellett sur le commencement de l'histoire des frères

(À James Mc Allister, date inconnue, vraisemblablement peu après 1860).

Quand je me rappelle les premiers faits relatifs à l'histoire de ceux qu'on appelle les « frères » et que je nommerai ainsi pour les distinguer, je suis pénétré du sentiment qu'il y a eu là, à l'époque, un travail de l'Esprit de Dieu pour instruire les croyants, tout à fait indépendant et original. Bien qu'ils aient pu ensuite s'aider mutuellement et croître ensemble dans l'intelligence et la jouissance de plus

d'une vérité commune, les premières notions de ces vérités se sont fait jour dans les esprits de plusieurs sans qu'ils confèrent entre eux ni ne se suggèrent ces pensées l'un à l'autre. Cela même les a préparés à marcher ensemble une fois qu'ils s'en sont entretenus. Je crois que le début de notre histoire, tant en Angleterre qu'en Irlande, met bien la chose en évidence. Mes souvenirs peuvent manquer de précision et je puis naturellement faire erreur dans la mesure où je n'ai pas été engagé personnellement, mais je désire poursuivre avec autant de fidélité que ma mémoire me le permettra la relation de mes souvenirs, en demandant au Seigneur de me diriger en toute simplicité et vérité.

C'est au cours de l'année 1827 que l'archevêque de Dublin, dans un mandement au clergé de son diocèse, préconisa l'envoi d'une pétition au Parlement pour que fût renforcée la protection due au clergé de l'Église officielle chargé d'enseigner la religion à ce pays (\*). John Darby était alors vicaire dans le comté de Wicklow et je lui rendais souvent visite dans sa paroisse de montagne. Ce mandement de son supérieur l'émut grandement : il ne pouvait concilier avec le christianisme un principe qui impliquait que les serviteurs du Seigneur dont la tâche était de rendre témoignage contre le monde pour un Christ rejeté, eussent, lorsqu'ils rencontraient la résistance de l'ennemi, à faire volte-face et chercher protection auprès du monde ! Cela l'affecta beaucoup. Il exposa ses objections à un tel principe dans une assez volumineuse brochure imprimée, et, sans la publier ni la mettre en vente, en envoya des exemplaires à tout le clergé du diocèse. Tout ceci eut sur son esprit une influence décisive, car je me souviens de lui à l'époque comme d'un homme d'Église particulièrement scrupuleux, mais il était évident qu'il avait reçu alors un choc et qu'il n'en serait jamais plus pour lui comme précédemment. Cependant, dans sa paroisse de montagne, il continuait en tant que ministre à visiter les différentes localités de la région, pour prêcher, ou pour prendre la parole dans les cercles religieux.

(\*) Il s'agissait de défendre les privilèges de l'Église anglicane (ou Église établie, Establishment) vis-à-vis des catholiques d'Irlande qu'à cette époque le Gouvernement anglais, par politique, paraissait disposé à favoriser ; un projet avait été préparé en vue de donner existence officielle à la religion catholique (Ed.).

Au début de 1828 j'eus l'occasion, allant à Londres, d'y rencontrer en privé et d'y entendre en public ceux qui, ayant été récemment éclairés quant aux vérités prophétiques, les exposaient avec une vive ardeur. Dans mes lettres à J. N. Darby je lui racontai avoir entendu des choses dont lui et moi ne nous étions jamais entretenus, et ensuite, à mon retour à Dublin, je lui fis part de ce dont il s'agissait. Rempli de ce sujet comme je l'étais alors, je le trouvai également tout préparé à ces choses, de sorte que son esprit et son cœur progressèrent rapidement dans la direction ainsi donnée.

En ce qui me concerne j'habitais toujours Dublin, tandis que lui demeurait ordinairement dans le comté de Wicklow, mais il m'avait présenté à Francis H. Hutchinson, dont la mémoire m'est particulièrement chère et vénérée. Nous trouvâmes, lui et moi, que nous avions beaucoup en commun avec le cher Francis. Insatisfait comme je l'étais, nous allâmes ensemble, occasionnellement, dans les églises dissidentes, mais sans éprouver beaucoup de sympathie pour le ton qui y régnait ; les sermons que nous y entendions étaient généralement plus dépourvus de la simplicité quant au Christ que ceux qui étaient prêchés dans les chaires de l'Église établie, et nous trouvions que les choses de Dieu étaient plutôt considérées en rapport avec l'intelligence qu'adaptées aux besoins propres à un esprit renouvelé. Je crois pouvoir dire cela pour lui comme pour moi, de sorte que nous restions encore attachés à l'Église établie, si relâché que fût le lien.

Peu de temps auparavant A. Groves, dentiste du Devonshire, distingué dans son art, s'était proposé à la Société missionnaire de l'Église, et pour se préparer à ce service, il s'était fait inscrire à l'Université de Dublin, au Collège auquel nous appartenions. Quelque temps plus tard je fis sa connaissance, et il se trouva occasionnellement parmi nous quand il venait pour ses examens trimestriels. Il fut amené, d'une manière tout à fait indépendante des exercices que d'autres avaient eus, à voir qu'une formation dans un Collège en vue de l'œuvre du ministère n'était pas le chemin, et qu'il perdait son temps à Dublin à préparer ses examens. Il remit tout en cause dans son esprit, et non seulement il abandonna le Collège, mais il reconsidéra aussi, comme jamais il ne l'avait fait, toute la question de l'Église établie et des prétentions des corps dissidents. À la fin de 1828 il vint à Dublin, bien qu'il eût rompu avec le Collège. Il prêcha à Poolbey Street, à la demande du cher Dr Egan, alors en liaison avec le petit groupe qui s'y trouvait et dont faisait partie R. Pope, bien connu en Irlande à l'époque. Un jour qu'il cheminait avec moi et que nous descendions la rue de Lower Pembroke, il me dit : « La pensée du Seigneur à notre égard est sans aucun doute celle-ci : nous devrions nous réunir en toute simplicité, comme disciples, sans nous attendre à quelque clergé ou ministère établi que ce soit, mais en comptant sur le Seigneur pour nous édifier tous ensemble par le ministère qu'il lui plairait de susciter du milieu de nous ».

Au moment même où il prononçait ces paroles j'eus la conviction que mon âme tenait là la vérité. Je m'en souviens comme si c'était hier, et je pourrais vous montrer l'endroit exact. Ce fut, si je puis m'exprimer ainsi, le jour de naissance de mon esprit comme « frère ». Edward Cronin avait été un Indépendant et membre de York Street, mais il était à la même époque sous une influence semblable à celle qui, je puis le dire, était la nôtre à tous. Nous primes la cène du Seigneur dans une chambre privée, avec, il me semble, trois autres, alors que je me rattachais encore à Sandford Chapel, et que J. N. Darby était toujours prêtre dans le comté de Wicklow.

Au cours de l'été de 1829 notre famille séjourna à Kingstown, et F. Hutchinson à Bray : nous nous vîmes quelquefois pour parler des choses du Seigneur, mais je ne puis dire où il allait le dimanche à ce moment-là. Moi-même je suivais les offices de l'Église écossaise de Kingstown où étaient reçus tous ceux qui étaient considérés comme nés de nouveau. Mais en retournant à Dublin en novembre de cette année F. Hutchinson était tout prêt à réaliser la communion au nom du Seigneur avec tous ceux, quels qu'ils fussent, qui L'aimaient en sincérité, et il proposa pour cela une salle de sa maison à Fitzwilliam Square. Nous nous réunîmes donc, mais sans intention d'empêcher qui que ce soit de suivre les offices des églises de paroisse ou des chapelles dissidentes s'il le désirait. F. Hutchinson prescrivit aussi un certain nombre de choses, comme les services de prières, de chant et d'enseignement qui auraient lieu chaque jour parmi nous. E. Cronin était tout prêt à cela ; pour ma part je m'y joignis, mais nullement, il me semble, avec la même liberté et la même décision d'esprit. Plusieurs autres aussi s'y trouvaient disposés et c'est à ce moment que nous fîmes la connaissance de W. Stokes. Nous continuâmes ainsi à partir de novembre 1829.

Quelque temps auparavant j'avais été mis en relation avec J. Parnell, maintenant lord Congleton, qui, pendant ce mois de novembre 1829 et au printemps de l'année suivante se trouva de temps en temps à Dublin et souvent parmi nous. Il se lia beaucoup avec E. Cronin et, au mois de mai, en vue de donner davantage à la Table du Seigneur au milieu de nous le caractère d'un témoignage, il loua une grande pièce appartenant à un ébéniste dans Aungier Street. La réunion y fut transférée ce même mois. Ceci m'exerça encore davantage ; car le caractère public que prenait la réunion était trop pour moi et je reculai instinctivement. F. Hutchinson, pour autant que je me souviens, aurait aussi préféré continuer chez lui, en privé. Bref, je crois ne pas m'être joint à eux pendant deux ou trois dimanches et je ne suis pas certain que lui le fit, mais les autres furent tous là dès le début : J. Parnell, W. Stokes, E. Cronin et quelques sœurs : et peu après plusieurs furent ajoutés.

Au cours de l'été de 1831 (\*), se prépara le voyage missionnaire à Bagdad : A. Groves s'y était rendu quelques mois plus tôt, et E. Cronin, sa sœur, ainsi que J. Parnell et un ou deux autres, étaient désireux de le rejoindre. Ils nous quittèrent en septembre, faisant voile pour la France et se proposant d'atteindre Bagdad à travers le désert de Syrie. J. Hamilton, que quelques-uns d'entre nous connaissaient depuis deux ou trois ans, était aussi du voyage. Comme beaucoup d'autres, il était mécontent de l'ordre de choses existant dans les Églises et il se trouvait être d'une même pensée avec nous tous. Il avait abandonné toute autre occupation pour



pouvoir se joindre à la mission en Orient et j'aime à penser que lui aussi était une preuve que l'Esprit de Dieu soufflait à ce moment-là, ainsi que je l'ai dit d'une manière indépendante, en bien des endroits.

(\*) 1830 d'après le Journal de Groves, et d'après F. N. Newman, *Phases of faith* (Ed.).

Ils partirent, et nous continuâmes dans notre local à Aungier street. C'étaient de pauvres ressources que les nôtres, mon cher James, et nous avons eu un ou deux cas de défections solennels et terribles. Il n'y avait que peu d'énergie spirituelle, et un bien pauvre trésor pour un temple vivant. Mais par la miséricorde et les soins du Seigneur, nous étions bien unis ensemble, progressant, je le crois, dans la connaissance de sa pensée.

L'ordre qui avait été institué pour le culte à Fitzwilliam Square disparut progressivement. À l'origine en effet, l'enseignement et l'exhortation étaient considérés comme des services accessibles à chacun, tandis que la responsabilité de la prière était limitée à deux ou trois regardés comme des anciens. Mais tout ceci céda graduellement et nous comprîmes vite qu'il ne devait pas y avoir au milieu de nous de charge d'ancien établie ni reconnue officiellement, et tous les services eurent un caractère libre, la présence de Dieu par l'Esprit étant plus simplement crue et mise à profit.

Au cours de l'année 1834 bien des personnes furent ajoutées, et J. N. Darby étant à Dublin cette même année, la question se posa pour lui s'il viendrait à Aungier Street nous aider selon la grâce que Dieu lui donnerait ou s'il irait prêcher à l'asile de Leeson Street comme il y avait été invité ; mais il n'était rien moins que détaché de l'Église d'Angleterre. Cette année-là et la suivante, il visita plusieurs endroits, parmi lesquels Oxford, Plymouth, Cork et Limerick, prêchant partout où il le pouvait la vérité que Dieu lui avait communiquée par sa Parole ; et mes souvenirs me permettent d'affirmer qu'il trouva dans tous ces endroits des preuves nouvelles du travail indépendant de l'Esprit de Dieu dont j'ai parlé, dans les cœurs et les consciences des saints. À Limerick et à Cork où il prêcha occasionnellement dans les chaires de l'Église établie, il rencontra aussi des chrétiens dans les maisons particulières, et son ministère fut grandement béni ; bien des âmes furent éclairées et rafraîchies d'une façon toute nouvelle, et quant à un ordre de choses auquel elles avaient été jusque-là étrangères. Invité à aller de Wexford à Plymouth il y fit la même expérience, de sorte que dans ces villes éloignées l'une de l'autre, auxquelles il n'était peut-être jamais arrivé précédemment de subir une influence commune, la même grâce de Dieu fut magnifiée ; et il se constitua dans ces différents endroits, parmi les croyants qui cherchaient du secours dans leur découragement, de petits groupes, heureux, et prenant un bon départ.

Vers la même époque des réunions sur les sujets prophétiques avaient commencé chez Lady Powerscourt ; son esprit à elle aussi avait suivi la même orientation que le nôtre à tous. Elle invita certains d'entre nous ainsi que des frères d'Angleterre et ces rencontres me furent d'un grand secours. C'est alors que je rencontrai pour la première fois G. Wigram, Percy Hall et d'autres. Ces réunions étaient vraiment précieuses pour l'âme, et, soir après soir, je regagnais ma chambre à Powerscourt House avec le sentiment profond de mon peu de développement en Christ en comparaison de toute la grâce et de toute la consécration que j'avais été à même de constater autour de moi pendant la journée.

Ainsi en était-il dans ces jours, cher James, et à Aungier Street nous poursuivions notre chemin ; beaucoup étant reçus parmi nous dont certains font encore partie aujourd'hui de tous ceux que nous aimons et estimons ici à Brunswick Street.

De temps en temps nous recevions des nouvelles de la mission qui était partie pour Bagdad ; parfois nous avions la visite de frères de Cork, Limerick et d'autres localités où la même influence avait été ressentie à cette époque. Je voudrais toutefois mentionner spécialement le cher et vénéré J. Mahon comme une autre preuve de l'action indépendante de l'Esprit de Dieu dont j'ai parlé. Je me souviens que E. Cronin lui rendit visite à Ennis ; ce pouvait être en 1828 ; à son retour à Dublin ce dernier me parla de lui ; et j'ai lieu de croire qu'avant même que la Table fût dressée dans la maison de F. Hutchinson, la fraction du pain avait été réalisée quelque part dans la ville d'Ennis, par le moyen d'un membre de la famille de J. Mahon, sinon par lui-même. Ceci se fit absolument sans aucune relation avec l'œuvre qui avait eu lieu parmi nous, et il en fut de même en Angleterre, comme je puis vous en fournir la preuve. Ayant l'occasion de visiter le Somerset en 1831 ou 1832, je me trouvai chez Sir E. Denny qui me demanda de lui donner une idée des principes des « frères ». Nous étions assis autour du feu ; il y avait aussi là la fille d'un ecclésiastique. Comme j'exposais nos vues, elle dit que ces vues étaient les siennes depuis les douze derniers mois, et qu'elle n'avait pas idée que personne les eût en dehors d'elle. D'autre part, me trouvant à ... peu après, un cher frère maintenant auprès du Seigneur me dit que lui, sa femme et la mère de sa femme se réunissaient à la manière toute simple des « frères », quelque temps déjà avant d'avoir jamais entendu parler d'eux. Ce frère, ainsi que la dame mentionnée chez Sir Denny, aussitôt que l'occasion le leur permit furent en pleine communion avec nous, et elle continue de l'être à ce jour dans le comté de Down.

J'aime à retracer ces circonstances, car elles confirment que la main du Seigneur agissait d'une manière indépendante, dans le but de faire revivre un autre témoignage au milieu de ses saints. J'ai conscience de détenir là une preuve importante de cette énergie, indépendante, de son Esprit.

J'en mentionnerai encore un exemple parmi d'autres plus proches de chez moi : le cher Groves revint en Irlande après une absence de deux ou trois ans, et je me souviens bien qu'il nous fit part d'un très remarquable mouvement dans le sud de l'Inde qui dénotait un esprit tout à fait en harmonie avec ce qui nous avait amenés à notre position en Angleterre et en Irlande.

Année après année, les frères anglais visitaient l'Irlande, non seulement Dublin mais aussi les localités du pays. Parmi eux se trouvait J. Harris, précédemment clergyman près de Plymouth. Wigram demeura longtemps à Cork, tandis que J. N. Darby passait continuellement d'un pays à l'autre, parfois avec nous à Dublin mais plus généralement soit à Plymouth soit à Cork, et les réunions se multipliant en Angleterre, finirent par être connues sous le nom de « frères de Plymouth » (Plymouth Brethren), tandis qu'en Irlande on nous appela les « Darbystes ».

Je ne sais si je dois aller plus avant dans mon récit, cher James, puisque c'est sur les commencements que vous désiriez surtout être renseigné. Je ne puis douter qu'un nouveau dessein de Dieu et qu'une action nouvelle du Saint Esprit ne se soient manifestés dans l'appel des « frères », bien qu'au cours de la période chrétienne il se soit produit à différentes époques des mouvements ayant, sous des caractères variés, un esprit analogue. Le christianisme implique presque une telle chose, ou la rend nécessaire ; car il n'est pas un système d'ordonnances lié à la terre ou à la chair et au sang comme l'était en Israël l'ancien ordre de choses. L'appel de l'Église la met à part du monde pour servir dans la lumière et la puissance du Saint Esprit et pour maintenir dans une grâce spirituelle vivante, un témoignage à un Jésus rejeté du monde et glorifié dans le ciel. Tout en nous et autour de nous est contraire à cela. Un tel appel ne peut être soutenu, une telle dispensation maintenue, que par la grâce de l'Esprit, agissant sans intermédiaire dans des vases élus et les remplissant de la vérité reçue dans sa fraîcheur et saisie avec intelligence. Nul service préparé d'avance, nulle série d'ordonnances charnelles ne peuvent en aucune manière répondre à cet objet ; nul ministère transmissible ou susceptible de s'interrompre ne peut d'aucune façon faire face à ces devoirs ni s'en acquitter, aucune autorité ne lui est reconnue. Il y a toujours en l'homme la tendance à se conformer à la nature pervertie et au train de ce monde, si bien que pour maintenir une chose spirituelle et vivante telle que l'Église, le moyen naturel, en vérité le moyen nécessaire — mise à part la souveraineté de Dieu — c'est un nouveau déploiement de lumière et de puissance pour la revivifier à maintes et maintes reprises ; c'est ainsi qu'il peut y avoir encore un témoignage rendu à la puissance de Dieu, et que continuent les voies et les services d'une maison vivante, afin que le lumignon ne s'éteigne pas. De tels réveils

peuvent comporter chacun un caractère particulier tout en participant d'un même Esprit, tous ensemble rendant témoignage qu'il s'agit de l'œuvre du même Saint Esprit.

La Réformation a toujours été reconnue comme ayant été caractérisée par un clair et fervent témoignage à la justification par la foi. C'était la vérité même qu'il fallait alors pour délivrer des âmes qui avaient été longtemps tenues en captivité. D'autres réveils ont eu également leur caractère propre : et, qu'ils aient ou non été enregistrés par l'histoire, la foi les a connus et les âmes des élus en ont été édifiées et rendues reconnaissantes. Je ne doute pas que l'œuvre de Dieu par et avec les « frères » n'eût aussi son but particulier. Celui-ci est indiscutablement la séparation de l'Église d'avec le monde, un clair témoignage rendu à son appel céleste et à sa dignité particulière, comme aussi l'affirmation de la précieuse vérité que rien n'a plus de prix que la maison de Dieu, bien que cette maison soit en ruine : voilà ce qui a été reconnu et éprouvé comme répondant au sens même de l'économie chrétienne. D'autre part les frères ont contribué à mettre en évidence la vérité de la seconde venue et du règne du Seigneur, remise alors en lumière. Ils l'ont fait avec l'intelligence des vérités célestes liées à ce grand mystère, en conformité, exclusivement, avec leur position séparée et céleste. Car on ne peut manquer de sentir que certaines vérités prophétiques sont plus ou moins en contradiction avec tout système religieux qui se rattache au monde.

Voilà, mon cher James, j'ai fait très simplement ce que vous me demandiez, comme cela s'est présenté à ma pensée. Je ne veux pas parler de ce qui a suivi cet appel des frères ; ce serait douloureux, et sans utilité. Chacun de nos cœurs connaît mainte et mainte cause secrète d'humiliation que l'actuelle condition de déclin dans laquelle nous nous trouvons suffit à rappeler. « Mais quand il donne la tranquillité, qui troublera ? »

Puissions-nous faire plus abondamment et plus profondément cette expérience !

J. G. B.

#### 14.2 *Lettre du Dr. Edward Cronin (de juillet 1871)*

... Ayant un souvenir bien défini de choses qui ont précédé tout ce qu'a écrit notre bien-aimé frère J. G. Bellett, concernant les soins de Dieu envers nous au début de ce mouvement, je voudrais ajouter quelques remarques.

J'avais été envoyé du sud de l'Irlande à Dublin pour ma santé. J'étais un dissident (Indépendant) et tous les corps dissidents à Dublin recevaient dans leur communion quelqu'un de passage. Cette liberté me fut accordée jusqu'à ce que l'on me considérât comme résident : on m'informa alors qu'il ne me serait plus permis de participer à la Cène avec aucune de ces assemblées si je ne me faisais pas admettre régulièrement comme membre de l'une d'elles. Cela fit que j'en demeurai séparé plusieurs mois, et ensuite, sentant qu'il m'était impossible d'assister à leurs réunions parce que le ministère exclusif d'un seul homme me paraissait de plus en plus inadmissible, je fus accusé d'irrégularité et d'antinomianisme. Tout cela m'affecta profondément, et ce fut un temps de grands exercices de cœur, d'avoir à me séparer de beaucoup de ceux que j'aimais dans le Seigneur. Pour éviter l'apparence du mal, j'ai passé plus d'un dimanche matin sous un arbre ou près d'une meule de foin, à l'heure du culte. Ensuite, le Rév. W. Cooper, le pasteur, m'ayant publiquement et nommément dénoncé, un de ses diacres, E. Wilson, se sentit contraint de protester, et, peu après de donner sa démission. Ainsi séparés des sectes, nous nous rencontrâmes tous les deux, chez lui, pour rompre le pain et prier ensemble, jusqu'à ce qu'il partît pour l'Angleterre.

Ensuite je ne fus pas laissé seul. Les deux Mlles Drury, mes cousines, furent amenées elles aussi à quitter la chapelle du Rév. C., de même que Mr Tims, un libraire, et ils se réunirent dans le petit salon de ma maison, Lower Pembroke Street. Cela ne tarda pas à s'ébruiter, et l'un après l'autre plusieurs furent touchés par la même vérité, celle de l'unité du corps. La présence du Saint Esprit nous apparut aussi comme une vérité bien claire. C'est alors que H. Hutchinson nous trouva et mit à notre disposition son grand appartement à Fitzwilliam square.

À cette époque, J.G. Bellett et J.N. Darby étaient plus ou moins affectés de l'état général du monde religieux, mais ils n'étaient pas encore préparés à s'en séparer complètement et ils regardaient notre mouvement avec quelque suspicion. Ils estimaient pouvoir aller encore à l'Église anglicane et y officier, aussi bien que venir occasionnellement à notre petite assemblée.

Des frères de toute condition venaient se joindre à nous, et le besoin ne tarda pas à se faire sentir d'un local plus adapté à nos réunions que la maison de Fitzwilliam square. Cela nous amena à louer une grande salle de ventes dans Aungier street pour nous réunir le dimanche. Quel souvenir béni que celui de ces samedis soir où, avec J. Parnell (lord Congleton), W. Stokes et d'autres, nous mettions les meubles de côté et dressions une simple table avec le pain et le vin pour le jour du Seigneur ! Moments de joie inoubliables, car nous savions que nous avions l'approbation et la sanction du Maître dans ce témoignage.

Vers cette époque aussi nous eûmes la visite de G. V. Wigram, venant d'Angleterre avec la pensée de se joindre à la mission qui se préparait pour Bagdad.

À partir de ce moment jusqu'à mon départ de Dublin en 1836, des chrétiens évangéliques vinrent continuellement s'ajouter à nous ; nous n'avions tous, cependant, qu'une bien faible conscience du véritable caractère du mouvement que Dieu opérait. La première et la plus choquante des choses contre lesquelles nous réagissions était cette « appartenance particulière » (special membership) à un groupe défini, comme disent les dissidents, de sorte que notre rassemblement initial était réellement considéré comme une petite compagnie d'Évangéliques mécontents. Nous nous sentions libres, jusque-là et longtemps après, de faire des arrangements entre nous quant à celui qui devrait distribuer la Cène, et prendre d'autres services dans l'assemblée. D'autre part, soit ignorance soit indifférence, nous étions négligents quant à la conscience et quant au devoir de prendre soin les uns des autres. Je sens d'autant plus le besoin de faire cette observation que quelques-uns des frères du début, mais qui sont maintenant séparés de nous, nous accusent d'avoir abandonné les premiers principes : mais je suis convaincu que nous n'aurions pas plus toléré alors la fausse doctrine qu'aujourd'hui. Le motif de beaucoup qui nous aimaient mais qui ne se sont jamais joints à nous, était notre ferme orthodoxie quant au mystère de la Dité et la doctrine de la grâce et de la piété.

Je désire faire remarquer ici un caractère des voies de Dieu dans les débuts de ce mouvement, savoir qu'il s'est opéré dans et par le moyen de personnes obscures, habitant des lieux éloignés les uns des autres, et de conditions diverses ; mais la même grâce et la même vérité de Dieu demeuraient en nous, et, si peu d'intelligence que nous eussions, comme je l'ai déjà dit, elles nous ont conduits dans des chemins conformes, plus ou moins, à la pensée de Dieu. Il est frappant que des frères qualifiés et honorés comme J. N. Darby, J. G. Bellett, G. V. Wigram, n'ont pas constitué l'embryon de ce mouvement, alors que Dieu les a employés, et les emploie encore, pour développer selon l'intelligence divine des principes tels que ceux qui se rapportent à l'assemblée, etc.

Je me suis quelque peu répété sur ce point, en raison de l'accusation à laquelle j'ai fait allusion plus haut ; tandis que les voies de Dieu envers nous avaient et ont toujours pour objet de développer graduellement en nous la connaissance de la vérité en des détails pratiques variés. De sorte que ce qui, au début, n'était pas plus grand qu'une main d'homme, quand nous étions peu nombreux, faibles et insuffisants en connaissance, est devenu assez grand pour répondre aux besoins spirituels de milliers assemblés selon les mêmes principes, à la louange et la gloire de Sa grâce.

E. C.

### 14.3 **Quelques souvenirs de J. B. Stoney**

Datés de 1871

J'ai connu pour la première fois les « frères » en 1833. J'avais un grand désir de servir le Seigneur (\*), et, renonçant à devenir avocat, j'étudiais afin de prendre les ordres, persuadé que c'était la seule manière de le servir. Je fus emmené à Aungier street par mon camarade de chambre au Collège (\*\*), un certain Mr Clarke qui suivait régulièrement ces réunions (il a versé depuis dans l'irvingisme). Je n'y allai pas sans beaucoup de réticence, mais je finis par être fort intéressé par ce qui s'y enseignait. Je me souviens particulièrement de Mr Darby parlant sur l'expression « rendus agréables dans le Bien-aimé », et de Mr Bellett commentant Marc 7 ; mais je n'avais pas la pensée de me joindre à eux. J'attendais de grandes choses de Mr Irving, et Mr. Bellett m'amena une fois B. Newton, dans ma chambre au Collège, pour me désabuser à l'égard de l'irvingisme. Je venais assidûment écouter J. N. D., et finalement je l'entendis sur Josué 7 : « Pourquoi te jettes-tu sur ta face ? Lève-toi, sanctifie le peuple », etc. D'abord se purifier du mal ! Dieu ne peut être avec nous tant que nous ne sommes pas séparé du mal ! — Je fus comme brisé. Je sentis pour la première fois quel immense pas représentait, pour ce noyau obscur d'Aungier street, la rupture avec l'ordre ecclésiastique établi. Ceci se passait en juin 1834. Je demandai à Mr Darby qu'il me permit de venir jusqu'à ce que je voie plus clair, car je n'étais pas tout à fait certain qu'il eût raison. Du moins étais-je vaincu que l'Église d'Angleterre était dans l'erreur.

(\*) Il avait été saisi par Christ deux ans plus tôt, à 17 ans, alors qu'atteint du choléra il était en danger de mort.

(\*\*) Trinity College, l'Université de Dublin, où il était entré précocement, à 15 ans (1829), et où il remportait des succès remarquables.

À cette époque Mr Stokes avait coutume de lire régulièrement quelque portion de l'Écriture chaque dimanche, et à Plymouth où je me trouvai en 1838, on avait l'habitude de désigner à l'avance qui romprait le pain et agirait officiellement.

En septembre (1833) j'assistai aux réunions organisées chez Lady Powerscourt. Mr John Synge présidait, appelant chacun à parler à son tour sur un sujet donné. Mr Darby parlait le dernier, souvent pendant des heures, touchant ce qui avait été dit précédemment. Mr Wigram était assis près de lui ; le capitaine Hall, Mr G. Curzon, Sir Alex Campbell, Mr Bellett, Mr T. Maunsell, Mr Mahon, Mr E. Synge, étaient présents, et aussi des clergymen et des irvingistes. J'étais particulièrement frappé par les réunions de prières qui avaient lieu le matin à 7 heures. Chacun priait Dieu de nous donner sa lumière, et la grâce d'agir en conséquence.

Quand je quittai enfin l'Église établie, cela suscita de l'animosité contre J. N. Darby, car d'autres sécessions se produisaient à la même époque à Oxford. À ce point qu'ayant demandé à Mr Darby d'avoir une réunion dans ma chambre au Collège, on me fit savoir que les autorités avaient envisagé de me la reprendre...

J. B. S. (1814-1897)

### 14.4 **Notes de J.N.D. (1868) à propos d'un article sur « les Frères de Plymouth »**

paru dans l' « Appleton's American Encyclopedia »

C'est à Dublin, en Irlande, que nous avons commencé à nous réunir en 1827-1828... J'avais trouvé la paix pour ma propre âme, en découvrant mon union avec Christ, et le fait que ma position devant Dieu n'était donc plus « dans la chair », mais que j'étais « en Christ », rendu agréable dans le Bien-aimé, et « assis dans les lieux célestes en Lui ». À partir de là, je fus amené directement à saisir ce qu'était la vraie Église de Dieu, composée de tous ceux qui étaient unis à Christ dans les cieux : je sentis aussitôt que cela ne correspondait pas à l'ensemble de l'Église établie. Le manifeste que je publiai alors n'était pas une attaque contre qui que ce fût, mais traitait de l'unité de l'Église de Dieu. J'avais beau regarder autour de moi en cherchant cette unité, je ne la trouvais nulle part : si je me joignais à un groupe de chrétiens, il s'ensuivait que je n'appartenais pas à un autre. L'Église, l'Église de Dieu, était morcelée et ses membres dispersés parmi divers corps qui s'étaient formés eux-mêmes. Or je trouvais dans la Parole que la qualité de membre ne signifiait pas que l'on était membre d'une association volontaire sur la terre, mais membres de Christ, une main, un pied, etc... Et de même que le Saint Esprit a formé un seul corps lorsqu'il est descendu le jour de la Pentecôte (1 Cor. 12), le ministère était constitué par ceux que Lui qualifiait pour tel ou tel service. De même en Éphésiens 4 et en 1 Pierre 4:10. À la même époque, Actes 2 et 4 me firent sentir combien nous nous étions tous terriblement éloignés du véritable effet de Sa présence. Toutefois je trouvais aussi dans la Parole que partout où deux ou trois seraient assemblés au nom de Christ, il serait au milieu d'eux, en sorte que j'agis selon cette promesse avec trois autres frères et l'épouse de l'un d'eux ; mais ma pensée n'est jamais allée au-delà du sentiment de faire face aux besoins de nos consciences et de nos cœurs selon la Parole. Dieu faisait une œuvre dont pour ma part je n'avais aucune idée, et qui s'est étendue dans le monde entier.

À Plymouth même, cela n'a pas commencé avant 1832 ; je m'y rendis à la demande de Mr Newton, alors fellow (étudiant supérieur) au Collège Exeter à Oxford. Le nombre, à Plymouth, n'a jamais été supérieur à 700. À Londres, cela a commencé à peu près au même moment, par le moyen de quelqu'un que je rencontrai à Oxford. Ce n'est nullement une vague d'opposition particulière qui m'a fait aller en Suisse en 1837, mais un rapport fait par un frère qui s'y était rendu et avait constaté qu'il s'y trouvait des réunions semblables aux nôtres. Effectivement, leur forme était à bien des égards semblable, mais en réalité elles constituaient des Églises dissidentes comme on les appelle en Europe, chacune avec ses propres membres. C'est là que j'ai ensuite commencé à travailler, puis en France, puis en Allemagne où l'œuvre avait déjà commencé par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, puis en Hollande. Dans ces derniers pays l'œuvre est beaucoup plus étendue que l'article ne le suppose : récemment encore il y a eu dans le nord de l'Allemagne une très grande bénédiction.

La venue du Seigneur est une autre vérité qui s'est imposée à mon esprit d'après la Parole, en même temps que celle-ci : puisque j'étais assis dans les lieux célestes en Christ, la seule chose qui me restait à attendre était de m'asseoir dans les lieux célestes avec Lui. Ésaïe 32 m'instruisit quant aux conséquences terrestres de la même vérité, bien que maintenant d'autres passages me sembleraient peut-être plus frappants, mais je voyais dans ce chapitre un changement évident de dispensation lorsque l'Esprit sera répandu sur la nation juive et qu'un Roi régnera en justice.

Je me suis contenté de préciser les faits et dates tels qu'ils se sont présentés. Mr Newton est resté fellow d'Exeter encore quelque temps après notre rencontre à Plymouth. Il a maintenant sa propre chapelle à Londres et n'a plus rien à faire avec « les frères ». Il a été parmi eux, mais depuis des années il a mis de côté leurs principes et, à partir de 1845 il n'a plus eu de rapports avec eux. En 1846 son enseignement concernant la relation du Seigneur Jésus avec Dieu devint un motif de séparation totale.

Mr Müller se rattachait à une Église baptiste d'obédience étroite ; lorsque le mouvement des frères commença à s'étendre à Bristol, il abandonna cette Église et adopta dans une certaine mesure, la forme des « frères ». Celle-ci fut appliquée à ses réunions à mon avis sans discernement bien qu'avec la meilleure intention. À partir de 1848, Mr Müller retourna, non aux principes des Baptistes étroits, mais à ceux des Baptistes larges, et son Église, avec des formes légèrement modifiées, est en réalité une Église dissidente.

... Jamais il n'a existé parmi nous de séminaire pour former des missionnaires. Pendant une année j'ai eu avec moi à Lausanne une douzaine de jeunes gens ; j'étais là sur leur demande, étudiant la Parole avec eux, et avec quelques autres dans une occasion différente. La plupart travaillent maintenant comme évangélistes en France, un ou deux en Suisse, et cela depuis de longues années avec beaucoup de bénédiction.

... Ce que je considère comme essentiel à l'égard des frères c'est la réalisation de la présence du Saint Esprit sur la terre, descendu le jour de la Pentecôte pour former les saints en un seul Corps. Selon la Parole également, nous attendons du ciel le Fils de Dieu. L'article précise déjà que nous insistons sur les grandes doctrines fondamentales du christianisme ; je n'en parle donc pas ; à l'exception de la pleine assurance de foi que j'estime être le seul état chrétien normal, l'esprit d'adoption.  
J. N. D.

#### **14.5 Deux lettres de J.N.D. dans les premiers temps de l'œuvre en Irlande**

Granard (Irlande), 15 octobre 1832.

Cher...,  
Par suite de diverses circonstances je vous ai si peu vu lorsque j'étais à Plymouth, que j'en prends d'autant plus occasion de vous écrire, bien que pour le faire je dérobe vingt minutes au travail des réunions de ce jour. J'ai aussi à cœur de dire quelques mots au sujet de mes très chers frères de Plymouth et de leur exprimer mon amour. Je sens que le Seigneur a été avec nous d'une manière pleine de grâce, non pas plus qu'il ne l'est sans cesse, car sa présence est toujours une bénédiction, mais plus que nos cœurs, par stupidité, ne réalisent cette présence.

Lui-même a, dans nos réunions, réprimé l'activité de la chair, produit l'unanimité de vues, et manifesté la puissance de son Esprit, en ouvrant nos entendements visiblement si longtemps fermés, ce qui pour moi est tout à fait merveilleux. De fait les vérités pour lesquelles j'ai travaillé ces dernières années dans la souffrance (en partie, je dois le dire, par ma propre faute), éclatent maintenant dans ce pays, au point que je croirais ne pas y être venu depuis six ans, tant j'y rencontre de nombreux frères venus de divers côtés ! Bien que, comparativement, tout soit encore à faire, par la force des choses nous sommes comme en un pays de mission ; l'état de choses a un caractère tout différent de celui de l'Angleterre.

Il me serait impossible de vous donner une esquisse de nos réunions ici (\*), vu l'immensité de leurs sujets, immenses non par rapport à l'Écriture, car en vérité cela a prouvé notre ignorance, mais par rapport à nos pensées individuelles. Nous avons considéré d'importantes révélations de la Parole concernant l'homme de péché, son esprit de séduction et sa puissance, puis le pouvoir et l'opération de Satan, le travail du Saint Esprit, et l'opposition de l'un contre l'autre ; ensuite les jugements du Seigneur, en rapport avec nos perspectives présentes. Tout cela a été mis au jour avec le plus grand profit, c'est du moins ce que j'ai éprouvé, et cela a été pour moi la partie la plus intéressante de nos études ; j'ai été frappé par la manière dont la foi est mêlée à tout ce que la Parole nous présentait là-dessus. Il y eut une dépendance marquée et presque générale de l'Esprit, qui donna un cachet particulier, me semble-t-il, à ce qui fut avancé, de sorte que la main du Seigneur était manifeste. ... Quelques-uns d'entre nous, qui se connaissaient plus particulièrement, eurent ensemble des moments de prière le matin et l'après-midi, ce qui nous fut d'un grand secours. ... Je pense aussi que de nouvelles lumières nous furent accordées, quoique pas aussi vives, sur Daniel, l'Apocalypse et d'autres livres de l'Écriture. Je voudrais que vous eussiez été avec nous ; je suis sûr que vous en auriez joui.

(\*) Il s'agit des conférences de Powerscourt en septembre 1832 (Ed.).

Le Seigneur a très abondamment déployé sa grâce envers vous à Plymouth. Je demande à Dieu de vous garder de tout ce qui ne maintient pas son grand amour et la pure attente de sa venue. Je suis extrêmement exercé à ce sujet. J'ai confiance que Dieu se servira du cher H. pour vous garder en toute largeur de cœur, car je sais qu'il le désire ardemment. Vous-même, cher frère, devez, ainsi que tous ceux qui se réunissent avec vous et vous visitent, vous assurer qu'aucune racine d'amertume ne bourgeoonne parmi vous et qu'aucun d'entre vous ne manque, en aucune manière, de la grâce de Dieu. C'est là le secret véritable du maintien du bon ordre dans l'assemblée, dans une parfaite largeur de cœur... J'ai confiance que les jeunes du troupeau vont bien et sont encouragés par la considération dont leur état est l'objet, afin qu'il n'y ait point pour eux d'occasion de chute... J'espère que, dans la douceur et dans l'amour, les jeunes sont désireux d'apprendre et prompts à recevoir du Seigneur ce qu'il juge bon de donner. Et, cher frère, travaillez-vous pour les pauvres âmes de K. Street, et veillez-vous sur elles ? J'éprouve une grande sollicitude pour elles et désire qu'elles marchent dans l'amour mutuel.

... J'ai été arrêté dans mon voyage et vous écris maintenant du fond du Westmeath. Je fais une importante tournée de prédications, dans laquelle nous cherchons à apporter la vérité missionnaire, et, j'espère, davantage, pour réveiller une grande partie de ce pays. Ce travail est important en ce qu'il introduit la prédication en dehors du clergé, et fait du pays un pays de mission. Je sens de jour en jour davantage la nécessité de m'occuper de ces contrées, afin que ce que requiert le service du Seigneur y soit fait dans toute la mesure du possible. Je m'appuie sur la liberté et la puissance de l'Esprit de Dieu. Je vois que j'y serai retenu quelque temps, mais j'espère qu'à mon retour à Plymouth je pourrai vous prouver que je n'ai pas été paresseux.

Ma tournée actuelle comprend le Meath, Enniskillen, Armagh, Trim (je ne sais si vous trouverez ces endroits), avec deux ou trois localités par jour pour m'enquérir des besoins ou y prêcher, dans l'espace d'une quinzaine. Il y a naturellement des difficultés, et je ne sais si j'ai l'allant nécessaire pour un tel travail, mais je pourrai donner des informations utiles à ceux qui viendront ensuite. En somme j'ai des motifs d'être reconnaissant de ce que je me trouve dans ce pays.

Je crois qu'il est bon pour Plymouth que j'en sois éloigné pour un peu de temps, mais je désire ardemment que la bénédiction y soit entière. Je ne serai pas heureux de m'en trouver loin, si je n'en reçois pas des nouvelles qui, j'en ai la confiance, seront réjouissantes.

... Je vous prie de me donner bientôt des nouvelles, et ne vous inquiétez pas si vous n'en recevez pas de moi. Écrivez-moi à Limerick. Rappelez-moi très affectueusement au souvenir de tous les frères.

Votre affectionné dans le Seigneur,

J. N. D.

Limerick 1833

Mon cher frère,

J'avais depuis un certain temps la pensée de vous écrire... Comme je travaillais et voyageais, je renvoyais de jour en jour, et je ne l'aurais probablement pas fait aujourd'hui encore si je n'avais pas manqué le coche qui devait me faire faire la première étape prévue de mon voyage vers Plymouth. Je suis sûr que tout est bien ; car en vérité j'étais complètement épuisé ; et de plus cela m'a fourni l'occasion de visiter ici quelques personnes que j'aurais dû sans cela laisser de côté. Le Seigneur a ouvert la porte de cette manière inattendue et m'a frayé le chemin ici de telle manière qu'il m'était difficile de m'en aller. Pourtant, j'avais estimé meilleur de renvoyer le travail ici jusqu'à une occasion ultérieure, et j'avais laissé Mayo de côté pour le moment, de façon à pouvoir me rendre à Plymouth. Je partirai donc, Dieu voulant, demain matin, dans cette direction, quoique en faisant quelques détours. Je compte que votre bonheur et votre bon état me donneront un grand repos à Plymouth, car je ne doute pas que je pourrai m'en réjouir sincèrement quand j'y arriverai. J'étais prêt aujourd'hui à tomber de fatigue.

Le Seigneur a, je crois, appelé plusieurs des siens ici à un dévouement de cœur bien plus affectueux que précédemment, et avec bénédiction ; nous avons eu aussi des réunions avec des catholiques romains, avec un succès très encourageant, et des protestants qui travaillent parmi les pauvres. Autrement cette ville était, dans l'ensemble excessivement morte. J'ai la confiance qu'un bon nombre

ont été réveillés, que la venue du Seigneur est maintenant attendue par beaucoup, et que d'autres ont trouvé la paix. Nous avons aussi de très bonnes réunions d'étude de la Parole, auxquelles sont venus des ecclésiastiques qui maintiennent la vérité ; ils sont tout à fait mêlés à l'assistance, et chacun a la liberté de parler. Il s'agit surtout, naturellement, dans ces réunions, des principes élémentaires de la vérité ; mais je crois qu'ils ont été traités à fond et de façon pratique. Une circonstance remarquable s'est produite l'autre jour. Une chère demoiselle qui m'avait été d'une grande aide pour organiser ces réunions, fut subitement recueillie auprès du Seigneur. Elle était convertie depuis une année seulement et avait rendu dès lors un très ferme témoignage. Les gens de Limerick en furent très émus, et j'ai confiance que ce départ tournera en bénédiction pour beaucoup. Toute la famille, qui occupe ici un rang élevé, était absolument mondaine jusqu'à l'année dernière et cette jeune fille et sa sœur étaient à la tête de tous les divertissements. Une petite assemblée a été formée, ou plutôt un groupe se réunit comme à Plymouth, pour la fraction du pain, et, quoique dans une grande faiblesse, ils sont, je crois, abondamment bénis.

... Je pensais vous écrire lors de la réunion de Powerscourt, qui a pris un caractère très marqué et décidé ; le bien et le mal s'y opposèrent fortement, le Seigneur tenant les rênes, mais je suppose que ... vous a mis au courant et que vous en avez probablement entendu parler par Lady Powerscourt. Il me semble avoir vécu deux ans depuis que je suis venu en Irlande et que j'y ai vu l'œuvre du Seigneur ; je vois que la vie ne vaut la peine d'être vécue pour rien, rien d'autre que cette œuvre. Le Seigneur m'a presque toujours donné à faire absolument chose que ce que je m'étais proposé, et Il me place dans des situations que je n'aurais guère cherchées. Il en a été ainsi de l'œuvre ici, et je n'en suis pas surpris... Je pensais trouver ici ou là quelques brebis auxquelles j'aurais à faire part de l'amour de Christ : peut-être n'ai-je pas été trouvé digne de ce travail ; car certes il eût été plus agréable que celui d'un homme de débat, appelé à toutes ces discussions sans résultat au sujet de la vérité. Puissent d'autres trouver la voie ouverte pour poursuivre : c'est tout ce que je désire.

Que la grâce soit avec vous, cher frère...

J. N. D.

#### **14.6 Lettre des frères de l' « Église de Bourg du Four » à leurs pasteurs**

À MM. Guers, Lhuillier, Empaytaz.

Chers frères et pasteurs bien-aimés,

Nous désirons vous assurer, en répondant à l'exposé de principes que vous avez eu la complaisance de nous donner, que nous recevons avec actions de grâces envers notre Dieu et Père, et comme venant de sa bonté, tous les dons qu'il vous a départis. Nous le prions instamment que, selon sa sagesse et cette bonté envers ses enfants sur laquelle nous nous reposons, il fasse croître ces dons de jour en jour. La seule chose que nous ayons à dire à ce sujet, c'est de vous prier de vaquer davantage à l'exercice de ces dons, comme il est dit en Actes 6:4 : « Persévérer dans la prière et dans le service de la Parole ».

Nous croyons que le fardeau de toutes les affaires de l'Église qui pèse entièrement sur vous, vous a entravés à cet égard. Et de plus, chers pasteurs, tout en ayant l'assurance entière que vos intentions et désirs ont été bons, et que peut-être une coupable négligence de notre part y a contribué, nous croyons que la libre action du Saint Esprit a été gênée dans l'Église. Nous ne cherchons point, ce serait entraver notre propre bonheur, Dieu nous en garde, à mettre des entraves à la libre action du Saint Esprit dans nos pasteurs et par nos pasteurs au milieu de l'Église. Mais nous désirons aussi que sa libre action dans l'Église ne soit ni empêchée, ni réprimée, ni gênée, mais qu'en tant qu'il s'y manifesterait il règne librement, agissant, soit en d'autres frères, selon sa sainte puissance et la sûre parole de notre Dieu.

Que l'Église, y compris les pasteurs avec toutes leurs lumières et leurs expériences, agisse dans toutes les affaires qui sont nécessaires à son bien-être, selon leurs dons respectifs. Nous croyons que cela a été empêché, et c'est ce que nous réclamons, et c'est sur ce principe que nous désirons agir dorénavant, et que nous désirons que vous agissiez, afin que l'amour et la confiance, en un mot l'Esprit de notre Dieu, règne et agisse librement au milieu de nous, ses pauvres enfants. Nous ne pensons point nous fier à nous-mêmes ni à l'homme, quel qu'il soit. Nous n'avons de confiance que dans la libre action du Saint Esprit, et, ayant consulté la sainte Parole, nous croyons que ce que nous disons est selon cette Parole. Donnons donc pleine liberté à l'action du saint Esprit dans l'Église, et tout ira bien ; et si la chair agit en qui que ce soit, qu'il soit jugé comme ayant agi dans la chair.

Voilà ce que nous sentons et répondons à votre exposition de principes. Il y a plusieurs questions sur lesquelles nous avons désiré des enseignements scripturaires plus larges et plus suivis, et sur lesquels nous désirons en conséquence approfondir encore plus cette Parole. C'est dans ce but que nous avons continué nos réunions, afin que, si ces questions devaient être discutées dans l'Église, nous soyons plus capables de juger et prononcer sur elles selon la Parole de Dieu. Pour le présent, nous désirons seulement vous communiquer nos désirs sur des choses qui nous semblent tenir à la paix et au bonheur de l'Église.

Genève, automne 1837.

#### **14.7 Conclusion de**

Coup d'œil sur divers principes ecclésiastiques et

Examen des fondements sur lesquels on veut asseoir les institutions de l'Église de Dieu sur la terre —

Réponse à divers écrits, par J.N. Darby, Genève, 1848, 155 p.

Vous chrétiens, qui prenez la Parole pour guide, pour conseil, qui trouvez en elle un don précieux que Dieu nous fait et une lumière parfaite dans tous les cas, ne vous découragez pas. Si vous rencontrez de l'opposition et si le nombre des personnes qui veulent suivre cette voie est petit, n'en soyez pas étonnés. « La foi n'est pas de tous » (2 Thess. 3:2).

Et là où il y a de la foi, que de choses, hélas, tendent à obscurcir la vie spirituelle, à empêcher que l'œil ne soit net, à nous faire dire : « Permits-moi d'aller premièrement, etc. ! » (Luc 9:59).

Mais, la foi est toujours bénie. L'œil net jouit toujours de la douce et précieuse lumière de Dieu. La Parole suffit à rendre tout homme accompli ; elle suffit non seulement à le sauver, elle suffit encore à le rendre sage à salut, et, de plus, à le rendre accompli et prêt à toute bonne œuvre.

Qui que vous soyez, chers et bien-aimés frères, confiez-vous à cette Parole. Souvenez-vous seulement que, pour en profiter, il vous faut le secours et l'instruction du Dieu vivant. Vous ne sauriez ni y apprendre la grâce et la vérité, ni vous en servir, à moins que l'Esprit de Dieu ne vous instruisse. Tout le langage, toutes les idées de la foi, de la vie chrétienne, s'y trouvent ; mais vous avez les soins d'un Maître vivant et divin. Elle est, cette Parole, l'épée de l'Esprit.

Quelles que soient par ailleurs les formes et les allures de la piété qui se trouvent en eux, et le zèle qui les pousse, vous trouverez que ceux qui s'opposent à une marche qui réclame la Parole de Dieu comme autorité en toutes choses, laissent de côté, ou repoussent et ne comprennent pas les vérités suivantes :

Premièrement, la doctrine de l'Église, corps de Christ, une sur la terre, Épouse de l'Agneau.

Secondement, la présence et la puissance de l'Esprit de Dieu, agissant dans les enfants de Dieu et les dirigeant ; spécialement, la présence du Saint Esprit dans le corps, l'Église ici-bas, y agissant et le dirigeant, ainsi que tous ses membres, au nom de Celui qui en est le Chef.

Troisièmement, l'autorité et la suffisance de la parole de Dieu.

Ces chrétiens échappent, d'un côté ou de l'autre, à l'autorité de la Parole de Dieu. Ils l'admettent comme protestants, pour s'y soustraire comme croyants, comme membres de l'Église, comme disciples ; et ce qu'ils organisent n'en découle nullement, ainsi que la Constitution de l'Église libre du canton de Vaud en a fourni la preuve.

Vous verrez aussi qu'en général, chez les chrétiens dont nous parlons, le clergé remplace le culte. Il y a, à la vérité, quelque changement et quelque progrès sous ce dernier rapport. L'Esprit de Dieu produit des besoins ; mais il n'y aura jamais une réponse vraie et bénie à ces besoins, à moins d'admettre avec foi les principes rappelés plus haut.

Pour vous, frères qui avez compris ces choses, j'ajouterai un avertissement.

On peut avoir ces précieuses connaissances pour marcher avec intelligence devant Dieu (Éph. 5:15) ; mais on peut les avoir, s'en vanter, les proclamer, et avec tout cela repousser les âmes modestes désireuses de marcher, et les jeter aux mains de ceux qui ne veulent pas qu'elles marchent suivant ces connaissances. Il faut que nous marchions nous-mêmes dans le sérieux, dans la modestie, dans l'amour que produit la présence de Dieu. Cela suppose la foi et la vie dans l'âme. Où cela se trouve, la bénédiction ne manque pas à ceux qui marchent. Sans que cela justifie l'incrédulité ou l'opposition des autres, si vous présentez la vérité de manière à ne pas glorifier Dieu, vous leur donnez de la force et de l'influence contre elle. Des principes ne suffisent pas : il faut Dieu. Sans cela, des principes puissants ne sont qu'une épée dans la main d'un enfant ou d'un homme ivre : mieux vaudrait la lui ôter, ou que, du moins, il n'en fît pas usage jusqu'à ce qu'il fût sobre. Montrons les fruits de nos principes. Soyons fermes dans la vérité. Il faut être fermes. Plus les uns s'opposent à la vérité, plus les autres professent vouloir la posséder et s'accommodent, sans que leur conscience s'y soumette franchement aux besoins qu'elle a produits en d'autres personnes (et ces deux cas-là se présentent), plus nous avons nous-mêmes à nous tenir dans le chemin étroit que cette vérité a jalonné pour nos âmes, selon la grâce et la puissance du Saint Esprit qui nous a sanctifiés pour obéir à Christ. Que nos cœurs soient larges et nos pieds dans le chemin étroit. Souvent, lorsqu'on parle de charité, les cœurs sont étroits et les pieds suivent le chemin qui leur convient. C'est ce qui rend le cœur étroit, parce que la conscience n'y est pas à son aise, et l'on n'aime pas ceux qui mettent cela en évidence. La présence de Dieu, et c'est ce dont nous parlons, donne la fermeté, la soumission pratique à la parole, la confiance dans les voies de Dieu, une confiance en Dieu lui-même qui tranquillise l'âme dans les peines du chemin, qui fait qu'on ne cherche pas à faire prévaloir les principes par des voies détournées et par des moyens humains ; elle donne, enfin, de l'humilité et de la droiture. Dieu saura faire prévaloir ces principes, là où il agit dans sa grâce. Seulement, que nous en manifestations la puissance ; il fera le reste.

Oui, chers frères, la vie, la présence de Dieu, voilà ce qui, par l'opération du Saint Esprit en nous et dans les autres, donne de la force aux vérités qui nous sont confiées, quelles qu'elles soient. Mieux vaudrait-il que ces vérités ne fissent pas de chemin que de sortir nous-mêmes de la présence de Dieu pour les faire valoir.

Le besoin de l'unité et de l'action spirituelle se fait sentir. Vous verrez surgir des efforts humains destinés à produire des choses qui répondent à ce besoin. Ne vous y fiez pas : l'Église, l'Esprit, la Parole, l'attente pratique de Jésus, voilà les choses dont vous avez à réaliser présentement la vérité et la puissance.

En attendant la venue de Jésus, comme objet immédiat des affections spirituelles du cœur, voilà ce dont nous avons à nous préoccuper.

Il y a des systèmes de toute espèce : le national, le libre, celui de l'Alliance évangélique, et d'autres. Lorsqu'on retient fermement la vérité, tout cela est jugé dans l'âme sans violence et sans bruit. Rien de tout cela ne peut s'accorder avec les choses dont j'ai parlé. Seulement, soyons certains que Dieu honorera la foi personnelle partout où il la trouvera. Ayons ainsi le cœur large, prêt à reconnaître Dieu partout où il agit ; mais ne nous laissons pas tromper par les apparences. Ni les uns ni les autres de ces systèmes ne peuvent être l'Épouse de Christ, ni la demeure de l'Esprit dont parle la Parole ; ils ne peuvent non plus agir purement selon la parole.

Or, chers frères, Dieu ébranle tout hormis le royaume qui ne saurait être ébranlé. Il ôtera tout, sauf cela. Pourquoi bâtir ce que sa venue détruira ? Tenons-nous fermement dans la parole de sa patience. Christ ne possédait pas, il ne possède pas encore le fruit du travail de son âme. Tout ce qui n'est pas cela périra ; attachons-nous à ce qui ne doit pas périr. Toute autre chose nous distrairait. Impossible que je jouisse pleinement de la venue de Jésus comme d'une promesse, si je cherche à bâtir des choses que sa venue détruira. Son Église sera ravie vers lui. Son Esprit en sera à jamais la puissance. Sa Parole demeure à toujours. Tenons-nous-y. Nous ne perdrons ni notre peine (1 Cor. 15:30-32), ni le travail de la foi, quoique cette Parole soit sans doute la parole de sa patience.

Que d'événements, depuis que ces pages ont été écrites (\*), sont venus donner de la force et de la réalité aux vérités révélées sur l'Église, l'Esprit, la Parole et l'attente pratique de Jésus ! Qu'on est heureux d'avoir reçu en paix, par la foi, ce dont les événements donnent la démonstration, et ce qui devient doublement précieux au milieu de tout ce qui se déroule devant nos yeux ! Et quel affermissement pour la foi que de voir les événements confirmer par des actes de la Providence ce que, par l'enseignement de l'Esprit, nous avons reçu et cru comme des vérités !

(\*) Allusion aux révolutions de cette année 1848 (Ed.).

Et, en présence de ces événements, combien les chrétiens doivent chérir et réaliser, plus que jamais, la venue du Seigneur Jésus ! Elle sera la joie journalière de nos âmes, et un puissant moyen aussi de nous affermir dans la paix et dans une marche sûre et chrétienne. Sachons en appliquer la puissance à toute notre marche. Souvenons-nous qu'un héritage incorruptible, qui ne se souille pas, est réservé dans les cieus pour nous qui sommes gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour le salut prêt à être révélé (1 Pierre 1:4, 5). Et en attendant, souvenons-nous que Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » et que nous-mêmes nous ne sommes pas de ce monde, comme Christ n'était pas de ce monde. Nous sommes morts et ressuscité avec lui. Appliquons ces témoignages de la Parole à toute notre marche, nous souvenant que notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus qui transformera nos corps vils à la ressemblance de son corps Glorieux. En marchant tranquillement avec Jésus, le Dieu de paix demeurera avec nous. Rien ne nous sépare de son amour. Il peut nous laisser châtier s'il en est besoin, mais il n'abandonne jamais le gouvernement de toutes choses. Jamais un passereau ne tombe à terre sans notre Père. Le Seigneur Jésus marche sur la mer agitée comme sur la mer calme. Nous ne saurions, sans lui, marcher ni sur l'une ni sur l'autre.

Gardés dans la communion du Seigneur, bien loin de diminuer dans nos cœurs le prix des vérités élémentaires de l'Évangile, les principes dont j'ai parlé les rendent infiniment plus précieuses, et en même temps beaucoup plus claires. On les annoncera avec plus de force et de simplicité.

Ainsi, la venue de Jésus ranimera notre zèle à appeler les siens. à s'adresser aux pécheurs, à avertir le monde du jugement qui l'attend, et qui l'attend tel qu'il est ici-bas. Elle nous poussera, selon notre mesure, à une sainte activité dans l'Église, afin que l'Église se réveille et se prépare, comme aussi à une sainte activité envers le monde.

Que Dieu nous tienne près de lui et nous garde, vous et moi, mes frères, qui que vous soyez qui aimez le Seigneur Jésus, dans l'attente fidèle et patiente de Jésus qui nous a dit : « Voici, je viens bientôt ». Amen. J. N. Darby

#### 14.8 *À propos de la formation des Églises libres*

... L'œuvre de la Réformation est une œuvre de l'Esprit de Dieu et de la puissance de la vérité, et son histoire me donne une preuve de cette puissance, un effet de cette vérité ; mais elle ne m'en donne pas la mesure... La Réformation n'a jamais été le christianisme lui-même... elle a été un fruit très précieux que le Saint Esprit a produit sur cet arbre déjà planté... Ne pas apprécier la Réformation, ce serait mépriser l'œuvre de Dieu. Et, d'un autre côté prendre historiquement la Réformation comme mesure de vérité, comme le christianisme intégralement rétabli, c'est faire un profond mécompte, et porter atteinte à l'autorité de la Parole dans sa nature, et aux droits qu'elle a d'être seule écoutée.

... Voulons-nous servir Dieu dans notre génération, prenons la Bible elle-même, non pour mettre en question des vérités déjà acquises (de nouvelles vérités ne peuvent mettre de côté les anciennes), mais prenons-la comme la vérité elle-même.

C'est à cela que je m'attache, et non à une œuvre dans l'homme, quoiqu'elle soit une œuvre de l'Esprit de Dieu. À l'époque de la Réformation, Dieu tout sage a mis en relief les vérités nécessaires à son Église. Et en les recevant je n'en conclus pas que Dieu n'a rien à me faire connaître de sa Parole qui soit nécessaire aux temps où nous vivons. Autre chose de trouver dans la Réformation la liberté de la pensée de l'homme, c'est-à-dire le principe intellectuel du péché, et voilà à quoi se bornent les rationalistes de tout genre ; autre chose d'y trouver la communication de la vérité dont nous avons à nous servir aujourd'hui, en l'adaptant aux circonstances nouvelles de l'Église, et voilà l'horizon où se renferment les frères des Églises libres de diverses nuances (\*) ; autre chose, enfin, de reconnaître l'œuvre de Dieu et les vérités puissantes mises au grand jour par la puissance de son Esprit, et de prendre la Bible, comme serviteur de Dieu tenu à cette seule règle, sans oser ni reconnaître aucun autre moyen de trouver Sa volonté, ni se soustraire à rien de ce qui s'y trouve...

(\*) L'auteur fait allusion en particulier aux chrétiens qui fondaient à cette époque l'Église libre de Paris, et qui avaient envoyé une Adresse circulaire où on lisait entre autres : « Ainsi naissent les professions vivantes et populaires de l'Église, qui sont aussi celles de tous ses membres, qui répondent aux attaques actuelles de l'incrédulité, et qui résolvent les difficultés du moment ». « Nous nous replaçons sur le terrain des Églises réformées de France. Nous relevons de nos faibles mains le vieux drapeau qui traîne dans la poussière. Il vaut la peine de le ramasser, ce noble étendard de nos pères, qui est l'étendard de Christ, de Christ hautement et clairement confessé ».

... Dans la perfection de la Parole, il y a, je n'en doute nullement, des vérités, et des lumières nécessaires pour les circonstances critiques, pour les jours difficiles où nous nous trouvons, que Dieu n'a pas données à ses serviteurs à l'époque de la Réforme ; vérités dont, au moins, ils n'ont pas fait usage, entraînés par les circonstances où ils étaient, et dont, au contraire, nous ne pourrions peut-être pas nous passer si nous voulons assurer la bénédiction de l'Église en ce moment...

J.N. Darby

(Considérations sur le caractère du mouvement religieux du jour et sur les vérités par lesquelles le Saint Esprit agit pour le bien de l'Église. Genève, 1849).

#### 14.9 *Fragment de lettre de G.V.Wigram*

... Le témoignage de notre temps est l'expression de la fidélité de la grâce de Dieu — malgré la chute et la ruine de tout sur la terre — par le moyen de ceux qui sentent la ruine et en sont humiliés. Dans cette position les frères étaient bénis de Dieu. Ils ont trop pensé à leur position, à leur témoignage, ils en sont fiers ; et de deux choses l'une : ou ils seront mis de côté et le témoignage sera donné à d'autres ; ou ils seront humiliés afin de pouvoir retenir le témoignage.

L'humiliation peut avoir lieu à la suite de l'action de Dieu sur leurs cœurs par la Parole. Que Dieu leur accorde la grâce qui leur est nécessaire ; mais s'ils ne s'humilient pas, ils seront humiliés par la main puissante de Dieu.

... Le Seigneur sera fidèle ; que les frères en soient bien persuadés. Qu'il nous accorde la grâce de nous juger nous-mêmes, afin que nous ne le soyons pas par Lui. Puis Celui qui vient sera bientôt arrivé et nous serons avec Lui. Qu'il nous trouve à son retour à la fois remplis de sa grâce et fidèles à toute sa vérité.

15 mai 1854

#### 14.10 *Quelques lettres de la fin de J.N.D.*

Londres, 2 septembre 1881

J'ai été au plus bas, en sorte que je ne savais pas si je me relèverais... Je n'ai pas senti la mort, car Dieu (et si nous ne nous sommes pas jugés, Satan) travaille spécialement dans ce moment-là ; mais très incertain si je me relèverais, je me suis trouvé en vue de ma fin, et j'ai été étonné du peu de différence que cela me faisait : Christ, le précieux Sauveur, avec moi pour le chemin : puis, moi avec lui par grâce, pour toujours : cela n'avait pas changé... Christ est tout, mon cher ; tout le reste disparaîtra ; mais Lui (son nom soit béni) jamais. Celui qui n'a pas honte de nous appeler ses frères est néanmoins assis sur le trône du Père. C'est une merveilleuse rédemption, et celui qui l'a accomplie est infiniment précieux...

Tenons-nous près du Seigneur, car il nous veut là, et connaissons notre néant. L'état vraiment chrétien, c'est qu'il n'y ait pas une pensée ni un sentiment dans notre cœur, dont il ne soit pas la source. C'est la réalisation de cette parole : « Vivre, c'est Christ », mais quelle grâce et quelle vigilance il faut, pour que nous en approchions...

J.N. Darby

Londres, 14 septembre 1881

À M. P.

Bien cher frère,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis bien réjoui des nouvelles que vous me donnez d'Orthez, endroit où j'ai travaillé dans le temps, mais qui a été passablement délaissé depuis longtemps. C'était le champ de presque les premiers travaux et triomphes du cher Barbey, et c'est là qu'a été le commencement du réveil en France.

Quant à moi, cher frère, Dieu m'a conduit tout près des portes de la mort, assez près pour faire un peu l'expérience de ce qu'elle était, mais pas comme jugement. C'était la dissolution de mon être qui se faisait sentir ; mais l'expérience m'a été utile ; aucune nouvelle vérité ne m'était nécessaire, mais le salut, la grâce, Christ lui-même et son amour, l'amour du Père, tout cela devenait beaucoup plus sensible, beaucoup plus réel, un grand gain pour moi. Probablement, je n'aurai plus la force physique pour travailler comme je l'ai fait dans le temps ; mais quoique travailler soit un bonheur pour moi, j'accepte avec joie la volonté de Dieu. Au reste, déjà depuis quelque temps je sentais que je devais mener une vie plus recueillie à Londres ; puis j'ai pu être utile dans les exercices par lesquels les frères ont passé ces temps-ci, exercices solennels mais si profitables, qui ne sont pas finis mais qui tirent à leur fin. Je travaille dans mon cabinet comme de coutume, et même j'ai assisté à quelques réunions. Une attaque de paralysie, quoique très légère, m'a un peu arrêté, mais je ne m'en ressens que dans la joue droite. Quoique mes membres n'eussent rien perdu de leur force, j'avais de la peine à

me maintenir en équilibre ; à présent cela va mieux, mais il faut que je fasse attention à mes pas. Dieu continue son œuvre ; en plus d'un endroit, il y a des conversions, et l'état des frères a beaucoup gagné de toute manière.

C'est la présence de Dieu, cher frère, qui donne la force et la joie et qui nous les donnera toujours. Quelle joie de voir Christ qui nous a tant aimés, le même qui a été sur cette terre, l'ami si accessible aux siens, de le voir réellement, et pour toujours. Le travail convient à ce monde, la joie à l'autre, quoique nous la goûtions comme des ruisseaux d'eau, avant d'être parvenus à la source.

Je vous remercie, cher frère, pour toute votre bonne affection. J'aurais aimé voir les frères de Pau, auxquels j'étais très attaché, ainsi qu'à ceux des environs, mais je ne crois pas que ce soit possible : nous nous rencontrerons ailleurs.

Que Dieu ranime les anciens autour de vous, et soutienne les jeunes convertis dans le bon chemin, en les tenant près de lui. Tout le reste périra et s'en ira.

Votre affectionné frère en Christ,

J.N. Darby

1881

Bien-aimé frère.

Je suis par la bonté de Dieu, beaucoup mieux.

... Il y a un changement en moi, à la suite de cette proximité de la mort, non pas en doctrine, non pas dans mes vues ; en tout cela rien n'est changé, tout est confirmé. C'est une douce pensée que tout ce que j'ai enseigné a été de Dieu : mais j'ai bien plus intimement la conscience d'appartenir à l'autre monde. Je l'avais bien déjà par la foi, mais j'ai le sentiment d'en être. Je ne sais quand il me prendra, et jusqu'à ce moment je fais, comme toujours, ce que mes forces me permettent. Veiller et prier est nécessaire comme par le passé, mais c'est davantage ce que le bien-aimé Sauveur a dit : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » ; et d'où était-il ? À cet égard le changement est sensible, et je l'attends...

J. N. Darby

Bournemouth, 11 mars 1882

À Mr. P. S.

Bien cher frère,

J'ai souvent pensé à vous écrire ; mais j'en ai été empêché. Actuellement je dois employer la main d'un autre pour vous annoncer que je ne le puis pas ; je veux seulement vous rappeler la longue traversée que nous avons faite ensemble, et reconnaître l'affection fidèle que j'ai éprouvée en vous et dans la bienveillance de Mme S. Maintenant c'est la fidélité éternelle du Christ qui doit être mon appui, et qui me rend, grâce à Dieu, heureux, béni et soutenu de la part de Dieu.

Je vous souhaite la bienvenue dans l'autre monde.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné,

J. N. Darby

Bournemouth, 19 mars 1882

Mes bien-aimés frères,

Après des années de communion dans la faiblesse, je n'ai que la force corporelle d'écrire quelques lignes, d'affection plus que toute autre chose. Je rends témoignage de l'amour que j'ai trouvé non seulement dans le Seigneur toujours fidèle, mais dans mes bien-aimés frères, et de toute leur patience envers moi — Combien plus, alors, de la part de Dieu ! J'en rends sincèrement témoignage. Je puis dire encore que Christ a été mon unique objet — Dieu en soit béni, il a été ma justice aussi. Je ne crois pas avoir quoi que ce soit à retirer, et bien peu maintenant à ajouter. Attachez-vous fermement à Lui. Comptez sur la grâce abondante qui est en Lui, de façon à le reproduire, dans la puissance de l'amour du Père ; et veillez pour attendre Christ. Je n'ai rien à ajouter, sinon ma sincère et reconnaissante affection en Lui.

J'ajoute cependant encore : n'oubliez pas le ministère de Jean en insistant sur celui de Paul. L'un donne la dispensation dans laquelle la révélation est faite : l'autre, ce qui est révélé.

Bien-aimés frères,

Je suis convaincu que si nous reconnaissons pieusement que la main de Dieu est sur nous, et que nous ayons humblement confiance dans le propos du Père pour la gloire de son propre Fils, il y aura une abondante bénédiction, et une extension de l'œuvre par les portes que Lui-même ouvrira.

J. N. Darby (mort le 29 avril suivant)

N. B. — Les lettres de J. N. Darby publiées ci-dessus sont extraites des « Letters » (3 volumes, en anglais) et des nombreuses lettres (près de 500) parues dans le *Messenger Évangélique* depuis 1881. Nous signalons l'intérêt exceptionnel de deux d'entre elles qui ont fait ensuite l'objet chacune d'une édition séparée : la « Lettre au Rédacteur du Français », 1874 (dans le M.E. 1902, p. 401), et la « Lettre au Professeur Tholuck » (ibid., 1913), p. 134, 148).

## 15 *Appendice — Bref regard sur la chrétienté actuelle*

Le dernier chapitre de cet ouvrage, (points 12 et 13), dû pour l'essentiel à un cher serviteur de Dieu maintenant auprès du Seigneur, n'allait pas au-delà de la période d'entre les deux Guerres mondiales. Il ne visait qu'à donner une esquisse sommaire et forcément très incomplète de la chrétienté moderne, et non son histoire suivie. Il serait plus difficile encore de broser un tableau de l'état présent des choses. Tout se précipite, dans la plus grande confusion. À peine peut-on indiquer quelques-unes des tendances qui s'affrontent.

### 15.1 *Le mouvement œcuménique*

Les plus marquées peut-être de ces tendances sont les efforts qui sont faits pour élaborer une unité visible des chrétiens. Les divisions de la chrétienté, douloureuses pour toutes les âmes sincères, mettent en péril son existence même. Malheureusement, au lieu de s'en tenir à l'unité du « seul corps », assurée par le « seul Esprit », on cherche une unité factice, en associant entre elles le plus grand nombre possible de ces Églises et dénominations qui précisément, de par leur existence même, sont la négation pratique de l'unité réelle. Le mouvement œcuménique, comme on l'appelle (de oïkouménè, la terre habitée, toute la terre), fait remonter son origine à la première Conférence mondiale des missions, tenue à Édimbourg en 1910. Elle eut comme suites l'« Alliance universelle pour l'amitié internationale par le moyen des Églises » (1914) formée sous l'impulsion de l'évêque C. H. Brent, de l'Église épiscopale américaine — et, parallèlement, tout un mouvement en vue du groupement des Églises, qui prit le nom de « Foi et Constitution » (Faith and Order). La Conférence de Lausanne, en 1927, consacra des progrès décisifs de ce mouvement, en réunissant des délégués de presque toutes les Églises chrétiennes, sauf Rome. En même temps se développait, grâce à l'archevêque luthérien Nathan Söderblom, un



Suédois, à l'évêque anglican G. K. Bell et au pasteur réformé français Wilfred Monod, le mouvement dit du christianisme pratique (ou : « Vie et action »), qui, « dans une atmosphère intense et pathétique », réunit la Conférence universelle de Stockholm en 1925. Les deux mouvements, aux aspirations voisines, convergèrent peu à peu. La fusion, préparée en 1938 (conférence d'Utrecht, suivie de celle de Saint-Germain-en-Laye en 1939), ne put être effective qu'après la guerre : elle se fit à Amsterdam, où eut lieu en 1948 la première assemblée mondiale, de laquelle sortit le « Conseil œcuménique des Églises » (C.O.E.). Une seconde assemblée mondiale s'est réunie à Evanston (É.-U.) en 1954, une troisième à New-Delhi (Inde) en 1961. Plus de 200 Églises sont représentées dans le C.O.E., qui siège en permanence à Genève (associé au Conseil international des Missions), soit la presque totalité des Églises et dénominations protestantes (\*), les Églises du Proche et Moyen-Orient, et l'Église orthodoxe russe. Toutefois des Églises qui, parmi ceux qu'on appelle couramment les Évangéliques, se réclament d'un attachement étroit à l'Écriture (fondamentalisme), n'y participent pas : elles ont fondé à part en 1948 le « Conseil international des Églises chrétiennes ».

(\*) Parallèlement se poursuit un effort de groupement au sein des grands ensembles protestants. C'est ainsi qu'est née en 1938 la Fédération protestante de France, englobant, outre les Églises réformées, des Églises luthériennes et baptistes, mais non point toutes, et que s'est fondée en 1947 à Lund (Suède) la grande Fédération luthérienne mondiale. Mais, outre que de nombreuses dénominations ne se rallient pas à ces Fédérations, des minorités au sein des Églises fédérées n'acceptent pas davantage d'en faire partie, et constituent de nouvelles Églises, ou des unions restreintes, de sorte que la confusion s'en trouve aggravée ! Mais surtout, on garde toujours le même principe d'Églises particulières librement associées, organisées chacune selon son système propre : l'unité est tout extérieure et finalement illusoire. Comment en serait-il autrement puisque, en fait, l'autorité de la Parole de Dieu et l'action du seul Esprit sont méconnues ?

### 15.2 *L'Église romaine*

L'Église romaine, malgré tous les efforts du Conseil œcuménique pour nouer des relations officielles avec elle, et bien qu'elle ait un « secrétariat pour l'unité des chrétiens », reste en dehors. Elle ne pourrait faire autrement sans se renier. Elle persiste à se dire la seule Église, et elle ne peut concevoir d'unité que dans le ralliement des autres sous sa tutelle. Le pape Jean XXIII est allé très loin en appelant frères les chrétiens non catholiques — qualifiés tout au plus jusque-là de frères séparés, mais, a-t-il dit, « des frères qui ne participent pas encore complètement à l'unité souhaitée et établie par le Seigneur », entendant par là l'unité de l'Église de Rome, « l'Église mère », dans le giron de laquelle il faut retourner. Si elle traite avec une bienveillance sympathique le mouvement œcuménique, c'est pour l'utiliser en vue de ce ralliement.

Cette Église a perdu quelque terrain en Amérique du Sud, au Brésil entre autres, où des congrégations protestantes ont progressé, mais elle continue à en gagner aux États-Unis. En Afrique, bien que l'extension de l'islam y contrecarre fortement les missions chrétiennes de toute origine, les structures catholiques s'affermissent sous les évêques noirs. En Asie le Viet-nam compte deux millions de catholiques et il est difficile d'en dire le nombre en Chine. Rome exerce une véritable fascination sur bien des têtes de l'œcuménisme, tel le prier de la communauté de Taizé (laquelle est proprement un monastère protestant) qui souhaite expressément voir le pape reconnu comme le pasteur universel des chrétiens.

Mais le catholicisme doit faire face à de graves problèmes intérieurs. Jamais il n'a connu une telle crise, pour ne pas parler de révolution. Les « intégristes » s'accrochent non pas tant à la doctrine fondamentale de l'Écriture qu'aux dogmes et aux rites traditionnels, à la hiérarchie et à la discipline dans l'obéissance absolue au pape, et ils regrettent l'ancienne domination séculière de l'Église ; — alors que les « modernistes » et « progressistes » de nuances diverses mettent tout cela en question, discutent le sacerdoce lui-même et s'efforcent d'accorder l'Église avec le monde intellectuel, social et politique : certains vont jusqu'à une combinaison du communisme athée avec un pseudo-christianisme à peu près détaché du sacré.

Au-dessus et en dépit de ces divergences, se poursuit une transformation des relations avec l'extérieur. Naguère l'Église, même dépossédée de tout pouvoir officiel, était le soutien des forces conservatrices de la société ; elle se porte maintenant plus volontiers vers ceux qui contestent l'autorité, relèvent ses abus et ses injustices, critiquent et sapent les institutions, bref mettent en question la structure des États. Elle veut être à même de mettre la main sur quelque forme de société et de gouvernement qui pourrait naître du bouleversement où va le monde actuel. N'est-ce pas depuis Constantin le même cléricalisme ayant affaire aux puissances du jour en vue de les régenter ? Comment le lecteur attentif de la prophétie ne penserait-il pas à ce moment proche où, selon les symboles d'Apocalypse 17, la « grande prostituée » régnera une heure avec la bête surgie de la mer des peuples (ch. 13) ? La politique pontificale, servie par ses incomparables agents secrets, dont avant tout les Jésuites, est plus que jamais attentive à gagner la faveur des forces qui s'annoncent, et à interposer avec beaucoup de doigté son ascendant moral dans les conflits des États. Mais de là aussi les efforts, très diversement approuvés par la hiérarchie, qui se font à des niveaux divers pour se rapprocher du peuple, par le moyen de groupements de laïques et surtout des prêtres ouvriers ; ce catholicisme social agit au nom de la charité chrétienne mais met à l'arrière-plan la vérité doctrinale. On comprend combien est éprouvante, au milieu de tant de tiraillements, la situation des vrais croyants que renferme Thyatire, et particulièrement de ceux qui, engagés dans la hiérarchie romaine, considèrent, ainsi que le dit l'un d'eux, que « le pasteur, comme le Christ, devrait être présent partout, osant dire uniquement l'Évangile et refusant d'être une puissance ».

L'Église romaine a tenté sa propre réforme avec le deuxième Concile du Vatican (1962-1965), où les multiples tendances se sont manifestées. On y a vu s'élever contre la souveraineté du pape l'autorité des évêques et de leurs assemblées (« conciles de l'épiscopat », a-t-on dit) ; cette souveraineté a résisté, mais les actions contestataires, aux Pays-Bas entre autres, donnent à réfléchir. La papauté a dû abandonner, d'autre part, de son intransigeance à l'égard des autres Églises : il faut souligner la réconciliation avec l'Église orthodoxe d'Orient (levée de l'excommunication en 1968) et la recherche d'un accord avec l'Église anglicane sur l'eucharistie. Enfin le Concile, rompant avec le passé de Rome, a affirmé le principe de la liberté religieuse.

### 15.3 *Liberté religieuse et déchristianisation*

Dans la grande majorité des États, l'autorité civile laisse encore une liberté très large à tous pour l'évangélisation et le culte. L'opposition d'un clergé est encore sensible en quelques pays, l'Espagne et la Grèce par exemple, mais elle est obligée de s'y relâcher comme elle l'a fait ailleurs où elle a dû céder devant la laïcisation de l'État. Les oppositions violentes, allant jusqu'à la persécution, sont devenues le fait des pays où l'incrédulité et l'athéisme officiels ont remplacé les religions d'État. Il en a été ainsi un moment en Allemagne quand l'hitlérisme a voulu plier tout un peuple à un idéal raciste antichrétien et mettre la main sur les Églises. Ainsi en est-il des États totalitaires, d'inspiration marxiste, l'Union soviétique et ses associés, et maintenant la Chine en voie de transformation rapide par un communisme plus déterminé encore à extirper toute notion religieuse (maoïsme). Il y a là une déchristianisation systématique. Les témoins de la vérité ont à y soutenir un combat intense et périlleux ; ils ont pour eux les promesses de Celui qui disait aux fidèles de Smyrne : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie » (Apoc. 2:10).

Mais dans nos pays occidentaux se réclamant encore de la civilisation chrétienne, progresse sous le couvert de la liberté une déchristianisation de fait, insidieuse mais non moins redoutable, et ceux qui veulent garder le témoignage comme Philadelphie ont à

lutter pour « tenir ferme ce qu'ils ont ». Des multitudes dont beaucoup se disent toujours chrétiennes sont presque entièrement détachées même de toute forme religieuse. Quantité d'enfants de nos pays grandissent sans avoir entendu parler de Jésus, de l'Évangile ni de la Bible, même de Dieu. Ces masses sont tantôt indifférentes tantôt inquiètes, révoltées devant les souffrances et les oppressions, happées par la poursuite du bien-être matériel et de la satisfaction des convoitises, fussent-elles les plus basses, et elles sont insensibilisées quant au péché. Corruption et violence triomphent comme aux jours de Noé ou de Lot. Le matérialisme est favorisé par la toute-puissance que l'essor des connaissances scientifiques semble donner à la technique. L'orgueil de l'homme s'en exalte. Il se croit libéré, alors qu'il se trouve plus que jamais asservi à ses passions et à ses convoitises, dont joue le prince de ce siècle. Les activités surexcitées détruisent l'équilibre physique et mental. Les loisirs posent plus de problèmes que le travail, et finalement les faux bonheurs laissent les âmes indifférentes au bien et au mal, mais anxieuses et agitées, sans Dieu et sans espérance. Une trop grande partie de la jeunesse, insatisfaite, sans boussole ni frein, rivalise de mépris pour tout ce qui l'a précédée, et d'engouement pour une effervescence stérile et les plaisirs les plus trompeurs.

#### **15.4 Diffusion de la Bible et évangélisation**

Ce tableau a sa contrepartie, consolante pour ceux qui sentent leur « peu de force » et regardent vers Celui dont le « trône est dans les cieux ». Son Esprit est à l'œuvre ici-bas, et son travail dépasse en profondeur comme en étendue ce qu'on peut en apercevoir, dans tous les milieux. La Bible, traduite dans toutes les langues ou presque, est répandue comme elle ne l'a jamais été. Des laïques et des ecclésiastiques, des catholiques et des non-catholiques, se rencontrent librement pour la lire et l'étudier. La foi chrétienne est l'objet d'études sincères en partant des Écritures. Sans doute, comme on peut le prévoir, Satan contrecarre cette diffusion de la Bible, en persuadant les gens que c'est assurément un livre prestigieux mais, après tout, un produit supérieur de l'esprit humain, rien de plus. Il en est qui la lisent sans aucun besoin, pour suivre une mode intellectuelle, et le plus grand nombre l'étudie sans avoir conscience de son autorité et encore moins de son inspiration divine. Quoi qu'il en soit, Dieu emploie certainement cette Parole pour le bien de quantité d'âmes (Ésaïe 55:11). Lui sait quels besoins profonds se cachent derrière bien des turbulences de jeunes déchaînés. Il sait comment germe le grain au sein de ces extraordinaires poussées religieuses comme on en voit présentement aux États-Unis, en Amérique du Sud où le catholicisme le plus formaliste et le plus superstitieux est entamé de divers côtés, et où le véritable Évangile est présenté parmi des manifestations parfois suspectes. Partout sont organisées des campagnes d'évangélisation, à grand renfort il est vrai de moyens publicitaires qui les mettent fâcheusement sur le même plan que d'autres propagandes ; mais on peut se réjouir de ce que, « de toute manière, Christ est annoncé » (Phil. 1:18), même s'il faut constater que trop souvent l'impression sur les auditeurs reste superficielle et sans suite durable. Parmi les évangélisateurs d'aujourd'hui le nom le plus connu est celui de l'Américain Billy Graham qui avec son équipe de soutien se consacre depuis 1950 à présenter l'Évangile du salut aux masses, surtout dans les pays anglo-saxons. On relève aussi, dans nos contrées, le travail opéré, principalement par le moyen de Pentecôtistes, parmi les Gitans (Tsiganes).

#### **15.5 Mondanisation du christianisme**

Quoi qu'il en soit, ce zèle à porter l'Évangile aux sans Dieu du monde industrialisé comme dans les pays attardés, de même que bien des protestations d'attachement à la vérité biblique, voisinent avec une mondanisation générale du christianisme, dans la tiédeur et la prétention spirituelle propres à Laodicée mettant Christ dehors au lieu de sortir vers Lui. Cette mondanisation du christianisme, qui n'est autre que la marche accélérée vers l'apostasie, revêt toutes les formes, agit dans tous les domaines, culturel, social, politique. La confusion actuelle est telle qu'on a pu parler d'un chaos religieux.

Combien de ceux qui parlent au nom de la doctrine chrétienne en font un simple outil à modeler la société humaine, pour des buts purement terrestres et pour l'exaltation de la personne humaine, sans se préoccuper aucunement des droits de Dieu ! On fait bon marché des points fondamentaux de la vérité dont l'Église a été constituée la colonne et le soutien, et qu'elle est responsable de maintenir. Que de prétendus témoignages chrétiens refusent d'admettre l'inspiration plénière des Écritures, la divinité de Jésus, sa résurrection, sa gloire cachée présente et sa gloire à venir ! Plus que jamais les mêmes mots, foi, Christ, résurrection des morts, salut, Parole de Dieu, et Dieu même, changent de signification selon qui les emploie ! Nous reconnaissons les efforts de théologiens sincères qui ont cru pouvoir enrayer le modernisme et ramener les esprits sous l'autorité de l'Écriture ; ainsi Kart Barth. Mais, impuissants à se dégager eux-mêmes d'une mentalité imbue des « éléments du monde » et qui refuse de recevoir la Bible comme la Parole même de Dieu, ils se sont heurtés à d'autres docteurs plus rationalistes, pour ne pas en dire davantage. Des ministres de culte sont formés, hélas, dans cette atmosphère, et ils prêchent une Parole désacralisée, quand ils la prêchent encore ! La « simplicité quant au Christ », dont Paul redoutait que les Corinthiens ne fussent détournés (2 Cor. 11:3), est tenue pour faiblesse d'esprit.

#### **15.6 Les sectes**

Le foisonnement des sectes, que nous avons vu être une caractéristique des temps fâcheux, est allé se renforçant. Certaines (Mormons, Témoins de Jéhovah dont sont sortis en 1916 les Amis de l'homme, et d'autres dérivés de l'adventisme), sont à ce point écartées du « sain enseignement » qu'il n'est guère possible de les dire chrétiennes. D'autres accompagnent le maintien des vérités scripturaires essentielles de manifestations et d'interprétations de plus en plus déroutantes (Pentecôtistes aux tendances multiples).

Les mouvements humanitaires, pacifistes, éminemment moraux et de caractère humainement élevé, mais faisant fond sur l'homme au lieu de le placer devant Dieu comme pécheur, tout en se référant au christianisme tournent le dos à Christ, qui « n'est pas du monde », et à la vocation de son Église (« vous n'êtes pas du monde »). Ainsi le Réarmement moral, issu du groupe d'Oxford fondé après la Première Guerre mondiale par Franck Buchman, et les diverses formes du Christianisme social, visant effectivement, selon un de ses promoteurs, à « christianiser l'ordre social... à l'harmoniser avec les convictions morales que nous identifions avec la personne de Christ » !

#### **15.7 Science et foi**

Quant aux nombreuses tentatives pour accorder, comme on dit, la science et la foi, elles s'attaquent à un faux problème, puisqu'il s'agit de deux domaines nettement séparés. Qui le fait n'échappe guère à l'erreur de les mettre sur un même plan et de vouloir assujettir la foi aux mêmes exigences que la recherche scientifique, et à ses limitations. Dans l'illusion de défendre la foi, on la mine. Telle est, entre autres, la situation d'un Teilhard de Chardin.

Il n'est pas question, et aussi bien ce serait une tâche impossible, de passer en revue tout ce qui, dans ces derniers jours de l'Église sur la terre, conspire, sous l'impulsion de l'Adversaire, à activer l'opération du mystère d'iniquité (2 Thess. 2:7) en se servant des acquisitions de la science pour tout à la fois enthousiasmer et angoisser les hommes. Signalons seulement cet élément important de l'évolution des esprits dans nos temps, que constitue la psychanalyse, mise en avant par S. Freud vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle et bien développée après lui. On désigne par-là un ensemble de méthodes ayant pour objet l'étude des processus mentaux profonds de l'homme, en partant des névroses et des troubles psychiques en général. Quelle que puisse être la valeur propre de ces méthodes et

leur portée thérapeutique, elles aboutissent, surtout entre les mains d'incroyants, à abolir la notion de responsabilité morale, et donc de péché, et elles n'ont pas peu concouru à détourner de la foi.

### **15.8 Conclusion**

Le chemin du croyant peut paraître difficile à discerner, dans cette extrême confusion de ce qu'il faut bien appeler le monde chrétien. N'en soyons pas étonnés. L'aboutissement sera l'unification de tout ce qui porte ce nom de chrétien, dans l'apostasie générale qui suivra l'enlèvement de l'Église auprès de son Époux céleste. La forme ecclésiastique sera conservée, et tout incline à penser qu'elle sera, en apparence au moins, plus solide que jamais. Mais ce sera Babylone, la fausse Église des chapitres 16 (v. 19) à 18 de l'Apocalypse, dont la terrible fin sera saluée par les Alléluias du ciel (19:1-5). Quelle conclusion de l'histoire sur la terre de celle qui aura porté le nom d'Église de Christ !

Le chemin actuel n'est clair que si l'on a toujours devant soi les deux faces du sceau apposé sur le « solide fondement de Dieu », qui « demeure » (2 Timothée 2:19) : « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens », et : « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur ».

La porte est toujours ouverte pour que se rassemblent ceux qui « invoquent le Seigneur d'un cœur pur ». Seule leur séparation au sein d'une chrétienté en marche rapide vers l'apostasie finale, maintiendra un témoignage jusqu'au prochain retour du Seigneur. Dieu veuille affermir ceux qui ont été éclairés sur ces points et leur donner de s'y tenir avec plus de fidélité ; qu'Il veuille aussi éclairer beaucoup des siens qui ne les ont pas encore saisis. C'est un fait significatif qu'en des milieux religieux très différents, et au sein même de l'Église catholique, s'esquissent spontanément des communautés de croyants dans l'indépendance de toute hiérarchie. On est heureux d'y reconnaître une aspiration au rassemblement des saints dans la seule unité du corps de Christ, pour dire avec l'Esprit : « Viens, Seigneur Jésus ». Demandons qu'il en soit bien ainsi. N'est-ce pas ce qu'avaient compris et réalisé les humbles mais fidèles témoins suscités il y a un siècle et demi, de l'exemple et de l'enseignement desquels le Seigneur a donné à plusieurs de profiter ? L'affaire de ceux que la grâce de Dieu a appelés ainsi à « se retirer » pour « poursuivre » (2 Tim. 2:19:22), est de retenir simplement mais avec fermeté « ce qui est dès le commencement ». Les inconséquences parmi eux n'ont pas manqué, nous l'avons vu. Dieu a permis dans sa miséricorde que quelques-unes des brèches causées par des divisions inconsidérées soient réparées, au moins partiellement. Il leur faut redoubler de vigilance, car l'ennemi n'en sera que plus acharné à disperser. Ce n'est qu'avec Christ qu'on assemble. Il ne réunit pas autour de Lui des chrétiens supérieurs aux autres, mais humbles et obéissants. Il demande à tous de « retourner » à Lui comme au berger et au surveillant de nos âmes », et de nous serrer autour du Chef (1 Pierre 2:25 ; Colossiens 2:19). Peu importe l'appréciation des hommes pour qui a comme seul souci le « témoignage de notre Seigneur » (2 Tim. 1:8). Mais ne perdons pas de vue que Lui seul est le « témoin fidèle et véritable », et que « séparés de Lui nous ne pouvons rien faire ».

« Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as ».